

©

HISTORIQUE

DU

3^e Régiment d'Infanterie

EX-PIÉMONT

1569-1891

PAR

Le Lieutenant Marius **BOURGUE**



PARIS

11, PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.



LIMOGES

46, NOUVELLE ROUTE D'AIXE, 46.

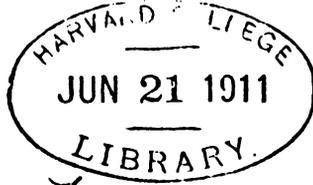
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE

Éditeur militaire.

—
1894

Fr 348.3

~~Fr 348.3~~



Time money

PRÉFACE

L'historique du régiment comprend quatre périodes bien distinctes :

1° *Le régiment de Piémont*, devenu 3^e régiment d'infanterie, le 1^{er} janvier 1791, de 1569 à 1794 ;

2° *La 3^e demi-brigade de bataille* (première formation), de 1794 à 1796 ;

3° *La 3^e demi-brigade de ligne* (deuxième formation), devenu 3^e régiment d'infanterie en 1803, de 1796 à 1815 ;

4° *La légion départementale de l'Allier*, devenue 3^e régiment d'infanterie en 1820, de 1815 à nos jours.

Entre chacun de ces corps, dont l'origine marque une des grandes époques d'organisation de l'infanterie française, il n'existe aucun lien ; et l'on aurait tort de chercher, dans cet ouvrage, l'histoire d'un seul et même régiment, continuant ses traditions à travers les âges et sous les différents régimes. Nous n'avons fait, et pu faire, que l'histoire d'un numéro, c'est-à-dire l'histoire des régiments, qui, dans l'armée française, ont, aux différentes époques, porté le n^o 3 de l'infanterie (1).

Donc, les 3^{es} demi-brigades de la Révolution n'ont rien de commun avec le vieux Piémont ; la légion de l'Allier, le 3^e ré-

(1) Voir à la fin de la 3^e partie la généalogie du 3^e régiment actuel.

giment de la Restauration, n'ont rien de commun avec les 3^{es} demi-brigades, avec le 3^e régiment du premier Empire. Et cependant, par la bravoure, par le dévouement sans bornes, par l'esprit de discipline et de sacrifice, tous ces corps se ressemblent si bien, que l'histoire de l'un semble être la continuation naturelle de celle de l'autre.

Voyez-les aux jours de victoire : même élan, même enthousiasme, même gaité superbe. Voyez-les surtout aux jours de défaite, aux jours sombres où s'affirment les cœurs héroïques : Ceux de Piémont en 1636, (la terrible année de Corbie), se font écraser au passage de la Somme, sauvent Paris et la France, en arrêtant, tout un jour, l'armée entière de Piccolomini ; en 1757, dans la grande trahison de Rosbach, ils luttent quand même, pour l'honneur, chargent à trois reprises, laissent plus de 1,000 hommes sur le champ de bataille ! Les soldats de la 3^e demi-brigade, décimés, dans la longue et funeste campagne (1799), en Italie, sans vivres, sans habits, sans souliers, accomplissent des prodiges au siège de Gènes, permettent Marengo par leur opiniâtre ténacité ! Les conscrits du 3^e de ligne, le 16 septembre 1813, enveloppés à Goehrde par des forces quatre fois supérieures, luttent jusqu'au soir, sous la mitraille et les charges de cavalerie, et passent à travers les lignes ennemies, pour aller, avec Davout, prendre part à la mémorable défense de Hambourg ! Et les hommes du 3^e à Waterloo ! Et les hommes du 3^e à Freschviller ! N'ont-ils pas, tous, accepté, suivi fidèlement la tragique devise des premières bandes de Piémont : « *Résolus de crever plutôt que de ne pas tenir bon !* »

Quel est donc le lien mystérieux qui a pu maintenir, dans les mêmes traditions, tous ces forts, tous ces vaillants, aux diverses époques et dans des corps absolument dissemblables ?

Ce lien, c'est la foi profonde au Régiment et à la Patrie qu'ils eurent tous au cœur ; c'est l'amour du drapeau qui unit, dans

une même et fraternelle étreinte, le mestre de camp marquis de PUYSEGUR et le capitaine SAINTOT, sauvant le drapeau noir de Piémont à Valenciennes, en 1656 ; le capitaine SCHERER, sauvant le drapeau tricolore de la 3^e demi-brigade à Vaprio, en 1799 ; le fourrier DAIGROND et le capitaine RENAUD, sauvant l'aigle du 3^e régiment d'infanterie à Hollabrünn, en 1805, et à Wagram, en 1809 !

C'est l'ardente fidélité au drapeau qui, dans les triomphes comme dans les défaites, fait, de l'histoire du Régiment une longue suite de pages glorieuses !

Cette histoire vient, brusquement, se terminer à Sedan. L'épopée aboutit à la lamentable capitulation.

Mais Sedan, mais Metz, mais ces désastres inouis, tels qu'aucune armée au monde n'en connut jamais de pareils, sont-ils, doivent-ils être le terme, imposé par la fatalité, aux destinées guerrières de la France ?

Nous ne le pensons, au 3^e, en aucune manière.

Au milieu de toutes les fautes, de toutes les défaillances de la dernière guerre, un sentiment est resté profond, inébranlable, aux cœurs de nos soldats vaincus : le culte du drapeau ! Et cette constatation, en même temps qu'elle nous console de bien des revers, fait qu'il est impossible de désespérer de l'avenir.

Écoutez cette simple et touchante histoire :

Le 2 septembre 1870, lorsqu'on eut lu aux débris du 3^e, bivouaqués sur les remparts de Sedan, les termes de la capitulation, les dix-huit officiers présents, saisis de douleur et d'indignation, ne voulant pas livrer aux Prussiens le glorieux drapeau du Régiment, s'en partagèrent les lambeaux, les emportèrent avec eux, en captivité, aux quatre coins de l'Allemagne.

La guerre finit. Les années passèrent ; on ne parlait plus du

drapeau de Sedan. Un jour vint, cependant, où l'on eut la pieuse pensée de le reconstituer. C'était une tâche difficile. Les officiers, les sous-officiers, les soldats, qui avaient, au moment même du partage, ou plus tard, reçu un morceau du drapeau, étaient maintenant dispersés, en retraite, morts.

M. le colonel DE PUYMORIN, qui commandait le Régiment, fit, néanmoins, commencer les recherches (29 janvier 1888) (1).

Peu à peu, les précieuses reliques, jalousement conservées pendant dix-huit années, arrivèrent non sans regrets : les vieux soldats de 1870 avaient peine à s'en dessaisir. Mais, c'était pour le « Régiment » ! Ils lui devaient encore ce sacrifice.

La hampe avait été brûlée. Quant à l'aigle, personne n'y songeait ; on savait, vaguement, qu'elle avait été jetée quelque part, dans un puits.

Quels ne furent pas l'étonnement, la joie de tous les officiers, lorsque, le 7 mars 1888, un colis postal arrivait à l'adresse du colonel, renfermant, avec plusieurs bandes de soie bleue et rouge, l'aigle du drapeau ! C'était M. le capitaine EYMAR, un des plus anciens officiers du 3^e, parti en retraite à Grenoble, le 5 octobre 1882, malade et presque aveugle, qui faisait cet envoi au Régiment avec la lettre suivante :

« Messieurs les officiers du 3^e de ligne seront sans doute agréablement surpris en recevant l'aigle de l'ancien drapeau du Régiment ; car personne, excepté moi, ne savait qu'elle existât encore. Ces Messieurs apprendront peut-être avec intérêt comment cette aigle a échappé à la destruction et se trouve en ma possession.

» Voici ce qui s'est passé :

(1) Ces recherches (continues sous M. le colonel MAIROT) étaient faites par MM. les capitaines PATROUX et FAVEREAUX. C'est au zèle, au dévouement de ces Messieurs, que le régiment doit aujourd'hui d'avoir son ancien drapeau reconstitué.

» Le 2 septembre 1870, les parties bleues et rouges de la soie du drapeau avaient été lacérées et partagées entre les dix-sept ou dix-huit officiers présents (M. le lieutenant-colonel GILLET s'étant réservé la partie blanche), et la hampe fut brûlée. Que fallait-il faire de l'aigle ? Comme nous n'avions aucun bagage, aucun moyen par conséquent de dissimuler cet objet relativement volumineux, aucun de nous ne pouvait songer à l'emporter.

» On répugnait à la détruire. — Ne pourrait-on trouver quelque notabilité de la ville qui voulût bien se charger de nous la conserver jusqu'à la fin de la guerre ?

» J'offris à M. le lieutenant-colonel GILLET de tenter des démarches dans ce sens. Mon offre fut acceptée avec empressement, et je me présentai à l'hôtel de M. le général de Montagnac, habitée par sa sœur M^{me} *** , dont je regrette d'avoir oublié le nom.

» Cette dame me reçut avec une bienveillante sympathie, mais ne voulut pas se charger du dépôt dont je la priais, appréhendant, disait-elle, des perquisitions domiciliaires de la part des Prussiens. J'insistai inutilement et, bien à contre-cœur, je dus me résoudre à suivre le seul conseil que M^{me} *** trouvât à me donner, et qui était de jeter l'aigle dans le puits situé dans la cour de son habitation. Je fis la chose moi-même, et M^{me} *** me donna une attestation par écrit.

» Vers la fin de juillet 1871, me trouvant à Grenoble, en congé de convalescence pour blessure, j'entrepris le voyage de Sedan, encore occupé par les Allemands, dans l'espoir de retrouver l'aigle de notre drapeau.

» Je fus reçu à l'hôtel de Montagnac par deux Messieurs (les fils ou les neveux du général, je ne m'en souviens pas), qui, sur la production de mon titre de congé établissant mon identité (j'étais en tenue bourgeoise) et de l'attestation de M^{me} *** , me remirent immédiatement l'aigle, qui avait été retirée du puits quelque temps auparavant.

» Lorsque je rentrai au Régiment, à Gap, à la fin de septembre, il ne fut nullement question de reconstituer le drapeau, ni de ce qu'était devenue son aigle. Je n'en parlai pas, et la conservai précieusement.

» Je suis heureux aujourd'hui de pouvoï l'offrir au corps d'officier pour sa salle d'honneur.

» Ce n'est pas sans une peine profonde, ajoutait le capitaine EYMARD, que je me sépare de ces chères et précieuses reliques qui nous rappellent les vieilles gloires et les récents désastres de la France. Mais je comprends trop bien les sentiments si élevés qui ont pu inspirer aux officiers du 3^e de ligne la pensée de reconstituer notre ancien drapeau, vaincu, mais non déshonoré, et qu'ils seront appelés à venger, lorsque l'heure du relèvement aura sonné.

» J'ai conservé d'ailleurs un trop bon souvenir du Régiment où j'ai fait toute ma carrière pour ne pas m'associer de grand cœur à cette œuvre de patriotisme, et ne pas faire bien volontiers le sacrifice qui m'est demandé... »

Nous parlions des braves qui ont, sur les champs de bataille, risqué héroïquement leur vie, pour sauver le drapeau du régiment.

Le capitaine EYMARD n'est-il pas de la même famille? Et y a-t-il une si grande différence, au bonheur près, hélas! entre le soldat de 1870 et ses glorieux ancêtres de l'ancienne monarchie, de la Révolution et de l'Empire ?

Le 14 juillet 1880, une délégation du 3^e (1) recevait, à Paris, le nouveau drapeau des mains du Président de la République.

(1) La délégation se composait de MM. le colonel BELLEGARRIGUE, le capitaine SIMON et le sous-lieutenant porte-drapeau FAVEREAUX..

Le 20 juin 1889, le drapeau partagé en 1870, à Sedan, reconstitué, était déposé dans la salle d'honneur du Régiment (1).

De ces deux drapeaux, l'un « vaincu mais non déshonoré », tout triste encore d'avoir connu la défaite, est là sous nos yeux pour nous rappeler à tout instant les désastres passés, les morts à venger, les provinces à reconquérir...

L'autre, dans ses plis impatients, porte l'Espérance !

(1) Une photographie représentant le drapeau et donnant l'historique succinct de sa reconstitution a été délivrée à tous les officiers.

HISTORIQUE

DU

3^E RÉGIMENT D'INFANTERIE

PREMIÈRE PARTIE

Le Régiment de Piémont.

CHAPITRE 1^{er}

De l'origine du régiment à la mort de Henri IV (1569-1610)

Les bandes de delà les Monts; origine des Enseignes noires. — Premiers groupements : le régiment de Remolle : les dix vieilles enseignes de BRISSAC (1561-1562). — Première guerre civile : la bataille de Dreux; entreprise sur Lyon. — Deuxième guerre civile (1567) : bataille de Saint-Denis; prise de Mâcon; affaire du château de Sarry. — Troisième guerre civile (1568) : combat de Messignac; l'amiral surprend l'ennemi à Auzances. — Siège de Mirebeau; bataille de Jarnac; affaire de Segonzac. — Siège de Mucidan; mort de BRISSAC (1569). — Réorganisation de l'infanterie; le régiment de Brissac ou de Piedmont. — Siège de Niort. — Siège de Poitiers; marche hardie de HONOUX; sa mort. — Bataille de Montcontour; combat de Sainte-Gemme. — Campagne contre les reîtres (1575). — Le régiment en Provence; il prend définitivement le nom de Piémont (1584). — Prises de Chorges, de Digne, d'Antibes et de Cannes. — Le régiment en Bretagne. — Expédition de Juliers; mort de Henri IV (1610).

Les bandes de delà les Monts : origine des Enseignes noires.

Le régiment de Piémont (devenu 3^e régiment d'infanterie en 1791) descendait des anciennes bandes de delà les Monts.

L'origine de ces bandes remonte à 1494, époque de la première expédition de Charles VIII en Italie. Le mélange des gens

de pied français et des aventuriers italiens se fit dès le début de la campagne. Le Milanais Trivulzio (maréchal de France en 1500) combattait déjà avec ses condottieri, en 1495, dans les rangs de l'armée française.

Ces premiers aventuriers, peut-être sans peur, mais non sans reproches, n'offraient que de bien médiocres garanties. Louis XII essaya de les organiser plus solidement (1507); il régularisa le recrutement des bandes « de delà les Monts » (1), les disciplina, mit à leur tête de grands capitaines (Bayard). Dès lors, la France n'a pas de meilleure infanterie. Elles se distinguent sur tous les champs de bataille : Gênes, Agnadel, Bologne, Ravenne, Marignan. La victoire de Cérisesoles, en 1544, est en grande partie due aux bandes de delà les Monts.

Elles avaient, dès 1535, pris le nom de Vieilles Bandes, pour se distinguer des bandes nouvelles et des légions. Elles eurent successivement pour colonels Charles DE COSSE-BRISAC (2), en

(1) L'ordonnance du 12 janvier 1508 prescrivait de ne plus admettre, à l'avenir, sous les enseignes de l'armée d'Italie, que « gens de bien et bons compagnons de guerre ».

(2) Maréchal de France en 1550, « le plus brillant capitaine de son siècle, de l'aven universel des Français et étrangers ». (De Thou.) — C'est le père de Thimoléon et de Charles DE COSSE-BRISAC, premiers colonels du régiment de Piémont. La carrière militaire du maréchal, de 1522, où il fit ses premières armes sous Lautrec, à Naples, à 1550 (traité de Cateau-Cambrésis) n'est qu'une longue suite d'actions glorieuses. Au siège de Perpignan, le dauphin (Henri II) l'embrassait devant toute l'armée, en s'écriant : « Je voudrais être Brissac, si je n'étais le dauphin ! » La campagne de Piémont, de 1550 à 1559, où il sut, pendant dix ans, résister à des forces trois fois supérieures, l'a justement fait surnommer : « le Père des capitaines de son temps ». Soucieux des intérêts du soldat et du maintien d'une exacte discipline, il édicta des règlements sévères ; ses troupes, soumises parfois aux plus dures privations, n'osaient commettre ni excès ni violences (ce qui était un vrai miracle pour l'époque) : « C'estoit des lyons dans le combat, c'estoit des agneaux chez leurs hostes ». (*Le Labourneur*, addition aux mémoires de Castelnau.)

BRISAC donna, en 1559, un magnifique exemple de désintéressement : l'argent manquait pour payer les troupes et rembourser aux fournisseurs les avances faites généreusement à l'armée. Le maréchal donna toute sa fortune et ce qu'il put emprunter à ses amis, sacrifiant même la dot de sa fille, qui était sur le point de se marier. (Mémoires de Du Villars.)

1542; JEAN DE TAIS, en 1544. Les colonels généraux permanents, créés le 29 avril 1547, furent, pour l'infanterie de delà les Monts, BONNIVET, le vidame de CHARTRES, le prince de CONDÉ.

« Il me souvient qu'au commencement du règne du roy Henry second, quand il revenoit quelques capitaines et soldats en France qui avoient esté deux ans en garnison ès Piedmont, on les prisoit beaucoup, les voyant si civils, si courtois, nullement injurieux, et si bien parlant du maniemment des armes; et cela faisoit que tous les jeunes gens y couroient, pour recevoir pareille instruction (1). »

La réputation des bandes de Piémont était donc solidement établie dès cette époque. Elles avaient adopté des enseignes noires, coupées en quatre quartiers par une croix blanche. Voici quelle est l'origine de ce drapeau, au moins bizarre :

En 1522, Jean DE MÉDICIS, neveu de Léon X, se mettait au service du roi de France et amenait au camp de Cassano environ 3,000 hommes de pied et 200 chevaux : « Ses enseignes estoient noires, parce qu'il portoit le deuil de feu pape Léon, son oncle (2). » De là, le nom de Bandes noires (3) qu'on donna aux troupes de Jean DE MÉDICIS. Il mourut lui-même en 1527, et ce fut pour ses bandes une raison nouvelle de conserver leur drapeau de deuil, en souvenir de leur premier chef.

Après avoir été successivement commandées par Horace BAGLIONE, Hugues di PEPOLO et Michel ANTOINE, marquis de SALUCES, elles finirent par se fondre complètement dans l'infanterie française de delà les Monts. Mais leur drapeau resta : c'est le glorieux drapeau de Piémont, qui allait s'illustrer dans toutes les guerres de l'ancienne monarchie et qui ne devait disparaître qu'en 1792, pour faire place au drapeau tricolore.

(1) La Noüe, xiii^e discours militaire.

(2) Martin du Bellay.

(3) *I giovani delle bande Nere.*

Premiers groupements : le régiment de Remolle ; les dix vieilles enseignes de Brissac.

Il est bien difficile de déterminer, d'une façon certaine, la date de la création des premiers régiments en France.

Beaucoup d'écrivains militaires font remonter Piémont à l'année 1558 : c'est évidemment là une erreur, née de la confusion entre les restes des vieilles bandes et les légions de Henri II.

L'origine certaine, indiscutable, c'est l'année 1569 ; c'est la réorganisation de l'infanterie au camp de La Rochefoucauld, le 27 mai. Nous allons voir, cependant, que Piémont forma, dès 1562, un corps parfaitement distinct, qui eut sa large part de gloire dans les premières guerres de religion et dont l'organisation de 1569 ne modifia, en aucune manière, l'organisation primitive. A ce titre, le régiment serait presque en droit de revendiquer le premier rang dans l'infanterie française.

Lorsque François de Lorraine, duc de Guise, tenta la dernière expédition sur le royaume de Naples, il demanda, en passant en Piémont, quelques-unes de ses vieilles bandes au maréchal DE BRISSAC. La campagne ne fut pas longue. On apprend en route le désastre de Saint-Quentin, l'invasion de Philibert-Emmanuel. Sans perdre une heure, plantant là ses projets, sa conquête commencée, le grand François vole vers la patrie en danger : il est suivi de dix des meilleures bandes de Piémont. Il traverse la France, prend Thionville, Calais et dicte le traité de Cateau-Cambrésis (1559).

Cette paix, qui mettait fin aux sanglantes guerres d'Italie, ne laissa subsister comme troupes permanentes et régulièrement entretenues que les vieilles bandes de Picardie et de Piémont.

Ces dernières sous leur colonel général (CONDÉ) comprenaient alors :

1° Les dix enseignes, qui avaient suivi Guise et qu'on retrouve en Lorraine à la fin de 1559 ;

2^o Seize enseignes ramenées d'Italie par Jacques de la Tour, seigneur de REMOLLE, et établies dans la vallée du Rhône ;

3^o Dix enseignes restées en Piémont, gardant les places que le traité laissait au roi de France : Quiers, Asti, Turin, Pignerol, Chivasso.

C'était l'époque où le protestantisme faisait, en France, de rapides progrès. Les querelles religieuses s'envenimaient, rendues plus vivaces par les haines politiques, les ambitions opposées des grandes familles (Condé, Guise, Coligny). La royauté, trop faible, ne put arrêter le courant, empêcher la guerre civile. Peu à peu, les bandes se désagrégèrent, optant pour l'un des deux partis, suivant, au hasard, la fortune de leurs chefs (1). En 1560, Charles IX, à son avènement, ne pouvait réunir à Orléans que 7 à 8,000 hommes. Il eut recours à Guise, le chargea de réorganiser ses troupes (1561) :

« Pour l'infanterie, furent esluz, et constituez..., le capitaine Sarlabous l'aisné, le capitaine Richelieu l'aisné, et le capitaine REMOLLE.... Tous trois eurent leurs régiments à part, et sous eux trois et leurs régiments, toute l'infanterie françoise fut rangée à la manière des terzes espagnoles (2). »

Le régiment de Remolle fut formé, en 1561, des bandes de Piémont rentrées en France en 1559. Il faut donc voir en lui la première organisation officielle du Régiment. Mais ces trois corps « types » ne durèrent pas : ils furent dissous après la paix du Havre-de-Grâce, en 1563.

Les dix vieilles enseignes, laissées delà les monts à la garde des places fortes, rentrèrent en octobre 1562. Elles formèrent dès cette époque, un corps distinct, aux ordres de Thimoléon DE COSSÉ, comte de BRISSAC (3) (nommé l'année précédente colonel

(1) Il faut remarquer que les deux colonels-généraux d'Andelot, CONDÉ, étaient protestants.

(2) Brantôme, *Discours sur les couronnels*, art. 3.

(3) Thimoléon de Cossé, comte DE BRISSAC, grand panetier et grand fauconnier de France, gentilhomme ordinaire de la chambre du roy ; son père le maréchal, lui avait donné pour précepteur « un des plus doctes et savants personnages

général de l'infanterie de là les Monts en remplacement de Condé). A la bataille de Dreux, d'Aubigné, dans son *Histoire universelle*, appelle déjà « Piémont » les dix vieilles enseignes de BRISSAC. C'est aller un peu vite, mais il n'en est pas moins vrai qu'avec elles commence la véritable histoire du régiment.

Première guerre civile : bataille de Dreux ; entreprise sur Lyon.

Dans les premiers jours de décembre 1562, BRISSAC arrive à Paris où était rassemblée l'armée royale : ses enseignes logent au faubourg Saint-Jacques. Le 19 décembre, à Dreux, elles décident de la victoire. L'amiral avait déjà rompu la ligne de bataille ; le duc de Guise, accouru pour arrêter les progrès de Coligny, « fit venir en diligence les vieux autres soldats françois, conduits par le jeune comte DE BRISSAC, leur colonel en Piedmont.... qu'on n'avait encore apperçus parce qu'on les avoit fait mettre en bataille derrière la cavallerie.... Les cavaliers catholiques se rallient à la faveur de leur gros bataillon françois, lequel soustint tout le faix, quoiqu'il fust bien marchandé par l'admiral, le tournoiant tout autour pour y trouver lieu de brèche et d'ouverture qu'ils pus-

du temps », l'Ecoissais Buchanan. Beau, ardent, agile au métier des armes, il donnait dès son enfance les plus belles espérances. « Ce sera un gentil garçon et homme de guerre » disait de lui M. de Guise. Dans sa brillante et trop rapide carrière (il fut tué à 26 ans), Thimoléon sut se faire estimer à l'égal des plus grands capitaines. Sa bravoure (légendaire) allait jusqu'à la témérité. Brantôme ajoute « qu'il était trop cruel au combat : avec sa dague, il se plaisait de s'acharner sur une personne à lui en donner des coups jusqu'à ce que le sang lui rejaillissait sur le visage. » Ce qui faisait dire à Coligny qui le craignait beaucoup : « Je le veux tel et ainsi courageux, car il n'en durera guère ! » Le trait suivant montre bien la haute considération dont jouissait BRISSAC. Après sa mort on demandait un jour à un brave gentilhomme qui il préférerait, de Bussy ou de BRISSAC. « Pardieu ! dit-il, le comte de BRISSAC ! D'autant que je ne crains nullement Bussy, et ai craint M. de BRISSAC ! »

BRISSAC alla, en 1565, au secours de Malte assiégée par les Turcs. Les Turcs commencèrent par lever le siège ; mais bientôt instruits du petit nombre d'hommes que comptait le corps de secours, ils revinrent en forces : Les Français, BRISSAC en tête, les taillèrent en pièces et les rejetèrent dans leurs vaisseaux.

Thimoléon de COSSÉ-BRISSAC fut tué au siège de Mucidan en 1569, le 28 avril.

sent agrandir, à la perte de tout le corps.... Ils ne le purent jamais enfoncer, et n'en firent que perdre et incommoder plusieurs de leurs troupes.... (1). »

On retrouve BRISSAC et ses enseignes, au commencement de 1563, à l'entreprise sur Lyon, tentée par le duc de Nemours. Une première attaque (sur Fourvières) fut repoussée par Soubise. La deuxième, mieux préparée, était dirigée sur le bastion de Saint-Just. Un receveur des tailles devait ouvrir la porte à BRISSAC. L'éveil est donné, au moment où 400 hommes étaient déjà dans le bastion. « Les aultres, qui estoient dedans, tirèrent, en tuèrent plusieurs, et précipitèrent les aultres, dont M. DE BRISSAC (2). »

La position des troupes catholiques était très hasardée ; de hardis capitaines, Blacons, Le Pouët, sortis avec 7 ou 800 hommes, poursuivent vigoureusement les assaillants.

« Le meurtre eût été plus grand, sans la résolution de ce jeune comte (BRISSAC) et de ses bons capitaines, qui, par leur opiniâtreté, firent aller les ennemis à pied de plomb, et en peu d'espace les arrestèrent (3). »

Deuxième guerre civile : bataille de Saint-Denis ; prise de Mâcon ; affaire du château de Sarry.

Les enseignes de BRISSAC firent encore, cette année-là, le siège du Havre-de-Grâce (4), puis allèrent occuper la Normandie.

(1) La Popelinière, *Histoire de France*.

(2) Brantôme, *Vie des hommes illustres françois*.

(3) D'Aubigné, *Histoire universelle*, Livre III. — Le général Susanc, dans son excellente *Histoire de l'infanterie*, ne parle pas de cette entreprise sur Lyon, toute à l'honneur de BRISSAC ; nul doute pourtant que ses enseignes n'y fussent ou en totalité ou en partie. Le P. Daniel relève, dans l'*Extraordinaire des guerres de 1563*, que « le capitaine DE MUZ reçoit une certaine somme à distribuer à plusieurs soldats du régiment de Piémont, blessés, dans une entreprise contre la ville de Lion ».

(4) Voici, d'après Roussel, la composition du régiment à ce siège : BRISSAC, colonel ; GABERT, lieutenant-colonel ; capitaines : HONCUX, SIGOIGNE, CORDON, LA BERTHE, DU DÉFAND, MUZ, FIENNES, MÈREINS, BLANFOSSÉ, BERVILLE.

Elles ne revinrent sur Paris joindre l'armée royale, qu'après la tentative infructueuse des Protestants (Condé et Châtillon) pour enlever Charles IX et la reine-mère à Monceaux-en-Brie, le 28 septembre 1567.

Ce fut le signal de la deuxième guerre civile.

L'armée de Condé occupait en force les environs de Paris (Montereau, Saint-Denis), bloquant la capitale. L'armée royale vint lui offrir la bataille dans la plaine de Saint-Denis. Elle comprenait alors, outre 6,000 hommes levés en Suisse par Catherine de Médicis, deux groupes de vieilles bandes françaises, scindés chacun en trois régiments : le 1^{er} groupe, sous Strozzi, colonel-général de l'infanterie de deçà des monts ; le 2^e, sous Thimoléon DE COSSÉ-BRISSAC, colonel-général de l'infanterie de delà les monts.

Le groupe de BRISSAC était composé :

- 1^o Des dix vieilles enseignes de Piémont, ayant pour mestre-de-camp Antoine DE SAINT-JEAN-DE-HONOUX ;
- 2^o Des bandes levées dans le midi de la France (mestre-de-camp, Claude d'Astouaud de Muns) ;
- 3^o D'autres bandes de même origine (mestre-de-camp, Gabriel de la Barthe).

Ces trois régiments formaient un total d'environ 6,000 hommes de pied, qui tinrent l'aile droite à la bataille de Saint-Denis, (10 novembre 1567). La nuit mit fin au combat, sans succès bien marqué de part et d'autre. Le champ de bataille restait, néanmoins, à l'armée royale.

Les enseignes de Honoux durent rejoindre leurs garnisons habituelles du Dauphiné. Mais quittant bientôt Grenoble, elles viennent se réunir à Lyon, à l'armée du duc de Nevers.

Cette armée se composait de six compagnies italiennes « deux compagnies de gardes françaises (?) sous la conduite d'ONOUX, deux enseignes de François sous les ordres de BELLEGARDE, et trois autres de vieilles troupes commandées par les capitaines CORBON, TILLADET et le vieux DE L'ISLE.... Il y avait encore les compagnies de Maugiron, de quelques autres, et 6,000 Suisses...., etc. » (1),

(1) De Thou, *Histoire universelle*.

on vint mettre le siège devant Mâcon, qui se rendit le 4 décembre; puis le duc de Nevers joignit, en Champagne, l'armée commandée par le duc d'Anjou.

S'il faut en croire Brantôme, les bandes de Piémont n'étaient déjà plus si bien exercées au maniement des armes qu'à la grande époque des guerres d'Italie. « Aux seconds troubles, M. de Nevers en emmenant aucunes delà en l'armée de Monsieur, dans laquelle ils s'y jettarent à Vitry-le-Bruslé, Monsieur les voulust aller veoir; et, pour lui faire honneur, lui firent une salve fort belle, et se mirent entre eux à faire quelque petite escarmouche à la mode du temps passé de Piedmont, mais il ne faut point mentir, tous dirent qu'ils n'y procédoient si gallamment, ni ne parurent si gentiment comme nos bandes de deçà... M. DE MUNS, bon capitaine et vieux soldat, en estoit mestre de camp, et le capitaine LA RALDE, brave et gentil soldat, enseigne couronnelle (1). »

En février 1568, BRISSAC, à la tête d'une partie de ses bandes et favorisé d'un bon nombre de chevaux, surprend les capitaines Boys, Blosset et Cléry, au château de Sarry, près de Châlons-sur-Marne (2); il donne si chaudement sur la première avenue, que le capitaine Boys (blessé) et le capitaine Blosset

(1) Brantôme. — Cette affirmation de Brantôme, disant que M. DE MUNS était mestre-de-camp alors que HONOUX se trouvait aussi à l'armée du duc de Nevers, semblerait indiquer que les trois groupes de Brissac n'avaient pas été maintenus après la bataille de Saint-Denis. Nous voyons, en effet, HONOUX commander à deux compagnies « de gardes françaises », d'après de Thou, alors que les capitaines CONDON, TILLADET et de l'ISLE, tous les trois capitaines de vieilles enseignes de Piémont, sont cités à part. Y avait-il eu dissolution des groupes et ne les reformait-on qu'au début de la troisième guerre, en 1568? C'est là un point bien difficile à établir, dans la confusion qui règne à cette époque, et d'ailleurs de peu d'importance. Roussel, dans son histoire de Piémont, donne bien comme mestre-de-camp en 1567, CLAUDE D'ASTOAUD DE MUNS, et cite comme comptant au régiment les capitaines DE L'ISLE, TILLADET, etc... Mais c'était sans doute là la composition des vieilles bandes avant l'organisation du mois de novembre. Quoi qu'il en soit, M. D'ASTOAUD DE MUNS mourut en 1568, et, dès lors, il n'y a plus aucun doute possible, HONOUX est mestre-de-camp des vieilles enseignes rentrées en 1563.

(2) Susane dit, à tort, que le château de Sarry est près de Chalon-sur-Saône. Il a dû être induit en erreur par Brantôme, qui, dans la vie de BRISSAC, parle de

prennent la fuite; Cléry est fait prisonnier. BRISSAC force ensuite et enlève le bourg défendu « par plus de 300 harquebutiers et 200 gendarmes huguenots ».

Après avoir balayé la Champagne, l'armée passe en Picardie, où les bandes de Honoux prennent la ville et le château de Saint-Valéry. En mars, on fit la paix, « et, l'on envoya les troupes aux garnisons.... ».

3^e guerre civile : combat de Messignac ; l'amiral surprend le régiment à Auzances.

Cette paix de Longjumeau (23 mars) devait être de courte durée. Dès le mois de mai, l'Hôpital est disgracié, et Catherine de Médicis, libre d'agir, essaie de faire enlever les chefs du parti protestant. Prévenus, Condé et Coligny purent se sauver et gagner la Rochelle. Ils lèvent aussitôt des troupes de tous côtés, occupent victorieusement l'Angoumois, la Saintonge et menacent le Poitou. Tout l'ouest de la France est en feu. Les protestants de Provence et du Dauphiné accourent à marches forcées, pendant que l'armée royale se concentre (trop tard) à Châtellerault.

Les enseignes de Honoux arrivèrent les premières; elles firent partie de l'avant-garde, sous BRISSAC (1). Dans la nuit du 20 octobre, elles surprennent et taillent en pièces, à Confolens, quelques troupes de confédérés, commandées par Puyvidal. Elles campent ensuite, avec toute l'armée, dans les environs de Périgueux.

Des reconnaissances ayant fait connaître que les régiments protestants de Mouvans et de Pierregourde (venus du Dauphiné) étaient à Messignac, assez loin du reste de l'armée, BRISSAC eut ordre d'aller attaquer. Il partit avec 1,200 hommes de pied et

sa victoire « à Saint-Florent en Champagne » sur les compagnies de M. de Tors et du baron de Brion. — Susane a vu là deux actions distinctes, alors que l'affaire de Sarry et celle de Saint-Florent sont, très probablement, la seule et même affaire.

(1) HONOUX, mestre-de-camp ; capitaines FRISONNETTE, CALVÉRAC, LA REGNAULDIE, LARTUSIE, DUBOURG, FRIMAY, LA RADE, COSSARD, LA FERRÉ, ALLARD.

1,200 gendarmes, et arriva près de Messignac au point du jour. Sa témérité ordinaire faillit tout compromettre ; Pierregourde l'aperçut, eut le temps de se barricader dans le village. Vers midi, « jugeant qu'il n'y avait rien à faire tant que les ennemis se tiendroient dans leur poste, BRISSAC tâcha de réparer, par une ruse, la faute que trop de précipitation lui avait fait faire (1) ». Il feint de battre en retraite, et embusque des troupes derrière une colline. Les protestants quittent aussitôt leurs postes. Ils viennent donner en plein dans l'embuscade, sont taillés en pièces, et leurs chefs, Mouvans et Pierregourde, tués (2).

Malgré ce succès, l'armée royale, trop faible, revint sur Poitiers. Honoux fut logé à Auzances, avec ses enseignes. Dans les premiers jours de novembre, Coligny pousse une pointe audacieuse sur Auzances, surprend une centaine de soldats qui se promenaient hors du village. Ces malheureux, sans défense, furent massacrés ; mais le reste du régiment put se barricader solidement dans le château. Peu après, les troupes royales, sorties de Poitiers, forcèrent l'amiral à battre en retraite.

Siège de Mirebeau ; bataille de Jarnac ; affaire de Segonzac.

Le 11 décembre, BRISSAC et le comte de Lude (gouverneur du Poitou) vont, avec 7,000 hommes, assiéger Mirebeau. Les murs et les fossés de la ville ne valaient rien ; après quelques coups de canon, BRISSAC se lance à l'assaut et force le gouverneur de la place, La Borde, à se réfugier dans le château, après avoir perdu environ 120 hommes. Placé sur une hauteur, et défendu par une bonne garnison, le château tint quelques jours. La garnison ne consentit à se rendre qu'à d'honorables conditions. Mais la capitulation eut le sort de tous les traités qu'on signait à cette époque de barbarie religieuse : les protestants furent passés au fil de l'épée, et le cadavre de La Borde jeté en pâture aux chiens.

(1) De Thou, *Histoire universelle*, livre XLIV.

(2) D'Aubigné estime à 1,000 ou 1,200 hommes la perte des protestants. (*Histoire universelle*, livre V.)

Le 12 février 1569, BRISSAC, sorti de Lusignan, surprend Montgomery à la Mothe-Saint-Eloy, et lui tue une vingtaine d'hommes. Quelques jours plus tard, les protestants dirigèrent, à leur tour, une attaque sur Lusignan, où étaient quelques enseignes de HONOUX. Un lieutenant du gouverneur, gagné par l'ennemi, livre les portes de la ville.

L'éveil fut donné à temps. Les officiers, réunis au château pour un grand banquet, purent gagner le donjon et s'y mettre en défense. La place était sauvée.

Les opérations générales recommencèrent dans les premiers jours de mars. L'hiver, qui avait été très rigoureux, devint à peu près supportable. Les deux armées de Condé et du duc d'Anjou se trouvèrent en présence à Jarnac, le 13 mars 1569. L'effort le plus considérable fut au village de Bassac; il était solidement occupé par les protestants et 1,000 arquebusiers défendaient, en avant, le passage d'un ruisseau aux berges très escarpées. BRISSAC s'élança, traverse le ruisseau, enlève le village, culbutant tout devant lui, et faisant prisonnier le brave La Noüe lui-même. Un retour offensif de d'Andelot le chasse de Bassac; il le reprend de nouveau et s'y maintient jusqu'à la fin de la journée. « La charge fut si rudement eschauffée par l'admiral qu'ils (les protestants) menèrent Martigues battant assez loin du village; mais BRISSAC, avec 1,200 arquebusiers, fit si beau feu qu'il mit tout dehors et, l'ayant regagné, s'y barricada (1) ».

Après la bataille, BRISSAC se jeta à la poursuite de l'armée protestante. Montgomery conduisait à Angoulême quatorze cornettes de cavalerie : il l'atteignit à Segonzac, tailla en pièces trois de ses cornettes, faisant prisonnier le chef d'une d'elles (nommé Chaumont). Le reste put se réfugier dans Cognac. Martigues et BRISSAC vinrent assiéger la ville : mais elle résista à toutes les attaques, et le duc d'Anjou se vit forcé de lever le siège.

(1) D'Aubigné, *Histoire universelle*, livre V.

Siège de Mucidan ; mort de Brissac.

L'armée étant entrée en Périgord, BRISSAC fut détaché pour aller se saisir de la ville de Mucidan.

« Il y avoit longtems que Blaise de Montluc et François d'Escars l'assiégeoient, sans le pouvoir prendre. La garnison ayant défendu longtems la ville y mit le feu et se retira dans le château. On le battit pendant plusieurs jours, avec beaucoup de violence, et, lorsque la brèche y fut faite, on y donna plusieurs assauts qui furent vaillamment soutenus par les assiégés. Pompadour, de la première noblesse du Limousin, y fut tué (1) ».

La mort de Pompadour fut très sensible à BRISSAC, déjà exaspéré par la longueur du siège; il voulut aller lui-même reconnoître la brèche et la profondeur du fossé.

« Le colonel, voulant y voir la dernière preuve de ses bandes, couvert de rondache et de casquet, se présentant pour reconnoître la brèche et ses défenses, n'eust si tost avancé la teste pour mieux remarquer le pied et la courtine de la muraille avec son fossé, qu'un harquebusade, lui perçant l'entre-deux du nez et la joue, lui passa le cerveau et le rendit mort sur la contrescarpe, sans que jamais il peust proférer un seul mot (2) ».

Thimoléon DE COSSÉ-BRISSAC n'avait pas encore 27 ans! Sa mort fut un rude coup pour toute l'armée catholique, mais surtout pour ses soldats, qui l'adoraient et ne juraient que par lui.

(1) De Thou, *Histoire universelle*, livre XLV.

(2) La Popellnière, *Histoire de France*. — Ce fut un soldat périgourdin, nommé Charbonnières, qui le tua. Brantôme connaissait cet homme, qui avait servi autrefois dans sa compagnie. C'était, nous dit-il, « un des meilleurs et des plus justes harquebuziers qu'on eust sceu voir, et ne faisoit autre chose céans sinon qu'estant assis sur un petit tabouret, et la pluspart du tems y disnoit et sonnoit, regardant par une canonnière, que tirer incessamment, et avoir deux harquebuzes à rouet et une à mesche, et sa femme et un valet près de lui, qui ne lui servoient que de charger ses harquebuzes, et lui de tirer, si bien qu'il en perdoit le boire et le manger. Il fut pris, et Monsieur, frère du Roy (le duc d'Anjou), le voulut voir, et pour avoir tué un si grand personnage commanda qu'il fust pendu ». (Brantôme.)

Les mémoires, les histoires du temps font un éloge pompeux du jeune héros « enlevé à la fleur de son âge ». Les protestants eux-mêmes (D'Aubigné, La Noüe) rendent hommage à sa bravoure, le regrettent presque autant que les catholiques.

Il fut cruellement vengé par ses soldats : le gouverneur de Mucidan finit par rendre le château, à la condition que la garnison aurait la vie sauve et la liberté d'emporter ses effets. On promit tout : mais quand les valeureux assiégés furent sortis de la place, ils furent égorgés jusqu'au dernier par les soldats furieux « qui ne pouvoient endurer la perte de leur BRISSAC (1) ».

Réorganisation de l'infanterie; le régiment de Brissac ou de Piedmont.

La mort de BRISSAC, colonel général des bandes de Piémont, fut suivie de près de celle de d'Andelot, colonel général des bandes de Picardie, enlevé par une fièvre maligne, à Saintes, le 27 mai 1569. Cette disparition simultanée des deux chefs de l'infanterie française amena une réorganisation générale de l'arme, faite, dans les derniers jours du mois de mai, au camp de la Rochefoucauld.

« Un peu auparavant qu'il mourust (d'Andelot), je crois qu'il ne s'en fallut pas un mois, estoit mort M. DE BRISSAC, duquel toutes les compagnies vinrent à se joindre et se mettre dans celles de M. de Strosse (Strozzi), fors celles des vieilles bandes de Piémont (2), qui pouvoient monter à 10 ou 12 seulement, lesquelles furent retenues et données au jeune comte DE BRISSAC, lequel pour sa jeunesse ne put avoir toute la dépouille de son frère; ainsi il fallut qu'il se contentast de celle du Piedmont, portant le titre de couronnel-général des Vieilles Bandes de Piedmont, comme il le porte encore; et fut mestre-de-camp LA RIVIERE-PUYTALLIER l'ainé, et puis M. D'AUNOUS qui mourut au siège de Poitiers, puis AUTEFORT. et autres (3) ».

(1) D'Aubigné, *Histoire universelle*, livre V.

(2) Ce sont les dix enseignes rentrées en France en 1562.

(3) Brantôme.

Le régiment de Piémont est définitivement constitué dès cette époque; il comprend les vieilles enseignes qui avaient Honoux pour mestre de camp depuis 1567, et dont nous avons suivi l'histoire depuis 1562 (histoire approximative, il est vrai, et forcément confondue, depuis 1567, à l'histoire des deux autres groupes de BRISSAC, aux ordres de DE MUNS et DE LA BARTHE).

Le nom de Piémont n'est pas encore officiel, et ne le deviendra qu'en 1584, lors de la démission de Charles DE COSSÉ-BRISSAC (1); mais le régiment de BRISSAC n'en a pas moins une personnalité parfaitement distincte. Seul, il ne rentre pas sous l'autorité du colonel général de l'infanterie (Philippe Strozzi); et son nouveau chef, bénéficiant des immenses services rendus au roi par son père, le maréchal, et son frère Thimoléon, obtient le titre honorifique de colonel général du Piedmont, et a sous lui un mestre-de-camp pour commander à ses enseignes (27 mai 1569).

(1) Charles DE COSSÉ, II^e du nom, comte DE BRISSAC, commanda, par commission du 27 mai 1569, les douze vieilles enseignes de Piémont, qui furent indépendantes du colonel général de l'infanterie. En 1582, il alla au secours d'Antoine de Portugal, comme lieutenant-général de Strozzi. Ses troupes descendirent dans l'île de Saint-Michel, et défirent 2,000 Espagnols, au combat naval des Açores (26 juillet 1582). Strozzi fut blessé à mort. BRISSAC, dont le vaisseau coulait, se sauva dans une chaloupe, revint en France avec les débris de la flotte. Il suivit de bonne heure le parti de la ligue. Après s'être démis du régiment de Piémont (1584), il assiste, avec Guise, à la prise de Douzy, de Rocroy, aux combats de Vimory et d'Auneau (1586).

En 1588, c'est lui qui organise les barricades du faubourg Saint-Germain. En 1593, il défend Poitiers contre l'armée royale, et est blessé au bras, d'une pistolette, dans une sortie contre les troupes de M. de Malicorne.

Mayenne lui ayant confié le gouvernement de Paris, il rendit la ville à Henri IV le 22 mars 1594; en récompense (et aussi par le crédit de Saint-Luc, qui avait épousé sa sœur) il fut fait maréchal de France la même année.

Chevalier des ordres du roi le 7 janvier 1595, il obtint l'érection du comté de Brissac en duché-pairie par lettres patentes d'avril 1611. Il se trouva, en 1621, au siège de Saint-Jean d'Angely, et mourut, la même année, en son château de Brissac.

Siège de Niort et de Poitiers; marche hardie de Honoux, sa mort.

Le premier mestre-de-camp, LA RIVIÈRE-PUYTAILLE l'ainé (1), ne conserva sa charge que peu de jours et la céda à Antoine DE SAINT-JEAN DE HONOUX, l'ancien lieutenant de la colonelle de Thimoléon DE BRISSAC, le même qui avait précédemment commandé aux dix vieilles enseignes de Piémont.

HONOUX quitta le camp de La Rochefoucauld pour aller rejoindre, à Poitiers, Guy de Daillon, comte du Lude, « qui commandait en Poitou ». Du Lude se mit en campagne avec 5,000 hommes de pied, « dont quatre enseignes estoient du régiment du feu comte DE BRISSAC, qu'on nommoit le régiment d'ONOUX, maistre-de-camp du susdit régiment ».

Il menait avec lui quatre grosses pièces de canon et quelques coulevrines. Après avoir pris et saccagé les châteaux de Cherveux et de Magné, il vint mettre le siège devant Niort, le 21 du mois de juin.

La ville, défendue par une faible garnison, n'eût pas tenu longtemps : mais Puyviaut parvint à s'y jeter avec quelques compagnies, et la Noüe, par de hardies démonstrations aux environs de la place, ne cessa d'inquiéter les assiégeants.

Plusieurs assauts très meurtriers furent donnés : dans l'un d'eux « furent tués FLOGEAT, vaillant chef des compagnies DE BRISSAC, et le capitaine COURBON, gentilhomme saintongeois du même régiment, et l'enseigne colonelle. Le capitaine FRESSONNET, des mêmes bandes, fut blessé, mais guarý depuis, et le capitaine LA RADE (2) ».

Le comte du Lude leva le siège le 2 juillet (3), à la nouvelle

(1) Ce LA RIVIÈRE-PUYTAILLÉ commanda un régiment qui se distingua fort pendant la guerre.

(2) La Popelinière, *Histoire de France*.

(3) Le 3, d'après de Thou. Puyviaut félicita ses troupes d'avoir résisté aux vieilles bandes DE BRISSAC « les plus assurées qui fussent dans tout le camp ».

que des forces considérables (sous Téligny) marchaient au secours de Niort. Le 3, il laissait à Saint-Maixent le régiment d'Honoux avec deux pièces de canon et deux coulevrines, et faisait jurer au mestre-de-camp « qu'il mourroit plus tost que d'y laisser entrer les protestants qu'on disoit s'y acheminer ».

Coligny fit mine, en effet, de marcher sur la ville ; mais, ayant passé au delà, il alla droit sur Lusignan, qu'il prit le 21 juillet, et vint, le 24, mettre le siège devant Poitiers.

Ici se place un des plus glorieux épisodes de l'histoire de Piémont :

« ... Je vous ay dit ci-devant que le capitaine ONOUX estoit demeuré à Saint-Messant, résolu de faire la dernière preuve de ses forces, premier qu'aucun y entrast, et que le dessein de l'admiral estoit de l'avoir par famine..... De quoy ONOUX adverty fut bien estonné, se voiant entournoyé d'adversaires, assailly de nul, et ne pouvant assaillir aucun par le peu de moyens qu'il avoit. Sur la diversité des imaginations qu'il se fantasioit en l'esprit, voicy que le duc de Guyse et le comte de Lude le mandent pour secourir la ville. Il avoit avec luy les capitaines BOURG, CALVÉRAC, PRUNOY et aultres notables chefs du régiment du feu comte DE BRISSAC avec leurs compagnies qui pouvoient monter à 1,200 hommes ; et si avant enclavé au pays de leur conquête qu'au plus court chemin pour eschapper leurs longues mains, il ne lui falloit faire moins de dix lieues sur le pays qu'ils tenoyent.

» Ils avoient jà fait dedans cette petite ville tout ce qui se pouvoit faire pour la fortifier, résolus, encore qu'ils fussent peu, de crever plus tost que de penser autre chose que de tenir bon (1), si les Protestants les y assailloient..... Les assiégés en Poitiers avoient trouvé moyen, par plusieurs émissaires, de mander à ONOUX de choisir les meilleurs et mieux équipés de ses bandes ; et en une nuict, selon que la commodité se présenteroit, s'en venir en diligence dans Poitiers, envoyant le surplus à Parthenay, où estoit le capitaine ALLARD.

(1) Allusion à la devise du régiment de Brissac.

» Le tout fut si dextrement exécuté par les susdits et si secrètement, et d'allée et de venüe, que jamais les protestants n'en ouyrent que le vent jusqu'à ce que cela fut faict. Après qu'ils eurent caché ce qu'ils avoyent d'artillerie, départi leurs poudres aux soldats et les farines de leurs magazins aux habitants; choisy 500 des meilleurs hommes et envoyé le soir tout le reste et le bagage à Parthenay, partirent entre 9 et 10 heures du soir.

» Et comme ils passoyent par Jaseneuil, où il y avait quelques protestants..... les eussent peu défaire aisément, s'ils n'eussent craint de retarder le cours de leur entreprinse. Comme ils s'approchoyent de Poitiers, avisèrent le corps de garde, qui estoit assez loin du chemin; d'entre lesquels un demanda qui passoit. Auquel fust respondu que c'estoyent Messieurs les Princes qui se parmenoyent par les corps de garde pour visiter les mieux en estat. Ainsi arrivez à la tranchée, le capitaine Jarrie, adverty de leur entreprinse, leur ouvrit et les fist entrer..... Ceste traicte de dix lieues fut faicte en quatre heures et demie, car ils arrivèrent sur les deux heures après minuict (1). »

Cette marche hardie (que d'Aubigné qualifie « de chef-d'œuvre du mestier de guerre (2) ») valut à Honoux et à ses enseignes les félicitations du duc de Guise et les acclamations du peuple de Poitiers : mais « Coligny en fut très-estonné et très-piqué ».

Le régiment eut une part glorieuse à la défense de Poitiers. CALVÉRAC « capitaine de réputation », fut tué dans les premières escarmouches (le 11 août). Le 19 août, le capitaine PRUNOY (de la maison de Billy), « aussi illustre par son courage que par sa noblesse », eut la jambe gauche emportée par une canonnade, à la défense d'une brèche, et mourut sept jours après. Au commencement de septembre, le capitaine BOURC, « un des plus an-

(1) La Popelinière, *Histoire de France*.

(2) « Bien faire une retraite, et entrer dans une ville de près assiégée sont deux chefs-d'œuvre du mestier de guerre : cettui-ci fit le sien avec beaucoup de péril, surtout à la fin : pour ce qu'il lui fallut passer en lieu estroit, en affrontant un gros de piques et de mousquets au principal corps de garde. » (D'Aubigné, *Histoire universelle*.)

ciens et assurés capitaines du régiment de BRISSAC », tombe en repoussant une attaque des assiégeants.

Mais une perte irréparable fut celle du valeureux mestre-de-camp, HONOUX : une nuit qu'il faisait la ronde autour des murs de Poitiers, cherchant à déloger la compagnie de la Noüe d'une tour à demi ruinée où elle était postée, « il reçut un coup de mousquet dont la balle perça son casque et lui entra dans la tête ; on fit tout ce qu'on put pour le sauver, mais inutilement (1) ».

HONOUX fut remplacé, dans la charge de mestre-de-camp, par ISNARD DE SERRES, comte de l'ISLE, qui mourut de maladie quelques jours après. Son successeur, M. DE HAUTEFORT (2), ne fut nommé qu'en 1570. En attendant, le capitaine LA RADE, « brave et gentil soldat » (3), commanda le régiment.

Les protestants levèrent le siège de Poitiers le 7 septembre. Au même moment, l'armée du duc d'Anjou assiégeait Châtelleraut : elle comptait dans ses rangs les compagnies du régiment DE BRISSAC restées à Parthenay avec le capitaine ALLARD. Un officier, le lieutenant CÉSAR, de la colonelle, fut tué sur la brèche.

(1) De Thou, *Histoire universelle*, livre XLV.

(2) DE HAUTEFORT (Edme), seigneur de THÉNON, etc. Il fut du nombre des seigneurs et gentilshommes valeureux qui accompagnèrent le jeune duc de Guise en Hongrie, en 1566, contre l'armée du grand sultan Soliman. Il servit, en 1570, en qualité de mestre de camp des troupes françaises en Piémont, sous le jeune BRISSAC ; fut fait, en 1572, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Charles IX ; de Henri III en 1575.

Chevalier de l'ordre du Roy en 1579, il commanda, en 1580, dans le haut et bas Limousin, en l'absence du maréchal de Biron. Il assiégea plusieurs places sur les religionnaires et les soumit : ville et château de Servières et Saint-Vic, forts de l'abbaye d'Aubazine, de la Chapelle, du Brigardet, de la Porte-de-Lissac et de la Combe-de-Sourd.

Gouverneur et sénéchal du Limousin en 1581. En 1586, il servit en Guyenne, sous Mayenne et Matignon. Entré dans la ligue en 1588, il fut tué au siège de Pontoise, qu'il défendait pour le compte du duc de Mayenne en juillet 1589.

(3) Brantôme.

**Bataille de Montcontour ; combat de Sainte-Gemme ; campagne
contre les reîtres.**

Le 3 octobre, le régiment assiste à la bataille de Montcontour, puis rentre en entier dans Poitiers. Le 22 novembre, il marche sur Marans, et « huit enseignes vont border la lisière de la mer et s'étendre par garnisons en tous les endroits où il y a abord de navires, comme à Champagné, Saint-Michel et autres (1); avec commission, en toutes les paroisses du bas Poitou, de contribuer pour leur solde et nourriture ».

Le 1^{er} janvier 1570, les régiments DE BRISSAC et de la Rivière-Puytaillé font une vaine tentative pour se saisir de La Rochelle, par ruse. En mars, le régiment marche à l'armée de Puygailhard et du comte de Lude, qui reprend les forts de Langon et du Gué et attaque le château de Rochefort.

Le 15 juin, avec les Gardes Françaises, il soutient le malheureux combat de Sainte-Gemme et laisse plus de 500 hommes sur le champ de bataille.

Le traité de Saint-Germain mit fin à la guerre. Les enseignes DE BRISSAC durent, très probablement, regagner leurs garnisons des Alpes, car on n'en trouve aucune trace pendant les deux années de cette paix « boîteuse et mal assise (2) ».

Après la Saint-Barthélemy (23 août 1570), la quatrième guerre civile ramène le régiment à Abbeville et, en 1575 (5^e guerre civile), il fait partie de l'armée que le duc de Guise assemble à Langres, pour s'opposer au passage des Reîtres (3). Six compa-

(1) La Popelinière, *Histoire de France*.

(2) Par allusion aux deux plénipotentiaires de Charles IX, le boiteux Gontaut de Biron, et de Mesme, seigneur de Malassise.

(3) D'après Roussel, voici quelle était la composition du régiment en 1575 : HAUTEFORT, mestre-de-camp; capitaines : LA REDORTE, HÉRONIMO ALEXANDRI, Carlo SANTURIONE, Charles AGAY, FRANCESCO PALMA, BALAGNY, PARDILLAN, LAVARDIN, SAINT-MARTIN, VALLIÈRE, ERRAY, PARRON, Flaminio VIRAGO, Laurent MILLIERS, THOMAS DE LA FORTERESSE; sergent-major : Camille STROSSI. — Soit un total de seize compagnies environ.

gnies de gens de pied de Piedmont, sous le mestre-de-camp M. DE HAUTEFORT, sont, avec Tavannes, à la garde de la ville de Châtillon, en Bourgogne. Elles font plusieurs sorties heureuses contre les reîtres de Condé. En 1575, SAINT-LUC (1) remplace HAUTEFORT comme mestre-de-camp; il est lui-même, l'année suivante, remplacé par le comte DE LUSSAN (2).

Le régiment dans les Alpes et en Provence; il prend définitivement le nom de Piémont.

Le siège de la Charité (1577, 6^e guerre civile) fut le dernier exploit du régiment à l'armée royale. Rentré dans ses garnisons des Alpes, il y resta jusqu'en 1597, tenu loin de Paris, dans une sorte de disgrâce. Et cela non sans raison. C'était alors la grande époque de la liguë; les Guise, tout puissants, battaient ouvertement en brèche le peu de pouvoir qui restait au dernier des Valois. Les régiments étaient, avant tout, dévoués

(1) François d'ESPINAY, seigneur DE SAINT-LUC, surnommé le Brave. Il fut mestre de camp général des troupes françaises, chevalier de Saint-Michel et du Saint-Esprit, grand maître de l'artillerie de France. Il se trouva, en 1587, à la bataille de Coutras, où, avec sa lance, il renversa de dessus son cheval Henri de Bourbon, premier de nom, prince de Condé. Il servit sous Henri III et Henri IV; se signala au siège de Paris, d'Épernay, de Laon et de la Fère. Il fut un des plus valeureux de son siècle et mourut, en septembre 1597, d'un coup d'arquebuse, au siège d'Amiens. M. d'ESPINAY s'était démis du régiment de Piémont en 1577, pour commander à Picardie.

(2) Jean-Paul d'ESPARBÈS, seigneur DE LUSSAN, et DE LOUISE SAINT-FÉLIX (branche de la Serre), capitaine de la 1^{re} compagnie des gardes du corps du roy, maréchal de ses camps et armées, sénéchal d'Agenois et de Condômois, gouverneur de Blaye. Il commença à servir en Italie sous M. de Montluc, qui parle avec éloge de sa conduite au siège de Sienne (1554). Quelques années plus tard, il ramena en France une partie de l'infanterie gasconne, qui s'était signalée au delà des monts. Il se trouva au siège du Havre-de-Grâce, en 1563, et s'y acquit l'estime des généraux. Le roi le fit capitaine de son régiment des gardes.

Gentilhomme ordinaire de la chambre du roy Henri III le 12 février 1576, il fut nommé, le 6 juillet 1577, mestre-de-camp de Piémont, « à la tête duquel il combattit souvent ». Il défendit Condom et autres places contre le roi de Navarre et battit les huguenots en deux occasions différentes. Il était gouverneur de Blaye en 1586 et en 1594. Il eut la compagnie des gardes écossaises du roy en 1599; chevalier des ordres en 1604, il mourut fort âgé, en 1616.

à leurs chefs, et celui de Charles DE COSSÉ-BRISSAC, un des plus ardents entre les ligueurs, ne devait inspirer qu'une médiocre confiance à Henri III. On l'éloigna du centre des intrigues, du foyer de la guerre civile.

Il n'en fit pas moins sa petite insurrection, dans son exil des Alpes, lorsque le maréchal de Bellegarde enleva au roi le marquisat de Saluces (1579). Le régiment était à Carmagnolles. Le maréchal y vint et n'eut pas de peine à gagner tout le monde à sa cause ; les enseignes DE BRISSAC se donnèrent à lui. Carlo de Birague, qui commandait pour le roi à Saluces et qui se doutait des projets de Bellegarde, son ennemi personnel, se hâta de prévenir Henri III.

Le mestre-de camp de BRISSAC, M. DE LUSSAN (qui était alors à Blaye), reçut l'ordre de joindre immédiatement Carmagnolles, de retirer son régiment du service du maréchal. LUSSAN fit diligence ; il arriva avant que l'expédition projetée reçût un commencement d'exécution. Mais son autorité fut méconnue ; ses capitaines refusèrent de le suivre, « sinon le capitaine LABASTIDE seul ! (1) » Il ne put qu'aller offrir son épée à Carlo de Birague.

Le maréchal de Bellegarde partit de Carmagnolles le 10 juin 1579. « Il était accompagné du régiment DE BRISSAC, sous les capitaines LA RALDE, LA REDORTE, MONTBLANC, Jérôme-Alexandrin DE VERCEIL, TOURBES, COMIERS ; de dix compagnies de Provence, conduites par Goult et Anselme, etc. »

A son approche, Birague abandonna Saluces, laissant la garde du château à M. DE LUSSAN. L'énergique et loyal mestre-de-camp s'y défendit huit jours. Il revint ensuite à Paris porter la nouvelle de la prise de la ville, et, bizarrerie de cette époque de trouble et de confusion, les protestations de fidélité du maréchal de Bellegarde (2).

(1) *Histoire de la vie de M. de Lavalette*, par le sieur de Mauroy.

(2) « La citadelle de Carmagnolles tenoit encore », dit Brantôme, dans son 87^e discours ; « le roy y despescha aussitôt le sieur DE LUSSAN, mestre-de-camp des bandes de Piémont, pour la secourir ; mais nous donnasmes la garde que nous le vismes retourner, que tout estoit perdu ». Brantôme n'entre pas dans

En 1580, M. DE LISLE-TRAINEL (1) est nommé mestre-de-camp du régiment ; il est remplacé au mois d'août de l'année suivante, par le chevalier DE LUSSAN (2), qui ne tarda pas à commander en chef, par suite de la démission de Charles DE COSSÉ-BRISSAC.

Le roi, éclairé sans doute par l'affaire de Saluces, sentit enfin la faute immense de laisser un seul régiment en dehors de l'autorité du colonel-général de l'infanterie, c'est-à-dire en dehors de l'autorité royale : par un édit de décembre 1584, il érigea la charge de colonel-général en office de la couronne, et en fit dépendre le régiment DE BRISSAC. C'était un coup de maître ; irrité, BRISSAC se démit de son commandement, et, de ce jour, le régiment prit définitivement le nom de « régiment de Piémont ».

de plus amples détails ; et, dans son histoire de l'infanterie, M. le général Susane s'est contenté, à l'article « Piémont », de rapporter cette phrase de Brantôme. Il ne nous a point semblé hors de propos d'exposer tout au long l'affaire de Saluces et le rôle vrai qu'y a joué le régiment (d'après des documents authentiques) ; il y a là de faciles conclusions à tirer sur l'état des esprits en France, et, en particulier, dans l'armée, à cette époque de la ligue.

(1) François DE L'ISLE, seigneur DE TRAINEL et DE MARIVAUD, fut successivement mestre-de-camp du régiment de Piémont (dont il se démit en 1581), lieutenant de la compagnie de cheveu-légers de la reine Marie de Médicis ; gouverneur de Corbeil, de la Bastille (en 1594), de la Capelle (en 1598) et enfin, des ville et citadelle d'Amiens (avant 1604). Il s'était trouvé, en 1590, à la bataille d'Ivry, où il se distingua fort, et tua, de sa main, le commandant général de cavalerie légère espagnole.

Chevalier des ordres du roy en 1604, il reçut, le 30 janvier 1609, un brevet de conseiller d'Etat.

Il mourut à la Neufville-en-Hez, le 18 août 1611, d'une mort violente (probablement empoisonné).

(2) Joseph d'ESPABÈS, chevalier DE LUSSAN (branche de Brazais), seigneur DE LA COUARDE, chevalier des ordres du roy. Il commandait à Rouen en 1574 et à Nantes en 1578, étant alors capitaine d'une compagnie de la garde du roi. Gentilhomme ordinaire de la chambre de Henri III en 1579, il fut nommé, en août 1581, mestre-de-camp du régiment de Piémont, qu'il commanda en chef après la démission de Charles DE COSSÉ-BRISSAC ; capitaine de 50 hommes d'armes en 1595. Pendant la ligue, Henri III l'envoya, avec 18 drapeaux, joindre M. de Lavalette, en Provence, où il fut maréchal de camp.

Il se retira du service à cause de ses blessures. Henri IV lui donna le gouvernement du château de Nantes, le 22 avril 1598.

Prise de Chorges, de Digne, d'Antibes et de Cannes.

Il était alors en Provence, guerroyant sous M. de Lavalette (d'Épernon); son effectif devait être d'environ vingt compagnies.

En 1586, il se distinguait au siège de Chorges, dans les Hautes-Alpes : dans la même journée, il emporta deux fois un moulin que les assiégés occupaient sur le bord de la contrescarpe, et qu'ils défendirent avec rage.

En 1592, il était au siège et à la prise de Digne (avec Lesdiguières).

Il était commandé, depuis le 1^{er} janvier de cette même année, par M. DE LA TOUR.

En 1593, il assistait à la prise d'Antibes et de Cannes, et venait prendre ses quartiers d'hiver à Aix et à Tarascon (1).

En 1597, quittant la Provence, il traverse la France entière et joint l'armée royale pour le siège d'Amiens (25 septembre); l'année suivante, il accompagne Henri IV à Nantes. « Le roi, s'étant avancé jusqu'à Nantes, voulut aller en Picardie, et s'y faire précéder par les régiments de Navarre, Piémont, Isle de France, Boniface et Bréauté, qu'il tirait de la Bretagne pour en fortifier la frontière de Flandre (2). » Navarre et Piémont seuls y allèrent, sous BRISSAC (alors maréchal de France).

Dès lors, et jusqu'en 1610, on n'a plus aucune trace du régiment. Le marquis DE VAUCELLAS (3) en prit le commandement

(1) Composition du régiment en 1594 : mestre de camp, DE LA TOUR; lieutenant-colonel, ARNAUD DE MONTBETON; major, P. GOUJON; capitaines, Auguste DE LA HILLIÈRE, Hector DE LA CHAPELLE, Camille SAINT-PIERRE, Pierre GALLOY, Charles SAINT-AUBIN, J. DE SAINT-MAUR, J. TONQUIS, H. DU BREUIL, Gabriel CLAUDAN, MÉRAUT DE ROZOBERS, J. DIÈVRES; Raymond BREUX, J. MOUTON, César RÉAL, J. BOCHIN, Hector DAMON, Bertrand DU GARNET.

(2) Mémoires de Sully.

(3) André DE COCHEFILET, comte DE VAUVINEUX, marquis DE VAUCELLAS, conseiller d'État, capitaine de 50 hommes d'armes et chevalier des ordres du roy. Il est surtout connu par ses missions diplomatiques en Angleterre, en Espagne et en Savoie. Étant ambassadeur à Madrid, il découvrit à la cour même un

en 1604 ; le comte de SCHOMBERG (1) en 1610. Il est probable que Piémont ne resta pas longtemps en Picardie, et qu'il revint tenir garnison en Bretagne. Roussel s'appuie, pour établir ce fait, sur le billet suivant, adressé par Henri IV à Sully, le 17 janvier 1610 :

« Mon cousin, ayant médité sur certaines occasions, qui regardent le bien de mon service, de faire les recrues de cinq compagnies de Piémont, jusqu'au nombre de 200 hommes chacune, en mon pays de Bretagne, Touraine, Beauce, Mirebalois et Loudunois, je leur donne La Haye, en Touraine, pour faire l'amas... »

La succession de Clèves et de Juliers venait de s'ouvrir ; Henri IV s'apprêtait à entrer en campagne et à mettre à exécution ses grands projets contre la maison d'Autriche. Le couteau de Ravillac arrêta net les préparatifs (14 mai 1610).

complot contre la vie de Henri IV. (V. les Mémoires de Sully). M. DE VAUGELLAS était beau-frère de Sully, qui avait épousé sa sœur, Rachel de Cocheillet, en 1592.

(1) Henri, comte DE SCHOMBERG, comte de NANTEUIL ET DURETAL, marquis D'EPINAY, etc., né à Paris, le 14 août 1575. Il était fils de Gaspard de SCHOMBERG, capitaine allemand au service de Henri III, qui lui donna des lettres de naturalisation et le grade de colonel-général des bandes noires, ou cavalerie allemande.

Le jeune comte fit ses premières armes au siège d'Amiens (1597), puis il alla combattre les Turcs avec Mercœur et se distingua à la prise d'Albe-Royale. Il fut successivement gouverneur de la Marche en 1599, conseiller d'Etat en 1607, lieutenant général du Limousin en 1608, mestre-de-camp de Piémont le 3 mars 1610, capitaine de 100 hommes d'armes en 1614, ambassadeur extraordinaire en Angleterre (1615), maréchal de camp (1616), surintendant des finances et chevalier de l'ordre du roy (1619) ; enfin, maréchal de France en juin 1625.

Sous Lesdignières, à l'armée du Piémont, il contribua à la prise de plusieurs places. Il se trouva à la réduction de Rouen, de Caen, de la Flèche, à l'affaire des Ponts-de-Cé et à Navarrenx, aux sièges de Saint-Jean-d'Angely et de Montauban. Il était grand maître de l'artillerie à la prise de Clérac et de Montpellier, etc.

Eloigné de la cour en 1623, il fut rappelé l'année suivante. Il défit les Anglais à l'île de Ré (8 novembre 1627) ; força le Pas-de-Suse, où il fut blessé le 6 mars 1629 ; prit Pignerol, Veillane en 1630.

Le 1^{er} septembre 1632, il défit et prit Montmorency à Castelnaudary. Nommé gouverneur du Languedoc, il mourut d'apoplexie, à Bordeaux, le 17 novembre 1632, à l'âge de 57 ans. On a de lui une relation de la guerre qu'il fit en Italie.

Cependant, les cinq compagnies de Piémont, mises sur le pied de guerre, prirent part à l'expédition qui entra, le 29 juillet 1610, dans le duché des Deux-Ponts, et s'empara de Juliers le 1^{er} septembre. Elles revinrent ensuite rejoindre le reste du régiment (15 compagnies) à Saint-Maixent et dans les environs.

CHAPITRE II

Piémont sous le règne de Louis XIII.

Piémont pendant les troubles ; siège de Soissons ; revue de la Suse ; affaire des Ponts-de-Cé (1615-1620). — Campagne de 1621 : sièges de Saint-Jean-d'Angély, de Nérac, de Clérac, de Montauban. — Campagne de 1622 : sièges de Tonneins, Sainte-Foy, Saint-Anthonin, Bédarrioux, Lunel, Sommières et Montpellier. — Siège de La Rochelle (1627-1628). — Campagnes de 1629 à 1630 dans le Montferrat et le haut Languedoc. — Piémont en Lorraine : siège de Nancy, expédition de Heidelberg. — La guerre de Trente ans : campagne de 1635 ; prise de Spire ; bataille d'Avein. — Sièges de Tirlemont, Diest, Aërschott et Beelen ; quartiers à Gorkum. — L'année de Corbie (1636) : héroïsme de Piémont et de la France. — Campagne de 1637 : prise d'Hirson, Landrecies ; évacuation de Maubeuge. — Campagne de 1638 : affaire de Polincove ; siège de Renty et du Catelet. — Campagne de 1639 : sièges de Lillers, d'Hesdin ; affaire du 4 août, près de Saint-Omer. — Campagne de 1640 : siège d'Arras. — Campagne de 1641 : bataille de La Marfée. — Campagne de 1642 : bataille de Honnecourt.

Piémont pendant les troubles ; siège de Soissons, revue de la Suse ; affaires des Ponts-de-Cé (1615-1620).

Le régiment de Piémont resta jusqu'en 1615 dans ses garnisons de la Loire ; il était alors commandé par le marquis DE RICHELIEU (1), qui avait succédé à SCHOMBERG le 1^{er} juillet 1610.

L'expédition de Juliers n'eut pas de suite. Les vingt compa-

(1) HENRI DU PLESSIS, marquis DE RICHELIEU, était le frère du grand cardinal. Il fit sa première campagne en Savoie (1600), et commanda le régiment de Piémont à l'armée de Bois-Dauphin, en 1615 ; au siège de Péronne, sous le comte d'Auvergne (1616).

Maréchal de camp le 16 décembre 1616, il servit en cette qualité à l'armée du duc de Nevers, se trouva à la réduction de la grosse tour de Bourges, à la prise de Coisy, Clamecy, Donzy, Antrain (1617). En 1619, il fut nommé au gouvernement du château d'Angers, au détriment du marquis de Thémines, capitaine des gardes de la reine, qui y prétendait. Ce fut la cause du malheureux duel qui coûta la vie à M. DE RICHELIEU.

Plus tard, le cardinal proscrivait sévèrement le duel, et se montra impitoyable pour les duellistes : ne sera-ce pas un peu en souvenir de la malheureuse fin de son frère ?

gnies du régiment furent remises, dès 1611, à l'effectif de 100 hommes.

La levée d'armes du prince de Condé (1615) força bientôt la cour à rassembler une armée pour couvrir la Picardie et la Champagne ; le vieux maréchal de Bois-Dauphin en eut le commandement, et dix-sept compagnies de Piémont reçurent l'ordre de venir la joindre et de s'emparer, en passant, de la ville de Creil. La ville s'était déjà rendue au marquis de Praslin, quand le régiment y arriva. Une compagnie fut mise en garnison dans le château.

La seule affaire de cette campagne fut le petit combat de Chamlay, où furent défaits 300 chevaux du duc de Luxembourg, le 21 octobre ; après quoi, Piémont retourna sur les bords de la Loire et contribua, en novembre, à la prise du château de l'Isle-Bouchard.

L'année suivante, il fit la campagne en Poitou et en Guyenne, avec le jeune duc de Guise, et, en octobre, gagna la Picardie (siège de Péronne). Le 8 octobre, M. DE RICHELIEU se démettait de sa charge de mestre-de-camp et la cédait à M. DE FONTENAY-MAREUIL (1).

Le nouveau colonel n'avait pas encore 21 ans. Il fut chargé de conduire vingt-deux compagnies de tous les vieux régiments à

(1) François DU VAL, marquis DE FONTENAY-MAREUIL, était né en 1595 ; admis auprès du dauphin en 1609, il fut élevé à la cour, comme enfant d'honneur. En 1612, il accompagna en Espagne le duc de Mayenne, ambassadeur extraordinaire, chargé de signer le contrat du roi avec l'infante Anne d'Autriche.

Il parcourut ensuite successivement l'Italie, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, et revint en France au commencement de l'année 1614. Il fit ses premières armes sous le maréchal de Bois-Dauphin, en 1615 ; et, en 1616, vendit à M. de Luynes (le futur favori) la capitainerie du Louvre, et acheta la charge de Piémont à M. DE RICHELIEU.

Il fit, dès lors, toutes les guerres à la tête de son régiment. En 1628, après la prise de la Rochelle, ce fut lui que Louis XIII chargea d'aller annoncer cette grande nouvelle aux ducs de Savoie et de Mantoue. Déjà, en 1626, il avait été choisi pour accompagner à la cour Mademoiselle de Montpensier, fiancée à Monsieur, frère du roi.

Lieutenant-général des armées du roi et conseiller d'Etat, FONTENAY eut à remplir des missions diplomatiques plus importantes : ambassadeur près la cour de Rome en 1611 et 1616, il obtint d'Innocent X le chapeau de cardinal

Crespy-en-Valois ; et, en novembre, alla à Verneuil, qui avait été assigné comme garnison au régiment.

En 1617, Piémont envoya dix compagnies de 100 hommes à l'armée du comte d'Auvergne. Elles étaient à la prise du château de Pierrefonds et au siège de Soissons.

A Soissons, elles furent logées à Saint-Marc, au grand mécontentement des officiers des gardes « qui, voyant ce quartier plus beau et plus avancé que le leur, l'auraient bien voulu obtenir ». Le 25 du mois d'avril, une batterie de douze pièces ayant tiré tout le jour, M. DE FONTENAY reçut l'ordre d'ouvrir la tranchée. Un travail de deux cents pas était déjà fait, quand, vers minuit, un homme vint à la pointe du bastion Saint-Vast, qui cria aux assiégeants : « Messieurs, retirez-vous ! la guerre est finie ! Le maréchal d'Ancre, votre maistre, est mort ! Le roy, nostre maistre, l'a fait tuer ! » C'est ainsi qu'on apprit, à l'armée, l'acte de Vitry, qui changeait la face des choses en France (1).

Parti de Soissons, le régiment rallia en route le reste de ses compagnies, qui guerroyaient en Champagne, et alla tenir garnison à Verdun. C'est dans cette ville qu'Abraham FABERT (2), le futur maréchal de France, entra dans Piémont en qualité d'enseigne (1618).

pour Mazarin. « Il avait, dit de lui le cardinal de Retz, de l'expérience, du bon sens, et l'intention sincère et droite pour l'Etat. »

FONTENAY-MAREUIL a laissé des mémoires très estimés. On ignore l'époque de de sa mort.

(1) Mémoires de FONTENAY-MAREUIL.

(2) Abraham FABERT naquit à Metz, le 11 octobre 1599. Cadet aux gardes françaises en 1613, il entra comme enseigne au régiment de Piémont en 1618. Il s'y lia d'amitié avec les capitaines DE LAMBERT et DE GRATELOUP. A deux reprises (1619 et 1620), il alla servir, en qualité de capitaine, dans le régiment du chevalier de La Valette (fils d'Épernon) ; mais les troupes de la reine-mère ayant été battues, ce régiment ne subsista pas et, après quelques mois, FABERT reprenait son rang d'enseigne au régiment de Piémont (1621). C'est donc à tort que des écrivains militaires (Susane entre autres) lui attribuent une compagnie dans ce régiment dès 1619. On lui avait bien promis la succession de MM. de Villedonné et de Gabaret, mais il attendit en vain. Même, une place de capitaine étant devenue vacante, on la donna à un nommé Conseil, favori de la duchesse de La Valette (1623). Irrité, FABERT provoqua Conseil, le tua en duel à

En 1620, Piémont fait partie de l'armée commandée par Louis XIII en personne et marche contre les troupes de la reine-mère et du duc d'Épernon, rassemblées en Normandie. « Le 4 août, le roi sortit du Mans et alla passer son armée en revue dans la plaine de la Suse ; il y régla le différend qui existait depuis longtemps entre Piémont, Champagne et Navarre, au sujet de la priorité, en les faisant tirer au sort avant que les troupes fussent mises en bataille, et décida que, désormais, ce tirage aurait lieu tous les six mois (1). » Les querelles commençaient donc, entre les vieux corps, sur cette question toujours brûlante de l'ancienneté et de la préséance. Nous avons vu combien il est difficile de déterminer, d'une façon certaine, la date de la création des régiments. Déjà, dès cette époque, les documents probants faisaient absolument défaut, et chacun en profitait pour se fabriquer une généalogie plus ou moins fantaisiste et réclamer le pas sur le régiment voisin. Picardie seul (et on ne s'explique pas trop pourquoi) était laissé en dehors de la discussion ; on s'accordait à lui attribuer le premier rang.

L'idée fort sage de Louis XIII, le tirage au sort, reprise plus tard par Louis XIV, ne satisfit personne ; et il faudra arriver à quelques années avant la Révolution (1776) pour voir le rang des vieux corps définitivement établi dans l'armée française.

Le 7 août 1620, Piémont dispersait, près des ardoisières d'Angers, quelques bandes appartenant au comte de Soissons. A l'affaire des Ponts-de-Cé, il était en réserve « faisant teste

Pont-à-Mousson, et est forcé de s'enfuir pour échapper au courroux de son ancien protecteur.

Le vieux duc d'Épernon calma l'affaire, réconcilia FABERT avec son fils, l'attacha même à sa personne, à Bordeaux dès 1626.

En 1627, il lui fit donner la charge de sergent-major, vacante au régiment de Rambures. Comme on le voit, les débuts du futur grand maréchal furent très pénibles : c'est qu'il avait contre lui son origine plébéienne, et, surtout, chose bizarre, sa laideur. Malgré tout son talent militaire et les hautes protections dont il disposait, il fallut très longtemps à FABERT pour se faire accepter de Louis XIII, qui ne le trouvait pas « assez beau garçon ».

(1) Mémoires de FONTENAY-MARBUIL.

du côté d'Angers, où il était resté 3 à 4,000 homme (1). » Le régiment accompagna ensuite le roi en Béarn.

Campagne de 1621 : Siège de Saint-Jean d'Angély, de Nérac, de Clérac et de Montauban.

Dans les premiers mois de l'année 1621, M. d'AURIAC (2), ayant reçu l'ordre de surveiller Saint-Jean-d'Angély, cinq compagnies de Piémont et quelques-unes de Normandie formèrent un bataillon, sous M. DE FONTENAY-MAREUIL. Les protestants s'agitaient, faisaient ouvertement des préparatifs de guerre, levaient des troupes et armaient leurs villes. Il ne fallait qu'une étincelle pour mettre le feu aux poudres : elle partit de Saint-Jean-d'Angély.

Il ne se passait pas de jour où les troupes de la ville, par défi, ne sortissent se mettre en bataille vis-à-vis des troupes royales.

Piqué au vif, M. d'AURIAC ordonna, de son côté, de grandes revues. Le jeu était dangereux. Un jour, le bataillon de M. DE FONTENAY se déploie devant le faubourg de Matha. Quelques coups de fusil partent de la ville. Il n'en fallut pas davantage : Piémont se rue sur le faubourg, enlève une barricade et allait pénétrer dans la place « si l'on n'eust tost fermé les portes ». FONTENAY eut son cheval tué sous lui. Sa position dans le faubourg était plus que hasardée, d'autant que M. d'AURIAC, furieux de l'équipée, ne sachant comment elle serait prise par le roi, refusa obstinément de lui envoyer du secours.

FONTENAY se tira d'affaire avec ses seules forces, opéra sa retraite en bon ordre, sans perdre un homme. Ce fut la déclaration de guerre aux protestants (3).

(1) Mémoires de FONTENAY-MAREUIL.

(2) M. d'AURIAC était un ancien officier du régiment. Il avait quitté Piémont comme capitaine en 1597 ; maréchal de camp en 1620, il mourut en 1636.

(3) Mémoires de FONTENAY-MAREUIL.

Le 30 mai (jour de l'arrivée de Louis XIII devant Saint-Jean), Piémont et Champagne se distinguent à l'attaque du faubourg de Taillebourg, et enlèvent brillamment le portail, précédé d'un fossé, où s'étaient réfugiés les ennemis. Piémont fit partie, durant le siège, de l'attaque du faubourg de Sainte-Eutrope, sous le maréchal de Chaulnes. Les assiégés firent une résistance héroïque : il fallut repousser plusieurs sorties, tentées avec une rare hardiesse. Lorsqu'on fut arrivé à la descente du fossé, l'enseigne FABERT fut chargé de diriger cette délicate et périlleuse opération : Il ne quitta pas les travailleurs jusqu'à ce que, la contrescarpe traversée et le fossé franchi, le mineur fut attaché au pied du bastion. La ville se rendit le lendemain (1).

Piémont passa de là au siège de Nérac. Dans une sortie, « les assiégés s'avançaient vers Piémont avec un bataillon de 250 piques et bien autant de mousquetaires mis en pelotons... Ceux de Piémont, vieux capitaines, gens résolus et bien logés, reçurent cette sortie en gens de métier : à la tête se trouva BLAIGNAC, capitaine en chef, qui défendait son poste courageusement et fut soutenu par un si bon ordre que les ennemis furent repoussés deux fois ; et sur le point que leur chaleur diminuait, les capitaines LA CHAPELLE et LAMBERT (2), avec 100 piques et autant de mousquets, se mêlèrent avec ceux qui les avaient attaqués, et les menèrent, battant et tuant, jusqu'à la contrescarpe (3). » Vaincus par la famine, les assiégés capitulèrent le 7 juillet.

Au siège de Clérac, Piémont fit partie de l'attaque du centre ; le 20 juillet, avec Picardie, il enlève les retranchements et les barricades dressés hors de la ville.

Devant Montauban, il était à l'attaque du connétable de Luynes « sur le grand chemin, à gauche de la rivière » .

(1) Bouteiller, *Histoire de Fabert*.

(2) M. DE LAMBERT (Jean de Saint-Bris), né en 1603, entré au régiment en 1620. Il y fut successivement capitaine et lieutenant-colonel ; maréchal de camp en 1635, il quitta Piémont en 1637, ayant été nommé gouverneur de la Capelle (23 septembre). Lieutenant général le 6 mai 1648, il mourut le 23 octobre 1635.

(3) Bernard, *Histoire de Louis XIII*.

Il y construisit une forte tranchée, le 21 août. Le dimanche 22, les assiégés dirigèrent une sortie furieuse sur cette tranchée.

« Un coup de canon emporta le corps au capitaine LE BREUIL et la cuisse du lieutenant CASTERAS, qui en mourut à deux jours de là. Le capitaine LARTIGUE eut le pied froissé d'une grenade, dont il mourut peu de jours après (1). »

Le régiment tint bon et força les assiégés à se réfugier, en désordre, derrière les murailles de la place. Dans une autre sortie, 2 lieutenants et 10 soldats furent tués. Enfin, le 1^{er} octobre, Piémont réussissait à se loger dans l'ouvrage à cornes. Le siège de Montauban fut levé le 2 novembre 1621. Piémont alla ouvrir la tranchée devant Monheurt (11 décembre) et prit ses quartiers d'hiver à Montagut. Il faisait partie de la petite armée que Louis XIII laissait en Guyenne aux ordres du duc d'Elbeuf, pour arrêter les progrès des protestants.

Campagne de 1622 : sièges de Sainte-Foy, Saint-Anthonin, Bédarrioux, Lunel, Sommières et Montpellier.

Au mois de janvier 1622, neuf compagnies du régiment sont jetées dans Duras, dont la population faisait mine de vouloir se soulever.

Le 27 janvier, 500 hommes vont, avec le duc d'Elbeuf, assiéger le château de La Force; ils tenaient la droite de l'armée royale et contribuèrent puissamment à repousser, le 1^{er} février au matin, le secours conduit par le marquis de la Force en personne.

Le régiment entier marche ensuite au siège de Tonneins (15 mars); après une attaque infructueuse faite de concert avec Picardie, le jour des Rameaux (20 mars), Piémont se loge dans un bastion, le 27 avril. La ville capitule le 4 mai.

Devant Sainte-Foy, Piémont fait son attaque « sur le faux-

(1) Mémoires de Bassompierre.

bourg de la rivière, lequel il gagna sans perte que d'un soldat, les ennemis d'abord l'abandonnant.

» Le sieur de FONTENAY, mestre de camp dudit régiment, reçut en cette occasion trois mousquetades, une à son baudrier, une à la manche gauche et l'autre au bras droict, dont il fut bien peu blessé (1). »

Au siège de Saint-Anthonin, le capitaine NANTAS, à la tête des enfants perdus, débusque l'ennemi des hauteurs qui dominent la ville; le 14 juin, il enlève, avec 160 hommes, les dernières barricades que les assiégés tenaient encore dans la montagne; cet exploit ne lui coûtait que quelques hommes tués ou blessés.

Le lieutenant TAILLAC et 4 sergents étaient blessés.

Le 18 juin, le capitaine DE LANCHERES, faisant fonctions d'aide-maréchal de camp à l'attaque de Normandie, est blessé à la cuisse, d'une mousquetade.

A la grande affaire du 20 juin, Piémont donnait à l'ouverture que la mine fit au milieu des cornes : le capitaine DE LAVARDIN, (sénéchal du pays du Maine), y fut grièvement blessé et mourut quinze jours après. « Un soldat du régiment de Piedmont emporta du combat un drapeau des ennemis, lequel il présenta au Roy, dont il eut 100 escus pour récompense (2). »

Quand la ville fut rendue, ceux de Montauban, qui ignoraient la capitulation, dirigèrent un secours sur Saint-Anthonin; il fut facilement repoussé. Le capitaine LA CHAPELLE, avec 200 hommes, se mit à sa poursuite, acheva de l'anéantir (23 juin).

Le régiment accompagna le roi à Toulouse, d'où il fut détaché pour aller prendre Caraman.

Une nuit, le capitaine DE ROGLES, à la tête de six compagnies de Piémont et de 50 cavaliers d'escorte, surprend et brûle la petite ville de Cucq (29 juin).

Au siège de Bédarrioux, le capitaine LA CHAPELLE « fut commandé de gagner les jardins et vieilles mesures qui aboutissent aux fossez, prit certain nombre d'hommes nécessaires à

(1) *Mercure françois.*

(2) *Mercure françois.*

cet effet, assisté d'un lieutenant, un enseigne et deux sergents, et commença à percer les murailles, et en peu de temps arriva où il désiroit ; mais les ennemis l'ayant apperceu, sortirent en nombre de 100 et venant à l'enseigne qui estoit en garde, nommé **BARLATIER**, l'attaquèrent ; lequel, après grande résistance, blessé d'un coup de mousquet et d'un coup de picque, se retira prez le sieur **DE LA CHAPELLE**, qui, voyant les ennemys parmy les siens, se résolut d'aller à descouvert à eux. Mais la courtine estant bordée de mousquetaires, un coup venant d'icelle perça le cœur de **LA CHAPELLE** ; en mesme temps, son sergent fut porté par terre et tué de plusieurs coups ; un gentilhomme volontaire dans ledit régiment fut aussi tué. Cecy donna courage aux ennemys de venir pour regagner toutes ces mazures ; mais le sieur **DE MARILLAC** encouragea tellement les soldats que, n'ayans plus ny poudre ny balles, ils mirent la pluspart l'espée à la main et firent ferme ». (1)

La ville, intimidée par ce coup de vigueur qui coûtait 50 hommes au régiment et le brave **LA CHAPELLE**, ouvrit ses portes.

A Lunel, pendant le siège, trois caques de poudres font explosion, tuant une cinquantaine d'hommes de la compagnie **DE PERNES**, de garde au parc, et « endommageant grandement un lieutenant, **M. DE VILLENEUVE**, et un sergent ». Cette compagnie ne put servir le reste de la campagne.

BASSOMPIERRE sortait à peine du parc et n'en était qu'à 40 pas, il faillit être victime de l'explosion (2). Après la prise de la ville, un accident semblable (quelques charrettes de poudre qui prirent feu) fit de nouvelles victimes : vingt maisons furent incendiées.

Devant Sommières, 100 hommes du régiment de Piémont, commandés par le capitaine **NANTAS**, et 100 hommes de Normandie enlèvent le château de Vireville, situé à une portée de fusil de la place.

(1) *Mercure françois*.

(2) Mémoires de Bassompierre. — Bassompierre dit que ce fut la compagnie du **GUAST**, de Piémont, qui fut en partie détruite. Fontenay-Marcueil (dans ses mémoires) et le *Mercure* disent la compagnie **DE PERNES**.

» Ce jour, le sieur DU BREUIL, sergent-major du régiment de Piémont, venant au susdit Vireville, fut tué par une embuscade des ennemis : plus d'une vingtaine d'autres tombèrent au mesme piège (1). »

Le régiment resta deux jours dans le château.

Les capitaines NANTAS et LA CARDONNIERE furent ensuite commandés pour occuper « quelques colombiers advancez ; mais les ennemis venans toujours de tous costez, le sieur NANTAS eut ordre d'aller les charger. A quoi obéyssant, après avoir assemblé 100 hommes de Normandie et les 100 de Piémont, il rencontra d'abord les ennemis, qu'il laissa passer en avant sans tesmoigner son dessein, et commanda au sieur DE LA ROUY, enseigne (et qui fut tué de plusieurs coups de picque en combattant très vaillamment) de prendre vingt mousquetaires et donner à la queue ; et le sieur de Limagne, lieutenant au régiment de Normandie d'en faire de mesme, et que ledit sieur DE NANTAS le suyvroit avec 50 mousquetaires ; ce qu'ayant été faict, les ennemis se voyans pris par la queue abandonnèrent un colombier qu'ils avoient pris et se mirent en grand désordre ; et s'enfuyants furent poursuivis par les sieurs DE NANTAS et LA BERTACE, lieutenant de Piémont. Se voyans tenir de près, les uns sautèrent les murailles, les autre esperdus se creurent sauver s'estans mis dans une maison ; mais forcés par le sieur DE NANTAS, ils furent tous tuez à coups d'espée. »

Le lendemain le capitaine DE LANCHERES était frappé mortellement en dressant une barricade.

(1) *Mercuré françois*. — Le capitaine DU BREUIL, que Richelieu appelle dans ses mémoires « un homme de grand cœur et de fidélité égale », avait été un des plus dévoués serviteurs de la reine-mère, Marie de Médicis. En 1619, lorsque la reine s'échappa de Blois pour aller retrouver d'Épernon, DU BREUIL était, avec 30 ou 40 hommes seulement, dans la petite ville d'Uzerches, qu'il défendit héroïquement contre les troupes de Schomberg. D'Épernon, toujours irrésolu, vint trop tard à son secours : « Le Breuil fit merveille, et se défendit à ce point que, tous les ennemis étant dans la place, il se retira dans une petite voûte avec 11 de ses compagnons, sans autres armes que des piques et des épées. Ils firent leur capitulation, la vie sauve, le 11^e jour d'avril. » (Richelieu, Mémoires.)

« C'est un de ceux que le roy a le plus plainct de toutes les guerres ; et, en effet, sans faire tort à personne, il y en a peu qui eussent les parties dont il était doué (1). »

Le jour d'après, Piémont, étant de garde, se saisit, sans combat, des retranchements des Olivettes : « Dans ce pays plein de pierres, il était difficile de faire les approches ; on se servit d'un grand nombre de barriques pleines de terre. Les charrettes qui les portaient faisaient un si grand bruit que les assiégés, s'imaginant entendre venir des canons, abandonnèrent les dehors. M. DE FONTENAY, de garde avec son régiment, fut prévenu du fait par un petit garçon et vint aussitôt les occuper (2). »

On put se loger sans peine au pied de la muraille ; malheureusement, les derniers coups tirés par les assiégés tuèrent le lieutenant DE FONTAINES et le sergent de la mestre-de-camp. La ville fut rendue le lendemain.

Au mois d'août, Piémont arrive devant Montpellier, où 200 hommes contribuent, le 1^{er} septembre, à la prise du fort Saint-Denis. A la grande attaque des cornes, la nuit du 10 septembre, le capitaine DE LÉOBAU est grièvement blessé. Les assiégés firent quelques sorties heureuses : dans l'une d'elles, ils poursuivaient quelques fuyards de l'armée royale. Bassompierre, indigné, s'élançait l'épée à la main, cherchant à ramener les fuyards ; il s'épuise en vains appels, et va rester seul en face des ennemis, quand des mousquetaires de Piémont accourent, sous la conduite du jeune enseigne GUTEAU. Ils dégagent Bassompierre, mais GUTEAU tombe, frappé à mort. L'enseigne DE GUERMONT (de la mestre-de-camp) le remplace ; il est tué quelques instants après. Le lieutenant DU GUAST est blessé. Le désordre devenait très grand, et les troupes du roi commençaient à lâcher pied, quand le capitaine NANTAS s'avance, avec 100 piques et quelques volontaires, et repousse les assiégés (3).

(1) *Mercurus français*.

(2) Mémoires de FONTENAY-MAREUIL.

(3) *Mercurus français*, tome VIII.

list. 3^e d'infanterie.

Siège de La Rochelle.

Après la prise de Montpellier, Piémont alla tenir garnison à Metz : il y resta jusqu'en 1627, et reçut, à cette époque, l'ordre d'envoyer douze compagnies au siège de La Rochelle (1).

Piémont et Rambures furent logés à Angoulins. Dès les premiers jours, M. DE FONTENAY-MAREUIL fut chargé de fortifier la maison dite « Bonne-graine », d'où il protégeait la construction d'un fort sur le canal « quasi vis-à-vis du fort Louis ».

Quand le fort fut bâti à la pointe de Coureilles, « pour assurer les travailleurs de la digue, Piémont et Rambures y entrèrent en garde pendant tout le siège, six compagnies seulement à la fois, afin qu'on n'y allast que quatre jours l'un » (2).

A l'escarmouche du 8 septembre, le régiment perdit un de ses plus braves officiers, le capitaine NANTAS : sa compagnie fut donnée au lieutenant LA HAYE, de la mestre-de-camp.

» Dans une sortie que firent les Rochelais, un soldat de Piémont en tue un d'une mousquetade ; attaqué alors par un Anglais qui allait l'assommer de sa hache, il détourne le coup avec la crosse de son mousquet, et, se servant de celui-ci comme d'une massue, il lui écrase la tête. Saisissant alors la hache de l'Anglais, il se jette dans la mêlée et tue encore plusieurs ennemis. Le roi plaça ce terrible soldat dans ses mousquetaires, avec le titre de capitaine de la Hache, et lui donna des lettres de noblesse, avec une hache dans son blason.

» La veille du jour où eut lieu cette action, les Rochelais avaient mis en déroute le régiment de Jonzac. Aussi les soldats de Piémont leur criaient-ils, en les rejetant l'épée dans reins vers les murs :

» — Vous n'avez pas trouvé votre Jonzac !

(1) Mémoires de FONTENAY-MAREUIL. — « car, bien que Piémont fust de vingt compagnies, il n'en avoit que douze au siège, non plus que Rambures, les autres estant à Metz. »

(2) Mémoires de FONTENAY-MAREUIL.

» Le mot devint à l'instant proverbe. Quelques jours après, le comte de Jonzac, voyant deux soldats qui se battaient, veut savoir la cause de la querelle :

» — Monsieur lui répond l'un deux, il dit que je suis du régiment de Jonzac... (1) »

Piémont fournit un détachement de 5 capitaines, 5 lieutenants, 5 enseignes et 500 hommes, choisis parmi les meilleurs, au corps de secours que Louis XIII envoya à l'île de Ré pour en chasser les Anglais et dégager l'héroïque Thoiras. Le mestre-de-camp FONTENAY-MAREUIL conduisait en personne ce détachement, ayant avec lui les capitaine DE MARSILLAC, DE MONT-SOULINS, DE BAURE, DE SALIGNY, et LA COURBE. Le succès le plus complet couronna l'expédition : les Anglais furent chassés, le 8 novembre 1627, perdant 2,000 hommes, 4 canons, 60 drapeaux, 3 colonels, 250 officiers; et Schomberg était en droit de parodier César, lorsqu'il écrivait à Louis XIII : « Sire, j'ai fait en un même jour la descente en Ré, veu lever le siège et desfait l'armée anglaise. »

Le capitaine MARSILLAC, de Piémont, s'était particulièrement distingué; le capitaine DE BAURE, blessé ce jour-là, fut, au retour, tué dans une sortie, à La Rochelle, avec son sergent et quelques soldats de sa compagnie.

Après la reddition de la ville (30 octobre 1628), les douze compagnies de Piémont furent envoyées à Fouras, avec mission d'observer la flotte anglaise; M. DE FONTENAY-MAREUIL fut choisi par le roi pour aller annoncer la prise de La Rochelle aux ducs de Savoie et de Mantoue.

Campagnes de 1629 et 1630 dans Montferrat et le haut Languedoc.

En 1629, le régiment marche, avec l'armée, vers le pas de Suse et contribue à forcer le passage (6 mars). Il revient ensuite

(1) Général Susane, *Histoire de l'infanterie française*. Roussel, à qui le général Susane a pris ce détail du capitaine de la Hache, dit l'avoir trouvé dans le *Traité de l'origine des armoiries et blasons*, du P. Menestrier.

aider Louis XIII et Richelieu à soumettre le haut Languedoc, arrive devant Privas le 23 mai et, le 26, avec Champagne, enlève d'assaut les forts de Saint-André et de Tournon (1).

Six compagnies, détachées du régiment, entraient à Montauban avec Bassompierre, le 20 août.

M. DE FONTENAY-MAREUIL, nommé maréchal de camp, était remplacé, le 19 octobre, par le comte DE CLERMONT-TONNERRE (2).

Le nouveau mestre-de-camp rejoignit son corps en Languedoc, et le conduisit à la conquête de la Savoie. En 1630 (3), Piémont est à la prise de Saluces et se distingue, sous La Force, au combat du pont de Carignan.

« Je conduisais les régiments des gardes, de Champagne et Piémont... Nous les attaquâmes si heureusement, que nous les emportâmes, et la demi-lune et les îles... (4). »

(1) Mémoires de Bassompierre.

(2) François, comte DE CLERMONT ET DE TONNERRE, était né le 6 août 1601. Il servit en qualité de lieutenant et capitaine de cheval-légers à tous les sièges de 1621 et de 1622, et à celui de la Rochelle en 1628.

Nommé colonel de Piémont par commission du 19 octobre 1629, il fit à sa tête les campagnes de 1629 à 1639, et se signala particulièrement à la bataille d'Avein, en 1635. Maréchal de camp par brevet du 13 février 1639, il fut employé sur la flotte commandée par l'archevêque de Bordeaux (Sourdis), concourut à la défaite des ennemis à Laredo, le 14 août, et, en septembre, conduisit un secours à Condé, qui voulait secourir Saluces.

En mars 1640, il se démit du régiment de Piémont et conduisit un secours de 8,000 hommes à l'armée d'Italie. Il commanda la même année 500 gentilshommes de Dauphiné qui l'avaient choisi pour chef et qui allèrent aider d'Harcourt à prendre Turin. Il se distingua fort dans cette campagne. En 1641, il alla servir sous Condé, s'empara de Canet, en Roussillon, et assista au siège d'Elne.

Ce fut sa dernière campagne; chevalier des ordres du roi le 31 décembre 1661, il mourut en son château d'Ancy-le-Franc (Bourgogne) le 24 octobre 1679.

(3) Composition du régiment de Piémont en 1630 : M. DE CLERMONT-TONNERRE, mestre-de-camp; DE LA HILLIÈRE, lieutenant-colonel; DE LA ROCHE, major; capitaines : DE MONTSOLINS, BONNEFOY, LAMBERT, DE ROGLES, DE GRATELOUP, DE LEOBAU, D'ANTON, MOURASSON, BOZZOLINI, DE LA FAYE, DABONNIER, BOIS-L'ÉVÊQUE, DESROHAIS, PLAINVILLE, DU GUAST.

(4) Lettre de La Force à sa femme, du 7 août.

Dans cette campagne, M. DE GUEBRIANT, le futur maréchal de France qui avait, le 24 janvier 1630, pris dans Piémont la compagnie précédemment commandée par son oncle LA COURBE, se distingua fort et fut blessé au visage devant Vigon.

Piémont en Lorraine : siège de Nancy ; expédition de Heidelberg.

Rentré en France, Piémont tint garnison à Auxonne et à Saint-Jean-de-Losne, et, au printemps de 1631, gagna la Picardie, où il occupa Saint-Quentin, la Fère, Guise et la Capelle (1). Il se rendit l'année suivante à l'armée de Lorraine, et se trouva, en 1633, à la prise par escalade du château de Freidenbourg (4 juin 1633), sur la route de Metz à Trèves, dont la garnison désolait les environs.

Au siège de Nancy, Piémont avait son quartier à Essey : quatre compagnies entrèrent dans la ville et y restèrent en garnison jusqu'à 1634. Le reste du régiment alla, sous le maréchal de la Force, prendre Epinal, Remiremont, Bitche (18 mars 1634) et La Mothe (26 juillet) qui fut vigoureusement défendue, pendant un mois, par un gentilhomme lorrain, M. d'Ische.

L'armée passe ensuite le Rhin sur la glace (2), à Mannheim, le 21 décembre, et marche au secours du château d'Heidelberg, occupé par nos alliés, les Suédois, et assiégé par le duc de Lorraine.

Le maréchal de la Force, n'emmenant avec lui que les régiments de Piémont, Rambures et de Tonneins, va « traverser des montagnes où l'on ne pouvait passer qu'un à un, et des endroits où il falloit grimper : ce qui avoit fait que les ennemis

(1) C'est à cette époque que PUYSEUR entra, en qualité de major, au régiment de Piémont. Il acheta la charge de M. DE LA ROCHE et la compagnie du baron D'ANTON. Il est intéressant de savoir ce que coûtaient alors les grades : PUYSEUR paya 15,000 livres la charge de major et 12,000 livres la compagnie de M. D'ANTON. (PUYSEUR, Mémoires.)

(2) Le pont avait été rompu. Comme la glace n'était pas très solide, on déchargea les voitures et tout le bagage fut porté par les soldats de l'autre côté du fleuve. Le régiment ne perdit qu'un cheval d'officier qui fut noyé.

En janvier 1635, le régiment fait partie de l'armée des maréchaux de la Force et de Brézé. On s'empare de Saverne, en passant ; puis, laissant à Landau un seul capitaine de Piémont avec 60 hommes pour garder la ville, on va mettre le siège devant Spire (février). La tranchée ouverte, une attaque fut dirigée sur un des faubourgs, où 600 hommes étaient solidement retranchés. Piémont tenait la gauche de l'attaque et y eut deux officiers blessés.

Après la capitulation de Spire, quelques compagnies vont aider Bernard de Saxe-Weymar à prendre un fort, situé sur la rive droite du Rhin. On s'en empara, après trois assauts meurtriers, qui coûtèrent la vie au lieutenant RÉAL. Le capitaine DE LA GRANGE, qui commandait le détachement, était blessé au visage.

La prise de Philipsbourg ramena l'armée derrière le Rhin. Piémont alla prendre ses quartiers dans les Trois-Evêchés. Il n'y resta pas longtemps : dans les premiers jours de mai, il rejoignit, à Mézières, l'armée des maréchaux de Châtillon et de Brézé. Deux brigades d'infanterie furent formées, fortes chacune de « 11,000 hommes de pied, soldats effectifs portant piques et mousquets (1) » ; celle de Piémont était aux ordres de M. DE BRÉZÉ.

A la bataille d'Avein, livrée le 20 mai, M. DE BRÉZÉ, étant de jour, tint la droite de l'armée et attaqua le premier les forces du prince Thomas de Carignan, « retranchées en arrière du bourg, dans de grands chemins et des champs fort élevés » (1). L'infanterie enfonça tout devant elle. Le régiment perdit beaucoup de monde ; mais, sur un grand nombre d'officiers blessés, il n'y eut qu'un seul lieutenant de tué. « M. le comte DE CLERMONT-TONNERRE est parmi ceux qui se sont le plus distingués ; les sieurs DE GRATELOUP, DE MONTALET et le chevalier DE MONT-SOLINS, qui menaient les enfants perdus de Piémont, méritent bien d'être particulièrement remarqués : car, après avoir fait leur décharge à bout portant, encore qu'il y eust quelque désordre à leur main droite, ils ne laissèrent pas de se mesler, à coup

(1) Mémoires de PUYSGUR.

d'espée, parmi les ennemis... Piémont eut deux capitaines, cinq lieutenants et un enseigne blessés, un lieutenant mort et cinq ou six autres moindres officiers blessés. Le sieur DE BEAUREGARD-GADAIGNE fut blessé en trois endroits... (1). »

**Sièges de Tirlémont, Diest, Aërschott et Beelen ; quartiers
à Gorkum**

L'armée, ayant rallié les Hollandais du prince d'Orange à Maëstricht, prit ensuite Tirlémont (qui fut livré au pillage) Diest et Aërschott. Piémont alla, sous le prince d'Orange, ouvrir la tranchée devant Beelen. Mais les soldats « s'ennuyant d'être au siège d'un château, lequel, selon leur opinion, ne méritait pas un siège réglé, dirent en passant à M. le comte de Nassau :

» — Monsieur, vous nous faites faire ici un beau siège ! Quand nous allons à la petite guerre, nous prenons des châteaux plus forts que celui-là (2). »

Piqué au vif, le prince d'Orange se rend en son quartier, met ses quatre régiments hollandais en bataille, et attaque la ville sans prévenir les Français. MM. DE LAMBERT et PUYSEGUR, qui étaient à la tranchée, entendent la charge ; ils rallient aussitôt le régiment, courent sur la place et, traversant un fossé où les soldats avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, tombent sur les derrières des assiégés, les forcent à se réfugier dans le donjon, où ils ne tardèrent pas à capituler (3).

Le 18 septembre, Piémont enlève le fort de Skenke.

Sur la fin de novembre, il alla tenir garnison à Gorkum. Il y passa l'hiver, émerveillant les habitants par ses brillantes manœuvres ; à tel point qu'il fallut, sur la prière des minis-

(1) *Les Journées mémorables de François*, par le R. P. Girard.

(2) Mémoires de PUYSEGUR.

(3) Ce fut une telle surprise que les Hollandais, ne reconnaissant pas le régiment, tirèrent dessus : furieux, les soldats de Piémont ripostent, et il s'en fallut de bien peu que les alliés n'en vinsent aux mains.

tres et des magistrats, changer les jours fixés pour l'exercice (dimanche et jeudi) parce que le peuple désertait le prêche pour le venir voir faire, sur la place ; on choisit l'après-midi des lundi et vendredi ; « et, ces jours-là, les habitants des villages d'autour Gorkum y venaient par eau et par terre (1). »

L'année de Corbie (1636) ; héroïsme de Piémont et de la France.

Le régiment s'embarqua en mai 1636 pour retourner en France. Il vint aborder à Calais, et fut dirigé sur les Andelys, où il tint garnison. Il se trouvait alors dans une situation excellente : l'effectif des compagnies variait entre 90 et 130 hommes, tous bien armés et parfaitement équipés.

Le séjour aux Andelys ne fut pas de longue durée. Jean de Wœrth et Piccolomini venaient d'envahir la Picardie ; ils avaient pris La Capelle et marchaient sur la Somme. Piémont reçut l'ordre de se rendre en sept jours à la Fère, où le comte de Soissons réunissait à la hâte une armée, pour couvrir la route de Paris, arrêter l'invasion. Le péril était immense : un jour, une heure de perdus, c'en était peut-être fait du royaume.

Le régiment double les étapes, arrive en trois jours à Chauny.

Les ennemis, descendant la Somme, étaient venus camper à Bray ; ils ne purent y passer la rivière. Nos troupes, arrivées en même temps, barraient le passage par un fort retranchement, défendu par six pièces de canon, et occupaient solidement le moulin de Bray, où tous les régiments entraient en garde tour à tour.

Le septième jour, vers 11 heures du soir, l'ennemi décampa, marchant sur Cérisy. Piémont fut chargé d'aller défendre ce passage et partit, à 3 heures du matin, en quatre détachements : « En attendant les officiers, je fis quatre détachements de ce régiment. Je commençai par un sergent avec 20 mousquetaires, sou-

(1) Mémoires de PUYSGUR.

tenu de 1 lieutenant, de 1 enseigne, de 2 sergents et 4 soldats ; tout cela était soutenu de 2 capitaines, 2 lieutenants et 2 enseignes, avec six-vingts hommes. Puis, un autre corps détaché avec 200 hommes, 4 capitaines, 4 lieutenants et 4 enseignes. Le reste fut partagé en deux corps, qui suivaient ceux-là (1). »

Le régiment allait se heurter à toute l'armée ennemie, forte d'environ 27,000 hommes. Piccolomini avait, en effet, choisi le village de Cérisy pour y passer la Somme ; et il sut si bien donner le change aux Français, par une fausse attaque sur Sailly, que le maréchal de Brézé, qui gardait ce poste, demanda un secours de 100 hommes à Piémont.

Le colonel comte DE CLERMONT-TONNERRE conduisit lui-même ce secours, et laissa le reste du régiment, sous le commandement du major PUYSEUR, continuer sa marche sur Cérisy, d'où s'en retournait le régiment de Saintonge.

L'ennemi avait mis le feu au village. Il fallut, pour atteindre la rivière, prendre sur la gauche, à travers champs. Mais bientôt l'avant-garde est arrêtée par un large fossé de 12 à 15 pieds, plein d'eau ; et, au même instant, une grêle de mitraille s'abat sur elle. L'ennemi a établi à mi-côte une batterie de 8 pièces qui tirent sans interruption.

Pendant que le capitaine LA REOLE, avec les enfants perdus, se jette à droite dans une ferme, PUYSEUR, suivi de dix-sept hommes, passe le fossé à la nage et s'avance pour reconnaître la position. Les Espagnols avaient déjà commencé le pont sur la Somme ; leurs travailleurs étaient protégés par 16 à 18,000 mousquetaires, admirablement placés sur la rive opposée, et qui dirigeaient un feu roulant sur nos troupes. Pour tout autre que Piémont et son héroïque major, la retraite s'imposait ; le régiment, à peine arrivé, avait déjà subi des pertes considérables. Puis, que pouvait une poignée d'hommes, si énergiques fussent-ils, contre l'armée entière de Piccolomini ? Rien, que se faire tuer, mais en sauvant l'armée, peut-être la France !

Impassibles sous le feu de l'ennemi, les quatre détachements

(1) Mémoires de PUYSEUR.

viennent se rassembler à l'abri de la ferme occupée par les enfants perdus du capitaine LA REOLE. La ferme est rasée en une demi-heure. Le régiment essaie alors de se mettre en bataille derrière une chènevière : en moins de rien, elle est abattue par la mousqueterie. Enfin, sur le chemin même qui conduisait au pont, on trouve un fossé profond d'environ trois pieds. Une partie des soldats s'y embusque et tire sans relâche sur les travailleurs ennemis. Dès qu'un homme était tué, on plaçait son cadavre au haut du fossé, pour couvrir les autres, et pour que tous, morts ou vivants, eussent jusqu'au bout leur rôle dans cette partie suprême !

Piémont resta là de 8 heures du matin à 8 heures du soir, perdant 13 capitaines, 14 lieutenants, 16 enseignes, 32 sergents et 7 à 800 soldats. Parmi les morts étaient : le lieutenant-colonel de Montsolins, venu pour voir son frère le capitaine DE MONT-SOLINS « qui avait un coup de mousquet à travers la tête, dont il est demeuré aveugle le reste de sa vie (1) » ; les capitaines LEOBAU, DE MENNEVILLE, SABOST. Le capitaine DE LA GRANGE était parmi les blessés.

Il fallut, pour forcer le régiment à quitter sa position, que le comte de Soissons lui envoyât l'ordre formel de se retirer, par M. DE FONTENAY-MAREUIL, maréchal de camp.

Le comte de Fiesque (qui fut blessé) et Barrière, du régiment de Champagne, venus à 6 et 7 heures du soir pour voir où en était l'affaire, n'avaient pu vaincre l'admirable entêtement de PUYSEUR.

« Monsieur, lui avait dit Barrière, M. le comte vous fait demander si vous ne pensez pas qu'il soit temps de battre en retraite ? — Monsieur, répondit PUYSEUR, un homme qui est commandé pour une action périlleuse comme est celle-ci n'a pas d'avis à donner. J'y suis venu par son ordre, je n'en sortirai point qu'il ne me le fasse commander (2). »

(1) Mémoires de PUYSEUR.

(2) Mémoires de PUYSEUR. « Enfin, dit Richelieu dans ses mémoires, ayant tiré jusqu'au dernier coup, il fit retirer ce peu qui restait d'un des plus braves régiments du monde, avec un regret extrême de laisser sur les lieux les corps de tant de braves gens. »

aidé Louis XIII et Richelieu à soumettre le haut Languedoc, arriva devant Privas le 23 mai et, le 26, avec Champagne, enleva d'assaut les forts de Saint-André et de Tournon (1).

Six compagnies, détachées du régiment, entraient à Montauban avec Bassompierre, le 20 août.

M. DE FONTENAY-MARQUIL, nommé maréchal de camp, était remplacé, le 19 octobre, par le comte DE CLERMONT-TONNERRE (2).

Le nouveau mestre-de-camp rejoignit son corps en Languedoc, et le conduisit à la conquête de la Savoie. En 1630 (3), Piémont est à la prise de Saluces et se distingue, sous La Force, au combat du pont de Carignan.

« Je conduisais les régiments des gardes, de Champagne et Piémont... Nous les attaquâmes si heureusement, que nous les emportâmes, et la demi-lune et les fks... (4). »

(1) M. DE FONTENAY-MARQUIL.

(1) M. DE FONTENAY-MARQUIL, COMTE DE CLERMONT ET DE THANNES, NÉ LE 6 AOÛT 1601. A ÉTÉ UN DES PLUS VAILLANTS GÉNÉRALISSES DE SON SIÈCLE À TOUTES LES ARMÉES DE FRANCE EN 1622, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

(2) M. DE CLERMONT-TONNERRE, COMTE DE CLERMONT ET DE THANNES, NÉ LE 6 AOÛT 1601. A ÉTÉ UN DES PLUS VAILLANTS GÉNÉRALISSES DE SON SIÈCLE À TOUTES LES ARMÉES DE FRANCE EN 1622, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

(3) M. DE CLERMONT-TONNERRE, COMTE DE CLERMONT ET DE THANNES, NÉ LE 6 AOÛT 1601. A ÉTÉ UN DES PLUS VAILLANTS GÉNÉRALISSES DE SON SIÈCLE À TOUTES LES ARMÉES DE FRANCE EN 1622, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

(4) M. DE CLERMONT-TONNERRE, COMTE DE CLERMONT ET DE THANNES, NÉ LE 6 AOÛT 1601. A ÉTÉ UN DES PLUS VAILLANTS GÉNÉRALISSES DE SON SIÈCLE À TOUTES LES ARMÉES DE FRANCE EN 1622, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

(5) M. DE CLERMONT-TONNERRE, COMTE DE CLERMONT ET DE THANNES, NÉ LE 6 AOÛT 1601. A ÉTÉ UN DES PLUS VAILLANTS GÉNÉRALISSES DE SON SIÈCLE À TOUTES LES ARMÉES DE FRANCE EN 1622, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

(6) M. DE CLERMONT-TONNERRE, COMTE DE CLERMONT ET DE THANNES, NÉ LE 6 AOÛT 1601. A ÉTÉ UN DES PLUS VAILLANTS GÉNÉRALISSES DE SON SIÈCLE À TOUTES LES ARMÉES DE FRANCE EN 1622, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

Dans cette campagne, M. DE GUÉBRIANT, le futur maréchal de France qui avait, le 24 janvier 1630, pris dans Piémont la compagnie précédemment commandée par son oncle LA COURBE, se distingua fort et fut blessé au visage devant Vigon.

Piémont en Lorraine : siège de Nancy ; expédition de Heidelberg.

Rentré en France, Piémont tint garnison à Auxonne et à Saint-Jean-de-Losne, et, au printemps de 1631, gagna la Picardie, où il occupa Saint-Quentin, la Fère, Guise et la Capelle (1). Il se rendit l'année suivante à l'armée de Lorraine, et se trouva, en 1633, à la prise par escalade du château de Freidenbourg (4 juin 1633), sur la route de Metz à Trèves, dont la garnison désolait les environs.

Au siège de Nancy, Piémont avait son quartier à Essey : quatre compagnies entrèrent dans la ville et y restèrent en garnison jusqu'à 1634. Le reste du régiment alla, sous le maréchal de la Force, prendre Épinal, Remiremont, Bitche (18 mars 1634) et La Mothe (26 juillet) qui fut vigoureusement défendue, pendant un mois, par un gentilhomme lorrain, M. d'Ische.

L'armée passe ensuite le Rhin sur la glace (2), à Mannheim, le 21 décembre, et marche au secours du château d'Heidelberg, occupé par nos alliés, les Suédois, et assiégé par le duc de Lorraine.

Le maréchal de la Force, n'emmenant avec lui que les régiments de Piémont, Rambures et de Toncains, va « traverser des montagnes où l'on ne pouvait passer qu'un à un, et des endroits où il falloit grimper : ce qui avoit fait que les ennemis

(1) C'est à cette époque que PUYSEUR entra, en qualité de major, au régiment de Piémont. Il acheta la charge de M. DE LA ROCHE et la compagnie du baron D'ANTON. Il est intéressant de savoir ce que coûtaient alors les grades : PUYSEUR paya 15,000 livres la charge de major et 12,000 livres la compagnie de M. D'ANTON. (PUYSEUR, Mémoires.)

(2) Le pont avait été rompu. Comme la glace n'était pas très solide, on déchargea les voitures et tout le bagage fut porté par les soldats de l'autre côté du fleuve. Le régiment ne perdit qu'un cheval d'officier qui fut noyé.

avoient négligé de se précautionner de ce côté-là (1) ». Le major PUYSEUR marchait devant les « enfants perdus » (que commandait le lieutenant-colonel, M. DE LAMBERT), et reconnaissait le chemin.

En haut de la montagne, il se heurte à la garde de l'ennemi, qui marchait à la tranchée. Elle s'avancait par un étroit sentier, les hommes bien tranquilles, riant et causant, et la crosse du mousquet derrière l'épaule. — « A moi, Piémont ! A moi, Rambures ! » tonne PUYSEUR. Les trois ou quatre hommes qui le suivaient tirent, un peu au hasard ; mais le bruit des détonations, répercuté par l'écho des montagnes, épouvante si fort les ennemis qu'ils prennent la fuite.

Les Français marchent alors sur la tranchée, sans être inquiétés par les assiégeants, qui les prenaient pour la garde montante. En revanche, ceux du château, ne reconnaissant pas non plus nos troupes, faisaient rage sur elles. A quelques pas de la tranchée, un immense cri de : « Vive le roi ! » retentit, et l'ennemi, surpris, chargé avec fureur, prend la fuite vers la ville, abandonnant 14 pièces de canon et perdant 2 ou 300 hommes (21 décembre).

La nuit suivante, à l'attaque d'une des portes de Heidelberg, les capitaines DURIER et HARDY sont tués. La ville se rendait le lendemain (23 décembre 1634).

**Guerre de Trente ans ; campagne de 1635 ; prise de Spire ;
bataille d'Avein.**

Piémont allait enfin pouvoir donner la juste mesure de sa valeur et de son dévouement sur un théâtre plus vaste et dans des batailles plus sérieuses : Richelieu, appuyé sur de solides traités, se fiant surtout à la supériorité d'une armée merveilleusement aguerrie, venait de prendre en mains la cause des protestants d'Allemagne et d'entrer résolument en lutte contre la maison d'Autriche.

(1) Mémoires de PUYSEUR.

En janvier 1635, le régiment fait partie de l'armée des maréchaux de la Force et de Brézé. On s'empare de Saverne, en passant ; puis, laissant à Landau un seul capitaine de Piémont avec 60 hommes pour garder la ville, on va mettre le siège devant Spire (février). La tranchée ouverte, une attaque fut dirigée sur un des faubourgs, où 600 hommes étaient solidement retranchés. Piémont tenait la gauche de l'attaque et y eut deux officiers blessés.

Après la capitulation de Spire, quelques compagnies vont aider Bernard de Saxe-Weymar à prendre un fort, situé sur la rive droite du Rhin. On s'en empara, après trois assauts meurtriers, qui coûtèrent la vie au lieutenant REAL. Le capitaine DE LA GRANGE, qui commandait le détachement, était blessé au visage.

La prise de Philipsbourg ramena l'armée derrière le Rhin. Piémont alla prendre ses quartiers dans les Trois-Evêchés. Il n'y resta pas longtemps : dans les premiers jours de mai, il rejoignit, à Mézières, l'armée des maréchaux de Châtillon et de Brézé. Deux brigades d'infanterie furent formées, fortes chacune de « 11,000 hommes de pied, soldats effectifs portant piques et mousquets (1) » ; celle de Piémont était aux ordres de M. DE BRÉZÉ.

A la bataille d'Avein, livrée le 20 mai, M. DE BRÉZÉ, étant de jour, tint la droite de l'armée et attaqua le premier les forces du prince Thomas de Carignan, « retranchées en arrière du bourg, dans de grands chemins et des champs fort élevés » (1). L'infanterie enfonça tout devant elle. Le régiment perdit beaucoup de monde ; mais, sur un grand nombre d'officiers blessés, il n'y eut qu'un seul lieutenant de tué. « M. le comte DE CLERMONT-TONNERRE est parmi ceux qui se sont le plus distingués ; les sieurs DE GRATELOUP, DE MONTALET et le chevalier DE MONT-SOLINS, qui menaient les enfants perdus de Piémont, méritent bien d'être particulièrement remarqués : car, après avoir fait leur décharge à bout portant, encore qu'il y eust quelque désordre à leur main droite, ils ne laissèrent pas de se mesler, à coup

(1) Mémoires de PUYSGUR.

d'espée, parmi les ennemis... Piémont eut deux capitaines, cinq lieutenants et un enseigne blessés, un lieutenant mort et cinq ou six autres moindres officiers blessés. Le sieur DE BEAUREGARD-GADAIGNE fut blessé en trois endroits... (1). »

**Sièges de Tirlemont, Diest, Aërschott et Beelen ; quartiers
à Gorkum**

L'armée, ayant rallié les Hollandais du prince d'Orange à Maëstricht, prit ensuite Tirlemont (qui fut livré au pillage) Diest et Aërschott. Piémont alla, sous le prince d'Orange, ouvrir la tranchée devant Beelen. Mais les soldats « s'ennuyant d'être au siège d'un château, lequel, selon leur opinion, ne méritait pas un siège réglé, dirent en passant à M. le comte de Nassau :

» — Monsieur, vous nous faites faire ici un beau siège ! Quand nous allons à la petite guerre, nous prenons des châteaux plus forts que celui-là (2). »

Piqué au vif, le prince d'Orange se rend en son quartier, met ses quatre régiments hollandais en bataille, et attaque la ville sans prévenir les Français. MM. DE LAMBERT et PUYSEGUR, qui étaient à la tranchée, entendent la charge ; ils rallient aussitôt le régiment, courent sur la place et, traversant un fossé où les soldats avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, tombent sur les derrières des assiégés, les forcent à se réfugier dans le donjon, où ils ne tardèrent pas à capituler (3).

Le 18 septembre, Piémont enlève le fort de Skenke.

Sur la fin de novembre, il alla tenir garnison à Gorkum. Il y passa l'hiver, émerveillant les habitants par ses brillantes manœuvres ; à tel point qu'il fallut, sur la prière des minis-

(1) *Les Journées mémorables de François*, par le R. P. Girard.

(2) *Mémoires de PUYSEGUR*.

(3) Ce fut une telle surprise que les Hollandais, ne reconnaissant pas le régiment, tirèrent dessus : furieux, les soldats de Piémont ripostent, et il s'en fallut de bien peu que les allies n'en vissent aux maux.

tres et des magistrats, changer les jours fixés pour l'exercice (dimanche et jeudi) parce que le peuple désertait le prêche pour le venir voir faire, sur la place ; on choisit l'après-midi des lundi et vendredi ; « et, ces jours-là, les habitants des villages d'autour Gorkum y venaient par eau et par terre (1). »

L'année de Corbie (1636) ; héroïsme de Piémont et de la France.

Le régiment s'embarqua en mai 1636 pour retourner en France. Il vint aborder à Calais, et fut dirigé sur les Andelys, où il tint garnison. Il se trouvait alors dans une situation excellente : l'effectif des compagnies variait entre 90 et 130 hommes, tous bien armés et parfaitement équipés.

Le séjour aux Andelys ne fut pas de longue durée. Jean de Wërth et Piccolomini venaient d'envahir la Picardie ; ils avaient pris La Capelle et marchaient sur la Somme. Piémont reçut l'ordre de se rendre en sept jours à la Fère, où le comte de Soissons réunissait à la hâte une armée, pour couvrir la route de Paris, arrêter l'invasion. Le péril était immense : un jour, une heure de perdus, c'en était peut-être fait du royaume.

Le régiment double les étapes, arrive en trois jours à Chauny.

Les ennemis, descendant la Somme, étaient venus camper à Bray ; ils ne purent y passer la rivière. Nos troupes, arrivées en même temps, barraient le passage par un fort retranchement, défendu par six pièces de canon, et occupaient solidement le moulin de Bray, où tous les régiments entraient en garde tour à tour.

Le septième jour, vers 11 heures du soir, l'ennemi décampa, marchant sur Cérisy. Piémont fut chargé d'aller défendre ce passage et partit, à 3 heures du matin, en quatre détachements : « En attendant les officiers, je fis quatre détachements de ce régiment. Je commençai par un sergent avec 20 mousquetaires, sou-

(1) Mémoires de PUYSEGUR.

tenu de 1 lieutenant, de 1 enseigne, de 2 sergents et 4 soldats ; tout cela était soutenu de 2 capitaines, 2 lieutenants et 2 enseignes, avec six-vingts hommes. Puis, un autre corps détaché avec 200 hommes, 4 capitaines, 4 lieutenants et 4 enseignes. Le reste fut partagé en deux corps, qui suivaient ceux-là (1). »

Le régiment allait se heurter à toute l'armée ennemie, forte d'environ 27,000 hommes. Piccolomini avait, en effet, choisi le village de Cérisy pour y passer la Somme ; et il sut si bien donner le change aux Français, par une fausse attaque sur Sailly, que le maréchal de Brézé, qui gardait ce poste, demanda un secours de 100 hommes à Piémont.

Le colonel comte DE CLERMONT-TONNERRE conduisit lui-même ce secours, et laissa le reste du régiment, sous le commandement du major PUYSEUR, continuer sa marche sur Cérisy, d'où s'en retournait le régiment de Saintonge.

L'ennemi avait mis le feu au village. Il fallut, pour atteindre la rivière, prendre sur la gauche, à travers champs. Mais bientôt l'avant-garde est arrêtée par un large fossé de 12 à 15 pieds, plein d'eau ; et, au même instant, une grêle de mitraille s'abat sur elle. L'ennemi a établi à mi-côte une batterie de 8 pièces qui tirent sans interruption.

Pendant que le capitaine LA REOLE, avec les enfants perdus, se jette à droite dans une ferme, PUYSEUR, suivi de dix-sept hommes, passe le fossé à la nage et s'avance pour reconnaître la position. Les Espagnols avaient déjà commencé le pont sur la Somme ; leurs travailleurs étaient protégés par 16 à 18,000 mousquetaires, admirablement placés sur la rive opposée, et qui dirigeaient un feu roulant sur nos troupes. Pour tout autre que Piémont et son héroïque major, la retraite s'imposait ; le régiment, à peine arrivé, avait déjà subi des pertes considérables. Puis, que pouvait une poignée d'hommes, si énergiques fussent-ils, contre l'armée entière de Piccolomini ? Rien, que se faire tuer, mais en sauvant l'armée, peut-être la France !

Impassibles sous le feu de l'ennemi, les quatre détachements

(1) Mémoires de PUYSEUR.

viennent se rassembler à l'abri de la ferme occupée par les enfants perdus du capitaine LA RÉOLE. La ferme est rasée en une demi-heure. Le régiment essaie alors de se mettre en bataille derrière une chènevière : en moins de rien, elle est abattue par la mousqueterie. Enfin, sur le chemin même qui conduisait au pont, on trouve un fossé profond d'environ trois pieds. Une partie des soldats s'y embusque et tire sans relâche sur les travailleurs ennemis. Dès qu'un homme était tué, on plaçait son cadavre au haut du fossé, pour couvrir les autres, et pour que tous, morts ou vivants, eussent jusqu'au bout leur rôle dans cette partie suprême !

Picmont resta là de 8 heures du matin à 8 heures du soir, perdant 13 capitaines, 14 lieutenants, 16 enseignes, 32 sergents et 7 à 800 soldats. Parmi les morts étaient : le lieutenant-colonel de Montsolins, venu pour voir son frère le capitaine DE MONT-SOLINS « qui avait un coup de mousquet à travers la tête, dont il est demeuré aveugle le reste de sa vie (1) » ; les capitaines LEOBAU, DE MENNEVILLE, SABOST. Le capitaine DE LA GRANGE était parmi les blessés.

Il fallut, pour forcer le régiment à quitter sa position, que le comte de Soissons lui envoyât l'ordre formel de se retirer, par M. DE FONTENAY-MAREUIL, maréchal de camp.

Le comte de Fiesque (qui fut blessé) et Barrière, du régiment de Champagne, venus à 6 et 7 heures du soir pour voir où en était l'affaire, n'avaient pu vaincre l'admirable entêtement de PUYSEGUR.

« Monsieur, lui avait dit Barrière, M. le comte vous fait demander si vous ne pensez pas qu'il soit temps de battre en retraite ? — Monsieur, répondit PUYSEGUR, un homme qui est commandé pour une action périlleuse comme est celle-ci n'a pas d'avis à donner. J'y suis venu par son ordre, je n'en sortirai point qu'il ne me le fasse commander (2). »

(1) Mémoires de PUYSEGUR.

(2) Mémoires de PUYSEGUR. « Enfin, dit Richelieu dans ses mémoires, ayant tiré jusqu'au dernier coup, il fit retirer ce peu qui restait d'un des plus braves régiments du monde, avec un regret extrême de laisser sur les lieux les corps de tant de braves gens. »

Il ne ramena avec lui que 120 hommes, dont une vingtaine furent encore tués pendant la retraite.

Pendant que Piémont, en face de l'invasion, attestait si noblement l'héroïsme de l'armée, Paris, revenu de sa première surprise à l'annonce que les Espagnols étaient à Corbie, était secoué d'un grand élan patriotique. Louis XIII et Richelieu organisaient une armée de volontaires et le peuple accourait s'enrôler en foule. Sur le perron de l'Hôtel de Ville, le maréchal de La Force recevait tous ces braves gens avec attendrissement. « Les crocheteurs lui touchaient dans la main, en disant : Oui, monsieur le maréchal, je veux aller à la guerre avec vous ! (1) »

Le roi, avec Monsieur et La Force, vint au secours de l'armée, qui avait battu en retraite d'abord sur Noyon, puis sur Compiègne. « Les nouvelles levées se groupèrent autour de quelques bataillons suisses et de l'intrépide régiment de Piémont, qui était resté inébranlable au fort de la tempête (2). »

Piccolomini recula à son tour, et Corbie, investie par les Français le 29 septembre, capitulait le 9 novembre suivant.

Il ne restait à Piémont que 8 officiers en état de servir. Louis XIII lui témoigna sa satisfaction, et ordonna à ses commissaires de faire pour lui une revue spéciale dans deux des provinces du royaume. Les Espagnols eux-mêmes, nos ennemis, s'étaient chargés de consacrer son héroïsme dans un surnom célèbre, qu'ils lui donnèrent alors, moitié par dépit, moitié par admiration : ils n'appelèrent plus Piémont que « El bizarro regimento » (3).

(3) Tallemant des Réaux, livre 1^{er}.

(1) Duc d'Aumale, *Histoire des Princes de Condé*.

(2) « El regimento de Piemonte, haviendo perdido casi todos sus capitanes y oficiales quedados muertos, se retiraron los enemigos.

« El regimento de Piemonte se comportó tan bien y peleó con tanta porfía que sin injuria mereco de ser estimado aunque sea de nuestros enemigos. » (*Relation de la campagne de 1636*, de Juan Antonio Vincart.)

Campagne de 1637 : prise d'Hirson, Landrecies ; évacuation de Maubeuge.

En 1637, Piémont fit partie de l'armée commandée par le duc de la Valette et M. de Candale, son frère. Après la prise d'Hirson, il enlève un fort aux environs de la Capelle, et va ouvrir la tranchée devant Landrecies (11 juillet). Le siège dura quinze jours. Le régiment tint ensuite garnison à Maubeuge, avec Turenne. La place ne tarda pas à être investie par une armée ennemie.

Elle était fort mal approvisionnée et peu en état de fournir une longue résistance. Plutôt que de se résoudre à une capitulation certaine, la garnison évacua Maubeuge pendant la nuit, et rejoignit l'armée du duc de la Valette. Les assiégeants essayèrent bien de s'opposer à cette sortie ; mais Piémont leur passa sur le ventre, tuant ou blessant 1,200 hommes.

Il assista, la même année, à la prise de la Capelle (qui ne tint que huit jours) et de Chimay.

Campagne de 1638 : affaire de Polincove ; sièges de Renty et du Catelet.

En 1638, Piémont joint l'armée du maréchal de La Force et « marche à travers le pays de Cambrésis, où tous les clochers sont de grosses tours voûtées, dans lesquelles les paysans se retirent » (1). A l'attaque d'une de ces tours, il eut force gens tués, et le capitaine DE LA GRANGE blessé d'un coup de fusil au visage.

L'armée de Châtillon assiégeait Saint-Omer : La Force vint camper près de Polincove pour assurer le passage d'un convoi de vivres. Il fit attaquer la redoute de Lermont ; mais, malgré cinq ou six assauts où l'on perdit 500 hommes, elle ne put être emportée.

(1) Mémoires de PUYSGUEN.

Le 8 juillet, 4,000 chevaux espagnols (cherchant à secourir Saint-Omer) tombent sur les régiments de Piémont, de la Marine et de Vervins. Chargés avec vigueur par notre infanterie, ils sont complètement défaits et prennent la fuite, laissant 12 à 1,500 hommes tués ou prisonniers sur le champ de bataille.

Piémont assiste ensuite à la prise de Renty (qui fut rasé) et au siège du Catelet.

C'est pendant ce siège qu'on apprit la naissance de Louis XIV (5 septembre 1638). Le capitaine SAMAISAN, délégué par les officiers du régiment, fut le premier de l'armée à venir féliciter le roi de cet heureux événement.

**Campagne de 1639 : sièges de Lillers et d'Hesdin ; combat
du 4 août.**

En 1639, Piémont est aux sièges de Lillers et d'Hesdin (sous la Meilleraye). Devant Hesdin, il ouvre la tranchée le 22 mai, du côté de Montreuil. Dans une sortie des assiégés, une pièce de canon, placée sur le chemin couvert et gardée seulement par un sergent et six hommes en armes (le reste étant des travailleurs), est enclouée (1) : le lieutenant DE MONTAIGU accourt avec trente hommes, et, bientôt renforcé par le régiment entier, repousse l'ennemi. Une autre sortie ne réussit pas mieux aux Espagnols : la ville fut rendue après une énergique résistance.

L'armée campa ensuite à Avesin. Le 4 août, dans une attaque dirigée sur le camp des Croates du cardinal-infant, près de Saint-Omer, les capitaines TOURNEFORT et DE LA GRANGE-PUY-SÉCUR furent tués.

Piémont prit ses quartiers d'hiver en Champagne.

(1) Du côté de M. de la Meilleraye (attaque de Champagne), l'ennemi encloua quatre pièces dans la même sortie. La Meilleraye fit sauter les clous en tirant à poudre et mettant le feu par la bouche. Mais il défendit à PUYSGUEN, qu'il était venu voir (et qu'il félicita beaucoup, d'ailleurs) d'user du même moyen pour déclouer sa pièce. PUYSGUEN obéit ; mais, avec des tenailles, il parvint à faire sauter le clou. Citons aussi l'exploit accompli par un soldat du régiment à ce siège : Une batterie ennemie incommodait fort notre camp. Ce brave y marcha seul, et, se mettant à cheval sur une pièce de 48, il l'encloua. (Roussel.)

Campagne de 1640 : siège d'Arras.

Le 3 mars 1640, le marquis DE SENECEY (1) prenait le commandement du régiment et le conduisait en entier à Amiens (12 mai), où s'assemblait l'armée de Picardie, sous Châtillon et de Chaulnes. L'effectif total des vingt compagnies était alors de 1,200 hommes (2).

Le roi donna l'ordre à l'armée de Picardie d'aller faire le siège d'Arras, de concert avec l'armée des Pays-Bas (La Meilleraye). Châtillon part d'Amiens le 4 juin, et, après une feinte sur Aire et Béthune, arrive le 13 devant Arras, le même jour et à la même heure que La Meilleraye. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 3 au 4 juillet. Dans une sortie des assiégés sur la garde de M. de Châtillon, les gardes suisses furent refoulées hors de la tranchée : Piémont, que son tour appelait à marcher, accourut aussitôt, reconquit le terrain perdu par les Suisses.

Cependant, l'armée espagnole du cardinal-infant, qui tenait la campagne, interceptait tous les convois ; les ravitaillements devenaient de plus en plus difficiles pour les assiégeants, et l'armée eut beaucoup à souffrir de la faim : « les soldats, qui n'avoient point de pain, prenoient les épis de bled et les flamboyoient pour en brûler le bout, et puis ils mangeoient le bled ; d'autres l'écrasoient pour en faire des galettes (3). »

Richelieu fit former, à Doullens, un convoi de 8,000 chariots, et le dirigea sur Arras, sous l'escorte de Du Hallier (avec 14,000 hommes). La Meilleraye et de Chaulnes marchèrent à sa rencontre avec des détachements de tous les corps (700 hommes de Piémont).

(1) Henri-Claude-Charles-Roger DE BAUFFREMONT, marquis DE SENECEY, avait succédé à son père dans les gouvernements d'Auxonne, de Chalon-sur-Saône et de Mâcon. Il fut lieutenant pour le roi en Bourgogne, en 1634, et colonel de Piémont, le 3 mars 1640. Il s'était distingué, l'année précédente, dans l'attaque dirigée contre les Croates, près de Saint-Omer.

Le marquis DE SENECEY mourut en son château, le 17 mars 1641, des suites des fatigues endurées lors du siège d'Arras.

(2) Etat des troupes du 29 avril.

(3) Mémoires de PUYSGUR.

Les Espagnols profitèrent de cette circonstance pour attaquer nos lignes. Ils réussirent un instant à pénétrer dans les retranchements. Mais le convoi arrivait, les troupes d'escorte accourent, dégagent Châtillon, et repoussent le cardinal-infant sur Douai.

Malgré sa vieille devise (1), Arras se rendait le 10 août. Piémont fut un des régiments qui entrèrent dans la ville. Il y resta jusqu'au 30 août, et suivit ensuite l'armée de Châtillon à Aubigny, sur la Scarpe. A la revue générale des troupes du 21 septembre, son effectif n'était plus que de 690 hommes. Deux capitaines et deux lieutenants allèrent, le 22, chercher à Lagny 400 recrues levées dans l'Île-de-France. Le 22 octobre, le régiment quittait l'armée, pour aller prendre ses quartiers d'hiver à Troyes.

Campagne de 1641 : bataille de la Marfée.

Le 10 avril 1641, le marquis DE SENECEY était remplacé par son frère (2) à la tête du régiment de Piémont.

C'est l'année où la noblesse tenta sa dernière levée de boucliers contre Richelieu : le comte de Soissons était chef du mouvement. L'armée de Châtillon (où comptait encore Piémont) fut chargée d'aller combattre les révoltés. Elle vint camper à Bazeilles, observant Sedan. Après quatre ou cinq semaines d'attente, de pourparlers inutiles, il fallut en venir aux mains. L'action eut lieu à la Marfée, le 6 juillet.

Les troupes étaient en bataille dès la pointe du jour ; mais une grande pluie, qui dura de 5 heures à 8 heures, retarda le commencement du combat. Vers 10 heures seulement, Châtillon

(1) « Quand les Français prendront Arras,
• Les souris mangeront les chats ».

(Quand les Français entrèrent dans Arras, on n'effaça que la première lettre du mot « prendront ».)

(2) Jean-Louis DE BAUFFREMONT, comte DE RANDAN, marquis DE SENECEY à la mort de son frère qu'il remplaça également à la tête du régiment de Piémont. Il s'était distingué à la prise de la ville d'Almenas, en Catalogne; tué à l'ennemi le 6 juillet 1641.

mettait son armée en marche sur deux colonnes : Piémont tenait la tête de la colonne de droite. Il traverse le bois de la Marfée, et vient tomber, par surprise, dans un bas-fond où étaient dissimulés quatre régiments de vieilles troupes espagnoles. Il est accueilli, à 10 pas, par une salve meurtrière qui renverse plus de 100 hommes.

Sans hésiter, le régiment charge, mettant tout en déroute devant lui ; et pendant que les nouveaux corps, qui devaient l'appuyer, se débandent à droite et à gauche, « il s'avance vaillamment, ayant ses arquebusiers par groupes devant lui et sur ses flancs, couvrant de feux un grand front. Mais la cavalerie de l'aile droite fuit après un léger engagement ; celle de la gauche, sans même entrer en ligne (1) ».

Piémont est enveloppé, écrasé ; il perd 13 capitaines (dont MM. DE CORBIE et DE MASSINCÔME), 7 ou 8 lieutenants et autant d'enseignes. Le lieutenant-colonel, M. DE GRATELOUP, s'était particulièrement distingué : pris deux fois, il parvint, à deux reprises, à échapper à l'ennemi. Le mestre-de-camp, M. DE SENECEY, fut « pris combattant à la tête de son bataillon, et égorgé de sang-froid par une bande de soldats espagnols qui se disputaient sa possession (2) ».

Citons encore, parmi les officiers blessés : MM. DE FLAMMENVILLE, DE LALEU et CAPI.

Au nom des officiers du régiment, PUYSEUR vint demander au roi de donner la succession de M. DE SENECEY à D'ANDELOT, fils du maréchal de Châtillon. Le cardinal ne voulait pas.

— Sire, disait-il, récompenser le fils d'un général qui vient de perdre une bataille, cela est inouï !

— Ce n'est pas toujours la faute des généraux quand les batailles se perdent, répondit Louis XIII.

Et D'ANDELOT (3) fut nommé colonel de Piémont, malgré Richelieu. Il faut croire, d'ailleurs, que le cardinal n'insista pas

(1) Duc d'Aumale. *Histoire des princes de Condé*.

(2) Mémoires de Montglat.

(3) Gaspard DE CHATILLON-COLIGNY, marquis D'ANDELOT, était né le 9 mai 1620.

Hist. 3^e d'inf.

beaucoup, réfléchissant qu'après tout, si Châtillon avait eu le tort de perdre la bataille, il avait eu la chance d'y faire tuer le chef des rebelles, le comte de Soissons : ce qui arrêtait net l'insurrection, et donnait à une désastreuse défaite tous les résultats de la plus brillante victoire.

Le nouveau colonel, d'ANDELOT, avait déjà un régiment à lui, le régiment de Beauce. On l'incorpora à Piémont, qui, ainsi renforcé, marcha vers la Flandre, et assista encore, cette année-là, à la prise de la Bassée et de Bapaume.

Campagne de 1642 : bataille de Honnecourt.

La campagne de 1642 ne devait pas être plus heureuse pour Piémont, déjà si éprouvé à la Marfée. Il était à l'armée du comte de Guiche, et se trouva, le 26 mai, à la bataille de Honnecourt. Don Francisco de Mellos, sorti de Cambrai, vint attaquer le camp français avec des forces deux fois supérieures. Le régiment était à l'aile droite (M. DE COURCELLES, maréchal de camp). Il fut, encore une fois, lâché par les nouveaux corps, se fit écraser après avoir, à trois reprises, repoussé le « tercio » d'Albuquerque.

La plupart des officiers furent faits prisonniers, parmi lesquels le major, M. DE PUYSECUR : on leur assigna, comme résidence, la ville de Béthune.

Il commença à servir, en 1637, comme aide de camp du maréchal, son père, aux sièges d'Ivry et de Saint-Omer (1638) et de Mounzon (1639).

Mestre-de-camp du régiment de Beauce, il assista au siège d'Arras, en 1640, s'y distingua fort, et y fut blessé. Il fut nommé colonel de Piémont le 26 juillet 1641.

Maréchal de camp par brevet du 27 mai 1643, il se démit de son régiment en mars 1644, et se trouva au siège de Gravelines. Employé en Allemagne, sous Condé en 1645, il se trouva à la bataille de Nordlingen. Il passa en Hollande, sous Grammont, après le siège de Courtray, servit en Catalogne en 1647 et y commanda la cavalerie.

Lieutenant général des armées du roi le 22 mars 1648, il assista au siège d'Ypres et à la bataille de Lens, dont il apporta la nouvelle à la cour. Chargé de l'attaque de Charenton, le 8 février 1649, il s'y conduisit avec intrépidité ; mais, à la dernière barricade, il reçut une blessure dont il mourut le lendemain, au château de Vincennes. C'était un des plus fidèles amis du grand Condé. Il avait abjuré l'hérésie en 1643, et le roi avait, en sa faveur, érigé en duché la terre de Châtillon. Aussi est-il plus connu sous le nom de duc DE CHATILLON.

CHAPITRE III

Piémont sous le règne de Louis XIV (1643-1713).

Campagnes de 1643 et 1644 : Rocroy, Thionville, Gravelines. — Campagnes de 1645 à 1648 dans les Flandres. — Piémont pendant la Fronde ; sa fidélité. — Continuation de la guerre contre les Espagnols. — Campagnes de 1653, 1654, 1655 : affaires des lignes d'Arras. — Siège de Valenciennes (1656). — Campagnes de 1657 et 1658 : Mardick, Dunkerque ; bataille des Dunes ; fin de la guerre. — Expédition de Vienne et de Hollande ; l'ordonnance de 1666 ; guerre contre l'Espagne. — Guerre de Hollande : campagne de 1672 ; sièges ; affaire de Wurden. — Campagnes de 1673, 1674, 1675, 1676 : Piémont à Maëstricht ; sièges d'Huy, de Limbourg, défense de Maëstricht. — Campagnes de 1677 et 1678 : surprise de Lewes. — Paix de Nimègue ; Piémont aux camps de Golpen et de Bouquenon ; siège de Luxembourg ; détachements à l'armée d'Espagne. — Guerre de la Ligue d'Augsbourg : campagnes de 1688 à 1691 ; siège de Namur (1692). — Bataille de Neervinden (29 juillet 1693) ; Siège de Charleroi. — Campagnes de 1694 et 1695 ; défense de Namur ; siège de Bruxelles. — Campagnes de 1696 et 1697 ; fin de la guerre. — Le major LA BRÉROCHE. — Guerre de la succession d'Espagne : campagnes de 1701 et 1702 ; bataille de Luzzara. — Campagnes de 1703, 1704, 1705 ; le capitaine CHAMPAGNELLES ; sièges de Verceil, d'Ivrée, de Verrue, etc. — Campagne de 1706 ; bataille de Calcinato ; siège de Turin. — Campagnes de 1707, 1708 et 1709 : Oudenarde et Malplaquet. — Campagnes de 1710 à 1713 ; siège de Douai ; bataille de Denain ; sièges de Landau et de Fribourg. — Fin de la guerre ; incorporation du régiment de Nuailé.

Campagnes de 1643 et 1644 : Rocroy, Thionville, Gravelines.

Le nouveau règne s'ouvrit par le coup d'éclat de Rocroy (19 mai 1643). Piémont, bien que fort affaibli, privé de ses meilleurs officiers (le colonel lui-même n'était pas présent), ne pouvait manquer à cette journée qui consacra définitivement la supériorité de l'infanterie française sur « la vieille infanterie de l'armée d'Espagne ».

Il faisait partie de l'armée de Condé (aile gauche) : « Voici, à la gauche de l'infanterie, le sombre drapeau des bandes noires. Il flotte au premier rang de Piémont, le plus populaire, le mieux exercé de nos régiments. Aucun corps ne pratique aussi bien la

tactique de l'ordre étendu et des mousquetaires déployés. Les Espagnols l'ont surnommé « El bizarro », le vaillant entre les vaillants, et ils le connaissent bien... (1) »

Le capitaine DE CLAVANT fut tué dans la bataille. Le capitaine DE PRADELLES s'y distingua particulièrement.

Le régiment prit part ensuite aux sièges de Binch, Sierk et Thionville. Devant cette dernière place, il perdit les capitaines MONTREUIL et DE GAROUSSEL.

Le 1^{er} mars 1644, M. DE VASSÉ (2) prenait le commandement, en remplacement du duc de CHATILLON. Piémont assiste au siège de Gravelines, où il fait partie de l'attaque de M. de la Meilleraye; il contribue à la prise du fort Philippe, et passe ensuite à l'attaque de M. de Gassion. Le 1^{er} juillet, il emportait le chemin couvert, et se logeait sur la contrescarpe, malgré l'héroïque résistance des assiégés, « qui se servirent de grenades, de cercles à feu, de fourches et jusque de bastons, pour assommer ceux qui paroisoient ».

Piccolomini essaya de faire passer un secours dans la place : 400 hommes de Piémont, aux ordres du capitaine DE ROGLES, les surprennent et les dispersent.

Quelques jours après, à la prise du réduit de la demi-lune, ce même capitaine DE ROGLES était tué; « un de ses camarades, le capitaine D'ANDONVILLE, s'y distinguait fort, qui mesprisant le coup précédent qu'il avoit reçu travaillant au pont de la Contrescarpe, en reçut un second à la teste qui toutes fois ne fut pas mortel » (3).

(1) Duc d'Anmale, *Histoire des princes de Condé*.

(2) Henri-François, marquis DE VASSÉ, capitaine de cheval-légers en 1635, colonel de Piémont le 1^{er} mars 1644. Il commanda le régiment aux sièges de Gravelines (1644), de Cassel, Marlyck, Linck, Bourbourg, Béthune, Saint-Venant (1645), de Courtrai, Bergues, Dunkerque (1646), de la Knoocke et de Dixmude (1647). En 1648, il était au siège d'Ypres et à la bataille de Lens.

Maréchal de camp le 21 février 1649, il continua à commander Piémont aux sièges de Cambrai et de Condé, à l'armée de Flandre, en 1650 et 1651; au siège de Sainte-Menehould en 1653.

Il se démit de sa charge en février 1654, et quitta le service.

(3) *Mercurie françois*

Gravelines capitula le 29 juillet, et le capitaine DE CHARMOIS fut chargé d'aller porter au roi dix drapeaux pris à la garnison. C'était une marque des services rendus à ce siège par le régiment.

A Aire, le feu ayant pris à l'abbaye, vis-à-vis de la chambre où était le payeur de l'armée, PUYSEUR et deux sergents de Piémont se précipitent dans la chambre, défoncent les barils où était le trésor, jettent l'or, l'argent, les archives par la fenêtre, « au pied de laquelle étaient M. d'Elbœuf et le trésorier, et le régiment de Piémont en bataille derrière eux (1) ». Ils faillirent être brûlés tous les trois.

Campagnes de 1645 à 1648 dans les Flandres.

En 1645, le régiment (à l'armée de Monsieur) prend part aux sièges de Mardick, Bourbourg, Béthune, Menin, Lillers et Saint-Venant.

A Bourbourg, à l'attaque d'une demi-lune, sans attendre que le pont jeté sur le fossé soit achevé, il franchit le fossé à la nage, tombe sur les assiégés, les chasse de l'ouvrage. Cette attaque était conduite par le capitaine SAINT-FRÉMIN et les enseignes DONNERY et SAINT-REMY ; les deux premiers y furent blessés.

L'année suivante, l'armée de Monsieur se réunit, à Péronne, à celle de Condé. Le 13 juin, le bourg de Lannoy est emporté de vive force : Piémont perdit un lieutenant à cette affaire. Il assista ensuite aux sièges de Courtray (où fut blessé le capitaine DE PRADELLES), de Bergues (2), de Mardick (où fut tué le capitaine DENANT), et à celui de Dunkerque.

(1) Mémoires de PUYSEUR.

(2) C'est au siège de Bergues que le jeune LE BRET, enseigne-colonel de Piémont, acquit une certaine célébrité dans un duel. Il était le second de M. DE VASSÉ, son colonel, qui avait affaire avec le comte de Rieux. Ce dernier prit pour second un capitaine de cavalerie de Grancey, M. de Beaujeu, vantard et bretteur, s'il en fut jamais.

Comme on mettait pourpoint bas, Beaujeu, goguenardant, dit à LE BRET,

Puységur était resté à Bergues, avec le régiment de Jonzac et deux compagnies suisses. Un jour, il apprend que Lamboy, sorti de Dunkerque avec 4,000 hommes et du canon, venait attaquer la place. Il était alors 9 heures du matin, et Puységur n'avait sous la main qu'une centaine d'hommes, le reste étant dispersé pour les corvées. Il fallait, à tout prix, éviter l'attaque. Puységur fait venir un tambour, lui fait sa leçon, et l'envoie vers Dunkerque sous prétexte de porter un passeport à une personne de la ville. Ce que le rusé major avait prévu arriva. Le tambour tombe dans les troupes de Lamboy, et, interrogé, récite très bien sa leçon, dit qu'à Bergues on s'attendait à être attaqué, qu'on avait envoyé plusieurs régiments renforcer la garnison, que des travaux considérables mettaient la place à l'abri d'un coup de main. On le crut sur parole ; les ennemis rentrèrent à Dunkerque.

Pendant le siège de cette dernière ville, l'armée eut beaucoup à souffrir ; la saison était déjà avancée, et le nombre des malades et des blessés augmentait tous les jours. On envoyait tous ces gens-là à Puységur, dans Bergues, « où l'air était si infecté qu'on faisait de grands trous, dans lesquels on en mettait vingt-cinq ou trente à la fois (1). »

Le capitaine DE BONCŒUR fut blessé devant Dunkerque.

Le 8 octobre, Piémont entra à Dunkerque et y passait l'hiver.

En 1647, il marche avec l'armée de Flandre au secours de Landrecies, assiégée par les Espagnols. Mais, sur un contre-ordre du roi, Rantzau l'emmène avec ses troupes sur La Knokke et Dixmude.

On atteint Dixmude en quatre jours et demi de marche. La place est enlevée d'assaut en vingt-quatre heures. Piémont et les gardes françaises attaquèrent simultanément la contrescarpe

brave jeune homme encore imberbe : « Au moins, Monsieur, il faut que vous épargniez un pauvre novice comme moi ! — Eh ! là ! là ! Monsieur, nous verrons bien tantôt qui aura sujet de rire ! » répondit LE BŒUF. Et, à la première passe, M. de Beaujeu reçoit un superbe coup d'épée au travers des poumons. (Mémoires de Bussy-Rabutin.)

(1) Mémoires de Puységur.

et les trois demi-lunes ; la rupture d'un pont, sur le canal, ne put les arrêter. Le régiment perdait le capitaine LA BROUSSE (tué) ; deux autres capitaines furent blessés (13 juillet).

Piémont tint garnison dans la ville, que PUYSEGUR fit fortifier à la hâte ; le lieutenant DESLOGES, avec un détachement, occupa le fort de La Knoke. Dans les premiers jour de novembre, PUYSEGUR (parti avec Rantzau) fut remplacé, comme gouverneur de Dixmude, par M. de CONCLEUX ; la place fut bientôt attaquée par les Espagnols. Le régiment résista héroïquement, pendant dix jours, aux assauts répétés de l'ennemi. Il était commandé par le plus ancien capitaine, M. VILLIERS-SAINT-GENIEZ. Le colonel, M. DE VASSE, sorti de la ville bien avant l'investissement, essaya de rejoindre son corps, mais ne put traverser les lignes ; il fut pris par les Espagnols.

En 1648, Piémont reçoit du maréchal de Rantzau l'ordre d'aller (avec trois autres régiments) construire un pont sur la Lys ; l'armée le traverse pour se joindre à l'armée de Condé (13 mai), devant Ypres (1), dont on fit le siège.

Huit cents hommes, choisis parmi les meilleurs du régiment, accompagnèrent ensuite Rantzau dans sa funeste entreprise sur Ostende. Ils y arrivèrent par mer ; mais les Espagnols étaient sur leurs gardes et en force. On manqua l'heure de la marée ; le jusant interrompit le débarquement, et officiers et soldats, tout le détachement fut fait prisonnier sur la plage.

Le reste du régiment fut employé à la construction d'un fort, à La Knoke. Le lieutenant-colonel PUYSEGUR reçut commission du prince de Condé, le 15 juin, pour y commander à toutes les troupes, en l'absence de Rantzau, malade à Dunkerque.

Privé de vivres, il dut bientôt évacuer le poste, n'y laissant que le capitaine DE LONGUEBRUNE, avec 400 hommes ; puis, à la tête de ses troupes, avec tout son convoi, il défila audacieuse-

(1) Après la prise d'Ypres, PUYSEGUR déclina l'honneur de rester dans la ville, comme lieutenant du roi.

ment devant l'armée ennemie, qui n'osa pas bouger, et joignit à Bergues le maréchal de Rantzau (1).

Les Espagnols s'étaient emparés de Furnes : Condé donna l'ordre d'aller reprendre la ville. Piémont ouvrit la tranchée, et PUYSEUR, envoyé en parlementaire, intimida tellement les défenseurs qu'ils capitulèrent, consentant à ce que la garnison fût échangée contre le détachement pris à Ostende. Quand les généraux ennemis eurent connaissance de cette clause, ils répondirent « qu'ils ne voudraient pas avoir changé le moindre soldat de ceux qu'ils avaient pris à Ostende pour le plus brave des officiers qui étaient pris à Furnes (2) ».

Piémont pendant la Fronde ; sa fidélité. — Continuation de la guerre contre les Espagnols.

Les traités de Westphalie (signés en 1648) ne laissaient plus à la France qu'un seul ennemi à combattre au dehors : l'Espagne, ennemi bien peu redoutable, il est vrai, et dont il eût été facile de venir à bout, sans la guerre civile qui éclata presque aussitôt.

Pendant les quatre années de la Fronde, Piémont sut rester fidèle à sa vieille réputation de bravoure et de loyauté ; il continua, avec la même énergie, la lutte contre les Espagnols, et refusa toujours de marcher avec les rebelles.

Il passa à Dunkerque l'hiver de 1648 ; l'année suivante (3), il servit à l'armée du comte d'Harcourt, qui alla assiéger Cambrai. Un secours réussit à se jeter dans la place, et les Français,

(1) C'est à tort que le général Susane, dans son *Histoire de l'Infanterie*, fait, d'après Roussel, assister Piémont à la bataille de Lens. L'erreur vient de ce que Pinard, dans sa *Chronologie militaire*, porte M. DE MORNAS, capitaine au régiment, comme blessé à cette bataille ; il est probable que M. DE MORNAS s'y trouva isolément.

(2) Mémoires DE PUYSEUR.

(3) En janvier 1649, PUYSEUR, qui remplissait alors les fonctions de maître d'hôtel auprès du roi, part de Saint-Germain avec deux officiers de Piémont, et va, sur l'ordre de la reine, assurer la défense de la Champagne contre Turenne révolté.

levant le siège, gagnèrent Crèveœur, puis Cateau-Cambrésis, où vint le cardinal de Mazarin. La campagne fut terminée par la prise de Condé. Piémont prit ses quartiers d'hiver, partie à Dunkerque, partie à Soissons.

En 1650, tout le régiment « eut ordre d'aller à Dunkerque pour servir auprès de M. d'Estrades, qui le demanda à M. le cardinal, disant qu'il n'en connaissait point de plus propre pour exécuter les desseins qu'il lui commandait (1) ».

Il s'agissait d'une entreprise sur Nieuport, qui n'eut pas lieu.

Une tentative sur Dixmude, d'abord résolue, fut aussi abandonnée (après avoir toutefois reçu un commencement d'exécution).

En septembre, les Espagnols, avec Turenne, menacent la Champagne. Piémont est rappelé en hâte à l'armée du maréchal Duplessis-Praslin, et arrive à Soissons, où, deux jours auparavant, d'Hocquincourt venait de se faire battre. Il assiste au siège de Rethel (2) (il y avait son quartier au Pont-de-Brique); et, après la capitulation de la ville, à la bataille livrée aux troupes de Turenne (14 décembre); Piémont tenait l'aile droite de l'infanterie avec les gardes; il y fit merveille.

En 1651, le régiment était à l'armée du maréchal d'Aumont. La Fronde battait alors son plein; les troupes commençaient à murmurer, séduites par les brillantes promesses des révoltés, et fatiguées qu'elles étaient de guerroyer sans cesse, sans jamais recevoir de solde. Un jour, l'armée refuse de marcher; tous les officiers des autres corps sont du complot, et viennent inviter le lieutenant-colonel PUYSEUR à suivre leur exemple. Sourd à toutes les raisons, PUYSEUR se tourne, commande au tambour de battre, et Piémont défile, bien que ce ne fût pas à lui de marcher le premier. Le bon exemple est contagieux: toute l'armée suivit.

Après avoir donné au roi cette preuve de fidélité, le régiment

(1) Mémoires de PUYSEUR.

(2) L'attaque du faubourg fut dirigée par le capitaine DE FONTENELLE, le lieutenant DE LA CROIX et l'enseigne DE MARSAGNE. (Roussel.)

retra à Soissons et y resta toute l'année. Le maréchal d'Estrées, qui y commandait, envoya un détachement assiéger et prendre Coucy-le-Château; mais la place, attaquée par les ennemis quelques jours plus tard, retomba en leur pouvoir. Piémont perdit, à cette affaire, 45 soldats. Le capitaine SORET fut tué, un lieutenant et un enseigne blessés, le capitaine VILLARS fait prisonnier.

Un autre détachement de 200 hommes, jeté dans Chauny, fut fait prisonnier.

En 1652, la cour appelle le régiment aux environs de Paris : il occupe Montfort-l'Amaury, Houdan, Rozay. On fit de nouvelles propositions à PUYSECUR pour l'entraîner dans le parti de la Fronde; il répondit noblement au duc d'Orléans lui-même : « Monseigneur, vous pouvez être persuadé que ni moi ni pas un de Piémont ne prendront parti contre Sa Majesté; mais contre tout autre que le roi ou la reine régente, il n'y a pas un seul homme qui ne vous servira de fort bon cœur! (1) »

Il va ensuite se jeter dans Laon menacé, et, renouvelant le stratagème qui lui avait si bien réussi à Bergues en 1644, il trompe Condé, qui n'ose venir attaquer la ville.

Au siège de Château-Porcien, où le régiment est en entier, il décide le gouverneur à capituler, en le trompant sur le véritable avancement des travaux. Condé était à quelques lieues de là, prêt à secourir la place, quand le frère du gouverneur lui porta la capitulation. « Qui est celui qui a dicté la capitulation ? — M. DE PUYSECUR. — Cet homme-là, s'écria le prince furieux, est plus habile que vous et que votre frère ! Allez, sortez de devant moi, que je ne vous revoie jamais (1). »

Campagnes de 1653, 1654, 1655. — Affaire des lignes d'Arras.

En 1653, Piémont est à l'armée de Turenne; au siège de Rethel, il attaque les dehors de la place et se loge au haut du bastion, tuant 150 hommes du régiment de Persan.

(1) Mémoires DE PUYSECUR.

Après une marche vers Péronne, où l'armée de Condé n'osa pas attaquer les troupes du roi, on revint assiéger Mouzon. « Le régiment de Piémont étant de tranchée, M. DE PUYSEGUR, qui le commandoit, s'avança bien au delà de la tranchée de l'attaque de la Ferté, et reconnut un fonds dans lequel il pourroit mettre 700 à 800 hommes en bataille sans être vu des dehors..... Il porta le régiment de Piémont dans ce fonds qui n'étoit qu'à 50 pas d'un ouvrage à cornes et à 50 pas d'un ravelin qui couvroit une des portes de la ville, ce qui épargna plus de cinq à six jours de travail..... (1) » La nuit même, l'ouvrage à cornes est emporté après une action fort vive.

Piémont assista encore au siège de Sainte-Menchould, avant de prendre ses quartiers d'hiver.

Le 22 février 1654, le marquis DE SAVEUSE (2) prenaît le commandement du régiment. Piémont fit de nouveau partie de l'armée que commandaient Turenne et La Ferté, et marcha au secours d'Arras, assiégé par les Espagnols et Condé.

Les lignes furent attaquées le 25 août, et l'armée ennemie mise en fuite. Bien que l'attaque n'eût pas été très rude, Piémont éprouva néanmoins de sérieuses pertes. Il avait poussé trop loin la poursuite, avec M. de la Ferté, et eut à supporter une furieuse charge de cavalerie, conduite par M. le Prince en personne.

Les capitaines SOREL, DE SOUCHES, LA CRESSONNIERE et GOIMPRE, le lieutenant DU LIÈGE (de la mestre-de-camp), 3 autres lieutenants, 2 enseignes et 100 ou 120 soldats restaient sur le champ de bataille.

Après avoir conduit le roi à Péronne, le régiment vint à Maubeuge, qu'il quitta bientôt pour retourner à Soissons. Le mestre-de-camp, M. DE SAVEUSE, s'était attardé dans Maubeuge : comme il en sortait, il tomba dans un parti espagnol, et fut massacré. PUYSEGUR (3) fut nommé mestre de camp à sa place.

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par M. de Quincy.

(2) LOUIS DE THIENGLIN, marquis de SAVEUSE. Tué à l'ennemi à la fin de cette même année.

(3) Jacques de CHASTENET, marquis de PUYSEGUR, né vers l'année 1600, était

En 1655, Piémont assiste au siège de Landrecies, qui tint treize jours de tranchée ouverte. Il emporte l'ouvrage à cornes, et, à sa deuxième garde, passe le fossé de la demi-lune et fait deux logements dans l'épaisseur du parapet. Après les sièges de Condé et de Saint-Ghislain, il reprend ses quartiers d'hiver à Soissons.

Siège de Valenciennes (1656).

Le 1^{er} mai 1656, le régiment arrive à Chauny, puis rejoint l'armée de M. de Créqui à Doullens. Après une marche sur Tournay, il revint joindre l'armée de Turenne, et fut employé au siège de Valenciennes, à l'attaque de M. de la Ferté.

d'une vieille famille noble de Guyenne. Son père eut quatorze enfants (Jacques était le septième) qui servirent tous dans les armées du roi. On a vu l'un d'eux, DE LA GRANGE-PUYSÉGUR, se distinguer à plusieurs reprises comme capitaine de Piémont, et tomber glorieusement au combat de Saint-Omer en 1639.

Puységur fut d'abord page du duc de Guise. En 1617, il entra aux gardes, où il fut successivement soldat et anspessade, à la compagnie de Casteljaloux, puis enseigne en 1624 ; il se distingua aux sièges de Montpellier et de La Rochelle, et dans les expéditions de 1629 et 1630, en Savoie.

Capitaine et major dans Piémont, en 1631, il ne quitta plus le régiment, dont il fut tour à tour le lieutenant-colonel en 1641 et le mestre-de-camp. — Il fut nommé maréchal de camp le 6 janvier 1651.

Puységur a fait 43 campagnes, s'est trouvé à 120 sièges, à plus de 30 batailles, sans avoir jamais été ni malade, ni blessé. C'est le type le plus accompli du soldat. Ses mémoires ont été publiés pour la première fois en 1690 : il a écrit, en outre, un petit traité d'instructions militaires, très pratique et fort intéressant. Il mourut très vieux en 1689. C'est le père du maréchal de Puységur.

Le duc d'Anjou, dans son histoire des princes de Condé, appello Puységur « un officier dont le nom est associé aux plus belles actions de Piémont, fort considéré du feu roi (Louis XIII) et très haut placé dans l'estime de l'armée ». Ajoutons que si Puységur était aimé de Louis XIII, il le lui rendait bien. Il est le seul de nos écrivains qui le fasse un peu sortir de l'ombre de son grand ministre, et nous le présente sous son véritable jour, c'est-à-dire faible de caractère, mais brave, connaissant admirablement la guerre, et s'occupant des moindres détails de son armée. C'est d'ailleurs ce portrait de Louis XIII que les historiens adoptent de nos jours.

Le 2 juillet, chargé d'enlever le chemin couvert, il ne put, malgré d'héroïques efforts, se loger sur le haut de la contrescarpe, et fut contraint de faire un logement à moitié chemin, sur le glacis. Il eut, à cette attaque, 120 hommes tués ou blessés ; 1 lieutenant, 2 enseignes et 2 sergents tués ; le capitaine MOREL, le lieutenant NEUFCHELLES (de la mestre-de-camp), 1 autre lieutenant, 2 enseignes et 3 sergents dangereusement blessés.

Les régiments qui entrèrent en garde après Piémont ne réussirent pas mieux. Le régiment de la Ferté perdit le tiers de son effectif, sans avancer d'un pas ; et le maréchal s'écriait avec dépit : « Je vois bien que le morceau tombera encore sur Piémont. »

La chose arriva comme il l'avait dite. Le 8 juillet, PUYSEGUR se loge sur les trois angles saillants du chemin couvert, et en moins d'une heure et demie « tous les officiers, capitaines et enseignes travaillant avec diligence et générosité » (1), la communication des trois logements est assurée. Turenne vint voir le travail, se déclara fort satisfait. Le maréchal de la Ferté, embrassant PUYSEGUR devant tout le régiment, déclara que « jusque-là le travail n'avait avancé que par la garde de Piémont ».

Le siège devait se terminer par un désastre : dans la nuit du 15 au 16 juillet, l'armée espagnole, conduite par Condé, attaque les lignes à l'improviste du côté de M. de la Ferté. Le quartier des gardes est forcé. Le capitaine RINGAL (de Piémont), qui commandait un redan de ce côté, voyant la déroute des gardes, sort de son poste et marche à l'ennemi ; il tombe mortellement blessé. Le redan et la barrière sont enlevés, malgré l'énergique résistance du capitaine LIGNAN, « qui fit des merveilles » et repoussa par trois fois les attaques des Espagnols.

Le régiment est enveloppé par des forces dix fois supérieures ; le désordre devient extrême, et PUYSEGUR, comprenant que tout est perdu, songe à sauver le drapeau. Sur son ordre, son fils aîné (enseigne de la colonelle) cherche de tous côtés un officier à cheval qui puisse emporter le précieux emblème loin du combat.

(1) Mémoires de PUYSEGUR.

Après avoir erré longtemps au milieu de la confusion générale, le jeune enseigne finit par rencontrer le capitaine SAINTOT, qui prend le drapeau, pique des deux et réussit à s'échapper.

Le mestre-de-camp, PUYSEUR, avec trois vieux sergents de Piémont, s'était réfugié sous les ponts du canal pour échapper au massacre ; le brave sergent LAMIRAL, avec sa hallebarde, allait et venait dans la plaine, rassemblant tous les officiers du régiment qu'il pouvait rencontrer, les envoyant à PUYSEUR. Un capitaine, deux lieutenants et deux enseignes vinrent ainsi se joindre à lui. Ils entrèrent ensemble dans Valenciennes, y trouvèrent encore l'enseigne TUILLET, qui avait eu un bras cassé pendant l'attaque. Fièrement, ils allèrent se rendre à Condé lui-même, ne voulant pas être prisonniers des Espagnols.

Condé aimait et estimait beaucoup PUYSEUR. Il reçut très bien les officiers de Piémont, recommanda qu'on eût pour eux les égards dus à leur haute valeur, et leur assigna la ville de Malines comme résidence. On leur rendit la liberté dans les premiers jours d'octobre (1).

Après le désastre des troupes de La Ferté, Turenne s'était retiré au Quesnoy, emmenant avec son armée ce qui restait de Piémont, environ 150 hommes, commandés par le capitaine ROUZIERES. Au siège de La Capelle, cette poignée de braves fut chargée d'une fausse attaque, sur une demi-lune, pendant que l'armée tenterait l'assaut général. Mais, loin de se contenter d'une simple démonstration, Piémont enleva vaillamment la contrescarpe et la demi-lune. En vain, M. de Chamilly, gouverneur de La Capelle, criait-il aux défenseurs : « Vous n'avez rien à craindre ! ce n'est qu'un reste de Piémont qui vous attaque ! » On lui fit voir ce que pouvait un « reste de Piémont ». Cet exploit coûtait malheureusement la vie au capitaine DE ROUZIERES, à ses deux lieutenants, ainsi qu'à vingt-quatre ou vingt-cinq hommes.

(1) Citons, parmi les officiers pris : MM. MARCOGNET, DE LIGNAN, NOUILLY, LA ROCHEFOUCAULD, DE LANNOY, TUILLET.

Campagnes de 1657 et 1658 : Mardick, Dunkerque, bataille des Dunes ; fin de la guerre.

L'année suivante, le régiment, remis sur pied pendant l'hiver, marche avec Turenne au siège de Cambrai (juin). La place, qui comptait fort peu de défenseurs, eût été rapidement prise ; mais Condé réussit à se jeter dedans, avec dix-huit escadrons, et força Turenne à lever le siège.

Après un court séjour à Laon, Piémont va, avec quelques escadrons et le régiment d'Espagny, enlever Bourbourg, puis ouvre la tranchée devant Mardick. Picardie réclamait cet honneur ; les officiers de Piémont ne voulurent pas céder, alléguant qu'ils étaient le premier régiment de l'armée commandée par le marquis d'Huxelles, et que cette armée avait son attaque spéciale, parfaitement distincte de celle de Turenne. Ils gagnèrent leur procès. Dès la première garde, le régiment occupa la porte de l'ancien fort de Mardick, et les soldats établirent, en moins d'une demi-heure, trois pièces de canon sur la plate-forme du bastion.

La ville se rendit le lendemain (1).

En 1658, Piémont se distingua au siège de Dunkerque (tranchées des 8, 15 et 23 juin) ; le 23, il emporte les palissades, au pied de l'ouvrage à cornes, pénètre jusqu'à la pointe de la fausse braie, et y attache le mineur. Ce hardi coup de main, où furent blessés les capitaines DE LA PLEIGNIÈRE et DE BOULAINVILLIERS, décourage les assiégés, et la garnison capitule.

Un bataillon se trouva à la bataille des Dunes.

Le 8 août, le régiment ouvrait la tranchée devant Gravelines, et perdait le capitaine DE GRAMONT. Passant ensuite aux ordres de

(1) Huit soldats de Piémont avaient été pris, en allant au fourrage. PUYSEGUR demanda à les échanger contre huit prisonniers de la garnison. Turenne refusa, disant que les prisonniers ennemis étaient d'un régiment plus ancien que Piémont : « Je ne les crois pas meilleurs ni plus anciens, riposta PUYSEGUR, et d'ailleurs ceux qui prennent les autres doivent être meilleurs que ceux qui sont pris ». (PUYSEGUR, Mémoires.)

Turenne (1), il terminait la guerre par les sièges d'Oudenarde, de Menin et d'Ypres.

Le traité des Pyrénées (1659), laissa enfin quelques loisirs au régiment; il vint prendre ses quartiers en Lorraine. Son colonel, PUYSEGUR, quitta le service à cette époque, et fut remplacé par le marquis DE CHAVIGNY (2) (27 avril 1659).

**Expéditions de Vienne et de Hollande ; l'ordonnance de 1666 ;
guerre contre l'Espagne.**

En 1661 (3), le régiment détacha quatre de ses compagnies de Metz à Nancy; elles y furent employées à la démolition des fortifications.

En 1663, Piémont, qui comptait toujours vingt compagnies, fut porté à quarante compagnies de 100 hommes chacune.

Il marcha, l'année suivante, au secours de Vienne, menacée par les Turcs; et dix-huit de ses compagnies assistèrent à la bataille de Saint-Gothard-du-Raab; elles ne furent point engagées.

Rentré à Metz en 1665, M. DE CHAVIGNY marcha, avec cinq compagnies, au secours des Hollandais, sous le marquis de Pradai. Après la prise de Lockheim (14 décembre), ce détachement prit ses quartiers d'hiver en Hollande, et rejoignit Metz l'année suivante.

Le 19 février 1666, paraissait une ordonnance du roi réglant de nouveau l'ordre dans lequel les régiments de Champagne, de Navarre et de Piémont devaient rouler entre eux. Le tirage au sort par semestre, établi par Louis XIII, le 4 août 1620, dans

(1) Il était, dans la première partie de la campagne, à l'armée de M. de la Ferté.

(2) Gaston-Jean-Baptiste DE BOUTHILLIER, dit le marquis DE CHAVIGNY. Il ne semble pas que M. DE CHAVIGNY ait servi depuis 1666, époque à laquelle il se démit du régiment de Piémont. Il mourut brigadier, le 24 octobre 1718.

(3) Composition du régiment: colonel, CHAVIGNY; lieutenant-colonel, DE GRUMESNIL; major, THURIN; capitaines: VILLERS, BELLEFONDS, MACLINES, COQUEVILLE, VILLARS, LA PLEIGNIÈRE, DESLOGES, FLEURAC, MARCOGNET, PUYSEGUR, DESLANDES, RONCIÈRES, BALSAC, DAUMONT, LAUNAY, DE MONS, DE GASTELLIER. (Roussel, *Histoire des régiments.*)

sa revue de la Suse, n'avait contenté personne. Il arrivait que tel ou tel régiment, favorisé par le sort, gardait pendant plusieurs années le pas sur les deux autres ; de là, des contestations sans fin, où chacun se prétendait lésé, des querelles très vives entre officiers, le plus souvent dénouées sur le pré.

Louis XIV s'émut de cette situation. L'ordonnance de 1666 organisa le roulement par année. Les trois lieutenants-colonels de Piémont, Champagne et Navarre furent mandés à Paris, et tirèrent au sort le rang de leurs régiments pour l'année 1666. L'année suivante, le régiment classé le troisième devenait premier ; celui classé premier passait au second rang ; celui classé deuxième, au troisième rang, et ainsi de suite par année.

Ce mode de roulement, qui marquait un progrès sensible sur l'ancien tirage au sort, semblait devoir couper court à toutes contestations ; il n'en fut pas ainsi.

Chaque corps conservait forcément, pendant deux ans de suite, le pas sur celui qui le suivait immédiatement. Cela amena de nouvelles difficultés, quand les trois régiments n'étaient plus réunis dans la même armée (1). Néanmoins, une ordonnance du 1^{er} avril 1708 vint confirmer celle de 1666, qui resta en vigueur jusqu'au mois de février 1777.

(1) En 1708, Champagne et Navarre se trouvant ensemble, et séparés de Piémont, le régiment de Navarre prétendit qu'il devait alterner d'année en année avec Champagne (l'année précédente, Champagne avait eu le pas).

Champagne se réclama énergiquement du droit conféré par l'ordonnance de 1666 : on lui donna raison.

(2) Louis DE GRIMOUVILLE, marquis DE LA MEILLERAYE, avait été d'abord capitaine d'une compagnie de cheval-légers. Il servit en Flandre de 1648 à 1659, et fut pourvu du régiment de Piémont par commission du 28 novembre 1666.

Il le commanda aux sièges de Tournay, de Douai et de Lille en 1667, et en Flandre, en 1668. Le 31 décembre de la même année, il obtint le gouvernement du château de Watteville, vacant par la mort de son père.

Nommé brigadier des armées du roi par brevet du 15 avril 1672, il servit aux sièges d'Orsoy et de Rhinberg, au passage du Rhin, aux sièges d'Arnheim, de Doërsbourg et de Zutphen, à la prise d'Utrecht et au combat de Wœrden, où il fut blessé.

Il fit le siège de Maëstricht, en 1673. Au mois de mars 1674, il se démit du régiment de Piémont, et quitta le service à cause de ses blessures.

Il mourut en juillet 1685.

Hist. 3^e d'inf.

Le 28 novembre 1666, M. DE LA MEILLERAYE (2) prit le commandement du régiment de Piémont.

Le régiment partit de Metz, le 28 octobre 1667, pour rejoindre l'armée de Créqui, qui fit la campagne d'hiver dans le Luxembourg.

La ville de Biberich servait de repaire à des bandits qui avaient exercé des cruautés inouïes sur des soldats français : elle fut prise et livrée au pillage. Le capitaine DAUMONT eut un bras cassé dans cette attaque. Le régiment vint ensuite au siège de Lille.

Après être resté quelques mois en garnison à Charleroi, Piémont alla, au mois de mars 1668, attaquer la ville et le château de Geneppe : il y perdit le capitaine LEMPEREUR DE LA FOURRIERE; le lieutenant-colonel, M. DE BELLEFONDS, eut le bras cassé d'un coup de fauconneau.

Trois compagnies restèrent à Geneppe jusqu'à la paix. L'effectif du régiment fut alors considérablement diminué : le 25 novembre, les compagnies étaient réduites de 100 à 80 hommes ; puis successivement à 70 hommes (en 1670), et à 50 (22 juin 1671). L'année suivante, en vue de la guerre de Hollande, Piémont fut organisé à trois bataillons.

**Guerre de Hollande : campagne de 1672 ; sièges ;
affaire de Woerden.**

En mai 1672, Piémont quittait sa garnison de Charleroi, pour se rendre à Kayserswerth. Il est aux sièges d'Orsoy, de Rhinberg, au passage du Rhin, à la prise d'Arnheim, de Doësbourg et de Zutphen. Il arrive, en août, devant Utrecht.

Le 8 septembre, on apprend que le prince d'Orange est à Woerden, essayant de reprendre la ville. Luxembourg accourt avec 4,000 hommes, le force à lever le siège, lui tuant près de 400 hommes. Le 1^{er} bataillon de Piémont fit partie de cette expédition, et s'y distingua fort. Le colonel, M. DE LA MEILLERAYE, qui le conduisait en personne, fut blessé. Les capitaines DE NEUFCHÊLES et PREVOST étaient parmi les morts ; parmi les blessés, les capitaines DE FLEURAC, DREUX, DE LIGNY, DE GASTELLIER et DE SAVONNIERS.

« Il y a dans Piémont, écrivait M. de Luxembourg, huit ou dix hommes qui ont fait des merveilles. Le pauvre NEUFCHELLES en était un, les capitaines blessés et les autres. MARCOGNET, qui ne l'est pas, a fait des miracles. — Un nommé DESLANDES, qui alla depuis ici jusque-là à pied, est un des jolis garçons qui se voient ; et comme je voulais faire donner les dragons au faubourg, il se jettoit à genoux devant moi, dans l'eau, pour qu'il y donnât, avec 30 hommes, et que je ne fisse pas tort à l'infanterie... (1) »

Le régiment resta dans Utrecht jusqu'en novembre ; il en sortit pour suivre M. de Luxembourg dans son expédition de Zélande (prise de Weles, Nieurbruck, Bodegrave). Le colonel DE LA MEILLERAYE s'y distingua, et « paya de sa personne en toutes les occasions (2) ».

Campagnes de 1673, 1674, 1675, 1676 ; Piémont à Maëstricht ; sièges d'Huy, de Limbourg ; défense de Maëstricht.

En 1673, Piémont a ses deux premiers bataillons à l'armée de Condé, chargée de couvrir le siège de Maëstricht ; le 3^e bataillon seul (commandant MARCOGNET) prend part au siège.

Le régiment entier entre dans Maëstricht à la fin de l'année, et garde la ville pendant toute la campagne de 1674 ; le 14 avril 1674, M. DE LA MEILLERAYE était remplacé par M. DE MACLINES, (3) « lieutenant du roy pour commander à Maëstricht et à Wick ».

(1) Rapport de M. de Luxembourg sur le combat de Wœrden.

(2) Quincy, *Histoire militaire de Louis XIV.*

(3) Henri DE MACLINES était depuis longtemps capitaine au régiment de Piémont et avait fait toutes les campagnes depuis 1648. Il fut nommé lieutenant-colonel le 8 septembre 1668, en remplacement de M. DE BELLEFONDS, et brigadier le 15 avril 1672. Il assista à tous les sièges de cette année, se trouva à celui de Maëstricht en 1673 et fut nommé colonel le 14 avril 1674.

Il commanda à Maseick jusqu'à la paix. Bien que de mince noblesse, M. DE MACLINES, en raison de ses longs services, fut nommé maréchal de camp le 9 septembre 1676.

Il conserva son régiment jusqu'à sa mort (1680).

Piémont quittait Maëstricht le 1^{er} juin 1675, pour se rendre au siège d'Huy. Le 1^{er} bataillon ouvre la tranchée le 4 juin, et, le même jour, se loge au pied d'une haute muraille qui reliait la ville au château.

A la faveur de cet abri, il pousse sans perdre un seul homme, les travaux jusqu'à la base d'une des tours du château.

Le 2^e bataillon contribua à repousser une sortie des assiégeants ; découragé par cet insuccès, la garnison capitula.

Piémont fit ensuite le siège de Limbourg, où fut tué le capitaine **LEBEL**.

Rentré dans Maëstricht, le régiment y passa l'hiver et fut désigné pour y rester en garnison pendant toute l'année 1676. La ville ne tarda pas à être investie par le prince d'Orange (juillet).

Le 12 juillet, le lieutenant-colonel **DE LA PLEIGNIERE**, avec 400 hommes de Piémont, abat toutes les maisons du faubourg Saint-Pierre (entre la redoute de la Motterie et celle de l'Inondation).

Le régiment se distingua pendant toute la durée du siège ; il était chargé de la défense des dehors.

Le 29, le feu prit à son camp, les armes de trois compagnies furent brûlées. Le capitaine **DE FLEURAC** mourut des blessures que lui firent les fusils qui se déchargeaient au milieu de l'incendie.

Le capitaine **DE LIGNY** était chargé de la défense de la redoute Dauphine avec sa compagnie (80 hommes environ). Il eut à subir, le 30, une furieuse attaque des assiégeants, et fut tué après des prodiges de valeur. Ses hommes essayèrent de résister ; mais, découragés par la mort de leur capitaine, et d'ailleurs trop peu nombreux pour défendre l'ouvrage (qui avait une brèche praticable même à la cavalerie), ils durent se replier. Le même jour, le lieutenant-colonel **DE LA PLEIGNIERE** réoccupe la redoute Dauphine, après une affaire très chaude où furent blessés les capitaines **DESLANDES** et **DARGILLE**. Le capitaine **DU PERRY** est blessé dans la sortie du 6 août.

Dans la sortie du 8 août, le capitaine **DARGILLE** se couvre de gloire et fait un véritable carnage dans le camp des assiégeants ; le capitaine **DORGEMONT** est blessé. Le lendemain 9, les capitaines

DE COSTES, RIPÈRE et LOISEL dirigent une nouvelle sortie, destinée à ruiner les travaux des Hollandais du côté de la redoute de la Motterie ; les ennemis furent chassés, leurs ouvrages bouleversés. Cet exploit ne coûtait à Piémont qu'un lieutenant (M. DE VALEILLES), 12 hommes tués et 30 blessés.

Le 11 août, le colonel DE MACLINES est blessé à la tête en dirigeant la défense du chemin couvert. Le 24, le capitaine DE RIPÈRE, qui défendait l'angle de la contrescarpe de la demi-lune, est repoussé. Le lieutenant-colonel DE LA PLEIGNIÈRE vient à son secours, et, malgré trois blessures, réussit à chasser les assiégeants.

A l'assaut du 26, le capitaine DE PINSACQUES fut blessé. Mentionnons encore le dévouement de MM. DE BALSAC, BEAUSSAN et DE LEVE : ces trois officiers n'étaient pas dans Maëstricht quand la ville fut investie. Dans la nuit du 15 au 16 août, ils parvinrent à traverser les lignes ennemies et à rejoindre le régiment.

Le prince d'Orange levait le siège le 27 août. Le roi sut reconnaître les services que Piémont avait rendus dans cette mémorable défense : M. DE MACLINES fut fait maréchal de camp ; M. DE LA PLEIGNIÈRE (1), brigadier. La plupart des officiers furent récompensés, et chaque soldat reçut deux pistoles.

Campagnes de 1677 et 1678 ; prise de Lewes.

Tous les corps qui avaient concouru à la défense de Maëstricht y restèrent en garnison jusqu'à la fin de la guerre. Piémont n'eut donc aucune part à la campagne de 1677.

En 1678, un de ses bataillons, en garnison à Douai, alla assister au siège de Gand (qui ne dura que huit jours). Les bataillons de Maëstricht fournirent un détachement à M. de la Bretesche pour son expédition hardie contre la ville de Lewes, dans la nuit du 3 au 4 mai.

(1) Nommé gouverneur d'Arras en 1677, M. DE LA PLEIGNIÈRE mourut en novembre 1695. Il était entré dans Piémont en 1643 et était lieutenant-colonel depuis le 14 avril 1674.

« M. de la Bretesche partit de Maëstricht à 5 heures du soir : sa troupe était partagée en plusieurs détachements... Elle était composée de 407 hommes de pied, 100 grenadiers, six-vingts dragons et 200 chevaux. Sur les 2 heures après minuit (1), on arriva au village de Vire, à 3/4 de lieue de Lewes... On déchargea les charrettes, dont trois portaient vingt pontons... La marche se fit en cet ordre : quinze hommes choisis, commandés par M. des Bordes, ingénieur, allaient en tête de tout ; quarante nageurs tous nus, le sabre entre les dents, suivaient ces quinze hommes. MM. DE BRÉMEAU et BRUNET, capitaines dans Piémont, les commandaient... M. DE VALEILS, capitaine des grenadiers de Piémont, soutenait cette troupe de nageurs avec 60 hommes de sa compagnie... M. DE PRÉVOST, autre capitaine de Piémont, occupa l'entre-deux des fossés avec 50 hommes pour ôter la communication du chemin couvert... (2). »

Le jour commençait à poindre quand le détachement arriva devant Lewes. M. DE BRÉMEAU et ses cinquante nageurs passent l'inondation. Une sentinelle qui les aperçoit crie : « Qui vive ? — Déserteurs ! » répond M. DE LAUNAY, et la première palissade du chemin couvert est arrachée, franchie en un instant. La sentinelle tire, appelle le caporal, et donne l'éveil à la citadelle et à la ville.

Il fallait se hâter. Pendant que les mousquetaires, établis sur la chaussée, répondent au feu de la citadelle, que les dragons essaient de jeter le pont sur le fossé, les intrépides nageurs le passent, à la nage et dans quelques petites nacelles amenées par le chemin couvert.

Ils attaquent et emportent une palissade au pied du bastion, et les ennemis, épouvantés, croyant avoir affaire à des troupes plus nombreuses, livrent la citadelle.

Le gouverneur de Lewes, don Hernandez, qui avait rassemblé le reste de la garnison sur l'esplanade, accourait en ce mo-

(1) M. de Quincy, dans son *Histoire militaire*, dit « vers minuit ».

(2) D'Aspect. *Histoire de l'ordre de Saint-Louis*, article La Bretesche.

ment. Il se heurte à M. de Piblat (du régiment de Bourbonnais), qui défend énergiquement l'entrée du château. Le capitaine DE VALEILS arrive avec ses grenadiers, repousse les troupes du gouverneur et les poursuit si vivement, qu'elles courent s'enfermer dans l'église : don Hernandez se rendait bientôt après, avec 35 officiers et plus de 400 soldats.

Cette action glorieuse ne coûta aux Français qu'une vingtaine de tués (parmi lesquels le brave capitaine BRUNET, du régiment de Piémont) ; et elle eut d'autant plus de retentissement qu'elle se passa à 3 lieues à peine de l'armée du prince d'Orange. Quatre jours plus tard, le prince envoya 4,000 chevaux investir Lewes. Mais, trouvant la place solidement défendue, il renonça à la reprendre.

Paix de Nimègue ; Piémont aux camps de Golpen et de Bouquenon ; siège de Luxembourg ; détachements à l'armée d'Espagne.

Le traité de Nimègue (10 juin 1678) termina la guerre entre la France et la Hollande. Piémont évacua Maëstricht, et fut dirigé sur le camp de Golpen, où M. de Schouberg observait les troupes de l'électeur de Brandebourg.

L'année suivante, Piémont fut remis à deux bataillons, le 3^e ayant été réformé. L'effectif des compagnies, d'abord réduit à 45 hommes, fut remis à 100 cette même année, et de nouveau réduit à 45 hommes après le dédoublement de 1681.

Notons que, pendant la guerre de Hollande, le régiment avait compté jusqu'à quatre bataillons et soixante-dix compagnies ! Un nouveau bataillon avait été levé, en effet, en 1676, lorsque le roi dut envoyer des renforts en Sicile, au maréchal de Vivonne. Les Français abandonnèrent Messine en 1678, et ce bataillon, rapatrié par l'escadre, débarquait à Toulon le 9 avril.

Le 14 février 1680, M. le marquis DE REBE (1) prenait le commandement du régiment.

(1) Claude-Hyacinthe DE FAVERGES, marquis DE RÉNÉ D'ARQUES, était né en 1657. Pourvu d'une compagnie de cavalerie au régiment de Villars, lo

En 1683, quand Louis XIV ordonna la formation de plusieurs camps, Piémont fit partie du camp établi sur la Sarre, à une lieue de Bouquenon, sous M. de Villeroy : « Vingt-huit bataillons de la plus belle et de la plus leste infanterie qu'on eût jamais eue en France y furent employés à défricher les bords de la Sarre, pour en faire ces belles prairies qu'on y voit présentement (1). »

Le roi vint au camp dans les premiers jours de juillet, passa la revue des troupes, et en fut si content, qu'il accorda une gratification de 300 livres à chaque capitaine.

Au mois de mars 1684, six compagnies de Piémont marchent avec le maréchal de Bellefonds sur la frontière des Pyrénées, pour donner l'alarme aux Espagnols et les forcer à accepter les propositions de la France. Partie de Saint-Jean-Pied-de-Port, la petite colonne alla jusqu'à Roncevaux, à travers la neige et des sentiers presque impraticables ; elle rentra le lendemain à Saint-Jean.

Les six compagnies détachées du régiment servirent, à cette époque, à former le régiment de Cambrésis. Un nouveau bataillon de Piémont fut levé, pendant les mois de février, mars et avril en Roussillon. Le 24 mai, dans le malheureux assaut donné à la ville de Girone, ce bataillon fut presque entièrement détruit, après avoir héroïquement lutté dans les rues de la ville de 8 heures du soir jusqu'à près de minuit.

L'action la plus considérable de cette année 1684 fut le siège de Luxembourg, par le maréchal de Créquy : les deux bataillons de Piémont étaient à l'attaque de M. du Plessis, qui s'étendait depuis Luitzing jusqu'à la hauteur de la Justice de l'abbaye de Bonnevoje. Le 9 mai, M. DE FLAVIGNY, aide-major, est blessé.

29 juin 1675, puis colonel de Piémont le 14 février 1680, il fut nommé brigadier des armées du roi en 1690, et exerça les fonctions de lieutenant-général pour Sa Majesté en la province de Roussillon, le 11 mars 1692.

Il mourut, à peine âgé de 36 ans, le 4 août 1693, des blessures reçues à la bataille de Neerwinden.

(1) De Quincy, *Histoire militaire de Louis XIV.*

Le 10 (jour où le régiment prend sa première garde), les assiégés brûlent le faubourg de Paffendhal; mais Piémont réussit à pousser un boyau jusqu'à 30 pas du premier chemin couvert, qui embrassait tous les dehors de la place. Le 27, à l'attaque de la contre-garde de Barlemont, les deux compagnies de grenadiers marchent avec le régiment de Vaubecourt, qui devait faire son logement sur l'effet de la mine : « Les ennemis furent entièrement repoussés et le feu y fut si grand que mille belles actions y demeurèrent ensevelies ». Le 29, Piémont « descendit dans le fossé de la contre-garde de Sainte-Marie, où M. du Plessis fit chasser ou tuer tout ce qui était devant lui. On poussa une galerie jusqu'à la face gauche de cet ouvrage; le mineur y fut attaché, et l'on travailla à deux sapes pour entrer dans le fossé de la demi-lune (1) ». Luxembourg fut rendu le 6 juin. Le siège coûtait au régiment 14 officiers blessés, parmi lesquels les capitaines d'ORMOIS, SICCARD, SAINTE-MARIE, LAMANON, ROBERT, CHADIGNA, DEZERS, CHARTREIX, LA FLEUR, MERIC et FLAVIGNY.

Guerre de la Ligue d'Augsbourg : campagnes de 1688, 1689, 1690, 1691; siège de Namur (1692).

Piémont resta jusqu'en 1688 dans les camps de la Moselle.

En octobre 1688, le 1^{er} bataillon (avec le colonel DE REBÉ) marche à l'armée du Dauphin et du maréchal de Duras, et assiste au siège de Philipsbourg, qui tint dix-neuf jours de tranchée ouverte, et où fut tué le lieutenant CHAUVELIN (blessés : capitaines DE CAISSE, CASSAGNE, lieutenant PALCOURT); aux sièges de Manheim et de Frankenthal.

Le 2^e bataillon, avec Boufflers, parcourait le Palatinat, soumettant Kaiserslautern, Kreutznach, Neustadt, Oppenheim, Worms, Spire, Trêves, Mayence, Bingen, Oberkirch, et bombardant Co-blentz. Il hiverna à Mont-Royal, et l'année suivante (24 août 1689), envoya un détachement à M. de Boufflers pour son expé-

(1) De Quincy, *Histoire militaire de Louis XIV.*

dition sur Kockheim. La place fut enlevée après une action vigoureuse, et les ennemis chassés du pays de Trèves. Les capitaines DE BRÉMEAU et DE PIENNE furent blessés à Kockheim.

Le 1^{er} bataillon fit encore la campagne de 1689 à l'armée du maréchal de Duras; M. DE VANNIERE, lieutenant-colonel, fut blessé d'un coup de mousquet à l'épaule, aux environs de Heidelberg.

En 1690, les deux bataillons sont réunis à l'armée de la Moselle, sous Boufflers, observant les troupes de l'électeur de Brandebourg. Après la victoire de Fleurus, qui força l'électeur à venir en Flandre au secours de ses alliés vaincus, l'armée de la Moselle vint se joindre à celle du maréchal de Luxembourg (août). Piémont termina la campagne en Flandre.

En 1691, il est sur la Meuse, et prend de bonne heure ses quartiers à Dinant. Une partie du régiment alla renforcer l'armée de Catinat sur les Alpes et se trouva au siège du château de Montmélian (22 novembre-21 décembre) : elle avait son quartier à Saint-Pierre-de-Soucy (1).

En 1692, le 3^e bataillon fut rétabli, et tous les vieux corps furent, pour la campagne, organisés à quatre bataillons de treize compagnies (au lieu de trois bataillons à dix-sept compagnies).

Le 25 mai, Namur est investi. Piémont a trois bataillons au quartier de M. de Ximénès, entre la Sambre et la Meuse. Le 27, un capitaine a la tête emportée d'un coup de canon; le 29, deux bataillons montent à l'attaque de Boufflers : 4 sergent et 6 grenadiers sont tués. La ville se rendait le 5 juin.

Pendant le siège du château de Namur (7-30 juin), deux compagnies de grenadiers se distinguent à l'attaque du 13 : les travaux avaient été poussés jusqu'aux retranchements protégés par la redoute de la Cassotte.

A midi, au signal donné par trois décharges de bombes, les grenadiers s'élancent contre la redoute, essayant à bout portant le feu des défenseurs. « Le chemin qu'ils avaient à parcourir était si court, et ils marchèrent avec tant de vivacité, que les

(1) De Quincy, *Histoire militaire de Louis XIV.*

assiégés, après leur décharge, ne songèrent qu'à se retirer. Ils furent poursuivis, la bayonnette au bout du fusil, jusqu'au chemin couvert des ouvrages du château (1). » Piémont perdit, ce jour-là, le capitaine de grenadiers SARAU ; le capitaine de grenadiers DE SALIGNY, le lieutenant MONTAIGU et le sous-lieutenant PRÉCHAC étaient blessés.

Le 22 juin, les grenadiers de Piémont sont à gauche de l'attaque dirigée contre le chemin couvert du fort Guillaume. Malgré une double palissade et des chevaux de frise, ils en chassent les défenseurs, les poursuivent si vivement qu'ils traversent avec eux le fossé et gravissent ensemble la brèche, vue à revers par les ouvrages du vieux château. Les assiégés, effrayés, remettent le fort Guillaume. Le capitaine PONCE fut tué dans cette attaque.

Après la prise du château, le régiment rejoignit l'armée de la Moselle, et termina la campagne avec M. de Boufflers.

Il vint prendre ses quartiers d'hiver à Namur.

Bataille de Neerwinden (29 juillet 1693) ; siège de Charleroi.

Le 21 mai 1693, Piémont joignait, à Gévries, l'armée du maréchal de Luxembourg. A Neerwinden, le 29 juillet, il était à la gauche, en première ligne. Chargé avec d'autres régiments de l'attaque du village de Neerwinden, il se porte aux retranchements avec la plus grande valeur, et essuie sans faiblir le feu de 80 pièces de canon. Le village, emporté deux fois, est deux fois abandonné par l'impossibilité de tenir sous une pluie de feu. Sans se rebuter, Piémont, à la tête de toutes les troupes de la gauche, fait un dernier effort ; et les alliés, cédant enfin à une si opiniâtre valeur, abandonnèrent Neerwinden, et bientôt le champ de bataille, à l'« insolente nation » que la mitraille même ne pouvait arrêter.

Les pertes du régiment étaient énormes. Le colonel DE REBÉ, dangereusement blessé, mourut cinq jours après des suites de ses blessures. Le major DU GAY, les capitaines SICCARD, SAULT,

D'ÉNOUVILLE, DESPREZ, D'ORMOIS, CHAUMONT, LA PEYRADE, LA ROCHE, MÉRIC et quatre autres dont les noms se sont perdus, 12 lieutenants et 345 hommes furent tués. 22 capitaines, 18 lieutenants et 313 hommes étaient blessés (1).

Les capitaines DE CHARTREIX, PAULET et DU PONT, qui s'étaient particulièrement distingués, allèrent, en février 1694, recevoir à Versailles la croix de Saint-Louis, des mains du roi lui-même (2). Le comte DE LUX (3) fut nommé colonel de Piémont, en remplacement de M. DE RÈBÈ (20 août).

Le régiment assista encore cette année-là au siège de Charleroi (septembre). Il y perdit, en repoussant une sortie, le capitaine PEYREZOLLES, le lieutenant PRÉCHAC et 30 soldats. Le capitaine SERTA y fut blessé. Il prit ensuite ses quartiers d'hiver à Saint-Omer.

Campagnes de 1694-1695 : défense de Namur, siège de Bruxelles.

Piémont n'assista à aucune action remarquable pendant toute la campagne de 1694. Il passa l'hiver à Valenciennes.

L'année suivante, 50 grenadiers de Piémont et 100 cavaliers

(1) Général Susano, *Histoire de l'infanterie française*. — Ronssel, *Histoire des régiments*.

(2) L'ordre militaire de Saint-Louis fut créé en 1693. La première distribution de croix aux hauts dignitaires fut faite dans une grande revue, à Gembloux, où l'armée entière fut rassemblée, à l'effectif de plus de 100,000 hommes. C'est aussi par une grande revue, à Boulogne, que Napoléon consacra la première distribution de croix de la Légion d'honneur.

(3) Paul-Sigismond DE MONTMORENCY-LUXEMBOURG, comte DE LUX, né le 5 septembre 1664, était le deuxième fils du maréchal de Luxembourg. Il commanda le régiment de Provence à la bataille de Stemkerque et à celle de Neerwinden, où il fut grièvement blessé.

Colonel de Piémont, le 20 août 1693, il s'en démit en 1700 et ne servit plus depuis cette époque, sa blessure le mettant hors d'état de faire campagne. Il avait été institué héritier de la duchesse de Mecklenbourg, sa tante, en la seigneurie de Châtillon-en-Gâtinois. Il obtint, en 1696, l'érection de cette terre en duché-pairie pour lui et ses enfants mâles, et prit le nom de duc DE QUATILLON. Il mourut en 1731.

qui gardaient le moulin de Billeghem, à 1 kilomètre environ en avant des lignes françaises, furent attaqués (le 19 juin) par 5 ou 600 hommes de l'électeur de Bavière. Le maréchal de Boufflers, prévenu, fit aussitôt monter à cheval cinq ou six escadrons de cavalerie, et envoya les deux autres compagnies de grenadiers de Piémont au secours du poste de Billeghem. Le secours ne fut pas plus tôt arrivé « que les ennemis débouchèrent des haies Nos troupes soutinrent le choc avec tant de vigueur que l'ennemi fut obligé de faire avancer un plus gros corps Les nôtres eurent l'ordre de se retirer, après avoir fait plusieurs décharges.... L'infanterie fit toujours feu sur les ennemis, et donna par là le temps à la cavalerie de se rallier, toutes les fois qu'il en fut besoin (1) ». Quinze grenadiers de Piémont furent tués dans cette affaire, quelques autres blessés.

En juillet, un bataillon entre dans Namur, et participe à l'admirable défense du maréchal de Boufflers. Le 7, le capitaine DE RIVIÈRES repousse une attaque des assiégeants au village de Cocquelet ; dans la nuit du 12 au 13, le capitaine PASCAL repousse une nouvelle attaque. Les grenadiers se signalèrent particulièrement à la défense d'un chemin couvert, dans la nuit du 26 au 27 juillet.

Les deux autres bataillons étaient restés à l'armée de Villeroy, et, le 12 août, ouvrirent la tranchée devant Bruxelles. Ayant à leur tête M. DE LUX (brigadier) et le commandant de bataillon DE LONGRUE, ils attaquent et enlèvent un moulin fortifié et une redoute, et poursuivent si vivement les défenseurs jusqu'aux portes de la ville que six grenadiers (avec le lieutenant CHARRON) entrèrent et furent faits prisonniers. M. DE LONGRUE et le lieutenant LA PEYRADE étaient mortellement blessés.

Piémont prit ensuite ses quartiers d'hiver à Dinant.

(1) De Quincy, *Histoire militaire de Louis XIV.*

Campagnes de 1696 et 1697 ; fin de la guerre.

En 1696, le régiment est à l'armée de la Meuse, sous Boufflers, couvrant Dinant et les places du pays. Il fournit un détachement au renfort que le marquis d'Harcourt emmena à l'armée d'Allemagne, détachement qui se signala à la défense du château de Hart, près de Neustadt. Le poste était occupé par trente grenadiers de Piémont, aux ordres du lieutenant LA COCHARDIERE.

Le prince de Bade, voulant attaquer le camp français et éloigner nos troupes de Neustadt, fit faire un retranchement vis-à-vis du château, dans les journées des 12 et 13 septembre.

Le 14, six pièces de canon ouvrent le feu, font une grande brèche aux murailles du fort. Le 15, un bataillon ennemi tente l'assaut : il est repoussé avec pertes. La canonnade continue pendant deux jours encore ; enfin, le 17, à 6 heures du soir, 500 hommes, soutenus par quatre bataillons, s'avancent vers le château de Hart. La résistance était impossible, et déjà M. DE LA COCHARDIERE avait reçu l'ordre de battre en retraite (le lieutenant-colonel de la Bussière, avec 300 hommes, devait protéger son mouvement).

Le brave lieutenant fait enterrer ce qui lui reste de poudre ; puis, quand l'ennemi arrive à la brèche, il met lui-même le feu au saucisson, et, profitant de l'explosion, regagne heureusement l'armée, sans être poursuivi et sans perdre un seul homme.

Cette même année, la compagnie du capitaine BOSSENDY, détachée, avec une compagnie de la Reine, à la défense de Belle-Isle-en-Mer, eut la gloire de repousser un débarquement tenté par la flotte anglaise. Le 18 août, quarante bâtiments arrivaient en vue de l'île ; des tentatives de débarquement furent faites au port Doridrop, au port Maria, au port Blanc ; grâce aux bonnes dispositions et à l'énergie des défenseurs, toutes échouèrent pitoyablement, et, le 20, les vaisseaux ennemis reprenaient la haute mer (1).

(1) De Quincy, *Histoire militaires de Louis XIV.*

En 1697, Piémont se trouva au siège d'Ath, mais n'y eut aucune part directe.

Le traité de Ryswick mit fin à la guerre ; les compagnies qui, pendant toute la campagne, avaient été maintenues à l'effectif de 45 hommes, furent réduites à 35 (15 décembre 1699).

Le major La Bretoche.

En 1698, un fait digne d'être relaté, parce qu'il est tout à l'honneur d'un des plus vieux officiers du régiment, se passa à la cour, à Compiègne.

Un vétéran de Piémont, le major LA BRETOCHE, avait quitté le service vers 1666, à l'âge de 70 ans. Cinq de ses fils avaient été tués à la guerre ; il ne lui en restait qu'un, lieutenant-colonel aux cuirassiers du Dauphin, vaillant entre tous, et « cité comme le plus bel homme de guerre de son temps » (1).

Le vieux LA BRETOCHE avait appris la création de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et il s'étonnait fort que son fils n'eût pas encore été nommé chevalier. Quittant sa retraite, il vint, à l'âge de 102 ans, trouver Louis XIV à Compiègne. Le roi était environné de toute sa cour, quand le vieillard, au bras de son fils, parut, marchant d'un pas alerte, redressant sans effort sa haute taille, et dominant de sa vénérable tête blanche de centenaire la double haie des courtisans, qui s'écartaient devant lui avec un murmure d'admiration.

« Voici, dit Louis XIV au roi Jacques d'Angleterre, assis à ses côtés, voici le plus ancien de mes officiers ! », et désignant le fils : « et voici l'un des plus braves et des plus beaux ! » Puis, s'adressant avec bonté au vieillard ému, il ajouta : « Vos longs services méritent une récompense : vous êtes chevalier de Saint-Louis ! » Et il lui promit de ne pas oublier son fils aux premières nominations.

(1) De Quincy, *Histoire militaire de Louis XIV.*

LA BRETOCHE mourut à l'âge de 107 ans, sans avoir jamais eu un seul jour de maladie ; il se coucha, dit l'histoire, seulement quelques heures avant sa mort « pour faire comme tout le monde » (1).

Guerre de la Succession d'Espagne : campagne de 1701 et 1702 ; bataille de Luzzara.

Le 8 mars 1700, le chevalier DE LUXEMBOURG (2) remplaçait le comte DE LUX, son frère, à la tête du régiment de Piémont.

L'avènement du duc d'Anjou au trône d'Espagne allait amener la plus longue et la plus funeste des guerres de Louis XIV.

En prévision des hostilités prochaines, les compagnies du régiment furent remises à 45 hommes (20 mars 1701).

(1) D'Aspect, *Histoire de l'ordre de Saint-Louis*. — De Massas, *de*.

(2) Chrétien-Louis DE MONTMORENCY, chevalier DE LUXEMBOURG, était né le 9 février 1676. Il eut d'abord le régiment de Nivernais, puis celui de Provence (lors de la démission de son frère, le comte DE LUX, qui passait à Piémont) et se trouva à Namur, à Steinkerque, à Neerwinden. A la mort du maréchal son père (janvier 1695), il prit le nom de chevalier DE LUXEMBOURG. Il servit en Flandre, en 1696, et assista au siège d'Ath, en 1697.

Colonel du régiment de Piémont, le 8 mars 1700, brigadier en 1703, il servit avec distinction en Italie, et fut nommé maréchal de camp par brevet du 26 octobre 1704.

Il est au siège de Yvernoy en 1705, et se distingue, le 16 août, à Cassano ; le 18, les ennemis s'étant solidement retranchés à la tête du pont sur le Serio, il les attaque, les contraint de repasser la rivière, et reçoit une blessure au côté. Il se distingua encore à Calcinato (1706), à Oudenarde (1708), où il chargea jusqu'à quinze fois. Le 23 septembre 1708, il entra par surprise, avec 4,900 hommes, dans Lille assiégée ; et, dans une sortie, le 12 novembre, tua plus de 700 hommes aux assiégeants. A Malplaquet (1709), il commandait le corps de réserve, et protégea la retraite de l'armée.

Le 7 décembre 1711, il se maria, et prit dès lors le titre de prince de Tingry. Il se distingua à Denain, en 1712, et se trouva aux prises de Marchiennes, du Quesnoy et de Bouchain.

Il commanda à Valenciennes, en 1713 ; au camp de la Sambre, en 1727. Chevalier des ordres du roi le 2 février 1731, il était, en 1733, aux sièges de Kehl et de Philipsbourg.

Le 17 janvier 1735, il fut nommé maréchal de France. Il ne servit plus depuis cette époque. Il mourut le 25 novembre 1746.

La malheureuse affaire de Carpi força le roi d'envoyer des renforts par delà les Alpes : un bataillon de Piémont en fit partie.

Il se trouva avec Villeroy à la défaite de Chiari (1^{er} septembre 1701).

Les deux autres bataillons restèrent à l'armée d'Allemagne, au camp de Brisach. Le 2 janvier 1702, ils étaient à leur tour dirigés sur l'Italie.

Le colonel DE LUXEMBOURG, nommé brigadier, eut à l'armée de Vendôme le commandement des trois bataillons de Piémont et d'un bataillon de Berwick.

En mai, le régiment marche au déblocus de Mantoue ; le 27, il est détaché avec 300 dragons et quatre pièces de gros calibre, pour aller faire le siège de Castiglione. La place, qui eût pu tenir dix ou quinze jours, se rendit le 1^{er} juin. Le capitaine de grenadiers DE DARMISSAN fut tué dans cette expédition.

Le 3 juin, l'armée marche sur la Madonna delle Grazzie et campe à une portée de canon à peine des troupes du prince Eugène.

Dans la nuit du 10 au 11, Eugène renouvelle le coup de Crémone, cherche à enlever Vendôme comme il avait enlevé Villeroy. Vendôme occupait une maison isolée, à l'extrémité du village de Rivalta, sur une hauteur descendant en pente douce vers le lac de Garde. Les roseaux, fort épais en cet endroit, favorisaient une surprise ; il n'y avait là qu'un poste de dix hommes de Piémont, commandés par le sergent LA VARENNE, ayant pour consigne « d'empêcher de couper de fort beaux arbres, qu'on voulait conserver ». Deux cent cinquante ennemis, commandés par un lieutenant-colonel, arrivent par le lac, débarquent sans bruit : — « Qui vive ? crie la sentinelle. — Malades évacués de Mantoue », lui est-il répondu. La sentinelle, sans défiance, est surprise et égorgée. Heureusement, l'un des assaillants, oubliant la consigne, tire un coup de fusil. Le sergent LA VARENNE aperçoit le détachement, ouvre bravement le feu, et donne l'éveil à l'armée. L'entreprise des Autrichiens, si bien commencée, échoue piteusement.

Les trois compagnies de grenadiers de Piémont, commandées

par MM. DE PÉRISSANT (1), DE PAULET et NOGAREDE, capitaines, se trouvèrent, le 26 juillet, au combat de Santa Vittoria. Avec vingt et une autres compagnies de l'armée, elles décidèrent le succès, en franchissant la chaussée de Crostolo et en chargeant vigoureusement l'ennemi en queue et en flanc. Le lieutenant DAURIGNAC fut tué dans cette affaire, qui ne fut, à proprement parler, qu'une déroute du côté des Autrichiens. Le nombre de chevaux pris était si grand, que les grenadiers parurent tous montés devant le roi d'Espagne.

Piémont se couvrit de gloire à Luzzara (15 août). Il était en première ligne, à la gauche, retranché derrière un petit bois, sur les bords du Pô. Vendôme n'avait pu placer une deuxième ligne en soutien du régiment, le terrain ne le permettant pas. C'est par là que commença l'attaque.

L'infanterie autrichienne, conduite par le prince de Commercy, s'avança, prêtant le flanc à Piémont, qui fit sur elle un feu continu.

A quatre reprises, le prince, ralliant ses troupes, revint à la charge. Quelques régiments français plièrent même, à la quatrième attaque. « Mais Piémont conserva toujours son poste, malgré les efforts de l'ennemi, qui demanda une suspension d'armes pour retirer le corps du prince de Commercy, qui avait été tué. »

Cette héroïque résistance faillit coûter cher au régiment. Il se trouva séparé, pendant une partie de la nuit, du gros de l'armée française, et forcé de repousser, depuis 9 heures du soir jusqu'à 1 heure après minuit, les assauts réitérés des Autrichiens. L'ennemi finit par se lasser, et se retira à portée de pistolet. Il était grand temps ; car les munitions commençaient à manquer. Piémont put se retirer par une marche de flanc très dangereuse entre le fleuve et l'armée ennemie.

Les Autrichiens n'osèrent pas bouger.

« L'action a roulé sur moi, qui me suis trouvé hors de com-

(1) Après cette affaire, le roi accorda à M. DE PÉRISSANT une pension de 400 livres.

munication avec l'armée... Votre Majesté ne trouvera pas mauvais que je nomme ces troupes et leur rende la justice qui leur est due : trois bataillons de Piémont, deux de Lyonnais, un de l'Isle de France, 150 hommes des troupes de Savoie et le régiment de cavalerie de Bourbon. Les officiers et la troupe ont combattu avec une valeur que je ne puis exprimer à Votre Majesté (1). »

La bataille était indécise, et l'on chanta le *Te Deum* des deux côtés ; mais l'ennemi avait perdu trois fois plus de monde, et le château de Luzzara se rendait aux Français le 17 août.

Piémont perdit, à cette glorieuse affaire, son lieutenant-colonel, M. DE LOISEL, mortellement blessé ; les capitaines SAINT-MARTIN et SENARQUE, et plusieurs autres officiers. Parmi les blessés, citons : le commandant DE CHARTREIX, les capitaines DE SALIGNY, DE FLACOURT, le lieutenant DESBORDES.

M. DE CHARTREIX (2) fut, en récompense de sa belle conduite, nommé lieutenant-colonel de Piémont, le 24 septembre suivant. Le major, M. SARRAU DE LA CASSAGNE, avait, à la tête du régiment, montré tant de valeur et d'intelligence, que le roi érigea une de ses terres en comté « pour conserver à sa famille le souvenir de ses belles actions ».

Piémont assista encore, cette année-là, aux sièges de Guastalla et de Borgoforte, et prit ses quartiers d'hiver à Modène.

Campagne de 1703, 1704 et 1705 ; capitaine Champagnelles ; siège de Verceil, d'Ivrée, de Verrue, etc.

Dans les premiers jours du mois de janvier 1703, un détachement de Piémont, commandé par le colonel DE LUXEMBOURG, marche avec M. de Vaubécourt sur la Bondanella. L'ennemi y avait construit de solides retranchements, à l'abri desquels il

(1) Rapport de M. Langallerie au roi.

(2) DE CHARTREIX (Georges) servait à Piémont depuis 1669, et avait été fait commandant du 3^e bataillon le 10 février 1695. Lieutenant du roi à Charlemont en décembre 1704, il fut nommé brigadier le 22 novembre 1706. Il mourut en 1731, à Arras, où il était lieutenant du roi.

pouvait chaque jour inquiéter les quartiers de Vendôme. M. DE LUXEMBOURG eut l'attaque de gauche « la plus importante » ; le 13, à 3 heures de l'après-midi, l'assaut fut donné avec tant de vigueur que pas un des défenseurs ne put échapper ; ils furent tous tués, noyés ou faits prisonniers.

« Sur la fin du mois de février, le comte de Staremborg fit avancer 2,000 Autrichiens vers Bondanella, pour les jeter dans Bersello ; mais ce corps fut attaqué par des troupes que rassemblèrent MM. de Vaubécourt et le chevalier DE LUXEMBOURG (Piémont fournit ses trois compagnies de grenadiers et trois piquets) et mis en fuite, après avoir fait une assez grosse perte.

« M. Albergotti, qui commandait dans Modène, sortit de cette ville le 21 de mars, avec 1,600 hommes de pied, commandés par M. de LUXEMBOURG et M. de Dillon, et 600 chevaux. Il marcha par de très mauvais chemins, à Boina et à Rivara, villages éloignés de 20 milles de Modène, où était le régiment d'Erbeviller, dragons de l'empereur. Il ne put y arriver qu'au jour ; l'ennemi s'était retiré en fuyant. Il entra ensuite dans le village, où il prit 60 chevaux, 40 dragons et une partie des bagages (1). »

En juin, le capitaine DE MAISONROUGE et trois lieutenants de Piémont sont tués devant Ostiglia. Le régiment accompagne ensuite Vendôme dans le Trentin, et contribue aux prises d'Arco, de Nago, d'Asti et de Villanova d'Asti. Il prit ses quartiers à Monteglio, en Piémont.

Le 11 mars 1704, le comte d'Estaing recevait l'ordre d'enlever les postes de Robbio et de Rosasco. Il partit de Seretto avec 200 hommes de Piémont, 300 de Normandie et 200 chevaux. Le poste de Robbio était un grand carré irrégulier, avec de petits flancs, entouré d'un fossé plein d'eau et d'un marais qui le rendaient presque inaccessible ; ses murailles, crénelées, avaient 3 pieds d'épaisseur. Il ne tint pas devant la valeur de nos troupes, et un bataillon de Piémont y vint tenir garnison.

(1) De Quiney, *Histoire militaire de Louis XIV.*

M. d'Estaing s'apprêtait à marcher sur Rosasco, lorsqu'on apprit, par un espion, que le poste venait d'être enlevé par surprise. Voici ce qui s'était passé :

Le capitaine de grenadiers CHAMPAGNELLES, du régiment de Piémont, commandait le château de Cozzo. Il apprit, par des paysans, que l'ennemi abandonnait Rosasco. Aussitôt, laissant à la garde de son poste une vingtaine d'hommes, il part avec son lieutenant, LA NEUVILLE, et 54 hommes de Piémont et de Tessé. Le jeune LA NEUVILLE (il n'avait que 18 ans) marchait en avant-garde avec une quinzaine d'hommes. Il trouve à la porte de la ville un détachement de hussards autrichiens; sans tirer un coup de fusil, il s'élançait résolument, baïonnette au canon, et pousse si vigoureusement l'ennemi que la barrière s'étant trouvée fermée, les hussards ne purent entrer dans le village, et prirent la fuite. CHAMPAGNELLES rejoint son lieutenant, et nos 54 braves, escaladant les retranchements, marchent droit sur le château. A ce moment même, le général autrichien Vaubonne entrait dans Rosasco, par la porte opposée, avec 50 dragons et 50 grenadiers; il se dispose à charger l'infanterie française.

CHAMPAGNELLES ne lui en laisse pas le temps, marche à lui, tue plusieurs grenadiers et dragons, et prend un capitaine.

Forcé de reculer, Vaubonne laisse le château à découvert : il est immédiatement occupé par les Français, qui s'y barricadent. En vain, piqué au vif en voyant qu'il n'a eu affaire qu'à une poignée d'hommes, le général revient-il à la charge : tous ses efforts échouèrent devant l'énergique résistance du capitaine CHAMPAGNELLES, et Rosasco nous resta. Deux bataillons de Piémont y entrèrent en garnison (1).

Les trois bataillons vont, à la fin de mai, au siège de Vercell. Ils se distinguent à leur garde du 26 au 27 juin, et à celle du 15 au 16 juillet : « Quoique les mineurs n'eussent pu venir à bout d'établir des mines sous la demi-lune, M. de Chemerault se dé-

(1) Cet exploit du capitaine CHAMPAGNELLES (ou CHAMPIGNELLES) eut un grand retentissement à la cour. Louis XIV nomma chevaliers de Saint-Louis le brave capitaine et son lieutenant, et accorda une pension à chacun d'eux. (Dangeau.)

termina à l'attaquer. Il ordonna, à 11 heures du soir, à M. DE MARANVAL, capitaine de grenadiers dans Piémont, de monter à la brèche avec trente grenadiers ; ce qu'il exécuta, en faisant marcher devant lui un sergent et cinq grenadiers ; il entra dedans sans opposition, en criant : « tûe! tûe! » et faisant tirer quelques coups de fusil sur quinze ou seize soldats qui la gardaient, lesquels prirent la fuite. M. DE MARANVAL les poursuivit jusqu'au pont de la gorge de la demi-lune, qu'il fit lever en même temps, ce qui assura le logement (1). » Le capitaine DE VARANGUE fut tué à cette attaque.

Après la capitulation de Verceil (21 juillet), Piémont alla au siège d'Ivrée, où M. DE LUXEMBOURG et les grenadiers se distinguèrent à l'attaque du 19 août, puis au siège de Verrue, qui se prolongea jusqu'au 9 avril 1705, et coûta cher au régiment : le capitaine DE PRÉCHAC périt, dans la nuit du 29 au 30 octobre, à la prise de la contrescarpe de Guerbignan ; le capitaine DE GADAYNE fut grièvement blessé à l'affaire du 26 novembre. Les lieutenants MAC-MAHON, GRIGNOLS, CHARTOGNE et MARANVAL furent tués dans différents combats livrés sous les murs de Verrue ; le capitaine NOFFON et le sous-lieutenant BONY, blessés. Mais le régiment se signala particulièrement à l'attaque et à la prise du pont de communication de la ville au camp ennemi de Crescentin, dans la nuit du 1^{er} au 2 mars 1705.

Le 16 mars, M. DE BULLION (2) était nommé colonel, en remplacement de M. DE LUXEMBOURG. Le chevalier DE LUXEMBOURG, qui s'était distingué l'année précédente au siège de Revere (attaque du 10 avril 1704), avait été chargé de porter à la cour la nouvelle de cette prise : il fut, en récompense, fait maréchal de camp par brevet du 26 octobre.

(1) De Quincy, *Histoire militaire de Louis XIV.*

(2) Anne-Jacques DE BULLION, marquis DE FERVACOURS, était né le 31 décembre 1679. Il alla faire ses caravanes à Malte, où il resta trois ans. Entré aux mousquetaires en 1701, il se trouva à la défense des Hollandais sous Nimègue et à la canonnade de Peer en 1702 ; il était, le 3 septembre 1702, nommé colonel du régiment de Bassigny. Il fut blessé dans une escarmouche en 1703, et se trouva aux combats de la Stradella, de Castelnovo, aux sièges de Verceil,

Piémont fit encore, en 1705, le siège de Chivasso (3 mai-30 juin), où le capitaine PLANEL DE MERIC fut tué et le capitaine DE LONGUEVAL blessé, et le siège d'Asti. « Pendant que le duc de la Feuillade prenait ses dispositions pour l'attaque du faubourg d'Asti, la cavalerie impériale tomba sur le camp du régiment : les grenadiers surtout souffrirent, mais ils eurent la gloire de chasser l'ennemi, qui laissa 1,500 hommes sur le terrain (1). »

Le capitaine DE LABRO fut blessé dans cette affaire.

Le 26 octobre, le lieutenant-colonel, M. DE FILIGONDE, aidait d'Angennes à prendre le village et le château de Cinzano : PRECHAC, aide-major du régiment, avec quelques grenadiers, s'empara des écuries du château, força les ennemis, au nombre de 100, à se réfugier dans le donjon, où ils ne tardèrent pas à se rendre.

Piémont prit ses quartiers d'hiver à Barzolo, en Lombardie.

Campagne de 1706 : bataille de Calcinato ; siège de Turin.

Le 19 avril 1706, Piémont se trouve au combat de Calcinato. Il tenait la droite de l'infanterie, et, comme à Neerwinden, avait en face de lui les troupes brandebourgeoises : s'élançant, baïonnette au canon et sans tirer un seul coup de fusil, il franchit les fossés qui couvraient le front de l'ennemi, le met en fuite, après avoir fait un terrible carnage. Les lieutenants DE CHAPIGNON, DE TOURTELLE, LA TESSONNIÈRE étaient parmi les blessés.

d'Ivrée et de Verruc. Colonel de Piémont le 16 mars 1705. En mars 1708, il quitta le nom de chevalier DE BULLION pour celui de marquis DE FERRACQUES.

Brigadier le 22 mars 1710, il se démit de son régiment, en janvier 1711, par pique de n'avoir pas été fait maréchal de camp après sa belle conduite à la défense de Donai. Le 8 octobre 1715, il était nommé gouverneur général du Maine, Perche et Laval ; le 16 janvier 1717, il reprenait de nouveau le commandement du régiment de Piémont.

Nommé maréchal de camp par brevet du 1^{er} février 1719, il commanda en cette qualité à Parme et à Guastella, et reçut les ordres le 3 juin 1724.

Il mourut le 23 avril 1745.

(1) Susano, *Histoire de l'infanterie française*.

Le régiment resta en Lombardie jusqu'au mois d'août ; il fut, à cette époque, dirigé sur Turin pour renforcer l'armée de siège. Les compagnies de grenadiers y arrivèrent le 30 août. Malgré de grands efforts, les Français n'avaient encore fait, devant la place, aucun progrès sensible ; le siège traînait en longueur. Une attaque tentée quatre jours auparavant (le 26) sur la demi-lune et les contre-gardes, mal préparée, avait échoué ; et, d'un moment à l'autre, l'armée du prince Eugène pouvait survenir, tomber sur l'armée assiégeante, déjà fort éprouvée et démoralisée. Une nouvelle attaque fut résolue (31 août).

La colonne, précédée par un lieutenant et vingt grenadiers de Piémont, s'élança impétueusement, enleva la demi-lune : « Deux compagnies de grenadiers de Piémont et une irlandaise marchèrent à la brèche, se jetèrent dans la demi-lune et chassèrent les ennemis des traverses qui sont au bout des faces ; mais le canon à cartouches de la courtine et le feu d'un très bon réduit incommodèrent fort nos grenadiers (1). »

Il fallut battre en retraite. Les compagnies de Piémont étaient complètement décimées ; l'explosion d'une mine vint, un instant après, enterrer les survivants. Il n'en échappa que trente, la plupart affreusement mutilés. Les capitaines LA ROQUE, NOFFON et ROQUEFOULET ; les lieutenants PIGNY, LA NEUVILLE ; les sous-lieutenants LAURANGE et COMMERFORT étaient parmi les morts. Le lieutenant DU PESCHE, culbuté du haut de la brèche dans le fossé, en fut quitte pour de fortes contusions ; le sous-lieutenant O'NEILL était grièvement blessé.

Le lendemain 1^{er} septembre, les trois bataillons du régiment arrivaient devant Turin. L'armée commençait à se plaindre hautement de l'incapacité de ses chefs (La Feuillade, Marsin) ; elle aurait voulu voir le prince d'Orléans prendre le commandement du siège. Mais ce dernier, en complet désaccord avec les autres généraux, devant l'insuccès de ses sages avis, s'était retiré dans son logement, refusant de paraître, ne voulant plus se mêler de rien.

(1) Lettres de M. Lorrières d'Astier à Chamillard.

« Tout ce qui se passait depuis quelques jours avait fait trop de bruit pour que l'armée n'en fût pas instruite, jusqu'aux soldats. Le rang de M. le duc d'Orléans, la justesse et la fermeté de ses avis, dont les vieux soldats ne sont pas incapables d'être quelquefois bons juges..., les faisaient murmurer de ce qu'il ne voulait plus commander l'armée. Comme il passait donc de la sorte à la tête des camps (matin du 7 septembre), un soldat de Piémont l'appela par son nom et lui demanda s'il leur refuserait son épée. Ce mot fit plus que n'avaient fait les officiers généraux qui l'avaient été tirer de chez lui. Il répondit au soldat qu'il la lui demandait de trop bonne grâce pour en être refusé (1). »

Il était trop tard. Ce jour-là, le prince Eugène et le duc de Savoie attaquèrent nos lignes. Piémont, placé entre la Stura et la Doria, fit bravement son devoir et soutint jusqu'à trois charges de l'ennemi. Mais, trop faible, il se vit forcé de battre en retraite, ne comptant plus à son effectif que 365 hommes valides et 254 malades !

Les lieutenants CHABERTAN et LIMARS furent tués, dans cette affaire du 7 septembre ; le capitaine DESBORDES, les lieutenants DE BONY et DE THOISY étaient blessés.

Campagnes de 1707, 1708, 1709 : Oudenarde et Malplaquet.

Piémont resta en Provence, et y passa l'hiver. En 1707, il fut dirigé sur l'armée de Flandre, et hiverna au Quesnoy. En 1708, il prend part, à la gauche de Picardie, au combat de Oudenarde : il y chargea cinq fois, perdit 36 officiers tués, et en eut 63 de blessés. Parmi les morts se trouvaient les capitaines SAINT-MALINS (chevalier de Saint-Louis), LA GRANDROCHE, BELLE-ISLE, DAMILLY, DESBORDES, D'ODAN, DE BONY, BLÉNICOURT, DE FINE, MONTAUSÈGLE ; les lieutenants O'NEIL, MAISONNEUVE et PRECHAC. Parmi les blessés, le commandant DE PÉRISSANT, les capitaines

(1) Mémoires de Saint-Simon.

LABRO, D'ARASSE, VILLENEUVE, DARIEU, PÉCLOVELLES, DE CHENELETTE ; les lieutenants GATIGNOL, DAVIEU, DE THOISY, RECHIGNAT, PEJOUX, DESMAZIÈRES, MONTROC, DE BARLES et LIGNAC (11 juillet).

Pendant que les alliés assiégeaient Lille, les débris du régiment étaient au corps d'observation du marquis de la Châtre, à Escanaff : ils prirent leurs quartiers à Amiens.

L'année 1709 devait enfin marquer le terme de nos revers. L'hiver et la famine avaient achevé de ruiner la France. L'invasion était à ses portes. Un immense élan de patriotisme, comme seule elle en a aux heures suprêmes, la dressa tout entière en face de l'ennemi. Les soldats affluèrent, demandant le combat à grands cris.

Villars les mena à Malplaquet.

Dans cette glorieuse journée, Piémont fit merveille. Il ne comptait guère dans ses rangs que les nouvelles levées des premiers mois de 1709 : tous ces paysans, improvisés soldats, mais capables « de jeter leur pain pour courir au feu », furent héroïques. Le régiment prit trois drapeaux à l'ennemi ; il perdit son lieutenant-colonel, M. DE FILIGONDE ; les capitaines CAMPANELLE, SAINTE-MARIE, DU TERRAIL ; les lieutenants CATALAN et LABARDE, tués sur le champ de bataille. Seize officiers étaient plus ou moins grièvement blessés : MM. LASALLE (1), major ; les capitaines DE CHANTOIS, LASALLE, BECEAU, VILLENEUVE, DE CHENELETTE, COMPAGNE, FORTUNIER, SUFFRET ; les lieutenants DESANELLES, CHARPENTIER, PEJOUX, SOULTRAY, DU BOISSET, et les sous-lieutenants BARONNAT et LACHAU.

Le colonel, M. DE FERVACQUES (précédemment chevalier de BULLION) s'était particulièrement distingué : « Je ne saurais trop louer la valeur et le sang-froid de M. DE FERVACQUES, et je n'ai vu dans notre droite que des prodiges de valeur de toute notre infanterie, ni témoigner plus de fermeté dans la retraite. Il sera

(1) Le major DE LASALLE passait, dans l'armée, pour être l'officier le plus exact dans le service. Aussi fut-il plus tard choisi par le régent pour garder le duc du Maine, prisonnier à Dourdan.

(2) Rapport de M. d'Artagnan au roi.

nécessaire que Votre Majesté en marque sa satisfaction par quelques récompenses, par exemple M. DE FERVACQUES (2)... ». Le colonel de Piémont fut nommé brigadier.

Le capitaine DE FORTUNIER avait, ce jour-là, donné un bel exemple de stoïcisme militaire : un boulet lui fracasse le bras gauche. Sans s'émouvoir, il arrache son bras avec fermeté, et écrit à ses parents, sur le champ de bataille même, le récit des événements de la journée.

Campagnes de 1710, 1711, 1712, 1713 ; Siège de Douai, bataille de Denain. Sièges de Landau et de Fribourg.

Après Malplaquet, le régiment, réduit à 1,069 hommes, entra dans Valenciennes. Il y reçut 150 recrues, et, en mars 1710, se rendit à Douai pour renforcer la garnison.

« Cette place fut bientôt investie par toutes les forces des alliés. Le capitaine des grenadiers DE ROCHEPIERRE, jeté, dès le début du siège, avec 80 hommes, dans le château de Vaugeville, y soutint avec succès trois assauts, dans l'un desquels il fut blessé. Il ne se rendit qu'à la condition que son détachement partagerait le sort réservé à la garnison de Douai. Tout était convenu, quand le feu prit aux poudres et emporta la plus grande partie de ces braves gens, ainsi que M. DE ROCHEPIERRE.

» Douai tint cinquante-deux jours, pendant lesquels la garnison fit trente-deux sorties. Le 8 mai, les grenadiers de Piémont, commandés par MM. NOLET, DE LA CONDAMINE et BECEAU, bouleversèrent les travaux de l'assiégeant et détruisirent un régiment anglais.

» Le 25, le lieutenant de grenadiers LESURE marche, avec 20 hommes, vers la tête de la sape ; il en chasse les travailleurs ; et, quoique blessé, il ne rentre dans la place qu'après avoir comblé la sape.

» Le 3 juin, le capitaine DE NOVELLES est tué, en défendant une

(1) Susane, *Histoire de l'infanterie française*, d'après le travail de Roussel.

place d'armes. Enfin, la brèche étant praticable et la garnison à bout de force, le comte Albergotti, gouverneur de Douai, se résigne à capituler. Outre les officiers déjà nommés, Piémont perdait les capitaines DU LUDE et SAINT-ANDEOL et les lieutenants VAUJO, DESANELLES, PANADORES, SAINT-MARTIN et FLEURY (1) ».

Parmi les blessés, citons : le lieutenant-colonel DE PÉRISSANT ; les capitaines BAIGNEUX, DE LA CONDAMINE, DE CHÉNELETTE, GATIGNOL et CHARPENTIER ; les lieutenants DE TOURTELLE, DE VALEIL, RECHIGNAT et VALORY.

Un des meilleurs officiers du corps, le lieutenant DE BARLES, était chez lui en congé, lorsqu'il apprit que le régiment était assiégé dans Douai. Il accourt aussitôt, prend un déguisement de paysan, et chargé d'eau-de-vie et de légumes, parvient à traverser les lignes ennemies, et à s'introduire dans la place. Il se distingua, et fut légèrement blessé pendant le siège.

Piémont se retira à Cambrai, et, en 1711, vint tenir garnison à Saint-Omer. M. DE FERVACQUES, qui s'était démis de son régiment (1), fut remplacé par le duc DE LOUVIGNY (2).

En 1712, Piémont envoie trois piquets à l'attaque de Lillers ; il prend part à la bataille de Denain, à la prise de Marchiennes, de Douai, du Quesnoy (où il se signala, et eut les capitaines

(1) M. DE FERVACQUES, bien que créé brigadier l'année précédente, était furieux de ne pas avoir été fait maréchal de camp après Douai. Le roi l'autorisa à se démettre de son régiment ; mais, pour le punir, il fixa à 75,000 livres seulement le prix de Piémont (acheté 100,000 par M. DE FERVACQUES) ; c'était pour l'irascible colonel une perte sèche de 20,000 livres. (Saint-Simon.)

(2) Louis-Antoine-Armand DE GRAMONT, duc DE LOUVIGNY, était né le 20 mars 1648. Il entra aux mousquetaires en 1703 et assista au combat d'Eckeren, en Flandre. Après avoir obtenu une cornette au régiment de Colonel Général des dragons, il fut nommé sous-lieutenant au régiment du Roi, le 8 février 1705. Le 2 août, il commanda un régiment d'infanterie de son nom, et servit au siège de Turin, à Oudenarde, à Malplaquet.

Colonel de Piémont le 26 janvier 1711, il prit le commandement du régiment des gardes françaises le 15 janvier 1717.

En 1717, il prit le nom de duc DE GRAMONT, et fut nommé maréchal de camp le 24 avril 1717. Chevalier des ordres du roi le 2 février 1728, lieutenant général le 1^{er} août 1734, il mourut le 16 mai 1741.

NOLET et HUCHAT tués, le lieutenant DE VALEIL, blessé), et de Bouchain.

En 1713, il est au siège de Landau : son lieutenant-colonel, M. DE PÉRISSANT, y fut blessé. Il assiste ensuite au combat devant Fribourg (1) et termine la guerre par le siège de cette place. Il avait son poste au bas du Roscof, et il ouvrit la tranchée devant le château, du côté du pont Saint-Pierre. Le capitaine DE CHANTOIS fut tué, le 14 octobre, à la tête de la sape.

Fin de la guerre. — Incorporation du régiment de Nuaille.

La longue guerre de la Succession d'Espagne était terminée, presque en même temps que le règne, à la fois si glorieux et si funeste, de Louis XIV. L'armée fut réorganisée à son effectif de paix ; tous les régiments (et ils étaient nombreux) levés en vue de la campagne disparurent en 1714. Piémont reçut en incorporation le régiment de Nuaille (20 septembre 1714), et se trouva constitué à trois bataillons de quinze compagnies chacun (dont une de grenadiers). L'effectif des compagnies était de 40 hommes.

Il alla tenir garnison en Bretagne (2).

(1) Le lieutenant-colonel DE PÉRISSANT fut nommé lieutenant du roi, à Fribourg.

(2) Parmi les nominations de Saint-Louis, faites en 1713, nous relevons les noms de MM. DE CHÉNELETTE, lieutenant-colonel, DE LA CONDAMINE, commandant de bataillon ; DE BAIGNEUX et DE LANCRY, capitaines.

CHAPITRE IV

**Piémont sous les règnes de Louis XV et Louis XVI
(1715-1791)**

Le régiment en Bretagne; variation des effectifs. — Guerre de Pologne : siège de Kehl; affaire des lignes d'Ettingen; siège de Philipsbourg; garnisons jusqu'en 1740. — Guerre de la Succession d'Autriche : campagne de Bohême (1741-1742). — Retraite sur Prague; siège de la ville; belle retraite de l'armée. — Campagnes de 1743 et 1744 : sièges de Menin et d'Ypres; les « volontaires de Piémont ». — Campagne de 1745 : siège de Tournay; bataille de Fontenoy; surprise de Gand. — Campagne de 1746 : siège de Bruxelles. — Campagnes de 1747 et 1748 : les volontaires à Lierre, au pont de Waelhem, à Berg-op-Zoom; siège de Maëstricht; fin de la guerre. — Piémont pendant la paix (1749-1757); garnisons successives. — Guerre de Sept ans : campagne de 1757; opérations de l'armée de Soubise; bataille de Rosbach (5 novembre). — Campagnes de 1758 et 1759 : Sondershausen, Lutzelberg; batailles de Bergen et de Minden. — Rappel du régiment en France; campagnes de 1761 et 1762; fin de la guerre. — Garnisons successives; dédoublement de 1776; Piémont prend définitivement le numéro 3 de l'infanterie. — Garnisons successives jusqu'en 1791 : la Révolution française.

Le régiment en Bretagne; variation des effectifs.

Le régiment de Piémont resta, jusqu'en 1733, dans ses garnisons de Bretagne; il fut bien un moment, à l'époque de la guerre d'Espagne, désigné pour l'armée des Pyrénées. Mais il n'arriva qu'à la fin des hostilités, et rentra de suite en Bretagne.

Le marquis DE FERVACQUES (précédemment chevalier DE BULLION) en reprit le commandement en janvier 1717, et, le 6 mars 1719, fut remplacé par le comte DE MAULEVRIER (1).

(1) Louis-René-Edouard COLBERT, comte DE MAULEVRIER, était né le 14 décembre 1699; mousquetaire en 1717, il était nommé colonel de Piémont le 6 mars 1719.

Il commanda le régiment au siège de Kehl, à l'attaque des lignes d'Ettingen, au siège de Philipsbourg, et obtint, le 1^{er} août 1733, le grade de brigadier. Maréchal de camp le 1^{er} janvier 1740, il servit, en cette qualité, à l'armée de

Pendant ces dix-huit années de paix, l'organisation du régiment varia, pour ainsi dire, chaque année, jusqu'au moment où il fut formé à quatre bataillons (10 novembre 1733). Mentionnons seulement les principales modifications : en 1718, les compagnies sont doublées, le bataillon comprend huit compagnies de fusiliers à 70 hommes, et une de grenadiers à 50 hommes. Les années suivantes, l'effectif des compagnies de fusiliers est successivement porté à 81 et 94 hommes, puis retombe à 69. Le 8 avril 1722, les compagnies sont de nouveau dédoublées, chaque bataillon comprend seize compagnies de fusiliers (à 32 hommes), une de grenadiers (à 45 hommes). Enfin, le 25 septembre 1725, l'effectif de toutes les compagnies est uniformément porté à 40 hommes.

Guerre de Pologne : siège de Kehl ; affaires des lignes d'Ettlingen ; siège de Philipsbourg ; garnisons jusqu'à 1740.

En 1733, Piémont fit partie de l'armée du Rhin, et assista au siège de Kehl ; il alla ensuite rétablir le pont d'Huningue, et passa l'hiver dans cette place.

Le 4 mars 1734, il forçait avec Noailles les lignes d'Ettlingen. « Noailles partit à la pointe du jour avec 100 carabiniers des gardes du corps et dragons d'Orléans et de Vitry..... le comte de Saxe conduisait sur la gauche la colonne d'infanterie : les grenadiers, les piquets, soutenus par la brigade de Piémont et des Vaisseaux (1). » Les deux détachements se réunirent au sommet de la montagne, en une petite plaine assez bonne pour se mettre en bataille. Après un orage de deux heures « suivi d'un brouillard si épais qu'on n'y voyait pas à quatre pas », on traversa, pour arriver sur les lignes, un bois de haute futaie. Le

la Meuse sous Maillebois, à l'armée du Rhin sous Coigny, etc... Gouverneur de Saint-Jean-Pied-de-Port, le 4 mai 1748, il fut en même temps nommé ministre du roi près de l'Infant duc de Parme. Il conserva cette charge jusqu'à sa mort, survenue le 29 novembre 1750.

(1) Mémoires de Berwick.

duc de Noailles, qui marchait à la tête du 1^{er} bataillon de Piémont, fit battre la charge ; les soldats donnèrent au cri de : « Vive le roi ! » — « Mes enfants, disait l'officier qui commandait les impériaux ; ne vous étonnez pas, Dieu sera pour nous ! » Ils firent trois décharges à bout portant ; mais, assaillis avec vigueur, ils ne tardèrent pas à prendre la fuite.

Le prince Eugène, en apprenant ce hardi coup de main, ordonnait aussitôt la retraite.

Le lieutenant-colonel de Piémont, M. DE CHENELETTE, avait été blessé dans l'affaire.

Au siège de Philipsbourg, deux compagnies de grenadiers et un piquet de 100 hommes sont, le 14 juillet, à l'attaque de l'ouvrage à cornes ; le lieutenant FLAQUET y fut tué, le capitaine D'ARCOUT blessé.

Un des plus vieux officiers de Piémont, le capitaine de grenadiers LE MAIRE, se distingua à ce siège : malgré son âge très avancé, malgré la goutte dont il souffrait horriblement, il se fit tous les jours porter à la tranchée par deux de ses grenadiers.

En 1735, le régiment assiste au combat de Klausen, qui mit fin aux hostilités. Il va ensuite tenir garnison à Valenciennes ; à Longwy en 1737 ; à Metz en 1738, où il travaille aux fortifications ; à Landau en 1739, et à Strasbourg en 1740.

L'effectif des compagnies, réduit à 35, puis à 30 hommes, fut remis à 40 hommes, en 1741 (1), et les 4 bataillons allèrent joindre, à Lauterbourg, la division du comte de Gassion, destinée à l'armée de Bohême. Piémont était, depuis le 21 février 1740, commandé par M. le comte de LA MASSAYS (2).

(1) Le régiment eut cette année-là une large part dans les nominations de chevaliers de saint Louis. Furent nommés : les commandants de bataillon DESPLACES DU LONG et DU FERMONT ; les capitaines DE BAILLET, DE BRASSENS, DE CHANTOIS, DE BONY, DE BARANS et DE CHEFDEBIEN.

(2) Henri-Gabriel AMPROUX DE LA MASSAYS était lieutenant en second au régiment du roi en 1725 ; lieutenant le 1^{er} juillet 1727, il servit cette même année au camp de la Moselle ; prit part en 1733 aux sièges de Gerra d'Adda, de Pizzighetone, du château de Milan ; en 1734, aux sièges de Tortone, de Novare, de Serravalle, à l'attaque de Colorno et à la bataille de Parme.

Capitaine le 1^{er} août 1734, il assiste à la bataille de Gustalla, et, l'année sui-

Guerre de la succession d'Autriche : Campagne de Bohême.

La division du comte de Gassion passa le Rhin du 22 au 27 septembre, marchant sur Amberg. A l'escalade des murs de Prague, dans la nuit du 25 au 26 novembre, Piémont tenait la droite, et était placé devant la porte Sainte-Marguerite, près du Lorentzberg. Son colonel, M. DE LA MASSAYS, commandait les compagnies de grenadiers et les piquets de soutien. A 2 heures après minuit, les échelles sont plantées, et la ville est prise presque sans coup férir. Grâce aux bonnes dispositions adoptées, le régiment n'avait qu'un grenadier blessé.

Il quitta Prague le 3 décembre pour aller avec toute la division s'emparer de Piseck et du château de Frawemberg. Les grenadiers étaient à l'avant-garde.

Il eut ensuite ses quartiers d'hiver à Protiwin et dans les environs (Ratzchitz, Skristietitz, etc.) et détacha 200 hommes à la garde de Frawemberg.

Cependant, l'armée, journellement harcelée par les Croates et les Pandours, ne put rester dans ses cantonnements. Les Autrichiens se rassemblaient à Budweiss, s'appêtant à nous assaillir de flanc, au nombre de 30 à 35,000. La prise de la petite ville de Wodnian par un détachement de hussards donna l'éveil. Il n'y avait dans Wodnian qu'une troupe de Bavaois et quelques soldats de Piémont et de la Reine. Ces derniers voulaient défendre la ville ; mais les Bavaois se replièrent sans attendre l'ennemi.

« Depuis la prise de Prague, nous avons vu celle de Wodnian sur les Bavaois ; de peu d'importance à la vérité, mais dont la

vante, aux sièges de Reggio et de Revere. Nommé colonel de Piémont par commission du 21 février 1740, il commanda le régiment pendant toute la guerre d'Autriche, et fut nommé brigadier, le 23 février 1744, en considération de la manière distinguée dont il avait servi au siège de Bruxelles. Maréchal de camp par brevet du 10 mai 1748, déclaré en janvier 1749, il se démit du régiment de Piémont.

Il fut employé en Allemagne par lettres du 1^{er} mars 1757, se trouva à la bataille d'Hastembeck et à la prise de Hanovre.

M. DE LA MASSAYS n'a plus servi depuis cette époque ; il mourut à Paris, le 7 octobre 1764.

défense a été encore plus ridicule. Le commandant, à la seconde sommation d'un trompette hussard, se rendit sans avoir vu l'ennemi. Je fus très surpris de le voir conduit à mon quartier, avec sa garnison de Bavaois, par des soldats de Piémont et de la Reine, la bayonnette au bout du fusil. Un sergent et un soldat de Piémont me dirent : « Si M. le commandant bavarois avait » voulu se mettre à notre tête ou nous laisser faire, les ennemis » ne seraient pas dans Wodnian ! ». Effectivement, ce sergent fit une sortie avec 20 soldats de Piémont, et distribua sa troupe de façon que 4 tiraient et se repliaient ensuite sur le reste. Ils en tuèrent 7 ou 8 sans perdre un soldat, et forcèrent les hussards à se retirer (1). »

Ne se sentant plus en sûreté à Protiwin, M. de Gassion concentra l'armée sous Piseck. Piémont, à l'arrière-garde pendant la retraite, eut beaucoup à souffrir du froid, des boues et des incessantes attaques de la cavalerie ennemie (2). Il fut campé vers Saint-Wenceslas, ayant l'Ottava devant lui. Dans cette nouvelle position, on avait moins à craindre les Croates, mais il fallait lutter contre un ennemi plus terrible, le froid, qui devint excessif. Trois fois par jour, des détachements de travailleurs étaient commandés pour aller rompre la glace de la rivière. La neige tombait, sans discontinuer, en tourbillons furieux. (3)

Après quelques tentatives inutiles, les Autrichiens se replièrent sur Budweiss. L'armée put étendre ses cantonnements, se mettre à l'abri. Piémont occupa Strakonitz au mois de janvier 1742, et rentra en mars à Piseck, changeant de poste avec la Marine.

Les maladies faisaient tous les jours de nouveaux vides dans

(1) Lettre du colonel de Piémont à M. de Breteuil, 12 janvier 1742.

(2) Le régiment de la Marine « vint fort à propos au-devant de Piémont et le doubla dans ses logements. Piémont, sensible à cette preuve d'amitié de la part de MM. de la Marine, en conserve encore le souvenir. » (Roussel, *Histoire des régiments.*)

(3) « Pendant onze jours, sur la terre ou sur la paille, je n'ai pu avoir un instant à moi, écrit le colonel DE LA MASSAYS. Le jour des Rois nous a trouvés sous la toile, couverts de quatre pouces de neige. »

ses rangs : 15 officiers furent emportés en quelques mois, et la moitié de l'effectif. Les officiers morts de maladie étaient : les capitaines DE BONNAINVILLIERS, DE BASANCOUR, DE BARLES, DE MOUSELIN, DE LIERGUE ; les lieutenants DE PRUGUES, DE ROUSSY, le chevalier DE ROUSSY, LA BUSSIÈRE, DAMEN, DU DRÉSIL, DESPLANCHES, DU TRONCHAU, DE MEAUX, LA MORILLIÈRE.

Pendant son séjour à Strakonitz, Piémont fournit deux détachements. Les quatre compagnies de grenadiers et le régiment de Brissac-cavalerie furent un jour attaqués par les hussards ennemis. M. DE SUFFRET posta ses grenadiers si avantageusement qu'il protégea la retraite des cavaliers français et força l'ennemi de battre en retraite.

Le 7 mars, un détachement, commandé par M. DE LA MASSAYS, marchait aux ordres de M. de Clermont-Tonnerre au ravitaillement de Frawemberg. En avril, 4 piquets et 30 grenadiers sont au siège d'Egra, avec le comte de Saxe. Ils s'y distinguent, et perdent le capitaine LE DUC dans la nuit du 12 au 13 avril. « Je ne puis faire des éloges assez grands de la valeur et de l'ordre que les troupes du roi ont témoigné dans ce siège : couvertes de neiges, de misères et la mort sur les dents, elles ont fait des travaux immenses et inconcevables (1). »

Le mois suivant, l'armée marcha au secours du château de Frawemberg. Elle partit de Protiwin sur deux colonnes : Piémont tenait la tête de la colonne de droite. Il fallut livrer un combat acharné aux Autrichiens, fortement retranchés dans le village de Sahay ; on les rejeta dans les bois. Le major DE MÉRIC fut blessé dans cette affaire. La garnison de Frawemberg une fois relevée, l'armée se dirigea sur Budweiss.

Retraite sur Prague : siège de la ville ; belle retraite de l'armée.

C'est là qu'on apprit la défection de la Prusse. Frédéric II avait traité avec Marie-Thérèse, qui lui donnait la Silésie ; en échange, il abandonnait son ancienne alliée, la France. Politique éminemment prussienne ! En même temps, la Hongrie tout en-

(1) Lettre du comte de Saxe.

rière se levait à la voix de sa reine, et l'armée française, aventurée au cœur de la Bohême, allait avoir sur les bras toutes les forces de l'Empire. Il fallut se résoudre à la défensive : le maréchal de Broglie ordonna la retraite sur Prague. Il laissait à Piseck, pour retarder la poursuite et garder la ville, environ 800 hommes, sous le commandement de M. d'ARASSE (1), lieutenant-colonel de Piémont. Ce détachement fut forcé de se constituer prisonnier.

Le régiment forma encore l'arrière-garde pendant la retraite et dut tenir tête aux nuées de Croates qui tourbillonnaient sans cesse autour de lui. MM. DE MAZEREUILLES, DE COTTEUGES, BERNAY et DE BONY se distinguèrent particulièrement. Au bois de Sahay, 30 grenadiers, commandés par le lieutenant L'ÉCUYER DE LA PAPOTIÈRE, s'embusquent dans un ravin pour protéger le passage de la cavalerie : 23 se font tuer sur place ; les autres ne furent sauvés que par un retour offensif des carabiniers. Le lieutenant LA PAPOTIÈRE était blessé, ainsi que le sergent MARTINON, plus tard officier au régiment.

Piémont s'illustra encore au passage du ruisseau de Blanitz, où fut blessé le capitaine LAGRANGE DU CLUSEL, et au passage de l'Ottava. Il avait perdu 115 hommes pendant la retraite, et arriva à Prague réduit à 1,009 hommes. Il reçut alors un contingent de 800 miliciens venus de France ; mais les compagnies étaient néanmoins si faibles — à cause des maladies — qu'on fut obligé de les doubler.

Piémont eut son camp « adossé à la ville ; sa gauche appuyait à un petit village qui se trouvait sur la hauteur ; en avant, étaient une chapelle, une maison et un jardin entouré de murailles..... on y plaça beaucoup de canons..... C'était par là seulement que l'ennemi pouvait attaquer (2) ». La chapelle fut désignée, dans l'armée, sous le nom de « Chapelle de Piémont ».

(1) M. SARNAU D'ARASSE était né à Agen, d'une famille qui a fourni à Piémont beaucoup de bons officiers : il était sous-lieutenant au régiment dès 1690. Nommé lieutenant-colonel en 1742, ses infirmités et ses blessures le forcèrent à quitter le service l'année suivante ; il était alors âgé de plus de 70 ans.

(2) D'Espagnac, *Histoire du comte de Saxe*.

Le 29 juillet, un canonnier de service à la batterie de Piémont ajuste si bien son coup qu'il passe au travers d'une vingtaine de caissons de poudre ; l'ennemi perdit 2 ou 300 hommes à cette explosion. Le 9 août, les Autrichiens ouvrent le feu avec 150 bouches à feu. Le régiment dut se réfugier dans les fossés de la place, où il éprouva des pertes énormes.

« Dans la nuit du 18 au 19, les Français se précipitèrent avec rage sur les travaux des Autrichiens. Trente grenadiers de Piémont coururent, de leur propre mouvement, sur la batterie qui incommodait si fort le régiment. Un poste de 300 hommes, qui la gardait, prit hontusement la fuite. LOUIS PERRET, dit BRIN-D'AMOUR, y saute le premier, et tue le canonnier qui tenait le boute-feu. Nos braves s'emparent alors de deux pièces, et les conduisent à bras jusqu'au piquet de la brigade. Ils s'élancent de nouveau, et, pénétrant dans une batterie de mortiers, ils en enclouent le plus grand nombre, et font ensuite leur retraite en bon ordre, ramenant en triomphe à Prague les deux canons dont ils s'étaient emparés. Le maréchal de Broglie leur permit de les promener dans la ville, et BRIN-D'AMOUR fut fait caporal (1). »

Piémont se distingua encore à la sortie du 19 août, et surtout à celle du 22, où furent tués le capitaine DUPLESSIS, les lieutenants TUYAU et CONSTANT ; le capitaine LA CONDAMINE, les lieutenants MONDENARD et DONIS, ainsi que 9 grenadiers, étaient blessés.

Quelques jours après, ne pouvant plus tenir dans le fossé, le régiment campe au jardin de l'Empereur. A la sortie du 15 septembre, il fait merveille à son ancien camp de La Chapelle. Il eut, ce jour-là, le capitaine PEGHEUX tué ; les lieutenants SAINT-PHAL, GLATINIER, DUMANS, DUMENIL-VENERON et BACHERE blessés. Parmi les autres officiers blessés au siège, citons : les capitaines DE LARDAT, DE L'ÉTOILE, DE LA MOTTE-LOUBESSIN, DE LA PAPO-

(1) Général Susane, *Histoire de l'infanterie française*, d'après Roussel. Elevé plus tard au grade de sergent, BRIN-D'AMOUR se distingua de nouveau en Flandre, où il fut blessé trois fois sans jamais vouloir entrer à l'hôpital. Ce brave sous-officier se retira à Lille, où il tint longtemps, place Saint-Martin, une auberge à l'enseigne de « La Payelle ». (Roussel.)

TIÈRE, DUPLESSIS, PÉRIÈS, DE MÉRIC, DE SERVE, DE BARQUIER ; les lieutenants RACHAIZE, NOFFON, GUÉRIN, DE MONTCANET, CABIROL, DE LA CHEVALLERIE, DESFORGES, LA CROCHARDIÈRE, DE NORD, VALENTIN, TILLY, MONTBLANC, BRUGASSARGUES. Parmi les sous-officiers, les sergents DESJARDINS et LAVAL se distinguèrent dans toutes les sorties ; le premier fut malheureusement tué vers la fin du siège.

A la fin d'octobre, le prince de Lobkowitz amenait aux assiégés un secours de 20,000 hommes : la ville fut serrée plus étroitement. Dans Prague, les provisions étaient épuisées ; aux rigueurs de l'hiver venaient s'ajouter, pour nos malheureux soldats exténués, les tortures de la faim. C'est alors que le maréchal de Belle-Isle résolut d'évacuer Prague, en n'y laissant que les malades avec l'héroïque Chevert, et de sauver à tout prix les débris de son armée.

Piémont sortit de Prague le 16 décembre 1742, y laissant 277 malades, dont MM. DE FERMON et DE TARADE, capitaines, DE GATIGNOL, commandant, et DE LA TOUCHE. Le colonel, M. DE LA MASSAYS, ayant sous ses ordres tous les grenadiers de l'armée, escortait l'artillerie et l'hôpital. Le régiment avait la périlleuse mission de former l'arrière-garde, alternativement avec la brigade de Navarre.

Cette retraite, comparée à tort, dans le temps, à celle des Dix-Mille, n'en fait pas moins un grand honneur à Belle-Isle et à ses troupes.

Les soldats tombaient par centaines, mourants de froid. On laissait un trompette à chacun de ces groupes tragiques « pour inviter l'ennemi à ne pas refuser les secours de l'humanité aux malheureux qui respiraient encore ». Piémont avait en outre à contenir et à refouler les Croates. Il perdit, pendant la retraite, les capitaines DE LORRY et DE LA FALUÈRE, morts de froid ; MM. DE COTTEUGES, DE MONDÉNARD, DE VERNEUIL, CHARETTE et TRESTONDANT eurent les pieds gelés.

Piémont arrivait le 26 décembre à Kœnigswœrth, où la poursuite devint moins vive, et, le 1^{er} janvier 1743, allait d'Egra à Kalmüntz, près de Ratisbonne. Nos alliés, les Bavares, le reçurent avec les plus grands égards. Il put enfin prendre quelque

repos, et se dédommager de ses longues privations. C'est là que vint le rejoindre le détachement laissé à Prague ; l'ennemi l'avait laissé sortir avec les honneurs de la guerre, grâce à la fermeté de Chevert, qui menaça « de se faire sauter, plutôt que de se rendre à discrétion ».

Le caporal BRIN-D'AMOUR, resté à Egra, s'y était signalé par un nouvel exploit : étant en patrouille avec six hommes, il s'empara d'un convoi ennemi conduit par des hussards.

**Campagnes de 1743 et 1744 ; sièges de Menin et d'Ypres ;
les « volontaires du Piémont ».**

Parti le 28 janvier 1743 de Kalmüntz, Piémont arrivait le 2 mars à Metz, réduit à 350 hommes. Il fit, en deux mois, 600 recrues, reçut 1,300 hommes des milices, et, avec quelques trainards qui rentrèrent encore de Bohême, il se trouva reporté à l'effectif de 2,500 hommes. Il avait été renouvelé deux fois en moins de deux ans !

Le 31 mai, il arrive au camp de Rhein-Duckheim, sous le maréchal de Noailles, et assiste, l'arme au bras, à la défaite des gardes françaises à Dettingen. Il ne put rien tenter ; mais le feu de l'artillerie, auquel il se trouvait exposé, lui tua 3 hommes et blessa 1 capitaine, 4 lieutenants et 35 soldats. Les officiers blessés étaient le capitaine PÉRIES, les lieutenants DE LA LANCE, DE TILLY, DE GRÉLY, DE LA CHEVALLERIE. Piémont couvrit la retraite de l'armée ; et, après avoir terminé la campagne dans la haute Alsace, revint prendre ses quartiers à Metz.

Il en partit le 16 mars 1744, séjourna à Sedan du 22 au 15 avril, et, par Givet et Maubeuge, joignit l'armée royale en Flandre.

Le 28 mai, à 10 h. du soir, il ouvre la tranchée devant Menin.

Il était, pendant le siège, campé sur la rive gauche de la Lys. Après la capitulation de la place (7 juin), le régiment assiste au siège d'Ypres.

« Dans une de ses gardes, les travaux étaient poussés le long du canal de Bousingham. On demande quatre hommes de bonne

volonté pour aller détruire les écluses, dont les retenues gênaient les travaux. Les grenadiers répondent qu'il n'y a pas de choix à faire, et que le premier à marcher dans chacune des quatre compagnies ne cédera son tour à personne. BOURGUIGNON, ARTOIS, LA GIROFLÉE et LA FOREST (ce sont tous des noms de guerre) sortent des rangs, et exécutent avec autant de bonheur que de hardiesse ce qu'on leur demandait. Le roi voulut les voir, et les deux derniers furent, plus tard, placés dans les grenadiers à cheval de la garde (1). »

Le régiment envoya 200 hommes au siège de la Knocque, puis gagna le camp de Courtrai et fit partie de l'armée du maréchal de Saxe (1^{er} juillet).

C'était l'époque où le maréchal commençait à se servir avantageusement des partis d'infanterie, et à organiser ces petits corps de volontaires, énergiquement commandés, qui firent tant de mal à l'ennemi. Cette « petite guerre », toute de ruse et d'audace, plaisait au caractère français.

Piémont forma deux corps de volontaires, de 300 hommes chacun, aux ordres des capitaines DE MÉRIC et DE TILLY ; et il fut, dans l'armée, le régiment qui posséda le plus d'officiers aptes à la guerre de partisans :

« Entre autres officiers qui y servirent avec distinction, je me rappelle les noms de MM. DE MÉRIC, DE TILLY, DUPLESSIS, D'ARGOUT, DU BROCA, DE MONDÉNARD DE BIERRE, DE PASCAL, DAVID DE POUSARGUE, LA CHEVALLERIE DESFORGES, DE LA BATISSE, DE FLAVIGNY et DE JAUVELLES, capitaines et lieutenants dans Piémont (2). »

Il serait trop long d'énumérer les expéditions aventureuses, les hardis coups de main tentés, presque toujours avec succès, par les volontaires. Un jour, MM. DE MÉRIC et DE TILLY attaquent un fourrage que le duc d'Arenberg avait ordonné ; ils prennent autant d'hommes et de chevaux que leur petite troupe en peut garder, et ramènent tous les soldats montés au camp de Courtrai. Un autre jour, avec 250 volontaires seulement, embusqués dans

(1) Général Susano, *Histoire de l'infanterie française*, d'après Roussel.

(2) D'Epagnac, *Histoire du comte de Saxe*.

un bois, ils font 300 prisonniers sur un détachement de 500 hommes qui allaient relever le poste de Lannoy.

Ils enlevèrent, la même année, un poste de 100 hommes qui gardait une redoute.

Le 4 septembre, lorsque le maréchal de Saxe marcha contre les Anglais, campés en deçà du ruisseau d'Espierre, le capitaine DE MÉRIC (de Piémont) et M. de la Morlière, chacun avec 300 volontaires et une compagnie de grenadiers, étaient à l'avant-garde. Dans la nuit, ils se portent près du château d'Esquelme; mais, attaqués par des forces supérieures, ils se replient sur le moulin d'Espierre, et allaient être enveloppés par un corps de 3,000 hommes, quand M. de Lutteurs accourt et les dégage. Ils avaient fait 200 prisonniers, enlevé plusieurs tentes et des équipages (1).

Campagne de 1745 : siège de Tournay, bataille de Fontenoy, surprise de Gand.

Piémont avait pris ses quartiers d'hiver à Maubeuge le 1^{er} novembre. Il en sortit pour aller investir Tournay (nuit du 24 au 25 avril 1745).

Le 1^{er} mai, il ouvre la tranchée devant la place. Le 6, le capitaine SAINT-MARTIN est tué, avec un grand nombre de travailleurs. Cet accident fit ordonner qu'à l'avenir les officiers de tranchée auraient la cuirasse et le pot-en-tête. Le 9, malgré cette précaution, le capitaine SAINT-LAURENS est encore tué, avec la moitié des travailleurs. Piémont quittait le siège le lendemain pour aller à Fontenoy.

Il fut placé dans Anthoing, à l'extrême droite de la ligne française. Au début de la journée, une colonne d'infanterie hollandaise, suivant le chemin de Condé à Anthoing, à couvert d'un rideau qui longe le ruisseau de Vezon, marcha sur le village. Dès qu'elle fut aperçue, la batterie desservie par le régiment l'arrêta net, et la mit hors de combat pour le reste de la journée.

(1) D'Espagnac, *Histoire du maréchal de Saxe*.

Piémont n'eut pas d'autre part à la mémorable victoire de Fontenoy (11 mai 1745) (1).

Padnant que M. DE MÉRIC, avec ses volontaires, se lançait à la poursuite de l'armée vaincue, faisant de nombreux prisonniers, le régiment retournait au siège de Tournay. Dans la nuit du 16 au 17 mai, une compagnie de grenadiers fut presque entièrement détruite en allant reconnaître l'ouvrage à cornes : le sous-lieutenant, M. DE VILLE-FORT, et 25 hommes furent tués ; le capitaine, M. DE CONSTANTIN, et le lieutenant, M. DE LA MÉRIC, étaient grièvement blessés. M. DE POUSARGUES, volontaire au régiment, qui avait fait des prodiges de valeur, fut nommé sous-lieutenant au corps (2).

Le capitaine DUMAN fut blessé au siège de la citadelle.

Le caporal LAVAL se distingua particulièrement à ce siège. Il était un jour couché, avec quatre grenadiers, en avant et près du chemin couvert. Entendant du bruit, il juge que l'ennemi prépare une sortie, laisse ses quatre hommes postés avec ordre de faire feu à la première alerte, et court prévenir le général de tranchée. Comme il était de retour à son poste, les assiégés débouchent. LAVAL tire aussitôt, et l'ennemi, se voyant découvert, rentre dans la place.

Piémont fournit encore, cette année-là, des détachements au siège d'Oudenarde et de Termonde.

Les volontaires se distinguèrent particulièrement à la prise de Gand, le 11 juillet. A la tête de ses braves, M. DE MÉRIC, ayant avec lui MM. D'ARGOUT, DUPLESSIS et Dubrocard, escalade la ville sur la gauche, du côté de la Lys, pendant que M. de la Morlière, lieutenant-colonel des grenadiers royaux d'Espagne, faisait la

(1) On sait quel retentissement eut la victoire de Fontenoy. Un des plus braves officiers de Piémont, M. le baron DE COTTEUGES, était absent le jour de la bataille. Il en fut tellement peiné qu'il n'osa plus conserver sa compagnie, et quitta le service, malgré tous les efforts de ses camarades pour le faire revenir sur sa détermination.

(2) Les capitaines DE CROY, DE LA CORDERIE et DE CHANTOIS, voyant le péril de leurs camarades, voulaient courir à leur secours : M. de Richelieu les en empêcha, pour éviter un plus grand désastre.

même expédition sur la droite. Il passe le fossé à la nage, arrache les palissades et les fraises du rempart, enfonce la porte, massacre la garde, et pénètre dans la place, sans autre perte que celle du lieutenant LAMBERT.

Quelques jours auparavant, M. DE MERIC, surpris par des troupes légères qu'appuyait un régiment de cuirassiers, fut un instant enveloppé; il sortit de ce péril par une action de vigueur et fit, pendant deux lieues, une brillante retraite.

Le 5 août, il assurait encore la retraite d'une forte reconnaissance française que l'ennemi venait de repousser. Le sergent MARTINON se distingua de nouveau dans cette affaire.

Le 14 août, DE MERIC entend le canon à Ath. Il s'y porte aussitôt, et y trouve M. d'Estrées aux prises avec un détachement sorti de Bruxelles. Il se lance à la poursuite de l'ennemi avec ses braves volontaires, les taille en pièces. Il fut blessé, ainsi que MM. DE TILLY, DE POUSARGUES, DE LA CHEVALLERIE DESFORGES et son frère le chevalier.

Le roi envoya son propre chirurgien à M. DE MERIC, et le nomma brigadier à la fin de la campagne.

Le régiment prit ses quartiers d'hiver à Gand.

Campagne de 1746 : siège de Bruxelles.

En janvier 1746, le régiment marcha au siège de Bruxelles. Deux de ses compagnies de grenadiers attaquent, avec M. DE VAUX, les forts qui bordent le canal de Vilvorde. Le 29 janvier, au matin, à l'assaut de la redoute du Sas-des-Trois-Fontaines, le capitaine DE CHANTOIS est tué; le sous-lieutenant DESPLACES DU LONG, blessé. L'autre compagnie force le poste du Moulin.

En se rapprochant de Bruxelles, les deux dernières compagnies de grenadiers sont chargées de s'emparer du pont de Laëken. Le sous-lieutenant GARNIER va faire, avec six hommes, la reconnaissance du pont; il surprend et tue la sentinelle, et la garde, effrayée, abandonne le poste.

Le 30 janvier, le capitaine DE CROY et le lieutenant MONDENARD sont surpris dans une reconnaissance: ils firent une si belle

contenance, à la tête de leur compagnie, que l'ennemi n'osa pas attaquer.

Devant Bruxelles, Piémont fut campé au faubourg de Scaarbecke, où il ouvrit la tranchée le 7 février.

Après la capitulation, il entra dans la ville (20 février); il n'avait perdu que le sous-lieutenant LA GOUPILLIÈRE; les sous-lieutenants DE MONDÉNARD et DE RACHAIZE avaient été blessés.

Le nommé ARTOIS, grenadier, le même qui s'était déjà signalé devant Ypres, se distingua de nouveau à ce siège : ayant entendu dire qu'on voulait attaquer l'ouvrage à cornes, seul et de son propre mouvement, il se porte en haut de la brèche, examine bien la position, et vient tranquillement rendre compte qu'il a aperçu une coupure, défendue par des forces considérables.

Le grenadier LAMORIE mérite également d'être cité : il était à Nancy, lorsqu'on lui annonça que l'armée allait assiéger Bruxelles. Voulant à tout prix arriver à temps, il vendit ses effets pour pouvoir prendre la poste.

Le colonel, M. DE LA MASSAYS, qui avait tenu à honneur « de ne pas quitter la tranchée tant qu'un homme du régiment y était employé » (sept jours sur treize), fut choisi par le maréchal de Saxe pour porter au roi les cinquante-deux drapeaux et les trois étendards pris sur la garnison. Il arriva à Paris le mardi 1^{er} mars. Les drapeaux furent portés en pompe à Notre-Dame (1), et Louis XV, voulant reconnaître les services rendus par le régiment, nomma brigadier M. DE LA MASSAYS.

Piémont servit encore, en 1746, au siège de Malines, et couvrit les opérations de ceux d'Anvers, Mons, Namur et Charleroi. Les quatre compagnies de grenadiers se trouvèrent en mai à la prise de Louvain. Les volontaires de Piémont se signalèrent encore pendant cette campagne : dans un engagement près de Ramillies, le lieutenant DE CONSTANTIN fut tué ; MM. DE TILLY, DE JAUVELLES et le chevalier DE MONTCAULT, blessés. Dans un autre engagement, MM. DE BELHADE et DE LA CHEVALLERIE furent blessés.

(1) Mémoires de Luynes.

Après avoir assisté, l'arme au bras, à la bataille de Raucoux, le régiment vint prendre ses quartiers à Gand ; il y leva un cinquième bataillon, le 17 novembre.

Campagne de 1747 et 1748 ; les volontaires à Lierre, au pont de Waëlhem, à Berg-op-Zoom ; siège de Maëstricht ; fin de la guerre.

En 1747, Piémont ne fit rien de bien remarquable ; de bonne heure, il prit ses quartiers à Anvers et dans les forts des environs. En revanche, les détachements de volontaires et leurs officiers se signalèrent en plusieurs expéditions. « En mai, le capitaine DE JAUVELLES s'empare de Lierre d'une façon bizarre. Il se déshabille au bord de la Nèthe, et, franchissant la rivière, il entre dans la ville avec huit soldats, n'ayant, comme lui, d'autres vêtements que leurs gibernes et leurs fusils. Les hussards qui gardaient Lierre furent, dit l'histoire, si scandalisés de cette brusque et fantastique apparition qu'ils s'enfuirent au galop (1). » M. DE JAUVELLES n'eut qu'à prendre les clefs de la ville, et à ouvrir à ses volontaires.

Le même mois, l'armée eut la douleur de perdre M. DE MÉRIC (alors brigadier et commandant les volontaires de Malines). Sur l'avis que les ennemis jetaient un pont à Dussel, il était sorti de Malines avec 200 hommes. Il rencontra un fort parti de Croates. Les deux avant-gardes se fusillèrent, et, aux premières décharges, M. DE MÉRIC tomba, frappé à mort. « C'était un officier d'un grand mérite, qui avait un talent supérieur pour la petite guerre (2). »

Le 18 juin, il y eut une action fort vive à l'abbaye de Rosendaël, près du pont de Waëlhem, entre 600 pandours, soutenus par

(1) Général Susano, *Histoire de l'infanterie française*, d'après Roussel,

(2) D'Espagnac, *Histoire du comte de Saxe*. En 1746, M. DE MÉRIC avait reçu du roi la mission de passer en Acadie, avec cinq bataillons dont il devait lui-même désigner les officiers supérieurs. Il choisit ses camarades de Piémont, et tous se rendirent en Bretagne, en janvier 1746, attendant le départ de l'escadre.

Ils rejoignirent le régiment à Gand, en mars 1747.

400 hussards, et les volontaires aux ordres de MM. D'ARGOUT (1) et DUPLESSIS, capitaines du régiment de Piémont ; de la Barre, du régiment de Diesbach, et de Saint-Maurice, du régiment de Touraine. L'ennemi eut 200 hommes tués ou blessés ; la perte des Français n'était que de 60 hommes.

A l'époque du siège de Berg-op-Zoom par le comte de Lowendal, les mêmes capitaines D'ARGOUT et DUPLESSIS, chacun à la tête de 200 volontaires, opéraient sur les Nèthes. Apprenant qu'on devait donner l'assaut à la place, ils accourent à marches forcées, arrivent juste à temps pour prendre part à l'attaque de droite, avec Royal-Vaisseaux et Beauvaisis. Ils pénètrent jusqu'à la place d'armes, tombent sur les régiments de Rechteren et de Colliar qui formaient l'arrière-garde, les chargent à la baïonnette et les détruisent. M. DE JAUVELLES fut blessé dans cette affaire.

Piémont sortit d'Anvers le 8 avril 1748, pour se rendre au siège de Maëstricht. Ce dernier épisode de la guerre lui coûta cher. Mais, sur un grand nombre d'officiers blessés, le lieutenant GARNIER seul fut tué (dans la garde du 24 avril). Parmi les officiers blessés, citons : les capitaines DE LAMOTTE-LOUBESSIN, DE L'ÉTOILE, BRUGASSARGUES ; les lieutenants CARRIÈRE et MOZON. Les capitaines DE BONY, PASCAL, DE BRASSENS, MONTBLANC, enterrés par une mine, furent dégagés à temps.

On apprit, enfin, que les plénipotentiaires de France, d'Angleterre et d'Autriche venaient de signer, à Aix-la-Chapelle, les préliminaires de la paix. Maëstricht se rendit le 7 mai, et sa garnison sortit avec les honneurs de la guerre.

Le régiment fut envoyé à Tirlemont, d'où il ne tarda pas à rentrer en France, par Louvain et Namur.

C'est dans cette dernière ville que fut réformé son 5^e bataillon, dont la compagnie de grenadiers passa au corps des grena-

(1) Il y avait à cette époque, au régiment de Piémont, trois officiers de la famille d'Argout : D'ARGOUT (Pierre-Maurice), commandant de bataillon, depuis le 1^{er} octobre 1743, et qui se retira en 1754 ; D'ARGOUT (Jean-Baptiste-Gaston), entré au régiment en 1733, fils du précédent, qui fut capitaine en 1741, commandant de bataillon en 1756 ; D'ARGOUT (Pierre-Maurice), son frère, également capitaine dans Piémont.

diers de France. Il occupa ensuite successivement Sedan et Givet (juillet 1748).

Le roi n'oublia pas les brillants services que Piémont avait rendus pendant toute la guerre. Le colonel DE LA MASSAYS était nommé maréchal de camp par brevet du 10 mai 1748, et, dans les promotions de chevaliers de saint Louis faites cette année-là, on relève les noms de MM. LORRY, DE LA BATISSE, DE MÉAT, MONCEST DE BREUVERY, MALLERET et DE FLAVIGNY, capitaines du régiment (1).

Piémont pendant la paix (1749-1757) ; garnisons successives.

Le 1^{er} janvier 1749, M. le comte D'ESPARBÈS DE LUSSAN (2) était nommé colonel de Piémont.

Le traité d'Aix-la-Chapelle fut suivi de huit années de paix et de prospérité pour la France. On s'occupa de réorganiser l'armée ; de nombreux régiments furent supprimés ; les bataillons furent remis de dix-sept compagnies à treize. On adopta un nouveau règlement de manœuvres ; on régla les batteries des tambours, qui variaient alors dans tous les régiments. En 1754, Piémont

(1) L'année précédente, les capitaines D'ARGOUT et DE NÉRITIERN avaient été faits chevaliers de l'ordre ; en 1744, MM. les capitaines DARGOUST, VALFOND et PRUGES.

(2) Jean-Jacques D'ESPARBÈS DE LUSSAN avait été nommé sous-lieutenant au régiment de la Marine le 8 janvier 1738. Lieutenant le 20 novembre 1740, il assiste au siège de Prague, au combat de Sabay, au ravitaillement de Frawemberg et à la mémorable retraite du maréchal de Belle-Isle. Le 17 mars 1743, il était nommé capitaine au régiment de Commissaire Général de la cavalerie. Il se trouva en cette qualité au siège de Mons et de Charleroi, à la bataille de Raucoux. Colonel de Soissonnais, le 19 septembre 1746 ; colonel de Piémont le 1^{er} février 1749. Il commanda le régiment au camp d'Alsace, en 1753 ; au camp de Cherbourg, en 1756 ; à la bataille de Rosbach, où il fut blessé ; à Sundershausen, à la prise de Cassel et de la Hesse, à la bataille de Lutzelberg.

Nommé brigadier par brevet du 10 février 1759, et employé à l'armée d'Allemagne, il se distingua à la bataille de Bergen et se trouva à celle de Minden.

Il resta à Metz avec son régiment en 1760. L'année suivante, il assista au combat de Fillinghausen, et aux différentes actions de la campagne. Il fut nommé maréchal de camp en décembre 1762.

envoyait ses tambours à Paris, et, pendant trois mois, ils furent exercés aux batteries réglementaires, sur l'esplanade des Invalides, par le tambour-major des gardes françaises.

Piémont tint garnison, en 1750, à Mézières, Charleville et Rocroy. A la fin de 1751, il se rendit à Thionville ; en 1752, à Sarrelouis ; en 1753, au camp d'Ernstein, en Alsace (1).

Il fut ensuite dirigé sur le Dauphiné, et dispersé dans les postes des Alpes : Vienne, Valence, Montélimar, Die, Crest, Embrun. Ses quatre bataillons sont réunis à Briançon en 1754, et participent à l'expédition en règle dirigée contre la bande de Mandrin.

Le fameux bandit jetait alors la terreur dans le Dauphiné et les provinces voisines, poussant l'audace jusqu'à rançonner des villes (Autun, Beaune) et à combattre en ligne contre les troupes royales.

On dut lancer contre lui une petite armée (environ 6,000 hommes). Les grenadiers de Piémont et un piquet fourni par le régiment firent la chasse à quelques brigands de la bande.

En 1755, le régiment gagnait Sedan et Reims, et, l'année suivante, la Normandie. Après avoir séjourné quelque temps au camp de Cherbourg, il vint cantonner à Saint-Lô et à Vire, et de là, se rendit à Landau. Il y reçut l'ordre de rallier l'armée de M. de Soubise : la funeste guerre de Sept ans venait de commencer.

Les quatre bataillons de Piémont avaient, d'ailleurs, été remis à dix-sept compagnies, en vue des hostilités prochaines, dès le 1^{er} août 1755.

Guerre de Sept ans ; campagne de 1757 ; opérations de l'armée de Soubise : bataille de Rosbach.

L'armée de Soubise devait joindre à Wurtzbourg l'armée de l'empire, aux ordres du prince de Saxe-Hildburghausen.

(1) Les officiers généraux qui commandaient au camp d'Ernstein, MM. de Saint-Pern et de Voyer, dotèrent une jeune fille du village, à condition qu'elle épouserait un soldat de Piémont ; le soldat fut laissé libre de choisir entre toutes les jeunes filles. (Roussel)

La 1^{re} division (M. de Nicolai), où comptait le régiment de Piémont, avait ordre de s'emparer du comté de Hanau.

Parti de Landau le 27 juillet, Piémont passait le Rhin à Mayence le 28, et arrivait, le 31, en vue de Hanau. Le lendemain, 1^{er} août, M. de Nicolai s'avança à la tête du régiment pour sommer la place, qui, gardée seulement par la bourgeoisie, ouvrit ses portes.

Piémont occupa successivement Eisenach, Erfurth et Gotha. Les mois de septembre et d'octobre se passèrent en marches et contremarches très pénibles, en face de l'armée prussienne ; les quatre compagnies de grenadiers se signalèrent dans divers engagements (affaire du 19 septembre, aux environs de Gotha). Le 31 octobre, lorsque l'ennemi surprit les impériaux à Weissenfels, Piémont fut, en toute hâte, envoyé à Mersebourg, pour défendre le passage de la Saale ; les Prussiens, qui avaient déjà pris toutes leurs dispositions pour passer la rivière, durent s'arrêter.

Le capitaine DE TASQUE était resté, avec un détachement, à la garde des équipages, sur les bords de la Saale. Il voulut faire enlever un bateau que l'ennemi avait sur l'autre rive et qui pouvait servir à quelque attaque. Le soldat Claude BELIER, dit BELLE-ROSE, se jette à la nage, et, bien que fusillé de toutes parts, ramène le bateau sur la rive française.

Le 2 novembre, Soubise établissait son armée dans une excellente position, à Mukeln ; le prince d'Hildburghausen, toujours hésitant et resté en arrière vers Weissenfels, vint le rejoindre le même jour. Le 3 et le 4, on s'attendit à une attaque du roi de Prusse.

Les troupes avaient reconnu leur position de combat et ne demandaient que la bataille. « Jamais, écrivait Soubise, on n'a vu désir pareil de joindre l'ennemi ! »

Le roi de Prusse, Frédéric II, inférieur en nombre, était dans une situation délicate. Il fit mine de se retirer devant les alliés, vint s'établir sur le monticule de Rosbach, usant d'expédients pour dissimuler la force réelle de son armée. Le 5, les colonnes de Soubise commencent leur funeste marche de flanc, côtoyant le flanc gauche des Prussiens et s'avançant lentement sur leurs

derrières. Frédéric ne bouge pas, laisse ses tentes dressées ; puis, quand il voit le mouvement tournant bien dessiné, il change rapidement de front en arrière, et masque la marche de ses troupes derrière les plis du terrain. Les tentes prussiennes s'abattent avec une telle précipitation que Soubise croit à une retraite de Frédéric. Les Français ne s'attendent pas à combattre, mais seulement à poursuivre.

Leurs colonnes arrivèrent vers 3 heures. Ce fut une surprise et une défection. Foudroyées par l'artillerie qui garnit le Janus-Hagel, chargées sur leur flanc droit par les escadrons de Seydlitz, elles tourbillonnent dans le plus inextricable désordre. Les troupes impériales lâchent pied immédiatement. Piémont tenait la droite, son 1^{er} bataillon formant une colonne pleine de douze hommes de front, les trois autres marchant en colonne de pelotons. La débandade honteuse de la cavalerie autrichienne le laissa complètement à découvert, exposé aux charges des escadrons et au feu meurtrier de l'artillerie, qui tirait à cartouches à balles.

La compagnie de grenadiers du 1^{er} bataillon, qui marchait en tête, est détruite dès les premières salves. Laisse sans ordres au milieu de la confusion générale, le régiment se met en bataille, marche résolument à l'ennemi... « J'ai chargé trois fois avec Piémont, qui était à la droite de la ligne, et Poitou, qui était en réserve : nous avons été, sans tirer, à 20 pas de la ligne prussienne..... (1). »

Accablé par le feu, Piémont céda enfin ; la bataille était perdue. Le colonel d'ESPARBES, blessé et combattant encore, rassemble autour de lui ses officiers restés debout, et, avec les débris de son régiment, fait les plus nobles efforts pour retarder la poursuite des Prussiens.

Le capitaine AYMER DE LA CHEVALLERIE se fit remarquer par sang-froid et l'habileté de ses manœuvres, et reçut, sur le champ de bataille, les félicitations du marquis de Saint-Chamont (blessé lui-même). Le capitaine baron DE TRIMONT ramassa un drapeau et ramena plusieurs fois sa compagnie à la charge ; blessé de

(1) Lettre de M. de Lugeac.

deux coups de feu, il tomba couvert de sang parmi les morts, et fut fait prisonnier. Le major DE BROCA, les capitaines DE BARQUIER DE GRESLY, MONDENARD DE BIERRE et DE TRESTONDANT (1) accomplirent des prodiges de valeur.

Le caporal ANTOINE ROBINET, dit PICARD, eut la jambe presque emportée par un boulet. Sans s'émouvoir, il la sépara du tronc, la jette à un soldat, disant : « Tiens ! Je te fais caporal ! »

Le caporal de grenadiers POITEVIN, haut de 5 pieds 11 pouces, avait été pris après une résistance héroïque. Émerveillés devant ce colosse, les Prussiens lui offrirent la liberté et beaucoup d'or, s'il voulait se mettre au service du roi Frédéric ; le brave POITEVIN refusa avec indignation.

Dans cette fatale journée, Piémont s'était montré, plus que jamais, digne de sa fière devise : « Résolus de crever plutôt que de penser autre chose que de tenir bon ! » Il laissait plus de 1,000 hommes sur le champ de bataille ; 22 officiers étaient tués, 64 blessés (parmi lesquels 26 furent faits prisonniers). Voici la triste liste qui fut publiée par les journaux de l'époque (2) :

<i>Colonel.</i>	<i>Capitaines de grenadiers.</i>
M. le comte D'ESPARDÈS..... blessé.	ROCHIETTE DE MALAUZOT..... tué.
<i>Lieutenant colonel.</i>	DE DARMISSAN..... —
M. DE CREST..... blessé et prisonnier.	<i>Capitaines.!</i>
<i>Commandants de bataillon.</i>	CONSTANTIN DE MARANS..... tué.
MM.	NOBLET..... —
DE LA CONDERIE... blessé et prisonnier.	LA LAURENCIE..... —
DE FERMONT..... tué.	PIMONPRAY DE BEAUREGARD.... —
DESPLACES DU LONG..... —	DE FOUDRAS..... —
<i>Major.</i>	FLAVIGNY..... blessé.
M. DU BROCA..... blessé.	MONDENARD DE BIERRE..... —
<i>Aides-majors.</i>	GRESLY..... —
MM.	D'ARGOUT..... —
MALARU..... blessé.	DE BRASSANS..... —
BAGNON..... —	DE MONTAUT..... —
AYMER DE LA CHEVALERIE,	MONDENARD..... —
blessé et prisonnier.	DE TRIMONT..... —
	DE BRÈVE..... —
	DE LA TOUCHE..... —
	DE TILLY..... —

(1) Ces cinq officiers furent nommés chevaliers de saint Louis, en janvier 1758, un mois après le désastre ; c'était reconnaître que Piémont avait fait tout son devoir.

(2) *Mercur de France, Courrier d'Avignon, etc.*

DUPLESSIS..... blessé.	LESPARRE..... tué
DE TRESTONDANT..... —	DE BARQUIER..... —
BRETAGNY... blessé et prisonnier (tué).	MONDENARD..... —
BARJOT DE LA COURNE. Id.	MESNARD..... blessé.
MARIGNY..... blessé et prisonnier.	LA FORESTILLE..... —
DU VERGIER..... —	DADRISSARD..... —
DE TILLY..... —	FONTAINE..... —
BRUGASSARGUES.. —	DE POUSSARGUES..... —
DE MONS..... —	COLOMBIER..... —
BESANÇON..... —	RAVISIET..... —
VERNEUIL..... —	LECUYER..... —
RACHAISE..... —	LEHARIVEL..... blessé et prisonnier.
BAUBERT..... —	FAURE..... —
PASCAL..... —	RABIGNAN..... —
DUVALLON..... —	DAILLIAT..... —
BOISSONDAIM.... —	KERDANIO... blessé et prisonnier (tué).
LA PERRIÈRE..... —	BEAUFORT... —
DAUSSONNES..... —	LANGLADE..... blessé et prisonnier.
DE LA PAPOTIÈRE..... manque (tué).	BAHET..... —
DAVID..... manque.	SAINI-SERDOS... —
LA GRANGE DU CLUSEL.. manque (tué).	MARTILLON..... manque.
MONTAUT..... manque.	DE PERNON..... manque (tué).
DUMANS..... —	PELISSEUR..... —
VALOIR..... —	SAVRIGNÉ..... —
	MONTECLAR..... —
<i>Lieutenants.</i>	
DE MONTAUD..... tué.	

M. DE SOUBISE repassa l'Unstrütt dans la nuit du 5 au 6 novembre, battant en retraite sur Nordhausen. Les volontaires de Piémont, aux ordres de M. DE JAUVELLES, protégeaient le mouvement de l'armée.

Le 6, l'ordre fut donné de détruire le pont sur l'Unstrütt. Toutes les troupes n'avaient pas encore passé la rivière. M. DE JAUVELLES, qui se trouvait là quand vint l'officier chargé de cette mission, prit sur lui d'empêcher la destruction prématurée du pont; il évita ainsi à la France un plus grand désastre, en sauvant l'arrière-garde de l'armée et une bonne partie des équipages. La poursuite des Prussiens ne fut d'ailleurs pas très vive. Frédéric l'abandonna bientôt pour voler au secours de ses généraux, que les Autrichiens venaient de battre en Silésie.

Piémont arriva à Hanau le 4 décembre; le 17, il s'embarquait sur le Mayn pour gagner Cologne, où il chercha à se refaire. Il y avait trente-deux compagnies vacantes et quatre-vingts lieutenances, dans le régiment! Malgré les revers inouïs de la campa-

gne, le moral des troupes restait bon. Tous, officiers et soldats, avaient conscience d'avoir fait plus que leur devoir.

A quelle cause faut-il donc attribuer les désastres de cette année 1757? « La France, à la fin de 1757, offre quelque ressemblance avec notre malheureuse époque de 1870. Les fautes commises par les souverains s'expient sur les champs de bataille : de mauvaises influences, des germes corrupteurs, la contagion du désordre, l'imprévoyance, l'indiscipline, énervent les bras et les cœurs (1). »

Et, certes, les germes corrupteurs ne manquaient pas, dans cette France sceptique de Louis XV, où un général honnête, sensé et fort brave, mais malheureux à la guerre, comme M. de Soubise, était raillé et chansonné sans pitié dans Paris, et où notre mortel ennemi, le roi de Prusse, recevait quotidiennement les louanges du plus grand de nos écrivains !

Campagnes de 1758 et 1759 : Sondershausen, Lutzelberg ; batailles de Bergen et de Minden.

Le régiment de Piémont fit encore la campagne de 1758 à l'armée de Soubise (corps de M. de Broglie), qui conquiert la Hesse. Il combattit à Sondershausen (23 juillet), et fut établi au camp près de Cassel. Dans les engagements du mois de septembre, aux environs de Munden, contre les chasseurs hessois, les volontaires, aux ordres de MM. DE JAUVELLES et DUPLESSIS, se signalèrent à plusieurs reprises.

Le 25 septembre, le capitaine TINGUY DE NESMY et le lieutenant COURNEAU, avec un piquet, empêchent l'ennemi de s'emparer des gorges où défilaient nos équipages.

Le lieutenant DE PAGAN fit quelques pointes hardies sur Gœttingue, Embeck, etc.

Piémont assista encore, cette année-là, à la bataille de Lutzelberg (10 octobre). Ses quatre bataillons prirent, en décembre, leurs quartiers d'hiver à Hanau, détachant 100 hommes à la

(1) Général Pajol, *Histoire des guerres de Louis XV.*

garde du château de Marbourg, sous les capitaines DE ROSE frères et les lieutenants DANDIRAN, VALFONDS, BOULET, NOBLY.

M. DUPLESSIS avait le commandement du château.

Au commencement de 1759, M. de Broglie remplaçait le maréchal de Soubise dans le commandement de l'armée.

En avril, Piémont était à Birstein, et son colonel, M. D'ESPARBES, informait M. de Broglie que les Prussiens marchaient sur Meiningen. Le 11, l'ennemi débouche de Fulda, force le régiment à se retirer sur Gelnhausen. L'armée française fut aussitôt concentrée dans la plaine, entre Vilbel et Bergen.

Elle passa au bivouac la nuit du 12. Piémont tenait la droite au village de Bergen.

Le 13, à 9 h. 1/2, l'ennemi attaqua le village sur trois colonnes. « Deux bataillons de Piémont, avec un de Royal-Roussillon, traversèrent Bergen pour marcher à l'ennemi. Ils furent assaillis, au débouché du village, par une troupe qui les fusillait à cinquante pas. Les premières décharges firent tomber beaucoup d'officiers et de soldats. Les autres, mettant la baïonnette au bout du fusil, s'élançèrent avec une telle impétuosité, que l'ennemi abandonna le terrain.

» Piémont fut délogé à son tour par des troupes fraîches qui s'avançaient en faisant un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie. Les bataillons se jettent alors dans un chemin élevé, bordé de vignes, et, au moment où l'ennemi modifiait sa marche pour les y aller forcer, les quatre compagnies de grenadiers de Piémont, débouchant sur son flanc, le mettent dans le plus grand désordre. Les deux bataillons chargent à leur tour et s'emparent de tout le canon. Une troisième colonne vient encore disputer à Piémont ce terrain qu'il avait si chèrement acquis. Se voyant attaqués par des forces supérieures, les deux bataillons engagés viennent se placer derrière les deux autres bataillons, qui n'avaient pas encore donné, et le colonel D'ESPARBES les porte tous les quatre en avant des vergers de Bergen, ce qui contraignit le prince Ferdinand à replier ses troupes... (1). »

(1) Général Susane, *Histoire de l'infanterie française*, d'après Roussel.

Le capitaine MARTINON et le lieutenant VÉRON (1), à la tête de 200 volontaires, luttèrent encore bien avant dans la nuit contre les chasseurs ennemis qui faisaient un feu continu.

« Le comte de Broglie, nommé maréchal de France pour le succès de la journée de Bergen, répondit au colonel d'ESPARBES, qui le complimentait au nom de son régiment : « qu'il se considérait comme débiteur envers Piémont, par sa conduite distinguée à Bergen, de l'honneur que lui faisait Sa Majesté, et qu'il en aurait toujours de la reconnaissance ! »

Cette glorieuse revanche de Rosbach coûtait au régiment 5 capitaines et 8 lieutenants tués, et vingt-cinq officiers blessés.

Les morts étaient les capitaines DE BONY DE LA VERGNE, DE BRASSENS, LE COMTE, LA PERRÈRE et BALAN ; les lieutenants DE REDON, MALLEVILLE, PERNON, COLOMBIER, MAURY, GOVIN, PRÉVOST DE MILLERY et MALHERBE. Étaient blessés : le commandant DE CLAUZIER, les capitaines LAUZIERES DE THÉMINES, DE TASQUE, DE FLAVIGNY, DESVALLÉES, DE BELHADE, CREST et DE SAULNAIS ; le capitaine aide-major DE MALARET ; les lieutenants DE JAROSSAY, DE MAUROY, DE CHARTREUX, DE GORGE, PERNON, DE VILDON, DAYME, DU PERSAN, DE POUSARGUES, LE FRANC, ROBERT, DE VICHY, le chevalier DE POUSARGUES, DE COLOMÉ, DE BEAUMART et COLOMB.

Le colonel d'ESPARBES DE LUSSAN était cité comme s'étant particulièrement distingué ; et Louis XV accorda six croix de saint Louis au régiment pour les capitaines AYMER DE LA CHEVALLERIE, DAUPHIN, DESFORGES, DESVALLÉES, DE LA TOUCHE et DE TINGUY DE NESMY.

Il faut encore signaler, ce jour-là, l'action du sergent de grenadiers LAMY : ce brave sous-officier était à l'hôpital de Francfort. Entendant la bataille, il sort, se traîne pendant 2 lieues jusque sur le champ de bataille, et ne l'abandonne qu'après s'être assuré que l'armée est victorieuse.

Piémont vint à Strasbourg pour se refaire ; et, moins de deux mois après, il rentrait en campagne. Ses quatre bataillons, dans

(1) Le lieutenant VÉRON s'était déjà distingué en prenant, avec 25 hommes, le château de Ritberg, défendu par 50 hommes et 8 cavaliers.

l'armée de M. de Contades, comptaient à la réserve, aux ordres de M. de Broglie. Le 1^{er} août, la funeste journée de Minden renversait encore une fois les espérances qu'avait fait naître en France le brillant début de cette campagne.

Bien que n'ayant pas été directement engagé, le régiment avait eu 91 soldats tués et 93 blessés. Parmi les officiers, le lieutenant DALLIAT était tué ; 15 capitaines ou lieutenants blessés. C'étaient MM. DE SAULNAIS, DE BELHADE, MÉTRIE, CUTY, FREDFONT, DE BIARGE (1) et MALARET, capitaines ; DE VILDON, MAUCÉ, DE TRÉCOURT, LE FRANC, D'ATHEL, DE MAY, DE SALIAC et HENRIÈRE, lieutenants.

L'armée française dut battre en retraite.

Piémont eut beaucoup à souffrir pendant la marche. Heureusement, le régiment de Navarre, mieux approvisionné, partagea fraternellement son pain avec lui.

Le commandant DAVID avait été chargé d'escorter les chariots et caissons de la réserve, ayant avec lui 100 hommes et les capitaines DAVIZARD et FREDFONT. Le détachement passa après toute l'armée aux gorges de Munden ; il y fut attaqué par l'ennemi. MM. DAVIZARD et FREDFONT, se jetant dans un ravin, firent une énergique résistance, et donnèrent le temps au commandant DAVID d'aller chercher un renfort de 100 dragons.

L'ennemi, chargé vigoureusement, fut repoussé, et tout le convoi passa sans encombre.

Deux jours avant Minden, le capitaine DE JAUVELLES avait déjà sauvé les équipages de l'armée aux gorges de Paderborn, occupées par 500 ennemis. N'ayant avec lui que 50 hommes, il imagina de former, avec tous les valets du convoi, une colonne couverte par des soldats éclopés. La ruse réussit. Les Prussiens n'osèrent pas attaquer.

Cependant M. de Contades n'osa pas rester dans la forte position de Marbourg ; il se contenta de laisser à la garde du châ-

(1) M. DE BIARGE fut blessé d'un coup de canon qui mit son chapeau en pièces et lui causait de violents maux de tête : il n'en conserva pas moins jusqu'à la fin le commandement de sa compagnie. (Roussel.)

teau la petite garnison aux ordres de M. DUPLESSIS, lieutenant-colonel de Piémont. M. DUPLESSIS se défendit jusqu'à la dernière extrémité, et sut, pendant neuf jours, arrêter l'armée prussienne : il capitula le 11 septembre.

Les volontaires eurent encore, en décembre, un dernier engagement près de Fridberg, où furent blessés les lieutenants VÉRON, MAUROY et LEMAIRE DE DAMPIERRE.

Le drame du 9 septembre 1759 ; rappel du régiment en France.

L'année 1759 devait finir tristement pour Piémont.

Le 9 septembre, un drame se déroulait au camp, drame qu'il est nécessaire d'exposer tout au long pour rétablir la vérité des faits, et détruire, pour l'honneur du régiment, la version de M. le général Susane, qui, faute de documents précis, a donné de cette mystérieuse affaire une relation inexacte.

Voici comment il la rapporte :

« Le 9 septembre de cette année, un crime horrible et dont les causes sont restées enveloppées d'un mystère profond, vint attrister l'armée et jeter un fâcheux reflet sur le nom de Piémont.

» Le soir de ce jour, après la retraite, une dizaine de capitaines du régiment stationnaient, l'épée à la main, autour d'une tente, et écartaient tout ce qui voulait passer à portée. Pendant ce temps, trois autres capitaines du régiment égorgèrent dans la tente un de leurs camarades, M. BOURGUIGNON DE FONS-COLOMBE, et allaient ensuite tranquillement précipiter son cadavre à la rivière.

» Le conseil de guerre, assemblé pour examiner ce lamentable drame, prononça, le 28 novembre, une sentence qui déclarait déchus de noblesse et infâmes les capitaines BÉCHET DE BIARCE, DAUPHIN et DUVAL DE LA VERGNE, tous les trois contumax, et qui les condamnait à être dégradés et rompus vifs.

» Neuf autres capitaines, sur lesquels planaient les plus graves soupçons de complicité, furent cassés et condamnés à cinq ans de forteresse. Enfin, tous les autres officiers de ce grade, pré-

sents au corps dans la soirée du 9 septembre, furent cassés et punis d'un an de prison.

» Une ordonnance royale du 28 janvier 1760, confirmant la sentence du conseil de guerre, prescrivit la rentrée en France du régiment de Piémont et le dédoublement des compagnies, c'est-à-dire la mise à pied de la moitié des officiers.

» Cette ordonnance fut rapportée le 1^{er} février 1761.

» Il ne semble pas qu'il ait jamais transpiré aucun détail sur cette incroyable affaire. »

Ces détails, que n'a pas connus le général Susane, nous avons eu le bonheur inespéré de les trouver dans une lettre particulière, écrite par un capitaine du régiment (le capitaine BALTHAZAR DE BARQUIER) et datée du camp, près Wetzlar, 28 octobre 1759. — Le « crime horrible », « l'égorgement », disparaissent ; il ne reste plus qu'un événement déplorable, à coup sûr, mais qui ne saurait « jeter un fâcheux reflet sur le nom de Piémont ».

Voici textuellement la lettre de M. DE BARQUIER :

« Ma très chère mère,

» Nous avons eu, au régiment, une affaire malheureuse qui a fait beaucoup de bruit dans l'armée et en France, ayant été dans le commencement rependüe sous les couleurs les plus noires, par des mauvais esprits, peu instruits de la vérité. — Voici le fait tel qu'il s'est passé :

» Vous savés que Rostan de Marseille m'avoit recommandé un jeune homme de cette ville (M. BOURGUIGNON DE FONSCOLOMBE) qui avoit obtenu de l'employ au régiment, lorsque nous étions au Briançon. Je le présentay à mes camarades et l'ay aidé de mes conseils tant que j'ay peu. Il a très mal tourné, et donné plusieurs fois des sujets de mécontentement contre luy. Sur quelques nouveaux griefs, il fut dessidé de l'engager à prendre son parti ; il y étoit déterminé et n'avoit demendé que le tems de se préparer. Dans cet intervalle il fut prendre conseil de quelqu'un de ses amis dans l'armée, qui luy insinuèrent de ne point quitter, sans auparavant se faire une affaire ; en conséquence il fut

trouver trois officiers pour se battre avec eux ; comme ces messieurs ne camptoient pas seuls, on l'en empêcha. De toute la journée on ne le vit plus ; on crut alors être défait de luy. On apprit le même soir qu'il étoit dans sa tente. Les trois capitaines qu'il étoit venu chercher le matin, furent à sa tente, pour le sommer de la parole qu'il avoit donné au corp de partir. Ces trois luy portèrent la parole suivis de quelques autres ; à peine fut-il hors de sa tente qu'il tire un pistolet de sa poche qu'il appuie sur la poitrine d'un de ces trois messieurs, qui heureusement fit faux feu. Cet officier ne consultant que son premier mouvement luy passe son épée au travers du corps, l'homme tombe mort et on l'enterre.

» Cette affaire fut rendüe aux maréchaux comme un meurtre ; ils en rendent compte à la Cour, qui tout de suite nomme des commissaires pour informer. Les témoins sont entendus, et un conseil de guerre tenu le 25 qui n'ayant pas trouvé de preuves suffisantes, a renvoyé l'affaire à un plus ample informé.

» M. de Saint-Pern, lieutenant général et président du conseil, a reçu une lettre du Roy qui luy marque qu'il se réserve sur les informations prises de juger les coupables.

» Nous regardons cette affaire comme finie, et nous espérons que la vérité, ayant persé au travers de toutes les mauvaises im-
prétions qu'on y avoit voulu donner, on nous rendra justice, et qu'on fera cesser la calomnie la plus noire.

» DAUPHIN est un de ces trois qui ont porté la parole sur les premiers bruits, et il a cru qu'il convenoit de s'éloigner ; il y a un mois qu'ils sont dans une ville libre et impériale à portée d'Alsace, où ils attendent la fin de ce procès.

» Nous espérons les revoir dans peu aux drapeaux. Voilà notre malheureuse affaire telle qu'elle s'est passée.....

» Je suis, avec tout le respect et la soumission possible, ma très chère mère, votre très humble et très obéissant serviteur et fils.

» Signé : BARQUIER (1). »

(1) Lettre de M. le capitaine BALTHAZAR DE BARQUIER à sa mère, Elisabeth

Cette relation, extraite d'une correspondance intime, visiblement écrite sans aucun parti pris, sans aucun sentiment de haine ou de rancune, est évidemment l'expression même de la vérité, et si le moindre doute pouvait encore subsister, il disparaît devant la lettre suivante qu'écrivait à M. le capitaine DE BARQUIER, le 3 décembre 1759, M. Bourguignon de Fonscolombe (le père de la victime) :

• Marseille, le 3 décembre 1759.

» Monsieur,

» Je me trouve extrêmement flatté de l'honneur de votre lettre du sixième du mois passé, par laquelle je vois mon erreur en vous croyant l'auteur de la lettre anonyme qui me fut adressée lors de la catastrophe de mon fils FONSCOLOMBE, dont suivant le récit que vous m'en faites et M. le Colonel aussy par sa dernière lettre, celle anonyme n'accusait pas tout à fait juste. Plût au ciel que mon fils eut profité de vos bons conseils, il ne seroit point tombé dans le funeste sort qui luy est arrivé ; il auroit été à souhaiter que j'en eusse été informé à tems pour que je luy eusse fait les représentations paternelles pour le faire rentrer dans son devoir et se conduisant vis-à-vis du corps différemment qu'il n'a fait, ce qui fait aujourd'huy mon unique regret ; je suis cependant sensible à toutes vos bontés à son égard et à celles que vous voulés bien avoir par vos agréables offres de service.....

» En toute occasion et en quoy que vous puissés m'employer pour votre service, je ne cesseray de vous donner des témoignages de ma juste reconnaissance, ayant l'honneur d'être avec toute la considération possible, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

» Signé : BOURGUIGNON (1). »

La mort du capitaine DE FONSCOLOMBE n'est donc pas le résultat

de Calvy, à Antibes. — Cette lettre a été offerte par M. Muterse, allié à la famille de Barquier, à M. le capitaine FAVEREAUX, du 3^e d'infanterie, au mois d'août 1890.

(1) Lettre offerte par M. Muterse, allié à la famille de Barquier, à M. le capitaine FAVEREAUX, du 3^e d'infanterie, au mois d'août 1890.

tat d'un meurtre inouï, mais bien d'un simple accident ; et le malheureux officier fut (pour des motifs restés secrets) la victime du rigoureux et impitoyable esprit de corps qui régnait alors dans les régiments.

L'arrêt si dur, prononcé par le conseil de guerre, s'explique par les ordres formels du Ministre de la guerre (le maréchal de Belle-Isle) ; on voulait faire des exemples, couper court aux sanglantes querelles de régiments (alors très fréquentes) (1).

Cet arrêt fut d'ailleurs rapporté dès l'année suivante ; et, il est prouvé, par tout une correspondance particulière (de 1766 à 1776), qu'un des capitaines les plus compromis dans cette affaire, M. DAUPHIN (condamné d'abord à être dégradé et rompu), vécut tranquillement, retiré dans sa famille à Clermont, et ne cessa pas un instant d'avoir l'estime et l'amitié de ses anciens camarades.

Piémont fut rappelé en France, et vint tenir garnison à Metz. Une ordonnance du 28 janvier 1760 prescrivit le dédoublement de toutes les compagnies ; chaque bataillon ne compta plus que huit compagnies de fusiliers à 80 hommes, et une compagnie de grenadiers à 45 hommes. C'était la mise à pied de la moitié des officiers.

De Metz, le régiment fut envoyé à Ostende. Une nouvelle ordonnance (du 1^{er} février 1761), abrogeant celle de l'année précédente, rétablissait les quatre bataillons à dix-sept compagnies, et Piémont put rentrer en campagne. Il joignit, au camp de Wesel, l'armée du maréchal de Soubise (mars 1761).

(1) Un drame à peu près semblable s'était accompli aux volontaires liégeois : « Tous les officiers furent cassés. » — Abrégé de l'*Histoire de France* du président Hénault, continué par M. des Odoarts-Fantin.

« La conduite de quelques officiers du régiment de Piémont », dit M. des Odoarts-Fantin, évidemment mal instruit de la vérité, « avait été plus atroce encore : ils furent punis sévèrement, sans que cette tache influât sur la réputation de ce corps valeureux qui, dans tous les temps, a soutenu avec distinction la gloire des armes françaises. »

Campagnes de 1761 et 1762. — Fin de la guerre.

Piémont prit part au combat de Schedingen (16 juillet), à l'attaque de Wolbeck (où se distingua le capitaine MARTINON), et au siège de Meppen, puis vint prendre ses quartiers d'hiver à Clèves et à Gock. Il n'avait perdu, cette année-là, que les lieutenants RAYNAL et DESFORCES, tués la nuit du 30 juin au village de Kamen, dans une affaire où le lieutenant DE NOBY se distingua fort.

Au mois de mai 1762, il se rendit au camp de Rees, et rallia la réserve que le prince de Condé commandait sur le Bas-Rhin : à l'affaire de Friedberg, le 25 août, la brigade de Piémont était placée en équerre à la droite, tandis que les compagnies de grenadiers et de chasseurs, commandées par M. de Marigny, soutenaient dans un taillis, en avant du centre, huit pièces de canon de gros calibre.

Au combat de Johannisberg, Piémont n'arriva qu'au moment où les alliés abandonnaient le champ de bataille.

La guerre de Sept ans était terminée. Le régiment rentra dans Wesel, et s'y constitua à son effectif de paix (10 décembre 1762). Les quatre bataillons comptèrent chacun neuf compagnies, dont une de grenadiers. Chaque compagnie (commandée par un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant) avait normalement à son effectif :

La compagnie de grenadiers : 2 sergents, 1 fourrier, 8 caporaux, 8 appointés, 2 tambours, 40 grenadiers.

La compagnie de fusiliers : 4 sergents, 1 fourrier, 8 caporaux, 8 appointés, 2 tambours, 40 fusiliers.

Le colonel D'ESPARBES, nommé maréchal de camp, fut à cette époque remplacé par M. DE LA TOUR DU PIN DE PAULIN (1) (1^{er} décembre 1762).

(1) Jean-Frédéric, comte DE LA TOUR DU PIN DE PAULIN, était né le 22 mars 1727. Cornette au régiment de Bourbon en 1741, lieutenant le 16 avril 1743, il se trouva à la défense de plusieurs villes de Bavière ; à la reprise de Wissembourg et au siège de Fribourg en 1744. Il passa en Flandre l'année suivante, et

Garnisons successives; dédoublement de 1776: Piémont prend définitivement le numéro 3.

Piémont rentra en France dans les premiers mois de l'année 1763. Il occupa d'abord Givet (en mars), puis Saint-Omer (en mai), où, le 5 juin 1763, M. le comte DE GRAVE (1) prenait le commandement du régiment. Ses garnisons successives furent ensuite Cambrai (mai 1764), Lille (octobre 1765), où le comte DE PEYRE (2) succéda à M. DE GRAVE; Saint-Omer (31 mai 1768); Calais (6 octobre 1769); Douai (10 octobre 1772); Briançon, Montdauphin, Embrun (octobre 1774).

Il n'y a guère à signaler, dans toute cette période, que l'ordonnance du 18 juillet 1771, qui modifia légèrement la composition des compagnies de fusiliers (60 hommes dont 1 fourrier, 3 sergents, 6 caporaux, 6 appointés, 2 tambours, fifres ou clarinettes).

prit part aux sièges d'Ath et de Bruxelles, aux batailles de Raucoux et de Laufeld, aux sièges de Berg-op-Zoom et de Maëstricht.

En 1757, il est à la bataille d'Hastembeck et à la conquête du Hanovre, comme colonel aux grenadiers de France. Colonel au régiment de Guyenne, brigadier le 20 février 1761, il passa au régiment de Piémont par commission le 1^{er} décembre 1762. — Il fut fait maréchal de camp le 23 juillet 1763.

(1) Charles-François, comte DE GRAVE, était né à Blaye, en Guyenne, le 5 août 1726. Il entra en 1742 dans le régiment de Languedoc, et y obtint une compagnie en octobre 1746. Il fut blessé à Prague, à Raucoux, et servit comme aide-de-camp de MM. de Richelieu, de Clermont et de Contades. Le 10 février 1759, il était nommé colonel du régiment de Provence. Il fut fait la même année chevalier de saint Louis, se distingua sous Munster en 1760, et à Fillinghausen en 1761, où il perdit deux chevaux et reçut une forte contusion. Brigadier le 25 juillet 1762, il fut blessé au siège de Cassel, les 14 et 20 octobre 1762. Il prit le commandement du régiment de Piémont le 5 juin 1763, et fut successivement nommé maréchal de camp le 3 janvier 1770, commandeur de saint Louis le 23 août 1780, et enfin lieutenant-général des armées du roi le 1^{er} mars 1784. Il mourut en 1788.

(2) Jean-Henri DE MORET DE GROSLÉE, comte DE PEYRE, était né le 6 septembre 1736. Il fut reçu baron aux Etats du Languedoc en janvier 1759, et présenté au roi en 1773. Le dictionnaire de la noblesse, de la Chênaye, le qualifie de « gouverneur, lieutenant-général et grand sénéchal de Bourbonnais, colonel de Piémont, brigadier, etc..... »

L'ordonnance du 25 mars 1776, qui réorganisait l'armée et fixait d'une manière définitive le rang de tous les corps dans l'infanterie française, prescrivit le dédoublement du régiment de Piémont.

Le sort désigna les 1^{er} et 3^e bataillons pour former le régiment de Blaisois (devenu Provence le 12 mai 1782). Ce nouveau corps prenait le numéro 4 de l'infanterie. Son uniforme se distinguait de celui de Piémont par le collet rouge et les boutons blancs. Il gardait les mêmes enseignes, ajoutant seulement un petit carré blanc au centre de chaque quartier noir du drapeau (1).

Les 2^e et 4^e bataillons continuèrent le vieux Piémont, gardant le colonel (M. DE PEYRE) et les enseignes noires à croix blanche. Le costume, légèrement modifié, se distingua par le collet, les revers et les parements de panne noire, et par des boutons jaunes, sur lesquels était porté le chiffre du régiment : le n^o 3. Piémont, classé le 2^e à l'organisation de 1762, prend alors son rang définitif. C'est le 3^e régiment de l'infanterie française.

Garnisons successives jusqu'en 1791 : la Révolution française.

Aussitôt après le dédoublement, les deux bataillons de Piémont furent dirigés sur Toulon, où ils arrivèrent le 10 mai 1776.

Le 7 juillet, ils s'embarquaient pour aller tenir garnison en Corse (à Saint-Florent).

Ils rentrèrent en France le 25 juillet 1779, et, jusqu'en 1783, occupèrent Toulon et Hyères. C'était la glorieuse époque de la guerre d'Amérique : Piémont fournit 473 hommes d'embarquement pour la division des vaisseaux.

Le 13 avril 1780, le marquis DE LA FARE (2) prend le commandement du régiment.

(1) Le régiment de Provence ne participa pas à la formation des demi-brigades de première formation (il était à Saint-Domingue). Il entra, le 4 octobre 1796, dans la composition de la 52^e demi-brigade de ligne (deuxième formation) devenue 52^e d'infanterie en 1803. Après les Cent-Jours, le 52^e régiment forma la légion de l'Arrège, devenue 5^e léger en 1820, et 80^e de ligne en 1851.

(2) Gabriel-Marie-Joseph-Henri, comte DE LA FARE, était le petit-fils du trop

En février 1783, Piémont quitte Toulon, arrive à Uzès le 16, y séjourne jusqu'au 26 avril, et est ensuite dirigé par étapes sur Metz, où il entre en garnison le 14 juin.

Le 29 octobre 1786, M. DE NARBONNE (1) est nommé colonel en remplacement du marquis DE LA FARE.

Le 4 novembre 1787, le régiment arrive à Condé pour y tenir garnison. Dans les premiers mois de l'année suivante, pendant l'agitation de la Suisse, il gagne Brisach (7 avril), passe ensuite à Grenoble (7 juillet) et arrive à Besançon le 2 novembre 1788.

fameux marquis de la Fare, le poète léger du siècle de Louis XIV, et le frère aîné du cardinal de la Fare, mort en 1829.

Né en 1749, dans le diocèse de Luçon, il fut nommé, en 1766, page de la Dauphine. En 1768, il obtint, aux gendarmes d'Artois, le même guidon que, cent ans auparavant, avait eu son aïeul. Colonel de Piémont le 13 avril 1780, puis brigadier des armées du roi, il mourut le 12 octobre 1786, en son château de la Fare, dans le bas Languedoc. Il n'avait que 37 ans.

Militaire très distingué, M. DE LA FARE était, en outre, très versé dans les lettres, les sciences et les arts. Il se fit, en son temps, une réputation de poète, et ses vers, vifs et légers, d'une venue facile, ne dépareraient pas le recueil des œuvres de son grand-père. A sa mort, le *Mercur de France*, annonça la prochaine publication de ses poésies ; mais elles ne furent jamais imprimées.

(1) Louis, comte DE NARBONNE-LARA, était né à Colorno (duché de Parme), en 1755. Il fut amené à l'âge de 8 ans à la cour de France, où sa mère était dame d'honneur de M^{me} Adélaïde, y reçut ses premières leçons du Dauphin, et fit à Juilly d'excellentes études ; il apprit presque toutes les langues de l'Europe, et s'adonna particulièrement à la jurisprudence et à la diplomatie. D'abord colonel du régiment d'Angoumois, il fut nommé colonel de Piémont le 29 octobre 1786.

Ce fut lui qui, en 1791, accompagna à Rome mesdames, tantes du roi. Arrêté par la municipalité d'Arnay-le-Duc, il vint chercher à Paris et obtint le décret qui autorisait mesdames à sortir de France. Nommé maréchal de camp par l'Assemblée nationale après la fuite de Louis XVI à Varennes, il devint ministre de la guerre le 6 décembre 1791, par l'influence de M^{me} de Staël. Il visita les places et les côtes, organisa nos premières armées, élabora de nombreux projets que son court passage au ministère ne lui permit pas de réaliser. Très attaqué, il fut défendu par les Feuillants et par quelques feuilles girondines.

Il quitta le ministère le 10 mars 1792. Décrété d'accusation après le 10 août, il réussit à gagner Londres. Lors du procès de Louis XVI, il demanda un sauf-conduit à la Convention pour venir défendre le roi ; le sauf-conduit lui ayant été refusé, il envoya un mémoire justificatif en faveur de Louis XVI.

Retiré en Suisse, puis en Allemagne, il rentra en France après le 18 Brumaire, et vécut dans la retraite jusqu'en 1809.

Il recouvra, à cette époque, son grade de lieutenant-général, fut employé à Vienne et nommé gouverneur de Raab jusqu'à la paix. Napoléon, qui avait une

C'est à Besançon que vinrent le surprendre les événements de 1789. Grande date s'il en fut jamais, époque féconde en résultats politiques, mais aussi douloureuse époque de misères pour les populations et d'indiscipline pour nos vieux régiments. Le colonel de Piémont, M. DE NARBONNE, sut à la fois maintenir l'ordre dans son corps et éviter à la ville de Besançon les émeutes populaires qui ensanglantèrent tant de provinces.

Il avait été nommé commandant en chef des gardes nationales du Doubs. Le 21 mars 1790, des voitures de blé sortent de la ville pour aller à Salins et Ornans. Le peuple s'ameute, croyant qu'on cherche à l'affamer, arrête les voitures. M. DE NARBONNE accourt, et, par sa douceur et sa fermeté, apaise le soulèvement.

Le 2 mai, la garde prête serment ; NARBONNE prononce un discours très sage, très patriotique, recommandant à la population le calme et l'obéissance à la loi. Il devint rapidement très populaire, multipliant les aumônes, dépensant largement sa fortune pour atténuer toutes les misères autour de lui. Il n'en fallait pas davantage pour exciter d'ignobles accusations. M. DE NARBONNE fut attaqué avec violence par un journal du temps, *les Annales patriotiques et littéraires*, de Mercier.

Il n'est pas hors de propos de placer ici un extrait de la réponse indignée que firent à ces attaques les gardes nationales du Doubs, le 23 juin 1790 : « Nous l'avons connu (NARBONNE) pour le citoyen le plus digne... Il a mérité notre vénération et nos respects, parce qu'au milieu des émeutes populaires, il n'a pas craint d'exposer sa vie pour ménager le sang de nos citoyens égarés... Au lieu de l'accuser, vous auriez dû nombrer, s'il eût été possible, la multitude des bienfaits qu'il a répandus sous nos

grande confiance en son esprit fin et délié, lui confia plusieurs missions diplomatiques délicates (en Bavière, à Vienne, au congrès de Prague), et l'emmena avec lui en Russie, en qualité d'aide de camp.

Nommé, en 1813, gouverneur de Torgau, M. DE NARBONNE mourut d'une chute de cheval, ou, suivant une autre version, d'une maladie contractée en soignant les milliers de soldats malades dans les hôpitaux de la place.

yeux, dans les deux années de calamités dont sa présence a surtout adouci les horreurs (1). »

N'est-ce pas là, dans cette période si troublée, le plus bel éloge qu'on puisse faire du colonel DE NARBONNE et du régiment qu'il commandait ?

(1) Extrait du *Moniteur* de 1790. « Réponse des gardes nationales du Doubs pour être présentée au citoyen Mercier et à toutes les gardes nationales de France. »

CHAPITRE V

Le 3^e régiment d'infanterie (1791-1794).

Piémont devient le 3^e régiment d'infanterie ; le drapeau tricolore. — Déclaration de guerre : le 1^{er} bataillon au camp de Neunkirch et à l'armée des Vosges. — Prise de Spire, de Worms, de Mayence (octobre 1792). — Réunion des deux bataillons du 3^e ; affaire de Rixheim (17 mai 1793). — Opération pour secourir Mayence ; affaire de la Chapelle-Sainte-Anne (22 juillet 1793). — Les grenadiers du 3^e à Mayence ; le capitaine DEBLOU. — Affaire du moulin de Bienwald (13 octobre). — Le 3^e à l'avant-garde de l'armée du Rhin : opérations des mois de novembre et décembre 1793 ; retraite des Autrichiens. — Cantonnements d'hiver : le 3^e à Schifferstadt. — Campagne de 1794 : opérations et succès de l'avant-garde en mai, juin et juillet. — Les bataillons du 3^e sont incorporés dans les 5^e et 6^e demi-brigades ; fin du régiment de Piémont (22 juillet 1794).

Piémont devient le 3^e régiment d'infanterie ; le drapeau tricolore.

Le 1^{er} janvier 1791, Piémont prenait le nom de 3^e régiment d'infanterie.

L'ère nouvelle s'ouvre ; au souffle puissant de la Révolution, tout va être bouleversé, modifié, changé, moins l'âme héroïque de l'armée : c'est elle qui sauvera la France.

Le glorieux drapeau noir de Piémont, coupé de la croix blanche, disparaît. La cravate tricolore est d'abord adoptée (24 mai 1791). Un décret du 30 juin supprime la fleur de lis, en haut de la hampe, la remplace par une flèche en fer doré. Enfin, le drapeau national est adopté en 1792 : « il allait faire le tour du monde ».

C'était un grand carré d'étoffe de soie, sans ornements ni broderies, coupé en trois parties par les couleurs rouge, blanche et bleue.

D'un côté, cette inscription, en lettres dorées : « Discipline et

obéissance à la loi ! » De l'autre, le numéro du régiment, entouré d'une couronne de chêne et de laurier, et le nom des actions éclatantes où il s'était trouvé.

**Déclaration de guerre ; le 1^{er} bataillon au camp de Neunkirch
et à l'armée des Vosges.**

Le 3^e régiment d'infanterie tint garnison à Besançon jusqu'au 13 mai 1791. Il se rendit alors à Schelestadt, et, en octobre, à Strasbourg. Le colonel, M. DE NARBONNE, nommé maréchal de camp, fut remplacé, le 21 octobre, par M. DE BLOU DE CHADENAC (1).

Le 20 avril 1792, l'Assemblée législative déclarait la guerre à l'Autriche. Quatre armées furent organisées : celle du Rhin, sous Luckner, chargée de surveiller et de défendre la frontière du haut et du bas Rhin, était formée de tous les corps stationnés dans ces deux départements. Successivement renforcée de plusieurs régiments tirés de l'intérieur, des armées du Midi et des Alpes, elle ne servit, en 1792 et pendant les premiers mois de 1793, qu'à alimenter et entretenir les armées du centre et des Vosges.

Dès la fin d'avril, toutes les troupes furent réparties dans les places, dans les camps, rassemblées sur les points menacés par l'ennemi. Le 3^e envoya, de Strasbourg, son bataillon de campagne (le 1^{er}) au camp de Neunkirch : il cantonna à Gross-Blieders-troff.

(1) DE BLOU DE CHADENAC (Jean-Louis) était né le 26 février 1735, à Thueyts, en Vivarais. Lieutenant en second au régiment de Picardie, le 28 septembre 1746, lieutenant le 14 novembre, il redevint enseigne à la réforme de 1749, et fut replacé lieutenant le 11 mai 1752. Capitaine le 1^{er} septembre 1753, il obtint, en 1761, une compagnie dans les grenadiers de France. Lieutenant-colonel du régiment provincial de Troyes, en 1771, il entra comme lieutenant-colonel au régiment de Piémont le 18 avril 1776, et en était nommé colonel le 21 octobre 1791 (il avait d'abord été nommé colonel du 51^e, mais revint de suite au 3^e). Général de brigade en mai 1792, il fut tué dans les rues de Mayence pendant le siège (1793). M DE BLOU était chevalier de saint Louis du 16 octobre 1771.

**Composition du 3^e régiment d'infanterie, en 1791 et 1793.
(Avant et après l'émigration.)**

1791			
Etat-major....	Colonel.....	MM. DE NARBONNE.	
	Lieutenants colonels.....	DE BLOU DE CHADENAC.	
	Quartier-maître trésorier.....	DE CARDAILHAC.	
	Adjutants-majors.....	PINTHON. DU PLESSIS. DAEN.	
	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
1 ^{er} bataillon....	D'ANDIRAN.	DE RANCOUZE.	DE CIRCOURT.
	ATTMALIN.	MUTELET.	FIRMAS.
	DE LA MENILLIÈRE.	DUCHATELIER.	DE LATOUT.
	JOGAULT.	DUPOULPIQUET.	MARGIN.
	FRILEUZE.	DE THURET.	DE MARESCOT.
	VENTROUILL.	DORPEUIL.	DE PATRY.
	DE GUIBERT.	DE BEAUBERT.	DE FRÉVAL.
	DUVERT.	DE LA COUDRE.	DE LA ROMADE.
	DE SEVERAC.	LE QUEUX.	DAUVAIS.
	DU PERTUIS.	DUSSAULT.	DE BLOU (fils).
DIÈCHE.	BROCART.	D'ESPIVET.	
DEPLoS.	GOSSELIN.	DE CROS.	
DE LEPARE.	LA CONVERSERIE.	DE FRÉMONT.	
DUPERIER.	CHAVIGNY.	LALLEMENT.	
DE LADEVÈZE.	DURIEU.	LOZURIER.	
DE TROUSSEAGVILLE.	DURANT.	MONTPEZAT.	
DE TILLY.	DE LA BARRE.	DE MEYNADIER.	
DE BERAUD.	DE ROQUEMAURELLE.	DE BLOU (bevon).	
1793			
Etat-major....	Colonel.....	MM. CAMBROS D'ANDIRAN.	
	Chefs de bataillon.....	DEMESTRE (J.).	
	Adjutants-majors.....	DUVERT (J.-P.)	
	Trésorier.....	PROMPT.	
	Chirurgien-major.....	RITAY. COQUENNOT. CHAPPIER-CHATELARD.	
	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
1 ^{er} bataillon....	DEPLoS.	BESSON (R.)	LEDOUX.
	D'ANDIRAN.	PATRIOT.	ROGGIER.
	GOSSELIN.	SARALIER.	JACQUIN.
	PATRY.	PAVIE.	FLOREMOND.
	IMBERT.	CHATELAIN.	ROGGÈRE.
	DE BLOU.	COMMELIN.	LARROT.
	MÜLLER.	COLAS.	CABANES.
	POUDRÉ.	RELIK-JAMBE.	PAPIN.
	RHEINWALD.	BUFFER CHAMBARON.	JOLY.
	LOZURIER.	CHEDEVILLE.	GAUTHY.
MUTELET.	MARCHAL.	BERRIAT.	
MONTPEZAT.	MACHINE.	LAFIZIE.	
DUSSAUT.	HOUBSIN.	FOISSIER.	
MARGIN.	CABARY.	RICHARD.	
DAUVAIS.	PINTHON.	HORNER.	
FLORENTIN.	BADDOT.	BESSON (Ch.).	
DEPIERRE.	HOMMECOURT.	TURCAT.	
COLOTEAU.	BOIRÉ.	FLEURENTIN.	

Le 27 mai, le lieutenant-colonel CAMBIOS D'ANDIRAN (1) était nommé colonel, en remplacement de M. DE BLOU DE CHADENAC.

Le 21 juin, une partie des troupes campées à Neunkirch (sous Kellermann) s'établit sur les hauteurs de Sarrelouis, pour inquiéter la garnison de Luxembourg : le 1^{er} bataillon du 3^e régiment fut poussé jusqu'aux environs de Bouzonville. Mais l'arrivée des Autrichiens sur le Rhin força Kellermann à se rapprocher de Wissembourg. Les Français se replièrent sur Bouquemont. Le 10 juillet, ils continuent leur mouvement de retraite par Bitche et Lembach, campent le 14 à Alterstadt, le 28 à Herxheim.

Dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août, 30,000 Autrichiens passaient le Rhin à Altlosheim, près de Spire. Ne se sentant plus en sûreté à Herxheim, Kellermann vint s'établir à Artzheim. Le 3 août, de fortes reconnaissances aux environs de Landau donnèrent lieu à des affaires d'avant-postes, assez sérieuses. Toutes furent à l'avantage des Français. Kellermann, néanmoins, trop inférieur en nombre, se replia sur Wissembourg.

Le bataillon du 3^e restait à Landau.

Le 6, la division Kellermann et les troupes venues du camp de Plobsheim occupent fortement les lignes de la Lauter. L'armée était en mesure d'opposer la plus vive résistance aux entreprises de l'ennemi. Il n'osa pas attaquer, quitta, vers le 15 août, les environs de Landau pour se porter sur la Moselle. Biron, alors général en chef de l'armée du Rhin, voyant le Palatinat presque complètement dégarni de troupes, y fit entrer un corps de 18,000 hommes, sous Custine.

Ce corps prit le nom d'armée des Vosges (2). Le 1^{er} bataillon du 3^e y comptait, à la 1^{re} brigade de la 1^{re} division (général Munnier).

(1) Jean-Baptiste CAMBIOS D'ANDIRAN, né le 1^{er} janvier 1735 à Bouret (Haute-Garonne), était entré comme volontaire au régiment de Piémont en 1752. Lieutenant le 1^{er} septembre 1755, capitaine le 1^{er} janvier 1758, réformé le 1^{er} janvier 1763 au 19 juin 1765, il fut successivement nommé major le 13 avril 1788, lieutenant-colonel le 27 juillet 1791 et colonel le 27 mai 1792.

Il a fait la guerre de Sept ans et les campagnes de 1792 et 1793.

(2) Arrêté de la Convention du 1^{er} octobre 1792.

Prise de Spire, de Worms et de Mayence (octobre 1792).

Le soir du 29 septembre, les deux divisions de l'armée des Vosges partaient de Landau, ayant pour objectif Spire et ses nombreux approvisionnements. Elles arrivaient, le 30 au matin, devant la ville. 4,000 Autrichiens, sortis pour la défendre, sont rejetés vers la place; les portes sont enfoncées à coups de hache; et, après un combat meurtrier dans les rues, 2,900 Autrichiens, acculés au Rhin, déposent les armes; 300 autres furent noyés, en cherchant à passer le fleuve à la nage.

Le 3 octobre, un faible détachement enlève Worms, sans résistance. Puis, Custine, assez peu rassuré, craignant quelque entreprise sur ses derrières, se replie à Edesheim, l'avant-garde à Altdorf (10 octobre).

Le 16 au soir (renforcé de 3 à 4,000 hommes) il marche sur Mayence en deux colonnes, par les routes d'Alzey et de Worms. Mayence se rendit à la première sommation (21 octobre). Sa garnison, forte de 6,000 hommes, sortit d'ailleurs avec les honneurs de la guerre, sous la seule condition (retournée contre nous l'année suivante) de ne point servir contre la France pendant un an.

**Réunion des deux bataillons du 3^e; affaire de Rixheim
(17 mai 1793).**

Passé sur la rive droite du Rhin, le 1^{er} bataillon du 3^e prit part aux opérations qui eurent lieu pour empêcher les Prussiens de s'établir sur la rive gauche de la Lahn. Le 3 décembre, lorsque, après la prise de Francfort, l'armée repassa le Rhin, le bataillon resta à Costheim.

Il s'y trouvait encore le 6 janvier 1793, lorsque les Prussiens attaquèrent à l'improviste le poste d'Hockheim. Après cette malheureuse affaire, il fut envoyé à Spire, et attaché au corps du général Munnier, qui observait Mannheim. C'est là que vint le rejoindre son 2^e bataillon.

Parti de Strasbourg, le 29 novembre, à l'effectif de 508 hom-

mes, ce bataillon (aux ordres du commandant DUVERT) avait occupé successivement Monnerheim, Teingenheim et Neuhoff: il arriva à Spire le 29 janvier (1793) (1).

Le 30 mars, lorsque l'armée, après le brillant combat d'Oberflersheim, se replia sur Turckheim, la brigade dont faisait partie le régiment fut rassemblée à Mutterstadt, par le général Vieuseux; le lendemain, elle se retirait sur Landau.

Le 5 avril, l'armée du Rhin occupait les lignes de la Lauter, de Lauterbourg à Lembach; le centre (sous Munnier, 1^{re} division) était aux camps de Geisberg et de Roth; les deux bataillons du 3^e (1^{re} brigade, Vieuseux) campaient au Geisberg.

Le général en chef, Custine, voulant surprendre un corps autrichien à Rheinzabern, ordonna quelques mouvements qui amenèrent la malheureuse affaire de Rixheim. Le 3^e eut ordre, le 16 mai, d'aller de Geisberg à Steinfeld, où se formait le détachement destiné à cette expédition.

Le 17, à la pointe du jour, l'avant-garde française déboucho sur le plateau, en chasse les avant-postes autrichiens; la cavalerie se porte sur Kmittelsheim et Belheim, pour défendre les débouchés de la forêt de Germersheim, où Wurmscr avait retranché son armée. Pendant ce temps, la colonne de Custine se prolon-

(1) Il est nécessaire de signaler ici une erreur répétée depuis plus de cinquante ans chez tous les historiens militaires spéciaux (même le général Susane). D'après eux, le 2^e bataillon du 3^e d'infanterie aurait combattu à Valmy, à Jemmapes, à Neerwinden, et aurait fait partie de l'armée des Ardennes et de l'armée de Sambre-et-Meuse. Rien n'est moins exact. Ce bataillon, resté à Strasbourg, a rejoint le 1^{er} bataillon en janvier 1793; et depuis lors, jusqu'à leur incorporation dans les 5^e et 6^e demi-brigades, les deux bataillons n'ont pas cessé de compter à l'armée du Rhin. Cette erreur, fort explicable par la confusion qui régnait à cette époque, par l'incohérence ou l'absence complète des situations d'armées, n'aurait qu'une importance médiocre, si le nom de « Jemmapes » ne figurait pas sur le drapeau du régiment. Or, le 3^e n'a jamais été à Jemmapes. C'est peut-être regrettable, mais on peut trouver dans son histoire assez de noms de batailles, où il a joué un rôle glorieux, pour n'en être pas réduit à inscrire, sur son drapeau, une victoire célèbre à juste titre, mais à laquelle le régiment n'a eu aucune part.

(En 1801, le nom de « Jemmapes » a été remplacé, sur le drapeau du 3^e, par celui de « Gènes. — 1800 »).

geait sur les hauteurs de Rixheim. Vers 11 heures du matin, on vit déboucher de ce village trois bataillons et deux escadrons ennemis, suivis de six pièces. C'étaient les Autrichiens qui, mis en éveil par le canon de l'avant-garde, évacuaient Rheinzabern.

Le 10^e chasseurs s'élança sur cette colonne, met en fuite sa cavalerie; la brigade Lafarelle charge l'infanterie, et, quoique accueillie par la mitraille d'une batterie masquée dans les blés, n'en exécute pas moins quelques charges brillantes et enlève un canon. Malheureusement, elle revint en désordre. L'infanterie de Custine, qui arrivait et se formait en bataille, la prenant pour un corps ennemi, fit feu sur elle. Dans le même moment, deux pièces de canon traversant la ligne au galop, y jettent l'épouvante; quelques bataillons prirent la fuite. Mais les 3^e, 27^e et 46^e régiments restèrent fermes et inébranlables à leur place. Leur bonne contenance empêcha l'ennemi de profiter de la confusion, et les troupes purent, sans être inquiétées, revenir à leurs anciennes positions.

Ce coup de main manqué coûta aux Français 400 hommes et 260 chevaux. Un lieutenant du 3^e (le lieutenant BAUDOT), grièvement blessé, mourait quelques jours après à Wissembourg.

Opérations pour secourir Mayence; affaire de la Chapelle-Sainte-Anne (22 juillet 1793).

Le mois de juin se passa sans événement remarquable; Custine avait été remplacé par Beauharnais à la tête de l'armée du Rhin. On s'occupa d'organisation intérieure, de l'instruction des recrues, qui arrivaient journellement. Vers la fin du mois, la division Munnier (1^{re}) prit le numéro 2; sa première brigade, où était toujours le 3^e régiment, fut commandée par le général Demars.

Le 3 juillet, l'armée sort des lignes de Wissembourg; la division Munnier, passant par Altstadt, Kapsweyer et Steinfeld, vient appuyer sa droite à Minfeld, ayant à sa gauche la 4^e division (Laubadère).

Le 19, Beauharnais se décide à marcher au secours de

Mayence, et porte le gros de ses forces sous Landau. La 2^e division, partie de Minfeld à 1 heure du matin, alla camper derrière le canal. Les 20 et 21 juillet, les reconnaissances de l'avant-garde amenèrent quelques affaires de postes ; on se canonna de part et d'autre. L'ennemi finit par se retirer à la Chapelle-Sainte-Anne, où il avait élevé de nombreux ouvrages.

Le 22, l'armée poussa en avant de Landau. La division Laubadère (4^e) se dirigea à droite, contre les troupes qui occupaient la plaine, entre Bornheim et les hauteurs d'Essingen ; elle repoussa vigoureusement plusieurs charges de cavalerie. Munnier et l'avant-garde marchèrent sur la Chapelle-Sainte-Anne et attaquèrent de front la position, tandis que quelques bataillons tournaient les hauteurs pour la prendre de flanc. Malgré la résistance la plus opiniâtre, nos troupes, se lançant à l'assaut des redoutes, en chassèrent l'ennemi, le poursuivirent de position en position jusqu'à Weiher, qu'il n'abandonna qu'à la nuit close.

Les républicains avaient déployé le plus grand courage, particulièrement les 3^e et 4^e d'infanterie. « Je dois un éloge tout particulier, écrivait Beauharnais, aux bataillons des 3^e et 4^e régiments, qui, après une charge de cavalerie autrichienne qui avait repoussé notre cavalerie, ont résisté au choc des ennemis, et empêché les suites funestes qui pouvaient résulter de cet échec ! »

La nouvelle de la reddition de Mayence fit suspendre ces premières opérations (23 juillet). Le 26, l'ennemi, renforcé d'une partie des troupes du siège, repliait nos avant-postes ; et, le 28, l'armée du Rhin rentra dans les lignes de Wissembourg.

Le 1^{er} bataillon du 3^e régiment s'établit à Schebenhardt ; le 2^e occupa le moulin de Bienwald, sur la Lauter, vis-à-vis Schleithal. L'effectif du régiment était de 1,461 combattants. Le général Demars fut à cette époque remplacé, dans le commandement de la brigade, par le général Montigny.

Les grenadiers du 3^e à Mayence ; le capitaine DE BLOU.

Les deux compagnies de grenadiers (1) du 3^e étaient restées dans Mayence. Elles y soutinrent le siège mémorable, du 6 avril au 23 juillet, et furent, après la capitulation, dirigées sur la Vendée. Le régiment fournit donc ses meilleurs soldats à cette terrible colonne des Mayençais de Kléber, qui, après des prodiges d'héroïsme à la frontière contre les ennemis de la France, alla, non moins héroïquement, lutter à l'intérieur contre les ennemis de la République et étouffer l'insurrection vendéenne !

Le capitaine DE BLOU se distingua pendant toute la durée du siège : dans une sortie avec le général Aubert-Dubayet, il fut blessé d'un coup de feu à la cuisse gauche et d'un biscaien à la cuisse droite ; dans une autre sortie, avec Kléber, il s'empara avec vingt hommes de deux pièces de canon gardées et défendues par un bataillon entier (2).

Son père, le général DE BLOU (l'ancien colonel du 3^e), fut enlevé par un boulet, dans les rues de Mayence.

Affaire du moulin de Bienwald (13 octobre).

Pendant les mois d'août et de septembre, plusieurs combats très vifs eurent lieu sur le centre et les ailes de l'armée du Rhin :

(1) Cadre des deux compagnies de grenadiers à Mayence :

Compagnies du 1^{er} bataillon. — MM. PATRY (Michel), capitaine ; BRASSON (René), lieutenant ; LEBDOUX (Pierre), sous-lieutenant.

Compagnies du 2^e bataillon. — LUSURKEN (Pierre), capitaine ; CREDEVILLE, lieutenant ; GAUTHRY (Pierre), sous-lieutenant.

Le régiment avait en outre au siège de Mayence : le capitaine DE BLOU, aide de camp du général, son père ; le capitaine MULLEN, commandant temporaire dans la ville ; le capitaine BUKENWALD, adjudant de place ; le lieutenant SARAVIEN, venu à Mayence pour voir son oncle, le général DE BLOU, et qui n'avait pu retourner.

(2) DE BLOU (Jean-Bruno), sous-lieutenant au régiment de Piémont le 20 juin 1787 ; lieutenant le 15 septembre 1791, capitaine le 1^{er} mai 1792. Plus tard, étant capitaine au 20^e chasseurs, le brave DE BLOU enleva un drapeau à la bataille de Marengo et obtint un sabre d'honneur du Premier Consul. Il mourut à Nevers en 1832.

le capitaine **POUDRE**, du 3^e, était tué, le 14 septembre, dans la forêt de Lauterbourg.

Le 2 octobre, le 1^{er} bataillon, quittant Scheibhardt, vint se réunir au 2^e bataillon au moulin de Bienwald.

L'avant-garde, les 3^e et 4^e divisions avaient été poussées en avant de Wissembourg; la 2^e division occupait toujours les lignes. Le 13, les avant-postes sont surpris, la partie de l'armée qui était en avant de Wissembourg se retire sur les hauteurs du Geisberg et de Roth. Les Autrichiens attaquèrent aussitôt les postes de Saint-Remy et de Bienwald occupés par la 2^e division.

Le premier, où commandait le général Isembert, fut abandonné dès le premier assaut, sans brûler une amorce. Le brave et malheureux Isembert, qui devait payer de sa vie cette faute d'un instant, essaya, mais trop tard, de ramener ses troupes : elles refusèrent de le suivre.

Le moulin de Bienwald, énergiquement défendu par le 3^e régiment d'infanterie, par les 1^{ers} bataillons de volontaires du Doubs et de l'Ain, soutint trois assauts, dans lesquels l'ennemi fut repoussé avec pertes. Mais il fallut battre en retraite. Le mouvement commença vers 4 heures de l'après-midi, sur Haguenau, sans que l'ennemi essayât de l'inquiéter en aucune façon : le désordre, une confusion extrême, en firent cependant une véritable déroute.

L'armée s'arrêta quelques jours sur la Moder. Carlène, le nouveau général en chef, trouvant la position trop faible, l'abandonna pour se porter derrière la Zorn.

Le 18 octobre, l'ennemi attaqua de nouveau sur plusieurs points. A Gendertheim, l'avant-garde et les divisions du centre firent des prodiges de valeur; malheureusement, la 1^{re} division se laissa surprendre, et, attaquée par des forces supérieures, se retira à Honheim. Ce mouvement rétrograde força l'armée à se replier derrière la Souffel : elle avait, depuis le 13, perdu 600 hommes tués ou blessés et 16 pièces de canon.

Le 20 octobre, l'armée se trouva placée entre Strasbourg et Saverne, la 2^e division à Souffelveyersheim. Le 1^{er} bataillon du

3^e cantonnait dans ce village ; le 2^e campa au Jardin-Anglais. Les Autrichiens étaient établis sur la Zorn, de Bouxwiller à Weyersheim.

Le 3^e à l'avant-garde de l'armée du Rhin ; opérations des mois de novembre et décembre 1793 ; retraite des Autrichiens.

Le 12 novembre, le départ de vingt-trois bataillons pour l'armée de la Moselle vint affaiblir considérablement les trois premières divisions de l'armée du Rhin. Le nombre des divisions fut alors réduit de cinq à quatre. Les deux bataillons du régiment passèrent à l'avant-garde, campée au Jardin-Anglais (division Desaix) : le premier compta à la 2^e brigade (Legrand) ; le deuxième à la 1^{re} brigade (Courtot). A peu près d'égale force, ils comprenaient ensemble, à cette époque, environ 1,100 combattants.

L'armée reprit l'offensive le 18 novembre ; et, jusqu'au déblocus de Landau, on se battit journellement. L'avant-garde fit quelques démonstrations sur Wantzenau ; la 2^e brigade fut jetée dans le bois de Brunath pour y débusquer l'ennemi (avec l'aide d'une partie de la division Michaud). L'ennemi fut chassé de la forêt ; mais l'arrivée de quelques troupes fraîches l'ayant fait revenir sur ses pas, l'affaire s'engagea avec plus d'acharnement. La mitraille et la baïonnette finirent par assurer le succès des Français.

Le lendemain, les Autrichiens se retiraient à Gendertheim et Weyersheim ; leur extrême gauche abandonnait Wantzenau pour s'établir à Bettenhoffen. Le Landgraben et de fortes redoutes couvraient cette position. Le 1^{er} décembre, Desaix, portant quelques troupes légères sur la droite des Autrichiens, pour attirer leur attention de ce côté, faisait marcher six bataillons de la 1^{re} brigade sur les retranchements élevés le long de la digue.

Ni les obstacles ni la défense la plus opiniâtre ne peuvent arrêter l'élan des républicains : l'ennemi est partout abordé au

pas de charge, mis en fuite. La division Desaix coucha sur le champ de bataille. La journée fut très meurtrière : les Autrichiens perdaient un grand nombre d'hommes et de chevaux. De notre côté, quelques morts et 180 blessés. Desaix eut un cheval tué sous lui ; le général Courtot fut atteint d'une balle qui lui emporta une partie du nez. Entre toutes les troupes, le 2^e bataillon du 3^e s'était distingué par son ardeur et son intrépidité ; le chef de brigade SALM (1), qui le commandait, fut blessé légèrement : « le sang-froid et le courage de cet officier supérieur lui méritèrent les plus grands éloges. »

Le lendemain, 2 décembre, l'ennemi appuyait sa gauche au village d'Offendorf, sa droite le long du bois de Gamsheim. Plusieurs ouvrages couvraient la route de Betenhoffen à Drusenheim. Animées par leur succès de la veille, nos troupes abordèrent ces positions avec résolution. On se battit toute la journée sans résultat. L'attaque principale, faite par cinq bataillons, avait été dirigée sur le bois de Gamsheim : la cavalerie autrichienne, déjà repoussée une première fois, fondit sur ces bataillons au moment où ils allaient s'élancer dans les retranchements. Mais les généraux Diettmann et Combès la chargèrent avec vigueur, la repoussèrent, lui mettant une centaine d'hommes hors de combat, et prenant 70 chevaux. La division Desaix

(1) SALM (Jean-Baptiste), né le 18 novembre 1766 à Alléanville (Haute-Marne).

Dragon au 15^e régiment le 16 avril 1784, jusqu'au 16 juin 1789 ; adjudant au 1^{er} bataillon des Vosges le 31 août 1791 ; sous-lieutenant le 15 avril 1792 ; chef de bataillon le 22 octobre 1793 ; chef de la 3^e demi-brigade le 7 brumaire an II ; général de brigade le 10 germinal an II ; destitué le 24 pluviôse an V ; réintégré dans son grade le 13 fructidor an V ; disponible le 19 brumaire an VII ; remis en activité en l'an VII ; employé à l'armée de Naples, fait prisonnier de guerre le 10 juin 1799 ; employé à l'armée de Saint-Domingue le 29 octobre 1801 ; rentré en France en mai 1802 ; disponible le 28 septembre 1802 ; chargé du commandement de la tête de Flandre sous les ordres du gouverneur d'Anvers, le 20 août 1809 ; employé à l'armée de Catalogne le 16 avril 1810 ; tué d'un coup de feu à l'attaque du fort Olivo, siège de Tarragone le 27 mai 1811. — *Campagnes* : armée du Nord, 1792, 1793, 1794, 1795, 1796, 1797 ; armées de Naples et d'Italie, 1799 ; armée de Saint-Domingue, 1801, 1802 ; armée d'Espagne, 1810-1811.

perdit, ce jour-là, quelques hommes tués et environ 130 blessés (1).

Il ne se passa rien d'important le 3 décembre ; mais le 4, l'ennemi se retira sur Drusenheim. Son arrière-garde fut vivement poursuivie. Le 2^e bataillon du 3^e occupa Gamsheim.

Le 10, la 2^e brigade reprit les villages de Weyersheim et de Kurtzenhausen. Le 1^{er} bataillon du 3^e occupa le premier de ces deux postes.

Les 13, 15 et 19 décembre, cette brigade eut de nouveaux engagements dans le bois de Gries, vis-à-vis de Bischwiller. Tous fournirent aux troupes l'occasion de signaler leur courage. Le 1^{er} bataillon vint s'établir en avant de Weitbrück. Il avait perdu, dans ces différentes affaires, le lieutenant PATRIOT, tué près d'Offendorf, et le lieutenant COLAS (de Lopiteau), mort des suites de ses blessures.

Le chef de brigade SALM avait, dans la journée du 18, donné de nouvelles preuves de sa bravoure et de son sang-froid : il était, avec 80 hommes du bataillon, en découverte dans le bois. Le détachement tombe dans les lignes autrichiennes, se trouve cerné par des forces considérables. On le somme de mettre bas les armes. Sans une minute d'hésitation, nos 80 braves foncent à la baïonnette sur les troupes qui leur coupaient la retraite, et se font jour. SALM qui fermait la marche, est attaqué par cinq hussards autrichiens. Il en met deux hors de combat, et leur échappe malgré un coup de sabre reçu au bras.

Pendant ces attaques de l'avant-garde à l'extrême droite, les divisions Michaud, Férino et Hatry n'avaient pas moins de succès. L'ennemi, battu sur tous les points, vint occuper la position de Haguenau, le long de la Moder, couverte à l'avance par trente redoutes et de nombreux abatis. La difficulté d'une attaque de front fit prendre la résolution d'enlever d'assaut les

(1) « C'est la division Desaix qui a le mieux fait en deux jours. Je m'y suis attaché de préférence, pour le suivre et l'examiner et je dois te dire qu'il s'est fort bien comporté : à moins que tu n'aies de fortes préventions contre lui, je t'engage à retirer sa suspension. » (Rapport de Pichegru au ministre de la guerre.)

redoutes de Wërth et de Frœschwiller, sur la droite. Les divisions Taponnier et Lefebvre (de l'armée de la Moselle), chargées de cette opération, l'exécutèrent avec une admirable vigueur, le 22 décembre. Ce succès décida de la campagne. L'armée autrichienne se retira précipitamment sur Wissembourg, laissant entre nos mains plusieurs canons, des bagages, un millier de prisonniers.

Le 23 décembre, la division Desaix s'avança sur Seltz, où fut laissé le 2^e bataillon du 3^e pour la surveillance du Rhin. Le 24, Hoche prenait le commandement des armées du Rhin et de la Moselle. Le 25, les Autrichiens, retranchés sur les hauteurs du Geisberg, étaient complètement battus et mis en déroute sur Wissembourg, après quatre heures de combat.

La division Desaix n'eut aucune part à l'affaire ; elle était restée en position devant Lauterbourg. Elle entra dans cette place le 27. On y trouva quatorze canons et des magasins. L'ennemi avait tout préparé pour faire sauter la poudrière et plusieurs ouvrages ; mais les premières troupes, conduites par les habitants, parvinrent à couper les mèches. Le même jour, la division poussa jusqu'à Jockgrim, poursuivant l'ennemi et lui faisant de nombreux prisonniers.

Le 28, toute l'armée se mettait en mouvement sur Landau, qui fut débloqué dès 9 heures du matin.

Le 30, les Autrichiens passaient le Rhin à Philipsbourg et à Mannheim ; et il ne restait sur la rive gauche, que les Prussiens (1).

Le 31, Desaix atteignit et culbuta leur arrière-garde à Telhütte.

En se portant sur Spire, il dut laisser quelques bataillons sur ses derrières pour défendre et surveiller le Rhin ; le 1^{er} bataillon du 3^e fut de ce nombre.

(1) « L'ennemi n'a que le temps de courir », écrit l'adjudant-major général Duvigneau, chef de brigade à Landau.

Hist. 3^e d'inf.

Cantonnements d'hiver ; le 3^e à Schifferstadt.

Le 14 janvier 1794, le Comité de salut public arrêta que les armées du Rhin et de la Moselle agiraient de nouveau indépendamment l'une de l'autre. Les troupes de l'armée du Rhin se concentrèrent entre Strasbourg et Lauterbourg, l'avant-garde à Heenheim. Les deux bataillons du 3^e (effectif total : 978 combattants) rejoignirent l'avant-garde et occupèrent Gamburgheim.

Vers la fin de janvier, l'armée, relevant celle de la Moselle, vint prendre position sur la Speyerbach, de Spire à Tripstadt. L'avant-garde fut poussée jusqu'à Oggersheim, pour appuyer la sommation faite à la ville de Mannheim, et se retira presque aussitôt derrière la Speyerbach. Les bataillons du 3^e occupèrent Gross et Klein-Schifferstadt pendant les mois de février, de mars et d'avril 1794.

Les troupes avaient besoin de repos ; elles furent, néanmoins, constamment tenues en haleine, car il ne se passait pas un jour où les avant-postes n'eussent quelque engagement. Desaix organisa solidement sa division, sut faire régner une admirable discipline.

« C'étaient les temps de la famine. Ils révélèrent en lui le héros de la patience et de l'humanité. Ses soldats, le voyant manger comme eux, jeûner comme eux, n'avaient plus le courage de se plaindre. Il mangeait son pain noir quand on avait du pain, et il buvait de l'eau. Le jour, la nuit, il allait aux bivouacs, causait avec ses hommes du mauvais temps, des privations communes. Il leur donnait ce qu'il avait (1). »

Voici comment un des représentants du peuple aux armées, le farouche Rougemont, s'exprime sur cette division :

« Je viens de passer en revue tous les corps qui composent l'avant-garde de l'armée du Rhin. C'est avec une vraie satisfaction que je rends compte à la Convention nationale de l'union fraternelle qui y règne. Le soldat, l'officier et le général, con-

(1) Michelet, *Les Soldats de la Révolution*.

fondus ensemble dans les plus courts intervalles de repos, se rassemblent et vivent dans la plus étroite intimité. La confiance la plus grande et la plus réciproque unit le soldat et l'officier aux généraux et nous présage des succès. »

Campagne de 1794 ; opérations et succès de l'avant-garde en mai, juin et juillet.

Les opérations recommencèrent en mai. Le 23, les Autrichiens attaquent l'avant-garde. Desaix les refoule sur Mannheim, leur tuant 7 à 800 hommes, faisant de nombreux prisonniers. Le 3^e, à Schifferstadt, eut à soutenir plusieurs attaques, qu'il repoussa avec sa vigueur accoutumée. Sur ce point, comme sur tous les autres, la victoire fut complète. Mais les revers éprouvés par l'armée de la Moselle obligèrent l'armée du Rhin à quitter la Speyerbach, pour venir s'établir sur les hauteurs de Lingenfeld à Franckweiler. Le 3^e occupa Lingenfeld et Westheim.

Le 28 mai, dans une reconnaissance vers Schwegenheim, l'ennemi fut culbuté sur ce village et perdit beaucoup de monde.

Le 1^{er} bataillon, posté sur la gauche de Lingenfeld, prit part aux opérations de cette journée : « Les divisions de droite (Desaix et Delmas) ont été beaucoup plus heureuses, écrivait Michaud (1), elles ont eu tous les succès. »

Le 19 juin, l'ennemi se porte brusquement sur l'avant-garde ; elle plie ; mais, renforcé à temps, Desaix parvient à repousser les Autrichiens sur Schwegenheim, d'où débouchaient déjà de nouvelles forces.

Le 2 juillet, l'armée du Rhin reprit l'offensive. Au commencement de la journée, les divisions Desaix et Vachot remportèrent quelques avantages. Une terreur panique, éprouvée par la cavalerie à l'attaque directe sur Schwegenheim, changea la face du combat sur ce point, paralysa les succès obtenus de toutes parts. Le 3^e, qui faisait partie de la colonne chargée de tourner

(1) Rapport au Comité de salut public.

Schwegenheim et de tomber sur l'aile gauche des Autrichiens, ne fut point engagé.

Les opérations des 13 et 14 juillet eurent des résultats plus heureux.

Le 13, notre aile gauche enlève toutes les positions de l'ennemi ; à la droite, Desaix occupait, au point du jour, le village de Freimersheim. Le lendemain, chargé de contenir la gauche des Autrichiens, Desaix les attaque à Schwegenheim, les met en fuite et les poursuit jusqu'au delà de Spire. Le 15, il recommence le combat près de Schifferstadt. Dans la nuit, l'ennemi battait en retraite sur Mannheim et repassait le Rhin (1).

La division Desaix s'avança jusqu'à Worms. Les deux bataillons du 3^e occupèrent ensuite Gross et Klein-Schifferstadt.

Les bataillons du 3^e sont incorporés dans les 5^e et 6^e demi-brigades ; fin du régiment de Piémont (22 juillet 1794).

Après ces derniers succès, l'armée du Rhin occupa les postes de Kaiserslautern, Landsthal et Kikelsberg ; développée sur une ligne de 18 à 20 lieues, elle se vit obligée de rester momentanément sur la défensive.

Conformément aux lois des 21 février et 12 août 1793 et au décret de la Convention du 19 nivôse an II (8 janvier 1794), on activa l'embrigadement des troupes de ligne avec les bataillons de volontaires.

Le 1^{er} bataillon du 3^e passa à la division territoriale du Bas-Rhin, sous le général Frimont. On le dirigea sur Wœrth, où il fut « amalgamé » vers cette époque avec le 1^{er} bataillon du Doubs et le 4^e de la Seine-Inférieure pour former la « 5^e demi-brigade de bataille » (2).

(1) « Les divisions de Saint-Cyr et Desaix marchent à grands pas, écrit Michaud. L'ennemi est en pleine retraite. C'était hier le 14 juillet, nous l'avons célébré dignement. Nos feux de réjouissance tonnaient sur plus de 20 lieues. »

(2) Le 1^{er} bataillon du Doubs avait été formé le 21 août 1791 ; le 4^e bataillon de la Seine-Inférieure avait été formé le 18 septembre 1792.

La 5^e demi-brigade de bataille entra, en 1796, dans la composition de la 21^e

Le 2^e bataillon, resté à Schifferstadt, forma, avec le 2^e bataillon de l'Aube et le 10^e bataillon des Vosges, « la 6^e demi-brigade de bataille » (1) (22 juillet 1794).

Ainsi finit le régiment de Piémont, devenu en 1791 le 3^e régiment d'infanterie, après deux cents ans d'une glorieuse existence.

Il allait, comme tous les vieux corps, apporter aux immortelles demi-brigades du Directoire et du Consulat ses cadres solides et instruits, son esprit d'ordre et de discipline, ses vieilles traditions de bravoure et d'abnégation, et rendre possibles les triomphes inouïs de la France républicaine et impériale contre l'Europe coalisée.

demi-brigade de ligne devenue, en 1803, le 24^e régiment de l'empire. Licencié en 1815, à Clermont-Ferrand, le 24^e envoya ses débris à la légion du Cher, qui, en 1820, contribua à former le 9^e régiment d'infanterie (corps actuel).

(1) Le 2^e bataillon de l'Aube et le 10^e des Vosges avaient été formés le 6 août 1792.

La 6^e demi-brigade de bataille entra, en 1796, dans la composition de la 100^e demi-brigade de ligne, devenue le 100^e régiment de l'Empire ; licencié en 1815, à la Roche-Posay, le 100^e envoya ses débris à la légion de la Haute-Marne, qui, en 1820, devint le 11^e léger. Le 11^e léger est lui-même devenu le 86^e régiment d'infanterie (corps actuel) en 1854.

II^e PARTIE

Les demi-brigades de la Révolution.

CHAPITRE VI

La 3^e demi-brigade de bataille. (26 décembre 1793-19 février 1796.)

Formation de la 3^e demi-brigade de bataille (26 décembre 1793). — Position des armées ; premières opérations ; bataille de Mouscron (29 avril 1794). — Combat de Courtray (11 mai 1794). — Bataille de Tourcoing (18 mai 1794). — Combat de Pont-à-Chin (22 mai 1794). — Combat de Hooglède (13 juin 1794). — Marche sur Bruxelles ; jonction des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse. — Occupation de Malines. — Combat de Boxtel (14 septembre 1794) ; prise de Bois-le-Duc. — Passage de la Meuse. — Combat d'Oude-Watering (19 octobre 1794). — Siège de Nimègue. — Cantonnements d'hiver ; conquête de la Hollande. — Occupation de la Frise et de Groningue ; marches de la 3^e demi-brigade. — Résultats de la campagne ; héroïsme de l'armée. — Fin de la 3^e demi-brigade de bataille.

Formation de la 3^e demi-brigade de bataille (26 décembre 1793).

La Convention venait de décider que les corps d'infanterie de ligne « cesseraient d'être désignés sous le nom de régiments, et prendraient à l'avenir le nom de demi-brigades ».

On forma chaque demi-brigade de l'amalgame de deux bataillons de volontaires avec un bataillon des anciens régiments.

La 3^e demi-brigade fut formé à Lille, le 26 décembre 1793 :

1^o Du 1^{er} bataillon du 2^e régiment d'infanterie (ex-Picardie) (1) cantonné à Marcq;

2^o Du 5^e bataillon de volontaires de l'Aisne (2);

3^o Du 5^e bataillon de volontaires de la Côte-d'Or (3).

Le 29 décembre, elle recevait trois bataillons de la réquisition du district de Lille, et allait, le 2 janvier 1794, occuper Marcq, Nouveaux et Wasquehal. Elle revint ensuite à Lille (8 février), y resta jusqu'au mois suivant, complétant son organisation, hâtant l'instruction de ses cadres.

Le 14 mars, elle partit pour le camp établi sur la hauteur de Flers : la 2⁴e demi-brigade l'y rejoignit le lendemain. Les deux demi-brigades furent commandées par le général Macdonald, et firent partie de la division Souham (armée du Nord).

Position des armées ; premières opérations ; bataille de Mouscron (29 avril 1794).

L'armée du Nord, sous Pichegru, comptait en avril 150,000 hommes, répartis sur la frontière, de Dunkerque à Maubeuge, et faisant face à l'armée alliée, que commandait l'empereur d'Autriche en personne.

Le plan, élaboré à Londres par Cobourg et Mack et dont on attendait les plus grands résultats, fut mal exécuté ; la mésintelligence qui régnait entre le duc d'York, le prince d'Orange, les généraux autrichiens, empêcha la réunion des forces coalisées, qui eût pu nous être funeste. L'armée ennemie se divisa en huit colonnes, opérant chacune contre une fraction de l'armée du Nord. La division Souham (aile gauche) eut à lutter contre les troupes de Clairfayt.

Le 16 avril, l'ennemi passa la Marcq à Bouvines et à Tressin

(1) Le régiment de Picardie avait, comme Piémont, été formé, en 1569, au camp de La Rochefoucauld.

(2) Le 5^e bataillon de l'Aisne (ou de Château-Thierry) avait été organisé le 19 août 1792 (commandant ANGLEBERT).

(3) Le 5^e bataillon de la Côte-d'Or (18^e des réserves) avait été organisé le 16 septembre 1792 (commandant BOURGUIGNON).

et exécuta une reconnaissance vers Annappes, Lézennes, Sainghin; quelques bataillons du camp de Flers se portèrent vers Annappes, le repoussèrent, lui tuant quelques hommes et quelques chevaux.

Le 26, la brigade Macdonald se mit en marche avant le jour sur Mouscron. Une division hanovrienne occupait la ville. L'attaque fut faite par une avant-garde aux ordres de l'adjutant-général d'Azémar, pendant que Macdonald, avec le reste de sa brigade, tournait la position par le village d'Herseaux. L'ennemi battit en retraite partie sur Tournay, partie sur Courtray. Notre avant-garde entra le soir même dans Courtray, faisant quelques prisonniers.

La 3^e demi-brigade passa la nuit au bivouac, près de Belleghem. Le lendemain, Menin était investi, et Macdonald venait camper à Heule.

Cependant Clairfayt, voulant secourir Menin, s'était avancé avec 18,000 hommes, et occupait, sur deux lignes, le plateau de Mouscron, la gauche au moulin de Castrel, la droite en arrière de Luingne.

La brigade Macdonald se porta sur la hauteur de Dronquart, entre l'ennemi et Menin.

La bataille fut livrée le 29. Pendant que Macdonald et Daendels attaquaient de front, Bertin, venant de Tourcoing, prenait Clairfayt à revers. La 3^e demi-brigade était restée sur les hauteurs de Dronquart. Mais, pendant l'action, les compagnies de chasseurs vinrent inquiéter l'ennemi du côté du moulin de Castrel. Sur la fin de la journée, les 1^{er} et 2^e bataillons occupèrent le moulin d'Arlebecq et y passèrent la nuit; le 3^e resta dans sa première position. Les tirailleurs qui s'étaient avancés eurent 7 hommes tués ou blessés.

Cette victoire décida de la prise de Menin; elle coûtait, en outre, aux Autrichiens, 30 canons et 1,200 prisonniers.

Combat de Courtray (14 mai 1794).

Le 1^{er} mai, la brigade Macdonald quitte la hauteur de Castrel, passe la Lys et établit son camp au-dessus de Courtray, la droite à la route de Menin, la gauche vers Heule ; elle y reste jusqu'au 8, puis campe en avant du village de Marcq, sur les hauteurs, face à Belleghem.

Le 10, elle attaque les postes avancés des Autrichiens, sur la rivière d'Espierre. Le 1^{er} bataillon, détaché sous les ordres du général Jardon, qui commandait les troupes légères, perd 10 hommes, tués ou blessés. On ne rencontra pas le gros des forces ennemies : pendant notre marche, Clairfayt, longeant la rive gauche de la Lys, s'était rapproché de Courtray, avait forcé la brigade Vandamme à se replier, et occupé Heule.

Il fallut revenir en hâte sur Courtray ; le 11, Macdonald, parti à 4 heures du matin, arrive à 9 heures au camp de Marcq. Il y reçoit l'ordre d'aller passer la Lys à Menin, et de venir, par Morseele, tomber sur le flanc droit et les derrières de l'ennemi. Faute grave ; il était alors trop tard pour que la brigade Macdonald (et celle de Malbrancq) pût exécuter sa marche en temps utile. La nuit et le mauvais temps l'empêchèrent d'attaquer, et le combat de Courtray, très sanglant (il coûta près de 4,000 hommes aux deux partis) n'eut aucun résultat. Clairfayt, vers 10 heures du soir, put sans peine se retirer sur Thielt.

Le lendemain, au point du jour, la brigade se lança à la poursuite des Autrichiens ; l'ennemi était déjà loin. A Heule, Macdonald s'arrêta, laissant le colonel Prudent, avec son régiment de chasseurs à cheval (le 5^e) et les deux premiers bataillons de la 3^e demi-brigade, continuer la poursuite. Clairfayt avait fait rompre le pont de Kulleghem, après son passage. Le détachement atteignit néanmoins son arrière-garde à Winkel-Saint-Eloy. Il y eut là une légère attaque, où l'on fit quelques prisonniers. L'ennemi abandonna plusieurs blessés, que le désordre de sa retraite ne lui permit pas d'enlever.

Les deux bataillons de la demi-brigade revinrent ensuite pas-

ser la nuit près de Kulleghem : ils n'avaient perdu que 6 hommes tués ou blessés.

Bataille de Tourcoing (18 mai 1794).

Du 13 au 17 mai, la 3^e demi-brigade resta campée en avant du camp de Marcq, sur les hauteurs de Sainte-Anne. Pendant ce temps, l'empereur et Cobourg concentraient leur armée autour de Tournay. La situation de l'aile gauche de l'armée du Nord était compromise ; elle risquait d'être coupée de Lille, acculée à la mer du Nord, anéantie. C'était le fameux plan de destruction conçu par Mack. Il ne détruisit rien, grâce à l'énergie, au patriotisme éclairé de nos généraux (Souham, Moreau, Reynier, Macdonald).

Prévenus à temps, ils réunissent leurs forces ; ils prennent vigoureusement l'offensive, se portent sur Tourcoing en une seule masse, pendant que les alliés exécutent le même mouvement sur six colonnes concentriques, sans ordre, avec d'inconcevables retards qui empêcheront leurs ailes de donner efficacement dans la journée du 18.

La brigade Macdonald, partie le 17, à 4 heures du soir, du poste de Sainte-Anne, gagna Menin par la route de Courtray, repassa la Lys, et, longeant le bas du village d'Halluin et le Dronquart, alla bivouaquer près de Neuville. Elle était chargée de l'attaque de front sur Tourcoing.

Le 18, dès le point du jour, elle se met en marche. L'avant-garde du général Otto, qui tenait le village, l'évacue sans résistance, et va prendre en arrière de Tourcoing une position formidable : les haies des jardins ont été mises en état de défense ; elles sont solidement occupées par l'infanterie et l'artillerie ennemies, qui croisent leurs feux sur les différentes rues débouchant du côté de Roubaix.

Macdonald forme deux colonnes : la première, ayant à sa tête les 1^{er} et 2^e bataillons de la 3^e demi-brigade, prend la rue qui mène au grand chemin de Roubaix. Elle est accueillie, au débou-

ché, par un feu violent. L'ennemi tire à mitraille. Une véritable trombe de fer balaie la route, amoncelant les cadavres. Les Français reculent. Enfin, après plusieurs tentatives désespérées et une perte considérable d'hommes, la colonne parvient à se déployer hors du village.

La deuxième colonne, ayant à sa tête le 3^e bataillon de la demi-brigade, était partie de la place de Tourcoing, par la rue qui conduit au vieux chemin de Nouveaux. Le chemin était également occupé par l'ennemi ; mais l'artillerie, placée dans un fond, ne pouvait enfilier le débouché de la rue : le déploiement se fit sans difficulté. Après quelques attaques infructueuses, on réussit à écarter l'ennemi des premières haies, à déborder sa ligne.

Macdonald fait alors battre la charge sur tous les points : les troupes d'Otto sont partout culbutées, et se retirent dans un tel désordre qu'elles laissent sur le champ de bataille 66 pièces de canon, la plus grande partie des bagages et un grand nombre de prisonniers.

Abandonnant aux autres troupes le soin de la poursuite, la brigade Macdonald s'arrêtait entre Lannoy et Roubaix, et se portait aussitôt (par Tourcoing) au secours de la brigade Vandamme (1). Elle prit position sur la route de Lille à Menin, face à Lincelles, appuyant sa gauche à la maison dite du Blanc-Four. La nuit l'ayant empêchée d'agir, elle bivouaqua sur cette position.

La 3^e demi-brigade avait, à elle seule, 175 sous-officiers ou soldats et 7 officiers tués ou blessés. Le commandant BERNARD avait été tué sur le chemin de Roubaix.

Combat de Pont-à-Chin (22 mai 1794).

Clairfayt, ayant appris le succès de l'armée française, s'était hâté de repasser la Lys à Werwick et à Comines (nuit du 18

(1) Pendant la bataille, cette brigade avait contenu Clairfayt, posté avec un corps d'Anglais et d'Autrichiens sur les hauteurs de Lincelles et de Werwick.

ou 19). Au jour, la brigade Macdonald traversa Menin, se dirigeant sur Gheluwe, pour tâcher d'y joindre les alliés.

Elle arriva trop tard, rétrograda sur Vevelghem ; et, le lendemain, repassant la Lys, alla reprendre ses anciennes positions près de Marcq, sur le mont Sainte-Anne.

Le 22 mai, Pichegru reprend l'offensive, dans le but d'enlever un convoi sur l'Escaut. Macdonald se met en marche à 3 heures du matin, se dirige sur le village de Saint-Léger, en arrière de l'Espierre. Plusieurs postes ennemis étaient retranchés sur la rivière. On les chasse à coups de canon, et l'infanterie, passant à la hâte sur un pont fait avec des fagots et de la paille, va se former en avant du village, face au Pecq.

On ne trouva d'ailleurs sur l'Escaut que quelques barques chargées de fourrages. Les ordres n'étaient pas précis : devait-on passer l'Escaut ? Nos généraux hésitèrent, n'osèrent pas.

Pendant que la brigade Daendels et l'infanterie de Macdonald restaient au Pecq, ce dernier, à la tête de la cavalerie se jeta à la poursuite de la division hanovrienne de Busch, qui fuyait en désordre sur Pont-à-Chin.

Le village était occupé par Walmoden, avec le reste des troupes hanovriennes. L'artillerie, placée en avant du pont, arrêta net nos chasseurs à cheval. Appelant alors à lui son infanterie, Macdonald lance dans le village le 1^{er} bataillon de la 3^e demi-brigade : l'ennemi est culbuté, refoulé. Mais au delà des dernières maisons, le bataillon se heurte à une forte ligne de retranchements, et recule, sous la mitraille ; les autres bataillons viennent successivement le renforcer ; et pendant que l'action se généralise sur la droite avec les autres brigades, Macdonald lutte dans Pont-à-Chin, jusqu'à 10 heures du soir, contre les troupes hanovriennes, que la division anglaise de Fox, sept bataillons autrichiens, un gros corps de cavalerie et une formidable artillerie accourent soutenir.

Cinq fois l'héroïque brigade est repliée derrière le ruisseau ; cinq fois elle revient à la charge et enlève le village.

Enfin, excédée de fatigue, découragée par des pertes énormes, elle se retire en désordre, gagnant le pays couvert. Grâce

à l'arrivée de quelques troupes fraîches, Macdonald put rallier ses bataillons, regagner son camp de Marcq sans être inquiété.

La perte de l'armée française était d'environ 5,000 hommes.

La 3^e demi-brigade, seule, avait eu 410 sous-officiers ou soldats et 9 officiers tués ou blessés. Le capitaine CHARLES, le lieutenant COLAS, le sous-lieutenant HUMBERT étaient parmi les morts.

Le capitaine PAUSORNE, grièvement blessé, mourait quinze jours après cette sanglante affaire.

Combat de Hooglède (13 juin 1794).

La 3^e demi-brigade séjourna au camp de Marcq jusqu'au 5 juin ; le capitaine MATHIOT fut nommé chef de bataillon, en remplacement du commandant BERNARD ; un arrêté du représentant du peuple nomma le capitaine SARRUT (1), chef de demi-

(1) SARRUT (Jacques-Thomas) était né à Saverdun (Ariège) le 16 août 1763, (d'une famille d'ancienne bourgeoisie qui devait, dit-on, son origine à un chef sarrasin, et alliée à la famille du pape Benoit XII). D'abord destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études aux séminaires de Pamiers et de Toulouse. A 15 ans, sa vocation se prononça ; il s'adonna plus spécialement aux mathématiques, et entra au régiment de Picardie le 15 mai 1782.

Caporal le 25 août 1783 ; sergent le 17 mars 1786 ; sergent-major le 1^{er} janvier 1791 ; adjudant le 20 septembre 1791 ; adjudant-major le 4 mai 1792, il était nommé capitaine le 5 septembre de la même année, et se distinguait à la bataille de Jemmapes. Picardie était devenu le 2^e régiment d'infanterie. Entré avec son bataillon dans la composition de la 3^e demi-brigade, il en devint le chef sur les rapports des généraux Macdonald, Souham, Moreau. « C'était un fort bon officier, bon manœuvrier et très zélé pour le maintien de la discipline. »

En 1800, il contribua puissamment, avec sa demi-brigade (devenue 8^e de ligne en 1796), au succès d'Hohenlinden. Nommé général de brigade (11 fructidor an II), il se distingua aux affaires de Salzburgoffen, de Schvanstadt et de Lambach, où, soutenu par les généraux Drouhet et Sahuc, il fit prisonnier 1,200 uhlands, commandés par le prince de Litchenstein, et s'empara du général Meceri.

Employé au camp de Bayonne, puis à celui de Brest, il fut chargé de construire un fort dans la presqu'île de Toulanguet ; l'empereur voulut qu'on appelât ce fort « le fort Sarrut ». Il fit la campagne de 1805 au 7^e corps de la Grande Armée, celle de 1806 au 1^{er} corps, celle de 1807 au 6^e corps, et fut fait baron après Eylau, où il s'était de nouveau distingué.

Il passa en Espagne en 1808, fit avec Soult la campagne de Galice. Le 20 no-

brigade, « à la place du sieur ANGLEBERT, absent pour infirmités ».

Le 5 juin, la brigade Macdonald allait occuper le camp de Zonnebeke, dont l'objet était de couvrir le siège d'Ypres.

Elle y eut quelques petites affaires d'avant-garde.

Le 10, Pichegru, immobilisant l'armée de Cobourg par des démonstrations du côté de Lille, résolut d'attaquer Clairfayt à Hooglède : il donna l'ordre à Macdonald de marcher sur Rousselaer. L'ennemi défendit vivement les approches du village ; mais, vers la nuit, il en fut délogé par les troupes légères de l'avant-garde aux ordres de Jardon, que soutenaient des détachements des différentes demi-brigades.

L'infanterie passa la nuit au bivouac, derrière le ruisseau qui coule de Roosebeke à Rousselaer, face à la hauteur de Hooglède. Le retard d'une division (Despeaux), qui se trompa de route, avait fait manquer le plan de Pichegru. Cette journée coûtait à la 3^e demi-brigade 1 officier tué (le sous-lieutenant THÉRION), 32 sous-officiers où soldats tués ou blessés.

Le lendemain 11, Macdonald allait prendre position sur la hauteur de Hooglède, abandonnée par l'ennemi la nuit précédente ; la 3^e demi-brigade y fut placée en équerre, son 1^{er} bataillon face à Rousselaer, les deux autres face au chemin de Tournhout.

tembre 1808, avec 700 hommes d'infanterie et 150 cavaliers, il s'empare de San Vicente de la Barquièra sur 6,000 Espagnols, et fait 2,000 prisonniers. L'année suivante, sa brigade est particulièrement citée à Oporto.

Général de division par décret du 20 juin 1811, il continua à servir en Espagne, enleva un jour tout un convoi de munitions et d'approvisionnements à l'armée anglo-portugaise, et parvint à ravitailler Santona avec 500 bœufs qu'il venait de se procurer par ce hardi coup de main. Après les Arapyles, il soutint la retraite. A Vittoria, après plusieurs charges brillantes, il fut frappé d'un biscaien, et tomba au pouvoir de l'ennemi. Il mourut quelques jours après (26 juin 1812).

L'empereur donna le titre de baron à son neveu, âgé de 15 ans, « en récompense des services rendus à l'Etat par le général de division J.-T. SARRUT ».

SARRUT avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 19 frimaire an XII, puis commandant de l'ordre le 35 prairial de la même année. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe, côté sud.

Le chef de brigade SARRUT fit, le 12, une reconnaissance sur Tournhout, avec 400 hommes et un escadron du 5^e chasseurs : il força quelques avant-postes à se replier, revint sans avoir éprouvé aucune perte.

Le 13 juin, les découvertes, parties le matin, rentrèrent sans avoir rencontré l'ennemi. Tout était tranquille, quand, vers 7 heures, le canon tonne, les boulets sillonnent le camp. C'était Clairfayt, avec toutes ses forces (30,000 hommes), qui tombait à l'improviste sur les républicains. A droite, Rousselaer est forcé ; la brigade Malbrancq se débande ; la brigade Salm effectue sa retraite en bon ordre par la chaussée de Menin. Une deuxième colonne ennemie, débouchant par la route de Tournhout à Hooglède, attaque et force l'avant-garde de Macdonald (Jardon), placée à l'extrémité de la hauteur.

Les 2^e et 3^e bataillons de la 3^e demi-brigade s'élancent aussitôt pour occuper le terrain abandonné par l'avant-garde.

L'ennemi y est déjà en forces. Il a avantageusement placé quelques pièces de canon sur la butte d'un moulin à vent qui domine tout le terrain.

Pendant une heure, les deux bataillons, impassibles, restèrent en bataille, sans qu'il s'engageât d'autre combat que celui des tirailleurs et de l'artillerie. Mais alors, Clairfayt, maître de Rousselaer, dirige toutes ses forces contre la hauteur d'Hooglède ; et nos deux bataillons, toujours en première ligne, n'étant soutenus ni à droite ni à gauche, sont débordés.

Leur situation devenait très hasardée, quand Macdonald leur envoie l'ordre de se replier. Ils exécutent leur mouvement au pas, dans un ordre admirable, et rejoignent le 1^{er} bataillon sans cesser de tenir tête à la masse d'ennemis qui les presse, et lui infligeant des pertes sérieuses.

Le combat continue, plus acharné, sur la seconde ligne. Notre infanterie résiste héroïquement, pendant six heures, aux attaques multipliées de la cavalerie de Clairfayt. Enfin, Macdonald fait battre la charge ; et l'ennemi, découragée par cette opiniâtre résistance, se replie sur tous les points.

La 3^e demi-brigade, après avoir poussé jusqu'à l'extrémité de

la hauteur, revint prendre son camp ; ses grenadiers, envoyés à la découverte à la tombée de la nuit, traversèrent Rousselaer évacué et occupé de nouveau par les Français.

« Ce combat fit autant d'honneur au général Macdonald qu'à sa brigade. Malgré la durée de l'engagement, il ne perdait que 400 hommes environ, dont fort peu de prisonniers (1). »

La 3^e demi-brigade perdait 5 officiers, 110 sous-officiers ou soldats tués ou blessés, et 8 prisonniers. Le lieutenant DAIN mourait, quelques jours plus tard, des suites de ses blessures.

Marche sur Bruxelles ; jonction des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse.

Le succès d'Hooglède amena la capitulation d'Ypres. Clairfayt s'était retiré à Gand ; le duc d'Yorck était entre Oudenarde et Renaix. L'armée du Nord manœuvra pour séparer ces deux armées, en passant l'Escaut à Oudenarde.

La brigade Macdonald établit son camp à Vachem, le 17 juin ; le lendemain, plusieurs fortes reconnaissances chassaient l'ennemi de Deynse, le serraient jusque sur les faubourgs de Gand. Le 22, la brigade passe la Lys, campe en face d'Oudenarde (à Kockrue) : une reconnaissance de 200 hommes de la 3^e demi-brigade engage une petite affaire d'avant-postes.

Le 23, Macdonald occupe les hauteurs qui dominent Oudenarde (rive gauche de l'Escaut) ; son avant-garde replie les postes ennemis, s'empare de Beveren. La 3^e demi-brigade ayant reçu l'ordre d'appuyer cette attaque, les 2^e et 3^e bataillons vinrent se mettre en bataille, à droite et à gauche de la route, en arrière du village, et fournirent plusieurs détachements de tirailleurs. Vers midi, l'ennemi, sorti de la ville avec plusieurs canons, obligea les troupes légères et la cavalerie à se retirer derrière ces deux bataillons. La 3^e demi-brigade se disposait à charger ; l'ennemi ne l'attendit pas, rentra dans Oudenarde. A

(1) Jomini, *Guerres de la Révolution*.

Hist. 3^e d'inf.

3 heures, la 2^e demi-brigade relevait la 3^e, qui n'avait perdu que 17 hommes.

Le 29, la demi-brigade marche sur Deynse ; le 2^e bataillon occupe Bleghem ; les 1^{er} et 3^e passent la Lys, traversent Deynse, et campent sur la route de Gand, fournissant au service de la place, où le général en chef, Pichegru, venait d'établir son quartier général.

Le 30, marche sur Bruges. La 3^e demi-brigade forme l'arrière-garde, campe à Ettenbrughe, sur les bords du canal.

Le 3 juillet, elle marche sur Gand, et, du 4 au 10, séjourne à une lieue de la ville, sur la route d'Alost. Le 10, elle est à Hordeghem ; le 11, traversant Alost et Asche, elle campe devant Bruxelles.

Ce jour-là, Pichegru donnait la main à Jourdan ; nos deux armées victorieuses du Nord et de Sambre-et-Meuse étaient réunies sur une seule ligne (la gauche à Vilworde, le centre à Bruxelles, la droite vers Namur), en face des armées alliées, qui précipitaient leur retraite !

Occupation de Malines.

Pendant que Jourdan se lançait à la poursuite de l'armée impériale, Pichegru opérait contre le duc d'York et le prince d'Orange. La suite de la campagne ne va plus être qu'une longue suite de marches, fatigantes à coup sûr pour nos troupes, mais sans combats, sans engagements sérieux, contre un ennemi démoralisé et plus désuni que jamais.

La brigade Macdonald était venue, le 13 juillet, camper devant Malines. Le 15, elle se déployait à portée de canon de la ville, vis-à-vis du canal, et envoyait ses tirailleurs derrière la digue. Jardon, avec les troupes légères, s'étant emparé d'un passage sur la droite, y jeta promptement des pontons. Toute la brigade passa, marcha sur Malines : les Hessois de Dalwig l'avaient déjà abandonnée. La 3^e demi-brigade, qui avait eu dix hommes tués ou blessés au passage du canal, bivouaqua sur les remparts.

La position des alliés était critique ; par quelques mouvements rapides, Pichegru pouvait les couper, les anéantir. Il ne le fit pas, perdit un temps précieux. Pendant que la division Moreau allait prendre Nieupoort et faire le siège de l'Ecluse, le reste de l'armée restait dans une inaction à peu près complète.

Le 22 juillet, la 3^e demi-brigade, laissant son 2^e bataillon à Malines, était venue camper à droite de Lier ; le 23, elle campait à une demi-lieue d'Anvers, et y séjournait jusqu'au 3 août.

Du 3 au 20, nouveau séjour dans la plaine, en avant de Vissegheem. Elle occupe ensuite les environs de Moll (20 août), de Tournhout (24), de Hoogstraten (28), de Merl (5 septembre).

Ce long repos était sans doute préjudiciable aux opérations. Il n'en était pas moins nécessaire aux troupes, surmenées depuis le début de la campagne et que de plus grandes fatigues attendaient encore !

On en profita pour réorganiser les divers services ; les demi-brigades améliorèrent leur service intérieur. L'effectif de la 3^e n'était plus alors que d'environ 2,000 hommes (2,182 au 3 juillet 1794).

Combat de Boxtel ; prise de Bois-le-Duc.

Au commencement de septembre, le Comité de salut public envoyait l'ordre de recommencer les opérations.

L'armée du Nord était assurée, sur ses derrières, par la prise de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes, de Condé ; elle était, de plus, renforcée d'une nouvelle division, destinée à l'expédition de Walcheren. Les armées ennemies se trouvaient : celle du duc d'York, derrière l'Aa ; celle du prince d'Orange, à Gorkum, derrière la ligne formée par l'embouchure des fleuves.

Le 10 septembre, la brigade Macdonald campait à Tilborg ; le 12, elle alla prendre position près de Morgestel. Boxtel était solidement occupé par les Hessois et les Hanovriens du général Hammerstein ; la ligne ennemie était protégée par la Dommel, ruisseau très profond, dont tous les ponts avaient été rompus.

Le 14 septembre, pendant qu'une forte division tournait Boxtel, Macdonald l'attaqua de front.

Nos soldats traversant la Dommel, partie à la nage, partie sur des madriers, culbutèrent tout devant eux. Deux bataillons hessois, qui voulurent résister, enveloppés, mirent bas les armes. Ce brillant succès donnait aux Français sept pièces de canon, environ 2,000 prisonniers, beaucoup de chevaux.

La 3^e demi-brigade bivouaqua derrière la Dommel : son 2^e bataillon, resté à Malines, la rejoignait le lendemain (15 septembre).

Le 22, commençait le siège de Bois-le-Duc : la demi-brigade était à une lieue de la ville, au château d'Helvoort. Elle fournit, pendant la durée du siège, des détachements pour les travaux et la garde de tranchée, sans éprouver aucune perte. D'ailleurs, la place, pourvue d'une garnison insuffisante, ne tint pas longtemps ; le 29, le commandant du fort Crèvecœur se rendait honteusement ; le 10 octobre, l'armée française entra à Bois-le-Duc.

Passage de la Meuse ; combat d'Oude-Watering (19 octobre 1794).

Pichegru résolut alors de passer la Meuse et de rejeter les alliés derrière le Wahal.

Le 13 octobre, la 3^e demi-brigade s'avance jusqu'à une lieue de Grave ; le 17, elle campe entre Oss et Berchem. Dans la journée et la nuit du 18, elle passe le fleuve, va bivouaquer à Tefelen, après une marche très fatigante, par un temps affreux et de mauvais chemins. Il ne fallut pas moins de trente-six heures aux divisions Souham et Bonnaud pour effectuer leur passage !

Le 19, la division Souham fut chargée de chasser les troupes de Hammerstein, qui occupaient le canal d'Oude-Watering.

L'ennemi était couvert par une digue fort élevée, dominant toute la plaine, qu'elle découvre jusqu'à Druyten. L'attaque se fit sur quatre colonnes : deux colonnes s'avançant par les prairies et abondant de front le canal ; les deux autres opérant par

les digues du Wahal et de la Meuse. La 3^e demi-brigade ne se mit en mouvement que vers midi. On chassa l'ennemi de toutes ses positions ; et, pendant que l'avant-garde se lançait à sa poursuite, la brigade Macdonald venait camper près d'Orsen.

Siège de Nimègue.

Le 22 octobre, par un temps affreux, la brigade s'établit au bivouac dans la bruyère, entre Grave et Nimègue, à une lieue à peine de cette dernière place.

La conservation de Nimègue, située tout entière sur la rive gauche du Wahal, était pour les alliés d'une extrême importance : les Français ne pouvaient l'investir que d'un seul côté ; et le gros des forces du duc d'York (50,000 hommes, cantonnés entre le Wahal et le Leck) avait, par là, un débouché facile sur la ligne d'investissement. L'attaque du camp retranché fut néanmoins résolue.

Le 29 octobre, la 3^e demi-brigade allait occuper le bois et les hauteurs qui dominant la digue par où l'on fit l'ouverture de la tranchée. Le poste était périlleux : les boulets des ouvrages avancés de la place y pleuvaient dru et incommodaient fort nos compagnies.

Le 4 novembre, le duc d'York et le prince d'Orange, venus la veille dans la place, firent exécuter une sortie par neuf bataillons et quinze escadrons. Il était 4 heures du soir. Les troupes de garde à la tranchée (le 3^e bataillon de la demi-brigade y était en entier), surprises, sont repoussées. Mais, de toutes parts, les Français courent au feu. Le 1^{er} bataillon, bivouaqué non loin de là, arrive aussitôt, rallie la garde dispersée, et, soutenu à son tour par d'autres troupes fraîches, force l'ennemi à rentrer précipitamment dans la ville, lui tuant beaucoup de monde. La 3^e demi-brigade eut, dans cette affaire, 3 officiers et 44 sous-officiers ou soldats tués ou blessés.

Dans la nuit du 7 au 8 novembre, au moment où l'armée assiégeante s'y attendait le moins, l'ennemi évacuait Nimègue, en brûlant un pont de bateaux sur le Wahal, et dans une confusion

telle que 900 Hollandais, oubliés dans la place, furent forcés de se rendre. Cette panique incroyable était due à la perte de quelques pontons, coulés par les canonniers de Souham.

Cantonnements d'hiver.

La 3^e demi-brigade resta à Nimègue jusqu'au 16 novembre. Elle entra, à cette époque, dans ses cantonnements d'hiver : le 1^{er} bataillon occupa Cranenborg ; le 2^e, Mutterdhem et Meere ; le 3^e, Zevflick. Il était grand temps que les soldats prissent quelque repos. « Sept mois de bivouacs continuels avaient totalement usé les vêtements des troupes : elles étaient couvertes de haillons, de vermine et de gale (1). »

Campagne d'hiver ; conquête de la Hollande.

Les alliés croyaient la campagne terminée ; la Hollande était bien tranquille, à l'abri derrière ses places fortes, ses écluses, ses fleuves, alors en pleine crue. Elle comptait sans le froid, que les républicains, sans souliers et demi-nus, attendaient avec impatience. Il arriva, terrible, inouï, préparant aux Français de vastes ponts de glace sur toutes les rivières.

Le 10 janvier 1795, pendant que les Hollandais, les Anglais, les Hanovriens, épouvantés, précipitaient leur retraite, l'armée du Nord commençait sa marche victorieuse sur la Hollande.

Macdonald, nommé général de division, avait remplacé Souham ; les 3^e et 24^e demi-brigades étaient sous le commandement de Reynier.

La 3^e demi-brigade arrivait le 11, à 7 heures du matin, à Oey.

Le 1^{er} bataillon joignit le général Jardon, qui devait passer le Wahal à Kokerdum ; les deux autres devaient le passer à Oey.

Jardon n'éprouva aucune résistance. L'ennemi occupait une

(1) Jomini, *Guerres de la Révolution*.

redoute ; il tira seulement deux coups de canon, et, les compagnies de grenadiers s'étant avancés, s'enfuit en hâte du côté de Bommel.

Les bataillons suivirent les grenadiers de près, et, tandis que Jardon poursuivait l'ennemi par la droite, les grenadiers se rabattaient sur leur gauche pour aller attaquer le fort devant Nimégué. Il fut aussitôt évacué.

Le 1^{er} bataillon de la demi-brigade, après avoir passé le Wahal, s'était formé en bataille le long de la digue ; les 2^e et 3^e bataillons, portés d'abord sur Bommel, se rapprochèrent de lui. La 24^e demi-brigade, qui suivait, occupa Bommel. Elle y fut attaquée par les ennemis, qui s'étaient ralliés ; mais notre artillerie, qui arriva, décida l'avantage, après un engagement assez vif.

La 3^e demi-brigade cantonna à Kokerdum, Oey et Zevslic ; elle avait perdu, dans la journée, 17 hommes tués ou blessés.

Le 12 janvier, elle occupe Aelst, et détache son 3^e bataillon à Warbrück.

Le 14, le 1^{er} bataillon occupe Heterem, derrière la digue du Leck.

Le 15, quatre compagnies du 1^{er} bataillon et quatre compagnies du 3^e vont, par différents chemins, attaquer Dryel (rive gauche du Leck). L'ennemi y avait 80 hommes, qui se retirèrent.

Le 17, Arnheim est enlevé.

Le 18, la demi-brigade passe le Leck au-dessus de Wageningen et traverse les lignes de Grebbe. Elle campe : le 1^{er} bataillon, à Aterberg ; le 2^e, à Rhenen ; le 3^e, à Weenendaal.

Pendant ce temps, une révolution éclatait en Hollande ; le prince d'Orange se réfugiait en Angleterre ; et, le 20 janvier 1795, Pichegru faisait, à Amsterdam, une entrée triomphale, aux cris mille fois répétés par la population de : « Vive la liberté ! Vive l'armée française ! » L'admirable campagne était terminée en quelques jours.

Tableau des marches de la 3^e demi-brigade, du 21 janvier au 20 juin 1795.

DATES.	EMPLACEMENTS.			OBSERVATIONS et FAITS PARTICULIERS.
	1 ^{er} BATAILLON.	2 ^e BATAILLON.	3 ^e BATAILLON.	
21 janvier.	Amersfort.	Amersfort.	Amersfort.	
26 —	Hovelaken.	»	»	
30 —	»	»	»	3 compagnies du 1 ^{er} bataillon, à Nijkerk.
1 ^{er} février.	»	»	»	Les grenadiers à Nijkerk.
3 —	GarJeren.	Schonderbeck.	»	Les grenadiers sont formés en bataillon et font partie de l'avant-garde.
4 —	Nybrook.	Vassen.	»	
6 —	Haittem.	Zwolle.	»	
18 —	Kampen.	»	Kampen.	
19 —	Zwolle.	Zwartslui.	Zwolle.	
20 —	Hasselt et Zwartslui.	Havel.	»	
21 —	Havel.	Smilde.	Meppen.	
22 —	Assen.	Zuid et Nord-Laren.	»	
23 —	Anlo.	»	Beylen.	
24 —	Zuytbroek.	Groningue.	Cropvold.	
25 —	»	Nordbroek.	Nordbroek.	
27 —	Pekela.	Windschoten.	Windschoten.	4 compagnies du 3 ^e bataillon à Burth, 2 à Wyndschoeterzi.
28 —	»	»	»	4 compagnies du 2 ^e bataillon à Oude-Schanz.
29 —	Windschoten.	»	Beerta.	3 compagnies du 3 ^e bataillon à Beerta.

(Ces compagnies font 25 prisonniers. Une compagnie du 1^{er} bataillon prend quelques volontaires près de Verdun et fait 10 prisonniers.

5 mars.	Pekela.	"	"	{ Les 4 compagnies de Oude-Schaars rentrent au 1 ^{er} bataillon
15 —	"	Pekela.	"	{ 5 compagnies de Boersa rentrent à Wintschoten.
22 —	Geeten.	"	Wintschoten et Peets.	
23 —	Emmen.	"	"	
24 —	Leuwarden.	Wiaerveide.	"	{ 5 compagnies du 2 ^e bataillon au fort de Bourtaages.
25 —	"	"	Belingvoide.	
28 —	"	"	"	{ 4 compagnies du 1 ^{er} bataillon à Emblicamp.
30 —	"	"	Weendam.	
31 —	"	"	Odorn.	
1 ^{er} avril.	"	"	Daalen.	
2 —	"	Pekela.	Hardenberg et Emblicamp.	{ Les compagnies du 1 ^{er} bataillon rentrent à Leuwarden.
3 —	"	Geeten.	"	
4 —	"	Emmen.	Nieuhuys.	
5 —	"	"	Hardenberg et Emblicamp.	
6 —	"	"	"	{ 5 compagnies du 2 ^e bataillon, de Hardenberg à Oisen.
15 —	Nieuhuys.	"	Leuwarden,	{ 1 compagnie du 3 ^e bataillon à Dalou.
1 ^{er} juin.	"	"	Borger.	{ 5 compagnies du 2 ^e bataillon à Leuwarden.
2 —	"	"	Weendam.	
9 —	"	"	Groningue.	
14 —	"	Borger.	"	{ 6 compagnies du 1 ^{er} bataillon à Leuwarden.
15 —	"	Weendam.	"	
18 —	"	Groningue.	"	
19 —	"	Strobes.	"	
20 —	"	Leuwarden.	"	

**Occupation de la Frise et de Groningue ; marches de la
3^e demi-brigade.**

Il ne restait plus à l'armée du Nord qu'à occuper les provinces de Frise et de Groningue et à chasser les Anglais jusqu'au delà de l'Éms. La division Macdonald fut chargée de ce soin.

L'héroïque 3^e demi-brigade recommença alors une interminable série de marches et de contre-marches dans les boues de la Hollande, accumulées par le dégel. Mission de fatigues inouïes, mais peu périlleuse. Il n'y eut, à proprement parler, aucun sérieux engagement.

Le tableau ci-dessus résume aussi exactement que possible la marche des trois bataillons jusqu'au mois de juin 1795.

Résultats de la campagne ; héroïsme de l'armée.

« Cette campagne de l'armée du Nord fera époque dans l'histoire des nations, comme dans celle de l'art militaire (1). » La France, envahie, menacée de toutes parts, déployait, en 1795, sur toute la rive gauche du Rhin, ses armées victorieuses, dictait des lois à l'Europe coalisée, et recouvrait, aux traités de Bâle, ses frontières naturelles, perdues depuis Charlemagne. C'est l'œuvre immortelle de nos soldats de la Révolution, de ces « vanu-pieds superbes », comme les appelle le poète, qui, sans souliers, presque sans vêtements, souvent, hélas ! sans pain, supportaient stoïquement toutes les privations, se contentant, dans leur grande gaieté héroïque, de sauver la patrie en danger et de faire trembler les vieilles monarchies européennes.

« Les officiers donnaient l'exemple du dévouement : le sac sur le dos, privés de solde, ils prenaient part aux distributions, comme les soldats. On leur donnait un bon pour toucher un habit ou une paire de bottes.... Dans les rangs des soldats, c'était le même dé-

(1) Jomini, *Guerres de la Révolution*.

vouement, la même abnégation. Les conquérants de la Hollande traversaient, par 17 degrés de froid, les fleuves et les bras de mer gelés, et ils étaient presque nus. Cependant, ils se trouvaient dans le pays le plus riche de l'Europe ; ils avaient devant les yeux toutes les séductions : mais la discipline ne souffrait pas la plus légère atteinte. C'est l'époque des guerres où il y a le plus de vertu parmi les troupes..... J'ai vu souvent les soldats refuser avant le combat les distributions qu'on allait leur faire, et s'écrier : « Après la victoire on nous les donnera (1) ! »

La 3^e demi-brigade a eu sa large part de ces grandeurs. Mais, comme tous les corps de ces armées invincibles, elle se croyait suffisamment récompensée de ses fatigues lorsque la Convention décrétait, par acclamations, que « l'armée du Nord n'avait jamais cessé de bien mériter de la patrie ! »

Fin de la 3^e demi-brigade de bataille.

La 3^e demi-brigade de bataille continua à compter à l'armée du Nord. A la réorganisation de l'an IV, elle devint « la 8^e demi-brigade de ligne » (19 février 1796).

Devenu le « 8^e régiment d'infanterie de ligne » en 1803, ce corps prit, par ordonnance du 12 mai 1814, le nom de « régiment de Condé ».

Nommé de nouveau « 8^e régiment d'infanterie » le 25 avril 1815, il contribua à former, en août suivant, la 65^e légion départementale ou « légion des Pyrénées-Orientales », devenue, en 1820, le « 15^e régiment d'infanterie légère ».

Le 15^e léger forma, le 24 octobre 1854, le « 90^e régiment d'infanterie », corps actuel.

(1) Mémoires du maréchal Soult, chapitre VII.

CHAPITRE VII

La 3^e demi-brigade de ligne (1796-1803).

Formation de la 3^e demi-brigade de ligne ; situation de l'armée du Rhin. — Emplacement de la 3^e demi-brigade, de février à juin 1796. — Reprises des hostilités ; passage du Rhin ; opération sur le lac de Constance. — Bataille de Friedberg (23 août 1796) ; surprise du parc de Dachau. — Retraite de l'armée du Rhin. — Affaire de Kanderen (24 octobre 1796) ; fin de la retraite. — Siège de Kehl. — Campagne de 1797 ; cantonnements sur les bords du Rhin. — La 3^e demi-brigade à l'armée d'Helvétie : occupation de Soleure (2 mars 1798). — Affaire de Baggingen (27 avril). — Entrée à Zurich ; affaire de Schindlegi (2 mai). — La 3^e demi-brigade est dirigée sur l'Italie ; état de la Ligurie à cette époque. — Campagne de 1799. — Le 1^{er} bataillon à l'armée d'Italie : bataille de Legnago (26 mars 1799). — Bataille de Magnano (5 avril). — Retraite de la division Sérurier ; affaire de Vaprio (27 avril). — Affaire de Bassignano (12 mai). — Affaires contre les insurgés piémontais. — Le 2^e bataillon en Toscane : bataille de la Trebbia (18 et 19 juin 1799). — Le 3^e bataillon en Ligurie : combat de Bobbio. — Réunion de la demi-brigade à Gênes ; bataille de Novi (15 août 1799). — Affaires de septembre et octobre ; combat de Bosco (24 octobre). — Combat de Novi (6 novembre) ; la 3^e demi-brigade à Gênes ; mécontentement de la garnison qui se soulève. — combat d'Albaro (14 décembre 1799) ; fin de la campagne.

Formation de la 3^e demi-brigade de ligne ; situation de l'armée du Rhin.

Par décrets des 8 et 18 janvier 1796, le Directoire exécutif avait prescrit de procéder à un second amalgame des demi-brigades.

Les nouvelles demi-brigades (ou demi-brigades de ligne) tirèrent au sort le numéro qu'elles devaient prendre entre elles.

Le numéro 3 échet à la 91^e (armée du Rhin), qui reçut en incorporation la 127^e.

Ces deux demi-brigades avaient été organisées :

La 91^e, le 21 juin 1794, avec le 1^{er} bataillon du 46^e régiment d'infanterie (ci-devant Bretagne) (1) ; le 1^{er} bataillon de

(1) Régiment créé sous le nom de Mazarin-Français, en 1644 ; prit le nom de Bretagne le 14 avril 1651 ; devenu 46^e régiment d'infanterie le 1^{er} janvier 1791.

volontaires du Jura (levé le 6 octobre 1791); et le 1^{er} bataillon de volontaires de l'Ain (levé le 21 janvier 1792);

La 127^e, le 22 septembre 1794, avec le 1^{er} bataillon du 68^e régiment d'infanterie (ci-devant Beauce) (1); le 2^e bataillon de volontaires du Haut-Rhin (levé le 3 octobre 1791); et le 3^e bataillon de la Haute-Marne, dit de Saint-Dizier (formé, le 26 octobre 1792, de grenadiers et chasseurs volontaires de la Haute-Marne).

L'amalgame des deux demi-brigades se fit le 19 février 1796, à trois lieues de Strasbourg, dans la plaine près de Kirchheim : les officiers, les sous-officiers et les caporaux furent répartis dans les bataillons et les compagnies d'après leur ancienneté de grade, et l'on forma une compagnie auxiliaire avec tous ceux qui se trouvaient en plus de l'effectif.

Puis la nouvelle 3^e « défila devant les généraux, dans la boue jusqu'à mi-jambe, car il tombait du brouillard qui ressemblait bien à de la pluie..... Dans ce jour, la 127^e a été mariée avec la 91^e. J'ai vu que lorsqu'on faisait des mariages, rien ne manquait pour célébrer cette heureuse fête. Mais, parmi nous, il n'en était pas de même : car, ce jour-là, nous n'avions pas de pain. Cela ne nous surprenait pas, ce n'était pas la première fois (2). »

Cette stoïque réflexion d'un simple sous-officier, le brave, honnête et modeste sergent FRICASSE, de la 3^e demi-brigade, peint mieux qu'un long récit la situation déplorable dans laquelle se trouvait alors notre armée du Rhin. Pichegru avait « laissé ses troupes à l'abandon, négligées et en proie à toutes sortes de privations..... L'armée n'avait d'autres ressources pour vivre que les pommes de terre que l'on trouvait dans les champs (3) ».

L'armistice, qu'avaient suspendu les hostilités, fut mis à profit par le nouveau général en chef, Morceau. Il se hâta de réorgani-

(1) Régiment créé en octobre 1673, sous le nom d'Ixelles, son premier colonel ; reçut en incorporation, le 10 février 1749, l'ancien régiment de Beauce, créé en 1684 ; prit le nom de Beauce par ordonnance du 10 décembre 1762 ; devenu le 68^e régiment d'infanterie le 1^{er} janvier 1791.

(2) Lorélan Larchey, *Journal de marche du sergent FRICASSE*.

(3) Mémoires du maréchal Soult.

ser les services administratifs, d'achever l'embrigadement des troupes, et, dès le mois de mai, l'armée du Rhin était prête à exécuter le plan de Carnot et à pénétrer au cœur de l'Allemagne.

Emplacements de la 3^e demi-brigade de février à juin 1796.

La 3^e demi-brigade était commandée par Pierre MARTILLIÈRE (1) (l'ancien chef de la 91^e). Son effectif total est, au 19 février, de 3,312 hommes. Elle comptait à la division Delaborde, et avait deux bataillons cantonnés à Weyersheim ; le 3^e bataillon faisait le service sur le Rhin, de la Wantzenau à l'III, étendant ses compagnies sur une étendue de 6 lieues. Ce service du Rhin se faisait à tour de bataillon, pendant quinze jours ; puis chaque bataillon se reposait un mois à Weyersheim. La compagnie auxiliaire était à Wissembourg.

Le 15 avril, la demi-brigade marche vers le Haut-Rhin, par

(1) MARTILLIÈRE, Pierre, était né à Origny (Aisne) le 23 mars 1759. Soldat le 26 juin 1776 au régiment de Bretagne, caporal le 1^{er} mai 1782, sergent le 19 octobre 1783, il se trouva aux sièges de Mahon et de Gibraltar ; sergent-major le 1^{er} octobre 1791, il était nommé sous-lieutenant le 25 février 1793, puis adjudant-major le 25 mai suivant.

Il servit à l'armée du Rhin, et soutint, le 22 juillet 1793, à la tête du 1^{er} bataillon de son régiment, dans la plaine de Landau, une charge de cavalerie qui avait failli mettre dans une déroute complète la division dont il faisait partie. Chef de bataillon le 28 nivôse an II ; chef de la 91^e demi-brigade de bataille le 3 messidor, il contribua à enlever, le 25 du même mois, la fameuse position de Platzberg, près Landau, défendue par 3,000 Prussiens et 13 pièces de canons ; deux généraux, toute l'artillerie et 400 prisonniers tombèrent en son pouvoir.

Devenu chef de la 3^e demi-brigade de ligne, il la commanda aux armées du Rhin, d'Helvétie et d'Italie (ans IV, V, VI et VII.) Blessé de deux coups de feu à Vaprio, le 25 messidor an VII, il fut nommé, le lendemain, général de brigade provisoire et confirmé dans ce grade le 27 vendémiaire an VIII.

En non-activité du 1^{er} vendémiaire an X, il fut employé dans la 26^e division militaire en l'an XI, dans la 24^e division militaire en l'an XII, et à Etaples en l'an XIII. Attaché ensuite au 1^{er} corps de l'armée de réserve, il mourut à Calais, le 20 novembre 1807, des suites des blessures reçues à Vaprio, huit ans auparavant.

MARTILLIÈRE avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 19 frimaire an XII, puis commandant de l'ordre le 25 prairial suivant.

Strasbourg, Erstein, Ensisheim. Le 24, elle cantonne autour de Belfort ; son 1^{er} bataillon, détaché à Attenschviller, à 2 lieues de Huningue, occupait les postes de sauvegarde du canton de Bâle.

Le 30 mai, on célèbre, en grande pompe, la fête des victoires remportées par les armées de la République : la nouvelle des triomphes de Bonaparte était arrivée à l'armée du Rhin. Tous les soldats brûlaient d'entrer en campagne, pour égaler en gloire leurs frères d'Italie.

Le 6 juin, le 1^{er} bataillon entre en garnison à Huningue.

La situation des troupes s'était quelque peu améliorée ; mais les maladies enlevaient toujours beaucoup de monde (1).

Au 14 juin, l'effectif de 3^e demi-brigade n'est plus que de 2,563 hommes. La compagnie auxiliaire a quitté Wissembourg et est à Neuf-Brisach.

Reprise des hostilités ; passage du Rhin ; opérations sur le lac de Constance.

Le départ de Wurmser pour l'Italie, qui affaiblissait de 20,000 hommes l'armée autrichienne, fit hâter la reprise des hostilités. L'armée de Sambre-et-Meuse, sous Jourdan, commença son mouvement la première. Le 24 juin seulement, Moreau passait le Rhin à Kehl.

Pendant la première partie de la campagne, la 3^e demi-brigade (aile droite, Férino) resta sur la rive gauche du Rhin. Le 10 juillet, les 2^e et 3^e bataillons passent le fleuve à Nonnenwihl et vont former, à Frissenheim, avec les 12^e et 21^e régiments de cavalerie, la réserve de l'aile droite.

Le 16, le 1^{er} bataillon passe à son tour le Rhin sur un pont volant à Neuf-Brisach ; il revient le lendemain sur la rive gauche,

(1) « Le temps que nous étions dans la ville (Huningue), nous n'avions que des paillasses et des bois de lits pour toutes fournitures ; mais, en revanche, les puces ne manquaient pas. » (*Journal de marche du sergent FRICASSÉ, Lorédan-Larchey.*)

marche sur Huningue (par Ottmarsheim), et le 18, à 10 heures du matin, repasse le Rhin et va loger à Lörrach.

Ce bataillon, aux ordres du général Palliard (avec un bataillon de la 38^e et un détachement du 8^e hussards), longea la frontière suisse par Schopfheim, Seckingen, Singen, Esplingen, Salmonsweiler, Lindau, et rejoignit les deux autres bataillons le 9 août, entre Waldsée et Wurzack. Il n'eut d'autre affaire, pendant cette marche, que celle du 2 août, sur le lac de Constance, contre la légion de Condé : nos tirailleurs échangèrent quelques coups de feu avec l'arrière-garde des émigrés.

La 3^e demi-brigade, réunie, continua sa marche contre le corps de Condé. Elle traverse Memmingen le 12 août, et, le 13, prend part au combat de Kamlach. Les émigrés furent repoussés avec vigueur, essuyant de nombreuses pertes. Sur les 6 heures du soir, la demi-brigade appuya à gauche, pour renforcer les troupes qui avaient subi la principale attaque des chevaliers de la légion de Condé.

« Ces derniers ont perdu bien du monde ; car, dans le mouvement que nous avons fait, nous en avons vu dans les places plus d'un cent, et beaucoup qui étaient répandus dans les bois... Ceux qui étaient hors de terre étaient des hommes qui avaient en partie des cheveux gris (1). »

Le 22 août, la 3^e demi-brigade campait à 3 lieues d'Augsbourg.

(1) *Journal de marche du sergent FRICASSE* (Lorédan-Larchey). Le prince de Condé, qui avait réuni son corps à Mindelheim, aurait pu battre en retraite. Les malins propos que les Autrichiens tenaient chaque jour sur son compte l'en empêchèrent. Il voulut se battre. Le 13, à 2 heures du matin, il surprit les avant-postes de la 3^e légère, qui se replièrent sur les bataillons placés à la tête du bois, en arrière de Kamlach (74^e et 89^e). Il y eut là une affreuse mêlée de Français contre Français, où les émigrés se battirent désespérément. Plusieurs gentilshommes se glissèrent derrière les républicains, et essayèrent de porter le trouble dans leurs rangs, criant : « Nous sommes tournés ! Sauvons-nous ! » Reconnus malgré l'obscurité, ils furent tués ou pris. Condé perdit plus de 500 gentilshommes.

Bataille de Friedberg (23 août 1796); surprise du parc de Dachau.

L'archiduc Charles venait de se porter contre l'armée de Saubre-et-Meuse, ne laissant, en face de Moreau, que Latour, avec 30,000 hommes répandus le long du Lech, depuis le Danube jusqu'au Tyrol.

Le 23, le passage du Lech fut décidé. Férino, avec l'aile droite, devait le passer à Haustetten. La 3^e demi-brigade partit de son camp à 6 heures du matin. Tous les ponts avaient été coupés, et la rivière, grossie par la fonte des neiges, offrait un courant extrêmement rapide. Le gué de Haustetten était profond de « 3 pieds quelques pouces » ; les soldats avaient de l'eau jusqu'au-dessus des reins, et portaient leur fusil et leur giberne sur la tête (1). L'ennemi, heureusement, ne gardait pas le passage. A 11 heures du matin, toutes les troupes de l'aile droite avaient achevé le mouvement. Férino, les formant en colonne, enlevait les villages de Küssingen et de Möringen, occupait Ottmaringen, tournant par sa gauche la forte position de Friedberg, où, par une inconcevable incurie, Latour restait immobile. L'ennemi, attaqué de front par Saint-Cyr, coupé de sa retraite par Férino, se retira en désordre dans toutes les directions. L'aile droite, presque sans coup férir, prenait 800 prisonniers et 16 pièces de canon.

Le 30 août, la 3^e demi-brigade se rend au camp de Dachau. Le 3 septembre, elle va camper dans la plaine de Munich, près des parcs du duc de Bavière (2).

On avait laissé à Dachau le parc d'artillerie, l'ambulance,

(1) Un peloton de la 3^e légère, qui passa le premier, fut entraîné, disparut. « Hé ! là-bas ! criaient les soldats en riant, où allez-vous donc, camarades ? Vous avez donc bien soif ? »

(2) Une trêve avait été conclue avec la Bavière. Nos soldats arrachaient les palissades du parc pour s'organiser des abris, et festoyaient largement avec les lapins, lièvres, chevreuils, biches, etc., du duc de Bavière, qui pullulaient et qu'on prenait à la main, avec des bâtons. (Lorédan Larchey, *Journal de marche du sergent FRICASSE.*)

les voitures de vivres, le trésor ; une seule compagnie de la demi-brigade y était de garde. Le 7 septembre, 6 à 700 chevaux ennemis débouchent par les bois, tombent sur Dachau à la pointe du jour, s'emparent du parc, et le font filer rapidement sur Starnbach, malgré la résistance désespérée de nos soldats. Presque toute la compagnie fut massacrée : « ceux qui ne voulaient pas se rendre, ils les hachaient (1) ».

Le général Abatucci essaya bien de couper la retraite aux Autrichiens, en marchant de Munich sur Starnbach. Mais il n'était plus temps : l'ennemi avait pris l'avance. Abatucci ne put que rejoindre son arrière-garde, reprendre quelques fourgons (2).

Dans cette même journée, Latour dirigea une attaque sur tout le front de Férino ; elle se borna à une vive canonnade d'une rive à l'autre de l'Isar. La 3^e demi-brigade vint camper au faubourg de Munich.

Retraite de l'armée du Rhin.

Le 13 septembre, à 1 heure du matin, elle quittait ce camp pour commencer l'admirable retraite qui est un des plus beaux titres de gloire de Moreau. L'armée de Sambre-et-Meuse, battue par l'archiduc Charles, avait été refoulée sur le Rhin : tout l'effort des ennemis allait se porter sur l'armée de Rhin-et-Moselle.

La 3^e demi-brigade, passant par Dachau, venait camper à Friedberg (13 septembre). Du 13 au 19, elle exécuta plusieurs mouvements entre Augsburg et Munich ; elle était à l'arrière-garde de l'aile droite. Tous les jours, il lui fallait livrer une multitude de petits combats contre les Autrichiens, la légion de Condé et les paysans, qui, adroitement fanatisés par de fausses nouvelles, par de menteuses proclamations, se soulevaient de toutes parts, coupant les routes, attaquant nos parcs, nos convois de malades et de blessés.

(1) Lorédan Larchey, *Journal de marche du sergent FRICASSE*.

(2) Salut-Cyr, *Campagnes des armées du Rhin*.

Le 20 septembre, elle traversait Gunzbourg, campait (le 22) un peu au delà de la ville d'Ulm. Le 24, elle bivouaque dans un bois, à 7 lieues de la ville, après s'être battue toute la journée pour défendre les passages du Danube.

Elle est, le 27, près de Waldsée; le 28, à Altdorf; le 29, à Berg, et manœuvre dans les environs jusqu'au 4 octobre. Elle campe, le 5, à 2 lieues de Stokach. C'est dans cette position que quelques blessés de la 3^e demi-brigade, surpris par les paysans, furent égorgés sans pitié (7 octobre).

Le 8, à 1 heure de l'après-midi, on arrivait sur les hauteurs de Lemmingen, croyant trouver des vivres dans cette ville : ce n'était plus qu'un désert. Tous les habitants avaient fui dans les bois.

Ce jour-là, le temps devint affreux; une pluie torrentielle tombait, sans interruption, ravinant les terres, rendant tous les chemins impraticables.

Le 10, la demi-brigade campe dans la plaine, sur les bords du Danube, et, dès 8 heures du matin, est attaquée par l'ennemi.

Le lendemain, après plusieurs heures de combat, elle reprend sa marche, toujours serrée de près par les Autrichiens, forcée à tout instant de se mettre en bataille pour arrêter leur poursuite. Elle campait, dans la nuit, à 3 lieues de Neustadt.

Le 12, elle entre dans le Val-d'Enfer, et lutte jusqu'au 19 à la défense des gorges, pour donner le temps à l'armée de passer.

Enfin, le 21, à 2 heures du matin, elle prenait la route d'Huningue. Mais, vers 8 heures, l'ennemi attaque l'arrière-garde, près de Fribourg. Le combat dure toute la journée, et, le soir, la 3^e demi-brigade bivouaque à 4 lieues de la ville, dans la broussaille, sur la gauche de la route de Brisach.

Le 22, elle est à 4 lieues d'Huningue (vers Kanderen et Liel), ses compagnies disséminées sur tous les chemins pour observer les mouvements de l'ennemi.

Affaire de Kanderen (24 octobre 1796) ; fin de la retraite.

Le 24, à 5 heures du matin, l'ennemi attaquait sur tous les points. Repoussé d'abord, il revint en forces sur la 3^e demi-brigade, lui faisant quelques prisonniers. Nos héroïques soldats luttèrent tout le jour, sous une pluie battante, en face d'une nombreuse artillerie qui tirait à mitraille. Quand vint le soir, les trois bataillons étaient encore en tirailleurs dans les bois : la pluie tombait toujours, et « à peine la poudre voulait-elle prendre ».

Dans ce combat de quatorze heures, ils n'avaient reculé que d'une demi-lieue. Il fallait pourtant se hâter : les Autrichiens, cherchant à nous couper de la route de Brisach, étaient déjà en forces sur nos derrières. La demi-brigade passa quand même à travers les bois et les ravins, par des chemins impossibles.

« Il se trouvait encore un petit ruisseau au pied d'une assez forte éminence qui était garnie de ronces et d'épines ; il fallait y monter à quatre pattes..... En haut, on trouvait la route, mais une patrouille de sept cavaliers ennemis venait à notre rencontre. Aussitôt notre adjudant-major, nommé SCHERER, crie au premier : Qui vive ? — Il répond dans sa langue : Verda ? — Ledit adjudant lui dit : Prisonnier ! — Nix prisonnier ! — Rends-toi, coquin ! — Nix coquin ! — Aussitôt il pique des deux et va rejoindre ses camarades. Ils sont revenus au grand galop, et ont passé parmi nous sans recevoir un coup de fusil, car les armes étaient si mouillées de toute la journée et du passage de la rivière qu'elles ne pouvaient plus faire feu, et puis on n'y voyait pas clair..... Tout mouillés que nous étions et sans vivres, nous avons campé dans des sapins, tout près de la route, environ à 2 lieues d'Huningue (1) ».

C'est une journée glorieuse pour l'aile droite de l'armée du Rhin.

(1) Lorédan Larchey, *Journal de marche du sergent FRICASSE*.

Moreau écrivait au Directoire : « Les troupes du général Férino, chargées de la défense de Kanderen et de Liel, y firent des prodiges de valeur. »

Parmi les blessés de la 3^e demi-brigade, citons le capitaine LESCURE, le lieutenant JULIEN, et un des plus vaillants sous-officiers, le sergent MIEN (du 2^e bataillon), atteint grièvement d'un coup de feu en pleine poitrine.

Le lendemain, 25 octobre, la demi-brigade campait sur les hauteurs de Lörrach. Elle en partait dans la nuit du 26, et, le 27 au matin, passait le pont d'Huningue. La retraite était terminée ; elle n'avait pas duré moins de quarante-sept jours (dont vingt jours de pluies continuelles).

Siège de Kehl.

Du 27 octobre au 2 décembre 1796, la 3^e demi-brigade put prendre un repos largement mérité, disséminant ses bataillons et ses compagnies dans les villages du Rhin, entre Huningue et Brisach, et s'avancant lentement vers Strasbourg. Son effectif, au 15 novembre, est de 2,964 hommes.

Le 2 décembre, elle quittait Nordhausen pour se rendre au siège de Kehl. Elle fut placée sous les ordres du général Davout. Elle était employée à la défense des îles de la Kinzig, se relevant tous les trois jours avec la 31^e demi-brigade « jusqu'à l'époque du 30 frimaire (20 décembre), où nous avons commencé à nous relever tous les quatre jours, parce que le froid n'était plus si dur..... L'ennemi tirait sans cesse, nuit et jour : cela semblait un orage. Lorsqu'on était relevé, on allait passer autant de jours au village de Bischeim ; il y avait 2 lieues de chemin pour passer sur le pont et gagner notre camp, qui était à 2 lieues de Strasbourg, à gauche (1) ».

Le 29 décembre, le 1^{er} bataillon reçut l'ordre d'aller, pendant la nuit, combler un boyau de tranchée à la droite du fort de Kehl,

(1) Lorédan Larchey, *Journal de marche du sergent FRICASSE*.

à 25 toises à peine de la redoute des Trous-de-Loup. Les compagnies, parties du camp dans le plus grand silence, vers minuit, arrivaient à 2 heures du matin à une portée de pistolet du retranchement : il était occupé par 3,000 travailleurs ennemis.

Le capitaine SCHERER, qui commandait le bataillon, arrêta aussitôt ses dispositions pour l'attaque avec une merveilleuse sagacité. On lui avait prescrit d'entrer par les deux côtés du boyau : il jugea le moyen mauvais, dangereux, parce que les hommes pouvaient s'entretuer. Il forme ses compagnies en bataille, longe la tranchée par un seul côté, et le premier saute dedans, en criant : « Tue ! Tue ! »

L'ennemi surpris, épouvanté, n'opposa qu'une faible résistance, et s'enfuit, laissant plus de 400 hommes tués ou blessés, et 12 prisonniers. 60 autres prisonniers parvinrent à s'échapper. Le sergent et les huit hommes de la demi-brigade chargés de les conduire à Kehl s'égarèrent au milieu d'un brouillard très épais, allèrent malheureusement tomber dans un poste autrichien. Le bataillon regagnait son camp à 6 h. 1/2 du matin, n'ayant perdu que 48 hommes dans cette glorieuse affaire.

Les capitaines JUSTAMOND, MAURE et BOROGÉ avaient été blessés. Quant au chef de l'expédition, le capitaine adjudant-major SCHERER (1), il reçut plus tard, en récompense de cet exploit, un sabre d'honneur du Premier Consul (arrêté du 28 fructidor an X).

(1) SCHERER était un ancien soldat du régiment de Bretagne. Il servit avec honneur au siège de Mahon en 1781 et 1782 ; au siège de Gibraltar, en 1783, d'où il passa sur le vaisseau *l'Invincible* (escadre de l'amiral Lamotte-Piquet). Devenu sous-officier, puis adjudant et sous-lieutenant, il fut nommé capitaine adjudant-major le 13 juillet 1794, sur le champ de bataille de Platzberg, pour avoir pris, à la tête de quelques braves, une pièce de gros calibre traînée à la prolonge et qui servait à couvrir la retraite des Prussiens.

De 1792 à 1799, il fit toutes les campagnes avec le 46^e régiment d'infanterie, devenu 91^e, puis 3^e demi-brigade.

Le 27 avril 1799, sur l'Adda, il sauva le drapeau de son bataillon, mais il fut fait prisonnier. Échangé le 9 mai 1801, SCHERER finit la campagne à l'armée d'Italie, et fut employé en 1802 au corps d'observation de l'armée du Midi.

Passé chef de bataillon au 75^e de ligne, il fut admis à la retraite le 17 juillet 1808.

Les jours suivants, les 2^e et 3^e bataillons firent chacun leur sortie, mais avec moins de succès. Kehl fut rendu aux Autrichiens le 9 janvier 1797. Nos troupes, réduites à la plus grande misère (1), « avaient résisté à quarante-sept jours de tranchée ouverte, pour ne laisser à l'ennemi que des monceaux de terre bouleversée (2) ».

Campagne de 1797 ; cantonnements sur les bords du Rhin.

Revenue à son cantonnement de Bischheim, la 3^e demi-brigade s'établissait, vers le milieu de janvier, en cordon le long du Rhin, entre Brisach et Grafft. Son effectif, au 1^{er} février, est de 2,623 hommes.

Elle va ensuite tenir garnison à Colmar ; elle y passe, pendant cinq jours, la revue du général Schauenbourg (inspecteur général de l'armée de Rhin-et-Moselle), exécutant des manœuvres combinées avec la 56^e demi-brigade (3).

Le 5 avril, sa compagnie auxiliaire quitte Neuf-Brisach pour aller à Schlestadt.

Enfin, le 17, la demi-brigade quitte ses cantonnements, ne laissant que quelques postes sur les bords du Rhin, et se dirige sur Kilstädt, point de rassemblement de l'armée. Elle y arrive le 20, jour fixé pour le passage du Rhin.

Les troupes passées ce jour-là s'emparèrent de Diersheim et

(1) Par un hiver très rigoureux, sous la neige et la pluie « nous étions campés sur le sable et nous ne pouvions pas avoir de bois pour faire notre soupe. Nos prêts étaient arriérés depuis plusieurs mois..... Un peu de pain glacé était là toute notre nourriture..... Les habillements et les chaussures manquaient depuis très longtemps. » (*Journal de marche du sergent FRICASSE.*)

(2) Mémoires du maréchal Soult.

(3) Il ne faudrait pas croire que les troupes restaient au repos complet, après les fatigues et les privations de la campagne. Le soldat était tenu constamment en haleine. « Etant dans ce village (Wettholsheim), nous avons été deux fois faire les grandes manœuvres avec la 56^e, dans les prés, près de Colmar. Le 3 germinal, nous avons fait l'exercice à feu, les deux demi-brigades ensemble : chaque soldat avait quinze coups à tirer. » (*Journal de marche du sergent FRICASSE.*)

de Honau. La 3^e demi-brigade ne passa que le 21, à 4 heures du matin, et fut placée sous les ordres du général Dufour (aile droite).

L'opération, bien préparée, réussit admirablement, malgré les efforts désespérés des Autrichiens. A 2 heures de l'après-midi, l'aile droite marchait entre Leutesheim et Linx, et quelques dragons allaient reprendre le fort de Kehl, dont la possession avait coûté si cher à l'archiduc Charles. L'armée française prenait 20 pièces de canon, quelques drapeaux et 3,000 prisonniers.

La nouvelle des préliminaires de paix, signés à Léoben par le général Bonaparte, l'arrêta en plein succès. La 3^e demi-brigade cantonna aux environs d'Offenbourg. Elle fut employée à démolir les retranchements que les Autrichiens avaient construits pour le siège du fort de Kehl.

Elle repassa le Rhin à Rheinau vers la fin de mai, vint cantonner au pied des Vosges, dans les environs de Schlestadt (effectif : 2,580 hommes).

En juin, elle occupe Brisach et les villages environnants, et y reste jusqu'à la fin de l'année. Les bataillons et les compagnies changeaient fréquemment de cantonnements. L'instruction se poursuivait très régulièrement, et l'esprit d'enthousiasme des troupes était entretenu, avec beaucoup d'habileté, par de grandes fêtes militaires et patriotiques (fêtes de l'anniversaire de la Révolution, de la fondation de la République, de la mort du général Hoche, célébrées en pompe à Brisach, où se trouvait environ la moitié de la demi-brigade). Seule, la situation matérielle était loin d'être florissante (1).

(1) « Le 3 messidor, à 10 heures du matin, la fourniture de notre casernement n'était pas bien brillante,.... C'était de la paille sur le pavé et quelques couvertes. » (*Journal de marche du sergent FRICASSE.*)

**La 3^e demi-brigade à l'armée d'Helvétie ; occupation de Soleure
(2 mars 1798).**

Depuis longtemps, le Directoire cherchait un prétexte pour occuper la Suisse, le foyer de tous les complots royalistes (ouvertement favorisés par l'aristocratie bernoise). Les réclamations du pays de Vaud contre le Sénat de Berne le lui fournirent.

Une division de l'armée d'Italie vint occuper Lausanne ; puis, devant la résistance des Bernois, un deuxième corps, tiré de l'armée du Rhin, fut rassemblé dans le département du Mont-Terrible, sous les ordres du général Shauenbourg. La 3^e demi-brigade était désignée pour en faire partie.

Rassemblée tout entière à Strasbourg, en janvier 1798, elle marche, le mois suivant, vers le val de Moutier, et cantonne aux environs de Pierre-Pertuis et de Delémont.

Le Sénat de Berne avait signé un armistice de quinze jours, qui prenait fin seulement le 1^{er} mars. Dès la fin de février, les dispositions d'attaque des Français étaient arrêtées, les colonnes prêtes à marcher de concert sur Fribourg, Morat et Soleure.

Les Bernois, escomptant toujours un arrangement possible, n'avaient rien fait, ou peu de chose, entravant même l'énergie de leur général, d'Erlach.

Préparée pour le 1^{er} mars, l'attaque n'eut lieu que le 2. La 3^e demi-brigade devait marcher sur Soleure (1) : ses bataillons s'étaient réunis le 27 février, à la Hutte, et, le 28, étaient venus camper entre la route de Biemme et Soleure, à gauche de l'Aar, à une demi-portée de fusil du village de Lengnau, où étaient les avant-postes suisses.

Le 2 mars, à 4 heures du matin, Lengnau est vivement enlevé ; le bataillon suisse qui l'occupait perd les deux tiers de son effectif.

(1) La colonne marchant sur Soleure était composée de la 14^e légère, un bataillon de la 89^e, le 7^e hussards, trois pièces d'artillerie légère, formant l'avant-garde ; la 3^e, deux bataillons de la 31^e, le 18^e régiment de cavalerie et cinq pièces d'artillerie légère.

Schauenbourg, disposant ses troupes de manière à contenir la garnison de Buren, marche ensuite sur Soleure. L'avant-garde y arrivait vers 10 heures du matin, et la ville, bien qu'environnée d'une enceinte bastionnée en maçonnerie, se rendit à la première sommation, sans tirer un seul coup de canon.

La colonne française traversa Soleure, se dirigeant sur Berne; la 3^e demi-brigade était laissée à la garde de la place.

Deux bataillons bivouaquèrent sur les remparts jusqu'au lendemain, et furent ensuite logés chez l'habitant; nos soldats furent, d'ailleurs, reçus « on ne peut mieux » par les bourgeois de la ville (1).

Le 3^e bataillon alla camper sur la route de Lucerne, et garder les ponts de Wangen et d'Aarwangen.

Le 5 mars, après un combat assez vif à Fraubrunnen, les Français s'emparaient de Berne. Une nouvelle constitution était imposée à la Suisse; mais nos troupes continuaient à occuper le territoire.

Le 10 mars, le 2^e bataillon de la 3^e demi-brigade sort de Soleure et cantonne dans les villages des environs.

Le 8 avril, le 1^{er} bataillon va au fort d'Aarburg, et est remplacé à Soleure par le 3^e bataillon. Le 19, les trois bataillons sont réunis à Soleure, et exécutent, avec deux autres bataillons, de l'artillerie et de la cavalerie, un exercice à feu sous les ordres de Schauenbourg; puis, chacun d'eux rejoint ses cantonnements.

Le 21, le 2^e bataillon se dirige sur Lentzbourg (Basse-Argovie), où se rassemble une brigade (nuit du 26 au 27).

Affaire de Baggingen (27 avril).

Le 24, le 1^{er} bataillon part de Zoffingen et d'Aarburg pour aller renforcer la brigade Novion. Cette brigade marche, le 27, vers le pont de Melligen, sur la Reuss. Ce jour-là, quatre compagnies de la 3^e demi-brigade devaient loger au village de Baggingen et dans les hameaux avoisinants.

(1) *Journal de marche du sergent FRICASSE.*

Quand les fourriers se présentèrent pour préparer le logement, ils trouvèrent la population sous les armes. « La paix n'est pas faite avec les Français, disaient les paysans ; nous ne voulons pas les loger. »

Les fourriers revinrent sur leurs pas : il fallait gagner les villages.

« Aussitôt, le plus ancien de grade des quatre compagnies a disposé la troupe..... On leur a demandé s'ils voulaient nous loger : ils ont répondu que non, que l'on se retire ou qu'ils allaient tirer.

» Dans ce moment, on a envoyé des tirailleurs, et aussitôt le feu a commencé. Ils nous voyaient peu de monde et croyaient que nous serions bientôt vaincus ; mais ils ont bien été trompés, car nous les avons chassés de leurs villages, et ils ont été en grande partie se réfugier dans les bois.

» Il y en avait plusieurs qui avaient caché leurs armes et se trouvaient devant nous : on les renvoyait dans leurs maisons.

» Les femmes se sauvaient avec leurs petits enfants au berceau..... Toutes celles que l'on rattrapait, on les faisait retourner dans leurs foyers.....

» Lorsqu'ils ont été repoussés hors de leurs villages, nous sommes revenus prendre une position en arrière.

» Peut-être une heure après, ils sont venus une colonne d'environ 1,500 hommes avec deux pièces de canon, et ont tiré deux coups qui n'ont pas fait d'effet. Il nous est aussi venu du renfort, de l'infanterie légère et un détachement de hussards (1). Réunis tous ensemble à l'entrée de la nuit, nous les avons mis en déroute, et nous avons été maîtres de nos cantonnements, où nous avons bivouaqué (2). » Les Suisses laissaient une centaine de tués sur le champ de bataille.

(1) Deux compagnies de la 16^e légère, un escadron du 8^e hussards.

(2) Lorédan Larchey, *Journal de marche du sergent FRICASSE*.

Entrée à Zurich ; affaire de Schindlegi (2 mai).

Le lendemain de ce combat, la brigade Nouvion entrait à Zurich, où la population l'accueillait en libératrice (28 avril). Après quelques reconnaissances poussées, le 30, du côté de Rapperschwyl et de Richterwyl, Nouvion reçut l'ordre, le 2 mai, de s'emparer du village de Schindlegi et de chasser les Suisses de la montagne de l'Aetzel, où ils occupaient une formidable position.

Deux bataillons de la 76^e furent chargés de cette double mission.

Les quatre compagnies de la 3^e demi-brigade qui s'étaient trouvées à Baggingen avaient, ce jour-là, quitté leur cantonnement de Lachem pour gagner le village de Friembach (sur le lac). A peine arrivées, elles entendent le feu vers Schindlegi. Il était alors 11 heures du matin.

« Le citoyen MONDRAGON, qui était le plus ancien de grade des capitaines du détachement, a aussitôt donné l'ordre de battre les coups doubles pour assembler les compagnies et pour marcher vers l'endroit de l'attaque. Au lieu d'aller où l'on se battait, ledit capitaine nous a fait monter une montagne prodigieuse pour les prendre par derrière. Par le fait, la montagne a été franchie avec beaucoup de courage ; arrivés au sommet, le commandant de la troupe a fait battre la charge.

» Je dirai qu'avant d'être au sommet, nous étions déjà assaillis de coups de fusil. Pendant que la charge se battait, on a commencé le feu sur les Suisses, qui sont venus nous disputer le terrain : mais il a fallu qu'ils cèdent..... Après, les plus hautes montagnes ne les rassuraient plus (1) ! »

La perte de nos compagnies et du bataillon de la 76^e chargé de cette attaque n'était que de 30 à 40 hommes ; les insurgés laissaient plus de 100 hommes sur la place. Leur déroute avait été complète.

(1) Lorédan Larchey, *Journal de marche du sergent FRICASSE*.

**La 3^e demi-brigade est dirigée sur l'Italie ;
état de la Ligurie à cette époque.**

Le 10 mai, la 3^e demi-brigade recevait l'ordre de se diriger sur la République Ligurienne, en Italie ; elle était remplacée, à l'armée d'Helvétie, par la 103^e demi-brigade.

Partie le 11 mai des environs de Zurich (effectif 2,227 hommes), elle passe le Saint-Bernard, arrive à Gênes le 9 juin 1798, et campe à deux lieues de la ville. Le 1^{er} bataillon entre à Gênes le même jour ; le 3^e retourne à Novi ; le 2^e, par Voltagio, va loger à Ovada, ville frontière de la République Ligurienne, que menaçaient les troupes piémontaises (1). La compagnie auxiliaire de la demi-brigade (dépôt), restée à Schlestadt, fut dirigée sur Gênes dans le courant du mois de juillet.

Le pays était en pleine fermentation. Secrètement encouragé par les Français, le gouvernement ligurien, comptant s'agrandir aux dépens du Piémont, avait déclaré la guerre au roi de Sardaigne.

Les deux divisions de Charles-Emmanuel devaient lutter à la fois contre l'armée génoise et contre les bandes d'insurgés de Pignerol, du Novarais, de Carossio ; elles eurent le dessous. Alors, pour sauver sa couronne, le roi livra aux Français la citadelle de Turin.

C'est ce qu'avait voulu le Directoire. On força les Liguriens à rentrer chez eux, et Charles-Emmanuel fut laissé libre d'étouffer l'insurrection dans ses Etats.

Au milieu de ces perpétuelles agitations, de ces interminables

(1) Itinéraire de la demi-brigade : 11 mai, Mellingen ; 12, Aarburg ; 13, Herzogenbochsee ; 14, Berne ; 16, Morat ; 17, Payerne ; 18, Mondon ; 19, Lausanne ; 20, Villeneuve ; 22, Saint-Maurice ; 23, Orsières ; 24, Saint-Pierre ; 25, Saint-Oyen (passage du Saint-Bernard) ; 26, Aoste ; 28, Verrue ; 29, Ivry ; 30, Livorno ; 31, Vercell ; 1^{er} juin, Trecate ; 3, Vigevano ; 4, Voghera ; 5, Alexandrie ; 7, Novi ; 8, Voltagio ; 9, Gênes.

Un fait assez curieux, c'est que, le 8, la demi-brigade traversa, vers le fort de Gavi, les deux armées ennemies, génoise et piémontaise.

discordes, nos troupes, très malheureuses, laissées sans solde, se démoralisaient peu à peu. Les hommes désertaient, faisaient cause commune avec les insurgés moyennant trente sous par jour.

Les actes d'indiscipline se multipliaient, et notre belle armée d'Italie n'était plus que l'ombre d'elle-même.

La 3^e demi-brigade resta, jusqu'à la fin de l'année, dans ses cantonnements. (A signaler seulement une marche du 2^e bataillon qui, d'Ovada, vint occuper la Pieve.)

C'est là que vint la surprendre la guerre contre la 2^e coalition.

Campagne de 1799.

Les hostilités commencèrent en décembre 1798. Pendant que Championnet infligeait une sévère leçon aux troupes napolitaines, trop pressées d'entrer en campagne, Joubert occupait le Piémont sans résistance.

Le 10 décembre, 300 hommes de la 3^e demi-brigade sortirent de Gênes, et allèrent, le 14, occuper Onéglià.

L'effectif de la demi-brigade n'était plus que d'environ 1,900 hommes ; elle reçut, le 21, 1,000 conscrits, ce qui permit de compléter ses trois bataillons à un effectif rond de 1,000 hommes chacun.

Le 24 janvier 1799, elle se concentrait à Gênes. Le 27, elle était réorganisée à deux bataillons de guerre et un bataillon de dépôt.

« Ce dernier était composé d'hommes impotents, infirmes, qui ne pouvaient plus faire campagne, et complété avec des conscrits ; les bataillons de guerre étaient formés d'hommes aguerris et en état de faire campagne, avec une vingtaine des plus adroits conscrits par compagnie, tirés du 3^e bataillon (1). »

Le 28, le 1^{er} bataillon quittait Gênes, se dirigeant sur Reggio ; le 2^e bataillon partait le lendemain pour la même destination.

(1) Lorédan Larchey, *Journal de marche du sergent FRICASSE*.

Aux environs de Modène, les deux bataillons se séparèrent : l'un (le 1^{er}) se rendit à l'armée d'Italie, où il fit partie de la division Montrichard (aile droite) ; l'autre (le 2^e) entra en Toscane, avec le corps du général Gauthier. Le 3^e bataillon restait en Ligurie.

**Le 1^{er} bataillon à l'armée d'Italie ; bataille de Legnago
(26 mars 1799).**

Le général en chef de l'armée d'Italie, Scherer, ne reçut que le 22 mars la nouvelle de la déclaration de guerre à l'Autriche et à la Toscane. Il devait passer l'Adige aux environs de Vérone, refouler les Autrichiens sur la Brenta et la Piave, et se relier à l'extrême droite de l'armée d'Helvétie. Il rassembla aussitôt ses forces derrière le Mincio.

La division Montrichard, où comptait le bataillon de la 3^e (brigade Gardanne), quitte, le 24 mars, ses garnisons de la rive droite du Pô (province de la Mirandola) et vient passer le Pô à Ostiglia et San Benedetto, marchant sur Castellaro.

Le lendemain 25, son avant-garde dépassait Cerea, et la division campait entre Cerea et Sanguinetto, à cheval sur la route de Legnago.

L'ordre pour la journée du 26 lui prescrivait de faire de simples démonstrations devant cette place, de s'étendre sur sa gauche, en longeant l'Adige, jusque vers Albaredo, et de jeter un pont sur le fleuve. La position de cette division, trop éloignée du reste de l'armée, l'exposait fatalement à un désastre : c'est ce qui arriva. Pendant que Sérurier et Moreau (gauche et centre) étaient victorieux vers le lac de Garde et de Vérone, Montrichard gagnait Legnago, occupait Anghiari par une de ses brigades (Vignes) et, avec la brigade Gardanne, attendait à San Pietro son équipage de pont.

Vers 4 heures du soir, deux divisions ennemies sortent de Legnago, marchant en trois fortes colonnes sur San Pietro, Gallo et Anghiari. Sur ce terrain, coupé d'une infinité de fossés pleins d'eau, Montrichard ne pouvait se déployer avec avantage ; sa cavalerie, assez nombreuse, était paralysée d'avance.

La brigade d'Anghiari est mise en déroute après la mort du général Vignes. Gardanne résiste héroïquement à San Pietro. Rejeté dans le village, il a rassemblé ses forces derrière un large fossé, et tient en échec la première colonne autrichienne.

Mais, tourné par la colonne qui avait marché sur Gallo, obligé de faire face de tous côtés, il dut se retirer, à la nuit, vers Torre, sur la route de Mantoue.

Dans cette malheureuse journée, la division Montrichard perdait 1,000 à 1,200 hommes et 10 canons. Le 1^{er} bataillon de la 3^e de ligne avait à lui seul 148 hommes hors de combat, dont 10 officiers. Les capitaines MARCONNOT et VERBIGIER, le sous-lieutenant BRIDE étaient tués ; le lieutenant PETIT-COLLIN avait eu le bras droit emporté par un boulet ; les lieutenants GUILLAUMOT et POLOSSON étaient blessés.

Bataille de Magnano (5 avril).

Le 27 mars, la division Montrichard, se rapprochant du centre de l'armée, prend position en avant du Tartaro, sur la route de Vérone. Elle occupe Isola della Scala jusqu'au 30, et, le 31, s'établit à Piombazza.

Le 1^{er} avril, son avant-garde est à Magnano, le reste de la division à Butta-Preda, se liant à droite avec la division Victor, à gauche avec la division Hatry.

Le 5 avril, les deux armées marchent à la rencontre l'une de l'autre. Les divisions Hatry et Montrichard, aux ordres de Moreau, quittèrent leurs positions à 11 heures du matin, marchant vers Dossobono, contre la colonne autrichienne de Zoph : elles chassèrent l'ennemi successivement d'Azzano, d'Alpo, de Scudo-Orlando.

Mais la division Delmas, qui avait ordre de venir à Butta-Preda remplacer Montrichard, après une marche très longue et très pénible, arriva trop tard, trouva le village occupé par le général Kaim. Moreau, menacé sur ses derrières, fit faire un changement de front à une partie de sa seconde ligne ; le mouvement s'exécuta avec beaucoup de calme et une grande préci-

sion. Le bataillon de la 3^e demi-brigade, tenu jusque-là en réserve, donna vigoureusement, à la fin de la journée, vers Dossobono, contre les troupes de Zoph, que trois bataillons et une nombreuse cavalerie, conduits par le général en chef autrichien Kray en personne, venaient de renforcer.

Les divisions de Moreau restèrent maîtresses du champ de bataille; elles faisaient environ 2,000 prisonniers. Mais, à droite, Victor et Grenier, victorieux dans la matinée, étaient mis dans une complète déroute. Il fallut battre en retraite; nos troupes se retirèrent, la nuit, derrière le Tartaro.

Bien que n'ayant combattu qu'à la fin de la journée, le bataillon de la 3^e avait éprouvé de sérieuses pertes : le capitaine MONDRAGON était tué; le capitaine BONTEMS, le lieutenant MATROT, le sous-lieutenant FONTAINE étaient au nombre des blessés.

Le bataillon arrive dans la nuit du 6 au 7 avril, à 3 lieues de Mantoue, sur la Molinella; le 7, il passe sur la rive droite du Mincio, au pont de Goito. Enfin, le soir du 10, à 6 heures, par un temps abominable et une pluie torrentielle, il commençait son mouvement de retraite sur l'Adda, et allait camper près de la petite ville d'Asola.

Le 12, il est à Ponteviso; le 13, employé à l'arrière-garde, il coupe les routes pour retarder la poursuite des Autrichiens. Le 14, il passe l'Oglio, et vient camper à Robecco; la nuit venue, il se remet en marche, remonte l'Oglio, atteint Palazzolo dans la journée du 15, et manœuvre dans les montagnes, aux environs du lac d'Iseo et sur les bords de la rivière, jusqu'au 23 avril.

L'armée d'Italie, réduite à 28,000 hommes, avait été réorganisée en trois divisions : Victor, Grenier, Sérurier. Le bataillon compta à la division Sérurier. Les Autrichiens, de leur côté, avaient été renforcés par les 20,000 Russes de Souwaroff, et marchaient vers l'Adda à l'effectif d'environ 50,000 hommes.

Retraite de la division Sérurier; affaire de Vaprio (27 avril).

Le 23 avril, à 9 heures du soir, la division Sérurier quittait les bords de l'Oglio et gagnait Bergame par une nuit affreuse,

dans l'eau et dans la boue, sous la pluie. Elle y arrivait le lendemain, à 11 heures du matin; mais, talonnée par les Russes, elle dut continuer sa marche jusqu'au lac.

Le 25, elle atteignait le pont de Lecco, repoussait une furieuse attaque des Russes, et s'étendait le long de l'Adda jusque vers Trezzo, pour se relier à la division Grenier; le bataillon de la 3^e demi-brigade, à l'extrême droite, arrivait à Trezzo le 26.

Le même jour, Moreau remplaçait Scherer dans le commandement de l'armée d'Italie. Vers 6 heures, le nouveau général en chef apprend que les Russes ont passé l'Adda à Brivio, et que la division Sérurier descend tout entière sur Vaprio; craignant d'être tourné par sa gauche, il envoie l'ordre à Sérurier de suspendre son mouvement, de remonter vers Lecco, en ne laissant à Trezzo que le seul bataillon de la 3^e demi-brigade; la division Grenier, qui occupe Cassano, doit se diriger en hâte sur Vaprio.

La position du bataillon, isolé des divisions Sérurier et Grenier, seul en face de l'Adda, était plus que hasardée. Dans la nuit, la division autrichienne de Ott établit un pont sous Trezzo, passe tout entière sur la rive droite, et, vers 4 heures du matin, force le bataillon à se réfugier vers Pozzo. Heureusement, l'avant-garde de Grenier arrivait (1 bataillon de la 63^e). Il faut, à tout prix, ralentir le mouvement de l'ennemi, l'empêcher de tourner Cassano.

Les deux bataillons de la 3^e et de la 63^e reçoivent l'ordre de « foncer sur les Autrichiens... Dans l'instant, la victoire nous a souri, en leur faisant environ 200 hommes prisonniers. Mais, un renfort considérable leur étant arrivé, ils ont forcé le bataillon qui était à notre droite, sur le bord de la rivière, à Vaprio, et ils n'ont pas tardé à prendre le nôtre par le flanc et le front » (1).

La mêlée devient épouvantable. Le bataillon, assailli de toutes parts, soutient héroïquement l'effort de toute une division.

Le chef de brigade MARTILLIÈRE, après des prodiges de valeur, tombe atteint de deux coups de feu qui lui traversent la jambe droite et le bas-ventre. Le drapeau va être enlevé; le capitaine

(1) *Journal de marche du sergent FRICASSE.*

adjudant-major SCHERER, qui a vu le danger, se précipite à la tête d'une poignée d'hommes résolus, refoule les premiers rangs des Autrichiens, sauve le drapeau, mais est malheureusement fait prisonnier lui-même.

Cette lutte inégale ne pouvait pas durer longtemps. Le bataillon allait être anéanti, pris en entier, quand la division Grenier arrive enfin. Le combat recommence, plus acharné, contre les Autrichiens, que vient renforcer encore la division du général Zoph. La présence de Moreau électrise nos soldats; Vaprio est pris et repris. On se battait à coups de pierres dans les jardins (1). « Le sang ruisselait dans les rues comme lorsqu'il tombe un orage. » A la fin, écrasée par le nombre, tournée par Cassano, où Mélas avait enfoncé la 106^e demi-brigade, après une perte de 2,400 hommes, la division Grenier dut se retirer dans la direction de Milan; le bataillon de la 3^e marcha avec elle. Il était complètement décimé. Une compagnie, celle du brave FRICASSE, blessé lui-même dans cette affaire, était réduite à 1 fourrier, 1 caporal et 6 hommes, des 110 hommes qu'elle avait à son effectif le 26 mars précédent, à la bataille devant Legnago !

Le bataillon eut, du moins, le bonheur d'échapper au triste sort de son ancienne division (Sérurier), qui, cernée à Verderio, privée de vivres et de munitions, fut obligée de mettre bas les armes, après une résistance désespérée.

Entre tous ceux qui se distinguèrent, il faut citer, outre le chef de brigade MARTILLIÈRE, nommé le lendemain, par Moreau, général de brigade provisoire, le lieutenant MATROT, blessé dans Vaprio, et le fusilier PIGOUROT (Joseph). Au point du jour, PIGOUROT s'était avancé, seul, dans l'espoir de surprendre un poste ennemi. Il avait déjà égorgé la sentinelle et cinq soldats, quand, surpris lui-même par une patrouille nombreuse, il fut massacré sans pitié (2).

(1) *Journal de marche du sergent FRICASSE.*

(2) Le nom du fusilier PIGOUROT devait être inscrit sur les tables d'or du Temple de la Gloire.

Affaire de Bassignano (12 mai).

La division Grenier, après avoir pendant tout un jour protégé l'évacuation de Milan, battit en retraite sur Turin. Le 8 mai, elle est entre Alexandrie et Casale, gardant les bords du Pô depuis l'embouchure du Tanaro jusqu'à Verrua. Le Piémont et la Toscane se soulevaient contre les Français, et il fallait combattre à la fois les insurgés et l'armée victorieuse de Souwaroff, qui, déjà bien supérieure en nombre, venait encore de recevoir un renfort de 6 à 7,000 Russes.

Dans la nuit du 11 au 12 mai, les Russes passent le Pô à Bassignano. Les troupes de Grenier se retirent vers Pezzetti, qui est défendu avec acharnement, mais finit par rester aux mains de l'ennemi. Il était environ 3 heures de l'après-midi, quand Moreau accourt, dispose tout pour une nouvelle attaque. Repoussés de front par Grenier, qui reprend Pezzetti, débordés sur leur flanc gauche par Victor, qui débouchait des hauteurs avec sa division, les Russes sont acculés à Bassignano, rejetés au delà du Pô, perdant 1,500 hommes, dont 700 prisonniers, 4 pièces de canon et une bonne partie de leurs bagages.

Le lieutenant MATROT, de la 3^e demi-brigade, fut de nouveau blessé dans ce combat.

Affaires contre les insurgés piémontais.

Après la brillante affaire de San Giuliano, Moreau prit le parti de se rapprocher des Apennins pour y rallier l'armée de Naples. Mais les routes étaient infestées de bandes d'insurgés : deux colonnes mobiles, aux ordres des généraux Musnier et Freyssinet, devancèrent la division Victor, envoyée sur la rivière de Gênes. Le 1^{er} bataillon de la 3^e demi-brigade marcha à la colonne Freyssinet. Le 17 mai, attaqué par une nombreuse troupe d'insurgés, aux environs de Carmagnole, il fut écrasé, forcé de battre en retraite. Freyssinet accourut en toute hâte à son secours,

soumit la ville de Carmagnole, puis se retira, emmenant des otages (18 mai).

Le 19, il marche sur Mondovi, avec le bataillon de la 3^e, un bataillon de la 106^e, la 17^e légère et quelques pièces d'artillerie.

Le 21, devant l'impossibilité de passer la Stura à Fossano, il se dirige sur Coni, et, le lendemain, Gareau, réunissant à son corps les colonnes Seras et Freyssinet, s'emparait de Mondovi après quatre heures de combat. Mais il n'osa pas attaquer Ceva. Grouchy, envoyé par Moreau, ne put, à son tour, enlever la place, et le bataillon de la 3^e fut envoyé à Coni pour renforcer la garnison.

Il en sortit dans le courant de juin, pour se rendre à Gênes, et fit, en route, une nouvelle expédition contre les insurgés piémontais.

Il était, le 24 juin, à Zucarello. Des rassemblements de rebelles, commandés par des officiers Autrichiens, se formaient à Ponte di Nova, Ormea, Garcessio.

Le 26, le bataillon, qui s'était avancé jusqu'à Saint-Bernard, est attaqué par des forces supérieures : il se retire du côté de Zucarello. Il reprend Saint-Bernard le 2 juillet, et, à l'attaque générale du 5, entre à Garcessio par le bourg-major (1). Le lendemain, il recevait l'ordre de se rendre à Savone.

**Le 2^e bataillon en Toscane ; bataille de la Trebbia
(18 et 19 juin 1799).**

Le 2^e bataillon de la 3^e demi-brigade (division Gauthier) était entré en Toscane au mois de mars 1799. L'occupation se fit sans résistance, et le pays fut administré au nom de la République Française.

Le bataillon avait ses compagnies disséminées en plusieurs détachements.

Quand il fallut battre en retraite, il prit position à San Pélégrino, et de là à Salzabo, où quelques jours après il était forcé par l'ennemi jusqu'à Castel-Nuovo.

(1) Mémoires du général Roguet.

Le 22 mai, attaquant à son tour, il repousse les bandes qu'il avait devant lui, occupe Fivisano.

Macdonald, avec l'armée de Naples, entrait alors en Toscane ; il rallia les troupes de Gauthier et la division Montrichard (ce qui portait ses forces à environ 28,000 hommes). Le 2^e bataillon de la 3^e demi-brigade (effectif : 730 hommes) compta à la division Montrichard : après l'affaire du 22 mai, il s'était porté sur les hauteurs de l'Hospitaletto, avait joint, le 5 juin, à Pistoïa, les troupes du général Watrin, et s'était trouvé aux différentes affaires dans les environs de Modène et de Reggio.

Le plan des généraux français (Macdonald et Moreau) était d'opérer leur jonction, vers le milieu de juin, à Tortone. La division Montrichard prit la route de Bologne. Le 13 juin, elle se porte entre Carpi et Coreggio, observant les troupes de Kray, qui faisaient le siège de Mantoue ; le 18, à 2 heures de l'après-midi, elle arrive sur le champ de bataille de la Trebbia, s'établit à gauche de la grande route et se relie par ses éclaireurs à la division Victor (aile gauche). Jusqu'à la nuit, elle tint en respect les troupes du général Forster ; mais la retraite de Victor l'obligea à repasser la rivière.

De 9 à 11 heures du soir, un sanglant combat s'engage de nouveau dans le lit même de la Trebbia, puis les deux armées reprennent leurs positions sur les deux rives.

Le lendemain, 19 juin, Montrichard fut chargé de forcer au centre le passage de la rivière. La déroute de la 5^e légère, qui précédait ses colonnes, fit tout manquer, et, à la nuit, Macdonald, trop affaibli, n'ayant aucune nouvelle de Moreau, ordonna la retraite.

Le 2^e bataillon de la 3^e demi-brigade avait perdu beaucoup de monde : le capitaine BARRAUX était grièvement blessé. Parmi les morts, citons le sous-lieutenant AUBERTIN, et le tambour NOEL (Jean) (1), qui avait succombé après des prodiges de valeur.

Le bataillon se dirigea sur Bologne, et fut tout le temps employé à l'arrière-garde (division Montrichard), protégeant la re-

(1) Inscrit aux tables du Temple de la Gloire.

traite de l'armée de Naples. Il gagna Florence et, de là, Gênes, où il arrivait le 11 juillet « dans un état déplorable. Les soldats presque nus et sans chaussures ressemblaient à des spectres; la moitié des armes était hors de service (1) ».

Le 3^e bataillon en Ligurie; combat de Bobbio.

Le 3^e bataillon, dit « de garnison », était resté dans la Ligurie.

Il se trouva aux différentes actions qui eurent lieu, depuis la retraite de l'armée, dans les environs de Sarzane, de la Spezzia et dans la vallée de Fontana-Buona (division Lapoype).

Dans les opérations combinées de Moreau et de Macdonald, la division Lapoype devait relier les deux armées. Le 16 juin, elle arrivait à Bobbio. Le 19, sur la nouvelle que Macdonald allait livrer bataille, elle se dirigeait sur San Giorgio, et y arrivait le lendemain après une marche très lente. Il était trop tard.

L'armée de Naples était en pleine retraite, et Lapoype rétrograda sur Bobbio.

Un fort détachement russe occupait déjà le village et les hauteurs des alentours. Après un engagement très vif, nos troupes, ne pouvant se faire jour, se jetèrent dans les montagnes, regagnèrent Gênes par des chemins détournés.

**Réunion de la demi-brigade de Gênes; bataille de Novi
(15 août 1799).**

Le 11 juillet 1799, les trois bataillons de la 3^e demi-brigade étaient réunis à Gênes. MARTILLIÈRE, nommé général de brigade, fut remplacé par Georges MOUTON (2), promu chef de brigade le 14 juillet par le général en chef, Moreau.

(1) Jomini, *Guerres de la Révolution*.

(2) MOUTON (Georges) était né à Phalsbourg le 21 juillet 1770. Volontaire au 9^e bataillon de la Meurthe le 1^{er} août 1792, il fit la campagne avec l'armée du Centre en Champagne et à Trèves, fut élu lieutenant, puis nommé capitaine le 5 novembre 1792 au même bataillon (incorporé dans la 66^e demi-brigade). Il fit la campagne de 1793 à l'armée de la Moselle et au corps d'observation des Vosges, et servit en qualité d'aide de camp du général Meynier (13 octobre 1793);

Le futur maréchal de France, jeune, actif, d'une bravoure déjà légendaire dans l'armée, eut bientôt fait de réorganiser sa demi-brigade. Au milieu des fatigues, des défaites de la dernière campagne, la discipline s'y était fortement relâchée. Mouron ramena la confiance, rétablit l'ordre dans sa troupe, la tint, sous sa main énergique, prête à de nouveaux et plus grands sacrifices.

les campagnes de 1794 et 1795, à l'armée du Rhin ; les campagnes de 1796 à 1801, en Italie.

Employé provisoirement à la suite de l'état-major du général Joubert le 22 mai 1797, il fut nommé par Bonaparte chef de bataillon (à la suite) à la 11^e demi-brigade de ligne, le 5 octobre 1797, et fut chargé du commandement du fort Saint-Ange ; aide de camp de Joubert le 21 novembre suivant, il était, le 26 mai 1798, nommé commandant par intérim de la 99^e demi-brigade de ligne. Le 14 juillet 1799, Moreau le nommait chef de la 3^e demi-brigade ; il fut confirmé dans ce grade le 21 octobre 1800, et commanda le régiment jusqu'au 1^{er} février 1805. Nous le verrons se distinguer au siège de Gênes, où il fut deux fois blessé : contusion à l'épaule droite le 15 décembre 1799, à Albaro ; coup de feu qui lui traversa le bras droit et le corps, à l'attaque du fort de Quezzi, le 30 avril 1800.

Chevalier de la Légion d'honneur le 11 décembre 1803, officier le 14 juin 1804, général de brigade le 1^{er} février 1805, il fut nommé aide de camp de l'Empereur le 6 mars suivant, et, dès lors, resta toujours aux côtés de Napoléon.

Il se signala à Iéna en 1806, à Eylau, à Friedland (où il fut blessé) en 1807. Il fut, cette année-là, nommé commandeur de la Légion d'honneur (30 mai), commandeur de la Couronne de Fer, commandeur de l'ordre du Mérite militaire de Wurtemberg, et reçut une dotation de 32,178 francs sur le duché de Varsovie (30 juin) et une de 5,882 francs sur le Grand-Livre (23 septembre). Général de division le 5 octobre 1807, il fut inspecteur général d'infanterie pour la 1^{re} division militaire, et commanda la division d'observation des Pyrénées le 6 décembre 1807. Passé en Espagne en 1808, il se signala le 14 juillet en enlevant à la batonnette, à la tête de sa division, la ville de Medina del Rio Seco, malgré la résistance opiniâtre des habitants et le feu nourri qu'ils faisaient des fenêtres. Le 10 novembre, il s'avance pour reconnaître l'ennemi appuyé à un petit bois en avant de Burgos. A Germonal, il est accueilli par la décharge de 40 canons. Il lance aussitôt ses troupes à la charge, culbute les gardes wallonnes et espagnoles, et contribue puissamment à la prise de Burgos, en rompant du premier coup l'armée d'Estramadure, à laquelle il enlevait 12 drapeaux, 35 canons et 3,000 prisonniers. Le général Mouron reçut, cette année-là, une dotation de 40,000 francs sur la Westphalie et de 15,000 francs sur le Hanovre (30 mars 1808).

Il fit la campagne de 1809, à la Grande Armée ; au lendemain d'Abensberg, il exécute une opération hardie qui frappa d'admiration l'Empereur lui-même. Le général Hiller s'était jeté dans Landshut et avait fait incendier le pont de la

Dans la réorganisation de l'armée, les deux bataillons de guerre de la 3^e demi-brigade firent partie de l'aile droite, sous Gouvion Saint-Cyr (division Laboissière). Un bataillon, le 1^{er}, restait en garnison à Gênes.

Le 4 août, Joubert prenait le commandement de l'armée et se disposait à reprendre l'offensive contre Souwaroff. Le 14, l'aile droite chasse de Novi l'avant-garde russe. Le lendemain, la bataille s'engage. Les deux bataillons de la 3^e n'y eurent aucune

ville. Mouron s'élança au pas de charge avec les grenadiers du 17^e; traverse le pont en flammes et chasse l'ennemi de la place. Napoléon n'avait pas osé ordonner ce mouvement, qui décida la déroute des Autrichiens.

Tout le monde connaît le rôle glorieux du général Mouron à Essling, le 21 mai : à la tête des fusiliers de la garde, il culbuta les réserves autrichiennes et reprit le village, que l'ennemi venait d'enlever pour la quatrième fois. L'Empereur, voyant son héroïque aide de camp acculé au Danube par des forces dix fois supérieures, sachant que les munitions commençaient à manquer, envoie le général Rapp porter à Mouron l'ordre de cesser le combat et de battre en retraite : « Jetez les yeux autour de vous, répond froidement Mouron, vous savez le métier; nous n'avons d'autre parti à prendre que celui de nous faire tuer sur place ! » Et il repassa le dernier dans l'île Lobau, après avoir efficacement protégé la retraite de l'armée. Il avait eu la main traversée par un coup de feu et l'amputation fut d'abord jugée nécessaire. A demi guéri, il assistait, quarante-cinq jours plus tard, à la bataille de Wagram. L'Empereur le nomma comte Lobau, « pour avoir sept fois repoussé l'ennemi et par là assuré la gloire de nos armes », et lui accorda une nouvelle dotation de 27,000 francs sur le département des Deux-Sèvres. Le 1^{er} janvier 1810, Mouron recevait encore une dotation de 50,000 fr. sur le département de la Roër.

Grand officier de la Légion d'honneur le 30 juin 1811, aide-major général de l'infanterie près l'Empereur le 12 avril 1812, Mouron accompagna Napoléon en Russie, et, après la désastreuse retraite, revint avec lui de Smorgoni à Paris. Il fit la campagne de Saxe en 1813, fut nommé grand-croix de l'ordre de la Réunion le 3 août 1813, et, le 3 septembre, commanda en chef le 1^{er} corps de la Grande Armée. Il attaqua la droite de l'ennemi au combat de Geisshubel, le 15 septembre; le 17 octobre, il contribua puissamment à la victoire de Itacknitz. Prisonnier de guerre à Dresde, le 11 novembre, il fut, au mépris de la capitulation, envoyé en captivité en Hongrie.

Revenu en France, il fut fait chevalier de saint Louis le 8 juillet 1814. En non-activité du 2 septembre, inspecteur général d'infanterie le 30 décembre, il reprit ses fonctions d'aide de camp de l'Empereur le 20 mars 1815, et fut nommé commandant de la 1^{re} division militaire le 30 mars, commandant en chef du 6^e corps de l'armée du Nord le 30 avril, et enfin pair de France le 2 juin. Prisonnier à Waterloo, il fut suspendu de ses fonctions comme compris dans l'article II de l'ordonnance du 24 juillet 1815. Le 1^{er} janvier 1819,

part, par suite d'une fâcheuse circonstance : ils formaient, avec la 106^e, la réserve de Saint-Cyr, et se trouvaient placés en arrière de Novi. « Au moment de la retraite de la division Watrin, il ne restait plus à Saint-Cyr que les deux bataillons de la 3^e; mais, quand il crut pouvoir en disposer, on lui apprit que, malgré ses ordres les plus formels pour que, dans aucun cas, personne ne donnât de destination à cette demi-brigade, le chef de l'état-major l'avait envoyée renforcer l'aile gauche..... Moreau, qui n'avait pas besoin de ce renfort, la renvoya, de sorte qu'elle ne servit pas à l'aile gauche et qu'elle revint trop tard pour servir à l'aile droite, où elle eût rendu un service signalé..... Si cette attaque de la 106^e contre la brigade Lusignan avait pu être soutenue par les deux bataillons de la 3^e, cela eût changé la face de nos affaires (1). »

Livrée à ses seules forces, la 106^e revint sur ses pas, sa vigoureuse intervention avait néanmoins permis à la division Watrin de se rallier, de prendre position. La retraite de l'aile droite se fit en bon ordre. Saint-Cyr arrêta ses troupes à une demi-lieue à peine du champ de bataille, entre Novi et Gavi, et resta dans cette position jusqu'au 17 sans être inquiété.

Mouton avait été chargé de couvrir le mouvement avec ses deux bataillons et un de la 106^e; il se battit avec avantage, ar-

il fut réintégré sur les tableaux de l'état-major général, et mis en non-activité.

En 1820, les électeurs de la Meurthe l'envoyèrent à la Chambre des députés, où il siégea sur les bancs de l'opposition libérale.

Grand-croix de la Légion d'honneur le 19 août 1830; membre de la commission chargée d'examiner un projet d'ordonnance sur les cadres de l'état-major général le 30 septembre, il était, le 26 décembre 1830, nommé commandant en chef de la garde nationale du département de la Seine (après la démission de Lafayette).

Il fut fait maréchal de France le 30 juillet 1831.

Mouton mourut à Paris le 27 novembre 1838. Son nom est inscrit sur le côté est de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile.

Un fait curieux à signaler : ce fut la blessure que Mouton avait reçue le 30 avril 1800, comme colonel de la 3^e demi-brigade, qui, en se rouvrant à 38 ans de distance, amena sa mort.

(1) Saint-Cyr, *Le Directoire, le Consulat et l'Empire*.

rétant et refoulant les partis de cavalerie ennemie. Il passa la nuit à 1 kilomètre de Novi; le lendemain, il se retira sur Gavi, emmenant tous ses blessés. Les hussards autrichiens de Toscane harcelaient nos bataillons pendant cette retraite; il leur tendit une embuscade où plusieurs vinrent se faire prendre. Ces escarmouches coûtèrent la vie au lieutenant JULIEN.

Le sous-lieutenant DERVIEUX avait été tué le 14 août, sur le plateau de Novi.

Affaires de septembre et octobre; combat de Bosco (24 octobre).

La bataille de Novi, bien que glorieuse pour les Français, aggravait encore leur situation en Ligurie. Moreau pensa un instant à abandonner Gênes : l'inaction des alliés vint bientôt le rassurer.

Le corps de Saint-Cyr avait renforcé l'aile gauche, et défendait Savone. Le 25 août, un bataillon de la 3^e est envoyé en soutien à l'aile droite (division Miollis), et contribue à repousser le corps de Klenau, qui cherchait à déboucher sur Gênes. Le 27, ce bataillon retourne à Voltri, pour servir de réserve au poste de Campo-Freddo et à la garnison de Gênes.

Le 3 septembre, les Autrichiens attaquent en forces les avant-postes de la division Watrin, à Voltagio; la 3^e demi-brigade, appelée par Moreau, vient se placer à Campo-Marone.

Mais, dès ce moment, les hostilités cessèrent de part et d'autre. Le départ de Souwaroff pour la Suisse avait considérablement affaibli les alliés, et l'armée française, dont la misère augmentait chaque jour, ne pouvait rien tenter et se désorganisait peu à peu.

Le 22, Championnet prenait le commandement de l'armée d'Italie; il donna à Saint-Cyr l'aile droite, avec mission de défendre la rivière du Levant. Deux bataillons de la 3^e comptèrent à la division Miollis, postée de Croce-di-Ficochi à la mer (effectif des deux bataillons : 1,207 hommes). Grâce à l'énergie de Saint-Cyr, les distributions se firent assez régulièrement; on

put même se procurer quelques effets d'habillement et d'équipement chez les fournisseurs liguriens.

Le 26 septembre, le général autrichien Klenau, toujours actif et se remuant beaucoup, attaque la division Miollis sur tout son front ; il fut assez facilement repoussé.

Dans les premiers jours d'octobre, Saint-Cyr tente, à son tour, de surprendre le corps de Klenau en le faisant tourner sur la droite par la division Watrin, pendant que Miollis l'occuperait de front, vis-à-vis de Rapallo (où était la 3^e) et Recco. L'Autrichien, prévenu à temps, put s'échapper ; nos deux divisions lui enlevèrent néanmoins 1,200 hommes (13 octobre). Les deux bataillons de la 3^e demi-brigade continuèrent à occuper Rapallo (effectif au 17 octobre : 1,073 hommes).

Le 23 octobre, le 2^e bataillon, conduit par le chef de brigade Mouton, marche sur Novi, avec la légion polonaise de Dabrowski. L'ennemi avait déjà évacué les hauteurs devant Laboissière, et avait pris position entre Bosco et Basaluzzo.

Le 24, Laboissière est attaqué vers Bosco et perd du terrain. Saint-Cyr, qui occupait Novi, s'avance aussitôt sur les derrières des Autrichiens. L'ennemi vit cette manœuvre, et, se repliant devant Laboissière, qui resta tout le jour inactif sur les hauteurs de Pasturana, revint en forces s'établir à Bosco, devant les troupes de Saint-Cyr. Il disposait d'environ 8,000 hommes dont 2,000 cavaliers et 8 pièces de canon. Les Français, bien inférieurs en nombre, se trouvaient exposés en plaine, sans artillerie ni cavalerie. Un désastre était probable. Saint-Cyr résolut de payer d'audace : il ordonna l'attaque immédiate par échelons, en commençant par la 12^e de ligne (échelon de gauche) et finissant par les 3^e et 106^e (échelon de droite).

La légion polonaise attaque vigoureusement le centre des Autrichiens ; mais, entourée de toutes parts, chargée par la cavalerie, elle allait être anéantie, quand le bataillon de la 3^e s'avance en colonne par pelotons, la dégage à sa droite « en chargeant avec ordre et vigueur (1) », sous le feu des huit pièces d'artillerie.

(1) Saint-Cyr, *le Directoire, Le Consulat et l'Empire*.

Ce bataillon n'était fort que de 430 hommes ; il rallie néanmoins les Polonais, et entame la ligne ennemie. La charge de la 106^e, à l'extrême droite, n'avait pas moins de succès. Les Autrichiens battirent précipitamment en retraite, nous laissant cinq pièces de canon et un millier de prisonniers.

Le bataillon de la 3^e n'avait perdu que 30 hommes, par les boulets de l'artillerie ; il prenait 4 canons et 300 prisonniers.

Parmi ceux qui se distinguèrent le plus, il faut citer le fusilier GRIELLE (1), tué à l'attaque de la batterie, le sergent-major DUPLAIN, qui eut la cuisse droite emportée, et l'héroïque sergent-major MIEN, qui, après une lutte acharnée contre les cavaliers autrichiens, enleva, à lui tout seul, une pièce de canon attelée de deux chevaux.

Combat de Novi (6 novembre) ; la 3^e demi-brigade à Gênes ; mécontentement de la garnison, qui se soulève.

Après le combat de Bosco, le bataillon se rendit, avec les Polonais de Jablonowsky, au siège de Serravalle. A la glorieuse affaire sur les hauteurs de Novi, le 6 novembre, où les colonnes de Kray furent complètement battues, il refoula le régiment autrichien de Belgiojoso et lui fit quelques prisonniers.

Les grenadiers du 1^{er} bataillon formaient la garde de Sain-Cyr ; restés à Novi, ils ne purent se retirer qu'en se faisant jour à travers les Autrichiens.

Le 8 novembre, les deux bataillons de guerre entraient en garnison à Gênes, où la demi-brigade se trouva de nouveau réunie. Le parti ennemi s'agitait alors dans la ville, menaçait de se soulever contre les Français, et recevait journellement des ordres de Kléau. Saint-Cyr, à force d'audace et d'habileté, sut contenir la population, remplaça les directeurs par une commission provisoire dévouée à la France.

Le 24, on apprit à Gênes le renversement du Directoire. Chose bizarre : nos soldats avaient fort à se plaindre du gouvernement,

(1) Inscrit aux tables du Temple de la Gloire.

qui les laissait depuis six mois sans solde, sans vêtements, presque sans nourriture ; un général, que tous aimaient et admiraient, était à la tête du pouvoir nouveau : la nouvelle du coup d'État fut néanmoins mal accueillie. L'armée était encore très républicaine ; et, malgré les ordres formels de Championnet, Mouron n'osa pas demander aux hommes de la 3^e demi-brigade le serment à la nouvelle constitution.

De l'avis de tous les chefs, les soldats se seraient refusés à le prêter ; il est même probable que, moins affaiblie, moins démoralisée, l'armée d'Italie se fût prononcée avec violence contre le 18 brumaire.

Vers les premiers jours de décembre, le mécontentement des troupes commença à se traduire par de nombreuses désertions. Les hommes ne touchaient plus qu'un quart de ration par jour ! Le 11, la garnison de Gènes (3^e, 17^e, 55^e demi-brigades) manifesta ouvertement son intention de retourner en France. A 7 heures du matin, les soldats s'emparent de leurs drapeaux, ne voulant pas les abandonner. En vain les officiers, les sous-officiers, les conjurent-ils : pour la première fois, leur voix est méconnue, et la troupe, prête à partir, se rassemble en bon ordre, sans cris, sans tumulte, à la place Verte.

Les officiers courent chez Saint-Cyr, l'informent de ce qui se passe. Le général vint à la place, et invita les rebelles à lui envoyer une députation, qui exposerait leurs griefs. Il rappelle aux délégués, tous vieux soldats des premières guerres, leurs souffrances passées, à Mayence, en Hollande, sur le Rhin. Les soldats secouaient la tête, disant : « Nous étions alors des patriotes ; aujourd'hui, nous sommes des soldats français qui ne veulent pas rester sans vêtements ni chaussures, ni mourir de faim loin de leur patrie ! »

Rien ne pouvait vaincre leur résolution, quand, saisi d'une subite inspiration : « Soit ! leur dit Saint-Cyr, partez avec vos drapeaux ; moi, je reste, et, avec vos officiers et vos sous-officiers, nous continuerons à défendre les postes confiés à notre honneur ! »

Ces nobles paroles, rapportées aux soldats, les font revenir de

leur égarement ; ils demandent à grands cris à partager la gloire et les dangers de leurs chefs, envoient leurs excuses à Saint-Cyr, et jurent de laver dans le sang des ennemis la tache dont ils venaient de couvrir leurs drapeaux. A midi, tout était rentré dans l'ordre.

Combat d'Albaro (14 décembre 1799) ; fin de la campagne.

Il était temps que la discipline se rétablît dans les demi-brigades.

L'ennemi, occupant les postes abandonnés par nos troupes, serrait Gênes de plus en plus, et Klenau se disposait à attaquer la ville le 15 décembre, pendant que des émissaires soulevaient la population.

Le 14, Mouton se porte, avec deux bataillons de la 3^e demi-brigade, entre Albaro et la Sturla. Les Russes et les Autrichiens occupaient le Monte-Faccio, et leur gauche s'étendait jusqu'à la mer, protégée par un vaisseau de 74 canons et quelques bâtiments légers. L'attaque des Français commença avec succès par la droite (Darnaud) et la gauche (Gauthrin). Les 3^e et 106^e restaient en réserve dans le fond de la Sturla ; Saint-Cyr les destinait à enlever la formidable position du Monte-Faccio.

Quand le moment fut venu, « les chef de brigade Mouton et Dupellin firent gravir la montagne à leur troupe avec tant d'ensemble et dans un ordre si parfait que le moral de l'ennemi en fut affecté. Les troupes russes furent encore les premières atteintes ; mais, après les premières décharges de leur mousqueterie, elles remontèrent sur la crête de la montagne, et se placèrent sous la protection des Autrichiens.

» Ceux-ci firent bonne contenance, et se préparèrent à recevoir le choc de nos quatre bataillons ; mais, à mesure qu'ils approchaient, cette contenance faiblissait, au point que, après quelques simulacres de charge, après quelques feux médiocrement dirigés, ils commencèrent à se retirer, d'abord en assez bon ordre, ensuite avec précipitation. A l'approche de la nuit, les 3^e et

106^e furent mattresses de la position du Monte-Faccio.....(1) ».

MOUTON était blessé d'une contusion à l'épaule gauche; les capitaines BOYER, BARRAUX et MASSON, ce dernier mort un mois plus tard, étaient également blessés.

Le fusilier FABRY (Louis) (2) s'était particulièrement distingué, et avait trouvé, sur les pentes du Monte-Faccio, une mort glorieuse.

Cette affaire coûta à l'ennemi 1,000 à 1,500 hommes hors de combat, 2,000 prisonniers, des canons, des munitions de guerre et de bouche; et Klenau fut bien heureux, le lendemain, de pouvoir effectuer sa retraite : si la division Gauthrin ne se fût pas disséminée comme elle le fit dans la journée du 16, tout le corps ennemi était fait prisonnier !

Ce fut le dernier combat de la campagne. On ne s'occupa plus, de part et d'autre, que de prendre les quartiers d'hiver. Le 17, quelques navires chargés de farine entraient dans le port de Gênes, aux acclamations de l'armée et de la population.

Nos soldats avaient bien gagné leur droit à la « ration entière », et Saint-Cyr, qui n'avait pas voulu que les officiers acceptassent les drapeaux des soldats mutinés le 11 décembre, les autorisa à les reprendre après Albaro : la 3^e demi-brigade avait noblement expié sa faute de quelques heures.

(1) Saint-Cyr, *le Directoire, Le Consulat et l'Empire*.

(2) Inscrit aux tables du Temple de la Gloire.

CHAPITRE VIII

La 3^e demi-brigade au siège de Gênes.

Misère des Français en Ligurie; reprise des hostilités. — Affaire des cabanes de Marcarolo (9 avril 1800). — Affaire de la Verreria (11 avril). — Affaire de la Moglia (14 avril). — Retraite de la division Gazan; combat de Voltri (18 avril). — Blocus de Gênes; affaire du Monte-Ratti et des Deux-Frères (30 avril). — Combat du Monte-Paccio (11 mai). — Combat du Monte-Creto (13 mai). — Fin du siège de Gênes (4 juin 1800).

Mouvements du dépôt pendant la campagne (1799-1800). — La 3^e demi-brigade en Toscane et à l'armée d'observation du Midi (1800-1801). — Garnisons en France; la 3^e demi-brigade au camp de Bayonne.

Misère des Français en Ligurie; reprise des hostilités.

Dans les premiers mois de l'année 1800, la 3^e demi-brigade de ligne occupait les quartiers de Cazella, Buzalla et Savignone, dans la vallée de la Scrivia (division Gazan); son effectif était réduit à 4,300 hommes (1).

Après la désastreuse campagne de 1799, l'hiver était venu, rigoureux, impitoyable, accabler notre malheureuse armée sur les rochers de la Ligurie. La situation était horrible: ni vêtements, ni vivres, et la peste enlevant les hommes par centaines. « Pâles, languissants et défigurés, affamés, découragés et abattus, ils ne semblaient plus que des spectres. Les routes étaient jonchées de morts et de mourants, et ceux qui parvenaient à se trainer jusqu'à un hôpital n'y recevaient presque aucun aliment ou secours (2) ».

Au 10 avril, Soult écrit que la 3^e de ligne n'a plus que des convalescents! Nos héroïques soldats avaient perdu toute espé-

(1) Situation du 5 avril 1800.

(2) Thiébaud, *Journal des siège et blocus de Gênes.*

Hist. 3^e d'inf.

rance : ils fuyaient cette rivière de Gênes, où l'on mourait sans combattre ; la désertion devenait effrayante. Des compagnies, des bataillons entiers partaient, sans chefs et sans ordres. Les officiers furent admirables de résignation : impuissants devant toutes ces calamités, ne pouvant plus retenir leurs hommes, ils restaient seuls aux postes confiés à leur honneur, y montaient la garde, et faisaient faction l'épée à la main.

« Le régiment d'infanterie que commandait Mouron fut un de ceux qui, épuisés par des privations de toutes sortes, virent un grand nombre de leurs braves abandonner momentanément leurs drapeaux pour aller chercher, dans les rochers de la Ligurie, un asile où la chair des chevaux leur offrit une dernière ressource contre les horreurs de la famine. Le colonel Mouron parvint un des premiers à prémunir contre les suggestions du désespoir les soldats restés fidèles, à ramener la discipline et les déserteurs sous les drapeaux. Il créa des ressources contre la misère, et sa sévérité inflexible sut maintenir le bon ordre et préparer de nouveaux succès (1). »

C'est au vainqueur de Zurich, à Masséna, que le Premier Consul offrit le commandement de cette armée désorganisée, battue d'avance. Le grand général n'hésita pas : il courut sauver la France une seconde fois, arriva à Gênes le 9 février. Il réussit à rétablir la discipline dans les troupes, à donner un peu de pain et quelques souliers, à faire renaître la confiance. Mais la flotte anglaise, qui bloquait étroitement la ville, empêchait tout ravitaillement par mer.

La reprise des hostilités, que nos soldats attendaient avec impatience, amena une heureuse diversion : on allait pouvoir se consoler, à force de bravoure, de n'avoir ni blé ni vêtements !

Le mois de mars se passa à lutter contre les paysans insurgés des montagnes du Levant. Les Autrichiens fomentaient ces insurrections, leur envoyaient des renforts. Le 1^{er} mars, un des cantonnements de la 3^e de ligne, le village de Croce-di-

(1) J. de Rouval, *Vie du maréchal comte Lobau*.

Fieschi, occupé par 200 hommes du 1^{er} bataillon, est enlevé par 700 Autrichiens, conduits par le comte d'Egenfeld.

La nuit suivante, le chef de brigade Mouton, à la tête de 60 hommes valides, surprend le poste à son tour, en déloge l'ennemi, et le force à une retraite humiliante : 13 prisonniers, 2 chevaux et quelques munitions de guerre restaient entre nos mains.

Dès les premiers jours d'avril, les forces autrichiennes se mettent en mouvement. Masséna avait son armée placée en demi-cercle autour de Gênes, de Savone à Recco. Pendant que le général Ott se joint aux insurgés de la vallée de Fontana Buona et attaque notre extrême droite avec 10,000 hommes, Mélas dirige en personne 20,000 hommes sur Savone (5 avril). Il perce le centre de l'armée française, isole le corps de Suchet. Masséna divise alors son aile droite en deux corps : le 1^{er} (division Miollis) est chargé de la défense de Gênes ; le 2^e, fort des deux divisions Gazan et Gardanne, doit tenir campagne, et essayer de rétablir la communication avec Suchet.

La division Gazan, où comptait la 3^e de ligne, était sous le commandement supérieur du lieutenant général Soult.

Affaire des cabanes de Marcarolo (9 avril 1800).

Le 7 avril, la 3^e demi-brigade arrive à Saint-Pierre d'Arena, où Soult rassemble sa division pour marcher sur Sassello et inquiéter les flancs et les derrières de l'ennemi. Le 8, Mouton apprend que les Autrichiens ont forcé les cabanes de Marcarolo, et se disposent à profiter de cet avantage en descendant sur Voltri. Il change aussitôt de direction, va établir sa demi-brigade sur les hauteurs, vers Aqua Santa.

Il y était rejoint, le lendemain, par Soult et Gazan. Les deux généraux résolurent de reprendre les cabanes. L'ennemi, au nombre de 4,000 hommes, occupait un plateau flanqué de hautes montagnes, et qui commande à une assez grande distance les approches de son front. Un seul chemin creux, en lacets,

débouche au centre du plateau. On ne pouvait songer à attaquer la position par ce sentier. Après avoir tirailé quelque temps, l'adjudant général d'Aoust, avec deux bataillons de la 78^e, fait une démonstration sur le flanc gauche des Autrichiens et y attire leur réserve. MOURON reçoit l'ordre de conduire l'attaque décisive. Il fait rentrer ses tirailleurs (environ 100 hommes des 1^{er} et 3^e bataillons), forme son 2^e bataillon, fort de 500 hommes, en colonne par pelotons et en masse, et place en réserve ses trois compagnies de grenadiers (180 hommes environ).

La petite colonne s'avance, sans tirer un coup de fusil, battant le pas accéléré, sur un ennemi trois fois plus nombreux, et qui, déployé, exécute des feux de deux rangs, très nourris. Un obstacle se présente : c'est un ravin assez profond. Il est franchi en un instant, et nos braves arrivent sur le plateau. A portée de pistolet, on exécute la charge : les rangs ennemis sont enfoncés à la baïonnette. Du même élan, la 3^e demi-brigade vient tomber sur le centre des Autrichiens, le met en pleine déroute, tuant beaucoup de monde, faisant 6 à 700 prisonniers des régiments de Wins et de Kray, et enlevant 2 pièces de canon et 100,000 cartouches. Elle n'avait, de son côté, que 19 hommes tués, blessés ou prisonniers. Elle rejoignit, le même jour, les autres troupes de la division à Campo-Freddo.

Parmi ceux qui se distinguèrent dans cette glorieuse affaire, il faut citer :

Le capitaine LÉTANG (Nicolas), qui, toujours au premier rang, à la tête de ses soldats électrisés par son exemple, sabrait au milieu de la colonne ennemie et contribua fortement à sa prise ;

Le sergent de grenadiers ISSELIN (Joachim) : sa compagnie ayant marché, sans tirer, sur un détachement de 100 hommes qui furent tous faits prisonniers, il se précipita le premier sur les rangs ennemis ;

Le caporal MOUSSET (Jean-François), qui, ce jour-là, comme dans tous les combats qui se livrèrent sous les murs de Gênes, se fit remarquer parmi les plus intrépides.

Le caporal CACAUT (Jacques), qui se battit corps à corps avec

les Autrichiens, et contribua puissamment à leur déroute et à la prise d'une pièce de canon (1).

Affaire de la Verreria (11 avril).

Le 10 avril, à 4 heures du matin, la division quittait Campo-Freddo et marchait sur Sassello, par Aqua-Bona, San Martino et San-Pietro-del-Orba. Les éclaireurs de la 3^e prirent une vingtaine d'Autrichiens et un officier ; on apprit par eux que l'ennemi était, depuis le matin, fortement établi sur les hauteurs de la Verreria, et se disposait à aller couper la retraite au corps de Masséna (division Gardanne) vers Voltri. Ses forces consistaient en trois régiments : Deutchmeister, Latermann et Wukassowitch, ayant pour réserve, dans une position intermédiaire, le régiment de Joseph Colloredo.

La division Gazan s'établit vers Pallo, sur la route de la Verreria à Purzonne. Dans la nuit, Mouton fit une reconnaissance avec 400 hommes de la demi-brigade ; il réussit à s'emparer de quelques hommes égarés, qui confirmèrent les premiers renseignements reçus par le lieutenant général Soult. Il fut, dès lors, arrêté qu'on attaquerait la Verreria à 4 heures du matin ; Mouton, avec son détachement de 400 hommes, devait tenter les premiers efforts ; un bataillon de la 25^e légère et les grenadiers de la 2^e de ligne étaient, en outre, mis à sa disposition comme réserve.

L'affaire s'engagea : les 400 hommes de la 3^e demi-brigade, seuls, donnèrent, mais avec une telle furie qu'en un instant les avant-postes autrichiens sont culbutés, enlevés, et l'ennemi,

(1) Le Premier Consul accorda un fusil d'honneur au sergent ISSELIN, aux caporaux MOUSSER et CACAUT. (Arrêté du 28 fructidor an X et 6 fructidor au IX.) Le 24 septembre 1803, ces trois braves étaient nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Le sergent ISSELIN fut, par la suite, un des plus vaillants officiers du 3^e de ligne et tomba glorieusement sur le champ de bataille, comme capitaine, le 16 septembre 1813.

intimidé, commence sa retraite en la faisant couvrir par des tirailleurs de chacun de ses régiments. Mais rien ne put briser l'élan de nos soldats : la ligne des tirailleurs est enfoncée, et le major du régiment de Latermann, qui la commandait, fait prisonnier. Harcelé de trop près, le général autrichien (Saint-Julien) suspend son mouvement rétrograde, rappelle tous ses régiments, et fait face à l'attaque, dans une position formidable, couverte de bois, hérissée de rochers, et où un seul chemin, étroit et sinueux, donne accès.

De 9 heures à midi, on se bat avec acharnement de part et d'autre. Mouton a été rejoint par le reste de la 3^e demi-brigade et deux bataillons de la 25^e. Vers midi, l'ennemi cède, se retire en désordre sur la Moglia et la Galera, pendant que le régiment de Deutschmeister prend position pour arrêter la poursuite.

L'infatigable Mouton le charge vigoureusement ; mais nos hommes, désunis, accablés de fatigue, n'arrivèrent qu'au nombre de 150 environ en présence de ce régiment.

C'était bien peu pour attaquer de front un ennemi bien supérieur et admirablement posté. Mouton a vu le danger ; il rassemble rapidement quelques hommes épars dans les rochers, déborde le flanc gauche de Deutschmeister, lui coupe le chemin de sa retraite. Ce mouvement — moins peut-être que la terreur qu'on était parvenu à leur inspirer — décida les chefs ennemis à mettre bas les armes devant cette poignée de héros.

Il restait au régiment de Deutschmeister au moins 1,000 hommes et beaucoup d'officiers ; la 3^e demi-brigade lui prenait, en outre, ses sept drapeaux, qui furent portés au général en chef.

« La terre était jonchée de tués sur un espace de plus d'une lieue. Les blessés, qui étaient en très grand nombre, avaient eu le temps de se retirer.... La conduite du chef de brigade Mouton mérite de grands éloges (1). »

(1) Rapport du général Soult sur les opérations de l'aile droite de l'armée. • Mouton, qui dans l'attaque devança constamment les plus braves, s'y couvrit de gloire ; quant aux soldats et à la plupart des officiers, rivalisant de prodiges,

Il faudrait citer tous les braves qui prirent part à cette affaire. Signalons entre tous :

Le capitaine HORIOT, qui « se couvrit de gloire », le sergent-major DESPLAN (Augustin), les sergents de grenadiers CHARNIER (Simon) et PILOTANT (Antoine), le grenadier BAUDIN (Philippe), qui se précipitèrent les premiers sur le régiment de Deutschmeister, tuant et renversant tout ce qui se trouvait devant eux et ouvrant une large trouée à leurs camarades.

Le caporal RENAUD (Jean-Jacques), de la 2^e compagnie du 1^{er} bataillon, enleva quatre drapeaux à l'ennemi. Le grenadier ROUSSEAU (Jean); les fusiliers LEVRAT (Gabriel) et OLADANT (Claude) prirent chacun un drapeau (1).

Sans s'attarder à la poursuite des Autrichiens, Soult concentra la division Gazan sur la hauteur du Gros-Pasto. Bien lui en prit : à peine les demi-brigades étaient-elles reformées que deux colonnes ennemies, fortes chacune de 5,000 hommes, débouchaient sur la hauteur de l'Hermette, parallèle au Gros-Pasto. Les Français attaquèrent aussitôt. MOUTON, avec sa demi-brigade, tenait la droite de la ligne; il y accomplit de nouveaux prodiges, enfonce les Autrichiens avec ses trois compagnies de grenadiers.

Malheureusement, à la tombée de la nuit, notre gauche était débordée; les munitions commençaient à manquer; les soldats, harassés, n'ayant rien mangé depuis le matin, continuaient stoïquement, dans la neige jusqu'aux genoux, leur lutte inégale

leur conduite fut au-dessus de tout éloge. » (Thiébauld, *Journal des sièges et blocus de Gênes.*)

(1) Le Premier Consul accorda une arme d'honneur aux grenadiers BAUDIN et ROUSSEAU et au sergent RENAUD, par arrêté du 1^{er} floréal an IX; — au sergent CHARNIER, par arrêté du 1^{er} fructidor an IX; — au sergent PILOTANT, par arrêté du 10 floréal an X; — au sergent-major DESPLAN, par arrêté du 28 fructidor an X.

Le 24 septembre 1803, ces six braves étaient nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

RENAUD et DESPLAN furent plus tard officiers au corps et ne cessèrent de se signaler dans toutes les campagnes.

Les fusiliers LEVRAT et OLADANT moururent pendant le siège, des suites de leurs blessures: leur nom devait être inscrit aux tables du Temple de la Gloire.

contre les masses ennemies. La position de Soult devenait critique, quand le général Freyssinet, détaché du corps de Masséna et accouru par d'affreux sentiers sur les crêtes des montagnes, tomba sur les derrières du corps autrichien qui débordait notre gauche. La fusillade redouble ; l'idée que Masséna est là, qu'il enveloppe l'ennemi, a rendu à nos soldats toute leur énergie. La charge est battue, et les Français victorieux couronnent l'Hermette.

Ce deuxième combat, qui se prolongea encore assez avant dans la nuit, nous coûtait plus de 400 hommes ; les Autrichiens en perdaient environ 5,000, tués, blessés ou prisonniers.

La 3^e demi-brigade, à elle seule, perdit ce jour-là 83 hommes ; « mais, dans la matinée surtout, elle fit un carnage épouvantable des Autrichiens : on se prenait aux cheveux (1). »

Vers le soir, les grenadiers, chargeant pour rétablir la communication avec la droite de notre ligne, avaient encore enlevé 100 prisonniers.

« Ainsi finit cette journée, l'une des plus glorieuses de notre marche..... Nous eûmes à regretter plusieurs braves et à admirer le courage héroïque des 25^e légère, 3^e et 78^e de ligne, ainsi que celui des grenadiers de la 2^e (2). »

Affaire de la Moglia (14 avril).

Pendant la nuit du 11, la division Gazan revint occuper le Gros-Pasto. Les Autrichiens purent de nouveau s'établir sur l'Hermette, en refoulant quelques postes. Le 12, un nouvel engagement nous livra la position. La 3^e demi-brigade, fortement éprouvée le jour précédent, était en réserve et ne participa point à l'action.

Le 13 avril, on resta en présence, sans combattre.

Le 14, l'ennemi s'établit fortement dans les positions de la

(1) Lettre du chef de brigade Mouron.

(2) Rapport du général Soult sur les opérations de l'aile droite.

Moglia et de la Galera, couvrant Montenotte. Vers le soir, la 3^e envoya une reconnaissance qui perdit quatre hommes. De solides retranchements défendaient la Moglia ; les Autrichiens y avaient de l'artillerie, et de nombreux renforts, arrivés le jour même, portaient leurs forces à environ 12,000 hommes. Que pouvait leur opposer le général Soult ? 4,000 à 5,000 hommes éreintés, affamés (le pain manquait depuis deux jours) (1), n'ayant à peine de munitions que pour trois heures de combat.

L'attaque fut néanmoins résolue, mais le manque de cartouches ne permit de la tenter qu'au déclin du jour. On forma trois colonnes chargées d'agir sur trois points différents. Le général Gazan, qui avait repris Sassello dans la matinée, devait, avec les 3^e, 62^e et 63^e demi-brigades et les grenadiers de la 2^e, diriger l'attaque du centre par les hauteurs de Ponte-Ivrea.

Parti à midi, il arriva vers 3 h. 1/2 en face des positions ennemies. Le combat fut acharné ; prises et reprises trois fois, les hauteurs finirent par nous rester. La 3^e demi-brigade prenait 40 hommes et 1 officier.

Mais alors, Mélas accourt avec 5,000 hommes de troupes fraîches. La fausse attaque tentée par la colonne française de gauche n'avait pas réussi ; la colonne de droite, destinée à inquiéter le flanc gauche et les derrières de l'ennemi, avait été culbutée, et Soult dut envoyer à son appui toute la réserve. Il ne fallait plus songer à enlever la Moglia. La 3^e demi-brigade resta sur sa

(1) Nos troupes, qui se battaient sans relâche, restaient parfois trois et quatre jours sans avoir de pain. Il faut lire, dans les Mémoires de Soult ou dans Thiébauld, les détails navrants de cette misère : « Autour du rocher du Gros-Pasto, je n'avais rien mangé de la journée. Des grenadiers de la 3^e, qui avaient eu leur part d'une vieille vache trouvée dans la montagne, ourent l'attention de m'en envoyer une portion de soldat, que, faute de sel, ils avaient salée avec un paquet de cartouches. C'était noir comme de l'encre ; je le trouvai délicieux.....

« Le chef de brigade Mouton me fit faire le tour du rocher..... Nous nous trouvâmes en présence d'une certaine quantité de soldats qui dépeçaient, comme des vautours, des cadavres de grenadiers hongrois restés sur le champ de bataille ! » (Soult, Mémoires.)

Les larmes viennent aux yeux devant tant d'héroïsme et d'aussi épouvantables souffrances.

position sans céder un pouce de terrain, impassible, sous un feu croisé très meurtrier qu'elle soutint jusqu'à la nuit close.

« Toutes les troupes se battirent avec un courage extraordinaire, mais particulièrement les 25^e légère, 3^e et 62^e de ligne..... Il n'est pas possible d'être plus brave (1). »

« Quant à la conduite de la 3^e demi-brigade et de son chef, dit, dans son journal, l'adjudant-général Thiébault, elle fut dans cette occasion, comme toujours, au-dessus de tout éloge. »

L'ennemi payait chèrement sa demi-victoire : le seul régiment de Colloredo eut près de 500 hommes hors de combat ; d'autres corps autrichiens furent à moitié détruits. Les Français perdaient : 6 officiers tués, 40 blessés ; 80 soldats tués, 350 blessés. La 3^e demi-brigade à elle seule, toujours la plus éprouvée, avait 20 officiers et 184 sous-officiers ou soldats, tués ou blessés.

Parmi les officiers blessés étaient : les capitaines HORIOT, FAVRE, RODET, PIOT, LAVERGNE (2), GOMER, LETANG, NOUVELLE ; les lieutenants GIRERD, PALLIER, OUDET, CLERC ; les sous-lieutenants CONTESSE et PARISOT.

Entre tous les braves de la 3^e, il faut signaler le sergent-major MIEN (3) qui, entouré, se battit corps à corps avec des soldats de Joseph Colloredo, et en terrassa plusieurs. Pour le récompenser de cet exploit, Masséna le nomma sous-lieutenant le 30 avril.

Le sergent PETIT (Nicolas) se précipita le premier dans les rangs ennemis pour animer ses camarades. Secouru trop tard,

(1) Rapport du général Soult.

(2) Le capitaine LAVERGNE mourut à Gênes des suites de ses blessures.

(3) MIEN reçut un sabre d'honneur le 28 fructidor an X, et fut fait chevalier de la Légion d'honneur le 24 septembre 1803. Il s'était signalé, le 14 septembre 1793, au combat de Notzweiler, et devant Brumpt le 30 novembre suivant. Passé à la 3^e de ligne, nous l'avons vu se distinguer à l'affaire du pont d'Iluningue, le 24 octobre 1796 ; au combat de Bosco, en 1799. Sous-lieutenant le 30 avril 1800, lieutenant le 17 novembre 1805, capitaine le 20 août 1809, il se signala de nouveau à Austerlitz et fut retraité le 6 février 1811.

il tomba criblé de blessures. Le sergent DEVILÉE (Nicolas) trouva également une mort glorieuse dans cette affaire, après des prodiges de valeur (1).

Retraite de la division Gazan : combat de Voltri (18 avril).

Le 16 avril, dès le matin, Soult avait concentré toutes ses forces vers Sassello. Les généraux ennemis Mélas et Bellegarde, abandonnant leur camp de la Moglia, mirent leurs troupes en mouvement : ils comptaient nous gagner de vitesse, occuper le Gros-Pasto, nous couper de la retraite sur Voltri, sur la colonne du général en chef Masséna.

Soult devina leur projet, précipita sa marche sur le Gros-Pasto. Mais, au même instant, un convoi de vivres arrivait ; il fallut suspendre le mouvement pour faire une maigre distribution, devenue hélas ! trop nécessaire. Après ces trois journées de fatigues inouïes, les hommes reçurent une demi-ration de pain ! Puis, on se remit en marche. Par un bonheur inespéré, les colonnes ennemies avaient eu du retard. La division Gazan se rassembla sur le Gros-Pasto, pendant que, vis-à-vis, Bellegarde occupait l'Hermette, et faisait filer une colonne sur nos derrières par les déserts de Varaggio.

Les Autrichiens étaient bien sûrs de nous tenir, cette fois ; un parlementaire vint sommer Soult de se rendre : « Vous êtes enveloppés, disait-il, toute résistance est inutile. Nous savons, d'ailleurs, que vous n'avez ni vivres ni munitions. »

C'était vrai : il ne restait guère, à ce moment critique, que deux cartouches par homme ! Soult se contenta de répondre : « Avec des baïonnettes et des hommes qui savent s'en servir, on ne manque de rien, et, s'il était moins tard, votre général se repentirait de sa démarche ! »

Un brouillard très épais déroba alors tous nos mouvements à la vue de l'ennemi. Soult en profita pour se tirer de ce mau-

(1) Les noms des sergents PETIT et DEVILÉE étaient inscrits aux tables du Temple de la Gloire.

vais pas ; et, quand, vers 6 heures du soir, le brouillard tomba, les Autrichiens, qui croyaient toujours les Français enveloppés, les virent en face d'eux, en bataille sur deux rangs, débordant leur droite et couvrant la ligne de retraite sur Voltri. Ils n'osèrent pas attaquer.

Le 17, à 3 heures du matin, la division Gazan commençait son mouvement vers Arenzano, par Fajale. A Lerca, elle joignait le corps de Masséna, et les deux divisions réunies (Gardanne et Gazan) vinrent occuper les hauteurs de Voltri, où elles purent se réapprovisionner en vivres et en munitions.

Le 18, à 4 heures du soir, Mélas dirige une attaque générale sur Voltri, pendant qu'une forte colonne, descendant des montagnes par la Madone de Sestri, essaie de nous couper de la route de Gênes. La gauche des Français, exposée au feu de la flotte anglaise et de plusieurs régiments autrichiens qui s'avancent par la grande route, est repoussée en désordre ; la droite, débordée, se disperse. Le centre de la ligne était formé, sur les hauteurs, par les 3^e, 78^e et 106^e de ligne.

« La 3^e demi-brigade, qui, par la juste confiance que lui inspiraient et les talents et la vertu de son chef, semblait, sous ses ordres, être familiarisée avec les actes du dévouement le plus héroïque, répéta dans cette affaire ce qu'elle avait fait trois jours auparavant..... L'attaque impétueuse de l'ennemi culbuta de suite toute la droite ; la gauche se battit admirablement, mais fut de même obligée de ployer. Le centre résistant seul, il est facile de sentir qu'il fut bientôt enveloppé.

» C'est alors que le chef de brigade Mouton, qui ne pouvait plus recevoir aucun ordre, jugea que l'honneur et le véritable intérêt de son corps lui faisaient un devoir de tenir jusqu'à la nuit. Ce parti, qui facilitait la retraite de la division, fut pris et exécuté par lui.

» A la nuit fermée, il quitta sa position critique ; et, vers minuit, opéra sa jonction avec la division. Mais obligé de marcher constamment à travers les chemins et les rochers les plus affreux, et n'ayant pu se frayer un passage qu'en livrant de terribles combats, à la lueur de la mousqueterie et de quelques torches allu-

mées pour éviter les abîmes, il perdit dans ce mouvement 59 hommes et le drapeau de son 1^{er} bataillon.

» Malgré cela, on peut établir que dans aucun des combats qui illustrent cette brillante campagne, le 3^e de ligne n'a plus utilement et plus glorieusement servi qu'à la retraite de Voltri... (1) »

C'est par ce dernier exploit que la 3^e termina la période des opérations actives autour de Gênes, période glorieuse s'il en fut, qui fait dire au général Soult : « Entreprendre de citer tous les braves qui se sont distingués serait une tâche trop difficile : il faudrait nommer tous ceux qui ont combattu. » Le 19 avril, nos troupes passaient sur la rive gauche de la Polcevera. Gênes était étroitement bloquée par terre comme par mer. La 3^e demi-brigade y fut placée en réserve; elle comptait à peine 700 hommes en état de combattre!

**Blocus de Gênes; affaire du Monte-Rati et des Deux-Frères
(30 avril).**

Masséna, avec son activité habituelle, eut bientôt fait d'organiser la défense, de rassembler tous les approvisionnements épars aux alentours de Gênes. Dès le 24 avril, il répondait à des propositions fort honorables : « Gênes sera défendue jusqu'à la dernière extrémité! » Et il tint parole.

Du 20 au 29 avril, il n'y eut aucun engagement sérieux. Le 30, à 4 heures du matin, l'ennemi s'ébranle de toutes ses positions, attaque avec des forces considérables, et enlève Albaro, les Deux-Frères, le fort de Quezzi, pendant que la flotte de l'amiral Keith bombarde la ville. Il pleuvait à torrents. Les Autrichiens, fatigués par de trop longues marches et les combats de la matinée, s'arrêtent vers 10 heures.

Ils sont presque sous les murs de la place, préparent déjà des

(1) Thiébaux, *Journal des sièges et blocus de Gênes*. — « Je jugeai à propos, écrivait Mouron, de soutenir les attaques répétées, jusqu'à ce que, à la faveur de la nuit, je pusse me retirer avec moins de désavantage. Mais l'ennemi, qui gagnait du terrain (la nature du pays couvrant ses marches), forma sa ligne sur mes derrières. Je fus obligé de me faire jour, et j'en fus quitte pour 59 hommes. »

échelles pour l'escalade. Il fallait à tout prix reprendre nos positions perdues. Soult, ayant dans sa réserve le 3^e bataillon de la 3^e demi-brigade, reçoit l'ordre d'aller réoccuper les Deux-Frères; Masséna, gardant comme réserve la 2^e de ligne et les 1^{er} et 2^e bataillons de la 3^e, dirige lui-même les opérations au levant, contre Albaro et le fort de Quezzi.

A 3 h. 1/2, le chef de brigade MOUTON marche sur le fort avec ses deux bataillons. Il avait à peine 400 hommes, exténués de misère, « et ce jour-là, dit-il lui-même, pour la première fois je vis mes soldats calculer les dangers, et je dus rendre justice à la ténacité hongroise (1). » Deux forts bataillons du régiment de Kray disputèrent vigoureusement les approches du fort de Quezzi; après une mêlée épouvantable, qui dura plusieurs minutes, la victoire allait rester à la 3^e, quand MOUTON, toujours au premier rang, tombe frappé d'une balle qui lui traverse le corps et le bras droit. « Après plusieurs escalades, tentatives inouïes où les pieds des assiégeants glissaient dans le sang, MOUTON tomba..... Ses soldats, le croyant mort, le laissèrent sur le champ de bataille. Mais un ami s'obstina à douter du malheur qui semblait frapper la 3^e demi-brigade, et il fit emporter le colonel MOUTON à Gênes. L'histoire n'a pas recueilli le nom de ce militaire, dont le généreux entêtement conserva à l'armée un de ses plus dignes officiers (2). »

Les soldats de la 3^e demi-brigade reculent. Ils sont ralliés par

(1) MOUTON était lui-même, ce jour-là, agité de noirs pressentiments. Au moment où Thiébault lui porta l'ordre du général en chef : « Vous m'apportez-là, lui dit-il, un fichu ordre! — Mais pas plus, répondit Thiébault, que ceux qui vous ont mis à même de fonder votre réputation. — Non, répondit MOUTON en fronçant le sourcil, vous m'apportez un fichu ordre! » Et, ayant appelé un domestique qui le suivait, il ôta son habit neuf, en mit un de rechange, remit à ce domestique sa bourse, sa montre, et partit..... Un quart d'heure après, on le rapportait sanglant, et sa blessure fut d'abord jugée mortelle! (Thiébault, *Journal des sièges et blocus de Gênes.*)

MOUTON était logé, à Gênes, chez M^{me} de Brignole, au Palais-Rouge: c'est aux soins maternels dont il fut entouré, chez cette digne femme, qu'il dut la vie. (M^{me} la comtesse de Brignole est la grand-mère de la fameuse duchesse de Galliera, morte en 1888.)

(2) *Vie anecdotique du maréchal comte Lobau*, par un anonyme,

le général Poinso, reviennent à la charge avec les 2^e et 78^e de ligne, conduites par Miollis, Thiébault et Hector. L'ennemi se défend en désespéré; on lutte à coups de baïonnette, à coups de crosse, à coups de pierre.

Enfin, Masséna accourt avec deux nouvelles compagnies et décide la victoire.

Les Autrichiens, culbutés, nous abandonnent le fort de Quezzi, où 200 grenadiers hongrois, qui n'avaient pu fuir, sont obligés de mettre bas les armes. Tout le Monte-Rati était bientôt reconquis, et, vers 5 heures du soir, l'ennemi était en pleine déroute, perdant 3,000 hommes, dont 1,700 prisonniers.

Pendant ce temps, Soult enlevait les Deux-Frères avec une telle vigueur que le 3^e bataillon de la demi-brigade (en réserve) n'eut pas à donner.

C'est la journée la plus brillante du blocus. Vainqueurs le matin, les Autrichiens étaient complètement battus le soir, perdant en tout plus de 4,500 hommes, et Masséna rentrait en triomphe dans Gènes. La perte des Français n'était que de 554 hommes tués ou prisonniers, dont 69 de la 3^e demi-brigade. Outre son commandant, MOUTON, grièvement blessé, elle perdait le capitaine ROUCHON et le lieutenant CAILLET, tués à l'attaque de Quezzi. Le capitaine AIME, les lieutenants GUENECK, FREIDIER et ANDREYON étaient au nombre des blessés.

Le caporal LAINÉ (Jacques) s'était particulièrement distingué : à la tête d'un faible détachement, il soutint le choc d'une colonne formidable, dont il essuya plusieurs décharges à bout portant. Une balle lui traverse la poitrine; mais, jusqu'à son dernier soupir, il anime encore ses hommes par ses discours et ses gestes, les exhortant, du ton le plus énergique, à prolonger leur résistance (1).

Combat du Monte-Faccio (11 mai).

Le 2 mai, pendant l'attaque de La Coronata par le général Gazan, la 3^e, aux ordres du chef de brigade GODINOT (avec la 3^e

(1) LAINÉ était inscrit sur les tables du Temple de la Gloire.

légère et 12 compagnies de grenadiers) inquiéta l'ennemi sur la Polcevera. Le lieutenant MONNERET eut, dans cette affaire, le bras gauche emporté par un boulet.

Le 6, Mélas partait avec 10,000 hommes, laissant au général Ott le soin de continuer le siège.

Le 11 mai, Masséna décida une attaque sur le Monte-Faccio. La 3^e demi-brigade fit partie du corps qui, sous le commandement de Soult, devait tourner la position par le Bisagno et prendre à revers les troupes chargées de la défendre. Miollis était chargé de l'attaque de front ; mais ses troupes échouèrent au Monte-Parisone, se débandèrent et revinrent en désordre sur la Sturla. Soult avait commencé son mouvement dans la nuit : il refoule les avant-postes autrichiens, bat un corps piémontais à Olmo et à Prato, et arrive à Cassolo.

Le village et le pont étaient occupés par un fort bataillon autrichien. La 3^e de ligne le charge avec furie, le rejette dans les montagnes ; elle reste ensuite en position, gardant le chemin de Torriglia et observant le camp ennemi du Monte-Creto. Pendant ce temps, Soult et d'Arnaud poursuivaient leur mouvement à travers les rochers, battaient, avec une poignée de braves, les troupes de Godesheim, prenaient 3,000 fusils et faisaient 2,000 prisonniers.

A Gênes, on croyait la colonne enveloppée, perdue. Aussi l'enthousiasme fut-il immense quand, à la nuit, on vit revenir les 2^e et 3^e de ligne escortant tous les prisonniers, au nombre desquels se trouvaient un colonel, un lieutenant-colonel et 105 officiers. La ville illumina, et cette étonnante victoire fut annoncée à la population au son des musiques militaires.

La perte de la colonne française n'était que de 200 hommes. Le sous-lieutenant GENIN, de la 3^e demi-brigade, avait été tué au pont de Cassolo. Le caporal MOINAT (Marie) avait fait preuve d'une héroïque valeur : il chargea seul un peloton, tua cinq Autrichiens, et tomba percé de plusieurs coups de baïonnette. Ramené à Gênes, il mourut six jours après à l'hôpital, des suites de ses blessures (1).

(1) Inscrit aux tables du Temple de la Gloire.

Combat du Monte-Creto (13 mai).

Le 13 mai, une nouvelle et dernière attaque fut tentée sur le Monte-Creto. Les débris de la 3^e demi-brigade marchèrent avec la 2^e de ligne, aux ordres du général Poinot. Pour la première fois, la fortune nous abandonna. Après avoir brillamment enlevé les avant-postes, la colonne est surprise par un orage épouvantable, mêlé de grêle et de tonnerre ; il fallut s'arrêter, laisser passer la tourmente qui ne dura pas moins de deux heures.

L'ennemi, renforcé, conduit par le prince de Hohenzollern en personne, revint sur ses positions. La blessure et la prise du général Soult donna le dernier coup à nos soldats : ils se retirèrent précipitamment, emmenant néanmoins avec eux une centaine de prisonniers.

La 3^e demi-brigade perdait, dans cette malheureuse affaire, le brave capitaine GONOD.

Le sergent-major LEDOUX (Sigisbert) (1) y trouva une mort glorieuse. Il commandait un peloton. Ses hommes, épuisés, hésitaient devant les retranchements ennemis. LEDOUX leur reproche leur faiblesse, les anime par quelques véhémentes paroles, et, payant d'exemple, se précipite seul au milieu des Autrichiens. Il tomba criblé de blessures, et vint mourir à l'hôpital de Gênes.

Le sergent LAMARCHE (Bernard) (2) s'était précipité au milieu des bataillons autrichiens, faisant mordre la poussière aux plus audacieux. Il avait déjà reçu deux blessures et combattait encore, lorsqu'une balle le frappa en pleine poitrine. C'est à ce moment que la demi-brigade commençait à battre en retraite. Quelques soldats s'approchent de LAMARCHE ; ils ne voulaient pas abandonner sur le champ de bataille un brave sous-officier, qui venait de les étonner par des prodiges de valeur, et qui, gisant dans son sang, les encourageait encore à la résistance.

« Camarades, leur dit LAMARCHE, je sens que je ne puis pas

(1) Inscrit aux tables du Temple de la Gloire.

(2) Id.

Hist. 3^e d'inf.

vivre assez longtemps pour voir votre victoire, et je crains de ne pas mourir assez tôt pour ne pas tomber vivant au pouvoir de l'ennemi : rendez-moi un dernier service en me faisant sauter la cervelle. »

Et, devant l'insistance des soldats, qui le supplient de se laisser emporter : « Non ! dit-il, ma place est ici ! »

En même temps, il saisit sa baïonnette et se la plonge dans le cœur, en s'écriant : « Je meurs libre ! Vive la République ! »

Fin du siège de Gênes (4 juin 1800).

La période des opérations actives était finie. A peine s'il restait à Masséna 4,000 hommes en état de combattre. Il se renferma dans Gênes, résolu, comme il l'avait juré, à tenir jusqu'à la dernière extrémité. Il tint parole ; et lorsque, le 4 juin 1800, il quitta la ville avec armes et bagages, ayant non pas capitulé, mais seulement signé une convention pour l'évacuation de Gênes, « on avait dévoré tous les animaux, jusqu'aux chiens et aux rats : on fabriquait, sous le nom de pain, une composition d'amandes, de graines de lin, de son et de cacao, que les chiens mêmes ne pouvaient supporter ; la ration consistait en deux onces de cet affreux mélange..... Les habitants, tous les jours, mouraient par centaines..... L'armée ne comptait pas 3,000 hommes en état de tenir un fusil..... Les sentinelles ne pouvaient faire leur faction qu'assises » (1).

Il ne restait guère à la 3^e demi-brigade que 300 hommes valides, encore ne put-on les diriger sur Voltri, sous la conduite du général Gazan, que lorsque deux distributions successives leur eurent permis de recouvrer quelques forces. Les hôpitaux étaient encombrés de malades (2) ; ils devaient, d'après la con-

(1) Mémoires du maréchal Soult. — On connaît le mot résigné de nos soldats, voyant passer Masséna : « Avant de se rendre, il nous fera manger jusqu'à ses bottes. »

(2) Nous avons relevé pendant le blocus 97 hommes de la 3^e morts à l'hôpital des suites de leurs blessures. Que serait-ce s'il fallait compter toutes les victimes de la faim et de l'épidémie !

vention, être reconduits en France par la flotte anglaise. Clause bien inutile, car, quelques jours après, la victoire de Marengo nous rouvrait les portes de Gênes.

L'indomptable ténacité de Masséna avait permis à Bonaparte d'accourir et de vaincre. Et l'on ne répétera jamais assez, à la gloire de la 3^e demi-brigade et de ses compagnons de souffrances, ce mot si vrai du général Duchasteler, chef de l'état-major général de l'armée autrichienne, au général Alexandre Berthier, le lendemain de Marengo : « Ce n'est pas devant Alexandrie que nous avons perdu la bataille, c'est devant Gênes ! »

Mouvements du dépôt pendant la campagne (1799-1800)

Le dépôt de la 3^e demi-brigade avait, au mois de juin 1798, quitté Schlestadt pour venir à Gênes. Il fut transporté à Aix-en-Provence (8^e division militaire) en septembre 1799, et occupa successivement : Cannes, le 23 octobre ; Aix, le 22 décembre ; Martigues, le 22 mars 1800 ; Aix, le 21 mai ; Draguignan, le 19 août. Il quitta cette dernière ville le 23 novembre pour se rendre à Coni, en Italie.

La 3^e demi-brigade en Toscane et à l'armée d'observation du midi (1800-1801).

La 3^e demi-brigade, réduite à deux bataillons, continua à compter à l'armée d'Italie, après la victoire de Marengo et la convention d'Alexandrie.

Elle occupa Reggio jusqu'au mois d'octobre 1800, et fit partie des troupes que le général Gauthier emmena en Toscane à cette époque.

Elle tint garnison à Lucques (division Clément), vint à Livourne en novembre ; à la reprise des hostilités, elle resta en Toscane avec le général Miollis. 3,000 Français, y compris les troupes cisalpines, surent, pendant deux mois, tenir tête victorieusement aux insurgés, aux troupes napolitaines du comte de Damas et au corps autrichien de Sommariva.

Le 14 janvier 1801, au moment même où Murat accourait avec un corps de réserve de 15,000 hommes, Miollis écrasait l'armée napolitaine, la rejetait en désordre sur les Etats romains.

L'armistice de Trévis, conclu le 16 janvier avec l'Autriche, nous livra Ancône. La 3^e demi-brigade occupa cette place en février. Dans l'armée dite « armée d'observation du midi », elle compta à la 2^e division (général Monnier), et occupa successivement : Pescara (mai 1801), Ortona (juillet), Lucques, où elle restait jusqu'à la fin de l'année.

Il faut signaler, dans toute cette période, le combat qu'elle eut à soutenir contre la croisière anglaise, le 3 juillet 1801, et où se signala particulièrement le capitaine LÉTANG (Nicolas) : « Le 13 messidor an IX, dans un combat fort inégal qui se livra contre les Anglais à Ortone-à-Mare, ce capitaine eut son chapeau emporté par un boulet, en secourant des blessés qui étaient sous la mitraille de quarante canons (1). »

**Garnisons en France ; la 3^e demi-brigade à Montpellier
et au camp de Bayonne.**

La 3^e demi-brigade rentra en France en 1802, et vint tenir garnison à Mende (1^{er} février). Elle comptait, à son arrivée, deux bataillons à l'effectif total de 1,100 hommes ; les deux bataillons étaient commandés par les chefs de bataillon POITEVIN et HORIOR.

En mars, le 1^{er} bataillon est à Uzès ; le 2^e à Mende (9^e division militaire) ; en avril, le 1^{er} bataillon et l'état-major viennent à Montpellier.

L'année suivante, le 2^e bataillon, parti de Mende, vint rejoindre le 1^{er} à Montpellier, où toute la demi-brigade se trouva réunie. Elle quitta bientôt Montpellier pour se rendre au camp de Bayonne (juin 1803).

Ces deux années de garnison ne furent d'ailleurs pas perdues : sous l'énergique impulsion du colonel MOURON, les services furent réorganisés, l'habillement des troupes amélioré, l'instruc-

(1) Registres matricules du corps.

tion vigoureusement poussée. Le relâchement dans le service, les défaillances, amenés par les privations de la campagne, avaient disparu, pour faire place à une exacte et sévère discipline; et il eût été bien difficile de reconnaître, dans la belle demi-brigade de Montpellier, le corps famélique et en loques de la rivière de Gènes. Les misères, les fatigues, les souffrances étaient oubliées; il ne restait plus du passé que de glorieux souvenirs.

« Peu de temps après, Mouton était en garnison à Montpellier, avec son régiment. Les habitants ne tardèrent pas à reconnaître dans le chef de brigade Mouton un officier hors ligne. Il s'attira l'estime, l'affection de ces bourgeois, par l'ordre et la discipline avec lesquels il dirigeait un corps armé, que les habitudes d'une guerre récente pouvaient rendre dangereux au sein d'une population paisible. En outre, ils admiraient, les jours de revue et de manœuvres, la précision, la régularité sévère des évolutions de ces mêmes soldats, rompus par leur chef aux exigences les plus munitieuses de la marche, du maniement d'armes, et des autres exercices, dont l'exactitude constitue la bonne infanterie.

» Alors les talents militaires n'étaient pas perdus; l'œil vigilant de Napoléon les découvrait au plus profond même de la foule (1). »

Le Premier Consul ne tarda pas, en effet, à remarquer la 3^e demi-brigade et son jeune colonel. Dans une revue qu'il passait, après la campagne de 1800, il fut frappé de la bonne tenue, de la superbe attitude du régiment. Les soldats des autres corps étaient, en général, sales, débraillés; ceux de la 3^e avaient tous leurs vêtements couverts de pièces multicolores, mais on ne voyait sur eux ni une déchirure, ni un trou, ni une tache.

Quand ils défilèrent devant Bonaparte :

— Quel est le colonel qui commande ce régiment? demanda-t-il.

— Georges MOUTON.

— Qu'on me l'amène.

(1) *Vie anecdotique du maréchal comte Lobau*, par un anonyme.

Et lorsque Mouton se présenta :

— Voulez-vous être mon aide-de-camp ? lui demanda, à brûle-pourpoint, le Premier Consul.

— Non, citoyen.

— Pourquoi ?

— Je ne suis pas fait pour ces honneurs de palais, et ils ne sont pas faits pour moi.

Cela fut dit simplement, d'un ton très ferme, avec cette franchise toute militaire et républicaine qui commençait à se faire rare dans l'entourage du futur empereur.

Le colonel Mouton ne fut pas encore, cette fois, enlevé à son régiment. Peut-être même Napoléon s'irrita-t-il de cette résistance. Mais il se connaissait en hommes, et il avait déjà deviné, du premier coup d'œil, l'aide de camp fidèle et dévoué qui devait l'accompagner dans toutes ses campagnes (1).

(1) Cette anecdote s'est conservée dans la famille du maréchal comte Lobau ; nous la tenons de son petit-fils, M. Millin de Grandmaison, sous-lieutenant au 11^e cuirassiers.

TROISIÈME PARTIE

Le 3^e régiment d'infanterie de ligne.

(1803-1815)

CHAPITRE IX

L'empire. — Campagne de 1805.

Formation du 3^e régiment d'infanterie de ligne. — Le 3^e au camp de Saint-Omer; mouvements de 1803 à 1805. — La Légion d'honneur, nominations au 3^e. — Le projet de descente en Angleterre échoue. — Campagne de 1805 : Marche du 4^e corps. — Marche sur Vienne; combat de Hollabrunn (16 novembre 1805). — Bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805). — Fin de la campagne; mouvements du dépôt. — Récompenses accordées au régiment : Promotions dans la Légion d'honneur (14 mars 1806).

Formation du 3^e régiment d'infanterie.

Le 24 septembre 1803, un arrêté des consuls remplaça la dénomination de « demi-brigade » par celle de « régiment ». La 3^e demi-brigade devenait le 3^e régiment d'infanterie de ligne.

Le 5 octobre suivant le régiment recevait, en incorporation l'ancienne 83^e demi-brigade (1), et était constitué à 4 bataillons de 9 compagnies (2).

(1) La 83^e demi-brigade avait été organisée, en l'an IV, avec la 80^e de bataille et le 2^e bataillon de la 149^e de bataille. Ces deux demi-brigades avaient été formées en l'an II :

La 80^e, du 2^e bataillon du 40^e régiment, ci-devant Soissonnais, du 1^{er} bataillon de la Haute-Saône, et du 3^e bataillon du Haut-Rhin.

La 149^e, du 1^{er} bataillon du 141^e régiment, ci-devant Conti; du 6^e bataillon de la Haute-Saône, et du 5^e bataillon de l'Orne.

(2) L'arrêté du 24 septembre fixait à 90 le nombre de régiments d'infanterie

Le 3^e au camp de Saint-Omer ; mouvements de 1803 à 1805.

Il resta attaché au camp de Bayonne jusqu'en décembre. A cette époque, il partit de Pau (14 et 15 décembre), se dirigeant sur Meaux, où il arrivait les 14 et 15 janvier 1804 : il devait fournir deux bataillons de guerre, complétés à 900 hommes, à la 2^e division de dragons.

Le 1^{er} bataillon quitta Meaux le 19 janvier, et vint à Noyon (21 janvier); le 2^e bataillon, parti le lendemain, occupa Gournay (22 janvier). Les 3^e et 4^e bataillons restaient à Meaux.

En mars, les bataillons de guerre reçurent l'ordre de se rendre à Saint-Omer, pour y remplacer les deux bataillons du 27^e régiment.

Partis les 7 et 8 mars, ils arrivaient à Ambleteuse les 16 et 17, y restaient campés pendant toute l'année. En 1805, toujours attachés au camp de Saint-Omer, ils quittent Ambleteuse pour venir à Pont-de-Briques.

Les 3^e et 4^e bataillons partirent de Meaux le 27 octobre 1804, pour aller tenir garnison à Longwy ; ils y arrivèrent le 8 novembre. Le 4 juillet 1805, ils envoient à Boulogne un détachement de 106 hommes pour compléter les bataillons de guerre ; en août, un détachement de 45 hommes va occuper Bitche.

Le 24 août, les deux bataillons quittent Longwy, et vont tenir garnison à Metz (1).

de ligne, dont 29 à 4 bataillons et 71 à 3 bataillons. Le 3^e fut un des régiments à 4 bataillons.

Plus tard, lorsque les conquêtes eurent agrandi le territoire de l'empire, le nombre de régiments à 4 bataillons fut considérablement augmenté.

(1) Evénements à signaler : Envoi de huit hommes des bataillons de guerre et de huit hommes des bataillons de dépôt aux fêtes du couronnement, à Paris, en 1804 ; — mort, à l'hôpital de Boulogne, du lieutenant ROBIN, à la suite d'une chute sur les bateaux plats.

La Légion d'honneur ; nominations au 3^e.

Napoléon venait de créer l'ordre national de la Légion d'honneur.

Les distributions de croix furent faites dans tous les camps, en grande solennité. Tous les braves qui avaient obtenu des armes d'honneur dans les dernières guerres étaient, de droit, chevaliers ; c'étaient, au 3^e de ligne : les capitaines SCHERER et POUSSIN ; le sous-lieutenant MIEN ; le sergent-major DESPLAN ; les sergents CHARNIER, RENAUD, ISSELIN, PILOTANT, LACROIX ; les caporaux CACAUT, BAUDIN, MOUSSET, BUSSET ; les grenadiers ROUSSEAU, DUVAL, HUCHET (nominations du 24 septembre 1803).

En juin et août 1804, furent nommés : officiers de la Légion d'honneur : le colonel MOUTON, les capitaines SCHERER et POUSSIN. Chevaliers : le major DUCLOS ; les chefs de bataillon MINAL, POITVIN, MOUTON, HORIOT ; les capitaines POLOSSON, GOGUEL, LAIGRE (adjudants-majors), FONTAINE, FERT, HEIDET, FAYRE, RODET, PERRIER, CIREL, LÉTANG (N.), MOREL, LAMOTTE, GUIGOU, BAUS-SAIN, BEAUJEU, LÉTANG (J.-P.), VERNADET, NOUVELLE, FOERCH, BARIL ; les lieutenants PARISET, MONROTY, l'adjutant sous-officier SAGE ; les fusiliers GUETTE et CORDONNIER.

Composition du régiment en 1804.

G. MOUTON, O $\frac{1}{2}$, colonel.
 DUCLOS, major.
 MOREL, quartier-maitre trésorier.
 RIST, chirurgien major.
 LECLÈRE, } aides-majors.
 THEVENOT, }
 COCHOIS, }
 CORRÉARD, }
 PRÉVOST-LAIGONNIER, } sous-aides-majors.
 EMERY, }
 BOUYGNES. }

1 ^{er} BATAILLON.	2 ^e BATAILLON.	3 ^e BATAILLON.	4 ^e BATAILLON.
<i>Chefs de bataillons.</i>			
MINAL *.	POITEVIN *.	MOUTON *.	HORIOT *.
<i>Adjudants-majors.</i>			
SIERRER * O.	POLOSSON *.	GOGUEL *.	LAIGRE *.
<i>Captaines.</i>			
FONTAINE *.	MOREL *.	PION.	FERCH *.
FERT *.	LAMOTTE *.	GOMER.	BARIL *.
HEIDET *.	GUIGOU *.	VILLEMIN.	HUGES.
FAVRE *.	BAUSSAIN *.	LÉTANG (J.-P.) *.	VALETTE.
RODET *.	BEAUJEU *.	POILLIOT.	AIMÉ.
PERRIER *.	FLEURY.	LAIGNELOT.	VENDEUR.
POUSSIN * O.	DERRIGY.	VERNADET *.	GUILLAUMOT.
CIREL *.	GACHET.	SCHOLER.	CHAMION.
LÉTANG (N) *.	CHALBOS.	NOUVELLE *.	MOLLIENS.
<i>Lieutenants.</i>			
ANDRÉ.	DELPHIN.	MAUCO.	PRODHOMME.
ROBIN.	GADOUX.	GUY (C.).	CALVAIRAC.
PELLAPRAD.	ANDREYON.	CONSTANT.	CLAVEY.
HENRIOT.	BOUZY.	COQUERILLE.	GURGÉ.
MATROT.	COUSIN.	RAGOT.	GIBOTZ.
VOCANSON.	STIEL.	COMBE.	PARISOT.
GIREND.	BOICHOT.	GUY (A.).	PAILLIER.
CLÉMENT.	RICHON.	HUGUES (B.).	DAVID.
FONTAINE.	STÉGER.	PARISSET *.	MONROTY *.
<i>Sous-lieutenants.</i>			
HIGEL.	GORGET.	BIPPERT.	DESPLAN *.
RIDUET.	CIREL.	FAIVRE.	MINVILLE.
FOUQUIER.	GREVILLOT.	HÉNAUD.	KLEIN (P.-G.).
BOISSON.	MICHEL.	MABRIEUX.	DESCAVES.
BOUCHEIX.	COSTE.	LUC.	BOLOT.
MÉON.	CORBIN.	CORDIER.	KRITZER.
MIEN *.	JEANHOY.	BAHROIS.	DUBOIS.
THÉVENY.	GUILLET.	BAURIN.	PETIT GUYOT.
KLEIN (J.-B.).	JEPPÉ.	MAURIN.	N.

Le 1^{er} février 1805, le colonel Mouton était nommé général de brigade ; et, le 6 mars suivant, Napoléon l'attachait à sa personne en qualité d'aide de camp (1). Il le garda près de lui

(1) Nous avons vu que Mouton avait refusé d'être aide de camp du Premier Consul : aussi fut-il nommé d'office, malgré son premier refus, malgré la sanglante leçon qu'il donna un autre jour à Bonaparte. C'était encore dans une grande revue, au camp de Boulogne. Le Premier Consul souçait déjà à l'éta-

jusqu'à la fin, l'aimant pour sa brusquerie même, sa rude franchise : car, chose rare dans l'entourage du tout-puissant empereur, Mouton gardait son franc parler, ne craignant pas de rompre, par quelque amère et juste critique, le concert de louanges journallement chanté aux oreilles du souverain. Napoléon souriait, pardonnait toujours ; et, fier du dévouement à toute épreuve, de l'héroïque bravoure de son aide de camp, il se plaisait à répéter : « Mon Mouton, c'est un lion ! »

Mouton fut remplacé, à la tête du 3^e régiment d'infanterie, par le colonel Schobert (1).

blissement de l'empire, faisait sourdement travailler l'armée dans ce sens. Les soldats avaient reçu l'ordre de l'acclamer, en défilant devant lui, de crier : « Vive Bonaparte ! » etc.

Quand vint le tour du 3^e de ligne, quelques cris commencent à éclater. Mouton se retourne, et, de sa puissante voix de commandement : « Silence dans les rangs ! » ordonne-t-il. Cela arrêta net la petite manifestation politique du régiment. Le Premier Consul pâlit, dit-on, en face d'une pareille audace. Mais, au fond, cette rudesse du soldat refusant de transiger avec les règlements militaires n'était pas faite pour lui déplaire. — La nomination de Mouton, survenue quelque temps après, le prouva bien. (Anecdote conservée dans la famille du maréchal comte Lobau.)

(1) SCHOBERT (Laurent) était né à Sarre-Libre (Moselle), le 30 avril 1763. Enfant du corps admis à la solde du 96^e régiment, le 30 avril 1770 ; engagé comme soldat le 1^{er} février 1776 ; caporal le 14 mars 1784 ; sergent fourrier le 7 septembre 1784 ; sergent-major le 1^{er} janvier 1791, il était nommé sous-lieutenant le 22 août 1792. Adjudant-major du 1^{er} septembre, il prit rang de capitaine le 15 mars 1793, et commanda presque aussitôt une compagnie.

Il fut nommé aide de camp du général Grenier (fructidor an II), capitaine dans la garde du Directoire (3 brumaire an V), et dans la garde à pied des Consuls (13 nivôse an VIII). Nommé, le 23 brumaire an XII, chef de bataillon au 4^e de ligne, il y passa major le 30 frimaire, et prit le commandement du 3^e le 12 pluviôse an XIII.

Schobert fut fait général de brigade le 6 août 1811, servit à la Grande Armée le 22 juillet 1812, et obtint une retraite de 4,000 francs le 18 octobre 1815.

Campagnes. — Schobert a fait les campagnes de 1792, de 1793, des ans II, III et IV, aux armées de la Moselle, du Rhin et de Sambre-et-Meuse ; celles des ans VII et VIII, à l'armée d'Italie ; ans IX, XII et XIII au camp de Boulogne ; 1805, 1806, 1807, 1808, 1809, 1812 à la Grande Armée.

Blessures. — Coup de biscaten à la hanche gauche le 10 juin 1807, à la bataille d'Heilsberg ; fait prisonnier de guerre, il rentra le 10 août 1807.

Décorations. — Schobert, simple chevalier de la Légion d'honneur en 1805, fut nommé commandeur après la bataille d'Austerlitz, en récompense de sa belle conduite à la défense du village de Telnitz.

Le projet de descente en Angleterre échoue.

Depuis un an et demi, les deux bataillons de guerre du 3^e étaient au camp de Saint-Omer. Comme toute l'armée, fatigués de répéter tous les jours les mêmes exercices, ils appelaient de tous leurs vœux cette fameuse descente en Angleterre, qui n'arrivait jamais. Ils comptaient à la 3^e division (général Legrand) du corps du Centre, commandé par Soult, et devaient s'embarquer sur les quatre escadrilles de Boulogne.

Le 3 août 1805, l'Empereur arrivait au camp. Ce ne fut qu'une immense acclamation. Tout était prêt ; encore quelques jours, et « l'Angleterre avait vécu ». Napoléon, après avoir passé la revue de son armée (100,000 hommes alignés sur la plage de Boulogne), attendait, en son château de Pont-de-Briques, les nouvelles de ses escadres. Il avait compté sans les vents, le mauvais temps, l'incompréhensible mollesse de Villeneuve. Tout manqua au dernier moment : il fallait se tourner contre la coalition européenne.

Campagne de 1805 : Marche du 4^e corps.

L'armée des côtes fut transportée sur le Rhin avec une rapidité foudroyante. L'ordre de mouvement était donné le 27 août au 4^e corps (Soult). La division Legrand, comprenant dans sa première brigade les deux bataillons de guerre du 3^e de ligne, partit le 31 de Boulogne, et, par Saint-Omer, Douai, Mézières, Verdun, Metz, Sarreguemines, arrivait le 26 septembre à Bergzabern. Les soldats, pleins d'enthousiasme, heureux de la grande guerre qui se préparait, enlevaient les étapes avec un admirable entrain : pas un traînard sur les routes.

L'Europe, stupéfaite, apprit en même temps le départ de la Grande Armée du camp de Boulogne, et son arrivée sur le Rhin.

Le 3^e bataillon du 3^e de ligne (commandant Mouton) avait, de son côté, quitté Metz le 17 septembre, à l'effectif de 550 hom-

mes. Il rejoignit les deux premiers bataillons à Bergzabern, et le régiment se trouva constitué à trois bataillons de guerre. Son effectif, au 4 octobre, est de 92 officiers et 1,957 hommes présents sous les armes.

Dans le plan qui devait amener le désastre de la première armée autrichienne et la capitulation d'Ulm, le 4^e corps avait ordre de passer le Rhin à Spire, et de marcher sur Nordlingen par la route d'Heilbronn-Hall-Ellwangen. La division Legrand était, le 5 octobre, à Ellwangen ; le 7, sur les hauteurs de Donauwerth, à cheval sur la route de Nordlingen. Le pont de Donauwerth, défendu par un seul bataillon de Colloredo, fut enlevé sans peine, et le 4^e corps passa immédiatement sur la rive droite du Danube. Continuant son mouvement, il remonte le Lech jusqu'à Augsburg et Landsberg, où il est tout entier le 11 octobre. Le 12, la division Legrand campe à Mindelheim, et, le 13, tout le corps d'armée arrive devant Memmingen. La ville capitulait le lendemain. Soult faisait 4,500 prisonniers, plus 600 blessés à l'hôpital, et prenait 100 chevaux, 9 drapeaux et 11 pièces de canon. Le 3^e de ligne n'avait eu qu'un seul officier, le lieutenant COMBE, blessé devant Memmingen.

Marche sur Vienne ; Combat de Hollabrunn (16 novembre 1805).

Après s'être avancé jusqu'à Ochsenhausen, le maréchal Soult rétrograda sur Memmingen et Landsberg. Mack détruit, la Grande Armée avait à repousser les Russes de Kutusof, et à marcher sur Vienne : le 4^e corps s'avança par Munich, Parsdorf et Mühlendorf, où il passa l'Inn. Le 31 octobre, il était à Braunau. Le 4 novembre, il atteint Wels, sur la Traun, arrive à Enns le 6, et, le 10, occupe avec ses trois divisions Saint-Pölten, Wasserburg, Pottenbrunn et Herzogenburg.

Les ponts de Vienne étaient alors au pouvoir de Napoléon ; Kutusof avait, le 9, repassé le Danube à Krems, et marchait vers la Moravie. L'Empereur donna l'ordre aux maréchaux Soult, Lannes et Murat de pénétrer en Moravie, et d'y joindre les Russes.

Le 14 novembre, la division Legrand, après avoir franchi le Danube, campe en avant de Kornenbourg : elle est, le 15, à Gölbersdorf, et marche le 16 vers Hollabrünn, où Murat et Lannes attaquaient l'arrière-garde de Kutusof, commandée par le prince Bagration.

Voici comment le maréchal Soult rend compte du rôle brillant joué, dans cette affaire, par la division Legrand et le 3^e de ligne en particulier :

« Les 3^e et 2^e divisions étaient cantonnées entre Gölbersdorf et Hollabrünn. Le 16, à 1 heure de l'après-midi, je reçus ordre du prince Murat de les mettre sur-le-champ en marche, et de les diriger en avant d'Hollabrünn, pour former la réserve du corps du maréchal Lannes.

» Je dirigeai la division Legrand par la droite de Schöngraben sur le flanc gauche de la ligne ennemie, établie en avant du village de Grund. La division était en deux colonnes : celle de droite, composée de l'infanterie légère, avait ordre de déborder l'ennemi et de venir s'établir en arrière de Grund, pour couper la retraite ; mais, l'attaque étant commencée, elle ne put arriver à temps et fut chargée de protéger le mouvement de la colonne de gauche.

» Celle-ci arriva sur l'ennemi l'arme au bras, et ne commença son feu que lorsque toute la gauche des Russes eut été entièrement débordée et Grund tourné. Legrand déploya alors ses deux brigades ; il fit rester celle du général Levasseur en réserve, marcha avec celle du centre, composée du 3^e régiment, pour attaquer l'ennemi qui tenait encore en tête du village.

» Les Russes avaient garni toutes les maisons de Grund d'une partie de leur infanterie ; et, à mesure que la colonne avançait, le général Legrand devait faire emporter ces espèces de retranchements avant de s'engager jusqu'à l'extrémité du village, sans quoi il eût perdu beaucoup de monde. Parvenu aux deux tiers de ce défilé, le 3^e de ligne se trouva attaqué par toute la colonne russe, que la division de grenadiers poussait de front, et qui avait déjà débordé sa droite. Dans un instant, la mêlée devint générale, et tous les militaires du 3^e combattirent corps

à corps ; quatre compagnies du 18^e et la gauche du 75^e purent même y prendre part.

» Pressés de tous côtés, les Russes firent une résistance opiniâtre. Mais enfin, ils furent entièrement défaits. Les rues de Grund, les cours des maisons, les écuries, les jardins, tout cet espace resta jonché de leurs cadavres. Un très grand nombre fut blessé ; le restant était entièrement pris, quand l'ennemi, profitant de l'obscurité de la nuit, mit en tête d'une colonne qu'il était parvenu à former plusieurs des siens qui parlaient français et une vingtaine de prisonniers qu'il nous avait faits. Marchant ainsi à la portée de la colonne commandée par le général Levasseur, il cria :

» — Cessez le feu ! c'est sur vos propres gens que vous tirez !

» Cette ruse réussit, et il parvint à sauver 7 à 800 hommes.

» Le général Legrand ne conserva que 500 prisonniers et 300 blessés, confondus avec les morts..... On en prit pendant toute la nuit qui étaient dans nos colonnes. A 10 heures, le feu cessa complètement.

» M. le général Legrand mérite d'être cité particulièrement par la fermeté, l'audace et la sagesse des dispositions qu'il prit dans cette affaire, et il fut parfaitement secondé par tous les chefs du 3^e régiment..... Le général Legrand me rend compte que dans ce combat, où la valeur française s'est montrée dans tout son éclat, les Russes ont perdu au moins 3,000 hommes ; sa division a perdu 245 hommes, dont 46 tués, y compris les officiers, 170 blessés et 29 prisonniers ou égarés..... »

Le 3^e perdait 5 officiers : le capitaine FERT ; les lieutenants PARISET, MAUCO, CORDIER et CLAVEY, tués dans les rues de Grund ; le capitaine VERNADET, le sous-lieutenant JEPPE étaient blessés, ainsi que l'adjudant BRUMPT, nommé quelques jours après sous-lieutenant, en récompense de sa belle conduite. Seize autres officiers étaient plus ou moins grièvement atteints.

Parmi les braves qui se signalèrent ce jour-là, il faut citer : les chefs de bataillon MOUTON et HORIOT (1) et le capitaine de

(1) HORIOT (Paul-Marie) était né à Malloroy (Haute-Marne) le 4 mars 1769. Il

grenadiers BAUSSAIN, qui firent des prodiges à la tête de leur troupe : ayant brisé leur épée, ils ramassèrent chacun un fusil, et à coups de crosse, ne cessèrent d'assommer les Russes que quand ils eurent tous disparu.

Le commandant HORIOT tomba malheureusement, blessé de trois coups de baïonnette, et fut pris dans la mêlée : « Je sollicite avec beaucoup d'insistance l'échange de ce brave officier », écrivait le maréchal Soult à l'Empereur.

Le sergent de grenadiers LÈVEQUE, le grenadier BÉRINCE, se couvrirent de gloire : au plus fort de la mêlée, on les apercevait frappant sans relâche et amoncelant à leurs pieds les cadavres russes.

Le tambour MOLÉ, après avoir battu la charge, s'empara d'un fusil et tua plusieurs ennemis à coups de baïonnette.

Le caporal de voltigeurs VUILLEMOT tua également plusieurs Russes, et à lui seul ramena vingt prisonniers.

Mais tout l'honneur de cette journée revient au fourrier DAIGROND. Il était à la garde du drapeau ; le sous-officier qui le portait tombe frappé ; trois fourriers viennent tour à tour se remplacer au périlleux honneur de porter, dans la mêlée, l'aigle du régiment ; ils sont tour à tour grièvement blessés, et le drapeau va tomber entre les mains des Russes, quand DAIGROND s'élançe,

servit au 6^e régiment d'artillerie, du 2 décembre 1784 au 15 août 1791. Capitaine au 3^e bataillon de la Haute-Marne, le 18 octobre 1792, il fit les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord. Le 12 messidor an II, il était à la prise de Mons ; il s'empara de six caissons et d'une batterie qu'il avait tournés avec sa compagnie.

Capitaine à la 3^e demi-brigade dès sa formation, il servit avec distinction en Allemagne, en Helvétie et en Italie, et au blocus de Gènes fut fait chef de bataillon sur le champ de bataille. Nommé d'abord à la 97^e, il revint trois mois après à la 3^e. Le 15 brumaire an IX, il fut réformé ; le 12 brumaire an X, il rentra avec son grade à la 3^e demi-brigade.

Le 12 messidor an XII, il recovait cette lettre flatteuse du grand chancelier de la Légion d'honneur :

« L'Empereur, en grand conseil, vient de vous nommer membre de la Légion d'honneur. Je m'empresse et je me félicite vivement, Monsieur, de vous annoncer ce témoignage de la bienveillance de S. M. I. et de la reconnaissance nationale.

» LACÉPÈDE. »

s'en empare, et sans reculer d'un seul pas, tenant tête avec une vigueur surhumaine au flot des ennemis qui fond sur lui, il assomme et tue à coups de crosse ou de bâtonnette tous ceux qui se présentent à portée de son bras. Il était bientôt dégagé par une charge furieuse, qui acheva la déroute des Russes.

Bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805).

Le 10 novembre, Napoléon portait son quartier général à Brünn. Craignant toujours l'intervention possible de la Prusse, il souhaitait une grande bataille, décisive, contre l'armée austro-russe, et s'y préparait, étudiant son terrain, et laissant au repos ses troupes fatiguées de cette grande marche victorieuse de trois mois ! La Grande Armée n'était guère diminuée que d'un cinquième de son effectif ; elle comptait encore de 60 à 65,000 combattants. L'armée des deux empereurs, sous Olmütz, était forte de 90,000 hommes.

La division Legrand, qui s'était avancée lentement depuis Hollabrünn, occupait, le 21 novembre, Austerlitz, Menitzau et Drasonitz. Elle y séjourna jusqu'au 28, et, le 29 et le 30, bivouaqua devant Mardorf.

Le 1^{er} décembre, veille de la bataille, elle était au bivouac de Schlapanitz. Le soir, elle prit position en arrière de Kobelnitz, faisant occuper par de l'infanterie les villages de Sokolnitz et de Telnitz, et gardant la ligne du Goldbach. Quatre cents hussards autrichiens se présentent, à la nuit, devant Telnitz, repoussent les postes français : un bataillon du 3^e de ligne accourt, refoule la cavalerie ennemie, et reprend le village, faisant un certain nombre de prisonniers.

Le 3^e, à Telnitz, était à l'extrême droite de la ligne française au point le plus rapproché des étangs de Menitz et de Satschan, où l'Empereur voulait attirer les Russes : il devait défendre pied à pied le terrain aux colonnes ennemies, donner le temps à la division Friant d'arriver à son secours, et à Napoléon d'occuper le plateau de Pratzen, de couper en deux l'armée austro-russe (1).

(1) Le 3^e savait d'avance le rôle qu'il aurait à jouer dans la bataille. Une proclamation. 3^e d'inf.

Les premiers coups de fusil, dans cette immortelle journée du 2 décembre 1805, furent tirés par le régiment.

« A 2 heures du matin, l'infanterie ennemie, soutenue par de nombreux partis de cavalerie, se présenta devant Telnitz, et attaqua immédiatement le village. Mais le trouvant défendu par le bataillon du 3^e qui l'occupait depuis la veille, elle prit position et fit avancer son canon. Legrand porta alors les deux bataillons du 3^e en soutien du 1^{er}..... La division Legrand fut formée : une brigade, composée du 3^e et du bataillon des tirailleurs du Pô, soutenue par la cavalerie aux ordres du général Margaron et par six pièces de canon, fut chargée de la défense de Telnitz et Sokolnitz ; le restant se forma sur deux lignes, en colonnes d'attaque, en avant de Sokolnitz (1). »

Ce que Napoléon avait prévu, arriva : les Russes, abandonnant le plateau de Pratzen, descendaient sur le Goldbach en trois colonnes et cherchaient à déborder notre droite, à nous couper la route de Vienne.

L'avant-garde autrichienne de Kienmayer, précédant les colonnes de Buxhowden, sort d'Augeszd, à l'effectif de cinq bataillons et quatorze escadrons, aborde impétueusement la ligne du Goldbach (très escarpé en cet endroit) et cherche à gravir la pente, couverte de vignes, qui mène à Telnitz. Les tirailleurs français, disséminés dans les vergers, derrière les accidents du sol, l'accueillent par un feu nourri et ajusté : en un instant, la terre est jonchée de cadavres de hussards autrichiens.

Le régiment de Szeckler perd la moitié de son effectif et recule.

Kienmayer réunit de nouveau ses cinq bataillons, les lance sur Telnitz : ils ne peuvent y pénétrer « grâce à la fermeté du

mation de l'Empereur, lue ce jour-là à toute l'armée, avait fait à la fois connaître aux soldats ce que ferait l'ennemi, et comment Napoléon comptait l'écraser. « Soldats, l'armée russe se présente devant vous..... Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrünn..... Les positions que nous occupons sont formidables, et, pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc..... »

(1) Rapport du maréchal Soult.

3^e de ligne, qui les reçut avec la vigueur d'une troupe éprouvée (1) ».

Cependant, la première colonne russe arrivait en vue de Telnitz : elle était forte de vingt-quatre bataillons (Doctorow). Ralliant les troupes de Kienmayer, les Russes attaquent de nouveau le village. Les bataillons du 3^e de ligne, après une résistance désespérée, commencent à céder, sont complètement débordés sur leur droite, pendant que les quatorze escadrons autrichiens de Kienmayer tombent sur la cavalerie légère du général Margaron.

Le 26^e léger accourt, envoyé par Legrand au secours du 3^e : mais que pouvaient ces deux faibles régiments contre la masse des bataillons ennemis ? Leur situation était critique. Heureusement le général russe Buxhowden hésite, s'arrête pour attendre l'arrivée de sa deuxième colonne (Langeron).

Il était alors 8 heures du matin. La division Friant, venant de Gross-Raigern à marche forcée, entrait en ligne, conduite par Davout en personne : sa cavalerie se précipite au galop sur Telnitz, y rejette la colonne russe qui débouchait. La colonne Heudelet, ralliant le 3^e de ligne, entre dans le village, baïonnette baissée, et refoule Russes et Autrichiens, dans un désordre inexprimable, jusque dans les fossés du Goldbach.

Un retour offensif de l'ennemi nous enleva encore une fois Telnitz : mais la colonne de Doctorow n'en put jamais déboucher, et tout le jour on lutta sur place avec un furieux acharnement.

« Un feu continu de mitraille, de mousqueterie et des charges continuelles de toutes armes, à chaque instant réitérées, arrachaient successivement les succès qui s'obtenaient sans que, de part ou d'autre, on pût faire de progrès (2). »

A Sokolnitz, l'héroïque Friant, avec ses deux dernières brigades, arrêtait les colonnes Langeron et Pribyschewski ; et,

(1) Thiers. *Histoire du Consulat et de l'Empire*. -- « La résistance opposée par le 3^e, dit dans son rapport le maréchal Soult, fit augmenter ses efforts à l'ennemi, et plusieurs charges lui donnèrent la mesure des difficultés qu'il aurait à surmonter pour parvenir au résultat qu'il se proposait. »

(2) Rapport du maréchal Soult.

pendant que Soult, au centre, enlevait le plateau de Pratzen, que Lannes et Murat, à gauche, battaient les troupes de Bagra-tion, 8,000 Français disputaient victorieusement la ligne du Goldbach à 35,000 Russes.

Il était temps que l'Empereur arrivât au secours de l'aile droite.

Il descend les pentes de Pratzen, et tombe sur les derrières des Russes avec Soult, Oudinot et la garde. Les colonnes ennemies, prises entre deux feux, cernées de toutes parts, tourbillonnent dans une indescriptible confusion, fuient de tous les côtés, s'enfonçant dans les marécages de Kobelnitz, s'engloutissant aux étangs glacés de Menitz et de Satschan, et couvrant de leurs morts le champ de bataille d'Austerlitz.

La division Legrand termina dignement cette journée : par une manœuvre savante, elle força la gauche d'une colonne de 1,200 hommes « à se précipiter dans les marais fangeux de Sokolnitz, où elle fut engloutie et perdue; la tête de cette colonne fut poursuivie jusqu'à Schlapanitz et enlevée..... (1) ».

Le 3^e fut le régiment le plus éprouvé de toute l'armée : sur un effectif de 1,644 hommes présents, il avait 56 tués et 376 blessés. Le capitaine VILLEMEN, les lieutenants VAUCANSON et RAGOT, les sous-lieutenants THIEVENY et SAULNIER étaient au nombre des morts; parmi les blessés, citons : les capitaines LAIGNELOT, POLLOSSON, GOGUEL, HEIDET et STÉGER; les lieutenants MATROT, GIBOTZ, BOUCHEIX, CIREL, COQUERILLE, GRILLET et FOUQUIER; les sous-lieutenants CORBIN, DESCAYES, BOLOT et MIEN.

Le capitaine BAUSSAIN, commandant la 1^{re} compagnie de grenadiers, eut encore, comme à Hollabrünn, l'honneur d'être particulièrement cité dans le rapport du maréchal Soult : « Il a justifié d'une grande capacité et d'une grande bravoure », disait le maréchal, en le proposant pour major.

Le capitaine LETANG, également cité, était proposé pour chef de bataillon; le sergent CORDELIER, blessé après des prodiges de valeur, était nommé sous-lieutenant le lendemain de la bataille.

(1) Rapport du maréchal Soult.

L'Empereur sut dignement récompenser le régiment tout entier dans la personne de son colonel : le 25 décembre, SCHOBERT, bien que simple chevalier de la Légion d'honneur, était nommé commandant de l'ordre.

« Parmi les 74 commandants, nous citerons SCHOBERT, colonel du 3^e de ligne, qui avait été placé dans le village de Telnitz. C'est lui qui brûla la première amorce. Il combattit toute la journée sans que l'ennemi pût le déloger de ce poste, dont la conservation était de la plus haute importance. SCHOBERT était simple légionnaire. L'Empereur le créa commandant lui faisant ainsi sauter un grade, pour mieux récompenser sa belle conduite (1). »

Fin de la campagne ; mouvements du dépôt.

Le coup de foudre d'Austerlitz termina la campagne ; le traité de Presbourg fut signé le 26 décembre 1805.

Après être resté deux jours à Telnitz et à Sokolnitz, le 3^e arrive à Parsdorf le 7 décembre. Son effectif, à cette époque, était de 60 officiers et 1,304 hommes de troupe, présents sous les armes ; il avait, aux hôpitaux, 15 officiers et 639 hommes.

Le 4^e bataillon, resté à Metz, avait été dirigé sur Strasbourg dans les premiers jours d'octobre (2) ; il comptait au 3^e corps de l'armée de réserve, mais ne servit, pendant la campagne, qu'à renforcer ses bataillons de guerre. C'est ainsi que, dès son arrivée à Strasbourg, il envoyait un détachement de 120 hommes rejoindre le régiment à la Grande Armée.

Récompenses accordées au régiment : promotions dans la Légion d'honneur (14 mars 1806).

Le 14 mars 1806, à la suite des revues des inspecteurs généraux et sur les propositions de chaque corps, l'Empereur signait

(1) Mazas, *Histoire de la Légion d'honneur*.

(2) Départ de Metz le 28 septembre. — Arrivée à Strasbourg, 4 octobre.

une grande promotion dans la Légion d'honneur, pour récompenser toutes les belles actions accomplies pendant la campagne. Étaient nommés chevaliers, au 3^e de ligne (1) :

Les capitaines HUGUES, GADOUX, MATROT (adjudant-major), VALETTE et VENDEUR ;

Les lieutenants BOGNY, BOUCHEIX, PRODHOMME, RICHON et STIEL ;

Les sous-lieutenants BIPPERT, JEPPE ;

L'adjudant sous-officier ROBERT ; les sergents-majors DAIGRON, GUILLERAUT, MOUTON ; le sergent-major de grenadiers FONDART ;

Les sergents LÈVÊQUE, GROFFILLET, MAIRE, PARISSIE, VUILLEMOT et GIRARD ;

Les caporaux SCHREIBER et VANNIER ;

Le tambour MOLÉ.

(1) *Moniteur* du 16 mars 1806.

CHAPITRE X

L'Empire. — Campagnes de 1806, 1807 et 1809.

Cantonnements en Bavière; campagne de 1806; le 3^e à Braunau.—Marche sur Stettin et Marienbourg; le 3^e au corps d'armée de réserve. — Reprise des hostilités: bataille de Heilsberg (10 juin 1807). — Bataille de Friedland (14 juin 1807). — Fin de la campagne; cantonnements en Allemagne. — Réorganisation de l'infanterie; mouvements du 3^e en 1808. — Campagne de 1809; marche de la division Saint-Hilaire; bataille de Thann (19 avril 1809).—Combat de Schierling; bataille d'Eckmühl (21 et 22 avril 1809). — Marche sur Vienne; bataille d'Essling (22 mai 1809). — Bataille de Wagram (5 et 6 juillet 1809). — Cantonnements en Autriche; retour du régiment en France. — Marches et garnisons en France, de 1810 à 1812.

Cantonnement en Bavière; campagne de 1806; le 3^e à Braunau.

Au mois de janvier 1806, les trois bataillons de guerre du 3^e régiment, toujours à la 3^e division du 4^e corps, marchent lentement vers la Bavière; ils sont, le 14, à Sigartzkirchen; le 16, à Saint-Potten; le 1^{er} février, à Saint-Marien; le 16 février, à Weisseberg; le 1^{er} mars, à Wilwald, et arrivent à Passau, qu'ils devaient occuper.

Ils y furent répartis de la manière suivante: le 1^{er} bataillon, à Passau; le 2^e, à Halls; le 3^e, à Saint-Nicolas (1).

Le 4^e bataillon restait à Strasbourg, continuant à alimenter les bataillons de guerre. Il envoya 400 hommes à la fin du mois de juillet, c'est-à-dire au moment où les préparatifs militaires de la Prusse ne pouvaient plus laisser aucun doute sur la probabilité d'une campagne prochaine.

	Présents.		Aux hôpitaux.	
	Officiers.	Hommes.		
(1) Effectifs {	1 ^{er} bataillon, commandant HORIOT.	32	604	405
en {	2 ^e bataillon, commandant MOTTE.	28	576	417
mars : {	3 ^e bataillon, commandant MARIE..	26	581	418

L'entrée en Saxe des troupes prussiennes fournit à Napoléon le prétexte attendu pour commencer la guerre ; le 3^e de ligne ne devait pas y prendre une part active. Avant de quitter Paris, l'Empereur l'avait désigné pour une mission spéciale :

« Le maréchal Soult laissera le 3^e régiment tout entier dans Braunau, sous les ordres du général de division Merle... Il doit y avoir dans Braunau des vivres pour huit mois... On peut y faire la plus brillante résistance, et, dans aucun cas, on ne doit se rendre sans avoir reçu plusieurs assauts au corps de la place(1). »

Ces sages précautions étaient dictées par la crainte de voir l'Autriche envahir brusquement la Bavière, et tomber sur les flancs de l'armée française, pendant qu'elle aurait à lutter de front avec les Prussiens. « Du reste, ajoutait Napoléon, rien ne porte à penser que l'Autriche ait des vues hostiles, et on doit agir en conséquence... On recommandera à tout officier de la garnison de ne tenir aucun propos, devant vivre avec les Autrichiens dans la meilleure intelligence, quoique sur nos gardes. »

Les trois bataillons, sans cesse renforcés par le dépôt, à un effectif rond de 4,000 hommes chacun, restèrent donc en garnison à Braunau, du mois d'octobre 1806 au 12 mars 1807 (2).

Marche sur Stettin et Marienbourg ; le 3^e au corps de réserve.

Le régiment fut, à cette époque, remplacé à Braunau par le 7^e de ligne, et dirigé sur Berlin, où il devait arriver le 23 avril ; mais à Géra, il reçoit l'ordre de marcher sur Thorn (23 mars). Il est, le 8 avril à Gratz, le 9 à Posen, où un nouveau contre-ordre le dirige sur Stettin.

Il arriva à Stettin le 18 avril, par Driesen, Woldenberg, Avens-

(1) Ordre au maréchal Berthier, daté de Saint-Cloud, 19 septembre.

(2) Le 3^e de ligne n'était et ne pouvait pas être à la bataille d'Iéna, comme le colonel Brahault l'affirme dans son histoire succincte du régiment. Il est étonnant qu'une pareille erreur ait pu être commise, alors que tous les historiens, Thiers en tête, ont mentionné le rôle spécial attribué au 3^e de ligne. « Il avait mis en garnison à Braunau le 3^e de ligne, beau régiment à quatre bataillons dont trois de guerre... — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*. »

wald et Stargard, et fut mis sous les ordres du maréchal Mortier (8^e corps d'armée). Ce corps, en position sur la Peene, observait les Suédois, devait s'opposer aux débarquements anglais et assurer les opérations des sièges de Dantzig et de Stralsund.

Le 3^e resta à Stettin jusqu'au 29 avril. L'armistice signé avec les Suédois permit alors de le diriger sur Dantzig.

Il arriva le 10 mai à Thorn, par Nakel et Bromberg ; et, repartant de Thorn le 13, gagna Marienbourg (17 mai), et occupa l'île de la Nogath, où s'organisait le corps d'armée de réserve, placé sous les ordres du maréchal Lannes. Il compta, dans ce corps, à la division Verdier. Il arriva d'ailleurs trop tard pour coopérer aux opérations du siège de Dantzig : la place fut rendue le 26 mai.

Reprise des hostilités ; bataille de Heilsberg (10 juin 1807).

La belle saison était revenue ; Napoléon en profita pour faire quitter leurs cantonnements à toutes ses troupes, et les faire camper.

La division Verdier (3^e et 72^e de ligne) campa à Liebenthal, près de Marienbourg.

Les armées russe et française étaient séparées par le cours de l'Alle, et l'on s'attendait, d'un moment à l'autre, à voir Napoléon ou Benningsen prendre l'offensive. L'Empereur comptait se mettre en mouvement le 10 juin : il fut prévenu par les Russes.

Le 5, Benningsen essaie d'envelopper le corps du maréchal Ney. Ney se sauva par une admirable retraite, et Napoléon donna aussitôt ses ordres pour concentrer ses forces.

La division Verdier quittait Liebenthal le 6, se dirigeant sur Christburg ; le 7, elle atteint Saalfeld. Elle est, le 8, sur la route de Deppen, et arrive le 9 en arrière de Guttstadt.

Le lendemain, Murat et Soult se heurtaient à l'armée de Benningsen, qui avait pris position à Heilsberg. Le combat dura jusqu'à la nuit, et 30,000 Français luttèrent héroïquement contre 90,000 Russes, protégés par de solides retranchements et une formidable artillerie. Vers le soir, le corps du maréchal

Lannes entra en ligne. La division Verdier déborda la droite de l'armée russe ; les 12^e léger et 3^e de ligne, conduits par le général Vedel, enlevèrent vigoureusement, à la baïonnette, des redoutes que l'ennemi avait défendues toute la journée.

« Le 10 de ce mois, je reçus ordre de Votre Majesté, de soutenir l'attaque du corps du maréchal Soult sur Heilsberg. Votre Majesté a vu par elle-même le mouvement de la division Verdier, sur la droite de l'ennemi. Une partie de cette division l'a poussé jusqu'au delà de ses redoutes, et lui a fait un mal horrible. La nuit a mis seule fin au combat. Le 2^e et 12^e d'infanterie légère, et le 3^e de ligne ont beaucoup souffert de la nombreuse artillerie de l'ennemi. Les divisions de M. le maréchal Soult ont été témoins de la belle conduite de ces trois régiments. Parmi les blessés se trouve le colonel du 3^e de ligne, qui a été fait prisonnier (1). »

Le régiment venait, en deux heures, de se dédommager de ses dix-huit mois d'inaction : il avait 44 tués, dont 7 officiers, et 726 blessés !

Le colonel SCHOBERT, en menant ses bataillons à l'assaut des redoutes russes, était tombé, frappé d'un coup de biscaïen à la hanche gauche : il ne put, dans l'obscurité, être ramené, et resta entre les mains des Russes.

Les capitaines COUSIN, BERRIER et SCHOLLER ; les lieutenants KLEIN et GURGÉ ; les sous-lieutenants JUIF et CHABAUD, avaient été tués.

Parmi les blessés, citons : le chef de bataillon GRANDIDIER, les capitaines GADOUX, LAIGNELOT, GOMER, ANDRÉ (2), VERNADET, DELPHIN, CLÉMENT, GUILLAUMOT, BOICHOT ; les lieutenants PARISOT, GIBOTZ, CIREL, BIPPERT ; les sous-lieutenants BESSIN, DUROUSSEAU et SAGE.

Le sergent-major RENAUD, chevalier de la Légion d'honneur, un des héros du siège de Gênes, s'était particulièrement distingué et avait été blessé d'un coup de feu à la bouche ; le sergent-major DAIGRON, chevalier de la Légion d'honneur, était aussi parmi

(1) Rapport du maréchal Lannes,

(2) Mort le 27 juin, à l'hôpital de Marienbourg, des suites de ses blessures.

les blessés, ainsi que l'adjudant ROBERT, plus tard officier au corps, et qui gagna la croix dans cette journée d'Heilsberg.

Bataille de Friedland (14 mai 1807).

Après Heilsberg, le 3^e fut dirigé sur Eylau. L'armée russe battait en ce moment en retraite le long de l'Alle; Napoléon chercha à la couper de Königsberg. La bataille de Friedland (14 juin 1807) allait terminer la campagne par un nouveau coup de tonnerre.

Dans cette immortelle journée, le 3^e régiment doit revendiquer hautement l'honneur d'avoir fait partie de ce corps d'armée du maréchal Lannes, qui, par son héroïque dévouement, par l'indomptable énergie de son chef, sut jusqu'à midi arrêter victorieusement les masses de l'armée russe, permit à l'Empereur d'accourir avec toutes ses forces et d'écraser ses ennemis.

C'était l'anniversaire de Marengo : les Français le célébrèrent dignement.

« En passant à Preussich-Eylau, le 13 au matin, je reçus l'ordre d'aller prendre position à Damnau et d'envoyer toute ma cavalerie à Friedland. A peine la tête de ma colonne arrivait à Damnau que le commandant de la cavalerie me fit dire qu'après avoir pénétré dans Friedland, il en avait été chassé par des forces supérieures.... Au même moment je reçus une lettre de Votre Majesté, qui m'annonçait que toute l'armée ennemie cherchait à déboucher par ce pont pour se jeter sur Königsberg, et que je devais faire tous mes efforts pour empêcher ce mouvement. Je marchai donc sur Friedland avec tout mon corps d'armée.

» Le 14, à 1 heure du matin, j'arrivai avec la division de grenadiers (Oudinot) au village de Posthenen, où je trouvai l'avant-garde ennemie. L'affaire s'engagea. L'ennemi fut vivement repoussé, et je m'établis sur deux lignes de la manière suivante : ma droite, au bois près Sortlack ; mon centre, en avant de Posthenen ; ma gauche à Heinrichsdorf.....

» Dans cette position avantageuse, je combattis l'ennemi avec ma seule division de grenadiers jusqu'à 9 heures. Alors, la

division Dupas, du 8^e corps, arriva : je la plaçai entre Posthenen et Heinrichsdorf. La division Verdier, retardée dans sa marche par différents obstacles, arriva une heure après.....

» L'ennemi faisait les plus grands efforts pour reprendre Heinrichsdorf, et nous tournait sur la droite. Je formai cette dernière division en deux colonnes mobiles que je fis manœuvrer de la droite à la gauche, et *vice versa*, en profitant de l'inégalité du terrain et de la hauteur des seigles.....

» L'ennemi n'eut pas de meilleur succès dans plus de trente charges d'infanterie et de cavalerie qu'il fit sur toute l'étendue de notre ligne. Partout et toujours, il fut attaqué par un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, et souvent reconduit à la baïonnette (1) ».

Le point le plus disputé fut la lisière du bois de Sortlack. Les Russes avaient fini par s'emparer du village ; mais, dès que leurs colonnes d'attaque s'élançaient vers le bois, une brigade de la division Verdier en sortait, baïonnette baissée, et les refoulait en désordre. Vers midi, l'ennemi avait renoncé à aborder cette infranchissable lisière.

C'est à ce moment que Napoléon accourut. Il vit l'armée de Benningsen tout entière dans ce coude de l'Alle, dont Friedland marque le fond ; et bien que tous ses corps ne pussent entrer en ligne que fort avant dans la journée, il se décida immédiatement à livrer une nouvelle bataille. La division Verdier fut ramenée à Posthenen, où Lannes formait le centre de la ligne française.

Ney et Dupont (aile droite) s'élancent pour enlever Friedland, couper les ponts de l'Alle : un combat formidable s'engage dans Friedland en flammes ; les ponts sont brûlés, en partie par les Français, en partie par les Russes eux-mêmes. En vain, Gortschakoff essaie-t-il de forcer le passage entre Posthenen et Heinrichsdorf : Lannes, Mortier et Grouchy (centre et aile gauche) le refoulent sur l'Alle, et les malheureux débris de l'armée russe n'ont d'autre ressource que de se jeter dans la rivière pour échapper à un désastre complet.

(1) Rapport du maréchal Lannes.

80 bouches à feu restaient entre nos mains ; nous perdions 7 à 8,000 hommes tués ou blessés, mais qu'était-ce là en comparaison des 25,000 Russes dont les corps jonchaient les deux rives de l'Alle ?

Le 3^e d'infanterie, à lui seul, avait 85 sous-officiers ou soldats tués et 635 blessés. Parmi les officiers blessés, citons : les capitaines MATROT, BOGNY, COQUERILLE, VERNADET et GADOUX ; les lieutenants PARISOT, DESPLAN, FOUQUIER, BIPPERT, GRILLET ; les sous-lieutenants ISSELIN, MENASSIER, JAQUET, LOUSTEAU, LARROQUE et BREZET.

L'adjudant ROBERT, les sergents-majors JUNOT et FRISSARD, le sergent NARÇON, plus tard officiers au corps ; les sergents LONGIS, JEANNIN et BÈGUE ; les caporaux BONNEFOND, JOFFRE et CAMMER, les grenadiers NOEL et LAIR, avaient tous été plus ou moins grièvement blessés après des prodiges de valeur.

Le modeste et vaillant caporal BAUDIN, chevalier de la Légion d'honneur, un des héros de Gênes, avait trouvé, à Posthonen, une mort glorieuse.

En l'absence du colonel SCHOBERT, prisonnier de guerre, le 3^e était commandé par le chef de bataillon LAFITTE ; la valeur et l'intelligence de cet officier supérieur furent particulièrement remarquées du maréchal Lannes, qui le signala à l'Empereur. Le commandant LAFITTE reçut en récompense la croix d'officier de la Légion d'honneur (1).

Fin de la campagne ; cantonnements en Allemagne.

La victoire de Friedland marqua la dernière étape de cette longue course à travers l'Europe commencée au camp de Bou-

(1) A la suite de la campagne, étaient nommés chevaliers de la Légion d'honneur au 3^e de ligne : les capitaines GOMER, GUILLAUMOT, CHAMION, GUY, STEGER, DELPHIN, GACHET ; les lieutenants CIREL, LUC, GORGÉ, COURTOT, PETIT-GUYOT ; les sous-lieutenants MENASSIER, FELDER, JAQUET, LACOSTE ; les adjudants MERLET, ROBERT, DESPRAT ; les sergents BARTHÈS, LONGIS, NARÇON, JEANNIN, BÈGUE, PETIT-GUYOT ; les caporaux BONNEFOND, JOFFRE, CAMMER ; les grenadiers NOEL et LAIR (nominations du 1^{er} octobre 1807).

logne et finie sur les bords du Niémen. Le 3^e arrivait à Tilsitt le 19 juin ; le traité de paix fut signé le 8 juillet.

La division Verdier fut immédiatement dirigée par Königsberg sur Elbing (13 juillet). Dans la distribution de l'armée en quatre grands commandements, elle devait faire partie du deuxième commandement, aux ordres du maréchal Soult, chargé d'occuper la vieille Prusse jusqu'à l'Oder ; les environs de Dantzig lui étaient assignés comme cantonnements : « Elle occupera le pays au delà de deux lieues de rayon, afin de vivre sur la Prusse. Elle ne rentrera sur le territoire de Dantzig qu'au moment où l'on devra évacuer la Prusse (1). »

A la fin du mois d'août, la division venait cantonner dans l'île de Nogath.

Le 11 novembre, Napoléon répartissait de nouveau les troupes de la Grande Armée en six grands commandements. La division Verdier était dissoute, et le 3^e régiment d'infanterie passait au corps d'armée du maréchal Soult, division Saint-Hilaire (4^e corps, 1^{re} division, 2^e brigade). Il joignit sa nouvelle division le 5 décembre, et cantonna aux environs de Stettin.

Voici sa situation au 15 décembre 1807 :

1^{er} bataillon (commandant LAFITTE), 35 officiers, 700 hommes, cantonné à Brupow ;

2^e bataillon (commandant MOTTE), 27 officiers, 768 hommes, cantonné à Taschenberg ;

3^e bataillon (commandant POINSOT), 25 officiers, 677 hommes, cantonné à Strassburg.

Le 4^e bataillon (dépôt), commandé par le chef de bataillon GRANDIDIER, était toujours à Strasbourg. Il fournit, vers cette époque, quatre compagnies au corps d'observation des côtes de l'Océan (11^e régiment provisoire, 4^e bataillon). Ces quatre compagnies, d'un effectif total de 600 hommes, partirent de Strasbourg le 14 novembre 1807, arrivèrent le 28 à Mézières, où s'organisait la 3^e division de l'armée des Côtes. Elles furent

(1) Correspondance de Napoléon, ordre du 12 juillet 1807.

ensuite dirigées sur Orléans (11 décembre), puis sur Bayonne (2 janvier 1808), où elles arrivaient le 1^{er} février.

Elles cessèrent bientôt de compter au 3^e par suite de la réorganisation de l'infanterie.

Réorganisation de l'infanterie ; mouvements du 3^e en 1808.

Cette réorganisation fut décrétée le 18 février 1808. Chaque régiment devait compter désormais cinq bataillons, dont quatre de guerre et un de dépôt.

Les bataillons de guerre étaient composés de six compagnies d'égale force (140 hommes) : une de grenadiers, une de voltigeurs, quatre de fusiliers. Le bataillon de dépôt comptait seulement quatre compagnies.

Le 3^e de ligne, ancien régiment à quatre bataillons, soit trente-six compagnies, fut donc organisé à cinq bataillons et n'eut plus que vingt-huit compagnies. Les compagnies en excédent furent versées dans les régiments à trois bataillons ; les cadres supplémentaires revinrent au dépôt.

Cette organisation nouvelle ne fut pas très appréciée dans l'armée ; on sentait trop qu'elle était dictée par la politique seule, par la nécessité d'envoyer constamment des troupes en Espagne, sans paraître diminuer les régiments de la Grande Armée (1).

A cette date va aussi commencer la confusion dans tous les corps, qui auront des détachements un peu partout : en Allemagne, en France, en Espagne ; ainsi, au 1^{er} avril 1808, les trois premiers bataillons du 3^e sont aux environs de Stettin, à la division Saint-Hilaire ; le 4^e bataillon a ses deux compagnies de grenadiers et de voltigeurs à Dantzig, dans la division Oudinot ; ses quatre compagnies de fusiliers comptent à un régiment provisoire du corps d'observation des côtes de l'Océan (3^e régiment provisoire) ; le 5^e bataillon (dépôt) est à Strasbourg.

En août, la division Saint-Hilaire est dirigée sur Berlin. Les bataillons du 3^e campent aux environs.

(1) Berthélemy, *Souvenirs militaires*.

L'armée française occupe la Prusse jusqu'au 5 décembre 1808.

A cette époque, il ne resta plus en Allemagne qu'un corps d'observation sous le nom d'armée du Rhin (maréchal Davout). Il fut établi sur la rive gauche de l'Elbe, à l'exception de la division Saint-Hilaire, qui occupa la Poméranie suédoise.

Les trois bataillons du 3^e entrèrent à Stralsund ; ils y furent rejoints, vers la fin de décembre, par les voltigeurs et les grenadiers du 4^e bataillon, venant de Hanau, où ils avaient quitté la division Oudinot.

Sous l'énergique commandement de Davout l'hiver fut employé à perfectionner l'instruction, à réparer l'armement, et, au printemps de 1809, l'armée du Rhin était prête à entrer en campagne.

**Campagne de 1809 ; marche de la division Saint-Hilaire ;
bataille de Thann (19 avril 1809).**

Depuis longtemps l'Autriche pressait fiévreusement ses préparatifs. Tout la poussait à une nouvelle guerre : les instances du cabinet anglais, l'hostilité sourde qui se manifestait contre nous dans l'Allemagne entière et surtout l'absence de Napoléon et d'une bonne partie de l'armée retenue en Espagne par la funeste guerre que la France venait d'entreprendre. Les armées autrichiennes étaient prêtes dès le mois de mars 1809, alors que Napoléon ne pouvait encore leur opposer que le seul corps de Davout. La lenteur de l'archiduc Charles nous sauva.

La division Saint-Hilaire fut transportée avec une merveilleuse rapidité de la Poméranie sur Ratisbonne. Le 3^e de ligne, parti le 6 mars de Stralsund, arrivait le 18 à Magdebourg, où il fut rejoint par 300 hommes venant du dépôt. Il s'y arrêta jusqu'au 24, pour se réapprovisionner en munitions, remplacer les parties de l'armement et de l'équipement jugées défectueuses. Il arrivait le 1^{er} avril à Bamberg et se dirigeait aussitôt sur Ratisbonne.

Les hostilités ne furent dénoncées que le 9 avril ; et, comme pour donner à Napoléon le temps d'accourir et de concentrer

son armée, l'archiduc Charles mit sept jours à se porter de Braunau sur Landshut. Le 17, l'Empereur était à Donauwerth : il envoya aussitôt l'ordre à Davout de venir le rejoindre à Abensberg.

Depuis le 9, le 3^e était campé à Nieder-Windzer, sur la rive gauche du Danube ; il passa sur la rive droite, avec tout le corps d'armée (1), dans la journée du 18. Le lendemain, de très grand matin, Davout commençait son audacieuse marche de flanc devant l'armée de l'archiduc Charles.

Pendant que les équipages, la grosse cavalerie, l'artillerie de réserve gagnaient Abensberg par la chaussée d'Abach, les quatre divisions d'infanterie du 4^e corps s'engageaient dans un petit chemin, qui, à travers les bois, conduit dans une vallée étroite, coupée de ravins et de défilés, où l'on trouve les villages de Sudorf, de Peising, de Salhaupt et de Tengen. Les divisions Morand et Gudin passèrent sans être inquiétées ; mais, sur les 10 ou 11 heures, au moment où la division Saint-Hilaire atteignait le village de Tengen, une fusillade nourrie balaya la route : c'était l'armée autrichienne qui attaquait.

Davout, qui marchait avec la division, lui fit aussitôt prendre position à mi-côte, sur les hauteurs septentrionales de la vallée, et, par un admirable dévouement, « sentant combien ses troupes étaient nécessaires à l'Empereur, loin d'arrêter le mouvement de ses premières divisions, il le hâta de tous ses moyens, et le favorisa efficacement, en appelant sur le point où il se trouvait l'attention et les efforts de l'ennemi (2). » La division Saint-Hilaire, seule, sans artillerie, avait à lutter contre 60,000 Autrichiens !

En face des hauteurs qu'elle occupait, au delà de l'étroit vallon, s'étendait une longue plaine, bordée à droite et à gauche de forêts épaisses. Le fond de la plaine était formé par un étang et une lisière de bois, masquant les hauteurs du village d'Hausen,

(1) L'armée du Rhin était devenue le 3^e corps de l'armée d'Allemagne (division Saint-Hilaire : 4^e division du 3^e corps.)

(2) Berthezène, *Souvenirs militaires*.

Hist. 3^e d'inf.

où était concentrée l'armée ennemie. En ce moment, les troupes légères de l'archiduc et une partie de son artillerie occupaient seules la plaine. Le 57^e de ligne s'élança, refoula les tirailleurs, et, après avoir franchi le ravin, s'établit solidement dans la plaine.

Mais l'artillerie autrichienne faisait de cruels ravages dans ses rangs. Le 10^e léger et le 3^e de ligne sont envoyés à sa droite, pour le soutenir. L'attaque des deux braves régiments sur le flanc de l'ennemi fut si vigoureusement menée, qu'en un instant la plaine est balayée ; l'artillerie bat en retraite, laissant une pièce entre nos mains ; l'infanterie est reconduite, la baïonnette dans les reins, jusque sur les hauteurs d'Hausen.

Mais alors, le 10^e léger et le 3^e de ligne débouchent, à découvert, devant le gros des forces autrichiennes (environ 40,000 hommes) : ils sont mitraillés par 60 bouches à feu, forcés de rentrer dans le bois.

Après plusieurs tentatives infructueuses, toute l'armée autrichienne s'ébranle, sur plusieurs colonnes, et attaque impétueusement. La division Saint-Hilaire, — qui avait suivi le mouvement des premiers corps engagés, 57^e, 10^e léger, 3^e de ligne, — débordée, assaillie de toutes parts, cède et, abandonnant les hauteurs, vient se réfugier derrière l'étang. C'est le moment critique de la journée. Davout s'élança devant ses troupes :

« — Aujourd'hui, s'écrie-t-il, notre lot est de vaincre ou de mourir sur ce terrain ! Hors d'ici, il n'est plus pour nous ni salut, ni gloire ! »

Et il donne l'ordre de reprendre l'offensive.

Il était 5 heures du soir ; notre artillerie arrivait enfin, et la division Friant entra en ligne sur notre gauche. L'ennemi fut de nouveau rejeté sur Hausen, et la nuit mit fin au combat.

Heureusement pour l'héroïque division Saint-Hilaire, sa fermeté, son inébranlable ténacité avaient complètement induit en erreur le prince Charles sur les forces qu'il venait de combattre. Il pensa avoir devant lui le corps entier de Davout, et battit en retraite, après des pertes considérables, laissant entre nos mains 900 prisonniers.

C'est une des plus glorieuses journées de la campagne ; et si elle n'eut pas en France tout le retentissement qu'elle méritait, cela tient à des considérations que nous n'avons pas à apprécier ici.

Mais les braves du 3^e, du 57^e, du 10^e léger, et de tous les corps de la division Saint-Hilaire, durent être singulièrement flattés dans leur amour-propre lorsqu'on leur communiqua le 14^e bulletin de l'archiduc Charles, où il était dit « que l'armée autrichienne avait lutté toute la journée contre le corps entier du maréchal Davout, et que tous, officiers et soldats, s'étaient conduits comme des héros ! (1) »

Le 3^e perdait à cette affaire le lieutenant ALEXIS et le sous-lieutenant UZÈS, tués. Parmi les officiers blessés, citons : les capitaines GIRERD, VERNADET, POLOSSON, GUY, PARISOT et MINVIELLE ; les lieutenants DESPLAN, BOISSON, LOUSTEAU et BOLOT ; les sous-lieutenants BREZET, COFFIN, BUTEL, RENAUD et JEANDEL.

Le sergent-major FOURNIOUX ; le sergent NAUDIN, — plus tard

(1) Ce récit de la bataille de Thann est fait d'après les souvenirs militaires de Berthezène, colonel du 10^e léger à cette époque. Toutes les relations de cette journée (françaises ou allemandes) sont absolument contradictoires ; et il est difficile de savoir où est la vérité. D'après Thiers (qui signale les mêmes contradictions) le 10^e léger aurait refoulé d'abord les tirailleurs autrichiens ; puis le 3^e de ligne aurait été envoyé à sa droite, le 57^e à gauche, pour enlever les hauteurs.

« Le 3^e s'avança rapidement en chargeant ses armes sous le feu. Mais ayant attaqué avec trop de précipitation et avant d'avoir eu le temps de se former, il fut obligé, sous une pluie de mitraille et de balles, d'opérer un mouvement rétrograde. Sur ces entrefaites, le 57^e, ayant formé ses colonnes d'attaque, vint se mettre à la gauche du 3^e, et repoussa l'ennemi des mamelons qu'il occupait en avant des bois. Le 3^e, bientôt ramené en ligne, appuya ce mouvement, et ces deux régiments parvinrent ainsi à refouler les Autrichiens dans les bois et à s'établir solidement sur le terrain disputé..... »

Après avoir perdu beaucoup de monde et épuisé ses munitions, le 3^e aurait été remplacé en ligne par le 72^e. « Le maréchal Davout, revenu à la division Saint-Hilaire, s'était placé au centre avec un bataillon du 3^e, et se jetait sur tout ce qui essayait de déboucher par les extrémités, ramassant des prisonniers à chaque nouvelle pointe des Autrichiens. »

D'après Thiers, Friant serait entré en ligne à 1 heure de l'après-midi. La division Friant aurait perdu 300 hommes, et la division Saint-Hilaire 1,700. (*Histoire du Consulat et de l'Empire.*)

officier au corps — ; les sergents **ERHARD**, **BEBIN** et **CORBEIL** avaient été blessés après des prodiges de valeur.

Le commandant **LAFITTE** s'était de nouveau distingué : « Il marcha le premier à la tête de son bataillon, et enleva la position ennemie. »

Combat de Schierling ; bataille d'Eckmühl (21, 22 avril 1809).

Les divisions **Saint-Hilaire** et **Friant** bivouaquèrent à **Hausen**, pendant toute la journée du 20 avril. Le lendemain, 21, de très grand matin, elles marchent contre l'armée de l'archiduc **Charles**. **Davout**, avec ses deux divisions, avait pour mission d'occuper l'archiduc, et de favoriser ainsi, en immobilisant la droite des Autrichiens, le mouvement que l'Empereur faisait sur **Landshut**.

Les deux avant-gardes sont aux prises dès le point du jour. **Davout** s'avance, appuyant constamment sa droite (**Saint-Hilaire**) à la **Gross-Laber**, et prolongeant sa gauche (**Friant**) dans les montagnes qui bordent la rive gauche de cette rivière. Toutes les positions sont emportées à la baïonnette. **Friant** enlève le village de **Päring**, **Saint-Hilaire** celui de **Schierling**.

Vers midi, les deux divisions atteignent un petit affluent de la **Laber**, qui, descendant par les villages d'**Ober** et **Unter-Leuchling**, vient se jeter au-dessus d'**Eckmühl**. Les Autrichiens occupaient les hauteurs de la rive gauche avec des forces bien supérieures aux nôtres ; ils avaient, en outre, garni d'une artillerie considérable un plateau de la rive droite. Forts de leur supériorité, ils dirigent plusieurs colonnes d'attaque sur les pentes boisées où nos divisions commençaient à déboucher. Mais, malgré d'opiniâtres efforts, malgré le feu terrible de leur artillerie, ils sont rejetés dans les bois à chaque nouvelle tentative.

La canonnade ne cessa qu'à 10 heures du soir. Depuis une heure déjà, les feux de bivouac de la ligne française étaient allumés, pour bien prouver qu'on était résolu à se maintenir sur la position.

Le bulletin ne parla pas de cette affaire, qui fut pourtant une

des plus chaudes de la campagne : elle n'en fait pas moins grand honneur à Davout et à ses troupes (1).

La division Saint-Hilaire s'était établie au bivouac devant Unter-Leuchling, séparée des Autrichiens par le ravin qui court vers la Gross-Laber. La matinée du lendemain (22 avril) se passa à observer l'ennemi. Vers midi, le canon grondant annonce l'approche de l'aile droite et de l'Empereur. C'était le signal convenu.

La division Saint-Hilaire s'élança, enlève le village d'Ober-Leuchling, puis celui d'Unter-Leuchling, et lutte longtemps pour chasser les Autrichiens du plateau boisé qui domine les deux villages. Elle y réussit enfin, après de grands efforts. L'ennemi est refoulé en désordre sur la chaussée de Ratisbonne ; et les régiments de la division, formés en carrés, repoussent victorieusement les charges désespérées de la cavalerie autrichienne. Friant à gauche, Gudin à droite, n'avaient pas moins de succès. A 7 heures du soir, l'armée de l'archiduc Charles était en pleine retraite.

Le capitaine PRODHOMME et le lieutenant DUROUSSEAU, du 3^e de ligne, avaient été blessés à l'attaque du plateau de Leuchling.

Le commandant LAFITTE y donna de nouvelles preuves de son sang-froid et de sa bravoure : il s'était avancé dans les bois, avec une vingtaine de grenadiers. Il tombe sur un détachement de 100 Autrichiens, un major à leur tête : « Rendez-vous, leur crie le commandant LAFITTE ; vous êtes pris ! » Les Autrichiens, se croyant enveloppés par des forces considérables, se rendirent à cette poignée de braves.

Le 23 avril (jour de la prise de Ratisbonne), le 3^e resta campé sur les hauteurs de la rive droite du Danube. L'Empereur passa en revue, ce jour-là, les troupes de la division Saint-Hilaire, s'arrêtant à chaque régiment, accordant, dans chacun d'eux, une

(1) Thiers appelle cette affaire « *Combat de Schierling* ». Mais il ne parle pas des attaques nombreuses tentées par les Autrichiens, et avance que la fin de la journée se passa en une longue canonnade de part et d'autre. Nous croyons que c'est là une erreur. — D'après lui, la division Friant aurait, ce jour-là, perdu 4,100 hommes ; la division Saint-Hilaire, 300.

dotation à un sous-officier, une dotation plus élevée, avec le titre de baron, à un officier subalterne. « Allons, disait Napoléon, en frappant amicalement sur l'épaule de Saint-Hilaire, tu as voulu le bâton de maréchal : tu l'auras ! » Et certes, il n'avait jamais été si bien mérité.

Tout l'honneur de ces quatre jours de combats (comme aussi la plus grande partie des pertes) était aux divisions Saint-Hilaire et Friant. L'Empereur sut le reconnaître en nommant leur chef, le maréchal Davout, prince d'Eckmühl.

Dans le 3^e de ligne, les capitaines HENRIOZ, BOICHOT et GUY ; les lieutenants CORBIN et BOISSON ; le sous-lieutenant MEILLIER ; les sergents BEBIN, ERHARD et CORBEIL, étaient nommés chevaliers de la Légion d'honneur (1).

Marche sur Vienne ; bataille d'Essling (22 mai 1809).

Le 24 avril, la division Saint-Hilaire, quittant le corps d'armée du maréchal Davout, passait au 2^e corps (maréchal Lannes).

Dans la marche de l'armée sur Vienne, le 3^e de ligne campait le 30 avril près de Burghausen. Le 2 mai, il était à Amstetten ; le 9, à Mautern. Il arrivait, le 11, devant Vienne. Le 18, la division Saint-Hilaire, prête à passer le pont, campait entre Vienne et Ebersdorf.

Le régiment n'eut aucune part à la première journée d'Essling (21 mai).

Le lendemain, 22, tout le corps de Lannes était établi à Essling. Le maréchal, rangeant les divisions Saint-Hilaire, Tharreau et Claparède en colonnes par régiments, commence son mouvement sur le centre de l'armée autrichienne : la division Saint-Hilaire forme « la droite et le marteau du 2^e corps ».

Rien ne résiste à son attaque. La ligne autrichienne se replie d'abord avec régularité ; mais le désordre gagne bientôt les rangs ennemis. La retraite va se changer en déroute, devant les

(1) Nominations du 23 avril 1809.

Français qui s'avancent triomphants dans la vaste plaine, lorsque, à 8 heures du matin, l'Empereur apprend la rupture des ponts. Il faut suspendre l'attaque, revenir sur Essling. La division Saint-Hilaire, assaillie par des forces supérieures, exposée à une effroyable canonnade qui la prend de front et d'écharpe, se reforme en colonnes et, inébranlable, fait face à toutes les attaques. Saint-Hilaire tombe, atteint d'un biscaien.

Lannes se met à la tête de la division et la ramène lentement, se retournant à chaque pas pour arrêter les charges furieuses des Autrichiens ; le brave maréchal devait, à son tour, tomber mortellement frappé sur ce sanglant champ de bataille. Essling, un moment abandonné, fut repris par le général Mouton ; et, grâce à l'héroïque résistance de Masséna, toute l'armée put rentrer dans l'île Lobau, pendant la nuit du 22 au 23 mai.

Le lieutenant DORANGE, le sous-lieutenant JEANNENEY (1), du 3^e de ligne, avaient été tués. Parmi les blessés, citons : le chef de bataillon GRANDIDIER ; les capitaines GADOUX, GOGUEL et STEGER ; les lieutenants DESPLAN (2), BELUZE et GRILLET ; les sous-lieutenants RAVI, RASTEAU, HOURT, LARROQUE, SAGE, ROBERT, COSTE ; le sergent-major DURAFOUR (plus tard officier au corps) ; le sergent ERHARD et le sergent NARÇON (chevaliers de la Légion d'honneur).

(1) Mort le 28, des suites de ses blessures.

(2) DESPLAN (Augustin) s'est toujours signalé par une conduite héroïque : aux armées du Nord et de la Moselle, en 1793 et 1794, particulièrement le 30 septembre 1792, au camp de la Lune, où il fut blessé d'un coup de sabre à la cuisse droite ; le 27 juin 1794, à Fleurus, où il fut blessé d'un coup de lance au bras droit, d'un coup de sabre sur la tête et d'un autre au front.

Sergent-major à la 3^e demi-brigade, nous l'avons vu se distinguer, le 11 avril 1800, à l'affaire de Savone, et obtenir un sabre d'honneur du Premier Consul. Sous-lieutenant le 1^{er} mars 1804, lieutenant le 25 novembre 1806, il combattit avec une rare intrépidité et fut blessé à Friedland ; se signala à Thann, où il reçut un coup de feu à la cuisse droite ; à Essling, où il fut également blessé d'un coup de feu qui lui traversa le pied gauche.

Il fut nommé capitaine le 20 août 1809, fit les campagnes de 1812 et 1813 en Espagne, et fut promu chef de bataillon le 14 septembre 1813.

Ce brave officier quitta l'armée par suite d'admission à la retraite, le 16 juillet 1814.

logne et finit sur les bords du Niemen. Le 3^e arriva à Tilsit le 29 juin ; le traité de paix fut signé le 6 juillet.

La division Verdier fut immédiatement dirigée par Königsberg sur Elbing (13 juillet). Dans la distribution de l'armée en quatre grands commandements, elle devait faire partie du deuxième commandement, aux ordres du maréchal Soult, chargé d'occuper la vieille Prusse jusqu'à l'Oder. Les environs de Danzig lui étaient assignés comme cantonnements : « Elle occupera le pays au delà de deux lieues de rayon, afin de servir sur la Prusse. Elle ne rentrera sur le territoire de Danzig qu'au moment où l'on devra évacuer la Prusse (1). »

À la fin du mois d'août, la division venait cantonner dans l'île de Mozath.

Le 14 novembre, Napoléon répartissait de nouveau les troupes de la Grande Armée en six grands commandements. La division Verdier était dissoute, et le 3^e régiment d'infanterie passa au corps d'armée du maréchal Soult, division Saint-Hilaire (4^e corps, 1^{re} division, 2^e brigade). Il joignit sa nouvelle division le 3 décembre, et cantonna aux environs de Stettin.

Voici sa situation au 15 décembre 1807 :

1^{er} bataillon commandant LARREY, 35 officiers, 700 hommes cantonné à Brudow ;

2^e bataillon commandant MOTTE, 27 officiers, 768 hommes, cantonné à Tassenberg ;

3^e bataillon commandant POISSOT, 23 officiers, 677 hommes, cantonné à Strasbourg.

Le 4^e bataillon (dépôt) commandé par le chef de bataillon GRANDEILLE, était toujours à Strasbourg. Il fournit, vers cette époque, quatre compagnies au corps d'observation des côtes de l'Océan (1^{er} régiment provisoire, 4^e bataillon). Ces quatre compagnies, d'un effectif total de 600 hommes, partirent de Strasbourg le 14 novembre 1807, arriverent le 28 à Mezieres, où elles furent organisées au 3^e division de l'armée des Côtes. Elles furent

(1) Correspondance de Napoléon, ordre du 12 juillet 1807.

ensuite dirigées sur Orléans (11 décembre), puis sur Bayonne (2 janvier 1808), où elles arrivaient le 1^{er} février.

Elles cessèrent bientôt de compter au 3^e par suite de la réorganisation de l'infanterie.

Réorganisation de l'infanterie ; mouvements du 3^e en 1808.

Cette réorganisation fut décrétée le 18 février 1808. Chaque régiment devait compter désormais cinq bataillons, dont quatre de guerre et un de dépôt.

Les bataillons de guerre étaient composés de six compagnies d'égal force (140 hommes) : une de grenadiers, une de voltigeurs, quatre de fusiliers. Le bataillon de dépôt comptait seulement quatre compagnies.

Le 3^e de ligne, ancien régiment à quatre bataillons, soit trente-six compagnies, fut donc organisé à cinq bataillons et n'eut plus que vingt-huit compagnies. Les compagnies en excédent furent versées dans les régiments à trois bataillons ; les cadres supplémentaires revinrent au dépôt.

Cette organisation nouvelle ne fut pas très appréciée dans l'armée ; on sentait trop qu'elle était dictée par la politique seule, par la nécessité d'envoyer constamment des troupes en Espagne, sans paraître diminuer les régiments de la Grande Armée (1).

A cette date va aussi commencer la confusion dans tous les corps, qui auront des détachements un peu partout : en Allemagne, en France, en Espagne ; ainsi, au 1^{er} avril 1808, les trois premiers bataillons du 3^e sont aux environs de Stettin, à la division Saint-Hilaire ; le 4^e bataillon a ses deux compagnies de grenadiers et de voltigeurs à Dantzic, dans la division Oudinot ; ses quatre compagnies de fusiliers comptent à un régiment provisoire du corps d'observation des côtes de l'Océan (3^e régiment provisoire) ; le 5^e bataillon (dépôt) est à Strasbourg.

En août, la division Saint-Hilaire est dirigée sur Berlin. Les bataillons du 3^e campent aux environs.

(1) Berthézène, *Souvenirs militaires*.

L'armée française occupe la Prusse jusqu'au 5 décembre 1808.

A cette époque, il ne resta plus en Allemagne qu'un corps d'observation sous le nom d'armée du Rhin (maréchal Davout). Il fut établi sur la rive gauche de l'Elbe, à l'exception de la division Saint-Hilaire, qui occupa la Poméranie suédoise.

Les trois bataillons du 3^e entrèrent à Stralsund ; ils y furent rejoints, vers la fin de décembre, par les voltigeurs et les grenadiers du 4^e bataillon, venant de Hanau, où ils avaient quitté la division Oudinot.

Sous l'énergique commandement de Davout l'hiver fut employé à perfectionner l'instruction, à réparer l'armement, et, au printemps de 1809, l'armée du Rhin était prête à entrer en campagne.

**Campagne de 1809 ; marche de la division Saint-Hilaire ;
bataille de Thann (19 avril 1809).**

Depuis longtemps l'Autriche pressait fiévreusement ses préparatifs. Tout la poussait à une nouvelle guerre : les instances du cabinet anglais, l'hostilité sourde qui se manifestait contre nous dans l'Allemagne entière et surtout l'absence de Napoléon et d'une bonne partie de l'armée retenue en Espagne par la funeste guerre que la France venait d'entreprendre. Les armées autrichiennes étaient prêtes dès le mois de mars 1809, alors que Napoléon ne pouvait encore leur opposer que le seul corps de Davout. La lenteur de l'archiduc Charles nous sauva.

La division Saint-Hilaire fut transportée avec une merveilleuse rapidité de la Poméranie sur Ratisbonne. Le 3^e de ligne, parti le 6 mars de Stralsund, arrivait le 18 à Magdebourg, où il fut rejoint par 300 hommes venant du dépôt. Il s'y arrêta jusqu'au 24, pour se réapprovisionner en munitions, remplacer les parties de l'armement et de l'équipement jugées défectueuses. Il arrivait le 1^{er} avril à Bamberg et se dirigeait aussitôt sur Ratisbonne.

Les hostilités ne furent dénoncées que le 9 avril ; et, comme pour donner à Napoléon le temps d'accourir et de concentrer

son armée, l'archiduc Charles mit sept jours à se porter de Braunau sur Landshut. Le 17, l'Empereur était à Donauwerth : il envoya aussitôt l'ordre à Davout de venir le rejoindre à Abensberg.

Depuis le 9, le 3^e était campé à Nieder-Windzer, sur la rive gauche du Danube ; il passa sur la rive droite, avec tout le corps d'armée (1), dans la journée du 18. Le lendemain, de très grand matin, Davout commençait son audacieuse marche de flanc devant l'armée de l'archiduc Charles.

Pendant que les équipages, la grosse cavalerie, l'artillerie de réserve gagnaient Abensberg par la chaussée d'Abach, les quatre divisions d'infanterie du 4^e corps s'engageaient dans un petit chemin, qui, à travers les bois, conduit dans une vallée étroite, coupée de ravins et de défilés, où l'on trouve les villages de Sudorf, de Peising, de Salhaupt et de Tengen. Les divisions Morand et Gudin passèrent sans être inquiétées ; mais, sur les 10 ou 11 heures, au moment où la division Saint-Hilaire atteignait le village de Tengen, une fusillade nourrie balaya la route : c'était l'armée autrichienne qui attaquait.

Davout, qui marchait avec la division, lui fit aussitôt prendre position à mi-côte, sur les hauteurs septentrionales de la vallée, et, par un admirable dévouement, « sentant combien ses troupes étaient nécessaires à l'Empereur, loin d'arrêter le mouvement de ses premières divisions, il le hâta de tous ses moyens, et le favorisa efficacement, en appelant sur le point où il se trouvait l'attention et les efforts de l'ennemi (2). » La division Saint-Hilaire, seule, sans artillerie, avait à lutter contre 60,000 Autrichiens !

En face des hauteurs qu'elle occupait, au delà de l'étroit vallon, s'étendait une longue plaine, bordée à droite et à gauche de forêts épaisses. Le fond de la plaine était formé par un étang et une lisière de bois, masquant les hauteurs du village d'Hausen,

(1) L'armée du Rhin était devenue le 3^e corps de l'armée d'Allemagne (division Saint-Hilaire : 4^e division du 3^e corps.)

(2) Berthezène, *Souvenirs militaires*.

Hist. 3^e d'inf.

Un des plus braves sous-officiers du régiment, le sergent PETIT-GUYOT, chevalier de la Légion d'honneur, était au nombre des morts.

Bataille de Wagram (5 et 6 juillet 1809).

La 3^e division du 2^e corps (Oudinot, en remplacement de Lannes) fut, après Essling, commandée par le général Grandjean : mais, par la volonté expresse de Napoléon, on l'appela comme par le passé division Saint-Hilaire, pour honorer la mémoire de son ancien général.

Elle repassa sur la rive droite du Danube, et vint camper à Ebersdorf. Elle y demeurait au repos pendant tout le mois de juin, se réorganisant, attendant que les vastes préparatifs pour le passage du Danube fussent terminés.

Le 3 juillet, elle passait de nouveau dans l'île Lobau, et, avec tout le 2^e corps, s'établissait à l'extrémité orientale de l'île, vis-à-vis le bois de Müllheuten. Les ponts furent jetés dans la nuit du 4 au 5. Les canons de gros calibre, accumulés par l'Empereur dans l'île Lobau, tonnaient sans interruption, criblant de boulets le village d'Enzersdorf ; et, comme pour se mettre à l'unisson, un orage épouvantable, mêlé de vent, de grêle, d'éclairs et de tonnerre, se déchaînait dans les airs.

Le 3^e de ligne passa le Danube vers 3 heures du matin. Quand le soleil parut, annonçant une journée splendide après la plus horrible des nuits, la plus grande partie de l'armée française avait franchi les ponts, et s'étendait dans la plaine, d'Enzersdorf au château de Sachsengang ; les positions fortifiées par l'archiduc Charles (Essling, Aspern) étaient tournées ; et la victoire était acclamée d'avance par nos soldats, aux cris mille fois répétés de : « Vive l'Empereur ! »

Après avoir enlevé le château de Sachsengang, le 2^e corps prit, vers 8 heures, sa place de combat entre les 3^e et 4^e (Davout et Masséna), et marcha dans la direction de Baumersdorf. Il s'arrêtait à Grosshofen, ayant devant lui, en arrière du Russbach (ruisseau étroit, mais très profond), les troupes de Hohen-

zollern qui occupaient Baumersdorf. La journée était alors très avancée ; la bataille ne pouvait guère s'engager que le lendemain.

Napoléon voulut brusquer les choses, faire enlever les hauteurs de Wagram. Oudinot reçut l'ordre d'attaquer Baumersdorf.

La division Grandjean s'élança, appuyée par la division Tharreau. Il était alors 6 h. 1/2 du soir ; la nuit tombait déjà. Une action violente s'engage sur les bords du Russbach. Le 3^e, en première ligne, charge vigoureusement, refoule les Autrichiens, mais vient échouer devant le village. Le commandant MORTE (André) (1) tombe, mortellement frappé.

La lutte se prolongea longtemps, dans l'obscurité, soutenue de part et d'autre avec la même énergie. Dans une charge, le lieutenant 1^{er} porte-aigle CHEVALLIER est tué : le drapeau du régiment va tomber entre les mains de l'ennemi, quand le sous-lieutenant RENAUD (2) s'élança, s'en empare, et bien que blessé d'un coup de feu à la cuisse droite, parvient à l'arracher aux Autrichiens.

Il fallut rétrograder sur Grosshofen, où tout le 2^e corps bivouaquait pendant la nuit.

Le lendemain, 6 juillet, la bataille s'engagea dès 4 heures du

(1) Mort le 21 juin, des suites de ses blessures.

(2) RENAUD (Jean-Jacques) avait obtenu, comme sergent, un fusil d'honneur pour sa belle conduite à La Verreria le 11 avril 1800. Il s'était déjà distingué, comme simple soldat, dans la campagne de 1799 : cerné un jour dans le village d'Erpalo avec vingt de ses camarades, il parvint à se faire jour à travers un ennemi nombreux, et sauva, par son exemple, tout le détachement qui aurait été infailliblement fait prisonnier.

Nommé sous-lieutenant au corps, le 25 juin 1807, en récompense de sa belle conduite à Heilsberg, où il fut blessé d'un coup de feu à la bouche, nous l'avons vu se distinguer de nouveau à Thann, où il reçut un coup de feu à la main droite. Il fut nommé lieutenant 1^{er} porte-aigle le 11 juillet 1810, et capitaine au 46^e régiment le 15 avril 1813.

Dans le 46^e, il prit part à la campagne de Saxe : combattit avec la plus grande intrépidité, et fut blessé d'un coup de feu à l'épaule droite à Kulm, le 30 août 1813. RENAUD donna de nouvelles preuves de son courage et de son dévouement pendant la campagne de 1814. Il obtint sa retraite le 1^{er} août 1814.

matin. Le 2^e corps n'y eut aucune part active jusque vers midi. A ce moment, Davout, à droite, avait prononcé son mouvement vers Neusiedel et prenait en flanc la gauche de l'armée autrichienne : Napoléon envoie à Oudinot l'ordre d'enlever le plateau de Wagram.

Les trois divisions du 2^e corps abordent et enlèvent au pas de course le village de Baumersdorf, si chèrement disputé la veille, et gravissent le plateau, prolongeant la ligne formée à notre droite par le corps du maréchal Davout. La division Tharreau s'empare du village de Wagram ; les divisions Frère et Grandjean, passant à droite du village, abordent les lignes ennemies, baïonnette baissée, et les refoulent victorieusement, malgré leur résistance désespérée.

Macdonald au centre, Masséna à gauche, n'avaient pas moins de succès ; et, à 3 heures, l'armée autrichienne était en pleine retraite, et le nom de Wagram venait s'ajouter à la liste de nos journées mémorables, après Austerlitz, Iéna et Friedland.

Outre le chef de bataillon MORTE et le lieutenant CHEVALLIER, tués, le sous-lieutenant RENAUD, blessé, citons encore, parmi les braves du 3^e blessés les 5 et 6 juillet : le commandant GRANDIER ; les capitaines POLOSSON, GOGUEL, PRODHOMME et THOMAS ; les lieutenants BIPPERT et GRÉVILLOT ; les sous-lieutenants JUNOT, HERBAULT et GEOFFROY.

Le sergent-major MAIRE, chevalier de la Légion d'honneur, était au nombre des morts que le régiment eut à regretter ce jour-là.

Le capitaine POLOSSON s'était particulièrement distingué : il avait eu son cheval tué sous lui, et était grièvement atteint d'un coup de biscaien à la cuisse gauche. Le 15 août 1809, l'Empereur le créait baron, et le nommait chef de bataillon le 20 août suivant.

Le commandant LAFITTE avait eu également un cheval tué sous lui, dans une charge que poussa l'ennemi au delà de ses retranchements : il arriva néanmoins un des premiers au but, après avoir traversé un fossé plein d'eau.

Les sergents MIGEVAND, VAULOUP et SAVARIOT avaient été bles-

sés, après des prodiges de valeur : ils gagnèrent la croix, dans cette journée de Wagram (1).

Cantonnements en Autriche. — Retour en France.

L'armistice de Znaïm (12 juillet) mit fin aux hostilités. Le 3^e de ligne, resté à Wagram, vint, avec tout le corps de Oudinot et la jeune garde, camper dans la plaine de Vienne. Les soldats y furent logés sous des baraques, tenus en haleine par de fréquents exercices : le pays était beau à cette saison de l'année, les vivres abondaient. Le régiment put s'y refaire, compléter ses effectifs par la rentrée successive de ses « petits blessés », par les détachements venant du dépôt.

Le 4^e bataillon avait, à l'armée, ses compagnies de grenadiers et de voltigeurs et deux compagnies de fusiliers. Les hommes furent versés aux trois premiers bataillons, et les officiers devenus disponibles rentrèrent à Strasbourg, allant chercher les recrues qui s'y trouvaient en grand nombre. Le régiment eut, de la sorte, près de 2,400 hommes sous les armes, et se trouva prêt, à la fin de septembre, à recommencer une campagne que rendait possible la lenteur des négociations entamées pour le traité de paix.

Le 6 octobre, les préliminaires étaient signés, et ratifiés le 20. Les différents corps de la Grande Armée commencèrent immédiatement l'évacuation des provinces autrichiennes.

Le 2^e corps (Oudinot) fut dirigé sur Mayence. A part l'ancienne division Saint-Hilaire (général Grandjean), ce corps d'armée n'était composé que de quatrièmes bataillons, appartenant à divers régiments ; il fut donc dissous, par le renvoi de ces bataillons à leurs corps respectifs, et la division Grandjean reçut l'ordre de rentrer en France. Elle partit de Zusmershausen le 27

(1) Furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur au 3^e de ligne : l'adjudant-major MINVILLE ; les capitaines PARISOT, FOUQUIER, PELAPRAT, MOÛSÉCHY, CORDELIER, KREUTZER ; les lieutenants DELAVAL, LOUSTEAU et MAURIN ; les sergents MIGEVAUD, VAULOUR et SAVARIOT. (Nominations du 7 août 1809.)

janvier 1810, et arriva à Strasbourg le 8 février (effectif du 3^e à l'arrivée : 2,025 hommes).

Les cinq bataillons du 3^e régiment se trouvaient réunis.

Les mouvements du dépôt pendant la campagne avaient été assez nombreux. Outre les renforts envoyés aux bataillons de guerre, il avait fourni quelques détachements à différents corps destinés à l'Espagne. Dans l'organisation des demi-brigades pour le renforcement de l'armée d'Allemagne, le 5^e bataillon avait fourni trois compagnies de fusiliers à la 11^e demi-brigade provisoire (1^{er} avril 1809).

Marches et garnisons en France, de 1810 à 1812.

Le régiment ne resta pas longtemps réuni à Strasbourg; les 1^{er}, 2^e et 3^e bataillons en partirent le 26 mars 1810 pour aller à Metz, avec la division Grandjean (1^{er} avril).

Cette division quitta Metz, le 12 avril, pour gagner Reims (19), puis vint de Reims à Paris (2-6 mai); elle y reçut l'ordre de se diriger sur la Manche, pour une expédition que l'Empereur projetait sur l'île de Jersey, où les Anglais avaient accumulé des forces considérables. Parti de Paris le 6 mai, le 3^e de ligne arrive à Valognes le 22.

Il y séjournait (Valognes et environs, Cherbourg) jusqu'au mois d'août (1).

Le 5 août, la division Grandjean était dissoute; et le régiment, quittant Cherbourg le 9, arrivait le 18 à Saint-Malo, pour y tenir garnison jusqu'à nouvel ordre.

Le 3 novembre, les 2^e et 3^e bataillons sont envoyés à Brest, où le 1^{er} bataillon, resté à Saint-Malo, les rejoignait l'année suivante (1811).

(1) Emplacements au 1^{er} juillet 1810 :

1 ^{er} bataillon, commandant	LAPITTE,	à Tourlerville.	} Division Grandjean.
2 ^e — — —	POINSOT,	à Breteville.	
3 ^e — — —	GRANDIDIER,	à Digoville.	
4 ^e — — —	POLOSSON,	à Strasbourg.	
5 ^e et dépôt.....		Id.	

Le 4^e bataillon partit de Strasbourg le 1^{er} juillet 1811, et arriva à Brest le 14 août : il était destiné à renforcer le régiment, à la suite du départ des deux bataillons d'élite pour l'armée d'Espagne (1).

Le 16 septembre 1811, tous les hommes de ce bataillon furent versés dans les compagnies des 1^{er}, 2^e et 3^e bataillons, et le cadre du 4^e bataillon revint à Strasbourg. Il avait l'ordre d'y recevoir, du dépôt général de la 13^e division militaire, 600 conscrits réfractaires, et de se tenir prêt à partir pour l'Allemagne. Un nouvel ordre (en date du 29 octobre) affecta ce bataillon à la place de Strasbourg.

Le 5^e bataillon (dépôt), resté à Strasbourg, reçut l'ordre, le 9 octobre 1811, d'envoyer une de ses compagnies (la 2^e) à Lorient, pour servir à la garde des vaisseaux. Cette compagnie, embarquée sur l'*Eylau*, y tint garnison jusqu'à la fin de l'année 1812.

Les bataillons de Brest fournirent également divers détachements pour la garde des vaisseaux pendant l'année 1811 : un détachement de 108 hommes, embarqué sur le *Golymin* et le *Vétéran*, à Lorient; un détachement provisoire de 97 hommes, pour la garnison du *Nestor*, à Brest; un détachement provisoire de 46 hommes, pour la garnison de la *Pregel*, à Brest; un détachement provisoire de 36 hommes, pour la garnison de la *Revanche*, à Brest.

(1) Voir le chapitre suivant. — *Correspondance de Napoléon*, 18 juin 1811 : « Les quatre compagnies du 4^e bataillon du 3^e, qui restent au dépôt, se compléteront chacune à 200 hommes, et partiront pour Brest, où les hommes seront incorporés dans les trois premiers bataillons. Dans le cours de juillet, deux autres compagnies du 4^e bataillon conduiront 500 autres soldats; de sorte que les trois premiers bataillons recevront 1,300 hommes, ce qui les mettra au complet. »

CHAPITRE XI

Le 3^e régiment d'infanterie en Espagne.

(1811-1813)

Départ des deux bataillons d'élite du 3^e pour l'Espagne. — Situation de l'armée française au nord de l'Espagne; les guérillas. — Affaire de Sanguesa (5 février 1812). — Le 3^e dans la division Abbé : affaires d'Areta, de Bararsoin, du Carascal, etc. — Continuation de la campagne contre les insurgés en 1813 : affaires du Roncal; retraite de l'armée du Nord.

Les 1^{er} et 2^e bataillons (fusiliers) à l'armée du Portugal; — départ des 1^{er} et 2^e bataillons pour l'armée du Portugal; levée du siège de Burgos; bataille de Vittoria.

Le 1^{er} bataillon à l'armée d'Espagne : — le 1^{er} bataillon à l'aile droite de l'armée d'Espagne; marche sur Pampelune. — Affaire de la Bidassoa (31 août 1813); de la Croix-des-Bouquets (7 et 8 octobre). — Bataille de la Nivelle (10 novembre); combats de la Nive (9 et 13 décembre); le bataillon quitte l'armée d'Espagne.

Départ des deux bataillons d'élite du 3^e pour l'Espagne.

Par ordres des 24 mai et 8 juin 1811 (1), l'Empereur avait prescrit la formation, à Bayonne, d'un corps d'observation de réserve, destiné à l'Espagne : le 3^e de ligne fournit, à la 2^e division de ce corps, ses deux bataillons d'élite (compagnies de grenadiers et de voltigeurs) et sa compagnie d'artillerie. Le colonel SCHOBERT commandait ce détachement, ayant avec lui les chefs de bataillon LAFITTE et POINSOT (effectif total : 4,200 hommes).

Les deux bataillons d'élite, venus de Brest à Rennes, partirent de cette ville le 15 juin 1811, arrivèrent à Bayonne le 14 juillet. Ils y prirent un convoi de quarante-huit voitures d'effets d'habillement et de poudre, et l'escortèrent jusqu'à Vittoria (25 juillet) : c'est là qu'ils rejoignirent leur division (général Cafarelli).

La compagnie d'artillerie n'avait quitté Rennes que le 22 juillet; elle arrivait le 20 août à Bayonne, y recevait ses voitures d'équipages et venait ensuite rejoindre les deux bataillons en Espagne.

(1) *Correspondance de Napoléon.*

Après avoir occupé successivement Vittoria, Bilbao, Laredo, le régiment vint, le 12 septembre, à Burgos, où était le quartier général de la division Caffarelli. Il y resta jusqu'à la fin octobre, et forma alors une colonne mobile aux ordres du général de brigade Soulier.

Voici quelle était sa situation au 1^{er} novembre 1811 :

2^e DIVISION DU CORPS D'OBSERVATION DE RÉSERVE (CAFFARELLI),
1^{re} BRIGADE (SOULIER).

3 ^e de ligne.	{	1 ^{er} bat ^{on} d'élite, commandant LAFITTE, 16 officiers, 450 hommes	} colonne	
		2 ^e — — POINSOT, 13 — 474 —		} mobile.
		Compagnie d'artillerie, — 2 — 51 —		

Le colonel SCHOBERT, nommé général de brigade le 6 août, avait quitté le régiment le 6 septembre; il fut remplacé par le colonel DUCOURET (1).

Situation de l'armée française au nord de l'Espagne; les guerillas.

La mission que les deux bataillons d'élite du 3^e allaient avoir à remplir, à la division Caffarelli, consistait à assurer les com-

(1) DUCOURET (Louis), était né à Luxé (Charente), le 2 octobre 1774. Volontaire des vaisseaux de guerre, le 1^{er} janvier 1778; débarqué le 1^{er} mai 1794, il fut nommé lieutenant au 1^{er} bataillon de la Charente le 17 octobre suivant. Capitaine le 28 février 1793; chef de bataillon à la 4^e demi-brigade légère (19 thermidor an VI); major à la 7^e légère (11 brumaire an XII), il fut fait chevalier de la Légion d'honneur le 7 germinal an XIII. Passé major au 114^e de ligne le 28 octobre 1808, il était nommé colonel en second le 4 août 1811, et colonel du 3^e de ligne le 7 septembre de la même année.

Campagnes. — DUCOURET a fait les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord; des ans II, III, IV et V, en Italie; VI, VII, VIII et IX en Egypte. Campagne de 1807 à 1813 à l'armée d'Espagne.

Blessures et actions d'éclat. — Blessé d'un coup de feu à la jambe le 1^{er} mars 1793; forte contusion à la poitrine, à Aboukir; coup de feu au genou le 5 février 1812, à l'affaire de Sanguesa. — Etant sous les ordres du maréchal Moncey, a attaqué l'ennemi, fort de 15,000 hommes, sur les montagnes de l'Abanbreras, et l'a mis en déroute. — A Quarte, Moncey lui ordonna d'enlever un pont protégé par huit pièces de canon; il y parvint en moins de cinq minutes. Le lendemain, à la tête de son régiment, a attaqué Valence, où il perdit 200 hommes.

Le colonel DUCOURET fut tué à l'ennemi, le 31 août 1813 (affaire de la Bidassoa).

munications avec la France, à protéger la marche des convois, et à purger les provinces du Nord (Biscaye, Navarre) des bandes de partisans qui les infestaient. Point de grandes batailles en perspective, mais des marches et des contre-marches dans les montagnes, à travers une population hostile, des combats journaliers contre les guérillas.

De rudes chefs (Longa, Mendizabal, le Marquesito, et surtout l'audacieux Espoz y Mina) étaient à la tête des bandes espagnoles, nous faisant une guerre à mort : vaincus sur un point, ils reparaissent plus loin, toujours plus entreprenants, soutenus et sans cesse ravitaillés en armes et en munitions par les croisières anglaises.

L'exposé suivant (pris dans les journaux de l'époque) du genre de guerre d'Espoz y Mina, donne une idée assez exacte des difficultés que nos bataillons allaient rencontrer en Espagne :

« Les Français ont souvent essayé de s'emparer par surprise de la personne de Mina ; mais leurs tentatives ont toujours été vaines, parce que tous les habitants de la Navarre lui sont dévoués. Il fait fabriquer sa poudre dans une caverne des hautes montagnes. Son hôpital militaire est aussi dans un village retiré ; et chaque fois que les Français arrivent, les paysans s'empressent de transporter les malades et les blessés dans les escarpements de la montagne, où ils viennent ensuite les reprendre, quand les Français sont partis..... Les alcaldes de tous les villages doivent avertir Mina dès que les Français leur ordonnent de préparer des vivres.....

» Mina pourrait facilement réunir 12,000 hommes sous son commandement ; mais il n'en met ordinairement que 4 ou 5,000 sous les armes, nombre qu'il trouve suffisant et plus facile à conduire dans les expéditions rapides. Un enfant de 14 ans lui sert de garde avancée, et dans le genre de guerre qu'il fait, il emploie souvent même les femmes et les vieillards (1). »

(1) Extrait des gazettes espagnoles, tiré de l'*Edimburg annual register*. — Mina a laissé une histoire succincte de sa vie, où il se flatte d'avoir infligé à nos troupes de sanglantes défaites, et énumère complaisamment le nombre de ses

Affaire de Sanguesa (5 février 1812).

Le 27 novembre 1811, la division Caffarelli quittait Burgos pour aller à Saragosse : elle venait remplacer, en Aragon, les troupes du général Reille, envoyées au siège de Valence.

Le 3^e de ligne, resté quelque temps dans le 5^e gouvernement (Burgos), rejoignit la division en Aragon, et continua à compter à la colonne mobile commandée par le général Soulier.

Les partisans s'agitaient beaucoup ; Mina poussait ses bandes jusqu'aux portes de Saragosse, et coupait toutes nos communications avec la France, par Jacca. La situation devenait très grave, quand la prise de Valence vint heureusement rendre disponible une bonne partie des troupes du maréchal Suchet. La division Caffarelli (devenue la 1^{re} division de l'armée du Nord de l'Espagne) reçut l'ordre de rentrer en Navarre.

Soulier, avec sa colonne, forte de 1,300 hommes des 3^e et 105^e de ligne et de 180 cavaliers du 15^e chasseurs, se porta à Sos, pour observer Mina.

Le 5 février 1812, il fut surpris et attaqué, à Sanguesa, par le fameux chef de bande. Mina avait avec lui 5,000 hommes, dont 1,000 cavaliers, et 2 pièces de canon. Le combat fut acharné, de part et d'autre ; nos soldats, malgré l'infériorité du nombre et de la position, luttèrent héroïquement toute la journée, tuant ou mettant hors de combat 700 hommes et 140 chevaux. Le général Soulier ne se décida à battre en retraite sur Sos que lorsqu'il eut épuisé toutes ses munitions : il était blessé de deux coups de feu au bras droit (1).

Le colonel DUCOURET, du 3^e, était parmi les blessés, ainsi que

victoires. Il y a évidemment lieu d'en rabattre beaucoup. Mais, toute exagération à part, il est certain qu'il a été pour les Français un ennemi redoutable. L'histoire complète et véridique de la guerre des partisans, en Navarre, n'a jamais été écrite ; les documents font absolument défaut (même dans la correspondance des armées françaises). Il est donc très difficile de donner un récit détaillé de toutes les affaires que nos troupes eurent avec les guérillas.

(1) De Courcelles, *Biographie du général Soulier*.

les capitaines KREITZER, HENRIC et PRODHOMME ; le lieutenant REGARD ; le chirurgien aide-major HEURTEAUX (1) ; l'adjutant RIGAULT.

On n'a pas parlé de cette affaire de Sanguesa, toute à l'honneur de nos troupes : elle fut cependant une des plus sérieuses contre les partisans. Les deux bataillons du 3^e, forts de 6 à 700 hommes à peine, avaient 61 hommes tués (2), et un nombre de blessés considérable. Parmi les morts, citons le brave caporal CAMMER, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1807.

Le 3^e dans la division Abbé; affaires d'Areta, de Bararsoin, du Carrascal, etc.

Pendant les mois de février, de mars et d'avril 1812, les bataillons du 3^e continuèrent leur chasse aux bandes de Mina, dans la Navarre. Le sous-lieutenant PASCAL fut tué dans une expédition, le 23 mars.

Au 15 avril, l'effectif des présents est de 26 officiers et 772 hommes (en colonne mobile); les deux bataillons sont commandés par les chefs de bataillon DUCOMMUN et TARDY. La compagnie d'artillerie (3 officiers, 50 hommes) est à Pampelune.

Vers cette époque, le général Caffarelli prit le commandement en chef de l'armée du Nord de l'Espagne; la 1^{re} division fut mise aux ordres du général Abbé, nommé gouverneur de la Navarre.

« Ce général, que Mina déclara être le plus redoutable de ses ennemis, agit avec tant de vigueur, qu'après une série d'actions qui eurent lieu les 25, 26 et 28 mai, le chef espagnol, fort maltraité, eut peine à s'échapper par Los Arcos à Guardia, dans la Rioja (3). »

Le pays fut tranquille pour quelque temps; les bataillons du 3^e vinrent tenir garnison à Pampelune (mai et juin).

(1) Mort le 30 mai, des suites de ses blessures.

(2) Registres matricules du corps.

(3) Colonel Napier, *Histoire de la guerre dans la péninsule*.

En juillet, les affaires changent de face : l'escadre anglaise de l'amiral Popham, réunie dans le golfe de Biscaye, attaque nos postes de la côte ; toutes les bandes de partisans opèrent dans les Asturies et la Biscaye : Bilbao même tombe en leur pouvoir.

Le 3^e de ligne, laissant un faible détachement à Pampelune, vint à Vittoria, et compta à la colonne mobile commandée par le général Soulier (1).

Il fallut tout un long mois d'efforts pour réoccuper les postes abandonnés, et rétablir la grande communication avec la France. Le 1^{er} août, le capitaine KREITZER, du 3^e, fut blessé dans une tentative sur Bilbao.

Cependant, Caffarelli, voulant à tout prix reprendre la place, marchait à la tête d'une forte colonne, entra dans Bilbao le 27 août ; la colonne Soulier, partie de Vittoria, avait marché par Orozco, pour rejoindre le général en chef. Le même jour, elle rencontra, à Areta, retranchés dans une position formidable, 5,000 partisans de la bande de Longa et de Mugastequi. Soulier n'avait avec lui que 2,200 hommes ; mais, malgré son infériorité numérique, il ne pouvait refuser le combat. La route, traversant une gorge occupée par Longa, était complètement interceptée vers Bilbao ; et 1,500 hommes, conduits par le chef de partisans Pinto, s'avançaient sur nos derrières.

Deux compagnies de voltigeurs des 3^e et 105^e de ligne commencèrent l'attaque ; un pont barricadé fut enlevé par un bataillon du 28^e. Mais les Espagnols, placés sur deux lignes, écrasaient nos troupes du feu de leur artillerie ; le combat menaçait de traîner en longueur. Soulier fit battre la charge, se lança à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil, sur la position, qui fut nettoyée en un instant.

(1) Situation des présents au 1^{er} août 1812 :

3 ^e élite.	{ 1 ^{er} bataillon..... 2 ^e bataillon..... Compagnie d'artillerie.....	15 officiers, 332 hommes à Vittoria.		
		1	--	46 — Pampelune.
		12	—	352 — Vittoria.
		,	—	52 — Pampelune.
		2	—	52 — Vittoria.
		,	—	4 — Pampelune.

Les partisans, poursuivis jusqu'à 9 heures du soir, perdirent 300 hommes tués, plus de 500 blessés, et laissèrent entre nos mains 40 prisonniers, dont 10 officiers. L'adjudant RIGAULT, du 3^e, avait été de nouveau blessé dans cette affaire, après des prodiges de valeur.

Les bataillons d'élite du 3^e retournèrent à Pampelune, et continuèrent à compter à la division Abbé jusqu'au mois de juillet 1813.

« Cette division, bien qu'abandonnée à elle-même, dans la Navarre, et sans communication avec le reste de l'armée, fit une guerre active et meurtrière. 3,000 Français soutinrent, pendant dix-huit mois, les efforts d'une population entière, qu'il fallait sans cesse contenir et combattre, et résistèrent aux attaques répétées de 8,000 Espagnols de Mina et de toutes les bandes réunies de l'Aragon et de la Castille.

» Combien de traits de bravoure et d'actions d'éclat demeurèrent ignorés, qui, sur un plus grand théâtre, auraient mérité honneurs et récompenses !

» Il ne fut pas même accordé une seule décoration aux braves de cette malheureuse division, dont plus des deux tiers reposent dans les champs de bataille de la Navarre (1). »

Il serait trop long, et d'ailleurs bien difficile, vu l'absence complète des documents, de rapporter toutes les actions contre les partisans ; nous nous bornerons à citer les principales, dans lesquelles des détachements du 3^e ont eu un rôle glorieux.

Le 11 octobre 1812, Abbé, revenant, avec 3,000 hommes, de chercher un convoi de grains à Tafalla, se vit coupé de Pampelune par toutes les forces de Mina, qui avaient pris position au village de Bararsoin, et s'étendaient à droite et à gauche de la route. L'avant-garde française (10^e léger) parvint à s'emparer du village ; les 3^e et 105^e de ligne débusquèrent les troupes

(1) Tissot, *Les Fastes de la Gloire*. Ajoutons que le général Abbé laissa d'excellents souvenirs en Navarre. Le roi Joseph écrivait, en 1834, après un entretien qu'il eut à Londres avec Espoz y Mina : « Il rend le plus éclatant hommage à la probité des généraux Clausel, Foy, Paris, Abbé, de ce dernier surtout, dont la mémoire, dit-il, est vénérée en Navarre. »

espagnoles sur la gauche, et le convoi fila, pendant que 800 hommes du 52^e et deux compagnies du 105^e soutenaient les efforts de Mina sur la droite, et lui infligeaient une sanglante défaite.

Le lieutenant MARIN, du 3^e de ligne, fut tué dans cette affaire ; le lieutenant ERNARD, le sergent BUFFET (plus tard officier au corps) étaient au nombre des blessés.

Quatre jours après, la division se dirigeait sur Puente-la-Reyna ; la route suivie, côtoyait, à droite, un torrent aux bords très escarpés, et était dominée, à gauche, par une chaîne de monticules. La colonne allait atteindre le village de Maniera, lorsqu'elle fut attaquée, sur plusieurs points à la fois, par les partisans de Mina, embusqués sur les hauteurs. Trois forts bataillons espagnols occupaient le plateau, et faisaient sur nos troupes un feu d'autant plus terrible qu'on n'avait malheureusement pris aucune précaution pour s'en garantir.

Les Français, surpris, se jettent en désordre dans le village. La confusion était à son comble, et un désastre inévitable, quand le major Jacquemet, du 52^e, avec l'aide des capitaines de grenadiers SAGE et GERER, du 3^e de ligne, réunit rapidement quelques braves, sur la route, et, montrant la position occupée par les Espagnols : « Camarades, s'écrie-t-il, vous voyez ce plateau ? Tout est perdu si nous ne parvenons à l'enlever ! » Les trois braves officiers s'élancent aussitôt, suivis de 300 hommes, gravissent la montagne sous un feu épouvantable, et, après un combat des plus sanglants, se rendent maîtres du plateau. 4,500 hommes de la division arrivaient à leur secours. Les Français reprennent l'offensive ; et Mina, poursuivi jusqu'à deux lieues du champ de bataille, paya fort cher sa victoire d'un moment.

Cet exploit coûtait la vie au capitaine GERER : « GERER était un des plus intrépides soldats de l'armée ; il mourut à la suite des blessures qu'il avait reçues dans ce combat (1). » Le lieutenant GUY, du 3^e, blessé également, mourut le 20 novembre à Pampelune.

En novembre et en décembre, la division Abbé fit encore

(1) Tissot, *Les Fastes de la Gloire*.

quelques sorties : la plus importante est celle du 16 décembre, où elle ramena heureusement tout un convoi de grains de Tafalla à Pampelune, après une chaude affaire, le 17, avec les partisans, au village de Carrascal et sur les hauteurs de Tirapa.

**Continuation de la campagne contre les insurgés en 1813 ;
affaires du Roncal ; retraite de l'armée du Nord.**

Le 25 janvier 1813, Abbé sortit de Pampelune avec 3,500 hommes, trois canons et un obusier ; il y rentrait le 28, après avoir battu les bandes réunies de Mina et de quelques autres partisans, au nombre d'environ 5,500 hommes, 5 à 600 chevaux et trois pièces de montagne.

« Nos troupes, protégées par un feu d'artillerie des mieux servis, opposèrent la résistance la plus opiniâtre. La perte de l'ennemi peut être évaluée de 7 à 800 hommes et 150 chevaux mis hors de combat ; nous perdîmes 400 hommes, dont plusieurs blessés légèrement (1). »

Le sous-lieutenant DUFAY, du 3^e, fut tué dans cette affaire ; l'adjudant RIGAUT, blessé.

Dans une autre sortie (le 9 février), la garnison de Pampelune lutta toute la journée contre les partisans, sur la route de Tafalla, leur faisant subir des pertes considérables. Les Français n'avaient que dix tués et une centaine de blessés, parmi lesquels le sous-lieutenant BARDIN, du 3^e, qui mourut des suites de ses blessures.

Mais tous ces succès ne servaient à rien, et Abbé, avec ses vaillantes troupes, s'épuisait en efforts stériles. Les bandes espagnoles, puissamment organisées, enhardies par quelques succès partiels sur d'autres points, par la faiblesse même de l'armée du Nord de l'Espagne, qui, disséminée dans une foule de postes et ayant à garder une trop grande étendue de territoire, était dans l'impossibilité absolue de venir à bout des partisans ;

(1) Extrait des situations de l'armée du Nord. — Au 1^{er} janvier 1813, les deux bataillons d'élite du 3^e sont à Pampelune, avec le colonel DUCOURT et le chef de bataillon DUCOMMUN. — 1^{er} bataillon : 9 officiers, 316 hommes présents ; 2^e 7 officiers, 292 hommes ; compagnie d'artillerie, 2 officiers, 53 hommes.

les bandes espagnoles restaient maîtresses de la Navarre et de la Biscaye. Mina, toujours battu, tenait Pampelune étroitement bloquée, faisait sauter les ponts conduisant à Tafalla, et vint même, en février, assiéger et prendre cette place.

Napoléon s'inquiéta de cet état de choses ; il mit le général Clauzel à la tête de l'armée du Nord, avec mission de nettoyer tout le pays et d'assurer la grande communication avec la France ; l'armée de Portugal devait envoyer 20,000 hommes de renfort. Les opérations reprirent aussitôt plus actives.

Le 22 mars 1813, dans une affaire près de Pampelune, à Tichas, le sous-lieutenant DÉCALOGNE est tué ; l'adjutant DUFOUR, blessé.

Le 26 avril, Abbé rencontre, à Santa-Cruz, le bataillon de Cortazas, le défait complètement, lui enlevant tous ses équipages. Il fait sauter, au couvent d'Iruche, un moulin à poudre, détruit des amas de salpêtre trouvés dans les bergeries et plusieurs dépôts de munitions cachés dans la montagne.

Le 28, il découvre, dans les environs de Santa-Cruz, et fait briser 1,000 baïonnettes, 600 lances, 1,200 à 1,500 canons de fusil, et détruit l'hôpital de Santa-Cruz.

En mai (1), Clauzel manœuvre pour chasser du Roncal les bandes de Mina, qui, avec cinq bataillons, tenait tous les passages : Lumbier, Sanguesa, Aoiz, Salvatierra, Ysaba. Parti de Pampelune avec 4,000 hommes, le général Abbé marchait sur Ysaba (point le plus élevé du Roncal). Le 10 mai, il chassait un bataillon d'Aoiz ; le 12, il atteignait Ysaba, où l'on ne trouva que des douaniers.

Mina, convaincu que l'entrée du Roncal était forcée, ne pensa plus qu'à livrer un combat. Dans la nuit du 12 au 13, il réunit ses troupes près d'Ysaba, sur la route de Roncal à Ochagavia.

Le 13, au point du jour, il fut reconnu par Abbé, qui, sans attendre davantage, le fit attaquer de front, le chassa successivement de trois positions différentes, et le mit en déroute. Mina

(1) Situation du 3^e dans la division Abbé au 24 mai 1813 : 15 officiers, 510 hommes.

perdit 1,000 hommes dans cette affaire. Abbé revint le 19 à l'entrée du Roncal, poursuivant un bataillon d'Assura (1).

Cette expédition contribua beaucoup à affaiblir en Navarre le prestige et l'autorité d'Espoz y Mina. Malheureusement, au moment même où l'armée du Nord était victorieuse et détruisait une à une les bandes d'insurgés, les armées françaises faisaient leur retraite sur Burgos et Vittoria. Clauzel, rappelé par le roi Joseph, dut, vers le milieu de juin, réunir ses divisions, et marcher sur Burgos pour y joindre l'armée royale.

La division Abbé était le 18 à Estella, le 19 à Torralba, le 20 vers Logrono. C'est là qu'on apprit l'issue fatale de la bataille de Vittoria.

L'armée du Nord rétrograda sur Tudela, puis sur Saragosse.

Les deux bataillons d'élite du 3^e ne comptaient plus à leur effectif, le 1^{er} juillet 1813, que 7 officiers et 317 hommes présents.

Ils rentrèrent en France par Jacca et le col de Canfranc; et, dans la réorganisation de l'armée d'Espagne, vinrent se fondre avec les 1^{er} et 2^e bataillons de fusiliers (armée du Portugal) pour former le 1^{er} bataillon du 3^e de ligne. Les cadres en excédent (ceux surtout des anciennes compagnies d'élite) furent dirigés sur Strasbourg et de là sur Hambourg, où nous retrouverons les 2^e, 3^e, 4^e, 5^e et 6^e bataillons du régiment.

LES 1^{er} ET 2^e BATAILLONS (FUSILIERS) A L'ARMÉE DE PORTUGAL

**Départ des 1^{er} et 2^e bataillons pour l'armée de Portugal ;
Levée du siège de Burgos ; bataille de Vittoria.**

Les trois premiers bataillons du 3^e de ligne (compagnies de fusiliers) étaient restés à Brest pendant les premiers mois de l'année 1812 ; le 13 mai, ils recevaient l'ordre de faire rentrer tous leurs postes détachés, leurs hommes en garnison sur les

(1) *M nilceur* de 1813, Rapport sur les opérations de l'armée du Nord.

vaisseaux, et de se diriger sur Nantes. Ils arrivèrent à Nantes le 10 juin, à l'effectif de 31 officiers et 1,072 hommes.

Les trois bataillons étaient destinés à passer en Espagne pour y rejoindre l'armée de Portugal ; mais l'effectif trop faible du régiment fit décider l'envoi seulement des deux premiers bataillons. Le 3^e leur passa tous ses hommes disponibles ; ses cadres (4 officiers, 67 hommes) furent renvoyés de Nantes au dépôt, à Strasbourg (12 juin – 19 juillet).

Les 1^{er} et 2^e bataillons, forts de 28 officiers et 993 hommes, partirent de Nantes, le 12 juin 1812, sous le commandement du chef de bataillon Astor, arrivèrent à Bayonne le 7 juillet.

Passés en Espagne, ils firent partie de la 4^e division de l'armée de Portugal (général Sarrut) ; ils rejoignirent cette division à Zerezo, le 18 octobre. A cette époque, ils comptaient 27 officiers et 833 hommes à leur effectif ; les deux plus anciens capitaines, MM. MOËSECHY et PARISOT, commandaient chaque bataillon, sous la direction supérieure du commandant Astor.

Ils participèrent aux opérations de l'armée qui amenèrent, le 21 octobre, la levée du siège de Burgos par les Anglais.

Le 29, ils entraient à Valladolid et campaient au faubourg de la ville, sur la rive droite de la Pisuerga.

Ce fut la fin de la campagne : les divisions de l'armée de Portugal prirent leurs quartiers d'hiver, et ne furent plus occupées, dès lors, qu'à maintenir l'ordre dans leurs cantonnements respectifs, et à faire la chasse aux guérillas.

Les deux bataillons du 3^e sont, le 1^{er} décembre, à Cigales ; le 15, à Paredes ; le 1^{er} janvier 1813, à Palencia ; en mars, à Valladolid. Ils quittèrent alors la 4^e division, et furent placés à la 2^e (général Barbot), 2^e brigade (général Deconchy) : cette brigade partait de Valladolid le 19 mars pour aller renforcer l'armée du Nord de l'Espagne, dans ses opérations contre les insurgés en Navarre et en Biscaye.

Arrivés à Vittoria, les deux bataillons du 3^e reçurent l'ordre de renvoyer en France les cadres du 2^e bataillon : 11 officiers et 37 hommes partirent pour Strasbourg le 11 avril.

Les compagnies de fusiliers restées en Espagne tinrent garnison

à Vittoria, attendant toujours l'arrivée des compagnies d'élite qui comptaient à la division Abbé, dans Pampelune ; c'est ainsi qu'elles se trouvèrent à la bataille de Vittoria, le 21 juin 1813, et eurent une part glorieuse à la belle défense de Reille sur la Zadorra. Elles gardaient le pont du Durana (avec les Espagnols du général Casapelccia) (1) et firent une superbe retraite sur Salvatierra par le bois de Betono et le village d'Arbulo. Le capitaine Honor fut blessé dans cette journée.

Revenues sur la Bidassoa avec les troupes du général Reille, elles furent, en juillet, rejointes par le colonel Ducouret et les compagnies d'élite, et contribuèrent à la réorganisation du 1^{er} bataillon du 3^e de ligne.

LE 1^{er} BATAILLON A L'ARMÉE D'ESPAGNE

Le 1^{er} bataillon à l'aile droite de l'armée d'Espagne ; marche sur Pampelune.

Le 1^{er} bataillon, réorganisé à l'effectif de 23 officiers et 800 hommes, compta à l'aile droite de l'armée d'Espagne (général Reille), 7^e division (général Maucune), 1^{re} brigade (général Pinoteau) : il était commandé par le colonel Ducouret et le chef de bataillon Astor.

Le plan du nouveau général en chef, Soult, était d'aborder l'aile droite des alliés par une brusque attaque, et de forcer Wellington à s'éloigner des frontières de la France, en abandonnant le siège de Pampelune. Les trois divisions de l'aile droite quittèrent, le 20 juillet, leurs emplacements de la Bidassoa inférieure pour se porter à Saint-Jean-Pied-de-Port par Saint-Jean-de-Luz et Cambo.

La marche se fit par un temps épouvantable et de très mauvais chemins ; les troupes de Reille n'arrivèrent que le 22, très tard, à Saint-Jean-Pied-de-Port. Elles devaient emporter avec elles quatre jours de vivres ; la farine fut distribuée aux régi-

(1) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

ments, et l'on employa la journée du 23 et le matin du 24 à fabriquer le pain.

Le 24, à midi, les divisions allaient bivouaquer à Arvola; un violent orage retarda leur mouvement. Le 25, Reille se porte sur Lindouz « en suivant une crête boisée qui n'a pas plus de 30 pas de large ». Les renforts ennemis accouraient de tous côtés, par Roncevaux et Burguete. Les 1^{re} et 7^e divisions ne furent réunies à Archistoz qu'à 5 heures du soir : il était trop tard ; la surprise de l'armée alliée était devenue impossible.

Le 26, après avoir occupé Lindouz, Ibagneta et Roncevaux, les divisions de l'aile droite bivouaquèrent entre Biscarette et Linzoain ; le 27, elles se dirigeaient sur Pampelune par la rive gauche de l'Engui ; les 7^e et 9^e divisions entraient à Iros. Après un combat peu meurtrier, le 28, l'aile droite resta immobile le 29 : les vivres commençaient à manquer, et des détachements d'hommes armés fouillaient les villages sans trouver aucune nourriture.

Le 30, à 1 heure du matin, la 7^e division occupait Sorauren. Tous les efforts des Français vinrent échouer contre les formidables positions des alliés. Il fallut battre en retraite.

Les troupes de Reille bivouaquèrent entre Olague et Lizasso, se portèrent, le 31, sur San-Estevan, par le col de Dona-Maria, et occupèrent Sumbilla. Elles atteignirent Echalar le 1^{er} août, et vinrent, le 3, se concentrer à Saint-Jean-de-Luz. La pluie, les brouillards, le défaut d'ensemble dans les mouvements des ailes de l'armée, avaient fait échouer le plan du maréchal Soult, dont la réussite nous eût fait rentrer victorieux en Espagne.

Affaire de la Bidassoa (31 août 1813) ; de la Croix-des-Bouquets (7 et 8 octobre).

Revenu au camp devant Hendaye, le bataillon du 3^e de ligne y resta pendant tout le mois d'août, se fortifiant dans ses positions et sans engager aucune opération : le capitaine MOURGUES fut blessé, le 7 août, dans une reconnaissance. L'effectif, au 10 août, était encore de 752 hommes.

Vers la fin du mois, Soult se décida à tenter un nouvel effort pour dégager Saint-Sébastien. Le 30 au soir, la division Maucune se concentre à Urugne, et passe à gué la Bidassoa, le 31, au point du jour, à une demi-lieue au-dessus de l'île de la Conférence. Elle s'empare d'une position isolée au bas de la montagne de Saint-Martial.

La brigade Pinoteau, dont faisait partie le 3^e de ligne, reçoit l'ordre de gagner la gauche de la ligne ennemie, en suivant le contrefort qui se détache du mont Saint-Martial et vient aboutir à la Bidassoa, entre Biriadou et le pas de Béhobie. « Lancés en tirailleurs et parvenus dans cet ordre sur la crête des hauteurs, les Français se trouvent bientôt engagés contre des masses compactes et supérieures en nombre, dont ils ne peuvent soutenir le choc. Nos troupes, malgré des preuves d'une grande bravoure, se replient sur la rivière (1). »

Le bataillon du 3^e repassa la Bidassoa, et revint prendre ses positions au camp d'Hendaye. Il avait été fort éprouvé dans cette journée : le brave colonel DUCOURET et le lieutenant FRISARD étaient au nombre des morts ; parmi les blessés, très nombreux, citons le capitaine NARÇON ; les lieutenants GRACIAS et SAINT-OMER.

Le mois de septembre se passa sans événement remarquable ; les deux armées restaient en présence sur les deux rives de la Bidassoa.

Le 7 octobre, alors que les Français étaient dans la plus complète sécurité, Wellington dirige des forces considérables contre notre aile droite. Les ennemis, descendus pendant la nuit du mont Saint-Martial, passent à gué la Bidassoa et tombent sur la division Maucune, qui, malgré une belle résistance, est forcée de céder au nombre, de rétrograder sur Urugne, laissant au pouvoir des alliés la forte position de la Croix-des-Bouquets. La 8^e division, de son côté, est repoussée de la redoute de La Baïonnette. Après s'être battue pendant les journées des 8 et 9 octobre, l'armée d'Espagne établit sa nouvelle ligne de défense en avant de La Nivelle.

(1) Lapèno, *Campagnes de 1813 et 1814*.

Ces trois jours de combat coûtaient au 3^e de ligne le capitaine LARROQUE, le lieutenant adjudant-major LEDUC, les lieutenants GRACIAS et MICHEL, tués. Le lieutenant SAGOT, le sous-lieutenant THIÉBAUD, étaient parmi les blessés.

Bataille de La Nivelles (10 novembre); combats de La Nive (9-13 décembre); le bataillon quitte l'armée d'Espagne.

Le bataillon se trouvait, le 15 octobre, réduit à 12 officiers et 538 hommes. Mais les conscrits des classes antérieures à 1814, levés spécialement pour l'armée d'Espagne, arrivaient sur les Pyrénées : le 3^e en reçut 137 (16 octobre) et prit position en avant de Sibourre.

Le 10 novembre, l'ennemi attaquait sur toute la ligne ; mais, bien que supérieur en nombre, il n'eut aucun succès à l'aile droite, où était la 7^e division. Reille, découvert par la retraite du centre et de la gauche, fut néanmoins obligé d'abandonner ses positions. Les affaires des 10, 11 et 12 novembre ramenèrent l'armée française sur la ligne de La Nive : le bataillon du 3^e n'y avait eu que 2 officiers blessés (dont le sous-lieutenant NAUDIN); il vint s'établir en avant d'Anglet (1).

Le 23 novembre, le général Leval prenait le commandement de la 7^e division.

Du 9 au 13 décembre, une nouvelle bataille força l'armée à rétrograder sur l'Adour et le camp retranché de Bayonne. La division Leval se distinguait, le 9, en résistant énergiquement, sur le plateau de Plaisance, aux attaques de deux divisions de Hope et d'une brigade portugaise. Le 10, Reille, avec les 7^e et 9^e divisions, attaqua le bois de Barouillet, après avoir chassé d'Anglet les Portugais de Campbell; « mais obligé de marcher le long d'un plateau étroit, resserré de chaque côté par un marais, il ne put engager que deux brigades seulement par la grande route, et les pluies de la nuit avaient tellement gâté les chemins de traverse, qu'il était midi avant que

(1) Napier, *Histoire de la guerre dans la Péninsule*.

les Français eussent entièrement formé leur ligne de bataille. Ce retard sauva les alliés (1) ».

Les brigades furent repoussées. Le 3^e de ligne avait eu, dans ces engagements, 1 officier tué (le lieutenant DUFOUR) et trois blessés, parmi lesquels le lieutenant DAVID; dans les rangs de la troupe, 1 homme tué et 30 blessés.

Ce fut la dernière affaire que le 3^e de ligne eut à soutenir à l'armée d'Espagne. Rentré dans le camp retranché de Bayonne, le bataillon fut, dans les premiers jours de janvier 1814, désigné pour faire partie de la réserve de Paris.

Il partit de Peyrchorade, le 22 janvier, pour sa nouvelle destination; il était alors commandé par le chef de bataillon BRIBES. Des moyens de transport, préparés dès Mont-de-Marsan, devaient lui permettre de tripler ses étapes.

Il allait représenter le régiment dans cette admirable et suprême lutte de Napoléon contre les masses victorieuses de ses ennemis, et faire, au 7^e corps, « la campagne de France ».

(1) Napier, *Histoire de la guerre dans la Péninsule*.

CHAPITRE XII

Le 3^e régiment d'infanterie en Allemagne et en France ; campagnes de 1813-1814. — La 1^{re} Restauration et les Cent-Jours ; campagne de 1815.

Mouvements des bataillons en 1812 et 1813. — Détail des opérations : retraite de la Grande Armée; le 4^e bataillon à Dantzig et à Wiltemberg. — Le 3^e régiment dans la 32^e division militaire (Hambourg). — Reprise des hostilités; combat de Göhrde (16 septembre 1813). — Siège de Hambourg.

Le 1^{er} bataillon en France; campagne de 1814: — le 1^{er} bataillon au 7^e corps de la Grande Armée; combat de Bar-sur-Aube (27 février). — Retraite sur Provins; affaires des 14, 15 et 16 mars. — Second combat d'Arcis-sur-Aube (21 mars); fin de la campagne).

La première Restauration et les Cent-Jours; campagne de 1815: — le régiment du Dauphin; garnisons en 1814 et 1815. — Le 3^e de ligne au 2^e corps de l'armée du Nord; commencement des hostilités. — Affaire des Quatre-Bras (16 juin 1815). — Bataille de Waterloo (18 juin 1815). — Retraite sur la Loire; licenciement du 3^e de ligne.

Mouvements des bataillons en 1812 et 1813.

Avant de retracer la campagne de 1813 en Allemagne, il est nécessaire, pour la clarté même du récit et pour éviter toute confusion, de résumer à l'avance les mouvements des divers bataillons du 3^e en 1812 et 1813.

Le 4^e bataillon du 3^e de ligne, qui, complété à 600 hommes, avait été affecté au service de la place de Strasbourg en octobre 1811, partit de Strasbourg le 5 mai 1812, pour se rendre à Erfürth. Il y arriva le 24, et fit partie de la 2^e division de réserve, brigade d'Erfürth, aux ordres du général Heudelet (1).

(1) Brigade d'Erfürth, composée de : 1 bataillon du 3^e, 1 du 105^e, 2 du 29^e et du régiment de marche de Paris. « Cela fera sur ce point, écrivait Napoléon le 18 mai, une réserve qui pourra se porter partout où il sera nécessaire. »

Le 4 juillet, les divisions de réserve de la Grande Armée constituaient le 11^e corps d'armée (maréchal Augereau): le bataillon compta, dans le 11^e corps, à la 34^e division (général Morand), 1^{re} brigade (général Cosson) (1) qui, en août, reçut l'ordre de marcher vers la Poméranie suédoise. Il arrivait à Stralsund le 28 août, et, le 17 septembre, gagnait Königsberg, où il arriva le 21. Son effectif, au 30 septembre, est de 14 officiers et 486 hommes. Il était commandé par le commandant POLOSSON.

Le 3^e bataillon (que nous avons vu arriver à Nantes le 10 juin 1812) avait servi à compléter les 1^{er} et 2^e bataillons, passés à l'armée de Portugal. Le cadre (4 officiers, 67 hommes) partit de Nantes le 12 juin, et arriva à Strasbourg le 19 juillet. Le bataillon fut reconstitué avec les conscrits reçus au dépôt; il devait servir à organiser une nouvelle brigade d'Erfürth. Les 1^{re} et 2^e compagnies quittèrent Strasbourg le 21 septembre, et, après un séjour à Mayence, arrivèrent à Erfürth le 3 octobre; la 4^e compagnie, dont le cadre était allé chercher des recrues à Wesel, y arriva le 15 octobre; la 3^e compagnie ne partit de Strasbourg que le 17 octobre, s'arrêta le 20 à Mayence, et rejoignit les trois autres à Erfürth vers la fin du mois de novembre.

Le bataillon quittait Erfürth le 12 décembre (laissant une compagnie, la 4^e, 2 officiers et 127 hommes, à la garde de la citadelle) et vint à Königsberg compter, avec le 4^e bataillon, à la 34^e division de la Grande Armée (10 janvier 1813), puis à la 31^e division du 11^e corps.

Le 5^e bataillon, à Strasbourg, recevait journellement et instruisait les conscrits. Sa 2^e compagnie, détachée à Lorient pour la garnison de l'*Eylau*, fut débarquée en novembre 1812, et dirigée sur l'Allemagne avec le bataillon dit « bataillon de marche de Brest » (2). Partie de Rennes le 1^{er} décembre, elle

(1) C'était l'ancienne brigade d'Erfürth, qui fut reconstituée immédiatement (avec le 3^e bataillon du 3^e de ligne.) (*Correspondance de Napoléon*, 22 juillet 1812.)

(2) Ce bataillon de marche de Brest était composé de tous les détachements débarqués des vaisseaux.

arrivait le 10 janvier 1813 à Mayence ; en février, elle gagnait Spandau, allait verser ses hommes aux 3^e et 4^e bataillons ; puis, les cadres retournèrent au dépôt.

Le 5^e bataillon, fort, en janvier 1813, de 1,378 hommes, se dédoubla pour former un 6^e bataillon, destiné à la défense de la 32^e division militaire (Hambourg). Ce 6^e bataillon (4 officiers, 836 hommes) quitta Strasbourg le 21 février 1813 et arriva à Hambourg le 1^{er} avril.

Cependant, la faiblesse des deux bataillons de l'armée (3^e, 4^e) fit donner l'ordre de les réduire à un seul bataillon (1). Le doublement opéré, les cadres du 3^e bataillon, restés disponibles, rentrèrent au dépôt, en avril.

Le 6 juin, les quatre compagnies de fusiliers du 2^e bataillon (cadres : 10 officiers, 62 hommes) arrivaient également à Strasbourg, rentrant de l'armée de Portugal.

Les 2^e, 3^e et 5^e bataillons, organisés à Strasbourg avec les conscrits de 1814 et des six classes antérieures, partirent successivement, en juin et juillet, se dirigeant sur Hambourg ; il ne resta au dépôt qu'un piquet du 3^e de ligne, pour recevoir les conscrits non encore arrivés.

Le 4^e bataillon, envoyé en garnison à Wittemberg, quitta cette ville en juin pour se rendre à Hambourg ; un détachement de ce bataillon (qui était resté à la 34^e division) était enfermé dans Dantzig : il compta, pour ordre, au 5^e bataillon (2). Et, le 21 août 1813, les bataillons du régiment étaient ainsi répartis :

				PRÉSENTS	
				Officiers.	Hommes.
1 ^{re} partie de la 50 ^e division, marchant à la suite du 13 ^e corps d'armée.)	2 ^e bataillon, commandant	LECANNUT	40	434	
		3 ^e — — — —	DUGOMMUN	7	492
		4 ^e — — — —	CLÉMENT	5	510
		6 ^e — — — —	PETIT-GUYOT . . .	10	806

(1) *Correspondance de Napoléon*, 25 janvier 1813.

(2) *Correspondance de Napoléon*, 12 avril 1813 : « Les compagnies que ce régiment a à Dantzig seront portées dans le 5^e bataillon, afin que les bataillons qu'il a dans la division de Hambourg aient six compagnies. » (Le 5^e bataillon était encore à Strasbourg à cette époque.)

**Détail des opérations : retraite de la Grande Armée;
le 4^e bataillon à Dantzig et à Wittemberg.**

Dans les premiers jours du mois de décembre 1812, les débris de la Grande Armée arrivaient à Wilna, après la désastreuse retraite de Russie. Le 4^e bataillon du 3^e de ligne dut, à cette époque, quitter Königsberg, et s'avancer vers le Niémen, pour essayer d'arrêter la poursuite des Russes, ou tout au moins de protéger la retraite de l'armée française : le capitaine STEGER est tué le 10 décembre, le capitaine PETIT-GUYOT blessé le 12, aux environs de Wilna.

Mais les forces laissées en Allemagne, suffisantes pour maintenir l'ordre dans le pays, pour assurer les communications avec la France, étaient impuissantes devant l'invasion russe : elles furent disloquées, entraînés en désordre dans le grand mouvement de reflux qui ramenait la Grande Armée du Niémen sur la Vistule, de la Vistule sur l'Oder, de l'Oder sur l'Elbe. Une partie du 4^e bataillon (6 officiers, 73 hommes) se jeta dans Dantzig, avec Rapp, et y soutint le siège mémorable qui devait se prolonger jusqu'au 28 novembre 1813.

Ce détachement (formé en bataillon avec des détachements de plusieurs autres corps) comptait à la 34^e division, commandée par le général Franceschi (1) (général de brigade Devilliers). Il prit part aux combats des 5 et 24 mars, du 27 avril, du 9 juin, etc. Les hostilités, suspendues en juin par suite de l'armistice, étaient reprises le 24 août.

Dans la grande attaque du 3 septembre, parmi les militaires de toutes armes que leur zèle porta aux batteries, nous relevons, dans le journal du siège, le nom du caporal DUBOIS, du 3^e de ligne, « qui a toujours pointé, toujours touché (plus de dix fois) et coulé une chaloupe canonnière de l'ennemi ».

La brave garnison de Dantzig, décimée par les maladies, par le feu de l'ennemi, après avoir épuisé tous les moyens de résis-

(1) Mort pendant le siège, et remplacé par le général Bachelu.

tance, se rendit, ayant réclamé et obtenu les honneurs de la guerre : elle fut, au mépris de la capitulation, envoyée prisonnière en Russie.

La fraction du 4^e bataillon du 3^e de ligne, restée à l'armée, compta, avec le 3^e bataillon, à la 31^e division, 11^e corps d'armée (janvier 1813). Les deux bataillons, d'un effectif trop faible, furent fondus en un seul bataillon ; les cadres du 3^e bataillon rentrèrent au dépôt, à Strasbourg, et le nouveau 4^e bataillon, reconstitué, fut envoyé en garnison à Wittemberg, où commandait le général Lapoype (mars).

La place fut investie le 1^{er} avril ; elle offrait de médiocres défenses, et sa garnison était à peine de 1,500 hommes.

Lapoype n'en répondit pas moins, d'une façon toute militaire et bien française, à la sommation que Wittgenstein lui faisait de se rendre, et repoussa victorieusement, pendant un mois, toutes les attaques des assiégeants. Les succès de Napoléon à Weissenfels et à Lutzen ne tardaient pas à le délivrer (6 mai).

Le capitaine MINVIELLE, du 3^e de ligne, s'était distingué pendant toute la durée du blocus : Lapoype signala à l'Empereur la belle conduite de cet officier, et le proposa pour officier de la Légion d'honneur. Par suite d'une erreur, le capitaine MINVIELLE, chevalier du 7 août 1809, fut de nouveau nommé chevalier de la Légion d'honneur le 18 mai 1813 (1).

Le 3^e régiment dans la 32^e division militaire (Hambourg).

Dans les premières semaines du mois de mars 1813, la ville de Hambourg, occupée par le général Carra-Saint-Cyr, s'était insurgée contre les Français. Trop faible pour réprimer le mouvement, la petite garnison avait battu en retraite sur Brême ; et les Russes avaient immédiatement pris possession de la ville.

Napoléon attachait une extrême importance à la conservation

(1) Le capitaine MINVIELLE quitta le service en 1814. Dans les nominations de chevalier de Saint-Louis, du 11 octobre 1814, figure le nom de MINVIELLE (Jean-Baptiste), ancien officier (*Moniteur*).

du bas Elbe et de Hambourg, chef-lieu de la 32^e division militaire; il chargea le maréchal Davout d'aller les reconquérir.

Le 17 mars, le général Vandamme recevait l'ordre d'aller, à Wesel, prendre le commandement de deux divisions d'infanterie en formation, et d'une troisième division, dite « de réserve », dans laquelle entraient le 6^e bataillon du 3^e de ligne (parti le 21 février de Strasbourg, et qui s'était complété, à Wesel, par l'arrivée de quelques renforts). Ces forces marchèrent sur la 32^e division militaire, par Munster, Osnabrück et Brême.

Le 30 mai, après toute une série d'opérations sur le bas Elbe, Davout et Vandamme entraient dans Hambourg, évacué par les Russes. Profitant de l'armistice de Pleisswitz, qui suspendait les hostilités, le maréchal s'occupa aussitôt de l'organisation du 13^e corps, affecté à la défense de la 32^e division militaire, et de la 50^e division, dite de « Hambourg », destinée à la garnison de la place (1).

Le 3^e de ligne était désigné pour faire partie de la 50^e division. Il avait déjà à Hambourg son 6^e bataillon : le 4^e bataillon y vint de Wittemberg, vers la fin du mois de juin; le 3^e bataillon arriva de Strasbourg dans les premiers jours de juillet; les 2^e et 5^e bataillons, partis les derniers de Strasbourg, étaient à Wesel le 7 juillet, et arrivaient le 22 à Hambourg.

Reprise des hostilités ; combat de Göhrde (16 septembre 1813).

L'armistice fut dénoncé le 12 août; les hostilités devaient reprendre le 17. Le rôle du maréchal Davout était de favoriser, en occupant les Suédois et les troupes du comte de Walmoden, le mouvement que le duc de Reggio faisait sur Berlin.

Les 3^e, 4^e et 6^e bataillons du 3^e, campés à Schiffbeck avec la

(1) Bien que la 50^e division fût spécialement destinée à fournir la garnison de la place, l'Empereur recommandait à Davout de s'en servir dans ses opérations actives : cela explique les 1^{re} et 2^e parties de cette division.

50^e division, se mirent en marche le 18 août, se dirigeant sur Wittenbourg. Le 23, tout le corps de Davout était établi de Wismar à Schwerin ; la 50^e division campait en arrière de Schwerin. Le 2^e bataillon du 3^e de ligne était à Lauenbourg avec le général Pécheux ; le 5^e faisait partie de la garnison de Hambourg (2^e partie de la 50^e division).

Jusqu'à la fin du mois, on resta dans cette position, attendant des nouvelles de la Grande Armée. Les mouvements des ennemis sur notre droite faisaient prévoir un échec des Français dans leur tentative sur Berlin ; cette hypothèse fut pleinement confirmée le 31 : Davout apprit, ce jour-là, la défaite et la retraite du duc de Reggio.

Ne songeant plus dès lors qu'à couvrir Hambourg, le Holstein, et toute la 32^e division militaire, il vint occuper, en arrière, une ligne plus rapprochée et plus forte, celle de la Stecknitz, de Lübeck à Lauenbourg. La 50^e division se porta de Schmilau à Lübeck.

Les trois bataillons du 3^e restèrent baraqués dans cette place jusqu'au 10 septembre. Ils en partaient à cette date, avec la batterie légère de la 50^e division, et gagnaient Möllen, où ils arrivèrent la nuit. Le lendemain, 11, ils continuaient leur route sur Zollenspicken et Winsen, et rejoignaient, le 12, le 2^e bataillon.

Le général Pécheux prit le commandement des quatre bataillons du 3^e, auxquels se joignirent un bataillon du 105^e, une trentaine de dragons, et les six pièces de la batterie légère : il avait pour instruction de se porter sur Lünebourg avec son détachement, et d'aller prendre position entre Dahlenbourg et la forêt de Gohrde.

Voici ce qui avait motivé ce mouvement : le maréchal Davout avait appris qu'un grand convoi de poudre se dirigeait de Minden sur Magdebourg ; informé, d'autre part, que l'ennemi avait jeté un pont à Domitz et semblait se disposer à attaquer ce convoi, « pour faire une diversion, il fit courir le bruit qu'il dirigeait, par la rive gauche de l'Elbe, une division de 10,000 hommes et seize bouches à feu ; et, en réalité, il ne portait à Lünebourg que le général Pécheux avec cinq bataillons et six bouches à feu....

Il informait en même temps, le 13 septembre, le gouverneur de Magdebourg du mouvement réel du général Pécheux (1). »

La lettre du prince d'Eckmühl tomba, malheureusement, aux mains de l'ennemi ; le comte de Walmoden, instruit de la marche et des forces de Pécheux, dirigea contre lui 12,000 hommes (dont 4 à 5,000 cavaliers) et vingt pièces d'artillerie.

Pécheux, avec son détachement fort d'environ 3,000 hommes, était venu le 13 à Lunebourg, et y était resté toute la journée du 14. Le 15, il se porta sur Dahlenbourg. Vers 3 heures, un piquet de cavalerie, qu'on découvrit dans un bois, lui donna l'éveil ; il vint, dans la nuit du 15 au 16, prendre position en avant de la forêt de Göhrde (entre Göhrde et Eichdorf, à environ sept lieues de Lunebourg) et lança aussitôt ses cavaliers en reconnaissance dans la forêt, très étendue et percée de chemins en tous sens. Ces premières patrouilles ne découvrirent rien.

Sur les 7 heures du matin, quelques partis de cosaques et de hussards ennemis se montrèrent au loin, échangeant quelques coups de fusil avec les avant-postes ; à 8 heures, leur nombre augmenta. Rien cependant ne faisait encore prévoir l'approche de forces considérables. Pécheux se contenta de détacher trois compagnies de voltigeurs du 3^e de ligne pour soutenir l'escarmouche.

Nos compagnies étaient à peine engagées, que Walmoden, avec ses 12,000 hommes, ses vingt pièces d'artillerie, débouche de la forêt par toutes les routes, et entoure le petit corps français ; il était alors environ 11 heures du matin. Le général Pécheux, se voyant enveloppé, essaie de battre en retraite sur l'Elbe ; mais il était coupé sur ce point, comme sur tous les autres. Il prend le parti de se défendre sur place, jusqu'à ce que la nuit lui permette d'échapper.

Les quatre bataillons du 3^e et le bataillon du 105^e ne comprenaient guère que des conscrits des dernières levées, instruits à la hâte, très inexpérimentés, trop jeunes pour la plupart, et déjà fatigués par une longue marche ; mais, à défaut d'expérience, ils

(1) De Mazade, *Correspondance du général Davout*.

montraient une résolution indomptable. Il y avait, de plus, l'appoint sérieux des compagnies d'élite du 3^e (cadres arrivés le 6 à Hambourg, et qui avaient rejoint Pécheux le 11, à Winsen).

Le général arrête aussitôt ses dispositions : chaque bataillon se forme en carré, l'artillerie est placée dans les intervalles, et l'on attend l'ennemi de pied ferme.

Sept fois la cavalerie anglaise, russe et prussienne, chargea ; sept fois, elle fut reçue sur les baïonnettes de nos soldats, refoulée en désordre. L'infanterie ennemie, n'osant aborder ces terribles carrés, se bornait à une fusillade très vive ; vingt pièces de canon vomissaient les boulets et la mitraille à demi-portée de fusil. Mais ni cette pluie de fer, qui tombait sans interruption, ni les charges répétées de la cavalerie, ne purent entamer un seul carré.

La combat se soutint ainsi de 11 heures du matin à 6 heures du soir.

Les munitions commençaient à manquer ; et nos carrés, silencieux maintenant, mais toujours hérissés de baïonnettes inabordable, fondaient peu à peu, sous le feu de l'ennemi qui redoublait de violence. La nuit tombait.

Le général Pécheux, réunissant alors ses six pièces d'artillerie, fit une trouée dans la colonne établie sur ses derrières, et passa au travers avec tout ce qui lui restait de monde, abandonnant son matériel, mais ramenant une bonne partie de ses blessés et de ses équipages. « Il est presque impossible de croire, écrivait le préfet des Bouches-de-l'Elbe (1), que 3,000 hommes d'infanterie aient soutenu, pendant six heures, un combat en rase campagne contre 5,000 cavaliers, 6 à 7,000 fantassins et vingt pièces d'artillerie ; et, cependant, rien n'est plus vrai que ce fait d'armes, qui honore à la fois le général et ses soldats. »

Le maréchal Davout, dans un ordre du jour daté de Ratzebourg, porta à la connaissance de l'armée l'admirable conduite des 3^e et 105^e de ligne. Il écrivait, le 30 septembre, au général Pé-

(1) C'est à cette lettre du préfet des Bouches-de l'Elbe que nous avons emprunté les détails de ce combat héroïque.

cheux : « Avec les forces que vous avez eu à combattre, il a fallu que vous eussiez déployé beaucoup de fermeté et d'habileté. Je regarde comme de mon devoir de mettre votre conduite et celle de votre troupe sous les yeux de notre souverain... Faites connaître aux officiers et soldats le contenu de ma lettre, et faites-moi un rapport sur ceux qui se sont le plus particulièrement distingués. J'enverrai ce rapport en original à l'Empereur (1). »

Le 3^e de ligne avait perdu plus de 1,000 hommes tués, blessés ou prisonniers ! Citons, parmi les morts de cette glorieuse journée : le chef de bataillon PETIT-GUYOT ; le capitaine ISSELIN, un des plus vieux et des plus braves officiers du régiment ; le lieutenant JOUBERT ; le sergent BÉGUE (chevalier de la Légion d'honneur depuis 1807). Parmi les blessés : le major CHAVANNES, qui commandait le régiment ; le capitaine DUROUSSEAU, qui fut renversé et foulé par une charge de cavalerie ; le capitaine PARISOT ; le lieutenant JEANDIN ; le sous-aide-chirurgien TRABER. Dix officiers, blessés, étaient restés sur le champ de bataille, et avaient été pris par l'ennemi.

Les communications avec la Grande Armée étaient alors interrompues, et Napoléon ne put pas récompenser, comme il n'eût pas manqué de le faire, tous les braves du 3^e qui s'étaient distingués à Göhrde. Le maréchal Davout y remédia dans la mesure du possible, en utilisant le petit nombre de croix mises à sa disposition par l'Empereur. Nous trouvons en effet (dans les registres matricules du corps) les nominations suivantes, à la date du 6 novembre 1813 : officiers de la Légion d'honneur, MM. LECANNUT et DUCOMMUN, chefs de bataillon ; chevaliers, les capitaines GRILLET, SUGIER, JEANDEL, REGARD, l'adjudant RIGALT (nommé sous-lieutenant par Davout).

Le capitaine de grenadiers MINVIELLE s'était de nouveau, à Göhrde, fait remarquer entre les plus braves : il fut, pour la troisième fois, nommé chevalier de la Légion d'honneur !

(1) *Correspondance du général Davout* ; lettre datée de Ratzebourg, le 30 septembre.

Siège de Hambourg.

Repassés sur la rive droite de l'Elbe, les 2^e, 4^e et 6^e bataillons du 3^e de ligne rentraient le 20 septembre à Hambourg ; le 3^e bataillon, resté en observation à Zollenspicker, les rejoignit le 23.

Voici quelle était, au 26 septembre, la situation du régiment :

Présents	{ Etat-major	8 officiers	9 hommes	} Aux hôpitaux : 2 officiers, 639 hommes. (10 officiers prisonniers de guerre.)
	{ 2 ^e bataillon (LECANNUT)	8	323	
	{ 3 ^e bataillon (DUCOMMUN)	7	309	
	{ 4 ^e bataillon (CLÉMENT)	2	106	
	{ 5 ^e bataillon	4	372	
	{ 6 ^e bataillon	4	150	

Les troupes de Davout gardèrent, jusqu'au mois de décembre, la ligne de la Stecknitz ; le maréchal rentra alors dans les lignes de Hambourg, « résolu à tenir tant qu'il aurait des soldats, des munitions et des vivres.... Il s'était procuré des munitions de bouche et de guerre, et, conformément aux ordres de Napoléon, avait, au moyen d'ouvrages en terre, de palissades, de bastions rapidement restaurés, embrassé Hambourg, Haarboung et les îles de l'Elbe dans un vaste système de défense où il aurait fallu 100,000 hommes et d'habiles ingénieurs pour le forcer.... Il tint huit mois entiers, sans recevoir ni un ordre, ni une nouvelle de son pays » (1).

Le 3^e de ligne, sous les ordres du major GILLET, comptait pendant le blocus à la 2^e brigade (général Osten) de la 50^e division (général Pécheux). Il se signala particulièrement à la grande affaire du 9 février 1814, dans l'île de Wilhemsbourg, où 8,000 Français tinrent tête à 25,000 ennemis et les repoussèrent : le commandant LECANNUT, le sous-lieutenant PARÉCHET, le chirurgien TRABER furent blessés dans ce combat ; le lieutenant NICLAS y eut un bras cassé après des prodiges de valeur et mérita

(1) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

d'être honorablement mentionné dans un ordre du jour du maréchal prince d'Eckmühl.

Les lieutenants LHOMME et MILET reçurent une lettre de félicitations du prince d'Eckmühl pour leur belle conduite aux affaires des 4 et 5 mars, à Haarbourg.

Le brave sous-lieutenant RIGAUULT, grièvement blessé, mourut le 19 mars.

En avril, le froid, qui avait été très vif pendant quatre-vingt-quatre jours, cessa, et le dégel, en rendant libre tous les cours d'eau, permit à nos soldats de prendre quelque repos. Les maladies firent moins de ravages. Le maréchal Davout, qu'aucune communication officielle n'avait encore informé des événements survenus en France, repoussait toujours toutes les ouvertures du général Benningsen.

Ayant appris enfin la chute de Napoléon, il fit, le 28 avril, prendre à ses soldats la cocarde blanche, mais ne consentit à rendre la place que sur l'ordre formel de Louis XVIII (1). L'armée quitta Hambourg en trois colonnes, les 27, 29 et 31 mai 1814, avec armes, bagages et artillerie.

Le 3^e était réduit à deux bataillons, ainsi qu'il résulte de l'extrait suivant d'une situation au 16 mars 1814 :

	A Hambourg		A Haarbourg	
	officiers	hommes	officiers	hommes
Etat-major. Major GILLET.....	3	4	7	10
2 ^e bataillon. Command ^t LECANNUT. »	—	26	—	516
3 ^e bataillon. command ^t DUCOMMUN.	1	4	—	505
Piquet.....	2	64	—	—

Les débris du régiment furent dirigés sur Douai, où se réorganisait le 3^e de ligne ; ils y arrivèrent le 30 juin 1814.

(1) La disgrâce et l'exil dans ses terres allaient récompenser Davout de sa belle conduite. Le général Gérard fut envoyé à Hambourg pour le remplacer dans son commandement et ramener l'armée en France. « C'était, dit Gouneville, royaliste sincère, une insulte gratuite à celui auquel on devait d'avoir conservé, au milieu du désastre général, 20,000 hommes bien organisés et une artillerie nombreuse. »

LE 1^{er} BATAILLON EN FRANCE ; CAMPAGNE DE 1814.

Le 1^{er} bataillon au 7^e corps de la Grande Armée ; combat de Bar-sur-Aube (27 février).

Le 1^{er} bataillon du 3^e de ligne, sous les ordres du commandant BRIBES (division Leval, brigade Pinoteau), qui avait quitté l'armée d'Espagne le 22 janvier 1814, arriva le 6 février à Nogent-sur-Seine. La division Leval compta au 7^e corps d'armée (1), commandé par le maréchal Oudinot ; elle devait rejoindre ce corps à Provins.

Détachée le 12 à Sézanne, elle recevait le lendemain l'ordre de se porter sur Montmirail. Son apparition, le 14, sur le flanc gauche de Blücher, décidait la retraite de l'armée de Silésie. Elle resta à Montmirail, le 15, avec Grouchy.

Revenue sur la Seine, elle rejoignait le 7^e corps à Troyes, le 24 février, et venait, ce jour-là, camper en avant de Lusigny, sur la route de Bar-sur-Aube. Elle est à Vendœuvres le 25 ; le lendemain, elle vient prendre position en arrière de Bar-sur-Aube. L'effectif du bataillon du 3^e était alors de 21 officiers et 465 hommes.

Le 27, Napoléon quittait Troyes pour se lancer contre l'armée de Blücher, ne laissant pour garder la ligne de l'Aube que les 2^e et 7^e corps (Gérard et Oudinot). La division Leval avait passé la rivière et bivouaquait entre Moutier et Ailleville, sur la route de Bar.

Oudinot, trompé par les rapports des prisonniers ennemis, croyait l'armée de Schwartzemberg en retraite ; ne s'attendant pas à une attaque, il n'avait pris aucune disposition sérieuse, avait même négligé d'occuper les hauteurs de Vernonfays, qui dominaient ses troupes, parallèlement à l'Aube. Instruit, seule-

(1) Le 7^e corps fut organisé par décret du 8 février 1814.

ment vers 10 heures du matin, de la marche de l'ennemi, il donnal'ordre à la division Leval de marcher sur Vernonfays.

« Ces beaux régiments gravissent les premières hauteurs et culbutent les têtes de colonnes russes qui déjà s'avançaient sur le plateau ; mais l'infanterie ennemie, dégagée par des charges de cuirassiers, se reforme en arrière, et bientôt quarante-huit pièces de canon ouvrent le feu contre les Français. Leval n'a pas une seule pièce pour riposter ! Trois fois les vétérans d'Espagne abordent les masses russes et les font reculer ; trois fois, fauchés par la mitraille, ils abandonnent le terrain conquis (1). »

La brigade Montfort, un instant compromise, est dégagée par une charge vigoureuse du 10^e léger et du 3^e de ligne, qui refoule en désordre les Russes de Gortschakoff. Le roi de Prusse ne put contenir son admiration devant l'héroïsme des soldats de Leval : « Ces charges, s'écria-t-il, sont parmi les plus beaux faits d'armes dont j'aie été témoin ».

Vers 4 heures, Oudinot donnait l'ordre de battre en retraite : ce mouvement s'opéra dans le plus grand ordre, de position en position ; la division repassait l'Aube, à 6 heures du soir, par le pont de Dolancourt, et venait, à 11 heures, bivouaquer à Le Magny.

Le 3^e de ligne avait eu un officier, le capitaine Hourt, et 15 hommes tués ; le capitaine Sagot était au nombre des blessés.

Ces héroïques soldats d'Espagne, depuis si longtemps oubliés par l'Empereur dans les distributions de croix, venaient de lui rappeler, en tenant tête tout un jour à une armée de 40,000 hommes (la division Leval comptait à peine 8,000 hommes), que la France n'avait pas de troupes plus solides, plus dévouées (2). Napoléon se montra généreux, et sut récompenser tous les braves du 3^e de ligne. Le commandant BRIBES, les capitaines SAGE et NARÇON, furent nommés officiers de la Légion d'honneur (12

(1) Henri Houssaye, 1814.

(2) « Si Napoléon n'avait eu que de pareils soldats, le résultat de cette grande lutte eût été certainement différent. » (Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire.*)

mars 1814); parmi les chevaliers, citons : les capitaines LAVA-
CHE, MOURGUES ; l'adjudant-major BOURDON ; les lieutenants CHAU-
MONT et PRAT ; les sous-lieutenants BUFFET, NAUDIN et DAVID ;
l'adjudant HORIVEAU ; les sergents-majors BRISSON et VALLE ; le
sergent JOSSE ; les caporaux LEMAITRE et JUSTON.

Retraite sur Provins ; affaires des 14, 15 et 16 mars.

Le lendemain du combat de Bar-sur-Aube (28 février), le 7^e
corps était venu prendre position à Vendœuvres. Les jours sui-
vants, il continua sa retraite par Troyes, vint s'établir en avant
de Provins, sur la rive droite de la Seine.

Napoléon continuait ses opérations contre Blücher ; il ordonna
seulement à Macdonald, commandant les 2^e et 7^e corps, de
« défendre le terrain pied à pied » contre l'armée de Schwart-
zenberg. C'était une mission difficile. Macdonald ne pouvait
guère opposer que 30,000 hommes aux 100,000 coalisés qu'il
avait devant lui. La lenteur, les hésitations du généralissime
autrichien le sauvèrent : jusqu'au 12 mars, il resta dans ses
positions sans être inquiété, put réorganiser ses troupes, leur
donner quelque repos.

Le 13 et le 14, l'ennemi se mit en mouvement, occupa en
forces Sens et Nogent-sur-Seine. La nouvelle de la bataille de
Laon arrivait, sur ces entrefaites, au camp des coalisés ; ils
prirent aussitôt l'offensive (journées des 15 et 16 mars), attaquè-
rent sur tous les points.

La division Leval était bivouaquée en arrière du village de
l'Échelle, dans la plaine ; elle eut à lutter, le 16 mars, contre
l'infanterie et la cavalerie du prince Eugène de Wurtemberg.

Les tirailleurs français sont repoussés de l'Échelle et de Cor-
meron vers 8 heures du matin. Leval lance alors contre les
villages le 130^e, appuyé à droite par le bataillon du 3^e de ligne
dont les tirailleurs s'étendent vers le bois de Sordun, pour
empêcher le passage du ravin de Richebourg. L'ennemi est
refoulé avec pertes.

Le 3^e s'avance jusqu'à l'extrémité du ravin, s'y déploie, et,

- sous sa protection, le 130^e entre dans l'Échelle, s'y maintient pendant une heure. Mais alors, ayant épuisé ses munitions, il abandonne le village et se retire sur un bataillon du 40^e léger. Les brigades Montfort et Chassé viennent se déployer à la gauche des 3^e et 130^e. Le prince de Wurtemberg n'osa pas continuer l'attaque.

Macdonald avait réussi à garder toutes ses positions ; craignant cependant d'être débordé, il donne l'ordre de se replier, et l'armée vient occuper une nouvelle position en arrière de Provins.

Le 3^e perdait le capitaine MOURGUES, tué dans cette affaire ; le lieutenant RUBEAU était mortellement blessé ; dans les rangs de la troupe, on comptait 3 tués et 30 blessés.

Second combat d'Arcis-sur-Aube (21 mars) ; fin de la campagne.

Le 17 mars, Schwartzemberg se mettait en retraite sur Troyes : il venait d'apprendre la victoire de Napoléon à Reims, son retour précipité sur l'Aube. Les 2^e et 7^e corps français se mirent aussitôt en marche, par Villenoix et Anglure, pour rejoindre l'Empereur à Arcis-sur-Aube.

La division Leval atteignait Boulages le 20 mars, jour où se livrait la sanglante bataille d'Arcis. Le 21, à 3 heures du matin, devançant les troupes de Macdonald, elle se dirige sur Arcis à marche forcée, y arrive vers 7 heures.

Napoléon, croyant n'avoir devant lui qu'un seul corps de l'armée de Bohême, était dans l'intention de recommencer le combat. Gardant comme réserve la vieille garde et la division Leval, il lance Ney et Sébastiani sur le plateau de Mesnil. Hélas ! ce n'était pas un corps isolé que la petite armée française allait rencontrer : c'était toute l'armée de Schwartzemberg, près de 100,000 hommes, s'étendant en demi-cercle autour d'Arcis-sur-Aube ! Il fallut battre en retraite. La division Leval resta seule sur la rive gauche pour protéger le mouvement.

Bientôt, « de tous les points, les profondes colonnes ennemies convergent sur Arcis..... obus et boulets éclatent et ricochent dans les rues ; puis, Russes, Autrichiens, Bava- rois, Wurtem-

bergeois, se ruent à l'assaut. Mais toutes les maisons sont crénelées, toutes les issues sont barricadées et armées de canons, et, derrière ces murailles et ces barricades, il y a 6,000 vieux soldats d'Espagne ! Les plus furieuses attaques échouent ; des deux côtés, on combat avec un égal acharnement.

« Sans cesse repoussées, sans cesse les colonnes ennemies reviennent à la charge. L'ardeur des assaillants augmente à proportion de l'accroissement de leur nombre. Ils fourmillent autour d'Arcis, ils sont 50,000 ! Leval, voyant presque toute son artillerie hors de service, ses fantassins sans cartouches, le sixième de son monde couché par terre, donne l'ordre de la retraite. Profitant du mouvement rétrograde des Français, trois colonnes russe, autrichienne et wurtembergeoise forcent les barricades sur trois points différents : elles débouchent sur la place du Marché, acculent au pont une partie de l'armée française, et coupent au reste sa ligne de retraite. C'est une terrible confusion : on se bat corps à corps (1). » Un énergique retour offensif refoula les assaillants, et la division repassa l'Aube en bon ordre, vers 7 heures du soir.

Le 1^{er} bataillon du 3^e de ligne avait eu, dans cette sanglante affaire, un officier tué, le lieutenant LECEINE, et quatre blessés : le commandant BRIBES, les capitaines SAGE et NARÇON, le sous-lieutenant FLEURY ; 6 sous-officiers ou soldats tués, 50 blessés. Un officier et 10 hommes étaient prisonniers.

Ce devait être la dernière affaire de la campagne. Le bataillon marcha sur Saint-Dizier avec l'armée ; puis, quand les événements de Paris rappelèrent en hâte l'Empereur sur sa capitale, il revint à marches forcées, arriva le 4 avril à Fontainebleau ; il était alors réduit à 8 officiers et 276 hommes présents !

La coalition était maîtresse de Paris ; les défections se multipliaient dans l'entourage de Napoléon. Seuls, exaspérés, réclamant à grands cris le combat, les soldats restaient fidèles à leur Empereur vaincu.

Le 5 avril, à midi, la division Leval, qu'il passait en revue

(1) Henri Houssaye, 1814.

dans la cour du Cheval-Blanc, l'accueillait par d'enthousiastes acclamations, par les cris répétés de : « A Paris ! » Il était trop tard ! Napoléon abdiquait le lendemain ; et, le 9 avril, le bataillon du 3^e quittait Fontainebleau, pour aller cantonner à Conches, dans l'Eure, où il arriva le 12.

Le 23 avril, il prenait la cocarde blanche, et envoyait à Paris une députation pour assister à l'entrée solennelle de Louis XVIII.

LA 1^{re} RESTAURATION ET LES CENT-JOURS : CAMPAGNE DE 1815.

Le régiment du Dauphin ; garnisons en 1814 et 1815.

L'ordonnance royale du 12 mai 1814 nomma le 3^e régiment d'infanterie « régiment du Dauphin ».

Il fut réorganisé, à Douai, avec le 1^{er} bataillon, venu d'Evreux ; avec les débris des 2^e et 3^e bataillons, rentrés de Hambourg le 30 juin, et reçut en incorporation les 1^{er}, 3^e et 4^e bataillons du 33^e léger et le 1^{er} bataillon du 3^e régiment de voltigeurs de la garde.

Ses trois bataillons étaient commandés par les commandants PATIN, DUCOMMUN et DEYMIÉ. En août, le duc d'Angoulême vint passer le régiment en revue à Douai, et nomma : officiers de la Légion d'honneur, le commandant PATIN, le capitaine DUESME ; chevaliers, les commandants DEYMIÉ et KLEIN ; les capitaines DESCAYES, DESCHATEAUX et JUNOT ; les sergents-majors DUTARTRE, GODEL et GRIMM ; les sergents LÉRISSE et GODEFROY ; le grenadier COUCHANDON.

Le 14 octobre, le colonel VAUTRIN (1) prenait le commandement du régiment.

(1) VAUTRIN (Hubert) était né à Lunéville (Meurthe) le 8 octobre 1764. Le 27 juillet 1792, il entra comme volontaire dans une compagnie formée à Lunéville. Adjudant sous-officier au 9^e bataillon de la Meurthe le 14 août, sous-lieutenant le 5 novembre 1792, il était nommé lieutenant à la 60^e demi-brigade le 14 mai 1797. Il entra dans la garde le 14 septembre 1805, fut fait chevalier de la Légion d'honneur le 4 mars 1806 et chef d'escadron aide de camp de la garde le 16 février 1807.

Chef de bataillon au 1^{er} régiment de tirailleurs de la garde (14 juin 1809), il

De Douai, le 3^e vint tenir garnison à La Fère; les 1^{er} et 2^e bataillons séjournèrent quelque temps à Paris, où ils avaient conduit des batteries d'artillerie; mais le régiment était tout entier à la Fère lorsqu'il fut licencié par ordonnance du 23 mars 1815. Le retour de Napoléon arrêta net l'exécution du licenciement. Il fallut se préparer à une nouvelle campagne contre les alliés.

**Le 3^e de ligne au 2^e corps de l'armée du Nord ;
commencement des hostilités.**

Par ordre du 31 mars, les 1^{er} et 2^e bataillons du 3^e de ligne comptèrent à la 5^e division (général Bachelu) du corps d'observation, devenu par la suite 2^e corps de l'armée du Nord (général Reille).

Au 10 avril, le régiment est ainsi composé :

Etat-major, colonel VAUTRAIN, 15 officiers, 14 hommes, à Maubeuge.
1^{er} bataillon, commandant DUCOMMUN, 18 officiers, 469 hommes, à Maubeuge.
2^e bataillon, commandant PATIN, 18 officiers, 464 hommes, à Beaumont.

Jusqu'à la fin du mois, il y eut plusieurs remaniements dans les cadres et les effectifs : 18 officiers rejoignirent successivement les bataillons de guerre; 22 officiers passèrent au dépôt, où se constituaient les 3^e, 4^e et 5^e bataillons.

passa au 2^e régiment de grenadiers à pied le 20 février 1813, et fut fait successivement officier de la Légion d'honneur le 5 mai 1812, baron d'Empire le 6 août 1813, colonel du 11^e régiment de tirailleurs de la garde le 8 août 1813 et enfin colonel du 3^e régiment d'infanterie (14 octobre 1814).

Campagnes. — De 1792 à 1801, armées du Rhin, Nord, Moselle et Sambre-et-Meuse; employé dans la 2^e division militaire, du 23 septembre 1801 au 4 septembre 1805; campagnes de 1805, 1806 et 1807, à la Grande Armée; 1808 en Espagne; 1809 en Autriche; 1810, 1811 en Espagne; 1812 en Russie; 1813 en Saxe; 1814 et 1815 en Belgique, où il se signala.

Blessures. — Blessé le 18 juin 1815, à Waterloo, d'un coup de boulet à la jambe gauche, qui lui a été amputée.

Licencié le 30 septembre 1815, le colonel VAUTRAIN fut admis à la retraite. Il avait reçu de l'Empereur une dotation de 2,000 francs en Westphalie.

Le 5 mai, les deux premiers bataillons occupent la ligne de la Sambre, depuis Merbes-le-Château jusqu'à Betigny.

Le 10 juin, l'ordre de l'armée disait : « S. A. I. le prince Jérôme est arrivé à Avesnes pour prendre le commandement de la 6^e division d'infanterie, et remplace M. le lieutenant-général Rottembourg, appelé à d'autres fonctions... Le 2^e régiment d'infanterie légère de la 6^e division a passé à la 5^e division, et est remplacé par le 3^e de ligne... »

Le régiment allait donc faire la campagne à la 6^e division du 2^e corps, sous les ordres de Jérôme Napoléon. C'était la division la plus belle et la plus nombreuse de l'armée (1) (son effectif s'élevant à 7,800 hommes, non compris l'artillerie). Jérôme la rejoignit à Leers-Fosteau. C'est là, sur la frontière, à moins de deux lieues des avant-postes prussiens, qu'était campé tout le 2^e corps; il devait se mettre en marche le lendemain 15 juin, à 3 heures du matin, se dirigeant sur Marchiennes.

Les premiers coups de fusil furent tirés par le 2^e corps. Son avant-garde eut à repousser deux bataillons prussiens de Thuin et de Montigny-les-Tilleuls, et fit quelques centaines de prisonniers. A 11 h. 1/2, tout le corps d'armée avait franchi la Sambre et se massait du côté de Gosselies.

A 3 heures, Reille reçoit l'ordre de marcher sur Gosselies par la traverse de Jumet: il en déloge facilement l'arrière-garde de Steinmetz. La route des Quatre-Bras restait libre. La 6^e division bivouaqua à Gosselies même, en avant du bois de Lombuc, un peu à gauche de la route.

Affaire des Quatre-Bras (16 juin 1815.)

Le lendemain, 16 juin, à midi, la division Jérôme Napoléon, formée en colonne de route, s'engageait sur la route des Quatre-Bras, à la suite de la division Foy. Ney n'attendit pas son

(1) « J'ai pris le commandement de la plus belle division de l'armée. Elle s'est couverte de gloire dans les combats des 16 et 18 juin. » (Lettre du roi Jérôme à la reine Catherine.)

arrivée pour engager l'action : dès 2 heures, il attaquait le prince d'Orange avec les divisions Foy, Bachelu et Piré. Gimioncourt est enlevé par la division Bachelu et la brigade Gautier; mais la brigade Jamin (2^e de la division Foy) échoua, à gauche, contre la ferme du Grand-Pierre-Pont et le bois de Bossu.

Il était alors 3 heures. Jérôme entra en ligne. Il reçoit l'ordre de relever la brigade Jamin et d'attaquer la ferme et le bois.

L'opération, énergiquement conduite, réussit : les bataillons de Nassau sont chassés de Grand-Pierre-Pont, et nos tirailleurs s'avancent dans le bois de Bossu. Mais, alors, la brigade hollando-belge Van Merlen, forte de 1,100 chevaux, vient s'établir en face de Jérôme; un régiment de hussards charge nos premiers bataillons : il est repoussé et sabré par la cavalerie de Piré.

Pendant qu'une des brigades de Jérôme luttait, pied à pied dans le bois, contre les bataillons de Nassau, le prince s'efforçait, avec l'autre brigade, de gagner du terrain entre le bois et la chaussée de Bruxelles. Il portait déjà sa droite sur les Quatre-Bras, quand le corps de Brunswick débouche par la route, et Wellington, dont les forces s'élèvent alors à 35,000 hommes, prend en personne le commandement.

Il était 4 heures : Ney tenta une attaque générale : Bachelu à droite, Foy ayant pour objectif le centre de la ligne ennemie, Jérôme ayant l'ordre de s'emparer à tout prix du bois de Bossu, de rejeter Brunswick au delà de la chaussée de Nivelles.

L'attaque de Bachelu échoue; Foy s'arrête. « Jérôme, s'épuisant en efforts sanglants pour chasser les Nassau des bois, tenait tête dans la plaine au corps de Brunswick. Tout à coup, la moitié de la cavalerie de ce dernier, 400 uhlands, se jeta sur les bataillons de Jérôme. C'était la seconde charge dont ils soutenaient le choc depuis le commencement du combat; elle fut reçue comme la première. Les uhlands, arrêtés par le feu des carrés, tournèrent bride; comme la première fois, la cavalerie de Piré acheva la victoire (1). »

Le corps de Brunswick bat en retraite; son chef venait d'être

(1) *Mémoires et correspondance du roi Jérôme et de la reine Catherine.*

tué. Jérôme renouvelle, avec plus d'ardeur, l'attaque du bois de Bossu, refoule les bataillons de Nassau, et sa 1^{re} brigade s'avance jusqu'au delà de Gimioncourt, à hauteur de la division Foy. Grâce à ce succès, l'enlèvement des Quatre-Bras était redevenu possible. Mais, à 5 h. 1/2, des renforts considérables arrivent à Wellington; dix-huit bouches à feu s'établissent à droite du bois de Bossu et ouvrent un feu terrible sur les divisions Foy et Jérôme. Il ne restait plus à Ney un seul bataillon de réserve. Il arrête les deux divisions, lance les cuirassiers de Kellermann sur le centre de l'armée ennemie.

Ce fut la dernière phase de ce combat acharné : après avoir pénétré jusqu'aux réserves de Wellington, les deux régiments de cuirassiers, isolés dans un cercle de feu, redescendent en masse les pentes des Quatre-Bras. L'infanterie dut s'arrêter devant ce torrent d'hommes et de chevaux. De nouveaux renforts anglais entraient en ligne; Ney ordonna la retraite.

Elle se fit dans le plus grand ordre, pendant une demi-lieue, jusqu'aux positions d'où l'on était parti le matin pour l'attaque. A 10 heures du soir, les troupes étaient au bivouac, mais le feu des tirailleurs n'avait pas encore cessé.

La 6^e division avait 2,500 hommes hors de combat. Citons, parmi les blessés du 3^e de ligne, le sous-lieutenant GEORGES, ainsi que le brave capitaine DUROUSSEAU. Ce dernier s'était particulièrement distingué : dans une attaque, suivi d'une partie de sa compagnie, il refoula l'ennemi avec tant de vigueur, qu'il l'obligea d'abandonner un obusier. DUROUSSEAU fit conduire ce glorieux trophée au parc d'artillerie du 2^e corps d'armée (1).

Bataille de Waterloo (18 juin 1815).

Pendant que Ney échouait, l'Empereur était vainqueur à Ligny. Wellington quittait les Quatre-Bras le 17, à 10 heures du matin, pour se porter sur la position du mont Saint-Jean.

Le 2^e corps forma, ce jour-là, l'arrière-garde de l'armée. Il

(1) *Déclaration du maréchal de camp Pelletier.*

pleuvait à torrents; il fallait marcher sous un véritable déluge; les vivres manquaient. La 6^e division passa la nuit au bivouac, aux environs de Genappe.

Le 18 juin, elle était placée à l'extrême gauche de l'armée française, touchant la chaussée de Nivelles. La brigade Beauvain, où comptait le 3^e de ligne, était en première ligne; la brigade Soye, en 2^e ligne. Jérôme avait pour mission de s'emparer du château de Hougmont; ce fut lui qui, à 11 h. 1/2, commença l'attaque.

« La brigade Beauvain s'ébranla avec un enthousiasme indicible et aux cris de : « Vive l'Empereur ! ». Les six bataillons, formés en échelons, la gauche en tête, descendirent le ravin, se portant sur le bois de Goumont. Jérôme et Beauvain s'y jetèrent à la tête du 1^{er} bataillon. Cachés dans les taillis, abrités derrière les arbres, les Nassau et les Hanovriens les reçurent par un feu épouvantable. Beauvain tomba mort à côté du prince.

» Une lutte à la baïonnette, ou plutôt mille combats corps à corps s'engagèrent au milieu du bois, qui fut bientôt encombré de cadavres.

» Les Allemands reculèrent jusqu'au château, au jardin et au verger... Arrivés, en les poursuivant, jusqu'à la lisière du bois, les soldats de Jérôme se heurtent contre le château et ses dépendances. Des fenêtres, des murs crénelés, des haies vives, les compagnies anglaises font pleuvoir sur eux une grêle de balles. Les Français, sous ce feu meurtrier, auquel ils ne répondent que d'une manière impuissante, s'acharnent cependant à la lutte..... En une demi-heure la brigade Beauvain a perdu la moitié de son effectif (1) ».

Relevée par la brigade Soye, elle se porte alors à gauche, tourne le château pour l'aborder par le nord. Dès qu'elle débouche dans le vallon de Merbes-Braine, elle est assaillie par le feu de toute la gauche de l'armée anglaise. Elle continue sa marche en avant; la porte nord du château est enfoncée, et un horrible

(1) *Mémoires et correspondance du roi Jérôme et de la reine Catherine.*

combat se livre dans la cour entre une poignée de Français et la masse des gardes anglaises. Il fallut battre en retraite.

Reille envoie la division Foy au secours de Jérôme ; l'attaque est aussitôt reprise. Le bois est reconquis ; mais, réduite à 5,000 hommes à peine devant les renforts que Wellington envoie sans cesse, les deux divisions plient sous le nombre, reviennent sur leurs premières positions.

« Dès lors, la lutte se continue autour de Goumont par une série de mouvements confus, de retours offensifs, suivis, de part et d'autre, de retraites partielles, sans que le château, objet de cette lutte sans exemple, pût être emporté (1). »

A 3 heures, le feu prit au château. Les Anglais tinrent quand même ; mais l'épuisement était si grand de ce côté du champ de bataille, que l'on resta en présence, en entretenant seulement l'action par quelques feux de tirailleurs. La division Jérôme était réduite à deux bataillons !

Quand, vers 3 h. 1/2, Jérôme vint trouver l'Empereur à la ferme de la Belle-Alliance : « Mon frère, lui dit Napoléon, je regrette de vous avoir connu si tard ! » Il ajouta : « Il est impossible de mieux se battre. » Le soir, au moment de la déroute, « les trois divisions du 2^e corps se retirèrent en assez bon ordre jusqu'à la nuit. Mais, à Genappe et aux Quatre-Bras, tout se mêla, et, dans l'obscurité, il ne fut plus possible de conserver aucun ordre » (2).

Le 3^e de ligne était presque détruit : fort, au 28 mai, de 42 officiers et 1,105 hommes, il ne comptait plus, le 24 juin, que 21 officiers et 292 hommes.

Le colonel VAUTRIN avait eu la jambe gauche emportée par un boulet dans le ravin de Merbes-Braine. Le capitaine DUROUSSEAU, déjà blessé au combat du 16 juin, restait sur le champ de bataille, grièvement atteint d'une balle qui lui avait traversé le corps.

(1) *Mémoires et correspondance du roi Jérôme.* « L'ennemi laissa dans le bois 6,000 morts, et moi 2,000, avec un de nos généraux et presque tous mes officiers supérieurs ». (Lettre à la reine Catherine.)

(2) Rapport du général Reille, commandant le 2^e corps d'armée.

Parmi les officiers tués étaient les capitaines LAVACHE et LAURENT, le lieutenant LEBRUN, le sergent-major DUTARTRE (chevalier de la Légion d'honneur); parmi les blessés, le capitaine REGARD, les lieutenants DEPEYRE, LE ROCH, CORBEIL, MILET, LABORIE, le sous-lieutenant BOTTO.

Retraite sur la Loire: licenciement du 3^e de ligne.

Les débris du 2^e corps, ralliés à la frontière, vinrent camper sous Paris, prêts à défendre la capitale, sous l'énergique commandement du Ministre de la guerre, Davout.

Après la retraite de l'armée sur la Loire, ils occupèrent la partie du Loiret, Loir-et-Cher, Indre-et-Loire, située sur la rive gauche du fleuve.

Le licenciement des anciens corps fut prononcé de nouveau, et exécuté en vertu de l'ordonnance royale du 16 juillet 1815; le 3^e de ligne fut licencié à Thézée (Loir-et-Cher) le 21 septembre 1815.

Le fonds du régiment servit, avec l'ancien 7^e de ligne, à former la 62^e légion départementale, ou « Légion du Puy-de-Dôme », commandée par le colonel marquis de Pracontal.

Le 23 octobre 1820, cette légion devenait le « 33^e régiment d'infanterie », corps actuel.

G^T D'IN

M.

1^{er}.

Castel Bayard

Montauzier

Ingoumois

Montauzier

21 Fev 1684 -

Prussol

IV^e PARTIE

La légion de l'Allier ; le 3^e régiment d'infanterie de ligne (1815-1889).

CHAPITRE XIII

Le 3^e sous la Restauration (1815-1830).

La légion de l'Allier ; garnisons de 1815 à 1820. — Formation du 3^e régiment d'infanterie de ligne (27 novembre 1820). — Le 3^e à Strasbourg ; campagne de 1823 en Espagne. — Combat de Molins-del-Rey (9 juillet 1823). — Reconnaissance sur Tarragone ; fin des opérations ; le 3^e rentre en France. — Garnisons de 1823 à 1830. — Mort tragique, à Toulon, du colonel d'AUTANE. — Expédition d'Alger ; débarquement de Sidi-Ferruch (14 juin 1830). — Bataille de Staouéli (19 juin). — Marche sur Alger : combats du 24 au 30 juin. — Le 3^e au camp de Staouéli et à Alger ; retour du régiment en France.

La légion de l'Allier ; garnisons de 1815 à 1820.

L'ordonnance royale du 16 juillet 1815, comme celle du 23 mars précédent, avait, de nouveau, prononcé le licenciement des anciens régiments.

Le gouvernement de Louis XVIII cherchait surtout à « désimpérialiser » l'armée. On adopta une nouvelle organisation militaire, celle des « légions départementales » : (ordonnance du 3 août 1815). Chacune de ces légions, formée des trois armes, devait comprendre : 2 bataillons d'infanterie de ligne (à huit compagnies, dont une de grenadiers et une de voltigeurs) ; 1 bataillon de chasseurs à pied ; 3 cadres de compagnies de

dépôt; 1 compagnie d'éclaireurs à cheval, et 1 compagnie d'artillerie.

Cette organisation, toute politique, contraire aux traditions du pays, condamnée bientôt par l'expérience, ne pouvait être durable; elle tint néanmoins pendant cinq ans (de 1815 à 1820).

Le numéro 3 fut donné à la légion départementale de l'Allier, formée à Moulins, avec le fonds de l'ancien 63^e régiment (1) et avec des engagés volontaires. Elle était commandée par le colonel MULLER (2).

Restée en garnison à Moulins jusqu'au mois d'août 1816, elle fut, à cette époque, dirigée sur Bordeaux, où elle arrivait le 3 septembre. Elle passa toute l'année 1817 dans sa nouvelle garnison (3).

Le 22 mai 1818, la légion de l'Allier quittait Bordeaux et venait s'établir : l'état-major et le 2^e bataillon, à Moulins; le 1^{er} bataillon, à Lyon.

(1) Le 63^e régiment, devenu 59^e à la réorganisation de 1814, mais qui, aux Cent-Jours, avait repris son ancien numéro, provenait de la 63^e demi-brigade de ligne. Cette demi-brigade avait été formée en 1797 avec les 14^e, 22^e et 51^e demi-brigades de bataille, la 10^e demi-brigade provisoire et la demi-brigade dite des Deux-Sèvres.

Voir pour la formation de ces divers corps, le tableau généalogique du 3^e régiment d'infanterie (branche de la légion de l'Allier).

(2) MULLER Jean, né le 27 janvier 1771 à Strasbourg; sous-lieutenant au 3^e bataillon du Bas-Rhin le 1^{er} août 1792; lieutenant le 5 décembre 1793; capitaine au 102^e de ligne le 24 septembre 1803; chef de bataillon le 9 juin 1809; major au régiment d'Illyrie le 2 mars 1811; colonel le 1^{er} août 1813. Passé au 52^e de ligne le 28 janvier 1814; retraité le 8 mai 1815; colonel de la légion de l'Allier le 7 septembre 1815; retraité le 14 avril 1819; rayé des contrôles le 1^{er} mai 1819.

Campagnes. — Armée du Rhin, 1792; armée de la Moselle, 1793-1794; armée de Sambre-et-Meuse, 1794, 1795, 1796, 1797; Allemagne, 1798; armée du Danube, 1799; Helvétie, 1800; Italie, 1805; Naples, 1806-1807, 1808; armée d'Italie, 1809; Gènes, 1814.

A eu un cheval tué sous lui à Wagram, le 6 juillet 1809.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 17 juillet 1809; officier de la Légion d'honneur le 17 mars 1815; chevalier de saint Louis le 7 octobre 1814.

(3) Composition de la légion de l'Allier en 1817: colonel MULLER; lieutenant-colonel CARTIER; chefs de bataillon BOULLÉ, WALTER; major DÉSENCLOS.

**Composition de la légion de l'Allier (3^e de l'infanterie),
en 1819.**

ÉTAT-MAJOR.

COLOMB-D'ARCINE, colonel.
 DÉSENCLOS, major.
 BRIBES, chef de bataillon.
 BOULLÉ, id.
 PLANTON, capitaine adjudant-major.
 PARTY, id.
 PONCET, capitaine trésorier.
 BONNEJEAN, capitaine d'habillement.
 MESLIN, lieutenant porte-drapeau.
 PIIHOREL, chirurgien-major.
 FONTAMPE, aide-major.

CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
DE FOSSA.	ARLOING.	DÉVAUJOLY.
DE BONGARS.	DE BEAUQUAIRE.	LEGAMUS.
GUIDAUD.	ARCHIAS.	BRIANSON.
DESCOMDES.	DESCOMDES.	LECARPENTIER.
DANIEL.	PERRIN.	JULLIARD.
COQUERBERT.	POMPON.	LAURENT.
MOLÈNES.	LEMIERRE.	MONGOND.
DESROLINES DE LA MOTTE.	LOCART.	DURAND.
CHAMPION.	BERTIN (A.).	DONJAN.
AMYOT.	BERTIN (P.).	BOYARD.
ENCONTRE.	MÉRÉ-LACANORGUE.	AUBOURG.
TOURNIER.	MEILHEURAT.	DELAUTOUR.
DE CHAMBAUD DE JONCHÈRE.	RÉGIS.	HESS.
HUGUIN.	TEMPLIER.	GAUTHIER.
JOUFFRET.	DE GAY.	LEBEUF.
FÉNAUX.	SEIGNOURET.	FANECHÈRE.
BENARD.	DE LAMARLIÈRE.	

Le 14 avril 1819, le colonel MULLER fut remplacé à la tête de la légion par le colonel COLOMB-D'ARCINE (1).

En novembre 1819, l'état-major, le 1^{er} et le 2^e bataillon sont réunis à Lyon ; le dépôt seul reste à Moulins.

(1) COLOMB-D'ARCINE (Jean-François-Emmanuel), né le 15 octobre 1784 à Arbuisigny (Savoie).

Engagé volontaire au 23^e de ligne le 14 octobre 1803 ; maréchal des logis au

Formation du 3^e régiment d'infanterie de ligne (27 novembre 1820).

L'ordonnance royale du 23 octobre 1820 réorganisa l'infanterie d'après le système régimentaire ; elle prescrivait la formation de 80 régiments, dont 60 d'infanterie de ligne, 20 d'infanterie légère.

Le nouveau 3^e de ligne fut constitué à Lyon, le 27 novembre 1820, par l'amalgame des deux légions de l'Allier et de la Nièvre (1).

23^e dragons le 23 novembre 1804 ; élève de l'École spéciale militaire le 15 novembre 1805 ; caporal le 24 mai 1806 ; sous-lieutenant au 4^e de ligne le 23 septembre 1806 ; lieutenant le 20 février 1809 ; adjudant-major le 27 février 1810 ; chef de bataillon le 18 octobre 1812 ; major le 5 avril 1814 ; mis en non-activité le 19 septembre 1814 ; placé à la suite du 4^e de ligne le 17 novembre 1814 ; destitué le 25 mars 1815 ; lieutenant-colonel au 3^e d'infanterie de la garde royale le 23 octobre 1815 ; rang de colonel dans la ligne le 5 avril 1818 ; colonel de la légion de l'Yonne le 13 janvier 1819 ; colonel de la légion de l'Allier le 14 avril 1819 ; colonel du 6^e de ligne le 17 novembre 1820 ; passé au 2^e régiment de la garde royale le 3 novembre 1823 ; maréchal de camp disponible le 29 octobre 1828 ; commandant une brigade d'infanterie de l'armée d'Afrique le 21 février 1830 ; admis au traitement de réforme le 30 septembre 1830 ; démissionnaire le 28 janvier 1831.

Campagnes. — Grande Armée, 1806-1807 ; armée d'Allemagne, 1809 ; Hollande, 1810 ; Grande Armée, 1812, 1813, 1814 ; Espagne, 1823 ; Afrique, 1830.

Blessures. — Blessé le 6 juillet 1809 à Wagram ; blessé le 7 septembre 1812 à la Moskowa ; blessé le 19 novembre 1812 à Krasnoë ; blessé le 16 octobre 1813 à Wachau ; blessé le 1^{er} février 1814 à la Rothière ; blessé le 4 mai 1823 devant Pampelune.

Décorations. — Membre de la Légion d'honneur le 23 juillet 1809 ; officier de la Légion d'honneur le 20 novembre 1813 ; commandeur de la Légion d'honneur le 20 octobre 1823 ; chevalier de saint Louis le 3 novembre 1814 ; chevalier de l'ordre de saint Ferdinand d'Espagne.

(1) La légion de la Nièvre (57^e de l'infanterie) avait reçu, à sa formation, en 1815, le fonds du 76^e régiment d'infanterie de l'Empire (voir le tableau généalogique du 3^e, branche de la légion de la Nièvre). Elle avait été commandée, de 1815 à 1820, par MM. les colonels marquis de Lasteyrie et Broussier.

Le colonel marquis DE MARGUERVE (1) en prenait le commandement (2).

(1) Henri-Jean-Baptiste, marquis DE MARGUERVE, était né à Valognes (Manche) le 19 décembre 1783. Entré dans la marine en qualité de novice le 11 août 1799, il fut embarqué sur les vaisseaux l'*Entreprenant* et le *Duquesne*, et congédié le 9 octobre 1800.

Engagé volontaire au 5^e régiment de dragons le 16 décembre 1800, il y fut successivement brigadier (27 octobre 1801), maréchal des logis (21 mai 1802), sous-lieutenant (27 février 1804). Le 7 juillet 1806, il passait au service de la Hollande comme lieutenant aide de camp du roi Louis, et était attaché à la cavalerie de la garde royale. Premier lieutenant à l'état-major général (15 novembre 1806), capitaine (22 novembre), il était nommé, le 24 août 1807, lieutenant-colonel.

Passé dans la cavalerie de la garde royale le 2 décembre 1807, major au 2^e régiment de cuirassiers (17 décembre 1807), colonel (3 avril 1809), il rentra de nouveau à l'état-major général le 12 mai 1810.

Le 6 août 1810, il passait au service de la France comme colonel provisoire et prenait le commandement du 2^e régiment de chasseurs à pied (devenu 33^e léger).

Admis définitivement au service de la France le 23 décembre 1810, il fut confirmé dans son emploi le 20 juillet 1814, et, pendant la campagne de Russie, fut grièvement blessé et fait prisonnier de guerre à Krasnoé le 17 novembre 1812.

Rentré le 23 juillet 1814, il fut nommé, le 4 octobre suivant, colonel du 80^e de ligne. Employé à l'état-major du lieutenant-général Gazan, commandant en chef de la défense de la Somme, le 29 mai 1815; colonel de la légion du Tarn (16 août 1815), passé à la légion de l'Aveyron (31 mars 1819), il était nommé colonel du 3^e régiment d'infanterie le 27 novembre 1820.

Maréchal de camp le 25 avril 1821, il commanda une brigade de la 2^e division du 1^{er} corps de l'armée des Pyrénées, le 12 février 1823, et fit la campagne d'Espagne.

Il fut inspecteur général d'infanterie en 1822, en 1825, en 1827 et en 1829, et mourut à Metz le 21 mai 1841.

Campagnes. — 1799 et 1800, sur mer; 1801, au corps d'observation de la Gironde; 1803, 1804 et 1805, à l'armée de réserve; 1806, à l'armée de réserve et à la Grande Armée; 1809, armée de Brabant; 1810, Hollande; 1811, armée d'Allemagne; 1812, Grande Armée; 1823, Espagne.

Blessures. — Blessé à Krasnoé le 17 novembre 1812 d'un coup de feu à la joue droite, d'une contusion à la poitrine, et de deux coups de sabre au bas-ventre et à la cuisse gauche.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 24 octobre 1814; officier le 24 août 1820; commandeur le 12 avril 1823; chevalier de saint Louis le 22 novembre 1815.

(2) Composition du régiment en 1821 : colonel, DE MARGUERVE; lieutenant-colonel, DE SALLRYX; chefs de bataillon, BRIDES, DE VIELHANS et PECOD; major, DÉSENCLOS.

Le 18 janvier 1821, le drapeau envoyé au régiment par le roi était béni solennellement dans l'église primatiale de Saint-Jean, en présence des autorités civiles et militaires.

Ce drapeau était blanc, entouré d'une bordure de fleurs de lis ; au centre, l'inscription : « Le roi au 3^e régiment d'infanterie », entourée aux trois quarts par deux palmes ou branches de lauriers, sous lesquelles pendaient les croix de saint Louis et de la Légion d'honneur, attachées à leurs rubans rouges (1). La hampe était surmontée d'une fleur de lis dorée et sculptée à jour, au milieu d'un fer de lance.

Le 3^e à Strasbourg ; campagne de 1823 en Espagne.

Le 3^e régiment quitta Lyon en deux détachements, les 23 et 24 avril 1821, pour aller tenir garnison à Strasbourg. Il y arrivait les 11 et 12 mai.

Le 23 mai, le colonel DE MARGUERVE, nommé maréchal de camp, était remplacé dans le commandement du 3^e par le colonel FANTIN DES ODOARDS (2).

Le régiment était encore à Strasbourg, lorsqu'éclata la guerre contre l'Espagne ; il fut désigné pour faire partie du 4^e corps,

(1) *Les Drapeaux français*, par M. de Bouillé.

(2) Louis-Florimond FANTIN DES ODOARDS était né à Embrun (Hautes-Alpes) le 23 décembre 1778. Sous-lieutenant à la légion vaudoise (19 juillet 1800), lieutenant à la demi-brigade piémontaise (8 août 1800), il fut adjoint à l'état-major le 28 février 1801, et rentra à son corps le 4 janvier 1802. Passé au 31^e léger le 3 février 1802, il était nommé capitaine le 28 mars 1805. Chef de bataillon au 2^e régiment de grenadiers de la garde (24 juin 1811), major en 2^e (8 octobre 1812), passé au 17^e de ligne (6 février 1813), major en 1^{er} (13 mars), colonel du 25^e (19 septembre), il fut fait prisonnier de guerre le 11 novembre 1813 (par suite de la capitulation de Dresde).

Rentré de Hongrie le 7 juin 1814, il fut mis à la suite du 25^e de ligne, passa au 22^e régiment le 16 avril 1815, et fut mis en non-activité le 24 mars 1816.

Colonel de la 2^e légion (de la Manche) le 14 avril 1819, en congé illimité le 19 novembre 1820, il fut nommé colonel du 3^e le 23 mai 1821. Le 23 juillet 1823, il était fait maréchal de camp. Inspecteur d'infanterie en 1825 et en 1830, il commanda, le 13 septembre 1831, une brigade à la division d'infanterie réunie à Givet. Commandant du département de l'Ain en 1835, du département

qui, sous les ordres du maréchal Moncey, devait opérer en Catalogne.

Parti de Strasbourg les 4 et 5 mars 1823, il arrivait le 15 avril à Perpignan. Il compta, dans le 4^e corps d'armée, à la 10^e division (lieutenant général Donnadiou), brigade La Roche-Aymon.

Les 1^{er} et 2^e bataillons entrèrent en Catalogne le 20 avril, par le col de Perthus, et vinrent bivouaquer en avant du Perthus, sous le fort Bellegarde. Après toute une série de marches et de contre-marches (où l'on ne rencontra jamais l'ennemi), ils entraient à Girone, et y étaient rejoints, le 13 mai, par le 3^e bataillon, resté en arrière pour escorter un parc d'artillerie.

Six compagnies du 2^e bataillon furent employées, sous les ordres de M. le lieutenant général baron de Damas, à l'investissement du fort de Figuières.

Le 29 juin, le régiment quittait Girone. Le plan du maréchal Moncey était d'aller débusquer les Constitutionnels (aux ordres de Mina et de ses deux lieutenants, Milans et Llobera) des positions qu'ils occupaient sur la rive droite du Llobregat, et de faciliter ainsi le siège de Barcelone.

La brigade La Roche-Aymon (3^e de ligne, 5^e chasseurs et deux obusiers de montagne) était le 1^{er} juillet à Saint-Cuzat ; le quartier général de la 10^e division et la brigade Achard (18^e de ligne, 6^e hussards) à Sabadell. On apprit bientôt, par les reconnaissances, que le chef constitutionnel Milans était à Molins-del-Rey, avec onze bataillons.

de la Marno en 1836, membre de différentes commissions, il fut placé dans la section de réserve le 24 décembre 1840, et retraité le 12 avril 1848.

Relové de la retraite et admis de nouveau à la section de réserve le 1^{er} janvier 1850, il mourut à Paris le 18 mai 1866.

Campagnes. — 1800-1801, Italie ; 1803, 1804, côtes de l'Océan ; 1805, 1806, 1807, Grande Armée ; 1808, 1809, 1810, 1811, armées d'Espagne et de Portugal ; 1812, 1813, 1814, Grande Armée ; 1815, armée du Nord ; 1823, armée des Pyrénées.

Blessures. — A reçu une blessure au bras droit, à Deppen, le 8 juin 1807.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 1^{er} octobre 1807 ; officier, 11 juillet 1813 ; commandeur, 18 avril 1834 ; chevalier de saint Louis, 26 août 1814.

Il avait placé, dans Molins même, deux bataillons d'avant-garde, chargés de défendre les hauteurs qui dominent le village sur la rive gauche du Llobregat ; avec le reste de ses forces, il occupait Paléja, Saint-Vincent et quelques autres villages.

Combat de Molins-del-Rey (9 juillet 1823).

Le 9 juillet, la brigade La Roche-Aymon quitta Saint-Cuzat, se dirigeant vers Molins-del-Rey par la route de Ruby et de Papiol. L'avant-garde, partie à 3 h. 1/2 du matin, était composée du 1^{er} bataillon du 3^e de ligne (commandant LEFOL) et de 40 lanciers du 5^e chasseurs ; elle était commandée par le lieutenant-colonel DE FITZ-JAMES.

De Papiol, où l'on fit halte, on aperçut l'ennemi cantonné dans Paléja. L'avant-garde sortit du défilé de Papiol, s'engagea dans le lit d'un torrent qui menait droit sur Molins-del-Rey. A ce moment, une fusillade très vive se fit entendre. C'étaient les troupes de Milans, postées sur les hauteurs de la rive gauche du Llobregat et solidement retranchées dans quelques maisons crénelées, sur la crête, qui ouvraient le feu sur le 1^{er} bataillon du 3^e.

Sans se laisser intimider, le lieutenant-colonel DE FITZ-JAMES et le commandant LEFOL s'avancent à travers les vignes, gravissent les hauteurs avec la plus grande intrépidité, refoulant peu à peu les Constitutionnels. Dans cette attaque, le bataillon essuya quelques pertes : le premier brave tué dans cette campagne fut le fourrier de grenadiers HOUSSAID.

Voyant les succès de son avant-garde et désireux de brusquer l'affaire, M. de la Roche-Aymon lança au pas de course, dans le défilé de Papiol, les 2^e et 3^e bataillons du 3^e de ligne.

Le défilé franchi, ces deux bataillons se formèrent en colonne par sections, et marchèrent au pas accéléré sur le village de Molins-del-Rey. Le village n'était occupé que par quelques tirailleurs ennemis ; on les délogea sans peine, après une fusillade insignifiante.

L'occupation de Molins par la colonne principale de M. de la

Roche-Aymon rendait très critique la situation des Constitutionnels postés sur les hauteurs de la rive gauche et en train de tirer avec notre 1^{er} bataillon. Ils n'avaient que le pont de Molins-del-Rey pour assurer leur retraite sur la rive droite du Llobregat. Voyant que les Français se disposaient à traverser le village et à s'engager sur la chaussée qui conduit au pont, craignant d'être coupés, ils lâchèrent les hauteurs, refluèrent vers le pont, avec une telle précipitation, qu'ils n'eurent pas le temps de jeter quelques troupes dans la maison de l'éclusier, à gauche de la chaussée, maison crénelée d'avance et dont l'occupation eût singulièrement compliqué notre attaque. Le 1^{er} bataillon du 3^e, maître des hauteurs, s'y établit en réserve, attendant de nouveaux ordres.

Cependant, les 2^e et 3^e bataillons avaient traversé Molins-del-Rey, précédés de quelques tirailleurs, et étaient arrivés sans efforts jusqu'aux dernières maisons du village, vers le débouché du pont. Réduits par différents détachements, qu'il avait fallu laisser à la garde des équipages ou de certaines localités, ils ne comptaient que onze compagnies.

M. de la Roche-Aymon fit serrer la colonne et reconnaître l'ennemi. L'entrée du pont était défendue par les troupes de l'avant-garde de Milans (repliées des hauteurs). Sur la rive droite du Llobregat, les autres bataillons ennemis, admirablement disposés, garnissaient une série de mamelons à droite et à gauche de la route de Tarragone. L'attaque du pont était périlleuse, d'autant que, la crue des eaux de la rivière ôtant toute facilité de passer à gué et de tourner la position, il fallait se résoudre à l'emporter de front. La certitude que les Espagnols n'avaient pas d'artillerie décida M. de la Roche-Aymon.

Jetant quelques voltigeurs en avant et appuyant ses flancs, il lance la colonne au pas de charge et l'arme au bras, au cri de : « Vive le Roi ! » Les cinq compagnies du 2^e bataillon (commandant DE BERGERET) sont en tête, suivies par le 3^e bataillon.

Le maréchal de camp comte de la Roche-Aymon et le colonel FANTIN DES ODOARDS dirigeaient l'attaque en personnes.

La chaussée, jusqu'à l'entrée du pont, fut assez mollement

défendue. Mais, dès que la colonne s'engagea sur le pont de Molins-del-Rey, marchant toujours l'arme au bras sans la moindre hésitation, le feu des tirailleurs ennemis devint plus vif.

Les Espagnols se repliaient en bon ordre devant notre compagnie de grenadiers. Vers le milieu du pont, ils firent une volte-face subite, lâchèrent une décharge presque à bout portant : rien ne put arrêter l'élan de la colonne d'attaque, qui atteignit bientôt la sortie du pont.

Elle y fut accueillie par les feux croisés, exécutés sur deux rangs, des bataillons ennemis postés sur les hauteurs de la rive droite.

Le colonel FANTIN DES ODOARDS, faisant faire tête de colonne à gauche, porte le 2^e bataillon vers une haie qui, au bas de la chaussée de sortie, fermait des enclos de vignes, au pied du mamelon occupé par la droite des Constitutionnels. L'action devint alors très vive ; et le 3^e bataillon, tenu un moment en réserve à la sortie du pont, fit à son tour tête de colonne à gauche, vint se prolonger derrière le 2^e, vers un ravin d'où il menaçait la position ennemie. La défense des Espagnols commençait à mollir.

Le 3^e bataillon se porte alors à l'assaut du mamelon. L'ennemi ne l'attend pas, se replie en hâte sur sa gauche, et toutes les forces de Milans commencent leur retraite dans la direction de Castelvi.

Le 1^{er} bataillon, qui venait à son tour de franchir le pont de Molins-del-Rey, occupe le mamelon à droite de la route.

La victoire était complète lorsqu'arriva le lieutenant-général Donnadiou. Il ordonna aux trois bataillons du 3^e de ligne de se lancer à la poursuite d'un corps espagnol qui paraissait coupé, vers la droite : « Après trois heures d'une marche pénible à travers les rochers, la queue de cette colonne a été atteinte en arrière de Castelvi, et le régiment a engagé avec elle une courte fusillade, qui a fini par la fuite précipitée, dans un terrain presque inaccessible. Il n'a pas été possible de la joindre (1). »

(1) Rapport du colonel FANTIN DES ODOARDS.

Dans cette glorieuse journée, le 3^e n'avait que 7 hommes tués, 46 blessés, une trentaine de contusionnés ! La vigueur et l'élan des troupes, l'audace de l'attaque, dans une entreprise aussi périlleuse et devant un ennemi bien supérieur en nombre (les Espagnols étaient près de 4,000), nous avaient donné un éclatant succès, presque sans coup férir.

Signalons, parmi les braves qui se distinguèrent, le capitaine FENAUX, qui fut malheureusement tué d'une balle dans la tête, à la sortie du pont, au moment où il commandait au 1^{er} peloton de sa compagnie : « Tournez à gauche ! » Le capitaine COCQUEBERT et le sous-lieutenant PÈRES, de la compagnie de grenadiers du 2^e bataillon, et le lieutenant DE MOY, de la 5^e compagnie, étaient au nombre des blessés.

Le lieutenant adjudant-major LARRÉGUY avait été également blessé aux côtés de son chef de bataillon, M. DE BERGERET.

Le cheval que montait le colonel FANTIN DES ODOARDS fut atteint de trois balles sur le pont ; le capitaine adjudant-major PLANTON eut son cheval tué sous lui à la même place (1).

L'ordre du jour du 4^e corps d'armée rendait justice à la valeur déployée par le régiment :

« La crue des eaux s'opposait à ce que l'on passât le Lhobregat à gué ; le 3^e de ligne franchit le pont de Molins-del-Rey l'arme au bras et sous le feu croisé le plus vif. M. le maréchal de camp comte de la Roche-Aymon, M. le colonel FANTIN DES ODOARDS, M. le lieutenant-colonel de FITZ-JAMES marchaient à la tête de ce brave régiment..... Depuis ces combats, qui ajoutent à la gloire du 4^e corps, les opérations relatives à l'investissement de Barcelone se sont poursuivies sans obstacle. Nous avons eu à regretter plusieurs braves, et parmi eux un capitaine du 3^e de ligne.

» M. le vicomte Donnadieu cite avec les plus grands éloges MM. FANTIN DES ODOARDS, colonel du 3^e de ligne ; le chevalier de

(1) Ce récit du combat de Molins-del-Rey est fait d'après la lettre écrite le 10 novembre 1821 par le maréchal de camp comte de la Roche-Aymon, pour réfuter le récit de cette affaire donné par M. Abel Hugo, dans son *Histoire de la campagne de 1823*.

FITZ-JAMES, lieutenant-colonel ; LEFOL et DE BERGERET, chefs de bataillon ; LARREGUY, lieutenant adjudant-major ; CONSTANTIN, lieutenant aide-major ; COCQUEBERT, capitaine ; LACHALMETTE, sergent-major ; FEDDY et CHARLES, sapeurs... — Signé : MONCEY, duc de Conigliano. »

Indépendamment de cet ordre flatteur, il faut citer ici l'allocution que le maréchal Moncey prononça devant le régiment rassemblé à Molins-del-Rey :

« Officiers et soldats du 3^e de ligne, je vous félicite sur votre brillante conduite dans la journée du 9 juillet. Elle a ajouté à la gloire des armes françaises. Je n'attendais pas moins de votre régiment, que j'avais appris à aimer et à estimer pendant son séjour à mon quartier-général. Je rendrai compte au roi et au prince de votre bravoure et de votre dévouement.

» Approchez, brave colonel FANTIN, recevez d'un vieux militaire le baiser de satisfaction qu'il voudrait donner à chacun de vos soldats. »

**Reconnaissance sur Tarragone ; fin des opérations ;
le 3^e rentre en France.**

Après l'affaire de Molins, le 3^e de ligne prit encore part à la reconnaissance générale faite, le 28 août 1823, sous les murs de Tarragone, et dirigée par le maréchal Moncey en personne. Il était alors sous les ordres de M. le maréchal de camp de Montgardé. Quatre hommes du 2^e bataillon et un voltigeur du 3^e furent grièvement blessés.

La Catalogne était presque soumise. Barcelone et quelques places tenaient encore, mais elles étaient bloquées par nos troupes et par celles de l'armée de la Foi. Tout annonçait une prochaine pacification.

Cependant, la garnison de Barcelone, constamment repoussée dans ses sorties, mais toujours audacieuse, tenta un dernier effort dans la nuit du 16 septembre pour ravitailler le fort de Figuières.

Une colonne de 3,000 hommes (transfuges français et troupes

constitutionnelles), aux ordres de l'ancien gouverneur de Cordona, Hernandez, sortit de Barcelone, vint débarquer sur la plage de Badalona, entre Mataro et Barcelone, se dirigeant sur Figuières, à travers les montagnes.

Des colonnes françaises furent envoyées à sa poursuite. Le 3^e bataillon du 3^e de ligne comptait à celle commandée par le colonel de Salperwick, du 8^e de ligne. Elle tint toujours l'ennemi en queue, mais n'eut aucune part aux glorieux combats de Llers et Llado, où le lieutenant général baron de Damas défit la plus grande partie de la colonne constitutionnelle, et força le reste à mettre bas les armes, sous les yeux mêmes de la garnison de Figuières.

Depuis cette époque, le 3^e de ligne fut constamment employé à l'investissement de Barcelone. Le 4 novembre, il entra dans la ville avec le 4^e corps d'armée.

Après être resté en garnison dans Barcelone pendant quinze jours, le régiment rentra en France, par le col de Perthus, le 23 novembre 1823.

Garnisons de 1823 à 1830.

Le 3^e de ligne compta à la division de réserve des Pyrénées-Orientales : l'état-major, les 1^{er} et 2^e bataillons étaient à Perpignan ; le 3^e bataillon à Narbonne.

Le colonel FANTIN DES ODOARDS, nommé maréchal de camp par ordonnance royale du 23 juillet 1823, avait été remplacé le 21 août suivant, par M. le comte DE LA GENETIÈRE (1).

Les 8 et 10 octobre 1824, le régiment quittait ses cantonne-

(1) François-Guillaume DE LA GENETIÈRE était né à Paris le 1^{er} septembre 1777. Sous-lieutenant à la 6^e demi-brigade d'infanterie légère et aide de camp du général de division LA GENETIÈRE le 9 février 1796, passé à la 77^e de ligne le 5 décembre 1798, il était nommé lieutenant à la légion expéditionnaire de Saint-Domingue le 21 août 1800, et capitaine à l'état-major de Saint-Domingue le 20 février 1803. A la disposition du Ministre le 17 décembre 1803, employé à l'état-major général le 12 avril 1804, capitaine aide de camp du général de division du Taillis le 18 avril 1809, chef de bataillon le 24 avril 1810, major en 2^e au 64^e régiment d'infanterie, le 14 juin 1813, il fut fait prisonnier de

ments de Perpignan et Narbonne pour aller occuper Montlouis, Villefranche, Prades et Olette (1).

Le 5 août 1825, il recevait l'ordre d'aller tenir garnison à Perpignan : les 2^e et 3^e bataillons y arrivaient le 16, l'état-major et le 1^{er} bataillon le 17 du même mois.

Le 3^e fut désigné pour faire partie du camp d'instruction, établi le 20 août en avant et sous le canon de la porte Cannet, aux ordres du lieutenant général comte d'Alton (1^{re} brigade, commandée par M. de la Tour du Pin). Il entra au camp le 7 septembre 1825, en sortit le 28, y rentra une seconde fois le 15 octobre, et le leva le 27 du même mois, pour venir reprendre son service à Perpignan.

Il quittait Perpignan, en deux détachements, les 20 et 21 décembre, pour se rendre à Toulon, où il arrivait les 7 et 8 janvier 1826.

Le 28 août 1827, le colonel DE LA GENETIÈRE, admis à faire valoir ses droits à la retraite, cédait le commandement du régi-

guerre à la capitulation de Dresde, et mis en demi-solde à sa rentrée en France le 30 novembre 1814.

En 1815, il servit à l'armée royale de l'Est, où il était nommé sous-chef d'état-major le 29 mai. Lieutenant-colonel de la légion de la Creuse le 17 octobre 1815, il passait au 6^e régiment d'infanterie légère le 17 novembre 1820, et était nommé colonel du 3^e le 21 août 1823. M. DE LA GENETIÈRE fut retraité le 30 avril 1828.

Campagnes. — Ans IV et V, en mer, sur les côtes de France et d'Amérique ; ans VII et VIII, armée de l'Ouest ; ans IX, X et XI, armée de Saint-Domingue ; ans XII et XIII, camp de Montrenil ; 1805, 1806, 1807, Grande Armée ; 1808 et 1809 en Espagne, fin de 1809 Grande Armée ; 1812 et 1813, Grande Armée ; 1815, armée royale de l'Est ; du 1^{er} octobre 1822 au 23 novembre 1823, armée d'observation des Pyrénées et en Espagne.

Blessures. — Blessé à Algésiras, à bord de l'*Indomptable*, le 6 juillet 1804 ; blessé d'une balle à la poitrine à Friedland, le 14 juin 1807 ; blessé à l'affaire de Cascano ; blessé à la défense du pont de Goumoy (Suisse) le 2 juillet 1815 (armée royale de l'Est).

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 21 mars 1805 ; chevalier de saint Louis le 27 octobre 1814 ; officier de la Légion d'honneur le 25 avril 1821 ; chevalier de 2^e classe de l'ordre de Ferdinand d'Espagne le 18 novembre 1823.

(1) Composition du régiment : Colonel, DE LA GENETIÈRE ; lieutenant-colonel, DUPETIT ; chefs de bataillon, LEFOL, DE BERGERET, DE GOURNAY ; major, DUBUAT.

ment au lieutenant-colonel LELIEURE DE L'AUBESPIN, jusqu'à l'arrivée du nouveau colonel, M. D'AUTANE (1) (arrivé à Toulon le 21 octobre suivant).

En vertu des ordres du Ministre de la guerre, le régiment quitte Toulon, pour aller tenir garnison à Gap, Embrun et Montdauphin, dans l'ordre suivant : 3^e bataillon le 5 décembre 1827, 2^e bataillon le 7 décembre, état-major et 1^{er} bataillon le 9 décembre.

Le 19 août 1828, l'état-major et le 1^{er} bataillon partent de Gap, le 3^e bataillon d'Embrun, pour aller tenir garnison à Toulon ; le 3^e bataillon part le 20 de Montdauphin pour la même destination.

Le régiment est réuni à Toulon le 3 septembre. Désigné pour faire partie de l'expédition de Morée, il reçoit l'ordre, le 9 septembre, de former deux bataillons de guerre d'un effectif de 1,246 hommes (état-major compris) et un bataillon de dépôt (le 3^e). M. le maréchal de camp vicomte Espert de Sibra, assisté de M. d'Auxon, sous-intendant militaire, procéda à cette organisation, qui eut lieu sur le Champ-de-Mars, à Toulon, le 9 septembre 1828.

Le retour de l'expédition de Morée rendant sans objet les dispositions prises, on procède, le 1^{er} mars 1829, à un nouveau tiercement des bataillons expéditionnaires avec le bataillon de dépôt, pour remettre les trois bataillons sur le pied de paix.

(1) Marie-René-Charles-Marc-Antoine D'AUTANE était né à Allaus (Basses-Alpes) le 14 avril 1787. Vélite au régiment des vélites royaux, au service d'Italie, le 4 juillet 1806, caporal le 29 octobre, sergent le 1^{er} mars 1807, il était nommé sous-lieutenant au 4^e régiment d'infanterie (italien) le 22 juin 1808, lieutenant le 30 juin 1810, capitaine le 21 décembre 1811. Il fut licencié du service d'Italie le 31 mai 1814, et, le 24 juin suivant, était admis au service de France comme capitaine au 10^e de ligne. Le 23 octobre 1815, il passait au 1^{er} régiment de la garde royale.

Breveté chef de bataillon dans la ligne le 30 octobre 1816, chef de bataillon au 7^e le 30 mai 1821, chef de bataillon au 6^e régiment d'infanterie de la garde royale le 30 décembre 1822, lieutenant-colonel au 7^e de ligne le 8 juin 1825, il était nommé colonel du 3^e le 28 août 1827. Il mourut à Toulon le 27 janvier 1830.

Avant de prendre du service dans l'armée nationale, M. D'AUTANE avait servi,

Mort tragique, à Toulon, du colonel D'AUTANE.

Le 27 janvier 1830, un événement déplorable venait jeter le deuil dans le régiment : pendant l'exercice, le colonel D'AUTANE fut assassiné par le nommé Joseph BITTERLIN, sergent à la 1^{re} compagnie de grenadiers.

Voici dans quelles circonstances s'accomplit ce crime inouï :

BITTERLIN, assez bon sous-officier, particulièrement aimé et protégé par le colonel, nourrissait depuis longtemps une profonde haine contre un adjudant du régiment dont il croyait avoir à se plaindre.

Ce jour-là, exaspéré par une punition que lui avait infligée cet adjudant, à la parade, il perd complètement la tête, sort en ville acheter de la poudre et des balles.

Il va le soir à l'instruction des recrues ; et, toujours hors de lui, charge et recharge son arme, se promenant fiévreusement dans les remparts.

Ses camarades, le voyant dans cet état, essayèrent à plusieurs reprises de le calmer, le conjurant de ne pas faire de scandale.

en décembre 1800, dans l'armée de Condé, comme chasseur noble à pied dans la compagnie n° 11. Il avait été licencié le 29 mars 1801.

Royaliste sincère, il avait, aux Cents Jours, fait la campagne de 1815, dans le midi, avec les troupes du duc d'Angoulême.

Le 2 avril 1815, au passage du pont de la Drôme, il fut grièvement blessé d'un coup de feu à la jambe gauche. Le duc d'Angoulême alla le voir à Montélimar, où il était soigné, et lui donna de sa propre main la croix de chevalier de saint Louis.

Campagnes. — 1806, 1807 et 1808, armée de Dalmatie ; 1809, Armée d'Allemagne ; 1810, Tyrol ; 1811-1812, Espagne ; 1813, Saxe ; 1814, Italie.

Actions d'éclat. — En Espagne, envoyé en reconnaissance avec une compagnie de voltigeurs, M. D'AUTANE tomba dans un corps de 3,000 Espagnols. Pendant cinq jours, il se défendit héroïquement dans une maison mise en état de défense, faisant quelques prisonniers ; il fut délivré au moment où on le croyait perdu.

Blessures. — Blessé de deux coups de feu à l'aisselle et à la jambe gauche le 23 août 1813, près de Berlin.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 17 mars 1815 ; officier le 23 mai 1825 ; chevalier de saint Louis le 15 novembre 1815 (rang du 6 avril) ; Chevalier de l'ordre de la Couronne de fer le 24 octobre 1813.

La fatalité voulut que le colonel D'AUTANE vînt, à ce moment-là, sur le terrain de manœuvre. Il aperçoit BITTERLIN causant avec animation avec un autre sous-officier, et le fait appeler. En arrivant à quatre pas du colonel, BITTERLIN abat son fusil, le coup part, et M. D'AUTANE est tué raide. « Une minute avant de tuer le colonel », disait en pleurant le malheureux sous-officier devant le conseil de guerre (1), « j'aurais donné ma vie pour sauver la sienne ! »

Depuis deux ans et demi que M. D'AUTANE commandait le 3^e de ligne, il avait su se faire aimer de tous, tant par ses brillantes qualités que par sa douceur et sa bienveillance. Son régiment était cité comme « un des plus remarquables dans tous les détails de l'instruction, de la tenue, de l'administration et de la discipline (2) ».

On lui fit, à Toulon, de magnifiques funérailles; les officiers firent bâtir un tombeau à leurs frais. C'est dans ce tombeau du régiment que repose, encore aujourd'hui, le malheureux colonel D'AUTANE.

(1) Le 2^e conseil de guerre permanent de la 8^e division militaire, séant à Marseille le 27 février 1830, condamna BITTERLIN à la peine de mort,

Le procès passionna vivement l'opinion publique, à cette époque; de l'avis même des anciens militaires du 3^e, le sergent BITTERLIN n'a pas voulu tuer le colonel D'AUTANE. Le départ du coup de fusil est-il dû à un accident, à un moment de folie inexplicable? la question se posait, bien difficile à résoudre.

L'attitude de BITTERLIN fut d'ailleurs très digne. En voyant tomber le colonel, il avait essayé de se tuer; il en fut empêché par le commandant ROUSSEL et le tambour-major CLÉMENT, qui le désarmèrent. Il se contenta de dire, devant le conseil de guerre: « Je mérite la mort: j'ai tué mon colonel; je la subirai en soldat français. » Il fut fusillé à Marseille le 20 mars 1830, à 6 heures du matin, sur l'esplanade de la Tourette. Il alla en brave du fort Saint-Jean, où il était détenu, au lieu de l'exécution, et commanda lui-même le feu, disant: « Mes amis, ne me manquez pas! Traitez-moi en sergent de grenadiers! » (*Sémaphore* de Marseille du 6 mars 1830.)

BITTERLIN était né à Pont-à-Mousson. Il s'était engagé au 3^e à Strasbourg, le 31 mai 1822.

L'adjudant qui fut la cause de ce malheureux événement s'appelait BÉCU. Il avait été enfermé dans une maison de santé, et ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés. Il ne put comparaitre devant le conseil de guerre.

(2) *Moniteur* de 1830.

Composition du régiment en 1830.

Colonel.....	ROUSSEL, *, O.
Lieutenant-colonel.....	LELIEURE DE L'AUBESPIN, *, O.
Chefs de bataillon.....	{ DELAVAU, *.
	{ MENNE, *, O.
Major.....	{ ROUSSEL, *, O.
	{ WIART, *.
Adjudants-majors.....	{ BOSCARV.
	{ DE LA VILLEGONAN.
	{ MESMER, *.
Capitaine trésorier.....	COUTHÉRUT, *.
Capitaine d'habillement..	PERRIN, *.
Porte-drapeau.....	LACHALMELLE.
Chirurgien-major.....	LEVILLAIN.
Aides-majors.....	{ MORAND.
	{ SANCÉRY.

CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
COCQUEBERT, *.	BERTIN, *.	BOUAT.
CHAMPION, *.	LOCART.	BAUNE.
PLANTON, *.	DE LA MARLIÈRE.	TIXIER.
DESMOULLIEZ, *.	LEUZEN.	O'THOOL DIT THOUILLE.
ALLARD.	TARDY.	GIVOIS.
MALHERBR, *.	LAPRA, *.	BINOS DE POMDARAT.
CAZEAU, *.	JULLIARD.	LAVAUD.
LAUVERGNAT DIT DAUVER- GNE, *.	BIRER.	LEDoux.
JOUFFRET, *.	LAURENT.	LEGERF.
MONTAGUT, *.	LOUVRIER.	LOIZIEL, *.
MARCHESAN.	PÉRÈS.	ROUX DE ROMAIN.
SAINTE-LÉGER.	PERRRY.	JOURDAIN.
ARLOING, *.	DURAND.	GUERMEUR.
BRIOT, *.	DONJEAN.	NESMES-DESMARETS.
BONCIO.	DE SAINT-SIMON.	BESSIÈRES.
JULIA.	MARY.	VILLARD.
BAYARD, *.	DULONG DE ROSNAY.	LEPETIT.
PIERRUCCI.	MAUGER.	RIGO.
CAILLET.	PERRIN.	LACHALMELLE (porte-drap.)
DEVAUJOLY.	ISAMBERT.	LE JAY DE BELLEFOND.
GILLE, *.	QUARTIER.	PONTEVÈS.
RÉGIS, *.	LEBŒUP.	CAPRIOL DE PECHASSAUD.
CAYET.	BENCON.	MORIN DE LA RIVIÈRE.
BERTIN, *.	RAYMOND.	JOUAN.
		VEDEL.

M. d'AUTANE fut remplacé, à la tête du 3^e de ligne, par le colonel ROUSSEL (1) (7 mars 1830).

Expédition d'Alger; débarquement à Sidi-Ferruch (14 juin 1830).

Le gouvernement de Charles X venait de décider l'envoi, contre le dey d'Alger, d'un corps expéditionnaire aux ordres du général de Bourmont. Le 3^e fut désigné pour faire partie de l'expédition; il devait compter à la 1^{re} brigade (général Poret de Morvan) de la 1^{re} division (général Berthezène).

(1) Jean-Pierre-François-Diendonné ROUSSEL était né à Belfort le 29 mai 1782. Soldat au 12^e régiment de chasseurs à cheval le 27 juillet 1799, sergent-major au bataillon auxiliaire du Mont-Terrible le 3 août 1799, à la 94^e demi-brigade le 10 février 1800, il était nommé sous-lieutenant le 15 novembre 1803, et lieutenant le 23 décembre 1806. Lieutenant adjudant-major au 116^e de ligne le 1^{er} juin 1808, capitaine adjudant-major le 1^{er} décembre 1809, capitaine le 24 mars 1811, il passa comme chef de bataillon au 114^e le 11 janvier 1812.

Il fut mis en non-activité le 1^{er} septembre 1814, et replacé chef de bataillon au 6^e léger le 6 novembre.

Les Cent-Jours le firent colonel du 10^e de ligne (30 avril 1815). Remis chef de bataillon le 1^{er} août, il fut envoyé en non-activité le 4 octobre 1815. Replacé au 18^e de ligne le 25 décembre 1822, lieutenant-colonel au 1^{er} léger le 22 juillet 1823, il était nommé colonel du 3^e le 7 mars 1830 et maréchal de camp le 16 juin 1834.

Il commanda successivement la 2^e brigade d'infanterie, au camp de Compiègne (21 juin 1834), les départements de la Vendée (10 octobre 1834); de la Moselle (8 juin 1835), de la Haute-Saône (19 août 1837), la 3^e brigade de la division rassemblée dans les départements de l'Ain, du Jura, du Doubs et du Haut-Rhin (27 septembre 1838).

Placé dans la section de réserve le 30 mai 1844, il fut retraité le 8 juin 1848, et mourut à Belfort le 19 mars 1851.

Campagnes. — Ans VII, VIII et IX, armée du Rhin; ans XI, XII et XIII, Hanovre; 1805, 1806, 1807, Grande Armée; de 1808 à 1814, Espagne et France; 1815, armée du Nord; 1823 et 1824, Espagne; 1830, Afrique.

Blessures. — Deux actions d'éclat. Un coup d'aviron sur le bras gauche, le 6 novembre 1806, dans une expédition sur le lac de Plan, près de Maglebourg.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 2 novembre 1811; officier le 2 novembre 1814; chevalier de Saint-Louis le 16 octobre 1823; autorisé par le duc d'Angoulême à accepter et à porter la décoration de l'Ordre espagnol de Ferdinand le 29 novembre 1823; commandeur de la Légion d'honneur, le 27 décembre 1830.

Le 1^{er} avril 1830, sur le Champ-de-Mars, à Toulon, les 1^{er} et 2^e bataillons se constituaient à l'effectif de guerre (60 officiers, 1,654 sous-officiers et soldats). Ils étaient commandés par les chefs de bataillon DELAVEAU et MENNE, sous les ordres du colonel ROUSSEL et du lieutenant-colonel DE L'AUBESPIN.

Le 11 mai, les deux bataillons étaient embarqués sur les vaisseaux le *Duquesne* et la *Ville de Marseille*; mais le mauvais temps retarda le départ de la flotte; on mit à la voile seulement le 25.

La traversée, contrariée par les vents, fut horriblement pénible; il fallut tenir la mer pendant dix-neuf jours! Enfin, le 13 juin, la flotte arrivait dans la baie de Sidi-Ferruch, devant la Torre-Chica (la petite tour): c'était le point choisi pour le débarquement.

L'après-midi du 13, quelques coups de canon furent échangés avec les batteries du rivage. Le 14, à minuit, commencèrent les opérations du débarquement. La brigade Poret de Morvan formait l'avant-garde; ses trois premiers bataillons occupèrent chacun huit embarcations (chaloupes ou chalands), remorquées par des canots de 12 rameurs: au centre, le 1^{er} bataillon du 4^e léger; à droite, le 2^e bataillon du 2^e léger; à gauche, le 1^{er} bataillon du 3^e de ligne.

C'était l'instant critique. Rien n'eût été plus facile à un ennemi vigilant que de pointer quelques boulets sur ces chalands, qui s'avançaient bondés de soldats, de les couler, ou tout au moins de nous infliger de sérieuses pertes. Au grand étonnement de tous, l'ennemi ne fit aucun mouvement sur la côte, et cette opération du débarquement (si longtemps différée, si redoutée) s'effectua le plus heureusement du monde.

A 4 heures du matin, les chalands qui portaient le bataillon du 3^e atteignaient la plage. Les soldats, impatients, pleins d'enthousiasme, jaloux de mettre les premiers le pied sur la terre africaine, sautent à la mer, gagnent le rivage, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Le bataillon se forme immédiatement en colonne par divisions à distance de peloton. Les batteries ennemies commencent alors à tonner, les boulets à pleuvoir. Quelques

pièces de campagne sont rapidement débarquées ; leur feu (auquel se joint celui de trois brics français) répond au feu des Arabes, pendant que le débarquement des troupes continue.

A peine rassemblée, la brigade Poret de Morvan reçoit l'ordre de tourner les batteries ; elle commence son mouvement à 6 h. 3/4, débusque rapidement l'ennemi de toutes ses positions, et, malgré le feu de quelques canons que les Arabes ont tournés contre elle, s'empare des batteries. A 7 h. 1/2, la canonnade cessait.

Le lieutenant PIAZZA (volontaire dans l'armée) était venu prévenir le colonel ROUSSEL qu'une batterie avait été abandonnée. Le colonel y envoya aussitôt la 1^{re} compagnie du 1^{er} bataillon. En s'approchant, cette compagnie essuya un coup de mitraille, le dernier, qui, par un bonheur inouï, n'atteignit qu'un seul homme. On trouva, dans cette batterie, des vivres, des munitions ; un canon était encore chargé, la mèche allumée.

Pendant ce temps, la brigade Poret de Morvan continuait sa marche, refoulant devant elle les groupes de cavalerie, qui essayaient en vain de l'entamer. Les voltigeurs du 1^{er} bataillon du 3^e de ligne tirèrent encore une partie de la journée avec avantage ; mais, dès 11 heures, le combat avait cessé, et l'ennemi, en fuite de toutes parts, laissait entre nos mains treize pièces de canon et deux mortiers.

Les bataillons restèrent jusqu'à 5 heures du soir formés en colonne d'attaque. La 1^{re} brigade, appuyant alors à gauche, pour faire place à la 2^e division, s'installa au bivouac, en carré par régiment : placée au centre, elle coupait en deux parties à peu près égales la courbe saillante que décrivait la ligne française.

Cette journée était glorieuse pour le 3^e ; le courage, l'entrain des hommes ne s'était pas démenti un instant. Le rapport du général en chef citait « comme s'étant particulièrement distingués MM. BESSIÈRES, sous-lieutenant au 3^e de ligne, et Charles DE BOURMONT (1), aide-major dans le même régiment, qui sont entrés les premiers dans une des batteries ennemies (2) ».

(1) Charles DE BOURMONT était le troisième fils du général en chef. Il servait au 3^e en qualité de volontaire.

(2) Lettre du 17 juin 1830 au Ministre de la guerre.

Bataille de Staouéli (19 juin).

Du 15 au 19 juin, le corps expéditionnaire fut occupé à l'établissement de batteries, de redoutes ; on commença la grande route qui, plus tard, conduisit le matériel à Alger. Le 3^e fournit chaque jour 300 hommes pour ces travaux.

Les hauteurs environnant le camp français apparaissaient couvertes de nombreuses hordes de cavaliers et fantassins arabes. Nos avant-postes, constamment inquiétés, ne cessaient de tirailler.

Le 19 juin, à 4 heures du matin, l'ennemi attaqua la gauche de notre première ligne. Le 28^e, assailli avec la plus grande vigueur par plusieurs milliers de Turcs, Arabes ou Kabyles, faiblit un moment, faillit perdre son drapeau ; le 29^e marcha à son secours. Dès lors, l'action se généralise ; et cette affaire, qui, dans l'intention même du général de Bourmont, devait se réduire à une simple défense d'avant-postes, prend peu à peu toutes les proportions d'une véritable bataille, par l'intrépidité même des assaillants et la vigueur avec laquelle nos troupes les repoussent.

Les rôles changent ; les Français attaquent à leur tour. A notre gauche, les hauteurs venaient d'être occupées par les 14^e et 37^e régiments. La brigade Poret de Morvan s'avance, ses bataillons disposés en colonne par divisions. En avant, un ravin la sépare de l'ennemi, et une batterie, placée de l'autre côté du ravin, tire sans relâche. La 1^{re} compagnie de voltigeurs du 3^e de ligne se lance au pas de charge, marchant sur cette batterie : les Arabes sont refoulés de position en position, et toute la brigade, escortée par quelques pièces de campagne, qui suivent avec une merveilleuse rapidité à travers ronces et broussailles, s'avance hardiment, l'arme au bras.

Nous avons heureusement à faire à de très mauvais pointeurs ; les boulets passaient au-dessus de nos têtes, sans faire aucun mal.

L'ennemi battait en retraite dans la direction de son camp, qu'on apercevait orné de drapeaux multicolores. A la fin, épouvanté

devant la marche audacieuse de cette colonne venant à lui au pas de charge, sans tirer un coup de fusil, il fuit de toutes parts, abandonnant onze canons, une grande quantité de poudre, des tentes, des chevaux, des troupeaux de moutons et de chameaux, et des vivres de toute espèce.

A 11 heures, nous étions maîtres du camp. Depuis 9 heures, le 3^e marchait en première ligne, tout le monde, officiers et soldats, faisant preuve d'un entrain admirable, d'une gaité enthousiaste. La discipline du régiment ne fut pas moins remarquable, ce jour-là, que sa valeur : malgré l'exemple qui leur fut donné, en traversant le camp ennemi, les hommes du 3^e ne quittèrent pas les rangs, comme tant d'autres, pour courir au butin.

Le capitaine anglais Manssell (1), qui suivait l'expédition, était venu demander au colonel à marcher avec le régiment. Le colonel ROUSSEL le plaça à la première compagnie de grenadiers, qu'il ne quitta pas pendant toute l'affaire.

Marche sur Alger ; combats du 24 au 30 juin.

Le 20 juin, la journée fut tranquille ; on s'occupa des travaux de retranchement, de la grande route, de l'établissement de nouvelles batteries (armées de nos canons et des canons pris à l'ennemi). Les deux jours suivants, on continua les travaux.

Le 22, à 10 heures du soir, quelques Arabes, qui vinrent tirailler aux avant-postes, provoquèrent une alerte au camp. L'alarme fut bientôt dissipée, et le reste de la nuit fut tranquille.

Le 23, continuation des travaux. Vers 8 heures du matin, 300 ou 400 cavaliers ennemis échangèrent quelques coups de fusil avec nos avant-postes.

Le 24, à 6 h. 1/2 du matin, une vive canonnade éclatait ; toutes les forces algériennes envahissaient le plateau de Staouéli.

(1) Ce capitaine Manssell joua un rôle bizarre dans l'expédition d'Alger. Venu sans titre officiel, ayant longtemps imploré à Toulon la faveur de suivre nos troupes en volontaire, il essaya plus tard de s'interposer dans nos négociations avec le dey, fit tous ses efforts pour empêcher la conquête.

Deux de nos brigades partirent successivement à 7 heures et à 7 h. 1/2, pour marcher à l'ennemi. La brigade Poret de Morvan commença son mouvement à 8 heures, le reste des troupes suivant de distance en distance. Quelques pièces de campagne soutenaient le mouvement.

La fusillade et la canonnade devinrent bientôt très vives de part et d'autre ; une hauteur se présenta, fortement occupée par les Arabes ; la 1^{re} brigade eut ordre de l'enlever. Les 2^e et 4^e légers marchèrent de front sur la position, pendant que le 3^e de ligne la tournait, précédé de ses deux compagnie de voltigeurs.

Tout fut emporté en un instant, et, devant sa brigade réunie sur les hauteurs, le général Poret de Morvan félicita les chefs de corps sur la belle conduite de leurs troupes. Les officiers et sous-officiers de voltigeurs avaient su donner un tel élan à leurs hommes, une telle rapidité à l'attaque, que les pertes étaient insignifiantes.

La marche continua sur Alger. Il fallut encore gravir péniblement plusieurs montagnes. On rencontra quelques masures abandonnées renfermant des bestiaux, de la volaille.

Vers 2 heures, on aperçut en avant quelques maisons d'assez belle apparence. La 1^{re} compagnie de voltigeurs du 3^e (en tirailleurs depuis 6 heures et qui allait être relevée par la 2^e compagnie) arrivait à cinquante pas environ d'une de ces maisons, lorsqu'une détonation violente retentit, une épaisse colonne de cendres et de fumée rougeâtre jaillit dans les airs, à plus de 100 mètres, et la maison s'écroula en monceaux.

Pas un homme ne fut atteint. Était-ce là un simple accident ? Cette maison était-elle minée ? C'est là un point qui ne put être éclairci sur le moment ; on sut plus tard que cette maison servait à l'ennemi de magasin à poudre, et qu'il l'avait fait sauter en se repliant.

A 3 h. 1/2, on arrivait en vue des positions qui dominent Alger. Les colonnes ennemies, fuyant devant nous, s'étaient retirées sur les hauteurs (1).

(1) Un incident curieux se présenta presque aussitôt après notre arrivée. Vers

On s'installa au bivouac sur la crête orientale du plateau de Sidi Khalef; la nuit fut tranquille.

L'ordre avait été donné de tirer le moins possible, de rester en position, sans avancer. Les tirailleurs devaient s'embusquer, laisser approcher l'ennemi, attendre d'avoir un but certain au bout de leur fusil.

Et cela non sans raison : très chargés, lourdement vêtus, nos soldats ne pouvaient lutter d'adresse et d'agilité avec leurs insaisissables ennemis. Chercher à les joindre dans leurs embuscades, dans les pointes hardies qu'ils faisaient à tous moments sur nos lignes, c'était s'exposer inutilement à des pertes. Les voltigeurs du 3^e exécutèrent strictement, avec beaucoup d'intelligence, l'ordre donné, et les Arabes, trouvant peu de prise de notre côté, n'inquiétèrent pas beaucoup le régiment.

Le 25 juin, une faible fusillade commença vers 7 heures du matin. Elle augmenta peu à peu, et, vers 8 heures, les canons tonnèrent. Quelques boulets tombèrent au milieu des deux bataillons sans faire aucun mal. Le régiment restait en position avec le plus grand sang-froid; cependant, quelques hommes du régiment voisin, le 14^e, s'étant imprudemment avancés pour enlever un petit poste, le colonel ROUSSEL les envoya soutenir. La position fut enlevée avec beaucoup d'entrain, puis abandonnée. Un sergent et un fusilier furent tués dans cette affaire, et un officier, M. DE CAPRIOL, blessé à la jambe.

Le feu cessa à 8 h. 1/4. L'ennemi, en se retirant, nous avait laissé un grand troupeau de bœufs.

Le 26 et le 27 juin, la journée se passa en fusillade continue, coupée de coups de canon par intervalles. Tous les

4 heures, un Arabe descendit des hauteurs et se présenta devant le régiment : il était armé d'un sabre et tenait à la main un drapeau. On crut qu'il voulait se rendre, et défense fut faite de tirer sur lui. Cet homme noir, grand et vigoureux, l'œil ardent, la tête haute, s'avancait en faisant tourner son sabre. Loin de vouloir se rendre, il semblait défier nos tirailleurs, s'approchant d'eux avec des vociférations, rasant la terre avec son sabre, faisant entendre qu'il leur couperait le cou comme il rasait les herbes. Il fut bientôt entouré par quel-

efforts de l'ennemi se portaient sur la gauche, et la 1^{re} division, moins vivement attaquée, avait beaucoup moins à souffrir.

« Mais le 28, la brigade Poret de Morvan eut à soutenir un assaut, le plus rude peut-être qu'une troupe française eût eu à repousser depuis le commencement de la campagne (1). » La fusillade commença ce jour-là de bonne heure, comme les jours précédents.

Vers 9 heures, de grands cris s'élevèrent tout à coup, et les hauteurs qui étaient à notre droite apparurent couvertes d'une nuée d'Arabes et de Kabyles. Ils tiraillèrent pendant quelque temps; puis, brusquement, fondirent ensemble, avec la plus grande impétuosité, sur les avant-postes du 4^e léger, qui plièrent sous ce choc imprévu. Le bataillon du 4^e léger, posté en arrière, prend aussitôt les armes; il perd en un instant 7 officiers et 115 hommes. « La mêlée devient affreusement meurtrière. Les Arabes s'encouragent au massacre; ils sabrent et coupent des têtes. C'en était fait du 4^e léger, si le bataillon du 2^e léger d'un côté, de l'autre un bataillon du 3^e de ligne, le 2^e, arrivant au pas de course, n'avaient chargé à leur tour les assaillants et, en attirant l'ennemi sur eux, sauvé leurs infortunés camarades (2). »

Le 1^{er} bataillon, resté en position, fut vivement inquiété par l'ennemi. Les Arabes s'avancèrent à plusieurs reprises, avec de l'artillerie, essayant de le culbuter, de tourner les troupes de la brigade : toutes leurs tentatives échouèrent. Un officier du 3^e, M. DE PONTEVÈS, reçut, à la poitrine, une balle qui lui fit une

ques voltigeurs de la 2^e compagnie. Le colonel ROUSSEL, le lieutenant-colonel DE L'AUBESPIN et des officiers de voltigeurs, qui se trouvaient là, l'examinaient curieusement, recommandant de ne pas le tuer.

Par malheur, l'Arabe fit un mouvement pour sabrer un sergent; il fallut tirer sur lui. Ce fanatique, ou cet ivrogne, tomba percé de trois balles.

Sa mort n'eut d'ailleurs pas le don d'émouvoir beaucoup ses camarades, comme nous spectateurs de cette scène bizarre. Pas un ne bougea.

(1) C. Rousset, *La conquête d'Alger*.

(2) Id. Ibid.

forte contusion ; il mourait, trente jours plus tard, des suites de sa blessure.

Le 29 juin, les deux bataillons du 3^e occupaient toujours leurs mêmes positions. Ils ne devaient pas prendre une part directe aux opérations contre Alger : la brigade Poret de Morvan était désignée pour garder le parc d'artillerie (3^e en première ligne ; en arrière, sur la grand'route, 2^e et 4^e léger). Cet ordre, qui condamnait le régiment à rester en arrière, fut reçu avec peine ; la mission de garder le parc, tout importante qu'elle pouvait être, semblait peu glorieuse aux braves du 3^e. Elle offrait cependant des dangers, et il ne se passait pas d'heures où quelque troupe de Kabyles ne vînt inquiéter les avant-postes.

Ce jour-là, vers 1 heure de l'après-midi, le colonel ROUSSEL aperçut une trentaine de Kabyles qui s'étaient embusqués dans une mesure, en avant du camp, et avaient ouvert un feu meurtrier sur nos voltigeurs.

Il donna l'ordre au sous-lieutenant BOUAT d'aller les déloger. M. BOUAT, accompagné du lieutenant d'état-major Charles DE BOURMONT et du capitaine GALBOIS, officier d'ordonnance du général Poret de Morvan, marcha sur la mesure à la tête de sa section. L'ennemi l'attendit bravement ; il fallut en venir aux mains. Atteint d'une balle à l'épaule droite, M. BOUAT prend son sabre de la main gauche, continue à diriger ses hommes. Le capitaine GALBOIS, assailli par trois Kabyles, en abat un d'un coup de pistolet ; mais les autres se jettent sur lui, le terrassent : il allait être massacré, lorsqu'un grenadier, nommé SAUVADET, vole à son secours, tue le premier Kabyle d'un coup de fusil, et, se jetant baïonnette baissée sur le second, le traverse de part en part.

D'autres Kabyles accourent sur le lieu de la mêlée. SAUVADET est entouré, renversé, reçoit plusieurs coups de sabre, qui ne font que couper son shako. Par bonheur, le brave grenadier, plein de sang-froid, n'a pas lâché son fusil dans sa chute. Au moment même où un Kabyle va le percer de son sabre, il lui détache un vigoureux coup de pied, qui le renverse ; et, se relevant lui-même d'un bond, le cloue à terre d'un coup de baïonnette. Ses autres assaillants, épouvantés, prirent la fuite.

SAUVADET en était quitte pour une légère blessure à la main gauche (1).

Après cet engagement, le reste de la journée se passa dans la plus grande tranquillité.

Le lendemain, 30 juin, les bandes de Kabyles reparurent, s'avançant très près du camp, à la faveur des broussailles. Leur nombre était considérablement accru ; nos compagnies de garde tiraillaient avec eux, à 15 ou 20 pas de distance. Le régiment dut prendre les armes. L'ennemi fit alors mine de se retirer, mais revint presque aussitôt ; et le colonel ROUSSEL, fatigué de cet acharnement, voyant déjà de nombreux blessés dans nos rangs, se décida à agir avec vigueur.

Le lieutenant-colonel, à la tête du 2^e bataillon, eut ordre de s'avancer dans la broussaille, repoussant de front les Kabyles : le 1^{er} bataillon, conduit par le colonel en personne, prenait par la droite du ravin, pour les tourner sur la gauche. La 1^{re} compagnie de voltigeurs précédait le mouvement du 1^{er} bataillon. Conduite avec la plus grande énergie par le capitaine CAILLET, elle refoule tout devant elle et poursuit l'ennemi jusqu'à une maison dite « Maison carrée ». Les Kabyles se retiraient en désordre, s'arrêtant néanmoins à l'abri des haies de raquettes, continuant à tirailler, dans leur fuite, avec la plus grande opiniâtreté. A la fin, voyant se dessiner le mouvement tournant du 1^{er} bataillon, ils se débandèrent dans toutes les directions pour ne plus reparaitre.

Les compagnies d'élite du 4^e léger avaient reçu l'ordre d'opérer sur la droite de l'ennemi le même mouvement que notre compagnie de voltigeurs sur la gauche. Cet ordre ne fut malheureusement pas exécuté assez tôt ; sans cela, les Kabyles, pris entre trois feux, eussent éprouvé de très grandes pertes. Le 3^e de ligne

(1) « Dans cet engagement, un soldat du 3^e ligne, nommé SAUVADET, arracha aux Arabes, après des prodiges de valeur, son capitaine, M. GALBOIS, grièvement blessé... De toutes les actions de guerre celle qui a pour résultat de sauver un des siens est certainement la plus méritoire, et c'est à juste titre que les Romains mettaient la couronne civique au-dessus de toutes les autres. » (Pélissier, *Annales algériennes*).

avait eu, dans cette affaire, 2 hommes tués, 22 grièvement blessés. Vers 5 heures du soir, le régiment fut porté en avant, pour venir occuper la position du 20^e de ligne (porté lui-même plus en avant).

Tout fut d'ailleurs tranquille le reste du jour.

Le 3^e au camp de Staouëli et à Alger ; retour du régiment en France.

Le 1^{er} juillet, à 10 heures, la brigade Poret de Morvan recevait l'ordre de se tenir prête à partir. Ce ne fut qu'un cri de joie dans le camp : on s'attendait à marcher au siège d'Alger. Cet espoir fut encore une fois déçu : il s'agissait tout simplement d'aller occuper le camp de Staouëli, pour y travailler aux retranchements, organiser et escorter tous les convois de vivres, de munitions et de matériel d'artillerie. Le 3^e de ligne partit à midi.

Jusqu'au 23 juillet, il resta au camp de Staouëli ; la maladie ne tarda pas à faire de profonds ravages dans ses rangs. La position, déjà très malsaine par la nature même du sol, par l'impureté des eaux bourbeuses, était devenue, depuis notre débarquement, un vrai foyer d'infection. Tous les hommes et les animaux tués du 14 au 19 juin avaient été enterrés dans les environs ; l'air qu'on y respirait était chargé d'odeurs pestilentielles.

L'explosion du fort de l'Empereur avait terminé le siège d'Alger (4 juillet). Le régiment vint, le 23, camper à une lieue en avant de la ville, couvrant les troupes bivouaquées dans le voisinage.

Il laissait au camp de Staouëli la 1^{re} compagnie de voltigeurs. Cette compagnie y resta pendant quatre jours, seule dans une redoute désarmée, et ayant toutes les peines du monde à repousser les nuées de Bédouins qui se précipitaient au pillage. Le 27 juillet, elle rejoignait le régiment.

Depuis cette époque, le 3^e de ligne resta dans ses positions, où

il s'était fortement retranché. La situation sanitaire restait mauvaise; les malades étaient très nombreux.

Le 17 octobre, à 8 heures du soir, le régiment reçut l'ordre de rentrer en France. Le 1^{er} bataillon s'embarqua le 19, à 7 heures du matin; le 2^e bataillon le 20, à la même heure. La traversée, qui se fit sur des bâtiments de transport, fut extrêmement pénible.

Les deux bataillons furent débarqués les 5 et 6 novembre au lazaret de Marseille. Ils y restèrent jusqu'au 18 du même mois, et furent alors dirigés sur Aix, pour y attendre de nouveaux ordres. Ils furent immédiatement remis sur le pied de paix.

CHAPITRE XIV

Le 3^e régiment d'infanterie, sous la Monarchie de juillet, la deuxième République et le second Empire (1830-1870).**LA BALTIQUE ET L'AFRIQUE**

Le drapeau tricolore (1830). — Mouvements et garnisons du 3^e de ligne, de 1830 à 1848. — La 2^e République; événements de 1851. — Distribution des aigles (10 mai 1852); garnisons; le 3^e au camp de Boulogne. — Expédition de la Baltique (1854) — Débarquement du 3^e dans la baie de Tranvick (8 août); prise de la tour du Sud (14 août). — Prise de Bomarsund (16 août); rentrée en France du 3^e de ligne. — Mouvements et garnisons de 1854 à 1859; le 3^e en Algérie. — Expédition sur la frontière du Maroc (1859). — Expédition dans la Kabylie orientale (1860). — Mouvements de 1860 à 1864; retour en France des 1^{er} et 2^e bataillons. — Colonne expéditionnaire du Sud algérien; retour en France du 3^e bataillon. — Mouvements et garnisons de 1864 à 1870.

Le drapeau tricolore (1830).

Pendant le court séjour du 3^e de ligne en Algérie, la Révolution de juillet avait renversé le gouvernement de Charles X, et Louis-Philippe d'Orléans avait été proclamé roi des Français.

L'article 1^{er} de l'ordonnance du 1^{er} août 1830 disait : « La nation française reprend ses couleurs. » La cocarde et le drapeau tricolores remplacèrent la cocarde et le drapeau blancs de la Restauration.

À Alger, ce fut le 17 août, à 8 heures du matin, que le drapeau tricolore fut hissé au sommet de la Kasbah. Les troupes quittèrent ce jour-là la cocarde blanche, et les drapeaux des régiments furent renfermés dans leurs étuis.

L'ordre des couleurs, dans le nouveau drapeau, devait être : bleu à la hampe, blanc au centre, rouge flottant. La hampe fut

surmontée du coq gaulois, « dont les ailes se soulevaient frémissantes », appuyé sur un globe où était gravé le mot *Liberté*.

« L'ordonnance du 4 mars 1831 mit le drapeau au centre du régiment..... La même ordonnance donna un fanion rouge au 1^{er} bataillon, un fanion jaune au 3^e; mais ces fanions ne sont plus des drapeaux, ce ne sont que des jalons d'alignement pour les manœuvres.

» Du gouvernement de Juillet datent l'uniformité et l'unité de drapeau pour les armées de terre et de mer (1). »

Mouvements et garnisons du 3^e de ligne de 1830 à 1848.

Le 3^e de ligne, arrivé le 18 novembre 1830 à Aix, fut, par divers ordres ministériels, successivement envoyé à Draguignan, Digne et Antibes, puis dans les Hautes-Alpes, où il occupa Gap, Embrun et Briançon.

Le 11 mars 1831, le régiment, qui comptait trois bataillons, recevait l'ordre d'en former un quatrième.

En juin, il quittait ses garnisons des Hautes-Alpes pour aller à Dijon, Mâcon et Auxonne. C'est dans cette marche, à son passage à Valence, que le duc d'Orléans remit son nouveau drapeau au régiment.

Le 1^{er} juillet, la compagnie hors rang fut organisée (ordonnance du 7 mai).

Au mois d'octobre 1832, le 3^e venait tenir garnison à Paris.

Le 22 août 1833, le demi-quatrième bataillon de recrutement et de réserve était organisé, à Paris, avec les grenadiers, les voltigeurs, les 1^{re} et 2^e compagnies du 4^e bataillon; les quatre autres compagnies de ce bataillon furent réparties dans les trois premiers.

En octobre, le régiment quittait Paris pour se rendre à Parthenay (Deux-Sèvres). Il fut disséminé dans de nombreux cantonnements du Poitou et de la Vendée et fut employé à la répression de la chouannerie et à l'établissement des routes

(1) *Les Drapeaux français*, par M. de Bouillé.

stratégiques. Le 9 mars 1834, une ordonnance royale supprimait le demi-quatrième bataillon ; il était, à ce moment, à Alençon. Parti le 27 mars, il rejoignait, le 4 avril, l'état-major du régiment à Parthenay, et, le lendemain, les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats étaient incorporés dans les trois premiers bataillons.

Le colonel ROUSSEL, nommé maréchal de camp, fut remplacé, le 20 juin 1834, par le colonel BRAYER (1).

En juillet 1835, le 3^e de ligne venait tenir garnison à Bourbon-Vendée (La Roche-sur-Yon) et Rochefort.

Le 14 avril 1836, il recevait l'ordre de se rendre à Saint-Omer ; l'état-major, la compagnie hors rang et le 2^e bataillon, partis de Bourbon-Vendée le 25 mai, arrivaient le 21 juin dans leur nouvelle garnison ; les 1^{er} et 3^e bataillons, partis de Rochefort les 15 et 17 juillet, y arrivaient les 11 et 13 août.

Le 23 août 1836, les deux premiers bataillons (destinés au camp de Saint-Omer), étaient baraqués sur le plateau Delfaut (avec deux bataillons du 12^e léger, des 6^e et 50^e de ligne). Le camp fut levé les 12 et 13 octobre suivants, et les deux bataillons rentrèrent à Saint-Omer.

Le 7 mai 1838, le Ministre de la guerre prescrivait de mobi-

(1) François-Michel BRAYER était né à Philippeville (Ardennes) le 28 septembre 1788. Entré le 2 mars 1803 à la 103^e demi-brigade (devenue 9^e régiment de ligne le 25 août 1804), il fut successivement fourrier (14 janvier 1805) et sergent (1^{er} avril 1806). Passé le 26 juillet 1806 au 2^e régiment d'infanterie légère, il y était nommé sous-lieutenant le 27 janvier 1807, lieutenant le 7 février 1808, lieutenant adjudant-major le 5 juillet 1808, capitaine adjudant-major le 5 janvier 1810, capitaine le 5 novembre 1811.

Le 18 mars 1813, il était promu chef de bataillon au 145^e de ligne, passait au 141^e de ligne le 7 septembre suivant, et au 2^e de ligne le 4 juin 1814.

En demi-solde le 16 février 1816, il fut, après la Révolution de Juillet, replacé comme chef de bataillon au 8^e léger (16 septembre 1830). Lieutenant-colonel au 1^{er} régiment le 21 juillet 1831, il était nommé colonel du 3^e le 20 juin 1834. Il mourut le 9 janvier 1848.

Campagnes. — Ans XI et XII, Hanovre ; an XIV, Italie ; 1806, 1807, Prusse et Pologne ; 1808-1812, Espagne et Portugal ; 1813, 1814, Grande-Armée, Saxe et France ; 1815, Belgique.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 29 juillet 1814 ; officier le 19 juin 1831 ; commandeur le 23 décembre 1847.

liser les 2^e et 3^e bataillons et de les porter chacun à l'effectif de 750 hommes : ils devaient faire partie du corps de rassemblement formé sur la frontière du Nord. Ces deux bataillons furent dirigés sur Lille le 16 mai.

Le corps de rassemblement ayant été dissous le 25 mai 1839, le 3^e quittait Lille à cette époque, pour venir tenir garnison au Havre. Il arriva au Havre dans le courant de juin.

Le 26 septembre 1840, douze nouveaux régiments d'infanterie étaient organisés : les anciens régiments devaient leur fournir deux compagnies entières, avec leurs officiers. Le sort désigna la 4^e compagnie du 1^{er} bataillon et la 4^e compagnie du 2^e bataillon pour passer au 73^e de ligne. Ces deux compagnies quittèrent le Havre le 6 novembre. Deux nouvelles compagnies étaient formées le même jour pour les remplacer dans le régiment.

En 1841, les 1^{er} et 2^e bataillons sont envoyés au camp d'Ivry, près de Paris, et y travaillent à la construction du fort (fait en grande partie par ces deux bataillons). Le 3^e bataillon tenait, pendant ce temps, garnison à Versailles. Le régiment entier vint ensuite à Paris (École militaire).

En 1843, il est dirigé sur Strasbourg : le 1^{er} bataillon quitte Paris le 27 octobre ; le 2^e bataillon, le 30 octobre ; l'état-major, la compagnie hors rang et le 3^e bataillon, le 10 novembre.

Le 21 juin 1844, l'état-major, les 1^{er} et 3^e bataillons étaient mobilisés à l'effectif total de 47 officiers et 1,067 hommes de troupe pour faire partie du corps d'opération de la Moselle. L'état-major et le 1^{er} bataillon quittaient Strasbourg le 25 août, le 3^e bataillon le 26 août, pour aller au camp de Sailly, où ils campaient le 31. Ils en repartaient le 23 septembre, et rentraient le 4 octobre à Strasbourg.

En avril 1845, le 3^e quittait Strasbourg et Schlestadt et relevait le 22^e léger à Wissembourg (et cantonnements environnants).

Le 22 juillet 1847, le régiment occupe de nouveau Strasbourg et les environs.

Le 1^{er} avril 1848, chaque bataillon est doté d'une 8^e compagnie (6^e de fusiliers).

Le colonel CŒUR (1) remplace, le 31 mars 1848, le colonel BRAYER, décédé.

La deuxième République ; événements de 1851.

La révolution du 24 février venait de renverser le gouvernement de Louis-Philippe.

Un des premiers actes du gouvernement provisoire fut de rétablir « le pavillon ainsi que le drapeau national tels qu'ils avaient été fixés par le décret de la Convention du 27 pluviôse an II, sur les dessins du peintre David (2). »

La forme du drapeau fut la suivante : aux quatre angles, dans une couronne de lauriers, le numéro du régiment ; au centre

(1) Jean-Baptiste-Pierre-Marie CŒUR était né à Clairvaux (Jura), le 22 octobre 1794. Elève à l'École spéciale militaire le 11 mars 1813, caporal le 6 octobre, fourrier le 19 novembre, il était nommé sous-lieutenant au 9^e régiment de tirailleurs de la garde le 17 décembre 1813. Le 10 août 1814, il était envoyé en demi-solde.

Garde surnuméraire de la porte du roi, le 15 novembre 1814, il suivit Louis XVIII à Gand à l'époque des Cent-Jours, rentra en France le 8 juillet 1815, comme garde titulaire de la porte du roi. Le 23 octobre suivant, il était placé sous-lieutenant au 2^e régiment d'infanterie de la garde royale. Breveté lieutenant de la ligne le 17 décembre 1817, lieutenant le 16 juin 1819, il fut successivement capitaine au 57^e de ligne (19 février 1823), chef de bataillon au 7^e (25 avril 1840), lieutenant-colonel du 29^e (24 avril 1843) et, enfin, colonel du 3^e, le 31 mars 1848.

Le 4 octobre 1850, il passait au 2^e régiment de la légion étrangère et était nommé général de brigade le 22 décembre 1851. Il commanda, en cette qualité, la subdivision d'Orléans (31 décembre 1851), le Prytanée militaire (16 avril 1853), une brigade à l'armée d'Orient (2 décembre 1854). Disponible le 15 septembre 1855, il prenait le commandement de la subdivision du Loiret le 26 septembre 1855, et était placé, le 23 octobre 1856, dans la 2^e section du cadre de l'état-major général.

Il mourut le 22 septembre 1867, au château de Bourrassol (Haute-Garonne).

Campagnes. — 1814, France ; du 3 février 1824 au 21 janvier 1827, à la Martinique ; du 5 février 1851 au 25 janvier 1852, Afrique ; du 18 janvier au 19 juin 1855, armée d'Orient.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 24 octobre 1814 ; officier le 20 février 1841 ; commandeur le 10 août 1853 ; a reçu la médaille anglaise (Crimée).

(2) Décret du 5 mars 1848.

l'inscription, « République française, 3^e régiment d'infanterie », entourée de ces quatre mots placés symétriquement vers les angles : « Unité, Liberté, Egalité, Fraternité ». Au revers, le numéro, placé de même qu'à la face, et, sur le milieu, l'inscription : « Valeur et Discipline ». La hampe était surmontée d'un fer de lance doré (1).

Le 3^e, toujours à Strasbourg, reçut l'ordre de former deux bataillons de guerre à six compagnies (de 91 hommes chacune). Les 2^e et 3^e bataillons furent complétés au moyen des hommes du 1^{er} bataillon et des 5^e et 6^e compagnies du régiment.

En mars et avril 1848, le régiment vint tenir garnison à Mulhouse, Belfort et les cantonnements environnants.

L'année suivante, il est dirigé sur Paris, où il arrive le 20 septembre (après avoir séjourné quelque temps à Bourges). Le dépôt fut envoyé à Langres, puis, le 13 mars 1850, à Cambrai.

Le 4 décembre 1850, le lieutenant-colonel CHAPUIS (2) était nommé colonel, en remplacement de M. CŒUR, passé au 2^e régiment de la légion étrangère.

Le coup d'Etat trouva le 3^e de ligne à Paris. Le régiment eut

(1) *Les Drapeaux français*, par M. de Bouillé.

(2) François-Claude CHAPUIS était né à Fribourg (Suisse) le 17 juin 1799. Engagé volontaire au 1^{er} régiment d'infanterie de la garde royale le 4 octobre 1816, caporal le 24 juillet 1819, sergent au 50^e de ligne, le 5 décembre 1822, sergent-major le 1^{er} avril 1823, il passait aux gardes du corps (compagnie de Croy) le 14 juin 1829. Licencié le 23 août 1830, il était nommé sous-lieutenant au 6^e de ligne le 31 décembre de la même année.

Passé au 57^e (8 mars 1831), lieutenant (29 août 1832), passé au bataillon de tirailleurs d'Afrique (8 novembre 1836), en non-activité par licenciement (9 mars 1838), il était, le 16 mars 1838, nommé capitaine adjudant-major aux zouaves, passait au 9^e de ligne le 21 décembre 1838, pour revenir aux zouaves le 4 janvier 1842.

Chef de bataillon au 2^e de ligne (14 juillet 1844), lieutenant-colonel au 32^e (15 juillet 1848), colonel du 3^e (4 décembre 1850), il fut fait général de brigade le 1^{er} janvier 1854. Il commanda, cette année-là, une brigade d'infanterie à l'armée de Paris et au 1^{er} corps d'armée du camp du Nord. En 1855, il servit à l'armée de l'Est et à l'armée de Lyon ; passa en Afrique le 1^{er} avril 1856 pour y commander une subdivision (et provisoirement la subdivision de Médéah, le 28 août 1856). Il entra en France le 1^{er} mai 1858 et commanda successivement la subdivision de Loir-et-Cher (2 août 1858), la 19^e division militaire

donc une part directe au rétablissement de cet Empire, qui devait ajouter quelques glorieux noms de victoires à notre histoire militaire, mais qui, hélas ! devait aussi y inscrire, en lettres de sang, les plus terribles de nos défaites !

Le 2 décembre 1851, le 3^e prend position à 7 heures du matin, à l'Hôtel de ville. A 11 h. 1/2, le 2^e bataillon, commandant MARTIN (Joseph-Bernard), sous les ordres du lieutenant-colonel DE SAINT-ANDÉOL, va occuper militairement la place Dauphine : il y est à la disposition du préfet de police et procède à diverses arrestations dans le courant de la journée. A 8 heures du soir, les trois bataillons rentrent dans leur caserne.

Le 3, le régiment était réuni à l'Hôtel de ville, à 7 h. 1/2 du matin. Le 1^{er} bataillon, commandant MARTIN (Joseph-Pierre), reçoit l'ordre, à 3 h. 1/2, de marcher sur les barricades des rues Beaubourg et Transnonain. Il arrive au moment où elles venaient d'être enlevées par la gendarmerie mobile.

Le lieutenant-colonel, à la tête des grenadiers, des voltigeurs et d'une section de fusiliers, parcourt les rues Saint-Martin et Saint-Denis, dispersant les groupes. Le soir, vers 8 h. 1/2, le colonel CHAPUIS reçoit l'ordre de marcher avec son 3^e bataillon, commandant SUDERIE, sur les rues Beaubourg et Transnonain, où les insurgés ont construit une nouvelle barricade. La barri-

(provisoirement, le 20 mai 1859), la 2^e subdivision de la 8^e division militaire (10 juin 1859). Il mourut à Paris le 19 juillet 1859.

Campagnes. — 2 mai 1831-27 mars 1833, Morée ; 20 décembre 1836-6 février 1839, Afrique ; 10 février 1842-7 juin 1848, Afrique ; 11 juin 1849-3 janvier 1851, Rome ; 1851, Intérieur ; avril 1856-mai 1858, Afrique.

Citations. — Cité particulièrement dans un rapport du général Bedeau, en date du 30 mai 1834, comme s'étant distingué au combat qui eut lieu le même jour contre les troupes marocaines.

Blessures. — Coup de baïonnette à la main droite le 30 mai 1844, au combat de Sidi-Azis (Afrique).

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 24 août 1838 ; officier, le 15 avril 1846 ; commandeur, le 12 décembre 1851 ; grand officier, le 23 octobre 1857. Autorisé à accepter et à porter la décoration de chevalier de l'ordre grec du Sauveur, le 25 juin 1835 ; commandant de l'ordre pontifical de saint Grégoire le Grand, le 4 juin 1850 ; a reçu une médaille d'honneur de 2^e classe, en argent, le 10 février 1829, pour avoir sauvé, le 1^{er} janvier de la même année, un soldat tombé dans la Meuse avec armes et bagages.

cade, vigoureusement attaquée, est enlevée en un instant ; cinq hommes du bataillon sont blessés. Les 2^e et 3^e bataillons rentrent ensuite dans leur caserne ; le 1^{er} bivouaque à l'hôtel de ville.

Le 4 décembre, à 8 h. 1/2 du matin, le régiment est réuni à l'Hôtel de ville. A 11 h. 1/2, la brigade (composée des 3^e de ligne, 6^e léger, 9^e bataillon de chasseurs à pied) est divisée en deux colonnes d'attaque : l'une, ayant à sa tête le général de brigade Herbillon, doit suivre une partie de la rue Rambuteau, pour se jeter ensuite dans la rue Saint-Martin ; l'autre, commandée par le lieutenant général Levasseur, doit s'engager dans la rue du Temple. Les deux colonnes sont précédées chacune d'une pièce d'artillerie. Elles ont pour mission, agissant de concert, de renverser tous les obstacles qui viendraient s'opposer à leur marche.

Le colonel СНАРUIS, avec les 1^{er} et 3^e bataillons, est en tête de la colonne Herbillon. Le tambour-major Torrot est tué à ses côtés ; onze hommes du régiment sont plus ou moins grièvement blessés. Mais le mouvement s'opère avec beaucoup d'ensemble ; les insurgés sont mis en fuite, une douzaine de barricades renversées.

Le 3^e de ligne rentre en caserne à 8 heures du soir. A 9 heures, le 3^e bataillon reçoit l'ordre d'aller occuper militairement la pointe Saint-Eustache (aux ordres du colonel Louvenel).

Le 5 décembre, le régiment est de nouveau rassemblé à l'Hôtel de ville, à 9 heures du matin. La colonne s'engage dans la rue Saint-Martin, occupant les maisons importantes par des sections, des compagnies détachées. La nuit du 5 au 6 est passée dans ces positions ; enfin, le 6, à 7 heures du soir, le 3^e rentre dans ses casernements : l'ingrate tâche est terminée. Le second Empire va s'ouvrir.

**Distribution des aigles (10 mai 1852) ; garnisons ;
le 3^e au camp de Boulogne.**

Le 31 décembre 1851, un décret, « considérant que le drapeau national ne doit pas être plus longtemps privé de l'emblème renommé qui conduisit dans cent batailles nos soldats à

la victoire », rétablissait l'aigle française sur les drapeaux de l'armée.

La distribution des nouveaux drapeaux fut faite en grande pompe à l'armée de Paris, le 10 mai 1852, au Champ-de-Mars, à la suite de la revue passée par le Prince Président. Le colonel CHAPUIS reçut celui du 3^e de ligne, où étaient inscrits les noms de : Jemmapes (1), Austerlitz, Wagram, Staouéli.

Par ordre du 2 avril, le régiment quittait Paris pour aller tenir garnison à Rennes. Il arrivait à Rennes dans le courant de mai et juin et détachait son 1^{er} bataillon à Laval.

Le 26 décembre 1853, le lieutenant-colonel DUCROT (2), du

(1) On sait que ce nom de Jemmapes figurait à tort, sur le drapeau du 3^e. (Voir la note de la page 153.)

(2) Auguste-Alexandre DUCROT était né, le 24 février 1817, à Nevers. Il se destina de bonne heure à la carrière militaire, et entra à Saint-Cyr le 14 novembre 1835. Le 1^{er} octobre 1837, il était nommé sous-lieutenant au 1^{er} régiment d'infanterie. Passé au 24^e le 12 janvier 1839, lieutenant le 27 décembre 1840, capitaine le 14 février 1842, il passa au 64^e le 13 décembre 1842, et, le 17 avril 1843, fut attaché à la direction centrale des affaires arabes, à Alger. Nommé chef du bureau arabe d'Annale (11 octobre 1846), il fut maintenu dans son poste lors de sa promotion au grade de chef de bataillon au 32^e (22 septembre 1847), puis au 1^{er} régiment de la légion étrangère (13 juin 1848). Directeur intérimaire des affaires arabes à Blidah le 12 février 1849, chef du bureau arabe de Médéah le 19 avril 1849, directeur divisionnaire des affaires arabes à Blidah le 10 juin 1850, il était nommé lieutenant-colonel au 49^e de ligne (8 août 1851), puis colonel du 3^e (26 décembre 1853).

Il fit, à la tête du régiment, l'expédition de la Baltique, prit, le 7 février 1856, le commandement du 3^e régiment de grenadiers de la garde, et fut promu général de brigade le 13 mars 1858. Après avoir successivement commandé la subdivision de Loir-et-Cher (22 mai 1858), une brigade au camp de Châlons (11 juin 1858), la subdivision d'Indre-et-Loire (15 janvier 1859), il était, le 16 avril 1859, placé à la tête de la 2^e brigade de la 5^e division d'infanterie à l'armée de Lyon. Il fit avec cette brigade la campagne d'Italie (3^e division du 3^e corps, puis 5^e division de l'armée d'Italie) et se fit remarquer comme un des généraux les plus solides.

Commandant la subdivision de l'Allier le 28 avril 1860, on lui donna, le 26 septembre suivant, la brigade d'infanterie du corps expéditionnaire de Syrie. A la subdivision de la Nièvre le 8 juin 1861, à celle de Médéah le 14 septembre 1864, il était fait général de division le 7 juin 1865. Il commanda, en cette qualité, la 6^e division militaire (25 septembre 1865), fut inspecteur général du 14^e arrondissement d'infanterie en 1867 et 1868, du 10^e en 1869, du 12^e en 1870. Détaché au camp de Châlons le 26 mai 1870, pour commander la 3^e di-

49^e, était nommé colonel du 3^e de ligne, en remplacement du colonel CHAPUIS, promu général de brigade.

Le 15 janvier 1854, la 6^e compagnie du 3^e bataillon est licenciée (décret du 22 novembre 1853).

vision d'infanterie, il fut, au moment de la déclaration de guerre, rappelé à Strasbourg pour organiser la 1^{re} division du 1^{er} corps de l'armée du Rhin (17 juillet 1870).

Le général DUCROT fit immédiatement évacuer Wissembourg et Lauterbourg, concentrant autour de Strasbourg toutes les troupes du 1^{er} corps. A l'arrivée du maréchal de Mac-Mahon, il reçut l'ordre de se porter, avec sa division, en avant de Reichshoffen ; il était à Lembach au moment où le général Douay était attaqué à Wissembourg (réoccupé par ordre du maréchal). DUCROT rallia la 2^e division, couvrit sa retraite jusqu'à Frœschwiller. A la bataille du 6 août, où il formait l'aile gauche du 1^{er} corps, il repoussa victorieusement toutes les attaques du II^e corps bavarois, et couvrit la retraite (particulièrement celle de notre cavalerie, entassée dans le ravin de Reichshoffen).

Le 17 août 1870, lorsque le maréchal de Mac-Mahon prit le commandement de toute l'armée réunie à Châlons, il fut nommé commandant du 1^{er} corps d'armée. Il commanda en chef l'armée de Châlons une partie de la journée du 1^{er} septembre 1870. Après Sedan, gardé prisonnier à Pont-à-Monsson, il parvint à s'échapper, rentra le 16 septembre à Paris, où on le nomma chef des 13^e et 14^e corps d'armée (en formation). Le 19, il livra la bataille de Châtillon, pour empêcher l'investissement de Paris. Le 7 novembre, il prenait le commandement de la deuxième armée de la défense de Paris.

Pendant toute la durée de siège, il ne rentra qu'une seule fois dans la capitale, le 31 octobre, pour délivrer le gouvernement prisonnier à l'hôtel de ville.

Disponible le 25 janvier 1871, élu le 8 février membre de l'Assemblée nationale, il prenait, le 30 mars, le commandement de la 16^e division militaire, et organisait en corps d'armée les prisonniers débarqués à Cherbourg. Il ramena ce corps d'armée à Versailles, fut nommé, le 20 avril, commandant du 4^e corps de l'armée de Versailles et, le 24, donna sa démission pour ne pas exécuter une entreprise imaginée par M. Thiers.

Commandant du 8^e corps d'armée le 1^{er} septembre 1872, membre du comité de défense le 11 juin 1873, il donna sa démission de membre de l'Assemblée nationale le 21 novembre 1873. Le 2 juin 1875, il était relevé de son commandement de la 8^e division militaire. Après avoir fait partie, en 1878, de la commission mixte des travaux publics et de la commission chargée de réviser les lois et décrets sur l'avancement et le service intérieur, il fut classé dans la section de réserve le 24 février 1882 (bien qu'ayant commandé plusieurs fois en chef devant l'ennemi).

Il mourut à Versailles le 16 août 1882.

Campagnes. — 17 décembre 1837-7 septembre 1851, Afrique ; 1851, intérieur ; 10 juillet-15 septembre 1854, corps expéditionnaire de la Baltique (a reçu la médaille de la Baltique) ; 25 avril 1859-30 mai 1860, Italie (a reçu

Le 8 mars, le régiment quitte Rennes pour se rendre à Dijon, où il arrive le 1^{er} avril : l'état-major, les 2^e et 3^e bataillons sont casernés à Dijon ; les compagnies du 1^{er} bataillon sont cantonnées à Clairvaux et à Chaumont.

la médaille d'Italie) ; 7 octobre 1860-19 juin 1861, Syrie ; 24 septembre 1864-6 juillet 1868, Afrique ; 19 juillet 1870-25 janvier 1871, contre l'Allemagne ; 20-24 avril 1871, intérieur.

Blessures. — Coup de feu au bras droit au col de Mouzala (29 octobre 1840) ; coup de feu à la cuisse gauche au combat contre les Beni-Abbès (16 mai 1847) ; plaie contuse superficielle à la nuque par éclat d'obus à la bataille de Champigny (30 novembre 1870).

Citations. — Cité à l'ordre général de l'armée d'Afrique, le 26 mai 1840, pour s'être particulièrement distingué, le 12 du même mois, au combat de Mouzala.

Cité particulièrement dans le rapport du général Changarnier, pour s'être distingué dans les combats des 28 et 29 octobre 1840, au bois des Oliviers de Mouzala.

Cité dans le rapport du gouverneur général de l'Algérie, du 12 avril 1841, pour s'être particulièrement distingué dans l'expédition de ravitaillement de Médéah.

Cité dans le rapport du gouverneur général de l'Algérie, du 13 mai 1841, pour s'être distingué dans les opérations de ravitaillement de Médéah et de Milianah, du 29 avril au 6 mai.

Cité à l'ordre général de l'armée d'Afrique pour s'être distingué au combat du 27 avril 1841 devant Médéah et du 3 mai suivant devant Milianah.

Cité dans le rapport du gouverneur général de l'Algérie, du 15 juillet 1845, comme s'étant distingué, le 11 du même mois, à l'enlèvement du village de Tikobaïn.

Cité par le général Marey-Monge pour s'être distingué, le 22 septembre 1845, devant le Hanoza.

Cité dans le rapport du général Yusuf, du 15 mars 1846, comme s'étant particulièrement fait remarquer, le 13 du même mois, dans une affaire contre Abd-el-Kader.

Cité dans le rapport du gouverneur général de l'Algérie, du 17 mai 1847, comme s'étant particulièrement distingué dans le combat livré la veille aux Beni-Abbès.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 20 mars 1846 ; officier, le 5 septembre 1854 ; commandeur, le 15 août 1860 ; grand officier, le 20 août 1870.

Antorisé le 15 novembre 1856 à accepter et à porter la décoration de commandeur de l'ordre espagnol d'Isabelle la Catholique.

Le général Ducnor avait refusé la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur, après les batailles de la Marne. Il la refusa également des mains de

Le 23 juin 1854, l'ordre arrive de former deux bataillons de guerre, de 700 hommes chacun, pour se rendre au camp de Boulogne. Le 2^e bataillon (commandant DE BOISTERTRE) part le 25, se rendant par étapes à Troyes, d'où il est transporté à Boulogne par les voies ferrées. Le 27, l'état-major et une partie du 1^{er} bataillon gagnent Troyes, où viennent rejoindre les détachements de Clairvaux et de Chaumont ; ils sont ensuite dirigés sur Boulogne, en chemin de fer.

Les deux bataillons du 3^e s'établissent sous la tente, près de Wimereux, au haut des falaises qui bordent la mer.

Expédition de la Baltique (1854).

A peine installé, le régiment apprenait qu'il était désigné pour faire partie du corps expéditionnaire de la Baltique.

Dans la guerre que la France et l'Angleterre venaient d'entreprendre contre la Russie, une expédition maritime sur les plages de la Baltique s'imposait presque : elle devait avoir le double avantage « de diviser par une puissante diversion les forces de l'ennemi, et de le menacer au siège même de son empire » (1).

Les flottes alliées (parties dès le mois d'avril) avaient établi un blocus rigoureux dans le golfe de Finlande, s'assurant de la force militaire de Sweaborg, Cronstadt, Hango, Revel, Bomarsund, cherchant sur quel point une opération pourrait être utilement tentée ; il résulta de leurs rapports qu'une division de 10,000 hommes serait suffisante pour enlever Bomarsund et les îles d'Aland.

Le général Baraguay d'Hilliers fut mis à la tête du corps expé-

M. Thiers et du maréchal de Mac-Mahon, souffrant trop des défaites, des humiliations de la France, pour vouloir accepter aucune faveur.

En 1872, M. Thiers avait signé un décret conférant la médaille militaire aux généraux Chanzy et Ducrot, en mémoire du commandement en chef d'armée qu'ils avaient exercé pendant la guerre de 1870-1871. Sur les instances du général Ducrot, le décret fut annulé avant d'avoir paru à l'*Officiel*, refait ensuite pour le général Chanzy seul.

(1) De Bazancourt, *Expédition de Crimée*.

ditionnaire ; le 3^e de ligne compta à la 1^{re} brigade (avec le 12^e bataillon de chasseurs et le 2^e léger).

Le 11 juillet, l'Empereur arrivait à Boulogne ; le lendemain 12, il passait, sur les dunes, la revue du corps expéditionnaire : il fut accueilli, acclamé avec enthousiasme. Après avoir parcouru la ligne des troupes, rangées sur une longueur de plus de deux kilomètres, Napoléon III fit masser toute la division sur le centre, en carré ; puis, se plaçant à cheval au milieu du carré, sur une éminence, et entouré de tous les officiers de la division, il prononça le discours mémorable où il annonçait « que, non contentes d'attaquer la Russie au midi, la France et l'Angleterre allaient lui faire sentir le poids de leur épée au nord ».

Le 13 juillet, la division gagnait Calais, où devait se faire l'embarquement. Le 3^e campa sur les dunes, en dehors de la ville. Le 14, l'Empereur venait visiter le camp ; il fut reçu avec le même enthousiasme que l'avant-veille. Il fit, ce jour-là, ses adieux au régiment, en serrant la main au colonel DUCROT.

Le 16, cinq compagnies du 2^e bataillon sont embarquées sur le transport anglais la *Belle-Gravia* ; le 18, les 1^{re} et 2^e compagnies du 2^e bataillon s'embarquent sur la *Colomba* ; enfin, le 19, l'état-major du régiment, tout le 1^{er} bataillon et les grenadiers du 2^e s'embarquent sur le magnifique bateau à vapeur anglais le *Prince*, de la force de 4,000 chevaux (1).

Le *Prince* levait l'ancre le 20 juillet, à 10 heures du matin ; malheureusement, pendant le démarrage, le cabestan casse et le steamer est forcé, pour réparer cette avarie, d'aller relâcher à Deale, petite ville anglaise au fond de la rade des Dunes. Il y reste jusqu'au 23, et, pendant ce séjour, c'est un continuel échange de politesses entre les habitants et nos troupes : réception par les autorités anglaises civiles et militaires, bal à bord, etc.

Le 23, à 5 heures du soir, le *Prince* lève l'ancre de nouveau ; et, remorquant deux transports anglais (qui portent une partie

(1) Le même qui devait, le 14 novembre de la même année, se perdre sur les côtes de Crimée aux abords de Balaklava.

du 51^e de ligne) prend sa route vers Barasund, dans l'île de Gottland, point de ralliement désigné pour tous les vaisseaux.

La traversée fut excellente : on relâcha seulement quelques heures à Copenhague, le 30 juillet, pour faire de l'eau. Nos soldats étaient nourris à bord du *Prince* comme les marins anglais eux-mêmes, c'est-à-dire très bien (1) ; la musique jouait tous les soirs. Il n'y eut que deux hommes malades dans tout le régiment,

Le 2 août, le *Prince* entrait dans les eaux russes. Vers les 2 heures de l'après-midi, on aperçut au loin la flotte alliée, forte d'environ quarante voiles, au mouillage dans la magnifique baie de Led-Sund; le *Prince* mouillait à son tour, à 6 heures du soir, au milieu des acclamations enthousiastes des équipages anglais et français, auxquels répondaient les vivats des hommes et les accents entraînants de la musique du 3^e.

La baie de Led-Sund se trouve à 5 ou 6 lieues de la forteresse de Bomarsund, que devait attaquer le corps expéditionnaire. Le régiment y séjourna jusqu'au 7 août (attendant l'arrivée de l'artillerie et du matériel de siège). Le 7, à 3 heures du soir, le *Prince* quittait la rade de Led-Sund et venait, le même jour, mouiller en vue de Bomarsund, dont on apercevait parfaitement les formidables défenses, le fort principal, les trois tours détachées, « assises à distance sur des crêtes de roc entièrement nues et tourmentées », le large fossé d'enceinte qui en défend l'approche. Les îles d'Åland sont couvertes d'arbres verts, s'élançant du milieu des rochers de granit rouge et gris ; c'est avec ce granit qu'on a bâti le fort et les tours.

Débarquement du 3^e dans la baie de Tranvick (8 août) ; prise de la tour du Sud (14 août).

Le 8 août, à 2 heures du matin, commencent les opérations de débarquement. Le 3^e de ligne a pour mission « de débarquer

(1) Chocolat le matin ; à 4 heures, la soupe au lard, avec des pois ou de la viande salée ; à 3 heures, le grog ; et le thé le soir à 7 heures.

dans la baie de Tranvick, de remonter ensuite vers ce village, et de se porter en entier à l'embranchement des routes menant à la communication postale de Castelholm à Bomarsund (1) ». Tout se passe le plus heureusement possible.

Le régiment est, à 8 heures du matin, au point indiqué.

Le colonel DUCROT, à la tête du 2^e bataillon et des sapeurs, se porte en avant pour débarrasser la route de Finby des abatis construits par les Russes ; le 2^e bataillon reste avec le général Baraguay d'Hilliers et son état-major jusqu'à l'arrivée de l'artillerie, qui a lieu vers 10 heures. La tour qui regarde Finby tire de temps en temps quelques coups de canon sur nos troupes. Le général en chef, accompagné du colonel DUCROT, pousse une reconnaissance vers cette tour. A midi, le camp du 3^e de ligne est établi dans Finby, au-dessous du quartier général.

« Comme je vous l'avais annoncé, écrivait, le 9 août, le colonel DUCROT, le débarquement a eu lieu hier. Commencé à 2 heures du matin, il était terminé à 5 h. 1/2 ; j'étais à terre avec mon 2^e bataillon à 4 h. 1/4.

» Pas un coup de fusil n'a été tiré, pas un ennemi n'a été aperçu. 1,000 Anglais et 2,000 hommes d'infanterie de marine, sous les ordres du général anglais Jones, débarquaient au nord de la presqu'île dont Bomarsund occupe la pointe, pendant que les troupes françaises débarquaient en deux points sud et sud-ouest. Le terrain est tellement couvert de broussailles et de bois, au point où nous avons débarqué, que nous avons eu quelque peine à nous former et à nous reconnaître. Si l'ennemi nous avait inquiétés en ce moment, nous eussions éprouvé des pertes cruelles....

« Le général Baraguay d'Hilliers m'a envoyé en avant avec mon deuxième bataillon pour reconnaître la route et la débarrasser des abatis et des obstacles dont elle était couverte. Mes sapeurs ont eu fort à travailler ; mais, comme nous n'étions pas inquiétés, cela marchait rapidement, et, à 9 heures du matin, j'étais en vue et à 3 kilomètres de la place. Je me mettais

(1) Rapport du général Baraguay d'Hilliers au Ministre de la guerre.

immédiatement en relation avec le général Jones, j'occupais fortement le village de Nörra-Finby, et je pouvais une reconnaissance jusqu'à 1,200 mètres de la place.

» Je trouvai sur ce point une batterie abandonnée de la veille seulement : l'ennemi s'était retiré avec les pièces dans l'intérieur des fortifications. Après avoir établi une section de grenadiers dans cette batterie, je revenais à Nörra-Finby et j'attendais les ordres du général.

» A 11 heures, le général arrivait, et paraissait enchanté de toutes les dispositions que j'avais prises. Il voulut pousser immédiatement jusqu'à la batterie ; et, une fois là, nous allâmes même jusqu'à 4 ou 500 mètres de la place. L'ennemi nous envoya quelques coups de fusil et de canon, fort mal pointés.

» Le général Jones faisait semblable reconnaissance de son côté. Et il est résulté de ces deux reconnaissances qu'une des principales tours qui domine complètement la place peut être attaquée facilement, de suite, à 4 ou 500 mètres, en deux points différents. On arrive jusque-là parfaitement couvert, et il est extrêmement facile d'y établir deux fortes batteries, qui, en quelques heures, feront une brèche praticable.

» Pendant notre opération, le reste des troupes était venu se masser dans le village de Nörra-Finby, où nous avons établi notre camp..... » (1).

Dans la soirée du 9 et la matinée du 10, l'ennemi envoie quelques boulets de la Tour Sud : ils arrivent jusqu'au camp, sans toucher personne. Le débarquement des vivres et du matériel continue.

Pendant la nuit, le général Niel, chef du génie, poussait une reconnaissance jusqu'à 140 mètres de la place ; l'emplacement des batteries était définitivement arrêté, et le général en chef envoyait au colonel Ducnor l'ordre de partir avec son régiment, dans la nuit du 10 au 11, pour ouvrir les travaux du siège, contre la tour du Sud.

(1) Lettre particulière du colonel Ducnor (communiquée par la famille).

Le 3^e allait avoir l'honneur d'être le premier de garde à la tranchée.

« Tout s'est parfaitement passé. A 1 heure du matin, je prenais mes positions à 400 mètres de la place, et, grâce aux accidents de terrain, je plaçais mes tirailleurs de telle façon qu'ils pouvaient voir parfaitement les approches de la place sans être vus eux-mêmes. Mes réserves étaient également dans d'excellentes positions.

» J'avais expressément défendu de riposter au feu de l'ennemi ; et, grâce à cette bonne précaution, je n'ai pas eu un blessé. Cette journée a donc été une excellente école pour mes jeunes soldats, qui se sont habitués peu à peu à entendre siffler les balles et les boulets.

» L'opération la plus délicate était de prendre les positions pendant la nuit pour permettre au génie de commencer ses travaux : elle s'est parfaitement faite. J'ai pu pousser deux compagnies de voltigeurs jusqu'à 200 mètres du point d'attaque sans donner l'éveil à l'ennemi, que nous entendions causer et chanter dans la tour du Sud. Je comptais passer ainsi la nuit en position, et nous n'eussions pas été inquiétés ; mais l'on a eu la malencontreuse idée de me faire relever à minuit par un bataillon du 2^e léger (nuit du 11 au 12).

» L'opération s'est faite heureusement et sans bruit ; mais ces troupes, qui n'avaient pas vu le terrain pendant le jour, qui ne se rendaient pas compte des positions qu'elles occupaient, étaient fort inquiètes. Aussi, nous venions à peine de les quitter que le bruit d'une fusillade assez vive m'arrêta. Je me dirigeai immédiatement à gauche, pour prendre un ravin que j'avais remarqué pendant le jour, et par lequel j'aurais certainement tourné l'ennemi s'il avait tenté une sortie.

» Il n'en était rien ; c'étaient nos troupes qui s'étaient tirées les unes sur les autres. J'ai oublié de vous dire que je me reliais par ma droite à deux compagnies de chasseurs à pied qui étaient venues me rejoindre le soir. Je l'avais bien expliqué au capitaine du 2^e léger qui avait pris la place de mes voltigeurs du 1^{er} bataillon ; mais sans doute lui-même ne l'avait pas expliqué

suffisamment à ses hommes, de sorte que ces malheureux avaient tiré sur les chasseurs, lesquels avaient riposté. De là, grande confusion.

» Dieu merci ! le mal a été moins grand qu'on pouvait le craindre : un officier et une douzaine de chasseurs ont été blessés, soit par le feu de l'ennemi (qui, réveillé en sursaut, a tiré plusieurs coups de canon et de fusil dans la direction où il voyait tirer), soit par le feu de leurs camarades. Quand tout a été calmé, nous sommes rentrés au camp, à 9 heures du matin, fatigués, mais enchantés de notre journée.

» En deux nuits (nuits des 12 et 13 août), deux batteries (de mortiers et de pièces de 16) ont été complètement armées et terminées.

» Ce matin, dimanche, 13 août, à 3 heures, elles ouvraient le feu. L'ennemi a d'abord riposté très vigoureusement ; puis son feu s'est un peu ralenti. De gros morceaux de blocs de granit commencent à se détacher des murailles, et plusieurs bombes sont tombées sur la tour. Jusqu'à présent nous n'avons que deux pièces légèrement endommagées et quelques hommes blessés (1). »

Ce même jour, vers 4 h. 1/2 de l'après-midi, le drapeau blanc était hissé au sommet de la tour du Sud ; le feu cessait immédiatement de part et d'autre. Plusieurs Russes sortirent pour parlementer : le général en chef leur fit connaître qu'il n'y avait pas à parlementer, qu'il fallait se rendre à discrétion ; il leur accordait seulement une heure. Vers 5 h. 1/2, en effet, aucun arrangement n'ayant eu lieu, le feu recommença, mais de plus en plus faible du côté des Russes. On sentait que les défenseurs de la tour étaient complètement démoralisés ; leur commandant seul, homme énergique, voulait tenir quand même.

Vers 9 heures, le feu cessait complètement ; la majeure partie des défenseurs quitta la tour pendant la nuit, se réfugia dans Bomarsund, après avoir encloué les canons. Le lendemain 14 août, à la pointe du jour, quelques hommes de nos avant-

(1) Lettre particulière du colonel DUCROT.

postes (12^e bataillon de chasseurs, 48^e de ligne) s'avancent résolument jusqu'au pied de l'ouvrage, y pénètrent, sans aucune résistance, par une embrasure basse, ouverte la veille ; ils ne trouvent qu'une trentaine de Russes, restés là à se gorger de nourriture et de liquides, et ivre-morts. Le commandant du fort essaya de résister : blessé de deux coups de baïonnette, il fut fait prisonnier et conduit au quartier général.

Les drapeaux anglais et français flottent au sommet de la tour du Sud. Pendant tout le jour, c'est un défilé continu d'officiers, de soldats, venant visiter cette première conquête, voir les effets produits par nos projectiles. Les Anglais dissimulent mal leur désappointement : ils avaient affirmé que nos canons n'auraient aucune prise sur ces murailles de granit, pris les plus grandes précautions pour l'emplacement et la construction de leurs batteries. Elles ne furent prêtes que le 15, un jour trop tard.

Prise de Bomarsund (16 août) ; rentrée en France du 3^e de ligne.

Dans la nuit du 14 au 15, notre batterie d'obusiers et de mortiers était reportée près du nouvel hôpital en construction, à environ 800 mètres de Bomarsund.

Le 15, au point du jour, cette nouvelle batterie ouvre son feu contre la place, qui répond vigoureusement. Le 3^e de ligne, de garde à la tranchée, assiste à ce grandiose spectacle. Vers midi, la tour du Sud, prise la veille et incendiée par une bombe tirée du corps de place, saute avec un fracas épouvantable, lançant au loin des débris de toutes sortes ; l'événement était heureusement prévu, et la tour évacuée depuis longtemps ; l'explosion ne fit aucune victime.

Plusieurs navires viennent, un instant après, s'emboîser devant Bomarsund, et commencent à bombarder la muraille de granit de la forteresse. Ces navires sont pavoisés ; car c'est le 15 août, jour de la fête de l'Empereur. Ils la célèbrent dignement, à toutes volées de boulets.

Le feu continue jusque vers 5 heures du soir ; plusieurs hommes de l'artillerie et du 3^e de ligne sont blessés par la mitraille.

Le soir, la tour du Nord est occupée par les Anglais.

Dans la nuit du 15 au 16, on commence à établir la batterie de brèche, à 500 mètres de la place. Dans la matinée du 16, plusieurs hommes du 3^e de ligne sont blessés par la mitraille, en concourant à la construction de cette batterie.

Bomarsund se rendait le 16 août, à 11 heures du matin. La garnison, forte d'environ 2,400 hommes, était faite prisonnière de guerre. Le 2^e léger et les travailleurs du 3^e de ligne occupèrent immédiatement le fort ; puis, les troupes anglaises et françaises, échelonnées sur la jetée qui conduit à l'embarcadère, assistèrent au défilé des prisonniers, qu'on embarquait pour Led-Sund, où se trouvaient les transports anglais. Ce défilé se fit d'ailleurs sans ordre, dans un manque absolu de dignité. Les soldats russes s'avançaient chargés de butin ; beaucoup étaient entièrement ivres. Les ressources de toute espèce qu'on trouva dans Bomarsund, le peu de dégâts occasionné par notre bombardement de la ville, semblaient permettre une plus vigoureuse, et surtout plus longue résistance.

Le lieutenant-colonel Auzouy, du 48^e, fut nommé commandant du fort. Quant à la tour de Prestö, encore intacte, elle ne tardait pas à se rendre à l'infanterie de marine française.

La *Reine Hortense* fut chargée de porter en France la nouvelle de ce grand succès ; le 19, à 2 heures de l'après-midi, le canon des Invalides l'annonçait aux Parisiens. « C'était la première victoire des armées alliées sur les Russes. Les prisonniers de Bomarsund étaient les premiers trophées de cette guerre, qui devait porter si haut les drapeaux unis de la France et de l'Angleterre (1). »

Cependant la campagne n'était pas finie pour le 3^e de ligne ; il fallait lutter maintenant contre un ennemi bien plus redoutable, le choléra, qui commençait ses ravages dans le corps expéditionnaire. La terrible maladie régnait depuis longtemps sur la flotte, lors de notre arrivée dans la baie de Led-Sund ; sous l'influence de la chaleur, des fatigues du siège, elle fit de rapi-

(1) De Bazancourt, *Campagne de Crimée*.

des progrès, enleva au régiment, du 18 au 24 août seulement, 142 hommes (dont deux officiers : MM. DE BEAUCHAMPS et DER-VILLES).

La sage sollicitude du colonel Ducrot sut, du moins, préserver le 3^e de pertes plus cruelles ; au lieu d'envoyer ses malades aux ambulances, encombrées de cholériques, véritables foyers de mort, il les soignait au camp, les traitant avec les économies de rhum et de thé faites pendant la traversée à bord du *Prince*.

Le 27 août, le choléra diminue d'intensité.

Le lendemain 28, le régiment apprend qu'il va se rembarquer, pour rentrer en France. Cette nouvelle est accueillie avec joie et produit un effet salubre sur la santé des hommes.

Le 29, on embarque les chevaux.

Le 30, le 51^e et une partie du 48^e se rembarquent ; on fait sauter la tour de Prest^o à 7 h. 1/2 du soir.

Le 31, l'embarquement continue par le matériel ; à 10 heures du matin, on fait sauter la tour du Nord, dont quelques murailles, restées debout, brûlent jusqu'au lendemain. Le 1^{er} septembre, on embarque l'ambulance ; le 2, c'est au tour du 3^e de ligne, dont les grenadiers, les 1^{re}, 2^e et une escouade de la 3^e compagnie du 3^e bataillon embarquent sur le transport anglais la *Julia*. L'état-major, le reste du régiment sont placés à bord du *Prince*. Le soir, à 7 h. 1/2, on fait sauter la forteresse de Bomarsund.

Les ruines de Bomarsund brûlent encore, lorsque le *Prince* lève l'ancre, le 3 septembre, à 1 heure du soir, faisant route vers la baie de Led-Sund. Le lendemain 4, à 2 h. 1/2, il quitte les îles d'Aland pour retourner en France.

La traversée de retour se fit par un beau temps et un bon vent ; la mer fut un peu forte pendant les seules journées des 5 et 6 septembre. Le 12, à 11 heures du soir, on passait en vue de Calais et des côtes d'Angleterre. Le 13, le *Prince* mettait le cap sur Cherbourg et y entra à 4 heures du soir.

On attendit, pendant les journées du 14 et du 15, l'ordre de débarquement (deux hommes étant morts du choléra, et le *Prince*

remorquant la *Colomba* avec une partie de l'ambulance). Le 3^e de ligne débarquait le 16, à 6 heures du matin. Le 1^{re} brigade, dont il faisait partie, devait rester en garnison à Cherbourg.

Parti à l'effectif de 58 officiers et 2,326 hommes de troupe, le régiment rentrait avec 56 officiers et 2,153 hommes. 2 officiers et 173 hommes étaient morts du choléra pendant la campagne.

Le colonel DUCROT, le chef de bataillon EUDES DE BOISTERTRE, étaient nommés officiers de la Légion d'honneur ; les capitaines ROUX, BÉCHE, JEANSON, le soldat GAILLARD (amputé) étaient faits chevaliers. Les grenadiers GILBERT et WOLFF, le sapeur GRYS, le voltigeur GUILLÔT et le fusilier DAMON, qui s'étaient particulièrement distingués à Bomarsund, étaient décorés de la médaille militaire.

Par décision de l'Empereur, le nom de Bomarsund fut inscrit sur le drapeau du 3^e de ligne.

Mouvements et garnisons de 1854 à 1859. — Le 3^e en Algérie.

Le 1^{er} octobre 1854, l'état-major et le 1^{er} bataillon du 3^e de ligne quittaient Cherbourg pour aller tenir garnison à Granville, au mont Saint-Michel et à Saint-Malo.

En 1855, le régiment reçoit l'ordre de venir à Paris ; le 2^e bataillon part de Cherbourg le 21 mars ; le 1^{er} part de Saint-Malo le 25 mars.

En exécution du décret impérial en date du 24 mars 1855, le 3^e est organisé à quatre bataillons ; le 4^e bataillon est formé avec les 5^e et 6^e compagnies des trois autres. Les trois premiers bataillons restent constitués à deux compagnies d'élite et quatre compagnies de fusiliers.

Le 4 juin 1855, la 3^e compagnie du 3^e bataillon passe au 101^e régiment d'infanterie ; elle est remplacée par la 6^e compagnie du 4^e bataillon.

Le 15 février 1856, le colonel DUCROT passe dans la garde impériale et est remplacé par le colonel NICOLAÏ (1).

(1) NICOLAÏ (Domparsio), né le 24 décembre 1814 à la Porta (Corse).

Entré au service à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, le 16 décembre

En exécution du décret impérial du 16 avril, supprimant les 4^{es} bataillons, le régiment est organisé à trois bataillons de huit compagnies.

En juillet 1856, il quitte Paris, pour aller tenir garnison à Bayonne, où il arrive le 9 septembre.

Le 27 avril 1857, il part de Bayonne pour venir à Nîmes.

Le 29 mars 1859, le régiment, désigné pour l'Algérie, forme trois bataillons de guerre, qui partent de Nîmes le 29 et le 30, à destination de Toulon.

Embarqués sur les frégates *Panama* et *Magellan* (31 mars, 1^{er} avril), ils arrivent le 3 avril en rade d'Alger. L'état-major et le 1^{er} bataillon tiennent garnison à Alger; le 2^e bataillon, au fort Napoléon; le 3^e bataillon à Aumale, Dra-el-Mizan et Tizi-Ouzou.

Le dépôt (5^e et 6^e compagnies des trois bataillons), resté à Nîmes, gagnait Alais, le 17 avril; il était dirigé sur Toulon, le 3 mai suivant, par les voies rapides. Embarqué, le 5 mai, sur le vaisseau *la Bretagne*, il arrivait le 7 à Alger.

Le 28 mai, la 6^e compagnie du 1^{er} bataillon quitte Alger, pour être incorporée au 101^e régiment (exécution du décret impérial du 2 mai, portant création des 101^e et 102^e régiments d'infanterie).

1832 comme élève; nommé sous-lieutenant au 24^e de ligne le 20 avril 1835; lieutenant le 5 mai 1839, lieutenant au 2^e régiment d'infanterie de marine le 1^{er} juin 1839, capitaine le 22 juin 1841, capitaine au 1^{er} régiment d'infanterie de marine le 1^{er} février 1843; chef de bataillon le 24 novembre 1847; lieutenant-colonel au 3^e régiment le 19 février 1853; colonel du 3^e régiment d'infanterie de ligne le 16 février 1856; général de brigade le 16 décembre 1865; prisonnier de guerre le 6 août 1870; rentré en France le 13 mars 1871; retraité en 1878; décédé à Avignon le 9 avril 1887.

Campagnes. — En Algérie, du 3 avril 1837 au 19 décembre 1837; Océanie, du 3 mars 1843 au 3 novembre 1847; Océanie, du 19 juin 1849 au 14 juillet 1851; Algérie, du 16 mars 1851 au 23 février 1856; Algérie, du 31 mars 1859 au 28 mars 1861; Armée du Rhin, du 24 juillet au 6 août 1870.

Citations. — Cité à l'ordre du jour par M. le Gouverneur des établissements français en Océanie pour sa conduite au combat de Maheina, le 17 avril 1844.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 8 janvier 1845; officier de la Légion d'honneur en 1859; commandeur le 27 décembre 1861; chevalier de 2^e classe de Sainte-Anne de Russie, le 23 janvier 1866.

Le 1^{er} bataillon, désigné pour prendre part aux opérations de l'armée d'Italie dans l'Adriatique, s'embarque, le 27 juin 1859, à l'effectif de 900 hommes, sur le transport mixte le *Jura*.

Le *Jura* ralliait l'escadre de l'Adriatique dans le port de Lossini-Piccolo, le 6 juillet. Le 7, les trois compagnies de droite du bataillon passaient à bord du *Redoutable*; les trois compagnies de gauche, à bord du vaisseau-amiral la *Bretagne*. L'escadre mit à la voile le 10 juillet, arriva le 11 en vue de Venise. La signature de la paix, suspendant toute opération, la remena le 19 à Lossini.

Le 1^{er} bataillon du 3^e repassait, en entier, sur le *Jura*, qui, parti le 21, rentrait le 29 juillet à Alger.

Le 6 août, l'état-major et le 1^{er} bataillon du 3^e quittent Alger pour aller tenir garnison à Médéah.

Expédition sur la frontière du Maroc (1859).

La tranquillité de l'Algérie avait été complète, pendant les six premiers mois de l'année 1859. En août, une certaine agitation commença à se manifester sur la frontière marocaine, parmi les tribus des Beni Snassen, des Angades, des Mahias : un prétendu chérif, prenant le nom traditionnel de Mohamed Ben abd Allah, prêchait la guerre sainte dans les cercles de Lalla-Mahrnia et de Nemours. L'insurrection grandit rapidement; le poste français de Zouïa, le camp de l'ouad Tiouly furent attaqués par les rebelles, sans succès d'ailleurs; et les tribus révoltées, après ces deux sanglantes leçons, semblèrent rentrer dans l'obéissance. L'agitation subsistait néanmoins, sourde, prête à éclater de nouveau à la première occasion.

Il fallut organiser un corps expéditionnaire, aux ordres du général de Martimprey, pour aller châtier, pacifier le pays.

Le 1^{er} bataillon du 3^e de ligne fut désigné pour prendre part à l'expédition. Il partait de Médéah le 21 septembre, à l'effectif de 740 hommes, gagnait Alger, et, embarqué le 24 sur la frégate à vapeur l'*Asmodée*, venait débarquer à Mers-el-Kebir. Il

comptait à la 2^e division (général Yusuf), dont le point de rassemblement était l'ouad El Mouilah.

Le bataillon partit d'Oran le 1^{er} octobre, arriva au camp d'El Mouilah le 10 (par Aïn-Temouchent, Tlemcen, Lalla-Mahrnia); il amenait malheureusement avec lui un terrible compagnon rencontré en route, le choléra, qui commença presque aussitôt ses ravages dans la colonne.

Les journées du 10 au 16 octobre se passèrent en préparatifs de toutes sortes : travaux de communications, établissement de ponts, de redoutes, escortes de convois. Le choléra, loin de diminuer, sévissait chaque jour avec plus de violence.

Le 16, le bataillon du 3^e passait à la 1^{re} division du corps expéditionnaire (général Walsin d'Esterhazy), rassemblée au camp de l'ouad Kis : il y fut fort mal reçu. On ne pouvait pardonner au malheureux bataillon, qui n'en pouvait mais, et en souffrait en somme le plus, d'être venu en sinistre colporteur de choléra. Sans écouter les protestations de tous les officiers, sous-officiers et soldats, le général Esterhazy lui donna l'ordre de rétrograder sur Tlemcen.

En route, on rencontre le général de Martimprey, qui venait prendre le commandement de la colonne. Il fut ému du désespoir de tous ces braves, renvoyés comme des pestiférés au moment de marcher à l'ennemi ; et, cédant aux instances, aux prières des officiers du 3^e, il consentit à les replacer dans la division Yusuf. Le bataillon rejoignit cette division le 18 octobre, à Bou-Djenan. La division Yusuf (2^e du corps expéditionnaire) était ainsi composée :

1^{re} brigade : général de Liniers.

13 ^e bataillon de chasseurs à pied.....	1 bataillon.
3 ^e de ligne.....	1 bataillon.
9 ^e de ligne.....	2 bataillons.

2^e brigade : général Thomas.

1 ^{er} zouaves.....	1 bataillon.
2 ^e étranger.....	2 bataillons.
1 ^{er} tirailleurs algériens.....	1 bataillon.

Elle vint, le 19, s'établir sur l'ouad Kis. Elle avait ordre de

se porter, le 25, sur Sidi-Mahommed-Aberkhan où était déjà la 1^{re} division. Les troupes prirent des vivres pour les journées des 25, 26 et 27 octobre.

Pendant ce séjour au camp du Kis, la maladie redouble ses ravages. Un cinquième environ des soldats en est frappé. Le général Thomas meurt le 24; le colonel Lafont, du génie, de Montalembert, des chasseurs d'Afrique, succombent. Le 3^e perd deux officiers : le capitaine COLIN le 16, le lieutenant d'état-major ROBERNIER le 19.

Le camp présente un aspect lamentable : « Les soldats du train passent plusieurs fois par jour, pour faire leur funèbre récolte de cadavres. Les tentes qui ont des morts les chargent sur les mulets, et le conducteur les amarre comme il peut, de façon à en emporter le plus possible ; puis il jette une bâche sur le tas, sans trop s'émouvoir s'il n'en sèmera pas quelques-uns en route, et il se dirige sur l'un des charniers qui ont été préparés pendant la nuit pour les besoins présumés du lendemain (1). »

La période des opérations actives allait heureusement amener une puissante diversion et remonter le moral des troupes. Depuis le 23, le bataillon du 3^e comptait (avec le 13^e bataillon de chasseurs à pied et deux bataillons du 1^{er} tirailleurs) à la 2^e brigade de la 2^e division : cette brigade était aux ordres du colonel Archinard.

Le 25 octobre, à 6 h. 1/2 du matin, la division Yusuf quitte le camp de l'ouad Kis; après une grande halte au puits de Djeraou, elle atteint Sidi-Mohammed-Aberkhan à 3 heures, et dresse ses tentes au pied de la redoute. Le 26, tous les préparatifs sont terminés; on se dispose à agir contre les Beni Snassen.

Cette tribu, de beaucoup la plus importante parmi les tribus révoltées, comptait beaucoup de fusils; ses mœurs farouches et guerrières, l'âpreté de ses montagnes, l'indomptable énergie de son cheikh El Hadj Mimoun, tout la désignait à nos premiers coups. Deux cols (de Taforalt et d'Ouarenfou) donnent accès dans le massif montagneux des Beni Snassen; la 1^{re} division fut

(1) *Le général Yusuf*, par le colonel Trumelet.

chargée d'enlever le premier ; la division Yusuf devait marcher sur le second, pendant que le général Desvaux, avec la cavalerie, tournerait l'ennemi par la droite.

Le 27 octobre, le mouvement commence à 10 heures du matin. Chaque division est précédée d'une brigade légère, sans sacs, chargée de l'attaque, soutenue en arrière par une brigade de réserve. Le bataillon du 3^e est à la brigade légère de la 2^e division (colonel Archinard).

Les deux brigades légères, marchant à la même hauteur, gagnent, au pied des pentes, les points désignés comme bases de l'ascension. A midi, elles arrivent à l'entrée de la vallée de l'ouad Tagma. L'artillerie prend position, commence à porter le désordre dans les masses d'Arabes qui couronnent les hauteurs ; à 2 heures, l'infanterie se lance à l'assaut. Les Kabyles sont successivement délogés de tous leurs réduits, poursuivis de rochers en rochers. Pendant que la brigade Deligny occupe le col de Taforal, la brigade Archinard s'empare très brillamment des villages fortifiés des Ahl Tagma, et prend, à 6 heures, ses bivouacs de l'autre côté du col d'Ouarenfou.

Le lendemain 28 octobre, les deux brigades se réunissent sur le plateau d'Aïn-Taforal. Le bataillon du 3^e est envoyé razzier des villages, et brûle quelques cartouches : mais là devaient se borner les opérations actives. Les Beni Snassen, démoralisés par la promptitude de nos succès, demandent l'aman ; le 30, le cheikh El Hadj Mimoun faisait sa soumission complète.

Jusqu'au 3 novembre, la colonne exécute des travaux de communication pour déboucher dans le pays des Angades et des Mahias, au sud des Beni Snassen. Le 4 novembre, elle marche contre eux, avec l'intention de les rejeter sur le général Durrieu, qui, à la tête d'une colonne de cavalerie indigène, s'était porté au sud de Sebdou, pour les prendre à revers. L'infanterie vient s'établir au pied des montagnes, à Aïn Sidi Bou Houria. Le 5, elle campe au puits de Tinzi, y séjourne le 6.

On apprit, ce jour-là, que le général Durrieu, par une attaque hardie, avait mis les tribus rebelles en complète déroute, qu'il les avait raziées, et qu'elles demandaient à se soumettre.

Le 7, on fait une razzia de 8,000 têtes de bétail du pays des Zekkara, et l'on campe à Metlili. Le 8, la colonne campe à l'Aïn el Guenfouda, sur l'ouad Isly; le 9, près de là Koudiet Sidi Abd Er Rhaman, sur le champ de bataille d'Isly. Une grande fête militaire y est célébrée; on élève une colonne de pierres à l'emplacement même où fut jadis dressée la tente de Bugeaud (1).

Le choléra avait alors disparu; le moral des troupes était redevenu excellent. Le 10, on quittait Isly; et, passant devant Oudjda (qui fit sa soumission sans coup férir, consentit à payer une amende de 100,000 francs) on venait camper aux sources de Sidi-Yahia.

L'expédition était terminée. « Je ne retracerai pas ici, disait dans son ordre le général de Martimprey, en prononçant la dissolution de la colonne expéditionnaire, dans quelles conditions nos succès ont été obtenus, alors qu'en quelques jours la maladie réduisait notre effectif d'un cinquième : mais je veux louer hautement la force morale que vous avez opposée à cette rude épreuve ! » Et certes, jamais pareil éloge n'avait été mieux mérité !

Le 1^{er} bataillon du 3^e de ligne partit le 14 novembre pour Oran. Il s'y embarquait, le 23, sur le *Christophe Colomb*; arrivait à Alger le 25, et, après avoir séjourné dans la ville jusqu'au 6 décembre, rentra enfin à Médéah le 9 du même mois.

Expédition dans la Kabylie orientale (1860).

L'année suivante, le dépôt du régiment reçut l'ordre de rentrer en France : il s'embarqua le 21 février 1860, sur la frégate à vapeur la *Cérès*, à destination de Cette, où il devait tenir garnison.

Le 30 avril, le 2^e bataillon était désigné pour faire partie de la brigade active mise aux ordres du général de Lasserre pour aller réprimer les actes d'hostilité des tribus de la Kabylie orien-

(1) Chaque homme apporta sa pierre, — qu'il avait fallu aller chercher dans le sable, souvent à de très grandes distances.

tale (province de Constantine). Il partit de Médéah le 1^{er} mai, à l'effectif de 604 hommes.

Arrivé à Aumale le 7 mai, le 11 au bordj des Beni-Mançour, il était envoyé au défilé des Bibans (portes de fer), pour déblayer le passage, faciliter la marche de la colonne : il y travailla deux jours avec ardeur (1).

Il est le 14 à Bordj bou Arreridj, le 18 à Sétif, le 23 à Milah.

Après un court séjour, il quitte Milah le 28, et vient camper le 30 à Fedj el Arba, dans le voisinage des tribus révoltées.

Quelques-unes viennent faire leur soumission. Le bataillon est employé aux travaux de communication, à la construction du chemin reliant Fedj el Arba à Fedj el Khamis (où un bataillon du 4^e de ligne est détaché, depuis le 6 juin) et de la route qui doit aller de Fedj el Arba à Collo.

Le 12, quelques coups de fusil sont tirés sur nos avant-postes. Les bataillons détachés du 3^e et du 4^e de ligne reçoivent l'ordre de rallier le reste de la brigade au camp principal.

La colonne entière marche, le 14, contre les Kabyles revoltés, qui occupent le pays compris entre l'ouad Kébir et l'ouad Ouldja. Les hauteurs, à droite de la route, étaient solidement occupées par l'ennemi : une action assez vive s'engagea au col de Fedj el Menazen (2). Le bataillon du 3^e, échelonnant ses compagnies, protégeait la marche du convoi. Sous la protection de l'artillerie, à qui la 4^e compagnie servait de soutien, la colonne s'établit sur le plateau d'El Arousa.

Le lendemain 15 juin, la colonne se dirigeait sur les hauteurs dénudées de Tafertas, chassant les Kabyles devant elle. Le bataillon, qui devait former l'arrière-garde, ne commença son mouvement qu'à 1 h. 1/2 : les grenadiers à droite, les voltigeurs au centre, la 4^e compagnie à gauche, soutenaient l'artillerie ; la 2^e compagnie avait disposé ses hommes en flanqueurs, de chaque

(1) Une inscription gravée dans le roc rappelle le passage du 3^e de ligne aux Bibans.

(2) C'est à ce même endroit qu'en 1851 la colonne Saint-Arnaud eut à vaincre une assez grande résistance, et que deux compagnies du 10^e furent enlevées.

côté; les 1^{re} et 3^e compagnies fermaient la marche. Il fallait, à tout moment, repousser les attaques hardies des Kabyles; les grenadiers, les 3^e et 4^e compagnies furent déployés en tirailleurs sous une vive fusillade; un jeune officier, le lieutenant BÉGOVEN, fut, dans ce mouvement, mortellement frappé d'une balle à la tête.

Pendant trois kilomètres, la 1^{re} compagnie et les voltigeurs, restés en extrême arrière-garde, durent lutter pied à pied contre les tirailleurs kabyles. Heureusement, un bataillon de zouaves, laissé en flanc-garde sur les hauteurs de droite pour protéger le défilé de la brigade, vint renforcer l'arrière-garde; il y eut alors un engagement très vif dans lequel six hommes du 3^e furent blessés.

On n'atteignit le camp de Tafertas que le 16 juin, à 5 heures du matin, après une marche de nuit fort pénible. La brigade s'y reposa jusqu'au 19.

Le 19, une colonne mobile, sans sacs (dont le bataillon faisait partie) fut envoyée contre le village de Khems Sidi Marouf, à 8 kilomètres environ au sud du camp. Le village, situé sur des hauteurs escarpées, fut enlevé sans résistance. On brûla quelques maisons, on prit un troupeau assez considérable. La retraite, protégée par le bataillon du 3^e, s'effectua sans difficulté.

Le 22 juin, fourrage au vert, protégé par le bataillon.

Le 24, les grenadiers, la 1^{re} compagnie, un détachement de la 2^e complètent à 600 hommes un bataillon du 4^e de ligne, et vont à la rencontre de la 1^{re} brigade, revenant d'une expédition contre les Beni Mimoun et les Beni Aïcha.

Le 25, le bataillon va au-devant d'un convoi, venant de Milah.

Le 26, il fournit ses voltigeurs et une section de la 3^e compagnie au bataillon du 4^e de ligne, opérant contre les Beni Aïcha.

Le 27, une nouvelle colonne est lancée contre les Beni Mimoun et les Beni Aïcha. Le bataillon du 3^e y est en entier, et s'échelonne sur les hauteurs d'Azoun, ayant pour mission de protéger les derrières de la colonne, et d'assurer la rentrée au camp d'un convoi de ravitaillement. Les grenadiers, qui marchent avec un bataillon de zouaves, ont quelques coups de fusil à tirer.

Le 29, protection d'un convoi, venant de Milah, par les 2^e et 3^e compagnies.

Le 2 juillet, la colonne lève le camp de Tafertas et marche sur le plateau d'El-Boto. Le bataillon du 3^e est à la 1^{re} brigade, qui tient la tête et arrive sans coup férir. Le 3, marche sur El Khenney Mta Oulad Ali; le 4, colonne contre les Oulad-Ali, qui se soumettent sans résistance.

Le 5, la colonne se porte vers les Oulad-Thaleb, les Oulad-Moufock et les Beni-Ider, qui, après une feinte soumission, avaient coopéré à l'attaque d'El Arousa, sur notre arrière-garde (avec les Beni-Mimoun). On campe le 6 à El Arsa Markhafas; le 7, à Orsca; le 8, sur les hauteurs de Taourrit-Materny, après une marche très pénible; le 9, à Bordj-Tahar, au centre du pays des Ider.

Le 10 juillet, deux colonnes, sans sacs, sortent du camp: la première se porte contre les Beni-Izzel; la deuxième, dont fait partie le bataillon, marche sur les Oulad-Messaoud, les Oulad-Amer, et les Beni-Ikellef, fraction des Oulad-Thaleb. Le bataillon du 3^e prend position sur une hauteur, pendant que la colonne, par un mouvement tournant, incendiait les villages des Oulad-Messaoud, des Oulad-Zeckri, de Bighighia, et s'emparait de forts troupeaux de bœufs et de chèvres.

La compagnie de voltigeurs fut chargée de ramener cette prise au camp. Le reste du bataillon, avec les zouaves, marcha sur les Oulad-Moufock, fraction des Oulad-Allah, et brûla leurs douars; on n'eut à échanger que quelques rares coups de fusil.

Continuant son mouvement, la colonne descendait ensuite au pied des contre-forts qui, des hauteurs de Bordj Tahar, viennent se terminer dans la vallée de l'ouad Nil. Elle chassait devant elle une grande quantité de bétail, qui fut capturée par une colonne française sortie de Djidjelli. Le soir, on rentra au camp sans être inquiété.

Ces opérations (ainsi que celles exécutées par les 2^e et 3^e brigades, du 16 au 23) amenaient la soumission complète des Beni-Aïcha, des Beni-Mimoun et des Beni-Khettal.

Le 24, les colonnes se mettent en mouvement et viennent

camper à El Orsea ; le 25, à El Emsher, au confluent de l'ouad Kébir et de l'ouad Irgiana (au point même où se trouvait une exploitation d'huile et de liège, dévastée par les Oulad-Khettal, dans la nuit du 12 au 13 juin) ; le 26, à El Milia ; le 28, à Outha-Azou-Zaïm ; le 29, à El Beta.

De ce point, on agit contre les différentes fractions des Beni-Toufou, on brûle leurs villages, on coupe leurs oliviers, leurs figuiers. Les Kabyles n'opposent, d'ailleurs, aucune résistance.

Le 1^{er} août, la colonne part d'El Beta. La brigade Lasserre est en tête. Dès qu'elle est installée au camp de Hartah di Sedma, elle reçoit l'ordre de se porter contre les Bou-Soussen, autre fraction des Beni-Toufou, établie au fond d'un ravin très fourré. Le bataillon du 3^e est chargé de fouiller les faces adjacentes au ravin : mission très difficile, en raison de la nature rocailleuse, buissonneuse, escarpée du terrain. Le demi-bataillon de gauche, de concert avec quelques compagnies de zouaves, réussit néanmoins à parvenir jusqu'au village, qui est incendié ; le demi-bataillon de droite, après une marche horriblement pénible, parvient à gagner les crêtes, et ramène au camp, par la route de Collo, 150 têtes de bétail et 11 prisonniers.

Le 3 août, le bataillon escorte un convoi d'évacuation sur Collo.

Le 8, la 2^e brigade reçoit l'ordre de revenir sur El Milia, pendant que les 1^{er} et 3^e vont camper à El-Arba ; arrivée le 10 à Milia, elle opère, le même jour, un coup de main heureux sur une bande de brigands, embusqués dans les grottes, à environ 6 kilomètres du village, et en tue une trentaine.

L'ordre était rétabli dans la Kabylie orientale. Le 15 août, la colonne expéditionnaire était dissoute.

Le bataillon du 3^e fut dirigé, le 16, sur Djidjelli, escortant un convoi de malades. Il y arrivait le 18.

Embarqué le même jour sur le *Titan*, il débarquait à Alger le 19 août. Son absence avait duré cent dix jours.

**Mouvements de 1860 à 1864. — Retour en France des
1^{er} et 2^e bataillons.**

Jusqu'à la fin de l'année, les bataillons du 3^e de ligne furent employés aux travaux de construction des routes. En décembre 1860, ils occupaient les garnisons d'Alger, de Douera et de Miliana.

Le 25 janvier 1861, le dépôt du régiment, en garnison à Cette, se rendait à Parthenay (Deux-Sèvres) par les voies ferrées. Le 3 août suivant, il allait tenir garnison à Saint-Maixent.

Pendant les années 1862-1863, les bataillons occupent Alger, Miliana, Orléansville et plusieurs petits postes.

Le 20 mai 1864, le régiment reçoit l'ordre de se tenir prêt à quitter l'Algérie, et de préparer un contingent d'hommes de bonne volonté à passer au 87^e de ligne, qui arrive de France ; 388 hommes sont passés au 87^e le 9 avril.

Le 10 avril, l'état-major, trois compagnies du 1^{er} bataillon, le 2^e bataillon en entier, s'embarquent, à Alger, sur le *Cacique*. Ce détachement, fort de 900 hommes, débarque le 13 à Villefranche, et part le lendemain pour venir tenir garnison à Nice. Il y est rejoint, le 18 mai suivant, par le dépôt parti le 8 avril de Saint-Maixent, et venu par étapes.

Le départ du régiment donna lieu à l'ordre général suivant du gouverneur de l'Algérie :

« Au quartier général d'Alger, le 11 avril 1864.

» L'Empereur rappelle en France le 3^e régiment d'infanterie.

» Je ne veux pas le laisser partir sans retracer, en peu de mots, les services qu'il a rendus en Algérie.

» Débarqué l'un des premiers dans la baie de Sidi Ferruch en 1830, ce régiment, qui eut l'honneur de marcher à l'avant-garde, se signala, au début de la conquête, dans plusieurs engagements meurtriers.

» Revenu en Algérie en 1859, il a dignement soutenu son ancienne réputation dans l'expédition contre les Beni-Snassen du Maroc ; et, dans l'expédition de la Kabylie orientale, en 1860, il s'est acquis de nouveaux titres de gloire.

» Infatigable autant que vaillant, ce régiment a pris part à d'importants travaux pour la sécurité, l'avenir et la richesse du pays.

» Soldats du 3^e de ligne, je vous fais mes adieux.

» Je ne sais pas ce que l'avenir vous réserve ; mais je sais bien que l'Empereur et le pays peuvent toujours compter sur votre courage et votre dévouement.

» *Le Gouverneur général de l'Algérie,*
» **Maréchal PÉLISSIER, duc de Malakoff.** »

**Colonne expéditionnaire du Sud algérien. — Retour en France
du 3^e bataillon.**

Il ne restait plus en Algérie, le 11 avril, que neuf compagnies du 3^e de ligne (trois du 1^{er} bataillon, six du 2^e bataillon), prêtes à s'embarquer pour rentrer en France. La nouvelle de l'insurrection du Sud oranais, de la malheureuse affaire d'Aïn bou Bekr, où périt l'héroïque colonel Beauprêtre, arrivait à ce moment à Alger ; l'ordre fut immédiatement donné de surseoir au départ du reste du régiment.

Cependant, l'insurrection, d'abord concentrée dans la province d'Oran, faisait de rapides progrès et gagnait le sud de la province d'Alger. L'agha des Oulad Chaïb, En Naimi, embrassant résolument la cause de Si Hamza, fit défection, massacra, le 12 avril, à Tagguin, notre fidèle allié, le caïd Djelloul ben Msâoud et le lieutenant de spahis Ahmed ben Rouïlah, et alla rejoindre les tribus révoltées à Mecheggag, au sud-ouest de Tagguin.

Ce qui favorisait le mouvement, ce qui le rendait redoutable, c'était le peu de troupes qu'on pouvait alors opposer à l'insurrection.

L'Algérie avait été dégarnie pour les besoins de la guerre de Cochinchine, du Mexique ; et les quelques postes français du Sahara ne pouvaient guère que s'enfermer dans leurs murs, sans rien tenter au dehors.

Une colonne expéditionnaire fut mise aux ordres du général

Yusuf : elle devait se concentrer au ksar el Bokhari, et de là marcher sur Laghouat. Les neuf compagnies du 3^e de ligne furent désignées pour cette expédition.

Le 18 avril, elles reprenaient à Alger tout leur matériel de campement. Trois bataillons de marche étaient formés : le premier, aux ordres du commandant Lemoine, comprenait les trois compagnies du 1^{er} bataillon et deux compagnies de zouaves ; le deuxième était composé moitié de zouaves, moitié de tirailleurs ; le troisième était composé du 3^e bataillon en entier, aux ordres du commandant BLUEM.

On se mit en marche le 19. Le 20, les 2^e et 3^e compagnies du 3^e bataillon, venues de Miliana, rejoignaient la colonne à Blidah. Le 25, on atteignait le ksar El Bokhari et le général Yusuf formait son corps expéditionnaire dans la plaine de Zobra, sur la rive droite du haut Chélif. Il comprenait : seize compagnies d'infanterie (1^{er} zouaves, 3^e de ligne, 1^{er} tirailleurs algériens) aux ordres du colonel Archinard ; six escadrons de cavalerie commandés par le colonel Abdelal ; une section d'obusiers de montagne et un détachement du génie. « La remarquable qualité des troupes composant la colonne, la réputation de son chef et la valeur et l'expérience des officiers placés à la tête des diverses armes étaient de sûrs garants de succès, en cas de rencontre de l'ennemi (1). »

La journée du 26 avril est consacrée aux derniers préparatifs ; le 27, la colonne, commençant sa marche vers le sud, vient camper au caravansérail de Bou Keuzzoul ; le 28, à Aïn el Oucera ; le 29, à Guellet es Stel, après une marche pénible, par une chaleur accablante ; le 30, à Dra el Hadjeur el Meleh, au pays des Oulad-Nail ; le 1^{er} mai, à Djelfa, où la population européenne, enfin délivrée de ses craintes, nous accueille en libérateurs.

Divers détails d'organisation retiennent la colonne à Djelfa jusqu'au 4 mai. Elle est, le 4, à l'ouad Es Sedeut ; le 5, à Mokta ben Zian ; le 6, au caravansérail de Sidi-Makhlouf ; et

(1) Colonel Trumelet, *Insurrection dans le sud d'Alger*.

le 7, elle atteint Laghouat, son premier objectif. Le sud de la province était tranquille ; les réquisitions s'y exécutaient très régulièrement. Le général Yusuf marcha alors vers l'ouest, pour aider aux opérations des colonnes agissant dans la province d'Oran contre les bandes de Si Hamza, et menacer le djebel Amour.

Le 11 mai, on campe à Reheg sous l'ouad Mzi ; le 13 à Tadjemout. Prévoyant le cas où il serait nécessaire de se porter rapidement sur un point menacé, le général exerce ses hommes à l'équitation du chameau : « Les tirailleurs s'en tirent à merveille ; mais les zouaves et le 3^e de ligne réussirent moins bien à se mettre en selle (1) ».

Le 15, la colonne gagne Aïn Madhi ; le 16, El Ghemantha, sur la rive gauche de l'ouad Mzi.

Le 21, un bataillon du 42^e de ligne, aux ordres du colonel Dumont, arrivait au camp de Ghemantha, monté sur des chameaux, pour renforcer la colonne du général Yusuf. On forme deux brigades : une d'infanterie, commandée par le colonel Archinard ; une de cavalerie, aux ordres du colonel Abdelal. La brigade d'infanterie comprend deux régiments de marche :

1^{er} régiment, colonel Dumont : 1^{er} bataillon de zouaves, 2^e bataillon du 42^e de ligne.

2^e régiment, commandant Berthe : 1^{er} bataillon du 3^e de ligne, 2^e bataillon de tirailleurs.

Le 22 mai, l'ordre suivant est lu à la troupe : « Soldats ! je reçois à l'instant la nouvelle que nous allons trouver l'ennemi ! Ma confiance en vous me fait désirer impatiemment de le rencontrer. Signé YUSUF. »

Ce ne fut qu'un cri de joie dans le camp, où l'on brûlait d'avoir enfin une rencontre avec les rebelles ; vain espoir ! Le 23, la colonne marche sur Aïn Madhi ; le 24, elle campe sur le plateau de Blad el Atheuch ; le 25 à Tadjrouna, où elle séjourne jusqu'au 27, sans que l'occasion se présente de tirer un seul coup de fusil. Elle revient le 28 à Aïn Madhi.

(1) Colonel Trumelet, *Le général Yusuf*.

Le 30, nouvelle alerte : un de nos convois a été attaqué par 500 Arabes du djebel Amour. La colonne parcourt les pentes du djebel Amour, atteint El' Richa le 31, en franchissant le défilé de Sour el Reddad, formé par le lit de l'ouad Mzi.

Le défilé n'était même pas gardé ; le village d'El' Richa se rendit sans résistance, et vingt-deux tribus de la montagne, trois du cercle de Géryville vinrent demander l'aman au général Yusuf.

« Soldats ! disait le général dans son ordre du 1^{er} juin, je suis venu à El' Richa avec l'espoir de livrer un combat. Je n'ai trouvé dans El Gada qu'une population épouvantée de femmes, d'enfants, de vieillards, avec quelques troupeaux.

» Tout ce monde ne demandait que grâce et pardon ; un coup de main sur de pareilles gens n'était digne ni de vous, ni de votre général !

» Votre présence seule ici fait rentrer tout le djebel Amour dans l'ordre ; c'est autant d'ennemis que vous enlevez à vos camarades de la division d'Oran. »

Le 2 juin, la colonne revint à Aïn Madhi. Sa présence était désormais inutile sur la frontière de la province d'Oran ; mais il restait à s'assurer des dispositions des nomades qui parcourent les plaines entre Laghouat et les derniers chaînons du Tell. Le 4, on campe à El Ghemantha ; le 7, à Aïn el Milok ; le 9, à Laghouat, où la colonne reçoit les félicitations de l'Empereur et du gouverneur de l'Algérie pour les brillants résultats de son expédition du djebel Amour.

On reste à Laghouat les 9 et 10 juin, pour se reposer et se ravitailler. Puis, la colonne, pourvue de vivres jusqu'au 21, vient camper le 11 à Sidi Makhlouf ; le 12, sur l'ouad Tadzmit ; le 13, sur l'ouad Fékairin ; le 14, à Znina ; le 16, à El Arz'iz ; le 17, au ksar Charef, où l'on commence à constater quelques signes de soumission ; le 20, au bord de la Sebkha, à la source d'Hamiat-el R'arbia ; le 21, à Ras el Aïn ; le 22, au ksar Ben Hammad, après une marche forcée de 23 lieues en deux jours.

Ce ksar avait été, de tout temps, un repaire de malfaiteurs ; la population s'était fort compromise, dans le mouvement insurrectionnel, par le pillage de Chellala, et sa coopération au guet-

apens de Tagguin contre le caïd Djelloul et le lieutenant Ben Rouilah. Le 23, à 3 heures du matin, la colonne attaquait le village, l'enlevait après une vive fusillade, et le livrait aux flammes.

La nouvelle de cette juste punition se répandit avec la rapidité de l'éclair, et terrifia toutes les tribus des environs ; aussi se hâtèrent-elles de venir demander l'aman, conduisant avec elles femmes, enfants, troupeaux, en signe de soumission. Le général Yusuf les réunit le 25 juin, dans la plaine, entre Boghar et Chellala (où est installé le camp), et leur accorde grâce en leur infligeant une amende de 420,000 francs.

La mission de la colonne du Sud était terminée. Elle rentra le 29 juin à Boghar par Aïn el Oureg (27 juin) et l'ouad en Naim (28). Le 30, l'ordre suivant prononçait la dissolution de la colonne :

« A dater d'aujourd'hui, 30 juin, la colonne expéditionnaire du Sud est dissoute, et les différentes troupes qui la composent rejoindront leurs garnisons respectives.

» Le général commandant la colonne ne veut pas quitter ses soldats sans leur exprimer sa satisfaction pour l'énergie et l'abnégation qu'ils ont montrés à supporter les fatigues, et à surmonter les difficultés qu'ils ont rencontrées.

» Ce sont des qualités qui auraient brillé plus vivement encore en un jour de combat, si leur présence seule et leur attitude n'eussent suffi pour ramener dans le devoir des tribus insoumises et pour obtenir des résultats importants.

» Le corps d'officiers s'est montré en toutes circonstances à la hauteur de ses devoirs, et il lui revient une large part dans les éloges que le général commandant la colonne adresse à ses troupes.

• Au camp, sous le ksar El Bokhari, le 30 juin.

• *Le Général de division*
commandant la colonne expéditionnaire du Sud,
» YUSUF. »

« Et le général avait raison ; car . . . il eût été difficile d'être plus stoïquement calme que ces admirables troupes devant les

misères inhérentes aux expéditions du Sud : jours de feu, nuits de glace, eaux salées et vaseuses, marches pénibles dans les solitudes ensablées, la terre pour couche, les tempêtes brûlantes, le biscuit et le mouton pour éternel régime, et pas une journée de poudre ! » (1)

Pendant toute l'expédition, les neuf compagnies du 3^e de ligne s'étaient montrées dignes du régiment. Le colonel Archinard écrivit au colonel NICOLAÏ « qu'elles s'étaient comportées comme une vraie troupe d'élite, et qu'elles avaient fait l'admiration de tous. »

Un mot du général Yusuf résume admirablement leur belle conduite : il avait surnommé le bataillon du 3^e l'*Infatigable*.

Rentré à Alger le 8 juillet, le 3^e bataillon fut campé à la porte d'Isly, en attendant son embarquement ; les trois compagnies du 1^{er} bataillon, tenant le poste de Djelfa, le rejoignirent le 21 juillet.

Le détachement s'embarquait, le 25, sur le *Labrador*, et arrivait le 28 en rade de Villefranche. Le même jour, il rejoignait le régiment à Nice, à 10 heures du soir.

Mouvements et garnisons de 1864 à 1870.

Le 30 avril 1865, le 1^{er} bataillon du 3^e régiment (16 officiers, 400 hommes) s'embarque sur la *Cérès* dans le port de Villefranche, pour aller tenir provisoirement garnison en Corse ; il débarque le 1^{er} mai à Ajaccio.

Le 1^{er} décembre, les 6^{es} compagnies des 2^e et 3^e bataillons sont licenciées, en exécution du décret impérial du 15 novembre précédent.

Le 16 décembre, le lieutenant-colonel CHAMPION, du 91^e, est nommé colonel du 3^e (2), en remplacement du colonel NICOLAÏ, promu général de brigade.

En avril 1866, le régiment quitte Nice pour se rendre à Tou-

(1) Colonel Trumlet, *Expédition dans le sud d'Alger*.

(2) CHAMPION, Jean-Théodore-François, né le 18 mars 1812 à Wesel (Prusse). Engagé volontaire au 14^e de ligne le 8 mai 1832 ; caporal le 14 décembre 1832 ;

lon; il y arrive dès les premiers jours de mai. Le 1^{er} bataillon embarqué à Ajaccio, le 2 mai, sur le transport l'*Eldorado*, débarque le 5 à Toulon.

En exécution de l'instruction ministérielle du 5 mars 1867, le 3^e est reconstitué, à la date du 1^{er} avril, à deux bataillons de huit compagnies, dont deux d'élite, et un bataillon de dépôt, de six compagnies.

La circulaire du 10 avril 1867 ayant prescrit de revenir à l'organisation antérieure, le régiment est de nouveau reconstitué à trois bataillons de huit compagnies (dont deux d'élite) et un bataillon de dépôt de six compagnies (25 avril).

Un décret impérial, en date du 22 janvier 1868, prononce la suppression des compagnies d'élite. Le régiment reste organisé à trois bataillons de huit compagnies; les deux compagnies de gauche de chaque bataillon forment le dépôt.

Le 15 juin 1868, le 3^e reçoit l'ordre d'aller tenir garnison à Grenoble. Il y est entièrement réuni le 4 juillet.

C'est dans cette garnison qu'allait le trouver, en juillet 1870, la déclaration de guerre à la Prusse.

caporal-fourrier le 16 janvier 1833; sergent le 9 juillet 1833; sergent-major le 7 octobre 1833; adjudant le 12 février 1836; sous-lieutenant le 4 mars 1838; passé au 3^e de ligne le 11 octobre 1838; lieutenant le 9 août 1840; passé au 8^e bataillon de chasseurs le 20 novembre 1840; passé au 1^{er} bataillon de chasseurs le 7 octobre 1841; capitaine au 4^e bataillon de chasseurs le 11 septembre 1844; passé au 17^e bataillon de chasseurs le 15 janvier 1854; chef de bataillon au 15^e de ligne le 10 février 1855; passé au 2^e voltigeurs de la garde le 6 avril 1855; lieutenant-colonel du 91^e de ligne le 30 juin 1859; colonel du 3^e de ligne le 18 décembre 1865; général de brigade; disponible le 20 avril 1871; retraité le 17 avril 1878; décédé à Francfort-sur-le-Mein, le 2 août 1889.

Campagnes. — En Algérie: du 30 décembre 1839 au 2 janvier 1840, du 10 juin au 19 novembre 1841; du 18 décembre 1850 au 14 octobre 1853; à l'armée d'Orient, en 1854-1855; en Italie en 1859; contre l'Allemagne en 1870; prisonnier de guerre du 6 août 1870 au 1^{er} juin 1871.

Blessures. — Blessé le 8 septembre 1855 à l'assaut de Malakoff; blessé le 6 août 1870 à Frœschwiller: a eu un cheval tué sous lui à cette bataille.

Decorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 25 mai 1850; officier de la Légion d'honneur le 21 février 1856; commandeur le 28 décembre 1868; a reçu la médaille de Crimée; a reçu la médaille d'Italie; décoré de la médaille de la Valeur militaire de Sardaigne; chevalier de l'ordre des saints Maurice et Lazare.

CHAPITRE XV

Campagne de 1870.

Début des hostilités ; le 3^e au 7^e corps. — Bataille de Frœschwiller (6 août 1870). — Retraite sur Châlons (7-16 août) — Le 3^e à l'armée de Châlons ; marche sur Sedan. — Bataille de Beaumont (30 août) ; le 3^e à Warniforêt. — Passage de la Meuse ; bataille de Sedan (1^{er} septembre). — La capitulation ; le partage du drapeau (2 septembre). — Les débris du 3^e au siège de Strashourg (7 août-28 septembre). — Les débris du 3^e à Mézières. — Mouvements du 4^e bataillon et du dépôt pendant la campagne ; le 3^e de marche.

Début des hostilités ; le 3^e au 7^e corps.

La guerre entre la France et l'Allemagne était devenue depuis Sadowa une fatale nécessité. L'écrasement du Danemark et de l'Autriche, permis, facilité par la coupable indifférence de notre diplomatie, avait démesurément grandi la Prusse ; et la question de l'unité allemande se posait de nouveau, brûlante, au profit de cette nation « pleine de sève et d'énergie, instruite comme aucune autre en Europe, privée à la vérité de toute qualité aimable ou généreuse, mais douée des qualités les plus solides, ambitieuse à l'excès, sans scrupules, audacieuse, façonnée tout entière au régime militaire (1) ».

La France était l'obstacle, mais un obstacle aveugle : car pendant que le cabinet de Berlin préparait adroitement les esprits en Allemagne, attisant contre nous les haines séculaires et agitant le spectre d'Iéna ; pendant que l'état-major allemand, poursuivant sans bruit les réformes jugées nécessaires après les dernières guerres, améliorait encore l'organisation de l'armée prussienne, réglait à l'avance tous les détails d'une campagne contre la

(1) Rapport du colonel Stoffel, attaché militaire à Berlin.

France, le gouvernement de Napoléon III regardait venir l'orage sans rien faire pour lui tenir tête.

Dans l'état de sourde hostilité qui régnait entre les deux puissances, la guerre était à la merci du premier incident venu. Elle avait failli éclater à deux ou trois reprises, lorsque se présenta la candidature au trône d'Espagne du prince Léopold de Hohenzollern ; ce fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. Impuissant à maîtriser à l'intérieur les passions politiques, plaçant l'intérêt dynastique au-dessus des intérêts sacrés de la patrie, le ministère français se lança dans l'aventure avec une inqualifiable légèreté, déclara la guerre à la Prusse (19 juillet 1870).

Dès le 16 juillet, le 3^e régiment d'infanterie avait reçu l'ordre de former trois bataillons de guerre, un quatrième bataillon de quatre compagnies, et deux compagnies de dépôt. Les trois premiers bataillons furent organisés à six compagnies. Le 4^e bataillon, constitué avec les 7^e compagnies de ces trois bataillons et la 8^e du 1^{er}, devait rester provisoirement au dépôt. Le dépôt était formé par les 8^{es} compagnies des 2^e et 3^e bataillons ; deux autres compagnies devaient être organisées ultérieurement.

Les trois bataillons de guerre, d'un effectif total de 1,450 hommes, étaient désignés pour le 7^e corps de l'armée du Rhin (général Félix Douay), qui se concentrait dans le Haut-Rhin et aux environs de Belfort.

Ils furent transportés par les voies ferrées en deux détachements.

Le départ de Grenoble commença le 21 juillet ; le 24, l'état-major et les trois bataillons étaient réunis à Colmar.

Il fallut aussitôt s'occuper de l'organisation du matériel de campagne, qui manquait absolument (sauf les munitions et un certain nombre de chevaux pour bagages d'officiers). Grâce à la sage prévoyance, à l'énergique volonté du colonel CHAMPION, le régiment fut rapidement pourvu de tout le matériel nécessaire. Le lieutenant MICHEL fut, dans ce but, envoyé à Paris ; le sous-lieutenant VARINOT à Strasbourg.

Le 3^e comptait, à Colmar, à la 1^{re} division (général Conseil-Dumesnil) du 7^e corps. Cette division était ainsi organisée :

1^{re} brigade, général NICOLAÏ : 17^e bataillon de chasseurs, 3^e et 21^e régiments d'infanterie.

2^e brigade, général Maire : 47^e et 99^e régiments d'infanterie.

Bataille de Froeschviller (6 août 1870).

Le 3 août, le régiment, sortant de Colmar, se rend au camp d'Egisheim, où le 17^e bataillon de chasseurs était campé dans une prairie, sur la rive gauche de la Thur. Il rentre à Colmar le lendemain, et reçoit, en route, un détachement de 400 hommes, venus de Grenoble sous la conduite du capitaine MARY.

A peine arrivé, il reçoit l'ordre de prendre le chemin de fer pour aller, avec la 1^{re} division, couvrir Mulhouse contre une incursion présumée des Allemands.

Embarqué sur deux trains différents, à 1 heure et 2 heures de l'après-midi, il débarque dans la ville à 5 heures du soir. Les ordres, les contre-ordres se croisent, dans la confusion générale ; le 3^e devait camper en dehors de la ville vers le Rhin ; finalement, il est logé chez l'habitant.

A 7 h. 1/2 du soir, un télégramme du maréchal de Mac-Mahon, commandant le 1^{er} corps d'armée, prescrit à la division Conseil-Dumesnil de reprendre le chemin de fer et de se rendre à Haguenau : c'était la conséquence du malheureux combat de Wissembourg, livré le jour même par le général Abel Douay. Le 3^e s'embarquait de nouveau sur deux trains le 5 août, à 2 heures du matin : sa destination réelle était Reichshoffen.

A un arrêt des trains, à Haguenau, au moment même où nos soldats mettaient pied à terre, une fausse rumeur circule : « Les Allemands sont là ! » Une alerte assez vive se produit ; on fait à la hâte quelques préparatifs de combat. L'erreur fut, d'ailleurs, rapidement reconnue ; et le convoi, se remettant en marche, arrivait à 1 heure de l'après-midi à Reichshoffen.

La 1^{re} brigade (NICOLAÏ) partit de Reichshoffen à 4 heures, pour rejoindre le 1^{er} corps et prendre ses positions de combat.

La ligne française occupait, sur un front de 6 kilomètres, les

hauteurs de la rive droite de la Sauer, entre Frœschwiller et Eberbach (par Elsasshausen et le Nieder-Wald, avec des points extrêmes à Neehwiller au nord, à Morsbronn au sud). La division Conseil-Dumesnil bivouaqua au centre de cette ligne, face au village de Wœrth : sa droite, un peu en retrait, appuyait à la 4^e division (de Lartigue) ; sa gauche, aux débris de la 2^e division (général Pellé), écrasée deux jours avant à Wissembourg. Elle était formée sur deux lignes : la 1^{re} composée de la brigade NICOLAÏ, couverte en avant par la division Raoult (3^e du 1^{er} corps) ; la 2^e brigade formait la 2^e ligne.

Les bataillons du 3^e régiment, ployés en colonne double à intervalles de déploiement, bordaient le chemin de Morsbronn à Frœschwiller, un peu en arrière de la crête des collines. Ils bivouaquèrent sans tentes.

Le soir, un orage épouvantable éclatait, qui durait jusqu'à 3 heures du matin.

Le 6, jusqu'à 7 heures du matin, tout est calme. Le colonel CHAMPION prend le commandement de la brigade en remplacement du général NICOLAÏ, entré à l'ambulance (1).

Vers 7 heures, quelques coups de canon se font entendre sur la gauche française (division DUCROT, vers Frœschwiller) : le tir est lent et se continue sans interruption. Le régiment se tient prêt à agir. Les trois bataillons se déploient, à 8 h. 1/2, sur l'emplacement du bivouac ; presque aussitôt, une dizaine de boulets tombent à 100 mètres devant la gauche du 2^e bataillon ; l'un d'eux vient éclater à 10 mètres devant le centre, à cinq ou six pas du colonel CHAMPION. Quelques hommes paraissent dominés par la crainte : les reproches bienveillants, la fière attitude du colonel les ont bientôt rassurés.

En avant, et perpendiculairement au front du 3^e, dans la di-

(1) Le 3^e avait conservé ses shakos. Le 4, ordre avait été donné de les verser à la première occasion ; le versement étant devenu impossible en présence de l'ennemi, le premier soin du colonel CHAMPION fut d'autoriser ses hommes à se débarrasser de leur incommode coiffure. En un instant, tous les shakos avaient disparu.

rection de Wœrth, s'avance une croupe de près d'un kilomètre de longueur, terminée par un épanouissement formant plateau et descendant dans la vallée du Sauerbach en pentes très rapides. La crête est longée par le chemin qui mène à Wœrth, en traversant le petit hameau d'Elsasshausen. A l'extrémité du plateau se trouve un petit monticule d'environ 2 mètres d'élévation ; à droite de ce monticule, se prolonge une vigne couvrant les flancs de la hauteur. Tout le terrain, à gauche de la croupe d'Elsasshausen, est découvert et s'abaisse jusqu'à Frœschwiller ; à droite, au delà d'un bas fond, des bois s'étendent jusque vers Morsbroun (le Nieder-Wald).

A 9 heures du matin, les bataillons du 3^e régiment sont échelonnés, la gauche en avant, le 3^e bataillon appuyant sa droite au chemin d'Elsasshausen, le 1^{er} bataillon prolongeant la sienne jusqu'à la lisière du bois (dans lequel est déployé le 17^e bataillon de chasseurs).

Un bataillon du 21^e prend position un peu en avant, à droite d'Elsasshausen, faisant face au plateau de Günstett.

Le régiment est arrêté et aligné, après avoir marché environ 300 mètres. Devant lui, le canon ennemi s'est tu ; sur la gauche, un violent combat est engagé aux abords de Frœschwiller. On attend, immobile, l'arme au pied, pendant une grande heure. Le colonel CHAMPION profite de ce mouvement de calme pour exciter les soldats à faire leur devoir. Ses paroles énergiques enflamment tous les courages ; il est acclamé sur toute la ligne.

Vers 10 h. 1/2, le canon tonne de nouveau devant le régiment ; les boulets pleuvent, mais sans atteindre personne. Le 3^e s'avance jusqu'à hauteur d'Elsasshausen ; deux compagnies du 1^{er} bataillon sont déployées dans le bois à droite ; la 1^{re} compagnie du 3^e bataillon est envoyée en tirailleurs à 200 mètres en avant du bataillon, les compagnies de gauche du 1^{er} bataillon et une partie du 2^e s'abritent dans un fossé ; le reste du régiment se couche à plat ventre.

Dans cette position, et pendant plus d'une heure et demie, le régiment subit une canonnade épouvantable ; une centaine d'hom-

mes sont tués ou blessés. Impossible de répondre au feu de l'ennemi : l'artillerie de la division n'est pas arrivée (1).

Une demi-batterie de pièces de 4 s'est bien avancée, à un moment, a essayé de contre-battre l'artillerie allemande ; mais, après quelques coups, elle a été forcée de se retirer.

L'ennemi redouble son feu ; à droite, le bois est vivement attaqué ; le bataillon du 21^e, resté jusqu'alors devant le régiment, se replie.

Le 3^e est porté en avant, arrêté à 250 mètres environ, et se couche à plat ventre ; mais, à ce moment, les tirailleurs allemands qui viennent de gravir le plateau et sont embusqués dans la vigne voisine, font pleuvoir sur nos hommes une grêle de balles. Les trois bataillons avaient déjà subi de grandes pertes, sans avoir tiré un seul coup de fusil.

Pour ne pas rester plus longtemps sous le feu d'un ennemi invisible, le colonel CHAMPION commande : « En avant ! » Tout le régiment s'avance en très bon ordre ; à son approche, les Allemands se retirent en continuant le feu. Le 3^e est arrêté de nouveau ; le colonel donne l'ordre de déployer deux compagnies sur le front ; mais presque aussitôt, il commande : « En avant ! » pour tout le monde. Les sacs sont déposés ; on bat la charge ; et le régiment s'avance dans un ordre superbe, aborde le plateau avec un ensemble et un aplomb qui font l'admiration de tous les spectateurs de cette charge.

Les Allemands se replient, vont se rallier sur le bord extérieur du plateau, sur le monticule et dans la vigne. Le colonel arrête le régiment et fait commencer le feu. On perd du monde sans avancer. Alors, pressé d'en finir et voulant enlever définitivement la position, le colonel fait cesser le feu, et commande de nouveau : « En avant ! » Il y a un moment d'hésitation dans les rangs. A cette vue, le colonel CHAMPION passe à hauteur du drapeau, devant le premier rang, l'épée haute ; il répète son com-

(1) Cette artillerie n'arriva que dans l'après-midi du 6, à Gundershoffen, en arrière du champ de bataille.

mandement : « En avant ! » et enlève ses trois bataillons, qui refoulent l'ennemi jusque dans la vallée du Sauerbach.

Cependant, une partie des Allemands se sont ralliés sur le monticule et dans la vigne ; de là, ils dirigent un feu nourri sur le régiment. Le 3^e, de nouveau arrêté, recommence le feu. L'action devient très vive ; à la lisière de la vigne, on se fusille presque à bout portant. L'ennemi cède enfin, et nos bataillons occupent la position qu'ils viennent d'acheter chèrement au prix de pertes énormes ; le colonel CHAMPION, qui déjà avait eu son cheval tué sous lui, a reçu trois blessures qui le mettent hors de combat ; il est emmené du champ de bataille, après avoir fait l'admiration de tout son régiment. Le capitaine VASSEUR, les lieutenants ANDRIEU et ANCELIN, les sous-lieutenants GARREL et NEGRONI ont été tués. Les capitaines MAILLARD, FEUILLOT et GRADOUX, les lieutenants MILLET et PUJOL, les sous-lieutenants RÉGNIER et PLY sont grièvement blessés. Un nombre considérable de sous-officiers et de soldats jonchent le sol.

Il est environ 1 heure. Pendant qu'à droite le 1^{er} bataillon s'acharnait à chasser les Allemands de la vigne, le 3^e bataillon les a poursuivis dans la vallée ; l'ennemi tente un retour offensif, reparait sur le plateau ; mais il en est de nouveau chassé, grâce à un renfort des zouaves et du 21^e.

Les Allemands se massent alors dans la vallée du Sauerbach, au bas des pentes ; c'est le moment où le prince royal de Prusse vient d'arriver sur le champ de bataille, et où toutes les forces ennemies vont réunir leurs efforts contre nous, nous écraser sous leur nombre et leur puissante artillerie. Les feux de plusieurs batteries convergent sur le plateau ; le carnage est horrible. La plupart des officiers et sous-officiers du 3^e sont hors de combat. La confusion commence à régner parmi les soldats qui, déjà privés de leurs chefs, se trouvent alors sans cartouches ; ils se portent en arrière ; et, peu à peu, nos derniers tirailleurs abandonnent le plateau.

Vers 2 h. 1/2, le mouvement de retraite s'accroît ; les débris du 3^e se retirent dans le plus grand désordre, à 3 ou 400 mètres en arrière de l'emplacement où l'on avait bivouaqué

la veille. Le sous-lieutenant VARINOT, qui porte le drapeau du régiment et qui est parvenu à le conserver intact au plus fort de la lutte, rallie autour de lui 250 hommes environ ; et la petite troupe héroïque bat lentement en retraite, pressée autour de l'emblème sacré, lui faisant dans la confusion générale, dans le pêle-mêle de la déroute, un rempart de poitrines dévouées.

Enfin, le colonel Morand, du 21^e, a pris le commandement de la brigade ; devant les progrès incessants, l'écrasante supériorité de l'ennemi, il ordonne la retraite sur Reichshoffen.

Le désastre était complet. Tous les bagages du régiment étaient perdus ; les sacs déposés pour marcher en avant n'avaient pu être repris au moment d'abandonner le champ de bataille. Les pertes étaient énormes.

Le 3^e avait dix officiers tués : les capitaines VASSEUR, GROSSETÊTE, MAILLARD (mort à l'ambulance) ; les lieutenants ANGELIN, ANDRIEU, GRATIOT ; les sous-lieutenants VASSEUR, NÉGRONI, GARREL, PELTIER.

Le colonel CHAMPION ; les capitaines COLONNA, GRADOUX et FEUILLOT ; les lieutenants MILLET et PEJOL ; les sous-lieutenants DOMINIQUE, RÉGNIER et PLY, grièvement blessés, étaient faits prisonniers ; les sous-lieutenants SCHREINER et AUFAYRAY étaient assez grièvement blessés.

Le lieutenant-colonel GILLET ; le capitaine adjudant-major DUCHAPLET ; les capitaines HUMMEL, FOUQUE, BARON ; le lieutenant MICHEL ; les sous-lieutenants MAIGNIEN et CACCARIE, étaient plus ou moins légèrement blessés ou contusionnés.

Le colonel CHAMPION ; le lieutenant-colonel GILLET ; le commandant BUON ; le capitaine adjudant-major DUCHAPLET avaient eu leurs chevaux tués sous eux pendant l'action.

Dans les rangs de la troupe, signalons comme s'étant particulièrement distingués dans cette journée néfaste : le sergent-major DUPLESSY ; les sergents GARNIER et CURIE ; le sapeur JACQUOT, le caporal PAUPY et le soldat GOUZY. Ces six braves étaient, quelques jours plus tard, décorés de la médaille militaire (Décret du 20 août) (1).

(1) Par le même décret du 20 août, furent promus capitaines au corps : les

Retraite sur Châlons (7-16 août).

Aucune direction précise, à suivre en cas d'insuccès, n'avait été donnée aux différentes divisions du 1^{er} corps. La retraite s'effectua donc dans le plus grand désordre, en partie sur Bitche, en partie sur Haguenau et Strasbourg, en majeure partie sur Saverne.

La division Conseil-Dumesnil (1^{re} du 7^e corps), toujours oubliée tant qu'elle resta jointe au 1^{er} corps (1), avait encore reçu moins d'instructions que les autres ; aussi, le désarroi fut-il complet. Les débris des 3^e et 21^e régiments parvinrent péniblement à gagner Reichshoffen. Mais là, au milieu du tumulte, du pêle-mêle des fuyards, ils se trouvèrent violemment séparés, se fondirent dans la confusion générale.

Le lieutenant-colonel GILLET avait pris le commandement du 3^e. Il n'avait plus sous la main, à Reichshoffen, que les 200 hommes restés groupés autour du drapeau. Laisse sans ordre, ne sachant trop que faire, ni quelle direction prendre, il suivit, à tout hasard, à la tête de son petit détachement, la masse des fuyards, se dirigea sur Saverne (par Ingwiller et Bouxwiller). Il arrivait à Bouxwiller à 11 h. 1/2 du soir, et s'y arrêtait pour passer la nuit.

Le lendemain, 7 août, il partait à 7 heures du matin. En route,

lieutenants FERRY, ACCARY, DE BEAUFORT, BELLE; lieutenants : les sous-lieutenants SCHREINER, CACCARIÉ, GIVAUDAN, JACOTTIN, MAIGNIEN, ZWILLING, BLAQUIÈRE; sous-lieutenants : les adjudants ADAM, CHAMPION, les sergents-majors TOURNERET, VIOLLEAU, CAHUC, ZWILLING, le sergent GUIRAUD.

(1) La division fut constamment oubliée, aussi bien pour les ordres relatifs au service que pour ceux relatifs aux subsistances. Il fut maintes fois constaté que la présence de cette division était inconnue du personnel administratif du 1^{er} corps; souvent les vivres furent refusés au régiment; et les officiers de distribution se virent dans la triste nécessité de mettre l'intendance en demeure de fournir les vivres, pour ne pas assister au spectacle de denrées enlevées de vive force, par des hommes affamés, fatigués, souvent forcés de faire plusieurs kilomètres pour aller à la distribution.

Quelquefois, à Lunéville par exemple, les distributions ne furent faites qu'à une heure très avancée de la nuit.

on put commencer à réorganiser les compagnies. Les débris des 3^e et 21^e se rejoignirent à Saverne et vinrent prendre position à 1 kilomètre en avant de la ville, perpendiculairement au canal et au chemin de fer, leur droite appuyée à une brigade du 5^e corps venue de Bitche. Le moral de la troupe avait été fortement affecté, non pas tant par la défaite même que par le décousu de la retraite.

Ce jour-là, vers 6 heures du soir, le bruit court dans les rangs que quelques cavaliers allemands viennent d'arriver à Saverne : cette nouvelle produit une déplorable impression sur une partie des soldats du 3^e. Un mouvement de panique se dessine. Les officiers parviennent heureusement à arrêter leurs hommes, à les maintenir dans leurs positions, qu'ils conservent ensuite jusqu'à la nuit, avec calme et assurance.

À l'entrée de la nuit, l'ordre de la retraite est donné. Le régiment se met en marche sur Phalsbourg, où il arrive le 8 août à 1 h. 1/2 du matin, après un trajet des plus fatigants, sur une route encombrée d'artillerie et de cavalerie. Il a mis cinq heures à parcourir 10 kilomètres !

On repart de Phalsbourg à 9 heures du matin. Sur la route, de petits détachements rejoignent peu à peu, venant grossir les débris du régiment. Le 3^e arrive, à 1 heure de l'après-midi, à Sarrebourg, et prend sa place de bataille au nord-ouest de la ville, à gauche de la Sarre, sur les pentes d'une colline qui domine la gare et commande la route de Phalsbourg. Il compte, à ce moment, à son effectif, environ 600 hommes et 33 officiers.

Toujours inquiète et incertaine, l'armée française s'attend à une attaque de l'ennemi : on distribue des cartouches, pour compléter l'approvisionnement de chaque soldat.

Le 9 août, avant le jour, le régiment part pour Blamont : il est à l'arrière-garde (avec toute la division Conseil-Dumesnil). Après une marche pénible, sous une pluie continue, il bivouaque, à 1 heure de l'après-midi, à 2 kilomètres environ en arrière de Blamont.

Le 10, à 4 heures du matin, départ pour Lunéville. Le régiment va bivouaquer dans des terres labourées, à 5 kilomètres

en arrière de Lunéville. Le temps est affreux ; la pluie tombe tout le jour et toute la nuit ; le 3^e souffre beaucoup du manque complet de petites tentes et d'ustensiles de campement ; et, pour comble de malheur, les vivres n'arrivent pas. Les distributions, commencées à Lunéville à 5 heures du soir, n'étaient pas encore terminées à 3 heures du matin !

Le 11, départ à 3 h. 1/2 du matin, sous une pluie battante, qui dure toute la journée. Le régiment passe la Moselle à midi sur le pont de Bayon, et va cantonner à la Neuveville, où il arrive à 2 h. 1/2.

Le 12, le 17^e bataillon de chasseurs à pied, les 3^e et 21^e régiments d'infanterie (toute la brigade à peu près réorganisée) vont cantonner au village de Lemainville. Partie à 10 h. 1/2, la brigade atteignait son cantonnement à midi 1/2.

Le 13, elle part, à 4 h. 1/2 du matin, pour Tramont-Emy, cantonnement qui lui a été assigné. Elle trouve, en arrivant, le village déjà occupé par l'état-major du général de Failly, commandant le 5^e corps d'armée. On l'envoie sur un autre village, à 1 kilomètre plus loin ; mais la localité regorge de troupes ; impossible d'y loger un seul homme. Après une longue attente, la brigade revient sur ses pas, regagne, à 5 heures du soir, son cantonnement de Tramont-Emy, évacué par l'état-major du 5^e corps sur l'ordre formel du maréchal de Mac-Mahon. Elle est obligée de recourir à la réquisition pour se procurer des vivres.

Le 14 août, la brigade, partie de Tramont-Emy à 4 h. 1/2 du matin, arrivait à 1 heure à Neuschâteau. C'est dans cette ville que l'armée reçut l'ordre de se rendre en chemin de fer au camp de Châlons. Le 3^e fut embarqué le 15 à midi, à l'effectif d'environ 650 hommes, officiers compris ; il débarquait au camp le 16, à 1 heure du matin.

On s'occupa aussitôt de réorganiser le régiment. Une cinquantaine d'hommes environ, venus isolément du champ de bataille de Frœschwiller, rejoignirent leurs compagnies ; on reçut du dépôt de Grenoble un détachement de 400 hommes conduit par le capitaine CARON, et, le 17, un nouveau détachement de 224 jeunes soldats conduit par le capitaine VILLARD.

Composition du régiment le 16 juillet 1870.

Etat-major.....	}	Colonel.....	CHAMPION.
		Lieutenant-colonel	GILLET.
		Médecin-major.....	GIRMA.
		Capitaine adjudant-major ...	VASSEUR.
		Officier payeur.....	GIVAUDAN.
		Lieutenant d'arme.....	ROUDAILLE.
		Porte-drapeau.....	VARINOT.
		Chef de musique.....	MICHEL.

	CAPITAINES.	LIEUTENANTS	SOUS-LIEUTENANTS
1^{er} bataillon. Commandant BIGNON. Capitaine adjudant-major DISSARD.	1 ^{re} comp. PEYTHIEU.	AGCARY.	VASSEUR.
	2 ^e — JOSSE.	COLLARD.	MAIGNIEN.
	3 ^e — HUMMEL.	BERSON.	DUPUY.
	4 ^e — FOUQUE.	FERRY.	CACCARIÉ.
	5 ^e — COLONNA.	ANCELIN.	NÉGRONI.
	6 ^e — BARON.	MILLET.	DOMINIQUE.
2^e bataillon. Commandant DE MOMIGNY. Capitaine adjudant-major DUCHAPLET.	1 ^{re} comp. GRADOUX.	PUJOL.	WARDAVOIR
	2 ^e — REURE.	DE BEAUFORT	RÉGNIER.
	3 ^e — VASSEUR.	ANDRIEU.	GARREL.
	4 ^e — FEUILLOT.	BELLE.	SCHREINER.
	5 ^e — MAILLARD.	MICHEL.	REGNAULT.
	6 ^e — GROBERT.	ORDÉGA.	BLAQUIÈRE.
3^e bataillon. Commandant AUSSILLOUS. Capitaine adjudant-major THIÉRY.	1 ^{re} comp. VEILLON.	FOURNY.	PLY.
	2 ^e — GROSSETÊTE.	ROUDAILLER.	SONDORFF.
	3 ^e — CHRÉTIEN.	THIERRY.	ZWILLING.
	4 ^e — LOUSSERT.	GRATIOT.	AUFAVRAY.
	5 ^e — PAUIS.	BYMARD.	JACOTTIN.
	6 ^e — RAFFAT.	BATUT.	PELTIER.
4^e bataillon. Commandant DE LA MONNE- RAYE. Capitaine adjudant-major LAHILLE.	1 ^{re} comp. VILLARD.	DE MOUSTIER	V.
	2 ^e — DE BILLY.	POCHAT.	BAYLE.
	3 ^e — HENRY.	ROUSSELY.	GUÉRIN.
	4 ^e — CARON.	ROTHÉA.	MUSSO.
Dépôt. Major ROUX. Capitaine trésor. DUROSAY. Capitaine d'habil. CHANCE- NOTTE. Méd.-maj. de 2 ^e cl. LIOTARD.	1 ^{re} comp. ROBIN.	MARTIN	SEBIRE.
	2 ^e — MARY.	MORLOT.	V.

Presque tous ces nouveaux arrivés étaient des recrues ou des soldats de la deuxième portion du contingent; beaucoup n'avaient jamais fait l'exercice; les autres, à part un très petit nombre, ne connaissaient pas le maniement du chassepot. On les exerça deux fois par jour pendant le séjour au camp.

L'effectif était alors remonté à 1,325 hommes, officiers compris. Le lieutenant-colonel GILLET répartit les officiers présents dans toutes les compagnies, et compléta les cadres à raison de : un sergent-major ou fourrier, deux sergents et quatre caporaux par compagnie. On n'avait malheureusement pas le choix, et ces cadres, formés d'éléments de très médiocre qualité, étaient incapables de rendre aucun bon service.

Le 3^e à l'armée de Châlons; marche sur Sedan.

Le 18 août, à 10 heures du matin, la division Conseil-Dumesnil partait du camp de Châlons pour aller bivouaquer sur la rive droite de la Vesle, en avant du village de Bouy. Un ordre du même jour annonçait que les 1^{er}, 5^e, 7^e et 12^e corps d'armée formeraient désormais une seule armée, dite « armée de Châlons », et placée sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon.

Le 19 août, le travail de réorganisation continue; on complète, dans chaque corps, les armes, les munitions, les ustensiles de campement.

L'armée devait se mettre en marche le 21. Deux plans se présentaient : celui du maréchal de Mac-Mahon, rétrograder sur Paris pour s'y renforcer et livrer bataille avec l'appui du camp retranché; celui du ministère (toujours dicté par la politique, l'intérêt seul de la dynastie), marcher au secours du maréchal Bazaine, opérer la jonction des armées de Châlons et de Metz. On sait comment le premier plan, après avoir, le 21, reçu un commencement d'exécution, fut abandonné sur une dépêche du maréchal Bazaine, et comment, après une perte de temps regrettable, l'armée de Châlons entreprit cette funeste marche vers le nord-est, qui devait aboutir au plus grand, au plus douloureux de nos désastres militaires!

Le 21 août, la division Conseil-Dumesnil, quittant Bouy à 9 heures du matin, gagne Sillery, où est réuni tout le 7^e corps, moins la cavalerie. En route, le général de Bretteville prend le commandement de la 1^{re} brigade, en remplacement du général NICOLAI, prisonnier de guerre.

Séjour le 22, à Sillery. Le 23, à 3 heures du matin, la division se dirige sur le village de Domtrien ; elle arrive au bivouac à 1 heure, après une marche pénible, presque tout le temps sous une pluie battante. Les distributions se font mal, les vivres sont insuffisants.

Départ le 24 août, à 4 h. 1/2 du matin ; arrivée au village de Semide, à 1 heure après-midi. Les nouvelles recrues montrent un très mauvais esprit et murmurent contre les fatigues et les privations.

Le 25, départ pour Vouziers à 6 heures du matin ; arrivée à 9 heures. Le 3^e régiment bivouaque à un kilomètre au sud de Vouziers, autour duquel est réuni tout le 7^e corps.

Le 26, la division Conseil-Dumesnil lève le camp à midi, traverse Vouziers et va prendre position près du village de Chestres. Pendant le trajet, éclate un orage épouvantable. A 5 heures du soir, la générale est battue ; tout le 7^e corps prend les armes. A la nuit, la 1^{re} division prend position à 1 kilomètre en arrière du village de Falaise. Les trois compagnies de droite du 1^{er} bataillon du 3^e, sous le commandement du commandant BIRON, occupent le village ; la 1^{re} brigade est établie en première ligne sur une colline située entre Falaise et un bas-fond qui sépare le village de la route de Grandpré. L'ennemi est annoncé (1) ; on bivouaque sans dresser les tentes, se tenant prêt à tout événement.

Toute la journée du 27 se passa en marches et en contre-marches, entre Falaise et la route de Grandpré. Vers 4 heures du

(1) C'est sur un faux renseignement, fourni par la 3^e division du 7^e corps, qu'on crut, ce jour-là, que les Allemands nous avaient devancés à Grandpré. Toute l'armée, suspendant son mouvement, effectuait un changement de front à droite, vers la ligne Vouziers-Buzancy, et perdait un temps précieux (Journées des 26 et 27) qui fut mis à profit par l'ennemi.

soir, le 3^e prit enfin position en seconde ligne et bivouaqua, comme la veille, sans dresser ses tentes. Il reçut dans la soirée un détachement de 120 hommes évacués de l'hôpital de Châlons (parmi lesquels un assez grand nombre de sous-officiers et de caporaux de divers régiments).

Le 28 août, à 2 heures du matin, le 7^e corps bat en retraite, et s'engage sur la route de Vouziers, au village des Quatre-Champs. Au jour, la 1^{re} division prend position sur les pentes au nord-est de Chestres, pour protéger le mouvement et former ensuite l'arrière-garde. A 7 heures du soir, elle est établie sur les hauteurs à 1 kilomètre en arrière des Quatre-Champs, pour couvrir la marche d'un immense convoi, à travers l'Argonne.

Un temps affreux règne pendant toute la nuit. Le 29, à 2 heures du matin, le 1^{er} bataillon du 3^e part pour former l'avant-garde du convoi du 7^e corps (que doit escorter la 1^{re} division). Les 2^e et 3^e bataillons quittent le bivouac des Quatre-Champs à 9 heures, sont à 3 heures, avec toute la division moins le 1^{er} bataillon, à Brioules-sur-Bar (1). Pendant l'escorte du convoi de Brioules à Oches, où se concentre le 7^e corps, le 2^e bataillon détache deux petites colonnes pour flanquer la droite du convoi.

Bataille de Beaumont (30 août) ; le 3^e à Warniforêt.

Le 30 août, le 7^e corps recevait l'ordre formel du maréchal de Mac-Mahon de franchir la Meuse le plus tôt possible. Pour faciliter le passage, il se forma en deux colonnes : la première, composée de la 1^{re} division et du convoi, se dirigeant sur Mouzon par Yoncq ; l'autre, formée par les 2^e et 3^e divisions et l'artillerie, se dirigeant par Raucourt sur Villers.

La 1^{re} division marcha la gauche en tête, ses régiments séparés par de grands intervalles.

(1) Pendant la marche des Quatre-Champs à Oches, le capitaine-major du 3^e, instruit par l'expérience des jours précédents, achetait du bétail et organisait un troupeau destiné aux besoins journaliers du régiment.

Le 3^e, qui avait pris position à Oches jusqu'à la rentrée d'une reconnaissance, partit à 9 heures du matin, s'avancant à travers champs en colonne par divisions à distance entière, sur la gauche du convoi. Il arrivait à Stonne à 11 h. 1/2, et occupait le village militairement.

Vers midi 1/2, le canon se fait entendre dans les directions opposées d'Oches et de Beaumont. Le régiment se remet aussitôt en marche. Descendu de Stonne, il s'engage sur la route de Beaumont, où l'ont précédé tous les régiments de la 1^{re} division ; il s'avance en colonne par sections, son flanc droit couvert par une ligne de tirailleurs qui longent les bois. Le général de Bretteville marche à sa tête. Deux escadrons de lanciers suivent à quelque distance en arrière.

A peu près à demi-distance entre Warniforêt et la Thiboudine, la route de Beaumont s'engage entre deux bois, s'enfonce dans le fond d'un petit vallon qu'elle traverse perpendiculairement, puis remonte en longeant une clairière. Dans cette clairière, à droite de la route, une ligne d'infanterie allemande (de la 2^e division du 1^{er} corps bavarois) est couchée à plat ventre, environ à 200 mètres du vallon ; quelques pièces d'artillerie, postées à 100 mètres plus loin, enfilent la route et battent le débouché dans la clairière. C'est là que la 1^{re} brigade de la division Conseil-Dumesnil (la 2^e avait déjà dépassé Warniforêt) vient de se laisser surprendre, ayant négligé d'explorer la lisière de la forêt de Grand-Dieulet.

L'effet de cette brusque attaque, de cette fusillade presque à bout portant sur nos troupes qui s'avançaient en toute confiance avait été foudroyant : la cavalerie tourna bride, les premiers régiments se débandèrent.

Le 3^e, toujours en colonne par sections, la droite en tête, s'avance sur le lieu du combat. Vers 2 heures après-midi, au moment où la tête de colonne, sortant du bois, débouchait dans la clairière à 200 mètres des tirailleurs allemands, le 99^e régiment avait disparu du champ de bataille, s'était fondu dans la forêt ; un bataillon du 47^e, pris de terreur panique, fuyait à toutes jambes. La masse des fuyards fait irruption dans les rangs du

3^e, qui sont rompus en un instant ; les soldats se jettent dans le bois. En même temps, le 21^e abandonne le champ de bataille, en courant : son chef, le colonel MORAND, venait d'être grièvement blessé au genou. Le général de Bretteville est également blessé et hors de combat.

Il ne reste plus, en face des Allemands, qu'un bataillon du 47^e, couché dans la clairière, à 100 mètres à peine de la ligne ennemie, et ceux des soldats du 3^e qui n'ont pas été emportés dans la débandade générale. Le lieutenant-colonel GILLET, tous les officiers du régiment s'épuisent en vains efforts pour rallier leurs hommes, les déployer en avant ; impossible de reformer les compagnies sous les balles et la mitraille qui pleuvent : impossible de tenir les soldats dans la clairière, de les faire sortir du bois où ils se tiennent à l'abri. Seuls, les officiers restent exposés aux coups de l'ennemi.

En ce moment critique, le sous-lieutenant VARINOT, n'écou- tant que son courage, déploie le drapeau, et, avec sa garde, se porte résolument en avant. Entraînés par cet exemple, quelques braves s'élancent de nouveau dans la clairière, à la suite du drapeau, ne voulant pas le laisser marcher seul à l'ennemi. Mais le sous-lieutenant VARINOT tombe, victime de son héroïque dévouement, et quitte le champ de bataille grièvement blessé. Le sous-lieutenant SONDORFF saisit le drapeau ; il tombe à son tour, frappé par un éclat d'obus qui lui fracasse le bras gauche et lui ouvre le flanc.

Le drapeau gît sur le sol, la hampe mutilée par un éclat d'obus ; il est relevé aussitôt et reste déployé entre les mains des sergents PERRIN et GARNIER.

Cependant, cette poignée de braves ne peut se maintenir dans la clairière, et perd à chaque instant du terrain. Le bataillon du 47^e, resté jusqu'alors couché en face des Allemands, se lève précipitamment et s'enfuit dans les bois. La lutte est devenue impossible. Toujours groupés autour du drapeau, les soldats du 3^e battent en retraite et rallient les débris du 21^e et du 47^e, pendant que l'ennemi, se jetant à la poursuite de la brigade, occupe les bois qu'on lui abandonne.

Une batterie d'artillerie française arrivait à ce moment, ouvrait aussitôt le feu. Les officiers cherchent encore à rallier leurs hommes autour de cette batterie. Vains efforts ! Il est trop tard. Les Allemands débouchent victorieusement de la lisière du bois. Tout fuit devant eux, infanterie, artillerie ; et, vers 3 h. 1/2, les débris du 3^e, du 21^e et du 47^e se retirent à travers champs, dans un désordre inexprimable, gagnant le village de Raucourt.

Parmi les quarante-deux officiers du 3^e présents à cette affaire, le capitaine FOUQUE, le lieutenant BLAQUIERES, les sous-lieutenants VARINOT, SONDORFF, ZWILLING, grièvement blessés, étaient faits prisonniers ; les capitaines adjudants-majors THIÉRY et DUCHAPLET ; les capitaines LOUSSERT, BARON et GROBERT étaient plus ou moins légèrement blessés.

Passage de la Meuse ; bataille de Sedan (1^{er} septembre).

A 5 heures du soir, les débris du régiment atteignaient le village de Raucourt, et y rejoignaient les 2^e et 3^e divisions et le convoi du 7^e corps. Sur l'ordre du général Douay, qui craignait de ne pas trouver libre, à Villers, le passage de la Meuse, le corps d'armée se dirigea sur Remilly.

L'encombrement et la confusion étaient extrêmes, sur la route de Raucourt à Remilly. Le 3^e avait dans ses rangs des hommes de tous les régiments du 7^e corps. Pensant gagner du temps et faciliter sa marche, il prit un chemin à gauche de la route (qui le retarda au contraire, le fit arriver à la Meuse après que toute la division Conseil-Dumesnil était déjà passée sur la rive droite).

Comme il sortait de Raucourt, les Allemands commençaient à canonner le convoi. Le capitaine PARES reçut, derrière la nuque, un éclat d'obus qui l'étendit sans connaissance.

La nuit arriva. Ce ne fut que vers 9 heures que le régiment, après une marche très pénible, rejoignit la route de Raucourt à Remilly. La confusion n'avait fait qu'augmenter au milieu des ténèbres ; et au moment de passer la Meuse, les débris du 3^e étaient complètement dispersés. Enfin, le 31, à 2 heures du matin, environ 250 officiers et soldats qui avaient pu à grand'

peine se maintenir groupés autour du drapeau, passèrent sur un pont de bateaux (rompu accidentellement, deux heures auparavant). Ils allèrent bivouaquer dans la prairie, sur la rive droite. C'était tout ce qui restait du régiment ! Les absents, égarés dans la nuit, errant à l'aventure, dans le pêle-mêle des corps d'armée, des divisions, des brigades et des régiments, ne devaient plus rejoindre le drapeau !

Après un repos de deux heures, le faible détachement, conduit par le lieutenant-colonel GILLET, se dirigeait sur Sedan. Il arrivait, à 8 heures, à l'entrée du faubourg de Balan, où il fallut rester près d'une heure, à cause de l'encombrement de la voie. A 9 heures, il était entre Balan et Sedan. Les portes de la ville étaient fermées, et le 3^e, complètement séparé du 7^e corps, se trouvait perdu, isolé au milieu des troupes du 12^e corps d'armée.

A midi, un violent combat s'engage en avant de Bazeilles et de Balan. Le régiment se met à la recherche de sa division. Après toute une série de marches, de contre marches infructueuses, il arrive, vers 4 heures du soir, dans le faubourg de Givonne. Là, le lieutenant-colonel GILLET apprend qu'on distribue des vivres dans la place de Sedan ; il envoie aussitôt une corvée à la distribution ; car les hommes, déjà accablés par les fatigues inouïes des jours précédents, et privés de tout, commençaient à souffrir de la faim.

Le général de Wimpffen, qui passe à ce moment, conseille au lieutenant-colonel d'attendre le retour de la corvée avant d'aller prendre sa place de bataille. D'ailleurs, quelle est-elle, cette place ? Où faut-il aller ? Personne n'en sait rien ; aucun ordre n'arrive. La corvée des vivres ne rentre qu'à la nuit, et le lieutenant-colonel GILLET se décide à rester à Givonne.

Le 1^{er} septembre, l'armée française est attaquée dans ses positions autour de Sedan ; la bataille s'engage à 4 heures du matin. Le 3^e, qui avait pu pendant la nuit connaître enfin l'emplacement du 7^e corps, vint le rejoindre au jour, au nord de Sedan, sur le plateau de l'Algérie. Son effectif, déjà si faible, avait encore diminué, dans l'après-midi du 31 et la nuit du 31 au 1^{er}, à la faveur du désordre et des ténèbres ; il ne

comptait plus que 160 combattants, dont 18 officiers ; on en forma une petite colonne de trois pelotons, qui prit position en seconde ligne, sur le plateau de Floing, entre le 99^e à droite et les débris du 47^e à gauche ; en avant, en première ligne, se trouvait le 5^e régiment d'infanterie (de la 2^e division du 7^e corps) ; derrière, une division de cavalerie était en réserve.

Le drapeau du 3^e fut confié au sous-lieutenant GUIRAUD.

Jusque vers 1 heure après-midi, le régiment n'eut pas à souffrir du feu de l'ennemi. Mais alors, la canonnade devient très meurtrière ; les formidables batteries allemandes, établies à Saint-Menges, font rage ; le carnage est horrible. Les hommes du 3^e sont couchés à plat ventre ; plusieurs boulets tombent coup sur coup au milieu des rangs, et font une quinzaine de victimes.

Le commandant BIRON, les lieutenants BATUT et EYMARD sont blessés.

Vers 2 h. 1/2, le régiment, suivant le mouvement de la première ligne, se retire du champ de bataille, sans avoir tiré un seul coup de fusil : il entre dans Sedan à 3 heures, au moment même où l'empereur Napoléon III faisait hisser le drapeau blanc.

Pendant cette courte retraite, plusieurs hommes avaient été tués ou blessés ; le capitaine DE BEAUFORT était blessé.

La capitulation ; le partage du drapeau (2 septembre).

Les débris du 3^e vinrent s'établir au bivouac sur la banquette du front ouest de la place. On chercha d'abord à mettre le drapeau en lieu de sûreté : le sous-lieutenant GUIRAUD, qui le portait, se rendit avec sa garde au bureau du commandant de la place, et y passa la nuit. Il revint au bivouac le lendemain matin.

Le 2 septembre, les termes de la capitulation furent lus au régiment : l'armée était prisonnière de guerre, avec tout son matériel ; les drapeaux devaient être rendus à l'ennemi.

Un long cri de douleur et d'indignation accueille la tragique nouvelle ; les hommes brisent leurs armes ; les officiers, désespérés, n'ont plus qu'une pensée : empêcher, à tout prix, que le drapeau tombe aux mains des Allemands ! « On nous fera ce qu'on

voudra, s'écrient-ils, mais le drapeau n'ira pas à Berlin ! » Et quelques-uns proposent de le brûler.

Le temps était couvert ; la pluie tombait, par intermittence. Abandonnant le bivouac, le régiment était venu chercher un abri dans la cour d'un marchand de bois, sur le boulevard qui longe les fortifications de la ville.

Un grand feu avait été allumé dans cette cour. Le caporal sapeur LAMBERT, aidé de ses hommes, brise la hampe du drapeau, la jette dans le feu, avec les franges de la cravate. On va en faire autant de l'étoffe glorieuse, quand le commandant AUSSILLOUS propose de la diviser en dix-huit morceaux, pour les dix-huit officiers présents. Cette idée du partage, qui va permettre à tous les officiers d'emporter sur eux, en captivité, un lambeau vivant du régiment et de la patrie, est accueillie avec enthousiasme.

Le drapeau est immédiatement partagé : le lieutenant-colonel GILLET a toute la partie blanche, où restent intacts les titres de gloire du régiment ; le commandant AUSSILLOUS reçoit la cravate ; huit morceaux bleus et huit morceaux rouges sont donnés aux autres officiers présents. Ce sont : les capitaines THIÉRY, DUCHAPLET, PEYTHIEU, PARÉS, REURE, GROBERT, HUMMEL, BARON, BELLE, DE BEAUFORT ; les lieutenants EYMARD, BATUT, BERTSON, MICHEL, MAIGNIEN ; le sous-lieutenant GUIRAUD.

Restait l'aigle du drapeau, que les officiers, privés de tous bagages, ne pouvaient songer à emporter, à dissimuler sous leurs vêtements. On répugnait néanmoins à la détruire.

Le lieutenant EYMARD s'offrit pour tenter des démarches en ville, chercher quelqu'un qui consentit à conserver l'aigle jusqu'à la fin de la guerre. On accepta son offre avec empressement.

Il se rendit à l'hôtel du général de Montagnac, et jeta l'aigle au fond d'un puits qui se trouve dans la cour de l'habitation.

C'est là qu'il devait venir la reprendre, à la fin du mois de juillet 1871 (1).

(1) Voir à la préface. — Bien que le drapeau ait été partagé en dix-huit morceaux, dès le principe, sa reconstitution a demandé beaucoup de recherches, beaucoup d'efforts : plusieurs des officiers présents à Sedan ont, après coup,

Dans la journée du 2 septembre, un certain nombre d'hommes, débandés après le combat du 30 août, et qui étaient venus se réfugier directement dans la place de Sedan, rejoignirent les débris du régiment. L'effectif s'éleva alors à environ 310 hommes.

Le 3, on recevait avis de diverses promotions et nominations, datées du 20 août : le commandant BIGNON était nommé lieutenant-colonel au 74^e ; le capitaine THIERY, chef de bataillon au 47^e. Le commandant AUSSILLOUS, le médecin-major GIRMA, étaient faits officiers de la Légion d'honneur ; les capitaines VEILLON, HUMMEL, DUCHAPLET, GROBERT, LOUSSERT étaient faits chevaliers.

A 7 heures du soir, le 3^e évacuait Sedan, après avoir noyé ses cartouches : officiers, sous-officiers et soldats étaient remis aux autorités allemandes, et conduits au camp d'Iges, à ce terrible « camp de la misère », d'où, après d'horribles privations, ils devaient être emmenés prisonniers de guerre en Allemagne.

De tous les officiers présents, deux seulement (l'un blessé, l'autre malade, qui, d'ailleurs, étaient à l'ambulance) consentirent à signer le « revers ».

Les débris du 3^e au siège de Strasbourg (7 août-28 septembre).

Nous avons vu que le 6 août, après la bataille de Frœschwiller, les débris de la division Conseil-Dumesnil s'étaient retirés du champ de bataille, fort incertains sur la direction à prendre pour effectuer leur retraite. Dans le village de Reichshoffen, le trouble, le désordre, la confusion étaient extrêmes. Des officiers, des sous-officiers et des soldats du 3^e furent violemment séparés du noyau du régiment groupé autour du drapeau ; et beaucoup

pour satisfaire aux nombreuses demandes de leurs camarades, partagé le morceau qui leur était échu.

MM. les capitaines FAVEREAUX et PATROUX, chargés en 1888-89 de l'œuvre de reconstitution du drapeau, ont pu retrouver les morceaux. Il n'en manque actuellement que neuf : rouge, 5 fragments ; bleu, 3 fragments ; cravate, une petite partie des trois couleurs.

La partie blanche est intacte.

d'entre eux, marchant, soit isolément, soit par petits groupes, se dirigèrent sur Strasbourg.

Cinq officiers, surpris à Haguenau pendant la retraite, furent faits prisonniers, le 7 août ; un autre, qui n'avait pu dépasser Haguenau (ayant eu le pied foulé dans la journée du 6) y fut pris au commencement de septembre.

Cinq officiers purent gagner Strasbourg ; c'étaient : le commandant DE MOMIGNY, les capitaines DISSARD et RAFFAT ; le lieutenant BOUDAILLE ; le sous-lieutenant AUFAYRAY. Environ 250 sous-officiers et soldats se réfugièrent également dans cette place.

Ils entrèrent dans la composition d'un régiment de marche, formé le 11 août et commandé par le lieutenant-colonel Rollet, du 47^e. Les débris du 3^e furent, en majeure partie, versés au 2^e bataillon que commandait M. DE MOMIGNY ; la 4^e compagnie était aux ordres du capitaine RAFFAT, la 5^e à ceux du lieutenant BOUDAILLE.

Ce bataillon fut, pendant le siège, spécialement chargé de la défense extérieure de la place, depuis la lunette 54 jusqu'à la lunette 70, devant la citadelle, et dut fournir les travailleurs pour les travaux à exécuter extérieurement sur son front. Il prit part à la grande sortie du 2 septembre, dans laquelle furent blessés plusieurs hommes du 3^e.

Dans les différentes sorties et reconnaissances, exécutées par le 2^e bataillon, le sergent GIACOMAGGI et le soldat DELANCHY se firent particulièrement remarquer ; le capitaine RAFFAT reçut les félicitations du contre-amiral Exelmans, pour la conduite d'une reconnaissance poussée aux environs de l'Orangerie et du couvent du Bon-Pasteur.

Du 16 au 28 septembre, la résistance des défenseurs de Strasbourg fut entièrement passive ; le 28, après quarante-six jours de blocus et trente et un jours de siège régulier, la place capitulait. Parmi les officiers du 3^e, le capitaine DISSARD consentit seul à subir le sort des prisonniers de guerre et fut emmené en captivité en Allemagne (1).

(1) Le capitaine RAFFAT, nommé chevalier de la Légion d'honneur le 8 octo-

Les débris du 3^e à Mézières.

Le 30 août, à la suite du combat de Beaumont, le 3^e s'était rallié presque en entier dans Raucourt, vers 5 heures du soir. Après une très longue halte dans le village, nous l'avons vu se diriger sur Remilly pour y passer la Meuse. La nuit qui arrivait, l'excessif encombrement du chemin amena la dislocation du régiment.

Vers le village d'Haraucourt, plusieurs officiers, un grand nombre de sous-officiers et de soldats furent séparés du drapeau et de l'état-major. La majeure partie d'entre eux se dirigeaient directement sur Sedan, y passaient la Meuse et entraient dans la place (nuit du 30 au 31 août), pendant que l'état-major du régiment traversait la Meuse au pont de Remilly.

Dans la matinée du 31 août, 4 ou 500 hommes du 3^e, sous la conduite de quatre ou cinq lieutenants ou sous-lieutenants, se dirigèrent sur le plateau de Floing; à 2 heures, ils partaient pour Mézières.

Dans l'après-midi de ce même jour, 900 hommes débandés du 3^e partaient également pour Mézières et y arrivaient le soir en plusieurs groupes.

Dix-huit officiers du régiment partirent de même successivement de Sedan et se réfugièrent à Mézières dans la soirée du 31 août et la nuit du 31 août au 1^{er} septembre.

De la fraction réfugiée dans Mézières fut formé, le 1^{er} septembre, un bataillon qui, plus tard, le 12 janvier 1871, fut incorporé au 73^e régiment de marche.

bre, vint remplir au dépôt les fonctions de capitaine trésorier; **M. BOUDAILLE**, nommé capitaine le 21 août, y remplit les fonctions de capitaine d'habillement.

**Mouvements du 4^e bataillon et du dépôt pendant la campagne ;
le 3^e de marche.**

Le 4^e bataillon, sort de quatre compagnies, et le dépôt (deux compagnies) étaient restés en garnison à Grenoble, après le départ des bataillons de guerre.

En exécution du décret du 14 juillet 1870 et de la circulaire du 13 août suivant, on forma les 5^e et 6^e compagnies du 4^e bataillon. Le 19 août, ce bataillon, aux ordres du commandant DE LA MONNERAYE, partait de Grenoble pour se rendre à Paris, où il fut incorporé au 23^e régiment de marche et prit part à la défense de la capitale pendant toute la durée du siège.

Un décret du 2 septembre 1870 prescrivait la création de deux compagnies de dépôt qui devaient prendre les numéros 3 et 4. Elles furent formées le 9 septembre, et, après le départ pour l'armée des deux premières compagnies, prirent la dénomination de « 1^{re} et 2^e compagnies provisoires de dépôt ».

Elles devaient subsister jusqu'au 1^{er} avril 1871.

La 1^{re} compagnie du dépôt était partie de Grenoble le 19 août ; elle passa au 18^e régiment d'infanterie.

La 2^e compagnie, partie le 17 septembre, passa au 30^e régiment de marche.

Outre les renforts envoyés en août au régiment, seize compagnies dites « compagnies de marche » furent formées au dépôt du 3^e, à Grenoble, du commencement d'octobre 1870 au 14 mars 1871, et envoyées dans différents régiments au fur et à mesure de leur formation.

La 1 ^{re} comp.	partit le 6 oct.	1870,	à destination du 38 ^e de marche,	à Bourges.		
La 2 ^e	—	7 oct.	—	—	38 ^e	—
La 3 ^e	—	21 oct.	—	—	44 ^e	— Angoulême.
La 4 ^e	—	27 oct.	—	—	46 ^e	— au Mans.
La 5 ^e	—	17 nov.	—	—	58 ^e	— à Tours.
La 6 ^e	—	17 nov.	—	—	58 ^e	—
La 7 ^e	—	22 nov.	—	—	58 ^e	—
La 8 ^e	—	2 déc.	—	—	62 ^e	— Angers.
La 9 ^e	—	13 déc.	—	—	42 ^e	— Bourges.
La 10 ^e	—	29 déc.	—	—	77 ^e	— Bordeaux.
La 11 ^e	—	13 janv.	1871	—	82 ^e	—

La 12 ^e comp.	partit le 24 janv. 1871,	à destination du 82 ^e de marche à Bordeaux.
La 13 ^e	— 1 ^{er} fév. — —	86 ^e — —
La 14 ^e	— 23 fév. — —	34 ^e — Grenoble.
La 15 ^e	— 23 fév. — —	34 ^e — —
La 16 ^e	— 14 mars — —	(la compagnie est dissoute).

Il a existé, pendant la campagne, un 3^e régiment de marche, qui n'a, d'ailleurs, aucun rapport avec le 3^e régiment d'infanterie. Ce régiment de marche (lieutenant-colonel Brennier) fut formé au camp de Châlons, le 15 août 1870, avec les 4^e bataillons des 40^e, 62^e et 64^e régiments. Il compta au 12^e corps d'armée (général Lebrun), 2^e division (général Lacretelle), 2^e brigade (général Marquisan), et fut fait prisonnier de guerre à Sedan le 2 septembre 1870.

CHAPITRE XVI

**Le 3^e régiment d'infanterie sous la 3^e République
(1871-1893).**

Fin de la guerre; reconstitution du régiment. — Mouvements et garnisons de 1872 à 1880; réorganisations successives du régiment. — Le 4^e bataillon dans le Sud oranais. — Mouvements et garnisons de 1881 à 1893.

Fin de la guerre; reconstitution du régiment.

La journée de Sedan avait tué l'Empire. Le 4 septembre 1870, à la nouvelle du désastre, une révolution éclatait à Paris; la République était proclamée, et le Gouvernement de la défense nationale, continuant la lutte contre tout espoir, improvisant des armées, disputant pas à pas le sol de la Patrie à l'ennemi victorieux, donnait au monde entier le sublime spectacle d'une nation écrasée, agonisante, se débattant, pendant quatre longs mois d'héroïques efforts, contre l'acceptation d'une défaite fatale (septembre 1870-janvier 1871).

Le 28 janvier, Paris ouvrait ses portes. C'était la fin de la guerre.

Encore une fois, en France, « tout était perdu, fors l'honneur » !

Le 1^{er} avril 1871, le 3^e régiment d'infanterie commença à se reconstituer à Grenoble, avec ses anciens éléments, rentrant de captivité.

Le colonel ШАМПИОН avait repris le commandement le 16 mars.

Les deux compagnies provisoires du dépôt furent dissoutes; on forma quatre nouvelles compagnies de dépôt, qui prenaient la dénomination de 7^e et 8^e compagnies des 1^{er} et 2^e batail-

lons ; le 9 avril, on forma les 5^e et 6^e compagnies du dépôt (7^e et 8^e du 3^e bataillon).

Le 11 avril, un détachement de 80 hommes, aux ordres du capitaine HUMMEL, du lieutenant EYMARD, du sous-lieutenant LALORE, était envoyé à Versailles et versé au 39^e régiment de marche ; il prit part au second siège de Paris, où fut blessé le lieutenant EYMARD.

Le 20 avril, le colonel CHAMPION était nommé général de brigade ; le lieutenant-colonel GILLET prenait provisoirement le commandement du régiment.

Le 3 mai, le 3^e partait de Grenoble pour aller tenir garnison à Gap. Son 1^{er} bataillon se complète par la formation successive des 1^{re} et 2^e compagnies (1^{er} juin) ; des 3^e et 4^e compagnies (21 juin) ; des 5^e et 6^e compagnies (27 juin). Par décision ministérielle du 8 juin, le colonel КОСН (hors cadre) était nommé colonel du 3^e. Remis lieutenant-colonel par la commission de révision des grades, il quittait le régiment le 20 décembre suivant.

Le 2^e bataillon se complète par la formation des 1^{re} et 2^e compagnies (5 juillet) ; 3^e (24 juillet) ; 4^e (6 août) ; 5^e et 6^e (1^{er} janvier 1872).

Les 7^e et 8^e compagnies (déjà formées) des trois premiers bataillons forment le 4^e bataillon (11 août 1871).

Par décret du 14 décembre 1871, le lieutenant-colonel RODE (1), du 40^e, est nommé colonel du 3^e.

(1) Edmond-Pierre-Jean-Claire-Barthélémy RODE, né le 14 septembre 1816 à Berlin (Prusse). Soldat au 53^e de ligne, le 28 décembre 1840 ; caporal fourrier (1^{er} juillet 1841) ; sergent fourrier (16 novembre 1841) ; sergent (1^{er} février 1842) ; sergent-major (16 novembre 1842) ; sous-lieutenant au 20^e (22 décembre 1845) ; lieutenant (1^{er} mars 1849) ; capitaine (30 novembre 1851) ; capitaine adjudant-major (30 mars 1855) ; chef de bataillon au 72^e (12 août 1861) ; passé au 2^e régiment de grenadiers de la garde (12 août 1864) ; au 2^e régiment de voltigeurs (16 novembre 1866) ; au 2^e régiment de grenadiers (18 juillet 1866) ; lieutenant-colonel du 40^e (22 décembre 1868) ; colonel du 3^e (14 décembre 1871).

Campagnes. — Du 12 mars 1844 au 7 février 1846, Afrique ; du 31 janvier 1850 au 5 avril 1854, Afrique ; du 6 avril 1854 au 16 mai 1855, Orient ; du 19 juillet 1870 au 15 mars 1871, contre l'Allemagne.

Blessures. — Coup de feu à la verge, le 15 novembre 1845, dans un combat

En février 1872, le 3^e bataillon est organisé par la formation des 1^{re}, 2^e et 3^e compagnies (6 février); 4^e, 5^e et 6^e (21 février).

Le régiment est donc reconstitué à cette époque; il compte 3 bataillons à 6 compagnies; le dépôt est formé du 4^e bataillon et de la compagnie hors rang. Les cadres seuls, faute d'éléments suffisants, ne sont pas encore au complet.

Mouvements et garnisons de 1872 à 1880; réorganisations successives du régiment.

Le 2^e bataillon, détaché à Embrun, avec une section au fort Queyras, rentre à Gap le 30 septembre 1872. Il est remplacé par le 3^e bataillon, qui part de Gap le 1^{er} octobre.

Le 20 décembre, le 1^{er} bataillon quitte Gap pour se rendre : les 3 premières compagnies à Briançon; les 4^e et 5^e compagnies à Montdauphin; la 6^e compagnie à Embrun.

En 1873, le régiment quitte ses garnisons des Hautes-Alpes pour aller tenir garnison à Nîmes. L'état-major et le 2^e bataillon partent de Gap le 15 avril, arrivent le 23 à Tarascon; de là les 3^e et 4^e compagnies sont dirigées sur Uzès, les 1^{re} et 2^e sur Alais. Le reste du bataillon arrive le 25 à Nîmes, avec l'état-major.

Le 4^e bataillon, parti de Gap le 17 avril, arrive à Nîmes le 27. Le 1^{er} bataillon, réuni le 21 à Embrun, en part le 22, arrive à Nîmes le 5 mai. Le 3^e bataillon part d'Embrun le 28 avril, arrive le 17 mai.

Le 13 juin, les 3^e et 4^e compagnies du 2^e bataillon quittent Uzès et viennent rejoindre les 1^{re} et 2^e à Alais.

Le décret du 29 septembre, prescrivant la formation de dix-huit nouveaux régiments d'infanterie dans l'armée française, suppri-

contre les Arabes près Orléansville; coup de feu à la cuisse droite, le 22 juillet 1851, chez les Beni-Mislen; coup de feu entre les deux épaules ayant déterminé un séton sur une longueur de 0^m,25, le 6 août 1870, à Spickeren.

Citations. — Cité à l'ordre général de l'armée du Rhin pour sa belle conduite au combat de Spickeren, le 6 août 1870.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 10 novembre 1851; officier le 30 novembre 1865; commandeur le 11 janvier 1876.

Chevalier de Saint-Ferdinand d'Espagne, le 30 mars 1861. A reçu la médaille de Crimée.

mais les 4^e bataillons. Le 3^e fut organisé à 3 bataillons de 6 compagnies et 3 compagnies de dépôt.

Le 19 octobre, trois compagnies sont désignées, par voie de tirage au sort, pour passer au 141^e qui s'organise à Avignon (4^e et 5^e compagnies du 2^e bataillon, 1^{re} compagnie du 3^e bataillon); on procède le lendemain au tiercement des vingt et une compagnies restant au régiment (circulaire ministérielle du 30 septembre).

Le 1^{er} janvier 1874, l'état-major, les 1^{er} et 3^e bataillons, les 5^e et 6^e compagnies du 2^e bataillon et le dépôt occupent Nîmes; les quatre premières compagnies du 2^e bataillon sont à Alais (depuis le 24 octobre précédent). Le 27 janvier, le 3^e bataillon vient relever ces quatre compagnies, qui rentrent à Nîmes.

Il est lui-même relevé, le 11 avril, par le 1^{er} bataillon.

La loi du 13 mars 1875 amène une nouvelle réorganisation du régiment. Les 5^e et 6^e compagnies du 3^e bataillon et la 3^e compagnie de dépôt sont supprimées; le tiercement est effectué le 7 avril, et le 3^e est, à cette date, constitué à 4 bataillons de 4 compagnies, plus 2 compagnies de dépôt.

Le 17 avril, le 2^e bataillon va relever le 1^{er}, à Alais.

Le 27 septembre, les trois bataillons actifs se rendent au camp de la Touloubre, où ils doivent prendre part aux grandes manœuvres d'automne du 15^e corps, du 30 septembre au 17 octobre.

Ils rentrent à Nîmes le 21 octobre, et le 3^e bataillon continue sa route sur Alais, où il va relever le 2^e.

Le 1^{er} octobre 1876, le 1^{er} bataillon part de Nîmes pour aller relever le 3^e à Alais.

Le 17 novembre, M. BELLEGARIGUE (1), lieutenant-colonel

(1) Joseph-Gabriel BELLEGARIGUE, né à Astafort (Lot-et-Garonne) 12 octobre 1827. Elève à l'École spéciale militaire le 27 novembre 1844; sous-lieutenant au 53^e régiment d'infanterie le 1^{er} octobre 1846; lieutenant le 28 septembre 1850; capitaine le 21 septembre 1854; adjudant-major le 30 mars 1855; chef de bataillon au 58^e le 16 janvier 1864; lieutenant-colonel au 91^e le 23 novembre 1871; passé le même jour au 8^e; passé au 123^e le 14 mai 1872; au 90^e le 1^{er} mai 1873; colonel du 3^e le 17 novembre 1876; général de brigade le 29 décembre 1882.

Campagnes, 10 janvier-14 mai 1848. Afrique; 14 octobre 1850-1^{er} juillet

du 90^e, est nommé colonel du régiment, en remplacement du colonel RODE, admis à la retraite.

Le 1^{er} octobre 1877, le 2^e bataillon va relever le 1^{er} à Alais.

Le 1^{er} septembre 1878, les 1^{er} et 3^e bataillons, partis de Nîmes, le 2^e bataillon, parti d'Alais, sont concentrés à Uzès et prennent part aux manœuvres du 15^e corps d'armée. Ils rentrent à Nîmes le 17 septembre.

Le 10 octobre, le régiment part de Nîmes par les voies ferrées, et s'embarque, le même jour, à Marseille, sur le *Japon*, pour aller tenir garnison dans l'île de Corse : les 1^{er} et 2^e bataillons débarquent le 12 à Bastia ; les 3^e et 4^e bataillons et le dépôt débarquent le 13 à Ajaccio. Le 4^e bataillon fournit les détachements de Calvi (1 compagnie), Bonifacio (1 compagnie), Corte (1 compagnie), Castellucio et Chiavari (2 détachements commandés par des sous-officiers).

Le 15 avril 1879, le 1^{er} bataillon relève les différents détachements du 4^e, qui rentre à Bastia. Il est lui-même relevé, le 15 octobre, par le 2^e bataillon, dont les six compagnies occupent Ajaccio, Calvi, Corte, Bonifacio.

Le 31 mars 1880, la 4^e compagnie du 3^e bataillon va occuper Sartène ; le 15 avril, les trois autres compagnies relèvent à Calvi, Corte et Bonifacio, celles du 2^e bataillon, qui rentrent à Ajaccio.

Une délégation composée de MM. BELLEGARIGUE, colonel ; SIMON, capitaine ; FAVEREAUX, sous-lieutenant porte-drapeau ; 1 sergent, 1 caporal, 3 soldats de 1^{re} classe, se rend à Paris, pour recevoir le drapeau du régiment, qui est remis au colonel le 14 juillet 1880.

Le drapeau est reçu au régiment le 25 juillet.

En octobre 1880, le régiment quitte la Corse, pour aller tenir

1851, Italie (Rome) ; 1^{er} mai 1859-17 avril 1860, Italie ; 18 août 1870-7 avril 1871, contre l'Allemagne. En captivité du 2 septembre 1870 au 7 avril 1871.

Blessures. — Blessé à Sedan le 1^{er} septembre 1870, d'un éclat d'obus à la partie droite du nez depuis le coin de l'œil jusqu'à la narine.

Decorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 25 juin 1859 ; officier le 12 juillet 1880 ; a reçu la médaille d'Italie.

garnison à Marseille et Pont-Saint-Esprit. Les 1^{er} et 4^e bataillons, ainsi que la 2^e compagnie du 3^e bataillon, s'embarquent le 23 à Bastia sur l'*Européen*, qui vient prendre le reste du régiment à Ajaccio, et part pour Marseille le 25 octobre.

Le débarquement se fait le 26 à Marseille. Les 1^{er}, 2^e et 3^e bataillons y restent en garnison. La section hors rang, dirigée par les voies ferrées, arrive le 28 à Pont-Saint-Esprit. Le 4^e bataillon et les deux compagnies de dépôt, partis le 28, par étapes, arrivent à Pont-Saint-Esprit le 3 novembre 1880.

Le 4^e bataillon dans le Sud oranais.

Le 10 avril 1881, le 4^e bataillon recevait, par dépêche télégraphique, l'ordre de se rendre en Algérie, où le Sud de la province d'Oran était en feu. Parti le 13 de Pont-Saint-Esprit, par les voies ferrées, il s'embarquait le même jour à Marseille, à 3 heures de l'après-midi, sur l'*Abd-el-Kader*. Son effectif était de 15 officiers, 351 hommes (1).

Le bataillon débarqua le 15 à Oran, et vint camper au village nègre. Le 20, il gagnait Mascara, par Sainte-Barbe-du-Tlelat, Saint-Denis-du-Sig, Oued El Hammam, et y arrivait le 23. Le 6 mai, la 1^{re} compagnie était transportée à Saïda en chemin de fer; les trois autres compagnies la rejoignaient le 24 au soir, et tout le bataillon s'installait au baraquement d'infanterie.

(1)

Composition du bataillon.

EUZIERRE, chef de bataillon.
SAUNÉ, capitaine adjudant-major.
GAZIN, médecin aide-major.

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1 ^{re} compagnie,	VIMARD.	DECO.	VINCENTI.
2 ^e —	CLAUDE.	BOUDET.	PIERRON.
3 ^e —	ESPALLAC.	TULLOU.	BLACAS.
4 ^e —	CHAMPION.	FONTAINE.	AMIOT.

Le 10 juin, les 2^e et 4^e compagnies gagnent Tafaroua en chemin de fer, et s'installent au bivouac à minuit, détachant deux sections aux avant-postes. Le 11 au soir, tout le bataillon est réuni à Tafaroua. Il fait, dès lors, partie d'une petite colonne, aux ordres du lieutenant-colonel QUARANTE, du 81^e. De nouveaux emplacements sont assignés aux compagnies, qui campent en cercle, chacune détachant en avant d'elle une section comme petit poste, les sentinelles doubles couronnant les crêtes.

On apprend, le 12, que des actes de pillage avec violence ont été commis à Krafallah, à 9 kilomètres environ vers le sud-ouest : trois sections de la 3^e compagnie y sont transportées en chemin de fer, pour faire une reconnaissance et recueillir les blessés.

Ce jour-là, à 2 heures, la colonne se complète par l'arrivée à Tafaroua d'un escadron de chasseurs d'Afrique et d'une batterie de montagne. Le camp est levé à 4 h. 1/2 ; les 1^{re} et 2^e compagnies du bataillon, deux compagnies du 81^e, la cavalerie et l'artillerie se dirigent à 5 heures sur Saïda, escortant un long convoi de charrettes qui évacue Tafaroua. On est prévenu que l'ennemi se trouve sur notre droite. La colonne atteint Aïn El Hadjar à 10 heures du soir, y laisse le 81^e avec le convoi, et arrive à Saïda à 1 heure du matin.

La 1^{re} compagnie du bataillon bivouaque à la redoute ; la 2^e, sur la place, à la porte de la redoute. Les 3^e et 4^e compagnies, revenues de Krafallah en chemin de fer, bivouaquent : la 3^e au marché arabe ; la 4^e, au col Lamoricière, en grand'garde.

La présence de Bou Amema était signalée dans les environs de Sfid. Laissant la 1^{re} compagnie à la redoute, le bataillon prend le chemin de fer, le 14 à 2 heures après-midi, et va rejoindre à Krafallah la colonne du commandant Schurr, du 4^e chasseurs d'Afrique.

Dans la nuit du 15 au 16, la colonne (3 compagnies du 3^e, 1 bataillon du 81^e, 1 escadron de chasseurs, 1 section d'artillerie) part pour Mosbah ; on y arrive à 6 h. 1/2 du matin, après une marche en carré qui s'exécute fort bien. Le 19, départ de Mosbah à 3 heures du matin, arrivée à Krafallah à 7 h. 1/2. La

colonne Schurr est dissoute; les trois compagnies du 3^e rentrent en chemin de fer à Saïda le 20 juin, et reprennent leur baraquement.

A dater de ce jour, les quatre compagnies du bataillon, renforcées successivement par un détachement de 151 hommes arrivé de France le 11 juillet et un détachement de 92 hommes arrivé le 24 septembre, sont employées à tour de rôle, dans les villages environnant Saïda, à surveiller la pose des lignes télégraphiques, à escorter les convois de ravitaillement des colonnes qui opèrent dans le sud.

Le bataillon est resté à Saïda pendant toute l'année suivante, employé à l'escorte des convois.

Rentré à Mascara, au mois d'octobre 1882, il gagnait Oran au mois de novembre.

Le 31 novembre, il s'embarquait sur le *Saint-Augustin* pour rentrer en France, et débarquait à Marseille le 2 décembre.

Il tint garnison dans cette ville avec l'état-major, les 2^e et 3^e bataillons, et fut remplacé à Pont-Saint-Esprit par le 1^{er} bataillon du régiment.

Mouvements et garnisons de 1881 à 1893.

Le 14 septembre 1881, les trois premiers bataillons du régiment quittent Marseille et prennent part jusqu'au 28 septembre aux manœuvres d'automne de la 30^e division.

Du 3 au 21 septembre 1882, le régiment prend part aux manœuvres du 15^e corps.

Le 19 décembre 1882, le colonel BELLEGARIGUE, promu général de brigade, est remplacé à la tête du 3^e régiment par le colonel D'AUBRY DE PUYMORIN (1).

Le 14 juin 1883, le 2^e bataillon part de Marseille pour aller

(1) Charles-Lowenski-Fisson-Jaubert D'AUBRY DE PUYMORIN, né le 23 mai 1832, à Coutras (Gironde). Elève à l'École spéciale militaire le 6 novembre 1852; sous-lieutenant au 3^e régiment d'infanterie légère le 1^{er} octobre 1854; passé au 78^e de ligne le 1^{er} janvier 1855; passé au 2^e régiment de grenadiers de la garde impériale le 18 août 1857; lieutenant le 27 décembre 1858; capitaine au 58^e

exécuter des marches de dix jours dans les Alpes; il rentre le 10 juillet.

Du 5 au 19 septembre, le 3^e prend part aux manœuvres de brigade.

En 1884, le 2^e bataillon part le 14 juin, pour exécuter ses marches dans la montagne; une décision ministérielle le maintient dans les Alpes, en raison de l'épidémie cholérique qui sévit à Marseille depuis le 20 juin. Il rentre le 11 septembre.

Pendant les trois mois d'épidémie, le reste du régiment n'a pas quitté ses casernements. Grâce aux nombreuses et intelligentes précautions prises, à la constante sollicitude des chefs, il n'a pas eu à souffrir du fléau.

En 1885, le 2^e bataillon exécute ses marches annuelles dans les Alpes du 2 au 31 juillet. En octobre, le 3^e bataillon relève à Pont-Saint-Esprit le 1^{er} bataillon, qui rentre à Marseille.

En 1886, le 2^e bataillon exécute ses marches dans les Alpes du 29 juin au 28 juillet. Le régiment prend part aux manœuvres de la 60^e brigade, du 3 au 18 septembre.

En 1887, le 2^e bataillon exécute les marches dans les Alpes du 5 juin au 4 juillet. Le 1^{er} septembre, les 1^{er} et 4^e bataillons partent de Marseille, le 3^e de Pont-Saint-Esprit pour prendre part aux manœuvres de la 60^e brigade. Par application de la loi du 25 juillet 1887, sur la réorganisation de l'infanterie, qui supprime les 4^{es} bataillons et les compagnies de dépôt, le 3^e batail-

régiment d'infanterie le 13 août 1863; passé au 3^e régiment de zouaves le 3 mai 1865; capitaine adjudant-major le 15 novembre 1869; chef de bataillon le 20 août 1870; passé au 25^e régiment d'infanterie le 25 septembre 1873; lieutenant-colonel au 16^e le 12 juin 1878; colonel au 3^e le 29 décembre 1882; général de brigade le 5 mai 1888.

Campagnes. — 30 avril-1^{er} août 1859, Italie; 26 mai 1865-15 août 1866, Afrique; 16 août 1866-14 avril 1867, Mexique; 15 avril 1867-17 juillet 1870, Afrique; 18 juillet 1870-1^{er} juin 1871, contre l'Allemagne; 2 juin 1871-9 octobre 1873, Afrique; 18 juillet 1881-24 janvier 1882, Tunisie.

En captivité du 2 septembre 1870 au 1^{er} juin 1871.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 8 août 1871, officier le 29 décembre 1887, officier d'académie le 1^{er} janvier 1883, commandeur de l'ordre du Nicham-Iftikar le 14 juillet 1882; a reçu la médaille d'Italie; a reçu la médaille du Mexique.

lon, au retour des manœuvres, rentre à Marseille pour y être licencié; le 4^e bataillon le remplace à Pont-Saint-Esprit. Les bataillons arrivent le 17 à Pont-Saint-Esprit, le 19 à Marseille.

Le 1^{er} octobre, le 3^e bataillon et les deux compagnies de dépôt sont dissous. Le 4^e bataillon prend le numéro 3. Les officiers du dépôt, les sous-lieutenants du bataillon supprimé, les sous-officiers et caporaux des compagnies dissoutes sont placés à la suite.

Le régiment se compose alors de trois bataillons de quatre compagnies, et d'un cadre complémentaire (1 chef de bataillon, 4 capitaines, 4 lieutenants).

Le 7 mai 1888, le lieutenant-colonel MAIROT (1), du 27^e, est nommé colonel du 3^e, en remplacement du colonel DE PUYMORIN, promu général de brigade.

Le 2^e bataillon exécute ses marches annuelles des Alpes du 1^{er} au 29 juin.

Le régiment se rend à Nîmes pour y exécuter des tirs de combat (13-31 août).

Le 1^{er} bataillon, complété à l'effectif de guerre, prend part aux manœuvres de garnison, entre Marseille et Aix (10-12 octobre).

En 1889, la portion principale quitte Marseille pour aller à Nîmes exécuter les tirs de combat le 9 avril; retour à Marseille le 1^{er} mai.

(1) Pierre-Nicolas-Auguste-Alfred MAIROT, né le 6 octobre 1836, à Rans (Jura). Elève à l'École spéciale militaire le 12 novembre 1854; sous-lieutenant au 13^e bataillon de chasseurs à pied le 1^{er} octobre 1856; lieutenant au 49^e bataillon le 13 août 1863; capitaine le 10 août 1868; chef de bataillon au 115^e régiment d'infanterie le 12 mai 1875; passé au 9^e bataillon de chasseurs à pied le 28 juillet 1876; lieutenant-colonel au 10^e régiment d'infanterie, le 2 mai 1884; passé au 27^e le 13 janvier 1887; colonel du 3^e le 9 mai 1888.

Campagnes. — 29 novembre 1857-13 septembre 1858, Afrique; 14 décembre 1858-28 février 1860, Afrique; 9 juin 1864-7 novembre 1868, Afrique; 17 juillet 1870-12 avril 1871, contre l'Allemagne; 2 mai-3 juin 1875, Afrique; 2 septembre 1876-24 octobre 1880, Afrique,

En captivité du 28 octobre 1870 au 11 avril 1871.

Blessures. — Contusion légère à la cuisse droite, suite d'un coup de feu à l'attaque du cap Aokas (Algérie).

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 7 juin 1865; officier le 18 janvier 1881; autorisé, le 11 novembre 1889, à accepter et à porter la décoration de commandeur de l'ordre du Nicham-Iftikar.

Le 2^e bataillon exécute ses marches dans la montagne du 25 mai au 26 juin. Le régiment prend part, en septembre, aux manœuvres de la 60^e brigade.

En 1890, le 3^e régiment quitte Marseille pour venir tenir garnison à Aix. Le 1^{er} bataillon y arrive le 15 février ; l'état-major et le 2^e bataillon, le 31 mars. Le 2^e bataillon continue sa route sur Pont-Saint-Esprit, il y relève le 3^e bataillon, qui rentre à Aix le 6 avril.

En mai, le 3^e bataillon partant d'Aix et le 2^e bataillon partant de Pont-Saint-Esprit vont à Nîmes exécuter les tirs de combat et rentrent ensuite dans leur garnison respective. Le 10 juin, le 1^{er} bataillon part d'Aix pour aller tenir garnison à Antibes qu'il quitte le 6 septembre se rendant dans les Alpes exécuter ses marches-manœuvres en montagne. Le détachement regagne Aix par voie ferrée ; il arrive le 1^{er} octobre.

Par décision ministérielle du 16 octobre 1890, le colonel MAIROT est mis hors cadres et nommé au commandement militaire du Sénat.

Le 27 octobre 1890, le colonel PASSERIEU (1), venant du

(1) Adhémar-Charles-Jean-Julien PASSERIEU, né le 13 mai 1841 à Brantôme (Dordogne). Elève à l'École spéciale militaire le 11 novembre 1861 ; sous-lieutenant au 1^{er} régiment de tirailleurs algériens le 1^{er} octobre 1863 ; lieutenant au régiment étranger le 13 avril 1867 ; capitaine au régiment étranger le 4 novembre 1870 ; passé au 40^e d'infanterie le 11 août 1875 ; major au 26^e d'infanterie le 25 octobre 1879 ; chef de bataillon au 26^e d'infanterie le 29 janvier 1883 ; mis hors cadres et placé à l'état-major du 17^e corps d'armée le 25 juin 1883 ; passé au 16^e d'infanterie le 9 février 1886 ; passé au 83^e d'infanterie le 27 février 1886 ; lieutenant-colonel au 40^e d'infanterie le 8 septembre 1887 ; nommé à l'état-major du 12^e corps d'armée le 9 février 1888 ; passé au 9^e d'infanterie le 23 décembre 1888 ; passé au régiment de sapeurs-pompiers de Paris le 29 mars 1889 ; colonel du 3^e d'infanterie le 27 octobre 1890.

Campagnes. — Afrique : du 29 décembre 1863 au 7 octobre 1870 ; contre l'Allemagne : du 8 octobre 1870 au 7 mars 1871 ; à l'intérieur à Paris : du 29 mars 1871 au 7 juin 1871 ; Afrique : du 9 février 1872 au 11 septembre 1875.

Blessures. — Coup de feu au poignet gauche le 7 avril 1871 à Neuilly (Seine). Coup de feu au bras droit le 7 avril 1871 à Neuilly (Seine).

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 19 avril 1871, officier de la Légion d'honneur le 8 juillet 1889.

régiment des sapeurs-pompiers de Paris, où il était lieutenant-colonel, est nommé au commandement du régiment.

En juin 1891, l'état-major et deux bataillons du régiment (le 1^{er} bataillon partant d'Aix et le 2^e bataillon partant de Pont-Saint-Esprit), vont à Nîmes pour exécuter les tirs de combat.

Du 28 août au 9 septembre 1891, le 3^e bataillon exécute des marches-manœuvres dans les Alpes. Il exécute ses tirs de combat le 4 septembre, au cirque de Férissou.

L'état-major et les trois bataillons du régiment avec les réservistes exécutent des manœuvres de brigade et de corps d'armée dans les Alpes du 11 au 17 septembre 1891.

A la fin des manœuvres, le 2^e bataillon vient tenir définitivement garnison à Aix au lieu de rentrer à Pont-Saint-Esprit.

Un petit détachement d'environ 80 hommes est laissé dans cette dernière place pour la garde et l'entretien des magasins.

En juin 1892, les 1^{er} et 3^e bataillons vont à Nîmes exécuter les tirs de combat. Le 16 juillet, le 2^e bataillon quitte Aix pour se rendre dans les Alpes-Maritimes exécuter ses manœuvres en montagne. Il rentre à Aix le 24 août. Le régiment, en entier, prend part aux manœuvres de la 30^e division qui opère, dans la vallée de l'Eygues, contre une division du 14^e corps.

En 1893 (juin-juillet), le 2^e et le 3^e bataillon quittent Aix allant à Nîmes exécuter les tirs de combat. Le 1^{er} bataillon exécute ses marches-manœuvres en montagne dans les Alpes (juillet-août).

Telle est l'histoire du 3^e régiment d'infanterie depuis sa création jusqu'à nos jours.

Vous pour qui elle a été écrite, soldats du 3^e régiment ! Vous, les descendants des héros de Corbie, de Gênes, d'Austerlitz, de Wagram ! Vous à qui revient aujourd'hui cet immense héritage de gloires accumulées depuis 300 ans ! N'oubliez pas que « noblesse oblige ».

Vous aurez un jour à soutenir, sur les champs de bataille, la réputation d'un corps vaillant entre les plus vaillants !

Souvenez-vous, ce jour-là, de la vieille devise de Piémont, et montrez-vous, comme l'ont toujours fait tous vos ancêtres du 3^e :

« Résolus de crever plutôt que de ne pas tenir bon. »

ÉTAT NOMINATIF DES OFFICIERS DU RÉGIMENT

A la date du 1^{er} juillet 1893.

ÉTAT-MAJOR

MM.
 Colonel, PASSERIEU.
 Lieutenant-colonel, MONNOT.
 Major, CRISTIANI.
 Médecin-major de 1^{re} cl., HARMONIER.
 Capitaine trésorier, SALEMBIER.
 Capitaine d'habillement, GROGNET.

MM.
 Lieutenant adjoint au trésorier, DUVAL.
 Lieutenant porte-drapeau, LAMBLIN.
 Médecin-major de 2^e classe, MURIE.
 Médecin aide-maj. de 2^e clas., ROUSSY.
 Chef de musique, MAGNAN.

1^{er} bataillon.

M. BAÏSSAS, chef de bataillon; M. VASSEUR, capitaine adjudant-major.

1^{re} compagnie.

MM.
 PATROUX, capitaine.
 PONTIER, lieutenant de 2^e classe.
 MOULLET, sous-lieutenant.

2^e compagnie.

INNOCENZI, capitaine.
 DE BONNECORSE, lieut. de 1^{re} classe.
 REBOUL, lieutenant de 2^e classe.

3^e compagnie.

MM.
 DERVIEU, capitaine.
 VALADIER, lieutenant de 2^e classe.
 BRUN, sous-lieutenant.

4^e compagnie.

MASSON, capitaine.
 VENTURINI, lieutenant de 1^{re} classe.
 HENRY, lieutenant de 2^e classe.

2^e bataillon.

M. CHAZOTTES, chef de bataillon; M. CLÉMENT, capitaine adjudant-major.

1^{re} compagnie.

MM.
 CRISTOFINI, capitaine.
 LAGARDE, lieutenant de 2^e classe.
 BÉRARD, id.

2^e compagnie.

FAVEREAUX, capitaine.
 DE LAPEYROUSE, lieut. de 1^{re} classe.
 GIRAUD, lieutenant de 2^e classe.

3^e compagnie.

MM.
 BÉRARD, capitaine.
 DOBLER, lieutenant de 1^{re} classe.
 MERCIER, lieutenant de 2^e classe.

4^e compagnie.

GROUD, capitaine.
 FOURNÉREUX, lieutenant de 1^{re} classe.
 BRESSY, lieutenant de 2^e classe.

3^e bataillon.

M. GRAEFF, chef de bataillon ; M. GIACOBBI, capitaine adjudant-major.

1^{re} compagnie.

MM.

HENRIOT, capitaine.
LEJEUNE, lieutenant de 2^e classe.
D'ORGEVAL, id.2^e compagnie.CHARTON, capitaine.
ARNOULD, lieutenant de 1^{re} classe.
RAMBAUD, sous-lieutenant.3^e compagnie.

MM.

FÉVRIER, capitaine.
LAGRANGE, lieutenant de 1^{re} classe.
VIDAL, lieutenant de 2^e classe.4^e compagnie.MILHET, capitaine.
VIGNOL, lieutenant de 2^e classe.
ROSE, sous-lieutenant.4^e bataillon (cadre complémentaire).

M. MORINIÈRE, chef de bataillon.

1^{re} compagnie.

MM.

PIERRON, capitaine.
DESMAZES, lieutenant de 2^e classe.2^e compagnie.MARTIN, capitaine.
DE LASBORDES, lieutenant de 2^e classe.3^e compagnie.

MM.

ARNAUD, capitaine.
CHAUVET, lieutenant de 2^e classe.4^e compagnie.EYDOUX, capitaine.
AGGÉRY, lieutenant de 2^e classe.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	Pagos. 5
--------------	-------------

PREMIÈRE PARTIE

LE RÉGIMENT DE PIÉMONT

CHAPITRE I^{er}

DE L'ORIGINE DU RÉGIMENT A LA MORT DE HENRI IV (1569-1610)

Les bandes de delà les monts : origine des Enseignes noires.....	13
Premiers groupements : le régiment de Remolle ; les dix vieilles enseignes de Brissac.....	16
Première guerre civile : bataille de Dreux ; entreprise sur Lyon.....	18
Deuxième guerre civile : bataille de Saint-Denis ; prise de Mâcon ; affaire du château de Sarry.....	19
Troisième guerre civile : combat de Messignac ; l'amiral surprend le régiment à Auzances.....	22
Siège de Mirebeau ; bataille de Jarnac ; affaire de Segonzac.....	23
Siège de Mucidan ; mort de Brissac.....	25
Réorganisation de l'infanterie ; le régiment de Brissac ou de Piémont.....	26
Siège de Niort et de Poitiers ; marche hardie de Honoux, sa mort.....	28
Bataille de Montcontour ; combat de Sainte-Gemme ; campagne contre les réîtres.....	32
Le régiment dans les Alpes et en Provence ; il prend définitivement le nom de Piémont.....	33
Prise de Charges, de Digne, d'Antibes et de Cannes.....	36

CHAPITRE II

PIÉMONT SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XIII

Piémont pendant les troubles ; siège de Soissons, revue de la Suse ; affaires des Ponts-de-Cé (1615-1620).....	39
Campagne de 1621 : Siège de Saint-Jean-d'Angély, de Nérac, de Clérac et de Montauban.....	43
Campagne de 1622 : Sièges de Sainte-Foy, Saint-Anthonin, Bédarrioux, Lunel, Sommières et Montpellier.....	45
Siège de La Rochelle.....	50
Campagnes de 1629 et 1630 dans Montferrat et le haut Languedoc.....	51
Piémont en Lorraine : siège de Nancy ; expédition de Heidelberg.....	53
Guerre de Trente ans ; campagne de 1635 ; prise de Spire ; bataille d'Avein.....	54
Sièges de Tirlémont, Diest, Aërschott et Beelen ; quartiers à Gorkum.....	56
L'année de Corbie (1636) ; héroïsme de Piémont et de la France.....	57

	Pages.
Campagne de 1637 : prise d' Hirson, Landrecies ; évacuation de Maubeuge..	61
Campagne de 1638 : affaire de Polincove ; sièges de Renty et du Catelet....	61
Campagne de 1639 : sièges de Lillers et d' Hesdin ; combat du 4 août.....	62
Campagne de 1640 : siège d' Arras.	63
Campagne de 1641 : bataille de la Marfée.....	64
Campagne de 1642 : bataille de Honnecourt.....	66

CHAPITRE III

PIÉMONT SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XIV (1643-1715)

Campagnes de 1643 et 1644 : Rocroy, Thionville, Gravelines.....	67
Campagnes de 1645 à 1648 dans les Flandres.....	69
Piémont pendant la Fronde ; sa fidélité. — Continuation de la guerre contre les Espagnols.....	72
Campagnes de 1653, 1654, 1655. — Affaires des lignes d' Arras.....	74
Siège de Valenciennes (1656).....	76
Campagnes de 1657 et 1658 : Mardick, Dunkerque, bataille des Dunes ; fin de la guerre.....	79
Expéditions de Vienne et de Hollande ; l'ordonnance de 1666 ; guerre contre l' Espagne.....	80
Guerre de Hollande : campagne de 1672 ; sièges ; affaire de Wörden.....	82
Campagnes de 1673, 1674, 1675, 1676 ; Piémont à Maëstricht ; sièges d' Huy, de Limbourg ; défense de Maëstricht.....	83
Campagnes de 1677 et 1678 ; prise de Lewes.....	85
Paix de Nimègue ; Piémont aux camps de Golpen et de Bouquenon ; siège de Luxembourg ; détachement à l' armée d' Espagne.....	87
Guerre de la Ligue d' Augsbourg : campagnes de 1688, 1689, 1690, 1691 ; siège de Namur (1692).....	89
Bataille de Neerwinden (29 juillet 1693) ; siège de Charleroi.....	91
Campagnes de 1694-1695 : défense de Namur, siège de Bruxelles.....	92
Campagnes de 1696 et 1697 : fin de la guerre.....	94
Le major La Bretoche.....	95
Guerre de la Succession d' Espagne : campagnes de 1701 et 1702 ; bataille de Luzzara.....	96
Campagnes de 1703, 1704 et 1705 ; capitaine Champagnelles ; sièges de Verceil, d' Ivrée, de Verrue, etc.....	99
Campagne de 1706 : bataille de Calcinato ; siège de Turin.....	103
Campagnes de 1707, 1708, 1709 : Oudenarde et Malplaquet.....	105
Campagnes de 1710, 1711, 1712, 1713 : Siège de Douai, bataille de Denain. Sièges de Landau et de Fribourg.....	107
Fin de la guerre. — Incorporation du régiment de Nuailé.....	109

CHAPITRE IV

PIÉMONT SOUS LES RÈGNES DE LOUIS XV ET LOUIS XVI (1715-1791)

Le régiment en Bretagne ; variation des effectifs.....	110
Guerre de Pologne : siège de Kehl ; affaire des lignes d' Ettlingen ; siège de Philipsbourg ; garnisons jusqu' en 1740.....	111
Guerre de la Succession d' Autriche : campagne de Bohême.....	113

	Pages.
Retraite sur Prague; siège de la ville; belle retraite de l'armée.....	115
Campagnes de 1743 et 1744 : sièges de Menin et d'Ypres; les « volontaires du Piémont »	119
Campagne de 1745 : siège de Tournay; bataille de Fontenoy; surprise de Gand	121
Campagne de 1746 : siège de Bruxelles.....	123
Campagnes de 1747 et 1748 : les volontaires à Lierre, au pont de Waëlhem, à Berg-op-Zoom; siège de Maëstricht; fin de la guerre.....	125
Piémont pendant la paix (1749-1757); garnisons successives.....	127
Guerre de Sept ans : campagne de 1757; opérations de l'armée de Soubise; bataille de Rosbach.....	128
Campagnes de 1758 et 1759 : Sondershausen, Lutzelberg; batailles de Bergen et de Minden.....	133
Le drame du 9 septembre 1759; rappel du régiment en France	137
Campagnes de 1761 et 1762; fin de la guerre	142
Garnisons successives; dédoublement de 1776; Piémont prend définitivement le numéro 3.....	143
Garnisons successives jusqu'en 1791; la Révolution française.....	144

CHAPITRE V

LE 3^e RÉGIMENT D'INFANTERIE (1791-1794)

Piémont devient le 3 ^e régiment d'infanterie; le drapeau tricolore.....	148
Déclaration de guerre : le 1 ^{er} bataillon au camp de Neunkirch et à l'armée des Vosges.....	149
Prises de Spiro, de Worms, de Mayence (octobre 1792).....	152
Réunion des deux bataillons du 3 ^e ; affaire de Rixheim (17 mai 1793).....	152
Opérations pour secourir Mayence; affaire de la Chapelle-Sainte-Anne (22 juillet 1793).....	154
Les grenadiers du 3 ^e à Mayence; le capitaine de Blou.....	156
Affaire du moulin de Bienwald (13 octobre).....	156
Le 3 ^e à l'avant-garde de l'armée du Rhin; opérations des mois de novembre et décembre 1793; retraite des Autrichiens	158
Cantonnements d'hiver : le 3 ^e à Schifferstadt.....	162
Campagne de 1794; opérations et succès de l'avant-garde en mai, juin et juillet.....	163
Les bataillons du 3 ^e sont incorporés dans les 5 ^e et 6 ^e demi-brigades; fin du régiment de Piémont (22 juillet 1794).....	164

DEUXIÈME PARTIE

LES DEMI-BRIGADES DE LA RÉVOLUTION

CHAPITRE VI

LA 3^e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE (26 DÉCEMBRE 1793-19 FÉVRIER 1796.)

Formation de la 3 ^e demi-brigade de bataille (26 décembre 1793).....	167
Position des armées; premières opérations; bataille de Mouscron (29 avril 1794).....	168

	Pages.
Combat de Courtray (14 mai 1794).....	170
Bataille de Tourcoing (18 mai 1794).....	171
Combat de Pont-à-Chin (22 mai 1794).....	172
Combat de Hooglède (13 juin 1794).....	174
Marche sur Bruxelles; jonction des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse.....	177
Occupation de Malines.....	178
Combat de Boxel; prise de Bois-le-Duc.....	179
Passage de la Meuse; combat d'Oude-Watering (19 octobre 1794).....	180
Siège de Nimègue.....	181
Cantonnements d'hiver.....	182
Campagne d'hiver; conquête de la Hollande.....	182
Occupation de la Frise et de Groningue; marches de la 3 ^e demi-brigade....	186
Résultats de la campagne; héroïsme de l'armée.....	186
Fin de la 3 ^e demi-brigade de bataille.....	187

CHAPITRE VII

LA 3^e DEMI-BRIGADE DE LIGNE (1796-1803)

Formation de la 3 ^e demi-brigade de ligne; situation de l'armée du Rhin...	188
Emplacement de la 3 ^e demi-brigade, de février à juin 1796.....	190
Reprises des hostilités; passage du Rhin; opération sur le lac de Constance.....	191
Bataille de Friedberg (23 août 1796); surprise du parc de Dachau.....	193
Retraite de l'armée du Rhin.....	194
Affaire de Kanderen (24 octobre 1796); fin de la retraite.....	196
Siège de Kehl.....	197
Campagne de 1797; cantonnements sur les bords du Rhin.....	199
La 3 ^e demi-brigade à l'armée d'Helvétie: occupation de Soleure (2 mars 1798).....	201
Affaire de Baggingen (27 avril).....	202
Entrée à Zurich; affaire de Schindlegi (2 mai).....	204
La 3 ^e demi-brigade est dirigée sur l'Italie; état de la Ligurie à cette époque.	205
Campagne de 1799.....	206
Le 1 ^{er} bataillon à l'armée d'Italie: bataille de Legnago (26 mars 1799).....	207
Bataille de Magnano (5 avril).....	208
Retraite de la division Sérurier; affaire de Vaprio (27 avril).....	209
Affaire de Bassignano (12 mai).....	212
Affaires contre les insurgés piémontais.....	212
Le 2 ^e bataillon en Toscane: bataille de la Trebbia (18 et 19 juin 1799).....	213
Le 3 ^e bataillon en Ligurie: combat de Bobbio.....	215
Réunion de la demi-brigade à Gènes; bataille de Novi (15 août 1799)...	215
Affaires de septembre et octobre; combat de Bosco (24 octobre).....	219
Combat de Novi (6 novembre); la 3 ^e demi-brigade à Gènes; mécontentement de la garnison, qui se soulève.....	221
Combat d'Albaro (14 décembre 1799); fin de la campagne.....	223

CHAPITRE VIII

LA 3^e DEMI-BRIGADE AU SIÈGE DE GÈNES

Misère des Français en Ligurie; reprise des hostilités.....	225
Affaire des cabanes de Marcarolo (9 avril 1800).....	225

	Pages.
Affaire de la Verreria (11 avril).....	229
Affaire de la Moglia (14 avril).....	232
Retraite de la division Gazan; combat de Voltri (18 avril).....	235
Blocus de Gènes; affaire du Monte-Rati et des Deux-Frères (30 avril) ..	237
Combat du Monte-Faccio (11 mai).....	239
Combat du Monte-Creto (13 mai).....	241
Fin du siège de Gènes (4 juin 1800).....	242
Mouvements du dépôt pendant la campagne (1799-1800).....	243
La 3 ^e demi-brigade en Toscane et à l'armée d'observation du Midi (1800-1801).....	243
Garnisons en France; la 3 ^e demi-brigade à Montpellier et au camp de Bayonne.....	244

TROISIÈME PARTIE

3^e RÉGIMENT D'INFANTERIE (1803-1815).

CHAPITRE IX

L'EMPIRE. — CAMPAGNE de 1805.

Formation du 3 ^e régiment d'infanterie de ligne.....	217
Le 3 ^e au camp de Saint-Omer; mouvements de 1803 à 1805.....	248
La Légion d'honneur; nominations au 3 ^e	249
Le projet de descente en Angleterre échoue	252
Campagne de 1805 : Marche du 4 ^e corps	252
Marche sur Vienne; combat de Hollabrunn (16 novembre 1805).....	253
Bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805).....	257
Fin de la campagne; mouvements du dépôt.....	261
Récompenses accordées au régiment : Promotions dans la Légion d'honneur (14 mars 1806).....	261

CHAPITRE X.

L'EMPIRE. — CAMPAGNES DE 1806, 1807 et 1809.

Cantonnement en Bavière; campagne de 1806; le 3 ^e à Braunau.....	263
Marche sur Stettin et Marienbourg; le 3 ^e au corps de réserve.....	264
Reprise des hostilités; bataille de Heilsberg (10 juin 1807).....	265
Bataille de Friedland (14 mai 1807).....	267
Fin de la campagne; cantonnements en Allemagne.....	269
Réorganisation de l'infanterie; mouvements du 3 ^e en 1808.....	271
Campagne de 1809; marche de la division Saint-Hilaire; bataille de Thann (19 avril 1809).....	272
Combat de Schierling; bataille d'Eckmühl (21 et 22 avril 1809).....	276
Marche sur Vienne; bataille d'Essling (22 mai 1809).....	278
Bataille de Wagram (5 et 6 juillet 1809).....	280
Cantonnements en Autriche; retour du régiment en France.....	283
Marches et garnisons en France, de 1810 à 1812.....	284

CHAPITRE XI

LE 3^e RÉGIMENT D'INFANTERIE EN ESPAGNE (1811-1813).

	Page.
Départ des deux bataillons d'élite du 3 ^e pour l'Espagne.....	286
Situation de l'armée française au nord de l'Espagne; les guérillas.....	287
Affaire de Sanguesa (5 février 1812).....	289
Le 3 ^e dans la division Ablé; affaire d'Areta, de Bararsoin, du Carrascal, etc.....	290
Continuation de la campagne contre les insurgés en 1813; affaire de Roncal; retraite de l'armée du Nord.....	294

Les 1^{er} et 2^e bataillons (fusiliers) à l'armée de Portugal.

Départ des 1 ^{er} et 2 ^e bataillons pour l'armée de Portugal; levée du siège de Burgos; bataille de Vittoria.....	296
---	-----

Le 1^{er} bataillon à l'armée d'Espagne.

Le 1 ^{er} bataillon à l'aile droite de l'armée d'Espagne; marche sur Pamplune.....	298
Affaire de la Bidassoa (31 août 1813); de la Croix-des-Bouquets (7 et 8 octobre).....	299
Bataille de La Nivelle (10 novembre); combats de la Nive (9-13 décembre); le bataillon quitte l'armée d'Espagne.....	301

CHAPITRE XII

LE 3^e RÉGIMENT D'INFANTERIE EN ALLEMAGNE ET EN FRANCE; CAMPAGNE DE 1813-1814. — LA 1^{re} RESTAURATION ET LES CENTS-JOURS; CAMPAGNE DE 1815.

Mouvements des bataillons en 1812 et 1813.....	303
Détail des opérations: retraite de la Grande Armée; le 4 ^e bataillon à Dantzig et à Wittemberg.....	307
Le 3 ^e régiment dans la 32 ^e division militaire (Hambourg).....	308
Reprise des hostilités; combat de Gohrde (16 septembre 1813).....	309
Siège de Hambourg.....	314

Le 1^{er} bataillon en France; campagne de 1814.

Le 1 ^{er} bataillon au 7 ^e corps de la Grande Armée; combat de Bar-sur-Aube (27 février).....	316
Retraite sur Provins; affaires des 14, 15 et 16 mars.....	318
Second combat d'Arcis-sur-Aube (21 mars); fin de la campagne.....	319

La première Restauration et les Cent-Jours: campagne de 1815.

Le régiment du Dauphin; garnisons en 1814 et 1815.....	321
Le 3 ^e de ligne au 2 ^e corps de l'armée du Nord; commencement des hostilités.....	322
Affaire des Quatre-Bras (16 juin 1815).....	323
Bataille de Waterloo (18 juin 1815).....	325
Retraite sur la Loire; licenciement du 3 ^e de ligne.....	328

QUATRIÈME PARTIE

LA LÉGION DE L'ALLIER; LE 3^e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE (1815-1889).

CHAPITRE XIII

LE 3^e SOUS LA RESTAURATION (1815 à 1830)

La légion de l'Allier; garnisons de 1815 à 1820.....	329
Formation du 3 ^e régiment d'infanterie de ligne (27 novembre 1820).....	332
Le 3 ^e à Strasbourg; campagne de 1823 en Espagne.....	334
Combat de Molins-del-Rey (9 juillet 1823).....	336
Reconnaissance sur Tarragone; fin des opérations; le 3 ^e rentre en France.	340
Garnisons de 1823 à 1830.....	341
Mort tragique, à Toulon, du colonel d'AUTANE.....	344
Expédition d'Alger; débarquement de Sidi-Ferruch (14 juin 1830).....	347
Bataille de Staouéli (19 juin).....	350
Marche sur Alger; combats du 24 au 30 juin.....	351
Le 3 ^e au camp de Staouéli et à Alger; retour du régiment en France.....	357

CHAPITRE XIV

LE 3^e RÉGIMENT D'INFANTERIE SOUS LA MONARCHIE DE JUILLET, LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE ET LE SECOND EMPIRE (1830-1870).

La Baltique et l'Afrique.

Le drapeau tricolore (1830).....	359
Mouvements et garnisons du 3 ^e de ligne de 1830 à 1848.....	360
La deuxième République; événements de 1851.....	363
Distribution des aigles (10 mai 1852); garnisons; le 3 ^e au camp de Boulogne.....	366
Expédition de la Baltique (1854).....	370
Débarquement du 3 ^e dans la baie de Tranvick (8 août); prise de la Tour du Sud (14 août).....	372
Prise de Bomarsund (16 août); rentrée en France du 3 ^e de ligne.....	377
Mouvements et garnisons de 1854 à 1859. — Le 3 ^e en Algérie.....	380
Expédition sur la frontière du Maroc.....	382
Expédition dans la Kabylie orientale (1860).....	386
Mouvements de 1860 à 1864. — Retour en France des 1 ^{er} et 2 ^e bataillons..	391
Colonne expéditionnaire du Sud algérien. — Retour en France du 3 ^e bataillon.....	392
Mouvements et garnisons de 1864 à 1870.....	397

CHAPITRE XV

CAMPAGNE DE 1870

Début des hostilités; le 3 ^e au 7 ^e corps.....	399
Bataille de Frœschwiller (6 août 1870).....	401

	Pages.
Retraite sur Châlons (7-16 août).....	407
Le 3 ^e à l'armée de Châlons; marche sur Sedan.....	411
Bataille de Beaumont (30 août); le 3 ^e à Warniforêt.....	413
La capitulation; le partage du drapeau (2 septembre).....	418
Les débris du 3 ^e au siège de Strasbourg (7 août-28 septembre).....	420
Les débris du 3 ^e à Mézières.....	422
Mouvements du 4 ^e bataillon et du dépôt pendant la campagne; le 3 ^e de marche.....	423

CHAPITRE XVI

LE 3^e RÉGIMENT SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE (1871-1893)

Fin de la guerre; reconstitution du régiment.....	425
Mouvements et garnisons de 1872 à 1880; réorganisations successives du régiment.....	427
Le 4 ^e bataillon dans le Sud oranais.....	430
Mouvements et garnisons de 1881 à 1893.....	432
Etat nominatif des officiers du régiment à la date du 1 ^{er} juillet 1893.....	438

**This book is a preservation photocopy.
It was produced on Hammermill Laser Print natural white,
a 60 # book weight acid-free archival paper
which meets the requirements of
ANSI/NISO Z39.48-1992 (permanence of paper)**

**Preservation photocopying and binding
by
Acme Bookbinding
Charlestown, Massachusetts
☐
1995**